



HISTOIRE ROMAINE,

DEPUIS LA FONDATION DE ROME.

AVEC DES NOTES HISTORIQUES, Geographiques, & Critiques; des Gravûres en Taille-douce; des Cartes Geographiques, & plusieurs Médailles authentiques.

Par les RR. PP. CATROU *&* ROUILLE' *de la Compagnie de* JESUS.

TOME SIXIEME.

Depuis l'année de Rome 468. jusqu'à l'année 514.

M. j. Chavignac

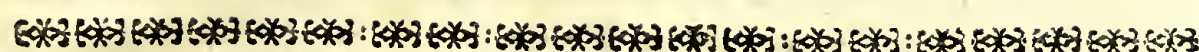


A PARIS,

Chez JACQUES ROLLIN, Quay des Augustins, à la descente du Pont S. Michel, au Lion d'or.
JEAN-BAPTISTE DELESPINE, Imprimeur du Roy, ruë S. Jacques à S. Paul.
JEAN-BAPTISTE COIGNARD Fils, Imprimeur du Roy, ruë S. Jacques, au Livre d'or.

M D C C X X V I.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



SOMMAIRE

DU LIVRE VINGT-UNIE'ME.

ROme joüit, pendant quelque tems, de la paix qu'elle s'étoit procurée par ses conquêtes. Les Consuls Claudius Canina, & M. Æmilius Lépidus sont remplacés par Servilius Tucca, & Cécilius Metellus. Les Tarentins prennent ombrage de la grandeur Romaine. Caractére de ce Peuple. Origine de Tarente. Quel en fut le Fondateur? Quelle en est la situation? Les Lucaniens, les Volsiniens, & les Sénonois, animés par les secrettes intrigues des Tarentins, se déclarent indirectement contre Rome. Les Sénonois se disposent à former le siége d'Arétium. Rome prend la défense des Arétins. Elle envoye des Ambassadeurs aux Sénonois, pour les engager à mettre bas les armes. Les Envoyés de Rome sont massacrés, par un jeune Gaulois nommé Britomaris. Motifs de cet attentat contre le droit des gens. Siége d'Arétium. Le Consul L. Cæcilius se présente, pour secourir la Place. Les Gaulois acceptent la bataille; les Romains sont taillés en piéces, & mis en déroute; Curius Dentatus vient prendre la place du Consul, tué dans la mêlée; mais, sans risquer une seconde action, dont le succês étoit incertain, il marche droit au Païs des Sénonois, avec une armée formidable. Il désole leurs campagnes, & fait mettre tout le Païs à feu & à sang. Cornélius Dolabella, & Cn. Domitius sont élus Consuls. Les Boïens, les Etrusques, & les Samnites, à la sollici-

tation des Tarentins, se révoltent contre les Romains. Domitius conduit son armée en Etrurie, résolu de combattre les Sénonois, qui malgré le cruel échec qu'ils avoient reçû, osoient encore tenir la campagne, & ne se promettoient rien moins que la prise de Rome. Les deux armées se rencontrent. On en vient aux mains. Les Gaulois sont battus à platte coûture. Un reste de ces malheureux se retire chés les Boïens, & les anime à prendre les armes. Les Boïens & les Etrusques marchent vers Rome, avec une grosse armée. Dolabella vient à leur rencontre, & leur offre la bataille, sur les bords du Lac de Vadimon. La victoire se déclare encore une fois pour les Romains. Les Boïens & leurs Alliés sont enfin contraints de recourir à la clemence des Romains. Election des Consuls Fabricius Luscinus, & Q. Æmilius Papus. Toute l'Italie se souléve contre les Romains. Æmilius se charge de porter la guerre en Etrurie, & Fabricius dans la Lucanie. Caractére de ces deux Consuls. Belle parole de Fabricius. Défaite des Samnites. Fabricius, aprês cet exploit, vole au secours des Thuriens, assiégés par les Lucaniens. Les assiégeants sont battus, & leur camp forcé. Vingt-cinq mille Lucaniens périssent, avec leur Général, dans cette action. Un hazard dévoile la perfidie des Tarentins, & leur attire l'indignation de Rome. La République envoye des Députés, pour demander justice de l'insulte faite à sa flotte. Au lieu de satisfaction, les Députés n'en reçoivent que de nouveaux outrages. Les Tarentins désesperans de trouver, dans l'Italie seule, assés de forces à opposer aux Romains, appellent Pyrrhus à leur secours. Caractére de Pyrrhus. Son origine; Ses différentes avantures. En attendant le succês de leurs négociations en Gréce, les Tarentins entreprennent le siége de Thurie, Place importante pour les Romains. Prise de Thurie. Les nou-

veaux Consuls L. Æmilius Barbula, & Q. Marcius assemblent le Sénat, pour déliberer sur cette affligeante nouvelle. Le Peuple fixe l'irrésolution du Sénat, en décernant la guerre contre les Tarentins. Æmilius, parti pour le Samnium, reçoit ordre de s'approcher de Tarente. Nouvelle Députation des Tarentins vers Pyrrhus. Le Consul porte le ravage & la désolation dans tout le Païs. Les Tarentins osent risquer le sort d'une bataille, & sont battus. Le Consul use de modération, & de clemence à l'égard des vaincus, pour les engager à la paix. Cyneas Ministre de Pyrrhus débarque à Tarente, & rompt toutes les mesures du Consul. Il est forcé de reprendre le chemin de Rome. Æmilius y est reçu sans distinction. Marcius son Collégue, au retour de la guerre d'Etrurie, reçoit les honneurs du Triomphe. P. Valérius Lævinus & Tib. Coruncanius sont élus Consuls. Les différentes guerres que Rome avoit sur les bras, obligent les Consuls, de nommer Æmilius Proconsul, & de l'envoyer à la tête d'une armée, contre les Salentins, qui s'étoient déclarés pour Tarente. Coruncanius part pour l'Etrurie. Lævinus marche droit à Tarente. Pyrrhus arrive à Tarente, aprês bien des périls essuyés sur mer. Il réforme les désordres de ces voluptueux Habitans; & parlà, il leur devient odieux. Aristarchus entreprend de soulever les Tarentins contre Pyrrhus; Pyrrhus est obligé de l'éloigner, sous prétexte d'une Ambaßade. Aristarchus se rend à Rome, & y dévoile une partie des desseins de Pyrrhus. L'indigne conduite d'un Officier Romain, à l'égard des Habitans de Rhége, dégoûte les Nations voisines de l'alliance de Rome. Pyrrhus, aprês quelques formalités qu'il croyoit nécessaires, pour se donner un air d'équité, se met en campagne, résolu de combattre le Consul Lævinus. Les Romains forcent leur nouvel ennemi même, qui les regardoit

comme des Barbares, à admirer leur politeſſe, leur droiture, & leur bravoure. Les deux armées en viennent aux mains, ſur les bords du Siris. La victoire balance long-tems entre les deux partis. Pyrrhus fait marcher ſes éléphants, en bon ordre, contre la Cavalerie Romaine. Le ſpectacle effrayant & nouveau de ces énormes animaux formés au combat, met en déroute les Romains, & le rend maître du champ de bataille. Pyrrhus, pour tirer quelque avantage de ſa victoire, ſe répand ſur les terres des Alliés de Rome, & porte par tout le ravage & la déſolation. Les Samnites, les Lucaniens, & les Meſſapiens viennent joindre l'armée de ce Prince dans la Campanie. Il forme des deſſeins ſur Naples, & Capouë. L'arrivée de Lævinus déconcerte les meſures de ce Prince. Pyrrhus tourne du côté de Rome. L'approche de Coruncanius, l'oblige de rebrouſſer chemin. Lævinus, qui avoit reçu du renfort, vient à ſa rencontre, & lui offre la bataille. Pyrrhus, effrayé de la bonne contenance des Romains, élude le combat, & prend la route de Tarente. Les Conſuls rentrent auſſi à Rome. Triomphe de Coruncanius. Triomphe d'Æmilius Barbula. Pyrrhus penſe ſérieuſement à terminer la guerre. Les Romains qui n'étoient pas moins diſpoſés à la paix, lui envoyent une Ambaſſade honorable, pour lui redemander les priſonniers. Pyrrhus met tout en œuvre pour corrompre Fabricius, l'un des Ambaſſadeurs Romains, mais inutilement. L'infléxible vertu de Fabricius augmente l'eſtime, que Pyrrhus faiſoit des Romains, & ſon ardeur pour la paix. Il rend aux Ambaſſadeurs deux cents priſonniers, ſans rançon, & permet aux autres d'aller célébrer à Rome la fête des Saturnales. Quelles étoient les vûës de ce Prince, en prévenant ainſi la République. Il envoye des Ambaſſadeurs à Rome chargés de magnifiques préſents, pour ſe ménager une paix honorable. Les Séna-

teurs, pour la plûpart, ſe laiſſent ſurprendre par les largeſſes, & les diſcours ſéduiſants de Cyneas, l'Envoyé de Pyrrhus. Appius Claudius averti de l'intrigue, ſe fait porter au Sénat, pour en prévenir les ſuites funeſtes. Il y réüſſit. Réponſe du Sénat à l'Ambaſſadeur de Pyrrhus. On ſe prépare, de part & d'autre, à la guerre. P. Sulpicius & P. Decius Mus, ſont élevés au Conſulat. Nouvelle récenſion du Peuple. Pyrrhus porte ſes armes dans l'Apulie. Les Conſuls marchent à ſa rencontre. Les armées demeurent long-tems en préſence. Diſpoſition des deux camps. Les Conſuls prennent de ſages meſures, pour prévenir les déſordres, que pourroient cauſer les éléphants. On en vient aux mains. Mort du Conſul Décius. Il ſe fait des deux côtés des prodiges inoüis de valeur. Un accident imprévû met en déſordre l'armée de Pyrrhus. Pyrrhus & Fabricius ſont dangereuſement bleſſés. La nuit oblige le Conſul de faire ſonner la retraitte. Pyrrhus ſe retire ſecrettement à Tarente; Sulpicius averti de ſa retraitte, rentre dans l'Apulie, pour y mettre ſes troupes en quartier d'Hyver. C. Fabricius & Q. Æmilius ſont élus Conſuls. Rome refuſe les ſecours que Carthage lui faiſoit offrir. Raiſons ſecrettes de ce refus. Les deux armées rentrent en campagne. Elles demeurent long-tems dans l'inaction. Les Conſuls donnent avis à Pyrrhus, de l'inſigne trahiſon de ſon Medecin Nicias. Ce trait de probité fait faire à ce Prince de nouvelles démarches, pour la paix. Il ne peut l'obtenir qu'à des conditions, qu'il refuſe. Une nouvelle entrepriſe l'attire hors de l'Italie. Il en part ſans avoir rien conclu avec Rome, pour aller ſecourir les Siciliens contre les Carthaginois. Son départ cauſe la ruine de ſes Alliés en Italie. Fabricius les oblige de quitter la campagne, & fait le dégât dans le Païs. Triomphe de Fabricius.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGT-DEUXIE'ME.

IDée générale de l'état où se trouvoit pour lors la Sicile. Description de cette Isle. Sa situation. Quels étoient les différens Peuples qui l'habitoient, leurs divers intérêts, leurs révolutions ; quelle raison obligea les Siciliens d'appeller Pyrrhus à leur secours. Il y est reçû avec les plus grandes démonstrations de joye & d'allégresse. Pyrrhus entre en action. Ses succês. Il réduit les Carthaginois à la seule Ville de Messane. Rome profite des avantages, que l'absence de Pyrrhus lui procuroit. Election des Consuls P. Cornélius Ruffinus, & C. Junius Brutus. Les Consuls ouvrent la campagne par leur expédition contre les Samnites. Ces Rebelles abandonnent leur Païs, pour se fortifier dans les montagnes. L'armée Romaine les y suit, & entreprend de forcer leurs retranchements. Les Consuls, après une perte considérable, sont contraints de se retirer confus. Ils se séparent. L'un demeure dans le Samnium, l'autre porte ses armes chés les Bruttiens, & les Lucaniens. Ruffinus, pour réparer l'affront qu'il avoit reçû au pié du Mont Cranite, forme le dessein d'enlever Crotone aux Bruttiens. L'intelligence qu'il avoit dans la Place est découverte. Les Crotoniates font venir secrettement du secours de Tarente. Le Consul est contraint de se retirer avec perte. Il y revient, aprés avoir suppléé à ses premiers artifices, par de nouveaux, qui lui réüssissent. Prise de Crotone. Locres se rend aux Romains. Q. Fabius Gurgés & C. Génucius Clepsina sont élevés au Consulat. Une peste violente se répand dans Rome, & à la campagne. On attribuë la cause de ce nouveau fléau au crime d'une Vestale. Son supplice.

Les maladies de Rome ne ſuſpendirent pas les hoſtilités. Le Conſul Fabius réduit les Samnites, les Lucaniens, & les Bruttiens à de grandes extrêmités, & les force de rappeller Pyrrhus. Quelle étoit alors la ſituation des affaires de Pyrrhus en Sicile. Ce Prince ſe rembarque pour l'Italie. Il eſt attaqué ſur la route par la flotte Carthaginoiſe ; il eſt battu. Soixante & dix de ſes Galéres ſont priſes, ou coulées à fond ; à peine peut-il regagner les Ports d'Italie, avec douze Vaiſſeaux. Son voyage par terre n'eſt pas moins traverſé ; dix-huit mille hommes débarqués par les Mamertins, pour le moleſter dans ſa marche, lui dreſſent une embuſcade entre Rhége & Tarente. Pyrrhus ſoûtient leur attaque imprévûë en Héros, & les met en fuite. Ce Prince, pour punir les Rhégiens de leur infidélité, fait piller le fameux Temple de Proſerpine. De combien de malheurs ce ſacrilége fut ſuivi. Pyrrhus arrive à Tarente. M. Curius Dentatus & L. Cornélius Lentulus, ſont élevés au Conſulat. La jeuneſſe Romaine refuſe de prendre parti dans les armées. Le ſage Conſul vient à bout de réduire les Rebelles, par ſa fermeté. Les Conſuls entrent en campagne. Lentulus ſe rend en Lucanie, & Curius dans le Samnium. Pyrrhus vole au ſecours de ſes Alliés. Il oppoſe ſes Epirotes à Curius. Pyrrhus attire le Conſul au combat. Quel en fut le ſuccês ? Les Romains demeurent maîtres du champ de bataille. Pyrrhus conſterné de ce terrible échec s'enfuit à Tarente ; il y tente inutilement tous les moyens imaginables de relever ſon parti ; enfin, il eſt obligé d'abandonner l'Italie, & de retourner en Epire. Départ de ce Prince, ſon expédition de Macédoine. Cornélius n'eut pas moins de ſuccês dans la Lucanie. Les deux Conſuls obtiennent les honneurs du Triomphe. Diſtinctions honorables accordées à Curius ; il les refuſe par modeſtie. Nouvelle récenſion du Peuple. Cu-

rius eſt confirmé dans le Conſulat. On lui donne pour Collégue Cornélius Merenda. Diviſion de Tarente. Expédition de Curius dans le Samnium, & la Lucanie. Nouvelle élection de Conſuls. Le choix tombe ſur C. Fabius Dorſo, & C. Claudius Canina. Les Alliés de Tarente, ſéduits par les trompeuſes promeſſes de Pyrrhus, reprennent les armes. Canina conduit ſon armée contre eux, & les défait en bataille rangée. Ptolomée Philadelphe Roi d'Egypte, envoye des Ambaſſadeurs à Rome, pour faire alliance avec la République. Quelle fut l'occaſion de cette Ambaſſade. Les Romains répondent à la politeſſe de Ptolomée, par une Ambaſſade encore plus magnifique. Les Ambaſſadeurs ſont reçûs avec les plus grandes marques d'honneur, & de diſtinction. Bel exemple du déſintéreſſement des Romains. La République fait partir deux Colonies, l'une pour Coſa, l'autre pour Pæſtum. Situation de ces deux Villes. L. Papirius Curſor, & Sp. Carvilius ſont élûs Conſuls. Pyrrhus, au lieu de venir au ſecours des Tarentins, & de ſes autres Alliés, s'engage dans une nouvelle guerre, ſans s'être même donné le tems, d'aſſûrer ſes derniéres conquêtes. Quels étoient ces nouveaux ennemis, contre qui Pyrrhus tourna ſes armes. Quelle fut l'occaſion de cette guerre; quel en fut le ſuccês. Une nouvelle entrepriſe rappelle Pyrrhus de Lacédémone à Argos. Les Epirotes retrouvent, devant cette Ville, les Macédoniens leurs anciens ennemis. Pyrrhus ſurprend Argos par adreſſe; les Macédoniens viennent au ſecours des Argiens. Il ſe donne un combat ſanglant dans Argos, durant l'obſcurité de la nuit. Mort de Pyrrhus. Cette nouvelle apportée en Italie répand la conſternation parmi les Alliés de Tarente. Les Conſuls profitent de ces heureuſes circonſtances, pour tomber ſur les Samnites. Leur défaite fut un acheminement à la réduc-

tion

tion des Bruttiens & des Lucaniens. Papirius, aprês ces glorieux exploits, se présente devant Tarente. Les Tarentins appellent les Carthaginois à leur secours. Les divisions intestines de Tarente en avancent la perte. Milo, Gouverneur de la Citadelle, au nom de Pyrrhus, traite avec les Romains, & leur livre la Citadelle. Ce Gouverneur entreprend de rendre la Ville même aux Consuls. Il y réüssit, aprês avoir obtenu des conditions avantageuses pour les Tarentins. Les deux Consuls rentrent Triomphans à Rome. Papirius, en mémoire de sa victoire sur Tarente, érige un Temple au Dieu Consus. Nouvelle récension du Peuple. C. Quinctius Claudius, & L. Génucius Clepsina sont élûs Consuls. La République profite d'un intervalle de calme, pour punir la Légion Romaine, qui s'étoit emparé de Rhége, & qui s'y étoit établie un Gouvernement indépendant de Rome. Le Consul est obligé d'assiéger Rhége. Vigoureuse résistance des assiégés. Prise de Rhége. Punition des Révoltés. Caïus Génucius, & Cn. Cornélius sont élevés au Consulat. Les Ombriens se révoltent, & sont soumis à la République Romaine. Cette victoire mérite les honneurs du Triomphe à Génucius. Q. Ogulnius Gallus, & C. Fabius Pictor sont élûs Consuls. Divers prodiges jettent la consternation dans Rome. Les Consuls marchent à la conquête des Picentes. Origine de ces Peuples. La révolte des Samnites, oblige les Consuls d'abandonner cette entreprise, pour se rendre dans le Samnium. Quelle fut l'occasion de cette révolte, quelles en furent les suites. La Ville des Cariciens, l'azyle des Révoltés, succombe enfin sous la valeur Romaine. Elle est prise & saccagée. Les Consuls introduisent dans le commerce, pour la premiére fois, depuis la fondation de Rome, des espéces d'argent, frappées à un nouveau coin. Election des Consuls P. Sempronius Sophus, & Ap-

pius Crassus. Les deux Consuls conduisent leurs armées, l'un dans le Picénum, l'autre en Ombrie. Claudius exerce les plus grandes cruautés, contre les Camérins. La République dédommage les vaincus du traitement indigne, que leur avoit fait le Consul. Sempronius de son côté triomphe des Picentes, qui aprês une vigoureuse, mais inutile résistance, prennent enfin le parti de se donner à la République. Cette victoire remarquable fut gravée sur la monnoye, qui commença dês-lors à devenir le monument historique des événemens les plus singuliers, & les plus intéressans. La République, pour s'assurer de ses nouvelles conquêtes, fait partir deux Colonies, l'une pour Ariminum, l'autre pour Bénevent. Les Sabins, aprês avoir fait preuve de fidélité & d'attachement, obtiennent enfin le droit de suffrage dans Rome. L. Julius Libo, & M. Attilius Régulus sont élûs Consuls. Guerre des Salentins. Quel en fut le prétexte; quels en furent les veritables motifs. Les Consuls se rendent maîtres de Brunduse, & obtiennent les honneurs du Triomphe. Numerius Fabius, & D. Junius Pera sont élevés au Consulat. Quelques mouvemens excités en Ombrie par les Sassinates, y attirent les nouveaux Consuls. Succês de cette expédition. L'armée Romaine tourne du côté de Salente. Les Salentins malgré le secours des Messapiens, sont enfin obligés de se ranger sous la domination de la République. Cette victoire, qui assûroit aux Romains l'Empire de presque toute l'Italie, mérita aux Consuls les honneurs de deux Triomphes. Conduite de la République à l'égard des Peuples conquis. Rome devenuë respectable par son aggrandissement, ne fut pas long-tems sans voir des Nations Etrangéres rechercher son amitié. Apollonie, Ville de Macédoine, envoye des Ambassadeurs pour faire alliance, avec la République. Les Ambassadeurs Apolloniates,

durant leur séjour à Rome, sont insultés par les Ediles. On fait le procès aux coupables; ils sont condamnés à être remis aux Apolloniates, & à être conduits en Macédoine, pour y être traités au gré du Peuple offensé; dans la personne de ses Ambassadeurs. Cet acte de justice fit honneur aux Romains, & passa dans la suite en loi. Les Apolloniates se reglérent sur la modération des Romains; les deux coupables furent traités avec bonté, & renvoyés en leur Patrie. Q. Fabius Gurgés, & L. Mamilius Vitulus sont élûs Consuls. Nouvelle création de quatre Questeurs. Quelle fut leur fonction. La peste succéde à la guerre, & fait d'horribles ravages, à la Ville & à la campagne. Cette désolation fait recourir aux Livres des Sybilles, pour en apprendre la cause & le reméde. La Vestale Capparonia est trouvée coupable, & jugée selon la rigueur des loix; elle prévient par une mort volontaire, l'éxécution de l'Arrêt porté contre elle. La peste cesse enfin. Récension du Peuple. C. Marcius Ratilus, est continué par les Centuries dans la Charge de Censeur. Son zéle pour la manutention des loix, l'oblige à faire tout l'imaginable, pour engager le Peuple à lui donner un successeur. Son désintéressement fut admiré, & pour le récompenser, le Peuple confirma son premier choix. Ses raisons furent aussi approuvées, & pour preuve qu'il les autorisoit, le Peuple confirma l'ancien réglement, qui défendoit de réïtérer jamais la Censure à la même personne. Volscinium, Ville d'Etrurie de la dépendance de Rome, envoye demander du secours à la République, contre la tyrannie des Affranchis. Quelle fut la cause de cette révolution dans Volscinium. Rome fait partir le Consul Gurgés, pour aller rétablir l'ordre dans cette Ville alliée, & punir les coupables qui l'avoient troublé. Les séditieux osent paroître en campagne, & présenter la bataille au

Consul. Le Consul l'accepte, & les met en déroute. Il périt cependant à la poursuite des fuyards. Les Affranchis, enhardis par la mort du Consul, font une sortie sur les Romains. Decius Mus, Lieutenant Général de l'armée Romaine, oblige ces téméraires de se renfermer dans leur Ville, dont il forme le siége. La prise de Volscinium fut suspenduë, jusqu'à l'arrivée d'un des Consuls de l'année suivante. Prise de Volscinium par M. Fulvius Flaccus. Ce Consul fait punir de mort les Révoltés, & aprês avoir rasé la Ville, transporte ailleurs le reste des Bourgeois, qui n'avoient point trempé dans la révolte. M. Fulvius Flaccus obtient les honneurs du Triomphe.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGT-TROISIE'ME.

Appius Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus, sont élûs Consuls. La République se détermine enfin à déclarer la guerre aux Carthaginois. Quelle étoit alors la situation de Carthage. Histoire de Didon. Par quelle avanture cette Princesse fut obligée de quitter son Païs, pour venir s'établir en Afrique. Aprês la mort de Didon, Carthage change de Gouvernement, & préfére l'état Républiquain à l'état Monarchique. Description détaillée des mœurs, & coûtumes de ce nouveau Peuple. Quel fut le succês des différentes expéditions, que tentérent les Carthaginois, sur mer & sur terre. Caractére particulier des Romains & des Carthaginois. La jalousie des deux Républiques, qui croissoit à proportion de leur puissance, devient la source de leurs divisions. Le recours des Mamertins à Rome, sert de prétexte au Sénat, pour prendre les armes contre Carthage. Le Consul Appius Claudius,

reçoit ordre, de ſecourir les Mamertins. Il fait partir pour Rhêge un Tribun de ſon armée, nommé Claudius, avec ordre de faire les préparatifs néceßaires, pour cette expédition. Le Tribun, aprês avoir pourvû à tout, ſe rend à Meſſane, pour s'aſſurer de la ſituation des eſprits. Le Sénat, ſur ſon rapport, lui ordonne de mettre à la voile. Claudius eſt attaqué ſur ſa route par la flotte Carthaginoiſe, & obligé de rentrer dans le Port de Rhége. L'Amiral Carthaginois fait reconduire dans les Ports de Rome, les Vaiſſeaux enlevés au Tribun Claudius, ou pour picquer la République Romaine par ce trait de générosité, ou pour la détourner de ſecourir Meßane. Cette conduite artificieuſe des Carthaginois, fit connoître à Claudius, de quelle importance il étoit d'éloigner les Carthaginois de Meſſane, & d'exécuter, ſans délai, les deſſeins de Rome. Le Tribun Claudius refuſe le preſent des Carthaginois; & aprês avoir fait remettre ſa flotte en état, il leve l'anchre, & arrive heureuſement au Port de Meſſane. A l'arrivée des Romains, les Carthaginois qui étoient dans la Ville, ſe retirent dans la Citadelle. Claudius fait aſſembler le Conſeil des Mamertins, & y fait inviter Hannon, Commandant des troupes Carthaginoiſes. Le Romain, aprês quelques invectives, & quelques reproches mutuels, fait ſaiſir Hannon par ſes Soldats, & le retient priſonnier. Enfin, ſoit par ménaces, ſoit par raiſon, il améne le Carthaginois à lui céder la Ville, & à évacuer la Citadelle. Cette lâcheté du Commandant Carthaginois, eſt punie de mort, par Arrêt du Conſeil de Carthage. Hiéron ſe ligue avec les Carthaginois, contre les Romains, & les Mamertins. L'armée des Alliés, fait ſommer le Tribun Claudius de ſortir de Meſſane. Sur ſon refus, elle vient inveſtir la Ville. Le nouveau Général Hannon, fait égorger tous les Italiens qui étoient dans

son camp. Cet excês de cruauté oblige le Consul Appius Claudius, de se mettre en campagne. Appius tente inutilement, de détacher Hiéron de l'Alliance des Carthaginois. Réponse d'Hiéron. Appius trompe la vigilance de la flotte Carthaginoise, & trouve le secret, par une marche simulée, de donner le change aux Ennemis, & de débarquer son armée en Sicile. Ce fut la hardiesse de cette entreprise, qui lui mérita le surnom de Caudex. *La descente dans l'Isle fut aussi heureuse, que le trajet. Il surprend Hiéron, qui bloquoit Messane du côté du Mont Chalcis, lui donne bataille, le met en désordre, & l'oblige par sa retraite, à lui laißer un passage libre dans la Ville. Hiéron rebuté par ce mauvais succès, décampe brusquement, dês la nuit suivante, & rentre à Syracuse. Appius enhardi par la retraite d'Hiéron, prend la résolution de forcer les Carthaginois, dans leurs retranchements, tout inabordables qu'ils étoient. Aprês une perte considérable, il se voit contraint d'abandonner l'entreprise. Les Carthaginois, attirés par l'espérance d'une victoire plus complette, se répandent dans la plaine, à la poursuite des Romains. Les Romains font volte face, pour recevoir l'Ennemi. On en vient aux mains. La victoire se déclare pour Appius. Les vaincus dispersés, se retirent, les uns dans les Villes voisines, les autres en petit nombre dans leur camp. L'armée victorieuse ne tenta pas une seconde fois de les y forcer; mais elle profita de leur consternation, pour porter le ravage sur les terres des Syracusans, & punir ce Peuple, par la ruine de ses campagnes, de son obstination à refuser la paix qu'on lui avoit offerte. Le Consul chargé de gloire, reprend la route de Rome. Manius Valérius Flaccus, & Manius Otacilius Crassus sont élûs Consuls. Aussi-tôt aprês leur élection, la République leur donna ordre de transporter leurs*

armées Consulaires, en Sicile, pour y continuer la guerre. Les Consuls y débarquérent, sans que la flotte Carthaginoise se mît en devoir de s'y opposer. Valérius se charge de faire lever le siége de Messane, que les Carthaginois s'obstinoient à continuer. Il y réüssit, & le premier succês lui mérite le surnom de Messana, *qui fut changé dans la suite, en celui de* Messala. *Otacilius de son côté, ne combattoit pas avec moins de gloire, dans le cœur de la Sicile, que son Collégue devant Messane. En três-peu de tems, Rome compta plus de soixante Places soumises à sa puissance. Les Consuls, encouragés par ces succês, se déterminent, malgré toutes les difficultés qu'ils prévoyoient dans l'exécution, à faire le siége de Syracuse, Capitale de Sicile. Description de cette grande Ville. Le dessein des Consuls allarme le Roy Hiéron; & le dispose à faire la paix. Il envoye des Députés au camp des Romains, pour en proposer les conditions. Elles sont acceptées, & le Traité minuté entre le Roy Hiéron & les Consuls, est envoyé à Rome, pour y être ratifié. Le Sénat, & les Comices ratifient le Traité fait avec le Roy Hiéron. Portrait de ce Prince. Son origine, son éducation, sa conduite dans toutes les révolutions de la Sicile; comment il parvint au Trône, par quelles voyes il s'y soûtint. Les Carthaginois instruits par Annibal des progrês des Romains en Sicile, prennent la résolution de leur faire la guerre à toute outrance. Les Consuls repassent la mer, avec la plus grande partie de leurs troupes, qu'ils laissent en quartier d'Hyver, sur les côtes de l'Italie; & se rendent à Rome, pour y recevoir les honneurs du Triomphe, qu'ils avoient obtenus à si juste titre. La peste, qui se faisoit toujours sentir à Rome, oblige le Sénat à créer Dictateur, Cn. Fulvius Centumalus, qui choisit pour son Colonel Général de la Cavalerie, Q. Mar-*

cius Philippus. Leur unique fonction fut de ficher un clou au Temple de Jupiter Capitolin. L. Posthumius Mégellus, & Q. Mamilius sont élevés au Consulat. Ils se rendent tous deux en Sicile, pour y continuer la guerre. La présence d'Annibal, à la tête d'une armée formidable, ne les détourna pas du dessein, qu'ils avoient formé, d'attaquer Agrigente. Situation de cette grande Ville. Annibal averti que le camp Romain étoit dépourvû d'une partie de ses défenseurs, fait faire tout à la fois deux sorties, l'une sur les Romains répandus dans la campagne, l'autre sur le camp Romain. Quel en fut le succès? Les Carthaginois sont repoussés avec perte, & contraints de rentrer dans leur Ville. Les Consuls renforcent leur armée de plus de cent mille Siciliens, qui s'étoient offerts d'eux-mêmes, à marcher sous les étendarts de la République. Cette multitude les engage, à partager leurs armées en deux camps. Disposition des deux camps. L'inaction affectée des assiégeants affoiblit considérablement les assiégés. Hannon informé de l'extrêmité, où ils étoient réduits, met à la voile avec la grosse armée, qu'il tenoit toute prête, & vient surgir au Port de Lylibée. Trahison des Erbessans. Les Romains, par la perte de cette Place, qui leur servoit de magazin, sont réduits à leur tour, malgré les secours du Roy Hiéron, aux plus fâcheuses extrêmités. La précipitation de Hannon les délivre du péril, qui les menaçoit. Le Général Carthaginois vient à portée du camp Romain, & le fait insulter par quelques Escadrons de Cavalerie. Un léger avantage l'engage témérairement, à s'approcher du camp, dans l'espérance d'en venir incessamment à une action générale. Les Consuls, pour laisser rallentir le feu des Carthaginois, refusent constamment la bataille. La Ville d'Agrigente étoit toujours soigneusement investie, & se trou-

voit

voit réduite à une extrême famine. Hannon informé par Annibal de l'état déplorable de la Place, se détermine enfin à livrer bataille, malgré les répugnances qu'il sentoit, depuis quelque tems, à le faire. L'action est des plus vives. La victoire se déclare pour les Romains. Les Carthaginois en désordre regagnent Héraclée. Annibal, malgré cet échec, tente de faire une sortie sur les ennemis, qu'il espéroit trouver moins sur leur garde. Il est repoussé avec perte, & mis en fuite. Le perfide Carthaginois, au lieu de se retirer dans Agrigente, prend le parti de se retirer en un lieu de sûreté, & d'abandonner les Agrigentins à leur mauvais sort. Les Agrigentins se vangent de cette perfidie, par le massacre du reste de la Garnison Carthaginoise. Agrigente se rend à discrétion. Aprês une campagne si glorieuse, les Consuls se rendirent à Messane, & delà, à Rome. On élit Consuls L. Valérius Flaccus, & T. Otacilius. Les Consuls partent, pour aller continuer la guerre, en Sicile. La République, pour être en état de disputer l'empire de la mer aux Carthaginois, fait fabriquer grand nombre de Bâtiments, sur le modéle d'une Trirême, échoüée depuis peu sur les côtes d'Italie. A l'arrivée des Consuls en Sicile, plusieurs Villes se rendent aux Romains. La division se répand dans l'armée Carthaginoise. Hannon réüssit, par la trahison la plus insigne, à se délivrer d'une troupe considérable de Gaulois. Les Consuls, aprês quelques Places enlevées aux Carthaginois, se rendirent à Rome, pour présider à l'élection de leurs successeurs. On nomme pour le Consulat Cn. Cornélius Asina Scipio, & C. Duilius. La République donne tous les ordres nécessaires, pour mettre la Marine sur le bon pié, & pour former des Matelots à la manœuvre. Les deux Consuls, aprês avoir décidé par le sort, quelles seroient leurs fonctions, mettent à la voile.

Duilius passe le Détroit, avec l'armée de terre, dont le commandement lui étoit échû. Son Collégue, séduit par les artifices des Carthaginois, tourne du côté de Lipare, avec dix-sept Galéres seulement, dans le dessein de se rendre maître de cette Isle. Son imprudence le fait donner dans un nouveau piége. Il est arrêté prisonnier, avec les Commandants de ses Galéres, & emmené à Carthage. Le reste de la flotte Romaine, prend la route, qui lui avoit été marquée par le Consul. Annibal s'avance, avec une partie de sa flotte, pour l'observer. Les Romains profitent de son désordre, pour l'attaquer. Annibal, aprês avoir soûtenu, pendant quelque tems, les efforts de l'ennemi, & perdu plusieurs de ses Vaisseaux, prend la fuite. Quelle étoit alors la maniére de combattre sur mer. Invention du Corbeau. *Quelle étoit cette machine. Quel en fut l'usage. Avec quel avantage les Romains s'en servirent, contre les Carthaginois. Duilius s'embarque, pour aller chercher la flotte de Carthage, aprês avoir donné à ses Subalternes la conduite de l'armée de terre. Les deux flottes se rencontrent. On en vient à une action générale. La victoire se déclare pour les Romains. Annibal est contraint de se jetter dans un Esquif, pour échaper à l'Ennemi. Duilius, pour mettre à profit une victoire si glorieuse & si complette, reprend le commandement de son armée de terre, la conduit au secours de Segeste investie par Hamilcar, & fait lever le siége de cette Ville. Le Consul vole à la conquête de Macella, que les Carthaginois avoient enlevée aux Romains. Aprês la prise de cette Place, le Consul reprend la route de Rome Hamilcar profite de l'absence de Duilius, pour enlever aux Romains des Villes, & des Postes avantageux. Industrie d'Annibal, pour justifier sa conduite & ses malheurs. Duilius est reçû à Rome, avec toutes les mar-*

ques de distinctions dûës à sa valeur, & à sa bonne fortune. L. Cornélius Scipio, & C. Aquilius Florus, sont élevés au Consulat. Cornélius part, pour aller prendre le commandement de la flotte. Son Collégue est retenu à Rome, par la découverte d'une conspiration. Quels en furent les auteurs? Quelles en furent les suites? Cornélius fait une tentative sur les Isles de Corse, & de Sardaigne, occupées alors par les Carthaginois. Cornélius se rend maître de l'Isle de Corse. Aprês avoir paru à la hauteur d'Olbia, il retourne en Italie, pour charger de nouvelles troupes. Le Consul, avec ce nouveau renfort, fait une descente en Sardaigne; & malgré tous les efforts, & la bravoure du Général Hannon, il se rend maître d'Olbia. Mort d'Hannon. Le Consul lui rend tous les honneurs dûs à son mérite. Les Carthaginois, sans Chef, abandonnent enfin l'Isle de Sardaigne aux Romains. Aquilius, de son côté, ne tarda pas à reprendre en Sicile la supériorité, que les derniéres campagnes avoient acquises aux Romains, sur les Carthaginois. Cornélius retourne à Rome, pour présider à l'élection des nouveaux Consuls. Aquilius, qui croyoit sa présence néceſſaire en Sicile, y attendit l'arrivée de ses succeſſeurs. Triomphe de L. Cornélius. A. Attilius Calatinus, & C. Sulpicius Paterculus, sont nommés Consuls. Aquilius est honoré du Commandement de l'armée en Sicile, sous le titre de Proconsul. Il forme le siége de Mysistrate. Elle est prise par le Consul Attilius, qui la fait raser. De Mysistrate, Attilius conduit son armée à Camarine. Hamilcar, aprês l'avoir laiſſé s'engager dans un défilé, vient le surprendre, & l'envelopper. Calpurniūs, par une nouvelle espéce de dévoüement, tire l'armée Romaine du mauvais pas où elle étoit. Siége de Camarine. La Ville est forcée de se rendre. Tout céde à la valeur Romaine. Le Consul

réüssit à vuider d'ennemis tout le Territoire d'Agrigente. Hamilcar découvre les desseins du Consul, & profite avantageusement de cette découverte. Siége de Lipare. Artifice d'Hamilcar. Les Romains sont repoussés honteusement de devant cette Place, qu'ils croyoient sans défense. Sulpicius, qui avoit partagé avec son Collégue, la conquête des Villes Maritimes, remporta, lui seul, toute la gloire d'une victoire gagnée sur Annibal, dans un combat naval. La flotte Carthaginoise est mise en déroute. Annibal ayant perdu presque tous ses Vaisseaux, s'enfuit dans l'Isle de Sardaigne. Ses Matelots révoltés se portent pour ses Juges, & ses accusateurs tout à la fois, & le font mourir en croix. Election des Consuls, C. Attilius & Cn. Cornélius Serranus. On prolonge à A. Attilius, sous le titre de Proconsul, le commandement de l'armée en Sicile. Le Consul Cornélius Serranus, trouve, à son arrivée, presque toute la Sicile réduite sous la domination de la République, par la bonne conduite du Proconsul. C. Attilius, Amiral de la flotte Romaine, vient fondre, à la tête d'une Escadre de dix Galéres seulement, sur la flotte Carthaginoise. Hamilcar, malgré sa longue expérience, fut encore obligé de céder à la valeur Romaine. Le Consul C. Attilius, & le Proconsul du même nom, rentrent Triomphants à Rome. Divers prodiges engagent le Sénat aux expiations ordinaires. Q. Ogulnius fut nommé Dictateur, pour présider aux Féries Latines, que le Sénat jugea à propos de renouveller, pour appaiser les Dieux. Ogulnius choisit M. Lætorius pour son Colonel Général.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGT-QUATRIE'ME.

LEs Romains, devenus plus fiers par leurs ſuccês contre les armées Carthaginoiſes, forment le deſſein de la conquête même de Carthage. Dans cette vûë, on ordonne aux deux Conſuls L. Manlius Vulſo, & Q. Cædicius, de commander la flotte enſemble. Mort de Q. Cædicius. On lui ſubſtituë, dans le Conſulat, M. Attilius Régulus. Caractére de ce grand homme. Les Conſuls mettent à la voile, avec une flotte de trois cents Vaiſseaux, réſolus d'aller joindre la flotte Carthaginoiſe, & de tenter une deſcente en Afrique. La flotte des Carthaginois, plus nombreuſe encore que celle des Romains, & commandée par deux hommes d'une valeur éprouvée, Hannon, & Hamilcar, vient moüiller au Port d'Héraclée, pour obſerver la flotte Romaine, & la traverſer dans la route. Les Conſuls, avertis du deſſein de l'Ennemi, ſe préparent à tout événement. Diſpoſition de l'armée navale des Romains. Régulus & ſon Collégue, inventent une nouvelle maniére d'arranger, & de placer des Vaiſſeaux, pour le combat. La flotte Conſulaire ſe préſente à la hauteur d'Héraclée, réſoluë de voguer vers l'Afrique, ſi l'Ennemi refuſoit le combat. Hamilcar & Hannon, qui avoient des ordres précis d'éloigner les Romains de l'Afrique, acceptent le défi. La bataille ſe donne. La victoire eſt diſputée vaillamment, de part & d'autre. Enfin, elle ſe déclare pour les Romains. L'innombrable flotte des Carthaginois eſt miſe en déroute. Plus de trente Vaiſſeaux ſont coulés à fond. Les Conſuls en enlevent ſoixante-quatre. Le reſte prend la fuite. Les Conſuls, aprês cette glorieuſe action, rentrent dans les Ports

de Sicile, pour prendre des rafraîchiſſemens, & embarquer de nouvelles troupes. Hamilcar cherche à amuſer les Conſuls, & à prolonger leur départ par des pourparlers de paix. Hannon oſe ſe préſenter devant les Conſuls, comme Député de Carthage. Les Romains demandent à grands cris qu'on l'arrête, pour vanger ſur lui la trahiſon d'Annibal, qui avoit arrêté ſur ſon bord le Conſul Cornélius. Les Conſuls Romains ſe picquent de générosité, & permettent au Député de retourner à ſon armée. Hannon, aprês ces inutiles Conférences, prend les devants, & porte à Carthage la nouvelle de la deſcente prochaine des Romains. L'allarme ſe répand ſur toute la côte. La flotte Romaine met à la voile. La deſcente ſe fait aſſés prês de Clupée, Ville peu éloignée du Cap Hermée. Les Romains font ſommer cette Place de ſe rendre. Ils s'en rendent maîtres. La priſe d'une Place ſi importante redouble l'allarme à Carthage. Manlius & ſon Collégue dépêchent un Courier à Rome, pour informer le Sénat & le Peuple de la ſituation de leurs affaires, & en recevoir de nouveaux ordres. Les détachemens Romains, qui s'étoient répandus dans la campagne, trouvent le moyen d'enlever le Conſul Cornélius, qu'on avoit réduit à mener la charruë. Manlius reçoit ordre du Sénat de retourner à Rome, & Régulus de demeurer en Afrique, pour y continuër la guerre. Régulus, mécontent de ſa deſtination, ſollicite vivement ſon rappel, ſous prétexte que les affaires de ſa maiſon demandoient ſa préſence. La République, pour lui ôter ce prétexte, ſe charge de l'entretien de ſa famille, & lui confirme le Commandement de l'armée, ſous le titre de Pro-Conſul, qu'on lui ordonne de prendre, quand ſon Conſulat ſera expiré. Triomphe de Manlius. Régulus, ſelon la permiſſion qu'il en avoit, retient avec lui quinze mille Légionnaires, cinq

cents hommes de Cavalerie, un plus grand nombre de troupes Alliées, & quarante Vaiſſeaux. Ser. Fulvius Nobilior, & M. Æmilius Paulus ſont élevés au Conſulat. La rapidité des conquêtes de Régulus, oblige la République de Carthage, de lui oppoſer les trois plus conſommés Généraux qu'elle eût alors, Hamilcar, Boſtar, & Aſdrubal. L'armée Carthaginoiſe ſe met en campagne, réſoluë de combattre le Pro-Conſul. Régulus trouve ſur ſa route un Monſtre à combattre, nouvel ennemi plus formidable que les Carthaginois mêmes. Siége d'Adis. L'armée Carthaginoiſe vient prendre ſes poſtes à la vûë du camp Romain. Régulus ſurprend les Carthaginois dans leurs retranchements, & leur préſente la bataille. Les Carthaginois ſont forcés de l'accepter, malgré le déſavantage du lieu. Il périt dans le combat dix-ſept mille Carthaginois, cinq mille autres ſont faits priſonniers. Le reſte prend la fuite, & laiſſe la victoire aux Romains. Ce premier ſuccês vaut aux Romains plus de quatre-vingts Villes, du nombre deſquelles ſe trouve Utique. Le Conſul, pour profiter de la conſternation des vaincus, forme le ſiége de Tunis, Ville conſidérable par ſa ſituation & ſon Port. Il s'en rend maître. Les Numides, pour comble de malheurs, prennent les armes, & achevent de ruiner toutes les Provinces de Carthage. Régulus jaloux de ſa gloire, ſe voyant hors d'état de finir cette guerre, avant que ſon Pro-Conſulat fût expiré, envoye des Députés offrir la paix aux Carthaginois. Carthage, avertie du ſecours qui lui venoit de Gréce, ſous le Commandement de Xantippe, rejette les dures conditions du Pro-Conſul. Caractére de Xantippe. Son expérience dans la guerre. Le Sénat de Carthage lui défére le Commandement général des troupes de la République. Xantippe, aprês avoir formé les Carthaginois à la

discipline militaire, se met en campagne, & présente la bataille aux Romains. Disposition des deux armées. Xantippe, en habile Général, prévoit tout, & met ordre à tout. Régulus trop fier de ses conquêtes, néglige un peu trop ses avantages. La bataille se donne. Déroute de l'armée Romaine. Régulus est pris prisonnier. Xantippe rentre triomphant à Carthage. Sa gloire commence à donner de l'ombrage aux Généraux de la République. Xantippe, qui pressentoit son malheur, reprend la route de Lacédémone. Il périt en chemin, par la trahison des Carthaginois. Régulus est traité dans sa captivité avec la derniére cruauté. Les Consuls ont ordre de veiller sur les côtes, & à la sûreté de la Sicile. Siége de Clupée par les Carthaginois. Ils sont obligés de lever le siége. Les Consuls, aprês avoir visité la Sicile, & trouvé toutes choses en état, font voile vers l'Afrique, avec une flotte de trois cents cinquante Galéres. Ils sont portés dans l'Isle de Coßura, dont ils se rendent maîtres. De Cossura, ils arrivent à la hauteur du Cap Hermée. La flotte Carthaginoise se présente, pour empêcher les Romains d'aborder. On en vient à une action générale. Les Carthaginois sont battus, & se retirent avec perte. Malgré cet avantage, les Consuls jugent à propos de vuider toute l'Afrique de Romains, & de se borner à la conquête entiére de la Sicile. Une tempête épouventable déconcerte toutes leurs mesures. La flotte est dissipée, & la plus grande partie des Vaisseaux coulés à fond. Ce malheur ne leur est point imputé. On leur différa, mais on leur accorda cependant, les honneurs du Triomphe. Cn. Cornélius Asina, & A. Attilius Calatinus sont élûs Consuls. Leurs prédécesseurs sont confirmés chacun dans le Commandement d'une armée, sous le titre de Pro-Consuls. Les Carthaginois renouvellent les hostilités en Sicile.

Prise

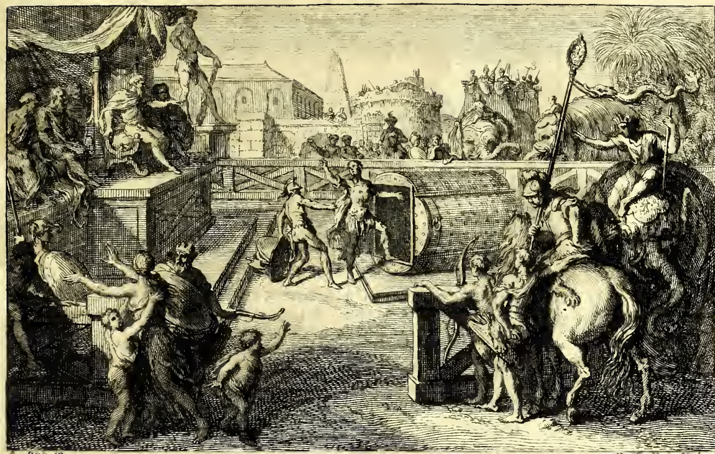
Prise & démolition d'Agrigente. Les Consuls & les Pro-Consuls, passent en Sicile, pour s'opposer aux progrês des Carthaginois. Céphaléde se rend par trahison aux Romains. Siége de Panorme. La Place se rend par Capitulation. Plusieurs Villes de la domination Carthaginoise, ouvrent leurs portes aux vainqueurs. Les Consuls retournent en Italie. Ils sont attaqués dans le trajet, & perdent quelques Vaisseaux. Triomphe des Pro-Consuls. On choisit Consuls Cn. Servilius Cæpio, & C. Sempronius Blæsus. Récension du Peuple. Les Consuls débarquent en Sicile, le siége ordinaire de la guerre. Ils font voile vers Lilybée. La flotte Romaine, aprês avoir essuyé bien des dangers, périt par la tempête. Ce désastre, oblige le Sénat à défendre d'équipper à l'avenir plus de soixante Vaisseaux. Triomphe de Sempronius. Les nouveaux Consuls C. Aurelius Cotta, & P. Servilius Geminus, passent en Sicile. Siége d'Himéra. La Garnison & les Habitants, pour prévenir le malheur qui les menaçoit, se retirent ailleurs avec tous leurs effets. Aurelius médite la conquête de Lipare. Il y réüssit, avec le secours d'Hiéron. Châtiment exemplaire de quelques Officiers Subalternes, qui avoient négligé de suivre les ordres d'Aurelius. Les Consuls rentrent à Rome. Le Pontificat passe pour la premiére fois aux mains d'un homme Plébéien. Nouvelle récension du Peuple. Le Pontife de concert avec les Censeurs & les Consuls, entreprend une réforme générale de la République. Punition infamante des quatre cents Chevaliers Romains, qui avoient refusé d'obéir au Consul, dans la derniére expédition de Lipare. Triomphe d'Aurelius. Les Carthaginois se donnent de grands mouvements, pour lever des troupes dans les Païs Etrangers, & se disposer par là, à recommencer la guerre. Asdrubal est déclaré Généralissime des troupes Carthaginoises. Election des Consuls L.

Cæcilius Metellus, & C. Furius Pacilus. La campagne se passe presque uniquement, à s'observer de part & d'autre. Le Sénat pense à remettre une flotte en mer, capable de faire disparoître celle des Carthaginois; & de continuer la guerre avec la même vigueur qu'elle s'étoit faite pendant un tems. L. Manlius Vulso, & C. Attilius Régulus sont élevés au Consulat. Metellus est nommé Pro-Consul, & Commandant de l'armée Romaine, destinée à s'opposer aux desseins d'Asdrubal. Metellus se renferme dans Panorme, pour couvrir les moissonneurs. Des Espions envoyés par Asdrubal, se glissent jusques dans cette Ville, pour observer les démarches du Pro Consul. Ils sont découverts, & informent Metellus des desseins du Carthaginois. Asdrubal paroît devant Panorme. La timidité affectée du Pro-Consul, inspire trop de confiance à Asdrubal. Stratagême de Metellus, pour attirer l'Ennemi au combat. Il y réüssit. Les Carthaginois sont battus, & défaits à platte-coûture. Il s'en fait un carnage affreux; le reste de cette innombrable armée, en petit nombre, prend la fuite. Invention des traîneaux. Metellus les imagina le premier, pour transporter en Italie, les Eléphants pris sur les Carthaginois. Metellus rentre Triomphant à Rome. Magnificence de ce Triomphe. Asdrubal est condamné à mort; & il expire sur une croix. Les deux Consuls passent le Détroit, sur une flotte de deux cents quarante Galéres, & de soixante autres petits Bâtiments. Ils forment le siége de Lilybée. Carthage étonnée des fâcheuses nouvelles, qui lui viennent de Sicile, envoye des Ambassadeurs à Rome, pour traiter de la paix, & de l'échange des captifs. Régulus est tiré des fers, & renvoyé à Rome, pour appuyer la demande des Ambassadeurs, aprês avoir donné parole de revenir, si la négociation étoit inutile. Régulus refuse par générosité d'entrer à Rome. Le Sénat se transporte à un des

Fauxbourgs de Rome, pour lui donner Audiance, & aux Ambassadeurs Carthaginois. Régulus est contraint de prendre place au Sénat, & d'opiner à son rang. Discours de Régulus. Il fait admirer son désintéressement & sa magnanimité. Il retourne à Carthage, malgré toutes les instances du Peuple & du Sénat, pour le retenir. Les Carthaginois irrités du refus du Sénat, & de la conduite de Régulus à Rome, lui font souffrir les tourments les plus cruels. Mort de Régulus. Le Sénat Romain pour se vanger, abandonne les prisonniers Carthaginois, a la fureur de Marcie, femme de Régulus. Les Consuls pressent le siége de Lilybée avec vigueur. Tout l'art est mis en usage de part & d'autre, pour attaquer & se défendre. Annibal fils d'Hamilcar, par la témérité la plus heureuse, réüssit à jetter du secours dans la Place. Himilcon avec les nouvelles troupes qu'il avoit reçuës, tente une sortie qui ne lui réüssit pas. Annibal décharge la Place de toute la Cavalerie, qui y étoit inutile, & la transporte à Drépane, pour venir delà, harceler l'armée Romaine. La famine se fait sentir dans le camp des Consuls. Ils se séparent; l'un d'eux retourne à Rome, avec ses deux Légions; l'autre continuë le siége. Surprenante hardiesse d'un certain Annibal, surnommé le Rhodien. Le Consul vient à bout de fermer l'entrée du Port de Lilybée. Les assiégés font une sortie à propos, & mettent le désordre dans le camp Ennemi. Le Consul perd toutes ses machines de guerre. On délibére à Rome de lever le siége de Lilybée. Election des Consuls P. Claudius Pulcher, & L. Junius Pullus. Caractére de ces deux Consuls. Leur mauvaise conduite, acheve de ruiner les affaires de la République en Sicile, & de relever l'espérance de Carthage. Claudius fait voile, la nuit, vers Drepane. Adherbal instruit de sa marche, vient l'attaquer sur sa route. Claudius au mépris des Auspices accepte le combat. La victoire demeure aux Carthaginois. Ce Consul est rappellé en Italie. Le Sénat lui ordonne de nommer un Dictateur. Claudius, pour insulter au Sénat, choisit un de ses Clients, homme vil & sans mérite, nommé Caudius Glycia. Il se démet de la Dictature. On lui substituë M. Attilius Calatinus. Le Consul Junius n'est pas plus heureux dans son expédition. La flotte périt par la tempête. Junius, pour réparer le malheur de sa flotte, tente de surprendre Eryx, & il y réüssit. Pour conserver sa conquête, il fait construire un Fort sur le Bourg d'Ægithale, qu'il munit d'une Garnison de huit cents hommes. Carthalon Officier Carthaginois, prend ce Fort par escalade & fait passer la Garnison au fil de l'épée. Mort de Junius. Election des Consuls. C. Aurelius Cotta, & P. Servilius Geminus.

Innovation dans le choix des Vestales. Les Consuls débarquent en Sicile. Carthalon fait une descente en Italie, pour y attirer l'un des deux Consuls. Ses espérances sont trompées. L'esprit de révolte s'empare de l'esprit des Soldats de Carthalon. Cet Amiral est révoqué, on lui donne pour successeur Hamilcar, surnommé Barca, pere du grand Annibal. Hamilcar après avoir porté le ravage en Italie, revient en Sicile. Sa présence déconcerte les assiégeants. L. Cæcilius Metellus, & M. Fabius Buteo sont élûs Consuls. La République permet à quelques Particuliers, de mettre une flotte en mer. Quel en fut le succès. Hamilcar rend inutiles toutes les tentatives des Consuls en Sicile. Rome consent enfin à l'échange des prisonniers. On choisit Consuls M. Otacilius Crassus, & M. Fabius Licinus. Leur campagne ne fut pas plus brillante, que la précédente. Election du Dictateur Tib. Coruncanius. Quelle en fut l'occasion. Claudia sœur du dernier Consul de ce nom, est condamnée à une grosse amende, pour une parole peu favorable aux intérêts de la Patrie. M. Fabius Buteo, & C. Attilius Bulbus sont élevés au Consulat. Leur Consulat n'eut rien de remarquable, que le malheur de la flotte, qui périt encore par la tempête. Election des Consuls A. Manlius Atticus, & C. Sempronius Blæsus. Hamilcar reprend Eryx sur les Romains. Les nouveaux Consuls C. Fundanius, & C. Sulpicius Gallus, ne firent pas plus de progrès que leurs prédécesseurs. La République met une nouvelle flotte en mer. C. Lutatius Catulus, & A. Posthumius sont nommés Consuls. Création d'une nouvelle Charge de Préteur. Quelle en fut l'occasion. Lutatius arrive en Sicile, avec le Préteur Valérius Falto. Le Consul est blessé devant Drépane. Le Consul sans attendre sa parfaite guérison, fait voile vers la flotte Carthaginoise. On entre en action. Description de la bataille. La victoire demeure aux Romains. Reddition d'Eryx. La Paix se conclut, entre Rome & Carthage. Quelles en furent les conditions. Guerre des Falisques. Q. Lutatius Cerco, & A. Manlius Atticus sont élûs Consuls. On régle le sort des Siciliens. Triomphe de C. Lutatius, & du Préteur Valérius. Le Tybre se déborde d'une maniére extraordinaire. Un incendie cruel allarme toute la Ville. Nouvelle récension du Peuple. Institution des deux Tribus Velina & Quirina. Election des Consuls C. Claudius Centho, & M. Sempronius Tuditanus. Les Lettres se perfectionnent à Rome durant la Paix. L. Livius Andronicus, réforme le théatre Latin. Rome établit une Colonie à Spolette. Les Romains recherchent l'amitié de Ptolomée Evergete Roy d'Egypte. Origine des Jeux Floraux. On érige un Temple à la Déesse Flore. Le Mont Aventin est applani.

HISTOIRE



HISTOIRE ROMAINE.

LIVRE VINGT ET UNIE'ME.


OME étoit floriſſante & tranquille. Ses conquêtes s'étoient étenduës ſi loin en Italie, que dans l'eſtime des conquérants eux-mêmes, elles paroiſſoient ſupérieures à leurs eſpérances. La domination Romaine s'étoit accruë, peu à peu, en-delà du Tybre, depuis [a] la mer Adriatique, juſqu'à la mer

De Rome l'an 468.
Conſuls, C. Claudius Canina, & M. Æmilius Lepidus.

[a] La mer Adriatique, aujourd'hui le Golfe de Veniſe, avoit pris ſon nom de l'ancienne Ville *Adria*, qui fut autrefois des plus

De Rome l'an 468.
Consuls, C. CLAUDIUS CANINA, & M. ÆMILIUS LEPIDUS.

[a] Tyrrhéniene. Les Latins, les Sabins, les Herniques, les Eques, les Marses, & les Campanois, étoient considérables de ce canton de la Gaule Cis-Alpine, & Transpadane, où est à présent le Poléſin de Rovigo, sous la domination de la République de Venise. Ce n'est plus qu'une misérable Bourgade habitée par des Pêcheurs, sur les bords du *Tartaro*, anciennement *Adria*, *Adrianus Amnis*, du nom même de la Ville qu'il arrosoit, selon la remarque de Ptolemée & de l'Abbréviateur d'Etienne. L'étenduë de la mer Adriatique est d'environ 190. lieuës, depuis le Golfe de Trieste, ou d'Aquilée, *Tregestanus Sinus*, jusqu'aux bouches du même Golfe, où commence la mer Ionienne, entre les côtes de la Dalmatie, au Septentrion, & de l'Italie au Midi.

[a] Les Tyrrhéniens, qui habitérent anciennement l'Etrurie, donnérent leur nom à cette mer, qui baigne les côtes Méridionales de l'Italie. Au reste, peu importe de sçavoir si les Tyrrhéniens furent un Peuple originaire de l'Italie même, ou si ce fut une Colonie Lydienne, qui forcée par la disette de déserter son Païs natal, passa dans l'Etrurie, avec Tyrrhénus frére de Lydus. Car que ne disent point les anciens Auteurs, qui prévenus de je ne sçai combien de fausses traditions, ont foüillé jusques dans les siécles fabuleux, pour trouver l'origine des Peuples? Les uns prétendent que Lydus & Tyrrhénus, se trouvans trop serrés dans l'héritage de leurs peres, prirent le parti de se séparer, & de vuider leur petit Etat, qui dans une année de stérilité, ne pouvoit fournir à la subsistance de leurs sujets. Ils s'en remirent à la décision du sort, sur le choix de celui qui sortiroit du Pais, pour chercher ailleurs de nouvelles habitations. Le sort tomba sur Tyrrhénus. Suivi d'une nombreuse troupe de Lydiens, il s'embarqua, & aborda vers les côtes Occidentales de l'Italie. Elles étoient alors occupées par les Ombriens. Il chassa ces anciens possesseurs, fonda des Villes, étendit sa domination le long des côtes de la mer Méridionale d'Italie, & rendit son nom immortel dans ces Provinces, qui composérent le Païs qu'on appella, de leur nom, Tyrrhénie, & ensuite Etrurie, d'un de leurs Princes, nommé *Etruscus*, & enfin Tuscie. C'est aujourd'hui la Toscane. Delà le nom de Tyrrhéniens, & de Tusques. Cette derniére dénomination, selon les Historiens de l'ancienne Rome, vient du verbe Grec θύειν, qui signifie sacrifier, parce qu'ils passoient pour les Peuples les mieux instruits dans les céremonies de la Religion, dont ils connoissoient parfaitement les mystéres. D'autres Ecrivains, sur tout Denys d'Halicarnasse, revendiquent les Tyrrhéniens à l'Italie. Ils soutiennent aux premiers que cette Nation, bien loin d'avoir été étrangere par rapport à l'Etrurie, démentoit en quelque sorte l'origine Grecque qu'on lui donnoit, sans aucune preuve, pour peu qu'on considérât son langage, ses mœurs, & ses loix, qui n'avoient rien de commun avec les Grecs. Il ne seroit pas à la vérité surprenant, dit De-

ſoûmis à leur puiſſance. Les Volſques, cette Nation autrefois ſi fiére, avoient été enſevelis ſous leurs rui-

De Rome l'an 468.
Conſuls,
C. CLAUDIUS CANINA, & M. ÆMILIUS LEPIDUS.

nys d'Halicarnaſſe *lib.* 1. que différentes Colonies d'un même Peuple, diſperſées & tranſplantées en différentes Régions, euſſent perdu, après une longue ſuite d'années, l'uſage de leur langue naturelle, & de leurs coûtumes. Mais ſe pourra-t'on perſuader, qu'une Nation réünie depuis long-tems dans un même canton, n'eût pas conſervé le moindre veſtige de ſon ancienne origine? C'eſt dommage, que Denys d'Halicarnaſſe paroiſſe tomber en contradiction avec lui-même. Ici il dit, que le ſentiment de ceux qui font les Tyrrhéniens originaires d'Italie, lui ſemble le plus raiſonnable, & le plus vrai. Un peu auparavant il avoit été contraint d'avoüer, que dans Feſçennie, & dans Faléries, deux Villes de la dépendance des Etruſques, on découvroit encore, de ſon tems, les traces des antiquités, & des pratiques Grecques, qui s'étoient perpétuées, de pere en fils, parmi les Habitans de ces deux Villes. On peut conſulter ſur cela le quatriéme Volume de nôtre Hiſtoire, *Livre* 15. *p.* 281. *n. a.* où l'on développe l'origine des Faliſques. Denys d'Halicarnaſſe ſe déclare néanmoins pour l'opinion de ceux, qui aſſûrent que les Tyrrhéniens étoient naturels d'Etrurie. Dans cette ſuppoſition, il croit, avec pluſieurs autres Auteurs, dont il cite le témoignage, que le nom de ces Peuples fut emprunté des tours & des murs, qu'ils firent élever les premiers dans l'enceinte de leurs Villes, pour ſe mettre à couvert des inſultes de leurs voiſins. Chéz eux, comme chés les Grecs, on appelloit Τύρσεις les Forteresses, ou les Places fermées de murailles, & flanquées de tours. Ce terme Grec, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, donna naiſſance à celui de Tyrrhéniens. Enfin pluſieurs Hiſtoriens ont crû, que la Colonie qui fut conduite par Tyrrhénus, ne fit qu'un même Peuple avec ces Pélaſgues, qui chaſſés de la Theſſalie par les Curétes & les Léléges, autrement les Ætoliens, & les Locres, s'embarquérent ſur la mer Ionienne, & furent portés à l'une des embouchures du Pô, nommée alors Spinetique. Delà, diſent les mêmes Auteurs, ces nouveaux venus mêlés avec les Aborigenes, qui s'étoient joints à eux, ſe répandirent dans l'Ombrie, & dans l'Etrurie, chaſſérent les Ombriens & les Sicules, s'emparérent de leurs Villes, & y établirent leur domination. Quoiqu'il en ſoit; (car le moyen de prononcer ſur des faits, qui ſe trouvent comme perdus dans l'obſcurité des premiers âges?) L'Etrurie fut long-tems le centre de la politeſſe, de la Religion, & des beaux arts en Italie. La fertilité de ſes campagnes, la douceur de ſon climat, la puiſſance, les richeſſes & la magnificence de ſes Habitans, ont été fort vantées par les anciens Ecrivains. Au rapport de Diodore de Sicile *lib.* 5. & d'Athénée *lib.* 12. cette Nation fort belliqueuſe autrefois, dégénéra, dans la ſuite, de la vertu de ſes ancêtres, & ſe déshonora par ſon incontinence, & ſa molleſſe.

De Rome l'an 468. Consuls, C. CLAUDIUS CANINA, & M. ÆMILIUS LEPIDUS.

nes. La terreur des armes Romaines avoit pénétré dans l'Apulie, & la tenoit dans le respect. Une partie même de la Lucanie, d'un côté, & de l'autre, les Ombriens, & les Peuples du Picénum, jusqu'au voisinage des Sénonois, [a] tout obéïssoit à la République. Du moins ces Peuples étoient contenus dans leurs limites, ou par un grand nombre de Colonies Romaines, ou par l'expérience qu'ils avoient faite, que Rome sçavoit punir ses aggresseurs. En delà du Tybre, une partie de l'Etrurie étoit soûmise aux Romains, & la partie la plus reculée de Rome, joüissoit de la Tréve qu'on lui avoit accordée. Le Samnium étoit pacifié en apparence, & Curius Dentatus sembloit lui avoir porté le dernier coup. Pour les Gaulois, tant Sénonois que Boïens, Colonies de cette Nation les plus voisines de Rome, ils vivoient en paix avec la République, toujours prêts néanmoins à suivre les impressions de ceux, qui voudroient les soulever. Tel étoit l'état de Rome, lorsque [b] C. Claudius, surnommé Canina, & M. Æmilius, surnommé Lépidus, entrérent dans le Consulat. Nul des deux n'avoit encore occupé la premiére place; mais, dans ces tems de tranquillité, on se soucioit peu de mettre des hommes éprouvés à la tête des affaires. Leur Gouvernement ne fut marqué par aucun événement mémorable.

Cassiod. Tabulæ Græcæ & Cuspinian.

[a] Nous avons parlé, dans les volumes précédents, de l'origine & de la situation de ces différents Peuples de l'Italie.

[b] La Chronique de Cassiodore, les Tables Grecques, & les Fastes de Cuspinien s'accordent sur les surnoms attribués à Caïus Claudius, & à Marcus Æmilius, qui entrérent en Charge, pour la premiére fois. Pighius conjecture, que Claudius fut celui-là même, qui triompha l'an de Rome 480. des Lucaniens, des Samnites, & des Brutiens.

De Rome l'an 469. Consuls, C. SERVILIUS TUCCA, & L. CÆCILIUS METELLUS.

Des mains de Claudius & d'Æmilius, les faisceaux passérent en celles de [a] C. Claudius Servilius Tucca, & de L. Cæcilius Metellus. La paix regnoit encore à Rome; mais dêja, je ne sçai quelles semences de guerre avoient été jettées, par un Peuple artificieux, & jaloux de la prospérité Romaine. Les Tarentins avoient bien des raisons, pour croire que Rome visoit à la

[a] Les Tables Grecques nous ont conservé le surnom de Servilius. Quelques exemplaires de Cassiodore appellent le second Consul de cette année 469. Lucius Cœlius, au lieu de Lucius Cæcilius. C'est une erreur manifeste; puisque la famille *Cœlia*, ne parvint aux honneurs Consulaires, que dans des tems fort postérieurs à ceux-ci, comme nous l'apprenons de Cicéron dans son Plaidoyé pour Muréna. La famille Cæcilia, si l'on en croit Festus, passoit pour tirer son origine d'un compagnon d'Enée, que cet Auteur appelle Cæcades. *Alii appellatos eos (* Cæcilios *) dicunt à Cæcade Trojano Æneæ comite*, quelques-uns faisoient sortir les Cæcilius, en droite ligne, d'un certain Cæculus qui fonda, dit-on, la Ville de Préneste. *Cæculus condidit Præneste, unde putant Cæcilios ortos, quorum erat nobilis familia apud Romanos.* Virgile a parlé de ce Cæculus au septiême Livre de l'Eneïde.

Nec Prænestinæ fundator defuit urbis
Vulcano genitum pecora inter agrestia Regem,
Inventumque focis omnis quem credidit ætas.

Les Cæcilius, quoique Plébéïens, tenoient à Rome un rang fort distingué, au rapport de Velleïus *lib.* 2... *Cæciliæ familiæ notanda claritudo est.* Cependant le surnom *Métellus*, qui fut affecté à une branche de cette famille, ne s'accordoit guéres avec les titres de Noblesse, que lui donnent les Historiens. On appelloit *Metelli*, dit Festus, dans un autre endroit, les goujats, les valets d'armée, les vivandiers. C'est de ces sortes de gens qu'on a crû, que la famille Cæcilia avoit emprunté le surnom de Métellus. *Metelli dicuntur in re Militari quasi mercenarii. Attius, Annalium vigesimo septimo, Calones, Famulique, Metellique, Caculæque, à quo genere hominum Cæciliæ familiæ cognomen putatur ductum.* Tant il est vrai, que parmi les Romains, la gloire, & la honte des familles se perpétuoient jusques dans les surnoms. Mais les personnes opulentes, & les Grands, trouvoient dès-lors à Rome, comme aujourd'hui parmi nous, des Généalogistes mercénaires, qui, dans le besoin, leur fabriquoient des Lettres de Noblesse, ou rehaussoient le lustre de leurs Maisons, par des origines supposées, & fabuleuses. Au défaut d'une longue suite d'illustres ayeux, la vanité avoit recours aux Dieux, & aux Héros de la Fable. L'Italie, & la Gréce fournissoient de ces imposteurs à milliers, qui se donnoient au plus offrant.

De Rome l'an 469. C. SERVILIUS TUCCA, & L. CÆCILIUS METELLUS.

conquête de l'Italie entiére. Il eſt à propos de faire connoître le caractére des Tarentins, puiſqu'ils vont être les principaux auteurs d'une des plus formidables guerres, que les Romains ayent euë à ſoûtenir. Tarente fut une Ville de la grande Gréce. Alors on appelloit ainſi, le vaſte païs, qui bordoit la côte Méridionale de l'Italie. Toutes les Places de ce grand contour, avoient preſque été fondées par des Grecs, qui y avoient porté leur langue, leurs coûtumes, & leurs mœurs. Les Tarentins, entre autres, paſſoient pour une Colonie de Spartiates, qui, par mer, étoit venuë s'établir au fond d'un Golfe de la mer Ioniene, dans le continent d'Italie. La Ville dont ils ſe rendirent maîtres, porta d'abord le nom [a] d'Oebalie. Ce nouvel eſſain



d'Argent



d'Or

[a] Virgile, Claudien, & Silius déſignent en effet le territoire de Tarente, ſous le nom d'Oebalie. Ce nom lui fut commun avec la Laconie, dont elle étoit originaire. On ſçait que le Païs de Lacédémone comptoit Oebalus pour un de ſes premiers Rois. Cependant, comme nous l'avons remarqué dans le quatriême volume de nôtre Hiſtoire, *Livre* 16. *p.* 425. *n. a.* Tarente faiſoit remonter ſon origine, juſqu'à un certain Taras fils de Neptune, qui fut ſauvé d'un naufrage, & porté ſur le rivage de Tarente par un Dauphin. Quelques anciens Auteurs reconnoiſſent pour fondateur de cette Ville, Tarentus fils de Taras & de Saturia. Ils lui attribüent l'avanture fabuleuſe du Dauphin. Pauſanias la met ſur le compte de Phalantus reſtaurateur de Tarente. Quoiqu'il en ſoit; la tradition de ce prétendu fait a été perpétuée ſur les médailles de la même Ville. Le témoignage de Julius Pollux, *Livre* 9. *chap.* 6. eſt ſur cela d'accord avec le Bronze. Ariſtote, dit cet Auteur, en parlant de la République de

de Grecs, ſous la conduite d'un nommé Phalantus, groſſit le nombre des anciens Habitans, & après avoir fortifié la Ville qu'ils venoient de conquérir, ils lui firent changer de nom, & l'appellérent Tarente, ſans doute, du nom de Taras, ou de Tarentus ſon premier fondateur. Ces Lacédémoniens tranſplantés, oubliérent bien-tôt la ſévére diſcipline de Lacédémone, ou de Sparte: (car ce ſont deux noms de la même Ville) & ſe plongérent *a* dans toutes les débauches,

De Rome l'an 469.
Conſuls, C. SERVILIUS TUCCA, & L. CÆCILIUS METELLUS.

Tarente, nous apprend, que les Tarentins faiſoient graver ſur leurs monnoyes, la figure de Taras aſſis ſur un Dauphin. Ils en avoient même conſervé la mémoire, dans un monument particulier, & dans un autre, qu'ils envoyérent au Temple de Delphes. Au rapport de Juſtin *Livre* 3. Taras étoit tellement révéré dans cette contrée, que les Peuples lui rendoient des honneurs divins. La Choüette conſacrée à Minerve, le Trident, ſceptre affecté à Neptune, Hercule qui combat contre le Lyon de Némée, tels qu'on les voit repréſentés ſur les médailles, déſignent le culte que Tarente rendoit à ces trois Divinités. Horace donne à Neptune le titre de protecteur de Tarente. *Neptunoque ſacri cuſtode Tarenti L.* 1. *Carm. Od.* 28. Le fameux Coloſſe d'Hercule, qui décora cette Ville, fut un des plus beaux monuments de la dévotion des Tarentins, pour ce Héros de la Gréce, dont ils ſuppoſoient que Phalantus, leur ſecond fondateur, étoit deſçendu, en droite ligne. C'eſt ce chef-d'œuvre du célébre Lyſippe, qui fut tranſporté dans le Capitole de Rome, après la réduction de Tarente, ainſi qu'on le verra dans la ſuite de nôtre Hiſtoire. Dans ce ſens on doit entendre ce vers de Virgile, au troiſiéme Livre de l'Enéïde:

Hinc Sinus Herculei, ſi vera eſt fama, Tarenti
Cernitur.

Il eſt à croire que le culte d'Hercule paſſa de la Gréce à Tarente, avec Phalantus, qui ſe diſoit iſſu de la Race des Héraclides.

a Les anciens Auteurs ſe ſont accordés à parler de Tarente, comme d'une Ville ſans pudeur, & livrée à toutes ſortes de débauches. Le ſeul trait qu'en rapporte Athénée, au Livre 12. renchérit ſur ce que les Hiſtoriens de l'Antiquité nous en ont appris. Les Tarentins, dit cet Ecrivain, après s'être rendu maître de Carbine, Ville de l'Iapygie, raſſemblérent dans les Temples les femmes, & les enfans des Carbinates, ſans diſtinction de ſexe, les dépoüillérent de leurs vêtemens, & dans cet état d'ignominie, les abandonnérent à l'incontinence des gens de guerre. Ceux qui eurent part à ces excès monſtrueux, commis à Carbine même, furent frappés de la foudre.

De Rome l'an 469. Consuls, C. SERVILIUS TUCCA, & L. CÆCILIUS METELLUS.

qu'on reprochoit au reste des Grecs. La chaleur du climat, *a* la fertilité des campagnes, & la facilité de





d'Argent

Pour conserver la mémoire d'une punition si éclatante, les Magistrats de Tarente ordonnérent, qu'à la porte du logis de chacun des coupables, on érigeroit des colonnes, qu'on y inscriroit les noms de ceux que le feu du Ciel avoit consumés, qu'on leur refuseroit les honneurs funébres, & que, pour expier les crimes de ces scélérats, on sacrifieroit à Jupiter *Catabate*, c'est le nom que les Grecs donnoient à Jupiter Foudroyant. La mollesse des Tarentins fut si décriée, que l'Antiquité mit en proverbe les délices de Tarente. Delà ces expressions d'Horace, *molle Tarentum*, *imbelle Tarentum*, *petulans Tarentum*. Les femmes Tarentines, sur tout, se faisoient gloire de franchir toutes les bornes de la modestie propre de leur sexe. Elles n'avoient point de honte de se parer de cette sorte d'habits qu'Eustathe, *comm. in Dion. Afr.* appelle Ταραντινίδιον, dont l'étoffe étoit extrêmement déliée, & transparente.

a Les richesses de Tarente sont exprimées par la corne d'abondance, qui se voit sur une des médailles, dont nous donnons les Types. La grappe de raisin, qui paroît dans une autre, désigne les excellents vignobles, qui croissoient dans cette contrée, aux environs du Mont Aulon. Horace en parle avec éloge *L. 2. Carm. Od. 6.*

Et Amicus Aulon
Fertili Baccho, minimum Falernis
Invidet uvis.

La laine de Tarente si vantée autrefois, pour sa finesse, est peut-être figurée par la quenoüille, qui s'apperçoit dans la même médaille. Mais ce qui contribuoit le plus à l'abondance, & aux délices de cette Ville, c'étoit la commodité de son Port, que Strabon, au Livre 6. de sa Géographie, dit avoir eu cent stades, ou douze mille cinq cens pas de circuit, qui font plus de quatre lieuës communes de France, à raison de trois milles par chaque lieuë. Aujourd'hui ce Port est à peine pratiquable. De sorte qu'il n'est accessible qu'aux petits bateaux. Nous dirons en passant, que la Ville de Tarente a donné son nom à une sorte d'insectes, qu'on appelle Tarentules, dont la piqûre cause des symptomes extraordinaires, qui ne se guérissent, dit-on, qu'au son des instruments.

faire

faire transporter, par mer, toutes les délices de la Gréce, jettérent les Tarentins dans l'oisiveté, & dans tous les vices qui la suivent.[a] Les jeux du Cirque & du Theatre n'étoient plus, pour eux, un délassement du travail, c'étoit une occupation de tous les jours. Parmi eux, on comptoit presque autant de fêtes publiques, qu'il y avoit de jours dans l'année. Des

De Rome l'an 469.
C. SERVILIUS TUCCA, & L. CÆCILIUS METELLUS.



On peut consulter, sur cet animal, la dissertation de Georges Baglivi Professeur d'Anatomie. Elle fut imprimée à Rome en 1696. Le Pere Kirker rapporte des choses incroyables de cet insecte, aussi bien que Mathiole, *Aléxander ab Aléxandro*, & Sanguverdus, dans son Traité des Tarentules.

a Strabon assûre, au Livre 6. que Tarente avoit un superbe Gymnase. C'étoit le lieu destiné aux éxercices de la course, & de la lutte. Les tournois, le manége, & les courses de chevaux y avoient été fort en usage. Avant que la mollesse & la débauche eussent énervé le courage des Tarentins, ils formoient, de bonne heure, leur jeunesse aux combats à cheval. Aussi, selon Eustathe, dans son Commentaire sur Denys l'Africain, rien n'étoit plus leste que leurs gens de cheval. Delà, dit-il, le mot Grec Ταραντινίζειν pour exprimer l'ordonnance d'une armée de Cavalerie, bien dressée aux combats. C'est pour cela, que la plûpart des médailles de Tarente, représentent des hommes à cheval, tel que celui que l'on voit couronné par la victoire, dans la Médaille que nous joignons ici. Nous apprenons de Pausanias que les Tarentins, dans les premiers tems, subjuguérent les contrées voisines, remportérent de grandes victoires contre les Messapiens, & qu'en action de graces, ils envoyérent au Temple de Delphes, des figures en bronze, de femmes captives, & de chevaux. Tarente, du tems même de Strabon, avoit encore une place spatieuse. Le Colosse de Jupiter, qui ne le cédoit en grandeur, qu'à celui de Rhodes, en faisoit un des plus beaux ornements.

De Rome l'an 469.
Consuls, C. SERVILIUS TUCCA, & L. CÆCILIUS METELLUS.

bouffons, & des femmes publiques, étoient reçûs dans les délibérations les plus importantes de l'Etat, & souvent elles les terminoient à leur gré, par un bon mot, ou par une action indécente. Le lendemain d'une débauche, on se sentoit de l'intempérance de la veille, &, comme une fête en ramenoit bien-tôt une autre, toute la vie des Tarentins se passoit dans une yvresse presque continuelle. [a] Ce n'est pas que, par intervalles, il n'y nâquit des hommes assés sages, pour prendre le plaisir avec modération; mais il étoit aussi peu ordinaire, de trouver de la sobriété, & de la continence parmi eux, qu'il étoit rare à Rome, de trouver de la crapule, & du déréglement. Outre la perte de la liberté, dont les Peuples sont jaloux, les Tarentins appréhendoient encore, la domination Romaine, pour n'être pas troublés dans leurs plaisirs. Tout leur soin étoit donc, de susciter tant d'affaires aux Romains, & de leur attirer un si grand nombre d'ennemis, qu'ils ne pussent arriver jusqu'à eux. Pour cela, ils mirent en œuvre la subtilité Grecque, &, sans paroître, ils animérent, contre la République, & d'anciens, & de nouveaux ennemis. Dês l'année 469. ou peut-être un peu plûtôt, les Romains s'apperçurent de quelques mouvemens, chés [b] les Volsiniens, & chés les Lucaniens, & les réprimérent, sans que

Zonaras, l. 8.

Florus in Epitome 11.

a Tarente donna naissance au célébre Géométre Archytas, Philosophe Pytagoricien. Il vivoit environ l'an de Rome 346. & fut élevé sept fois à la premiére Magistrature de cette Ville, quoiqu'avant lui personne n'eût pû posseder cette dignité, qu'une seule année.

b Les Volsiniens étoient Habitans de Volsinium, une des Villes les plus considérables, d'entre les douze Lucumonies des Etrusques. Pline, au Livre 2. ch. 52. assûre, que cette Ville fut entiérement consumée par le feu du Ciel. Voyés le Livre 13. de nôtre Histoire, *Tom.* 4. *pag.* 25. *n. a.*

l'Histoire nous ait appris le détail de ces deux guerres. Ce fut aussi précisément alors, que les Sénonois se déclarérent indirectement contre la République. Ils levérent des troupes, pour entrer dans l'Etrurie, afin d'assiéger[a] Aretium, Ville qui joüissoit de la Tréve, que les Romains lui avoient accordée. On connoîtra, par leurs démarches, qu'elle fut la hardiesse des Gaulois, & combien cette Nation s'étoit renduë terrible à la République. Depuis dix ans, les[b] Sénonois étoient demeurés tranquilles, & la bataille qu'ils avoient perduë, seulement, comme ils se le persuadoient, par le dévoüement du Consul Decius, les avoit contenus dans leurs limites. Pour lors ils tentérent, encore une fois, la fortune, & se promirent que Rome n'envoyeroit pas, contre eux, des Géné-

De Rome l'an 469.
Consuls, C. SERVILIUS TUCCA, & L. CÆCILIUS METELLUS.
Polib. l. 2.

[a] *Arétium* Ville de Toscane ou de l'ancienne Etrurie, aujourd'hui *Arrezzo*, est situé entre Pérouze, & Florence, près de l'Apennin, & de la riviere d'Arne, ou l'*Arno*, à mille stades de Rome, selon l'Abbréviateur d'Etienne; c'est-à-dire, cent vingt-cinq mille pas Géometriques, qui font plus de quarante lieuës, à raison de trois milles pour une lieuë. Pline, *Livre* 3. *ch.* 5. compte trois Villes de ce nom. Il appelle les Habitans de la premiére *Aretini veteres*, & c'est celle dont il est ici question. Il nomme ceux de la seconde & de la troisiême, *Aretini-Julienses, Aretini Fidentes.* Il ne reste aucun vestige des deux derniéres, & l'on ignore absolument le lieu de leur ancienne situation. A moins que sous ces trois noms, Pline n'ait voulu désigner trois différentes Colonies, que Rome envoya, de tems à autre, dans *Aretium*. On conjecture qu'Arrezzo fut fondé, avant la guerre de Troye, ou par les Ombriens, ou par les Pélasgues, ou par les Tyrrhéniens, si cependant ceux-ci sont différents des seconds. Cicéron, dans son Plaidoyé pour Muréna, & Frontin, *lib. de Coloniis*, nous apprennent, que cette Ville eut le titre de Colonie Romaine. Festus la met au rang des Villes Municipales. Elle est aujourd'hui placée sur une hauteur. Dans son territoire passe le Clanis, ou *la Chiana* Riviére, qui formoit un marais aux environs. Mais le Grand Duc en a fait dessécher une partie. Tite-Live, Denys d'Halicarnasse, & Diodore de Sicile assûrent, qu'*Arétium* fut une des douze Lucumonies des Etrusques.

[b] Nous avons parlé des Sénonois dans le Tome 4. de cette Histoire, *Liv.* 13. *pag.* 24. *n. a.*

De Rome l'an 469. Consuls, C. SERVILIUS TUCCA, & L. CÆCILIUS METELLUS.

Titus Livius, l. 10.

raux aussi fort à craindre, que ceux qui les avoient vaincus. Ils se préparérent donc à venir former le siége d'Aretium, avec des forces considérables. Les préparatifs des Gaulois effrayérent les Arétins. Dans le trouble de leurs affaires, ils eurent recours à la République, dont ils avoient autrefois mandié l'alliance, & dont ils n'avoient pu obtenir qu'une Tréve. Ils étoient sûrs, que Rome ne permettroit pas aux Gaulois, de les opprimer. Le moindre mouvement de ces ennemis, autrefois maîtres de Rome, & ses seuls conquérants, jettoit l'allarme dans la République.

Polybius, l. 2.

D'ailleurs il étoit de l'intérêt du Peuple Romain, de ne permettre pas aux Sénonois, de porter leurs conquêtes jusques dans l'Etrurie, & de se faire, par là, un passage, pour venir jusqu'à Rome. Arétium envoya donc une Ambassade, pour implorer l'assistance des Romains. Ceux-ci étoient trop attentifs aux intérêts de leur Etat, & d'ailleurs trop compatissants aux besoins des affligés, pour se refuser à leurs priéres. Ils destinérent une armée pour l'Etrurie, sous la conduite d'un Général, que l'Histoire ne nous désigne, que sous le prénom de Lucius, sans nous marquer son nom propre. Fût-ce [a] le Consul L. Cæcilius, ou quel-

[a] Florus, dans son Epitome, donne le titre de Préteur à ce Lucius Cæcilius, qui fut chargé, par le Sénat, de faire lever le siége d'*Arétium*. Cependant les Annales Consulaires s'accordent, à compter ce Romain pour l'un des deux Consuls de cette année 469. que nous parcourons. Mais aussi Florus ne rapporte cet événement, qu'à l'année suivante, en supposant que Lucius Cæcilius passa immédiatement du Consulat à la Préture. Freinshémius, dans son Supplément, s'est conformé au récit de Florus. Il ajoûte, que le Sénat eut recours au Préteur Lucius Cæcilius, parce qu'alors le Consul Cneïus Domitius étoit occupé, à tenir en respect les Lucaniens, qui s'étoient ligués contre Rome, avec les Samnites, tandis que son Collégue Publius Cornélius Dolabella faisoit la guerre aux Volsiniens,

Consuls, C. SERVILIUS TUCCA, & L. CÆCILIUS METELLUS.

qu'autre Officier des armées Romaines? Il est naturel d'attribuer ce commandement au Consul. Il s'apprêta donc à marcher contre les Gaulois, & à se présenter devant Arétium. Cependant Rome jugea à propos, de faire précéder la négociation, aux hostilités. On fit une Députation aux Sénonois, pour leur faire entendre, que les Arétins étoient sous la protection de Rome; qu'en vertu de la Tréve, la République étoit engagée, à les préserver des fléaux de la guerre; que l'Etrurie étoit alliée des Gaulois, & que ce seroit une injustice à eux d'y faire entrer leurs troupes. L'Ambassade ne servit qu'à irriter davantage les Sénonois. Ils en vinrent jusqu'à violer le droit des gens, & à répandre le sang des Envoyés de Rome.

Appianus apud Fulv. Ursinum.

dans l'Etrurie. Sans avoir égard à la narration des deux Auteurs que nous venons de citer, ni à l'ordre des tems qu'ils ont suivi, nous nous en sommes tenus au témoignage de Polybe, cet Historien si judicieux, dont l'autorité l'emportera toujours, sur celle de deux Abbréviateurs. Il dit que le Consul Lucius fut tué dans la bataille. Or le prénom *Lucius* étoit justement celui de Cæcilius. On ne peut s'y méprendre; puisque son Collégue Servilius, & les deux Consuls de l'an 470. Cornélius, & Domitius, sont désignés par d'autres prénoms. L'un se nommoit *Caïus*, le second *Publius*, & le troisiême *Cneïus*. Il est donc faux que Cæcilius fût Préteur, lorsqu'il marcha au secours d'*Arétium*; & il sera vrai en même-tems, que sur la foi de Polybe, nous avons eu raison de rapporter la défaite de l'armée Romaine par les Sénonois, à la 469. année de Rome, qui fut celle du Consulat de Cæcilius. Nous ne pouvons cependant dissimuler, que Polybe ne s'accorde, ni avec Tite-Live, ni avec la Chronologie des Fastes Capitolins, dans le précis qu'il fait des diverses expéditions des Gaulois, contre Rome, au sujet du siége d'*Arétium*, par les Sénonois. Il dit que les Gaulois s'étans rendus maîtres de Rome, furent forçés de faire la paix avec les Romains, & d'abandonner leur conquête, pour aller défendre leur Païs, de l'invasion des Vénétes, qui venoient d'y pénétrer, les armes à la main. Circonstance remarquable, dont Polybe est le seul garant. Depuis ce tems-là, jusqu'à cette derniére entreprise, dont il est ici question, il ne compte que 99. ans, au plus. Il est pourtant vrai, qu'entre l'année 362. qui fut celle de la prise de Rome, & cette année 469. il s'est écoulé près de 108. ans.

De Rome l'an 469. Consuls, C. SERVILIUS TUCCA, & L. CÆCILIUS METELLUS.

L'Hiſtoire attribuë toute la honte de cette barbare cruauté, à un jeune Gaulois, qu'on prétend avoir été du ſang des Rois de ſa Nation. Il ſe nommoit Britomaris. Son âge, ſon caractére violent, la haine de ſon Peuple pour le nom Romain, & ſa vangeance perſonnelle, le portérent à de ſi furieuſes extrêmités. On dit que ſon pere avoit perdu la vie dans un combat contre les Romains. Britomaris donc, tandis que les Ambaſſadeurs parcouroient les Bourgades du Païs Sénonois, pour détourner chaque canton de prendre les armes, les ſurprit, briſa le Caducée qu'ils portoient, & les mît à mort. La punition ſuivra le crime de prês; mais enfin les Sénonois, enhardis par ce premier attentat, conduiſirent leurs troupes devant Arétium. La Ville étoit aſſiégée, lorſque le Conſul L. Cæcilius ſe préſenta pour la ſecourir. Jamais les Gaulois, dit un ancien Auteur, n'excitérent vivement leur fureur contre les Romains, ſans leur cauſer bien du déſaſtre. La bataille ſe donna, & tourna au déſavantage des Romains. Le Conſul fut tué dans le combat, les Légions furent miſes en déroute, ſept Tribuns Légionnaires périrent dans l'action, la meilleure partie de la Nobleſſe, c'eſt-à-dire, des Chevaliers Romains, reſta ſur le champ de bataille, enfin treize mille hommes, des troupes Romaines, furent laiſſés ſur la place.

Oroſius, l. 3. c. 22.

Polybius, l. 2.

Aprês une perte ſi conſidérable, Rome trouva bien-tôt des reſſources, dans le nombre prodigieux de ſes Habitans, & dans l'expérience de ſes Généraux. Le brave Manius Curius partit, avec de nouvelles levées, & vint prendre la place du Conſul Cæcilius, péri dans la mêlée. Curius, ſurnommé Dentatus, étoit peut-être Préteur alors, & en cette qualité, tandis

De Rome l'an 469.
Consul, C. SERVILIUS TUCCA.

que le Consul Servilius faisoit la guerre aux Lucaniens, il lui appartenoit de commander l'armée d'Etrurie, destituée de son Chef. Quoiqu'il en soit; il prit le commandement des armées Romaines. Ce Général Philosophe, ne s'acharna pas à tirer vangeance de l'armée Gauloise, encore échauffée par sa victoire. Il négligea de secourir Arétium, côtoya l'Etrurie, & marcha droit au Païs des Sénonois, pour les châtier, dans le lieu même, où le meurtre des Ambassadeurs Romains avoit été commis. Après avoir traversé la Sabinie, & le Picenum, il entra chès les ennemis, qui surpris de la célérité du Romain, firent, à la hâte, quelques levées, pour les opposer à Curius. Celui-ci se débarrassa aisément d'une troupe de Gaulois, tumultuairement rassemblez, & profita de l'absence de leurs meilleures troupes, occupées devant Arétium. Après avoir contraint les Sénonois, à ne paroître plus en campagne, dans leur Païs, Curius le ravagea sans obstacle. Le crime étoit énorme, la punition fut sévére. Nulle maison ne fut épargnée, nulle campagne ne fut exempte du pillage. Par tout le feu acheva de consumer, ce que le fer avoit renversé. On n'épargna nul de ceux, qu'on trouva en état de porter les armes. Les femmes seules, & les enfants, eurent la vie sauve; mais conduits en captivité, ils traînérent leurs jours dans l'esclavage. Enfin tout le Païs des Sénonois ne fut plus qu'un vaste desert, & à peine l'eût-on reconnu, pour une contrée autrefois habitée, & cultivée par un Peuple nombreux. Sur le témoignage de Polybe, que nous préférons à des Abbreviateurs,[a] nous avons ref-

Dionysius apud Fulv. Ursinum.

Polybius, l. 2.

[a] Freinshémius attribuë l'honneur de cette expédition à Publius Cornélius Dolabella, parce qu'il a supposé qu'elle se rapportoit à l'an-

De Rome l'an 470.

Consuls, CORNELIUS DOLABELLA, & CN. DOMITIUS CALVINUS.

titué à Curius, la gloire d'une expédition, qui mit les Sénonois au desespoir.

Dêja Rome avoit changé de Consuls. *a* Cornélius Dolabella & Cn. Domitius, surnommé Calvinus, venoient d'être mis en place. Ce fut alors, que l'effet des ressorts, que les Tarentins faisoient joüer, se manifesta, sans que Rome sçût, au vrai, qu'ils en étoient les auteurs. Les Boïens, les Etrusques & les Samnites se déclarerent, en même-tems, les ennemis de Rome. Ce ne fut pas sans allarme, que la République vit, tout à la fois, tant de Peuples conspirer contre elle.

Eutropius, l. 2.

Les seuls Samnites l'avoient occupée durant prês de cinquante ans, & leur nouvelle défection lui donnoit de l'inquiétude. Deux Nations Gauloises, les Sénonois, dont l'armée devant Arétium subsistoit encore, aprês le ravage de leur Païs, & les Boïens, augmentoient la crainte des Romains. Les Etrusques d'ailleurs, cette Nation voisine & formidable, confédérée avec tant d'autres ennemis, donnérent une nouvelle défiance au Sénat, & au Peuple de Rome; mais rien ne les découragea. Les nouveaux Consuls firent assés présumer de leur valeur, & de leur bonne conduite, pour ne les

née 470. qui fut celle du Consulat de Publius. Au contraire, Polybe assure, que le Consul Lucius, qui périt dans la bataille, fut remplacé par le Consul Manius. C'étoit le prénom de Curius Dentatus, que Rome revêtit de la dignité Consulaire, aprês la mort de son prédécesseur. Dans le choix des deux partis, nous n'avons pas balancé, entre un ancien Historien, d'une autorité respectable, & un Abbréviateur moderne.

a Les Tables Grecques représentent les deux Consuls de cette année 470. l'un avec le surnom de Dolabella, & l'autre avec celui de *Maximus*, sans les désigner, ni par leurs prénoms, ni par leurs noms. Cependant toutes les Annales Consulaires, conviennent que le surnom de *Maximus* appartenoit à P. Cornélius Dolabella, & non pas à Cneïus Domitius, qui fut surnommé *Calvinus*, quoique Marianus lui ait donné faussement le surnom de *Calvus*.

forçer

forçer pas, à nommer un Dictateur, comme dans les grands périls. Rome ne compta pas vainement sur eux. Domitius se mit en campagne, pour combattre l'armée Sénonoise, par tout où il la trouveroit. Il ne la chercha pas long-tems. A peine étoit-il entré dans l'Etrurie, que les Sénonois parurent, & livrérent bataille. Le désespoir où les avoit réduits le pillage de leurs terres, & l'esclavage de leurs femmes, & de leurs enfans, leur avoit fait quitter le siége d'Arétium, pour venir droit à Rome. La fureur leur fit naître l'espérance, de reprendre cette Capitale, dont ils s'étoient rendus maîtres autrefois, de la saccager, & de s'y établir, en échange de leur Païs désolé. Le projet étoit téméraire; mais l'Histoire a plus loüé la bravoure des Gaulois, que leur prudence, & que leur bonne conduite. Ils s'avancérent donc vers Rome, avec la même confiance, que leurs peres, lorsque, partis de [a] Clusium, qu'ils assiégeoient, ils vinrent se présenter devant Rome. Le succès de ceux-ci ne fut pas égal. Après avoir ruïné tout un grand Païs, sans avoir de marche assurée, & de campements réglés, ils vinrent tomber dans l'armée du Consul Domitius. Forcés de donner bataille, ils éprouvérent, que la rage dans les combats est un guide bien moins sûr, que le flegme d'un Général, qui conduit des troupes disciplinées. Les Romains vainquirent ces forcenés, & en couvrirent le champ de bataille. Ceux qui échappérent à la mort, tournérent contre eux-mêmes le fer, qu'ils n'avoient pû rendre funeste aux ennemis, & se perçérent de leurs propres armes. Un petit reste de ces malheureux se re-

De Rome l'an 470.
Consuls, CORNELIUS DOLABELLA, & CN. DOMITIUS CALVINUS.

Appianus apud Fulv. Ursinum.

[a] Voyez ce que nous avons dit de Clusium, dans le premier volume de cette Histoire, *Liv. 3. pag. 401. n. y.*

De Rome l'an 479. Consuls, CORNELIUS DOLABELLA, & CN. DOMITIUS CALVINUS.

Polyb. l. 2.

tira chés les Boïens, & les anima à prendre incessamment les armes, pour la vengeance commune de la Nation Gauloise.

Ce fut alors le tour du Consul Dolabella. Il étoit de l'illustre Maison Cornélia, qui, dans la suite, doit donner tant de grands hommes à la Patrie. Aprês la victoire de son Collégue, Dolabella vit renaître de nouveaux ennemis à la République. Un mêlange d'Etrusques, & de Boïens, continuérent l'entreprise, que les Sénonois avoient trop précipitée. Ils marchent vers Rome, avec une grosse armée : car les Boïens avoient levé dans leur district, toute la jeunesse capable de porter les armes. Dolabella les attendoit sur les bords [a] du Lac de Vadimon, en Etrurie,

[a] Pour donner une description exacte du Lac Vadimon, nous emprunterons celle que Pline le Jeune en a faite, dans sa vingtiême Lettre à Gallus, *Livre* 8. Voici ce qu'il en rapporte. „ L'ayeul de „ ma femme, m'avoit invité d'aller „ chés-lui, à une maison de campa- „ gne, qu'il a dans le territoire „ d'Amélie. En m'y promenant, „ on me montra un Lac, qui est „ dans un fond. On le nomme „ Vadimon, & l'on m'en raconta „ des prodiges. Je m'en approchai. „ La figure de ce Lac, est celle „ d'une roüe couchée. Il est par „ tout égal, sans aucun recoin, & sans „ aucun angle. Tout y est uni, com- „ passé, & comme tiré au cordeau. „ Sa couleur approche du bleu ; „ mais c'est un bleu sombre, qui „ tire sur le blanc, & sur le verd. „ Ses eaux ont l'odeur du soufre, „ & le goût des eaux minéra- „ les. Elles sont fort propres à con- „ solider les fractures. Ce Lac „ n'est pas fort grand, mais il l'est „ assés, pour être agité de va- „ gues, lorsque les vents soufflent. „ On n'y trouve point de bateaux, „ parce qu'il est consacré; mais au „ lieu de bateaux, vous y voyés „ flotter, au gré de l'eau, plusieurs „ Isles, chargées d'herbages, cou- „ vertes de joncs, & de tout ce „ qu'on a coûtume de trouver dans „ les marais, & aux extrêmités d'un „ Lac. Chacune a sa figure, & sa „ grandeur particuliére. Chacune „ a ses bords absolument secs, & „ dégarnis, parce que souvent „ elles se heurtent l'une l'autre, „ ou heurtent le rivage. Elles ont „ toutes une égale légéreté, & une „ égale profondeur : car elles sont „ taillées par dessous, à peu prês, „ comme la quille d'un Vaisseau. „ Quelquefois détachées, elles se „ montrent également de tous cô- „ tés, & sortent autant hors de

De Rome l'an 470.
Consuls, CORNELIUS DOLABELLA, & CN. DOMITIUS CALVINUS.

tout à portée du Tybre. On peut dire, que la gloire du nom Gaulois, reçut là une furieuse atteinte. Cette Nation, jusqu'alors si redoutable aux Romains, se vit bien-tôt hors d'état, de leur inspirer de la frayeur. Là, se livra une bataille rangée, dont l'Histoire ne nous a point fait le détail. Ce qu'elle nous en a appris, c'est que presque tous les Soldats Etrusques y périrent, & qu'il retourna [a] peu de Boïens dans leur Païs. Cependant, l'année suivante, ces mêmes ennemis firent encore quelques efforts contre Rome; mais vaincus, pour la seconde fois, ils furent contraints d'aller implorer la clémence du Peuple Romain, de lui demander la paix, & de se ranger au nombre de ses Alliés. Pour les Sénonois, ils furent tellement

„ l'eau, qu'elles y entrent. Quelquefois elles se rassemblent, & „ se joignent toutes, & forment „ une espéce de continent. Tantôt „ le vent les écarte, tantôt elles „ flottent séparément, dans le lieu „ où le calme les a surprises. Souvent les plus petites suivent les „ plus grandes, & s'y attachent, „ comme de petites barques, aux „ vaisseaux de charge. Quelquefois, vous diriés, que les grandes, „ & les petites, luttent ensemble, „ & se livrent combat. Une autrefois, poussées toutes au même „ rivage, elles se réünissent, & „ l'accroissent. Tantôt elles chassent le Lac d'un endroit, & tantôt l'y ramenent, sans lui rien „ ôter, quand elles reviennent au „ milieu. Il est certain, que les „ bestiaux, qui suivent les pâturages, entrent dans ces Isles, comme si elles faisoient partie de la „ rive, & qu'ils ne s'apperçoivent „ que le terrain est mouvant, que „ lorsque le rivage s'éloigne d'eux. „ Alors la frayeur de se voir comme emportés, & enlevés dans „ l'eau, les saisit. Peu après, ils „ abordent où il plaît au vent de „ les porter. Ce même Lac se décharge dans un Fleuve, qui après „ s'être montré quelque tems, se „ précipite dans un profond abîme. „ Il continuë son cours sous terre, „ mais avec tant de liberté, que si, „ avant qu'il y entre, vous y jettés „ quelque chose, il la conserve, „ & la rend quand il en sort. Le Lac Vadimon s'appelle aujourd'hui *Il Lago di Bassano*, du nom d'une Ville voisine, qu'on croit être l'ancienne Amérie, ou Amélie.

[a] Pline, *Lib.* 3. *c.* 15. dit que la victoire de Cornélius Dolabella, donna le dernier coup à la Nation des Boïens, composée alors de cent douze Tribus. *In hoc tractu interierunt Boïi, quorum Tribus CXII. fuisse auctor est Cato.*

De Rome l'an 470.
Consuls, CORNELIUS DOLABELLA, & CN. DOMITIUS CALVINUS.
Flor. l. 1. c. 13. & Plin. l. 3 c. 15.

anéantis, qu'à peine resta-t'il, dans l'Italie, quelques vestiges d'une Nation, que la prise de Rome avoit autrefois si fort distinguée. On croit, sur une conjecture assés raisonnable, que [a] Cornélius Dolabella reçut à Rome les honneurs du Triomphe. Certainement, peu de Généraux l'avoient mieux mérité. Par sa victoire, il avoit plus aggrandi l'Etat Romain, qu'aucun de ses prédécesseurs, sur tout s'il est vrai, que sa conquête étendit, de ce côté-là, les limites de la puissance Romaine, depuis le [b] Rubicon, jusqu'à [c] l'Æsis, Fleuve du Picénum, qui, dit-on, la borna

[a] Onuphre a conjecturé, qu'une victoire si importante, avoit mérité à Cornélius Dolabella, le surnom de *Maximus*, qui lui est attribué dans les Fastes Consulaires.

[b] Le Fleuve Rubicon, si fameux par le passage de Jules Cesar, servoit autrefois de limites à la Gaule Cisalpine, & à l'Italie proprement dite. On l'appelle aujourd'hui le *Fiumecino*. Il reçoit trois Riviéres, dont l'une, qui est la plus Occidentale, se nomme *Rugone*, & par corruption *Vrgone*. Cluvier étoit persuadé, que cette Riviére avoit été autrefois le Rubicon, conformément au témoignage de Strabon, qui dit, au Livre 5. qu'elle rouloit ses eaux, dans le voisinage de Céséne. La seconde Riviére, porte présentement le nom de *Pisatello*. Léandre, & Blondus, ont pris celle-ci pour le Rubicon même: quoique ce ne soit qu'un torrent, la plûpart du tems sans eau. La troisiême est le *Borco*, qui arrose la Ville de *Savignano*. C'est pour cela, que les Naturels du Païs le nomment *Fiumé di Savignano*. Entre autres preuves, que Scipion Claramontius apporte, en faveur de *Pisatello*, il cite, une ancienne inscription, qui fut déterrée de son tems, sur les bords de ce ruisseau. Elle contenoit, en substance, une prohibition formelle à toutes personnes de quelque qualité qu'elles fussent, de passer le Rubicon, les armes à la main. Mais grand nombre de Sçavants, ont jugé, par les termes impropres de cette inscription, qu'elle avoit été contrefaite. Ainsi l'opinion commune est, que l'ancien Rubicon, & le *Fiumecino*, ou la *Lusa*, qui porte ses eaux dans la mer, ne sont différents que de nom. C'est le sentiment de Raphaël Adimari, dans son Livre *de situ Arimini*, *p.* 49. & de Jacques Villani, dans un autre, intitulé *Ariminensis Rubicon*.

[c] Si l'on en croit le Poëte Silius, au Livre 8. un Roy des Pélasgues donna son nom à ce Fleuve Æsis, qui sépare l'Umbrie du *Picénum*. On l'appelle aujourd'hui *Esino Fiume*, & par corruption *Fiumesino Fiume*.

pour lors, vers les bords de la mer Adriatique.

De Rome l'an 471.
Consuls, C. Fabricius Luscinus, & Q. Æmilius Papus.

Après le renouvellement des Consuls, les Tarentins joüirent, encore quelque tems, du fruit de leurs intrigues secrettes. C. Fabricius Luscinus, [a] & Q. Æmilius Papus, venoient d'être élevés au Consulat. Alors toute l'Italie se souleva contre ces brigands, c'est ainsi qu'on appelloit les Romains, que tant de rapines n'avoient point encore assouvis, & dont l'ambition ne se prescrivoit point de bornes. Un reste de Boïens, & d'Etrusques, d'un côté, & de l'autre, les Lucaniens, & les Bruttiens joints aux Samnites, conspirérent ensemble, contre ces Tyrans de l'Italie. Pour résister à tant d'ennemis, les deux Consuls partagérent ensemble les départements. La guerre d'Etrurie échut à Æmilius, & Fabricius eut à porter les armes Romaines, jusques dans la Lucanie. Le premier tiroit son origine d'une Maison illustre, où la vertu étoit héréditaire; mais, on peut dire, que Fabricius, quoique d'une naissance vulgaire, prit bien de l'avantage sur son Collégue. Tout ce que la raison humaine, aidée de la réfléxion, peut donner à un homme de sentiments d'honneur, de principes d'équité, de grandeur d'ame, d'amour pour la continence, & pour la frugalité, de zéle pour le bien public, & de désintéressement personnel, Fabricius l'avoit reçû de la

[a] Quelques Ecrivains ont crû, que Quintus Æmilius fut le pere de Lucius Æmilius, qu'on éleva à la dignité Consulaire, l'an de Rome 528. Mais l'intervalle de 57. années, qui se trouve entre ces deux Consulats, nous donne lieu d'en douter. L'Auteur du Livre des Paralleles, attribué à Plutarque, donne, sans raison, à Quintus Æmilius le surnom de *Paulus*. Nous remarquerons ici, que Cicéron, *in Lælio*, propose les deux Consuls de cette année, comme le modéle de la plus parfaite union. Ils furent unis, dit-il, par les liens d'une étroite amitié. Deux fois ils furent Collégues, dans le Consulat, & deux fois dans la dignité de Censeur.

De Rome l'an 471. Consuls, C. FABRICIUS LUSCINUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

Valerius Maximus, l. 4. c. 3.

nature, & cultivé par l'éducation. C'est tout dire; dans le siécle le plus vertueux de Rome, Fabricius l'emporta encore sur les Curius, sur les Coruncanius, & sur tant d'autres, dont Rome n'a jamais cessé de citer les exemples, dans les siécles les plus reculés. Le seul mot de volupté lui faisoit horreur. Il y parut bien, à la réponse qu'il fit à Pyrrhus. Ce Roy, dans le discours familier, lui exposoit toujours, avec éloge, le sentiment nouveau d'un sage Athénien: [a] c'étoit Epi-

[a] Epicure nâquit à *Gargetium*, dans l'Attique, la troisiéme année de la cent neuviéme Olympiade. Son pere se nommoit Néocles, & sa mere Cherestrata. L'occupation de celle-ci, si l'on en croit Diogene Laërce, étoit de donner la chasse aux spectres, & aux Lémures, selon la superstition de ces tems-là. Elle récitoit, à ce dessein, des formules d'expiation, dans les maisons, où elle étoit appellée, & qui avoient besoin de son ministére. Le même Auteur ajoûte, que son fils, encore en bas âge, l'accompagnoit par tout, & lui servoit de second, dans cette sorte de cérémonie. Son pere, & sa mere furent du nombre de ceux, que la République d'Athénes, envoya dans l'Isle de Samos. Epicure y passa les premiéres années de son enfance. Il étoit âgé de 18. ans, lorsqu'il revint à Athénes, d'où il repartit cinq ans aprês, pour aller trouver son pere Néocles à Colophon. Il parcourut quelques autres Villes, jusqu'a ce qu'il eût fixé sa demeure dans Athénes même, à l'âge de trente-six ans. Là, il établit son Ecole, dans un beau jardin, qu'il acheta. Il y fut suivi d'un grand nombre de disciples, qui lui venoient de toutes parts. Ils vécurent avec lui en commun, & l'écoûtérent comme un oracle, jusqu'à sa mort. Cicéron, au Livre cinquiême *de finibus*, & Pline au Livre 35. *ch.* 2. assurent, que le jour, & tout le mois de sa naissance, étoient célébrés, par ceux de sa Secte, avec beaucoup de solemnité. Ils exposoient par tout son portrait, & lui rendoient des honneurs presque divins. Il fit paroître une constance à toute épreuve, dans sa derniére maladie, quoiqu'accablé des douleurs aiguës, que lui causoit une rétention d'urine, dont il mourut, la seconde année de la 127. Olympiade, & non pas de la 107. comme l'a écrit Vossius. Il étoit alors âgé de 72. ans. Ce Philosophe composa 300. volumes, de son propre fond, sans citer aucun passage. En quoi, dit Diogene Laërce, il l'emporta sur Chrysippe son rival, qui grossissoit ses volumes de textes empruntés, & entassés les uns sur les autres, de redites, & de méprises. Bien que Leucippe, & Démocrite fussent les premiers Auteurs du systéme des Atomes, qu'ils supposoient

cure, qui commençoit alors d'être en vogue. Ce Philosophe, dit-on, rapportoit tout au plaisir, & à la tranquillité

De Rome l'an 471.
Consuls, C. FABRICIUS LUSCINUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

éternels, & animés, on peut dire cependant, qu'ils ne furent que comme les précurseurs d'Epicure. Celui-ci donna une nouvelle forme à ce systême, & ne laissa pas d'y faire des changements, tant sur l'origine, & la direction de ces corpuscules, que sur leur nature, & sur leurs propriétés. Personne n'ignore, qu'il ne reconnoissoit d'autre principe, que le vuide, & les atomes; le vuide, parce qu'on ne peut concevoir, disoit-il, de mouvement dans le plein; les atomes, parce que, selon lui, il ne se fait rien de rien. Cette Hypothése, épurée sous la plume de Gassendi, & réduite aux justes bornes, que prescrit la vraye Religion, a eu, de nos jours, d'illustres sectateurs. Il prouvoit que le monde n'est pas éternel, par les marques sensibles de nouveauté, qu'on y apperçoit. Quant à sa doctrine sur le souverain bien, qu'il faisoit consister dans la volupté, les uns en prirent occasion de décrier sa Philosophie, comme une source de débauche, & d'impureté. Les autres, pour le justifier de ce reproche, soûtinrent, qu'il réduisoit la volupté au plaisir honnête, & inséparable de la vertu. Si tel fut le sentiment d'Epicure, il ne dit rien, qui ne s'accorde avec les lumiéres de la raison. On ne peut disconvenir en effet, que la félicité de l'homme se mesure, par le sentiment du plaisir, qu'il éprouve. Point de félicité, si vous en séparés cette impression agréable, qui se fait sentir à l'ame, dans le calme des passions, réduites sous l'empire du devoir. En un mot, le bien être de l'homme est tellement subordonné au plaisir, je dis au plaisir, qui résulte d'une vie pure, & innocente, que l'idée de l'un renferme nécessairement la notion de l'autre. Enfin, pour parler le langage des Philosophes, une joye parfaite, sans aucun mêlange d'amertume, est aussi étroitement liée avec le vrai bonheur, que la chose même l'est avec sa cause formelle, ou son essence. Le désordre du cœur humain n'est point dans le plaisir, qu'il ressent, mais dans la poursuite des objets, qui le causent. La fin qu'il se propose est légitime, & conforme à sa nature; mais le choix des moyens qu'il employe, est souvent criminel, & contraire à la raison. La question est donc de sçavoir, si Epicure, par le terme de volupté, a entendu celle qui naît, de la bonne chére, de l'intempérance, & de la débauche. C'est sur quoi grand nombre d'Auteurs anciens, & modernes, distingués par leur mérite, se sont déclarés hautement ses Apologistes. Entre autres dans le dernier siécle, Gassendi, Thomas Stanley, dans son Histoire de la vie, & des opinions des Philosophes, écrite en Anglois, & Monsieur du Rondel, dans un Traité Latin, intitulé *de la vie & des mœurs d'Epicure*, imprimé à Amsterdam en 1693. Ce que les Stoïciens, ses ennemis implacables, publiérent sur son compte, au sujet de la courtisane *Léontium*, qu'il avoit reçûë parmi ses disciples, & les accusations de Timocrate, dé-

De Rome l'an 471. Consuls, C. FABRICIUS LUSCINUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

quillité d'une vie oisive. Fabricius regarda Epicure, comme un monstre, né pour la destruction de la ver-

serteur de son Académie, passent à present pour des impostures, & des calomnies, qui n'ont pas la moindre ombre de vrai-semblance. Les Autels qu'on lui érigea après sa mort, disent ses partisans, la foiblesse de sa compléxion, sa vie sobre, & frugale, attestée par Seneque même, Auteur non suspect en cette matiére, les éloges que lui ont donnés plusieurs grands hommes de l'antiquité, déposent en sa faveur, contre la mauvaise foi de ses calomniateurs. Il est vrai, ajoûtent ceux qui ont pris sa défense, que certains débauchés abusérent, dans tous les tems, de sa doctrine, mais ils ne furent point formés à son Ecole. Ils ne se disoient Epicuriens, que pour mettre leur libertinage à l'abri d'un grand nom. Ce n'est pas qu'Epicure ne donnât quelque chose à l'empire des sens. Il soûtenoit que l'on ne doit pas douter de leur fidélité, lors qu'ils jugent dans leur ressort; mais il ne vouloit pas que la raison se laissât entraîner à leur rapport. Ses plus zélés défenseurs n'ont pû s'empêcher de reconnoître l'énorme impiété de ses dogmes, sur la nature des Dieux, qu'il réduisoit à l'inaction, & à l'indolence. Selon lui, ils se déchargeoient du soin de l'univers, pour le laisser aller au gré des hommes. Le soin de ce bas monde, lui paroissoit une servitude indigne de la majesté divine. Il abandonnoit ce menu détail au hazard. Ainsi, il étoit persuadé, que rien n'étoit capable d'altérer le repos, & la félicité des Dieux. Il les supposoit dans un état d'indifférence, pour la vertu, & pour le crime. C'est le sens de ces vers impies :

Omnis enim per se Divûm natura necesse est,
Immortali ævo summâ cum pace fruatur,
Semota à nostris rebus, sejunctaque longè,
Ipsa suis pollens opibus, nihil indiga nostri,
Nec bene pro meritis capitur, nec tangitur irâ.

Parler de la sorte, c'est détruire la Providence, ou plûtôt, comme remarque Cicéron, c'est n'admettre une divinité, que dans les termes, & l'anéantir dans le fond. Cependant Epicure avoüoit, que Dieu méritoit nos hommages, à cause de l'excellence de sa nature, & de la supériorité de son être. Aussi étoit-il fort assidu aux Temples, & Diocles l'ayant apperçû au pié des Autels, il ne put s'empêcher de s'écrier, quelle Fête! Quel nouveau spectacle pour moi, de voir Epicure dans un Temple! Tous mes soupçons s'évanoüissent. Je ne connûs jamais mieux la grandeur de Jupiter, que depuis que je vois Epicure à genoux. Par le même principe, ce Philosophe ne recommandoit rien plus, que le respect, & la soumission envers les Princes, & les Magistrats bons, ou mauvais. Maxime importante & nécessaire au bon ordre, & à la sûreté des Etats!

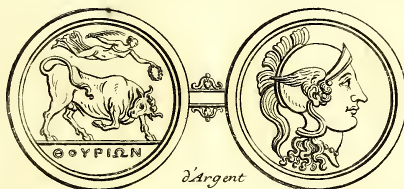
tu,

tu, puis il ajoûta; *plût aux Dieux, que Pyrrhus reglât sa conduite, sur un principe si favorable aux Romains, & si pernicieux à sa gloire!* Le Grec, quoiqu'entêté de la Philosophie nouvelle, admira davantage ce que la droite raison inspiroit au Romain, que, ce que la subtilité avoit mis dans l'esprit du Philosophe Athénien. Mais suivons Fabricius dans la carriére des affaires publiques, où il va entrer, pour la premiére fois. Nous le verrons dans la suite dompter Pyrrhus, plus encore par l'éclat de ses vertus, que par la force de ses armes, & par l'habileté des Généraux, qui le combattirent, avec lui.

De Rome l'an 471.
Consuls, C. FABRICIUS LUSCINUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

Fabricius conduisit les troupes de la République, dans la Lucanie, tandis que son Collégue, faisoit, avec succês, la guerre aux Boïens, & aux Etrusques. Les Samnites révoltés s'opposérent au passage de Fabricius. Il leur marcha sur le ventre, & accourut à la délivrance des Thuriens, Alliés du Peuple Romain.[a] Thurie, qu'on

Florus Epitome 12.



[a] Nous avons parlé de la Ville de Thurie, dans le troisiême volume de cette Histoire, *Livre* 11. *pag.* 349. *n. a.* & dans le cinquiême volume. Quelques Médailles conservent les traces de cette Ville, sous le nom de Thurie, & de Sybaris. La premiére représente une tête de Pallas, divinité protectrice des Athéniens, dont cette Ville fut une Colonie. Le Taureau, qui paroît sur le revers, est le symbole ordinaire du labourage, & de la fertilité. Au dessus, est une victoire aîlée, qui tient une couronne en main, peut-être pour dé-

De Rome l'an 471. Consuls, C. FABRICIUS LUSCINUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

avoit autrefois appellée Sybaris, passoit pour une Ville considérable de la grande Gréce. Comme elle étoit placée sur le Golphe de Tarente, entre les Brutiens & les Lucaniens, ces Peuples ne voyoient qu'avec peine, au milieu d'eux, une Ville amie de la République ambitieuse, dont ils redoutoient la domination. Ils avoient dêja assiégé une fois Thurie, depuis quelques années; mais Rome l'avoit secouruë.

Plinus l. 34. c. 6.

C'étoit alors pour la seconde fois, qu'ils tentoient



d'Argent



de Bronze

signer le prix réservé aux vainqueurs, dans les Jeux solemnels, que cette Ville célébroit, tous les ans, sur le modéle des Jeux Olympiques. On n'est pas instruit, sur ce que signifie le poisson, & le dard, qu'on voit, sur une autre Médaille. Nous apprenons seulement d'Athénée, qui parle assés au long des Sybarites, que les Magistrats de Sybaris avoient accordé aux Pêcheurs, & aux Marchands d'anguilles, une exemption de toutes sortes d'impôts, parce que, dit l'Auteur que nous venons de citer, ce Peuple étoit fort friand de cette sorte de poisson. De plus Ovide, en parlant du Crathis, qui arrosoit la Ville de Thurie, dit, au troisiême Livre des Fastes, que cette Riviére étoit poissonneuse;

Est prope piscosos lapidosi Chratidis Amnes
Parvus ager.

On a dû remarquer, dans le troisiême Tome, que Thurie eut aussi le nom de *Copia*. Le revers d'une Médaille, tirée de Goltzius, nous en fournit encore une nouvelle preuve. On y lit ce mot COΠΙΑ. La corne d'abondance, s'accorde avec ce que Diodore de Sicile dit, de la fécondité du territoire des Sybarites: quoi qu'Athénée assûre, que leur Ville étoit placée, dans un terrain stérile. Strabon, *Livre 6.* & Diodore, *Livre* 11. *&* 12. ont parlé fort au long de l'origine, des progrês, & de la décadence de Thurie. Voyés Cluvier, Livre 4. *de l'ancienne Italie. pag.* 1263.

d'enlever à la République cette clef de leurs Etats. Leur armée étoit composée des Peuples de trois Nations belliqueuses, sous un Chef, dont on vantoit la bravoure; c'étoit [a] Sténus Statilius, qui commandoit au siége, comme il y avoit commandé autrefois. Ce fut donc aux Samnites, aux Bruttiens & aux Lucaniens Confédérés, & réünis dans un même Camp, que Fabricius eut à faire. La bataille se donna à la vûë des assiégés. Tout l'avantage fut pour les Romains; mais alors on ne jugeoit pas qu'une victoire fut complette, à moins qu'on n'eût pris, & pillé le Camp des vaincus. La difficulté fut de forçer, après la bataille gagnée, des retranchements bien fortifiés, où les restes d'une grosse armée, composée de trois Nations, s'étoient retirés, pour les défendre. Le péril étoit grand, & Fabricius lui-même hésitoit à tenter l'entreprise. Il est à croire, que le sage Consul mit lui-même en œuvre un stratagême, qui donna un air de miracle à la prise du Camp. Tandis que le Consul Romain paroissoit dans l'incertitude du parti, qu'il devoit prendre, un jeune homme, d'un corps robuste, & plein de vigueur, portant des plumes à son casque, parut, comme à l'improviste, au milieu des Légions. Il exhorta les Soldats Romains, à tout oser, pour la gloire de la Patrie; puis saisissant une échelle, il alla le premier, à travers les traits de l'ennemi, la planter contre le rempart, où il monta. Sans doute qu'une action si courageuse lui coûta la vie. Du moins elle intimida les Confédérés, & inspira un nouveau courage aux Romains. Ceux-ci, montérent à l'escalade,

De Rome l'an 471.
Consuls, C. FABRICIUS LUSCINUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

Ammianus Mar. l. 24. Valer. Max. l. 10. c. 8. Dionys. Hal. in legationibus.

a Valére Maxime, au Livre premier *chapitre* 8. appelle ce Commandant *Statius Statilius*.

De Rome l'an 471. Consuls, C. FABRICIUS LUSCINUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

avec tant d'intrépidité, qu'ils se rendirent maîtres du camp ennemi, & qu'ils donnérent à une si glorieuse journée, son dernier achévement. On compta, tant dans la plaine, que dans les retranchements, vingt-cinq mille ennemis, avec le Général Statilius, restés sur la place. Les Romains prirent, aux Alliés, vingt-trois Enseignes. Ainsi la Ville de Thurie dut, encore une fois, sa délivrance aux Romains. Le lendemain, lorsque le Consul distribua les prix militaires, à ceux qui s'étoient signalés, dans les combats du jour précédent, le brave, qui, le premier étoit monté à l'escalade, ne parut plus. On eut beau l'appeller, le chercher, & l'exciter à venir reçevoir, de la main du Consul, une couronne de *gramen*, telle qu'on la donnoit aux Généraux, qui avoient contraint les ennemis à lever un siége. Personne ne se présenta pour la reçevoir. Sur un si foible préjugé, les Soldats crédules, s'imaginérent que Mars lui-même, étoit descendu du Ciel, pour encourager les guerriers d'une Ville, dont Romulus son fils étoit le fondateur. On en rendit graces au Dieu de la guerre, par des supplications, & le bienfait, qu'on crût en avoir reçû, passa d'âge en âge, pour un prodige.

Les Tarentins étoient les vrais auteurs de cette guerre. Cependant, ils n'avoient point encore paru en campagne. Lâches politiques, ils s'étoient contentés d'exposer leurs voisins aux risques d'une bataille, & de les commettre, à leurs périls, contre les Romains, dont les Tarentins craignoient d'attirer la vangeance, sur Tarente. Un hazard mit au jour leur perfidie, leur attira l'indignation de Rome, & causa leur ruïne entiére, après bien des événemens, qui vont faire un

des incidents les plus considérables de l'Histoire, que nou écrivons. Un des Duum-virs Maritimes, c'est-à-dire, des deux Amiraux de la Flotte Romaine, nommé, selon les uns, Valérius, & selon d'autres, Cornélius, vint se présenter, avec dix Vaisseaux de la République, à l'entrée du Port de Tarente. Les Habitans de cette Ville oisive, étoient assemblés, à leur ordinaire, dans un magnifique Théatre, situé le long du Port, d'où l'on pouvoit apperçevoir l'Escadre Romaine. A l'instant, les Jeux furent troublés, par la frayeur, qui se répandit parmi les spectateurs. On s'imagina, que Rome avoit enfin découvert les menées des Tarentins, & qu'elle envoyoit ses forces de mer, pour punir des ennemis secrets, qui lui avoient suscité tant de guerres. Cependant le Duum-vir ne songeoit à rien moins, & comme il ignoroit la mauvaise volonté des Tarentins, il n'avoit d'autre dessein, que de prendre des rafraîchissements, dans un Port, qu'il croyoit ami du Peuple Romain. Au tems d'une Fête publique, & aprês la débauche, la force de la conscience, à la vûë du péril, se fait quelquefois sentir plus vivement, & ses impressions donnent peu de lieu à la réfléxion. L'allarme des Tarentins fut générale. Alors un fameux débauché, nommé Philocharis, que son infame prostitution, faisoit appeller, [a] la Thaïs de la Ville, harangua ses Concitoyens épouvantés. [b] A la maniére des Grecs, c'étoit au Théa-

De Rome l'an 471.
C. FABRICIUS LUSCINUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

Florus l. 1. & Zonaras l. 8.

[a] Thaïs fut une fameuse Courtisane d'Aléxandrie, qui se rendit à Athénes, où elle débaucha toute la jeunesse de cette Ville. Le Poëte Ménandre la célébra dans ses vers. Delà, elle fut nommée la Ménandrienne Thaïs.

[b] Le lieu des Assemblées, parmi les Athéniens, étoit tantôt dans la place publique, tantôt dans un endroit de cette Ville, qui s'appelloit *Pnyce*. Souvent le Peuple étoit convoqué au Théatre, comme nous l'apprenons de Démosthéne, dans

De Rome l'an 471. Consuls, C. FABRICIUS LUSCINUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

tre, que les Tarentins faisoient leurs délibérations publiques. *Que tardons-nous*, leur dit Philocharis, *de surprendre, & de faire périr la Flotte de ces nouveaux Pirates, qui viennent nous insulter jusques dans nos mers! Avés-vous oublié que, par d'anciens Traités, les Romains se sont obligés, à borner leurs courses Maritimes* [a] *au Promontoire Lacinien, & à ne passer pas* [b] *Crotone?*

son Oraison, pour Ctésiphon, de Cicéron, dans son Plaidoyé pour Flaccus, de Tacite au Livre second de son Histoire, de Varron, cité par Nonnius, & de Sénéque, *Epist.* 108. Sur ce Théatre, on élevoit une Tribune, pour celui qui haranguoit.

a Le Promontoire Lacinien, aujourd'hui *Capo delle Colonne*, est situé presque à l'extrêmité du Golfe de Tarente. Le second Golfe de l'Europe, dit Pline au Livre 3. de son Histoire, *ch.* 11. commence au cap Lacinien, & après avoir fait un fort grand circuit, il va se terminer au cap Acrocéraunien, présentement *Capo della Chiméra. A Lacinio Promontorio, secundus Europæ sinus incipit, magno ambitu flexus, & Acroceraunio finitur Promontorio.* Etienne parle de ce Promontoire, sous le nom du Mont de Crotone. Diodore de Sicile, le nomme Διοσκουρίας ἄκρα, d'une Isle voisine, qu'on appelloit des Dioscores, ou de Castor & Pollux. Il ne paroît aucuns vestiges de cette Isle. Près du Promontoire Lacinien, étoit situé le superbe Temple de Junon Lacinienne, dont nous parlerons dans la suite de cette Histoire.

b Crotone, aujourd'hui *Cortone*, dans la Calabre ultérieure, fut fondée, disent les uns par Dioméde. Selon Denys d'Halicarnasse, un certain Myscellus, que Lucien nomme Myκillus, en jetta les fondements, la troisiême année de la dix-septiême Olympiade, qui fut la quatriême année du Regne de Numa. D'autres rapportent, qu'Alcimus & Croto fils d'Æacus, passérent dans cette contrée; que le premier établit sa domination dans l'Isle de Corcyre, tandis que le second bâtissoit la Ville de Crotone. Quelques-uns empruntent le nom de cette Ville, d'un compagnon d'Hercule, qu'ils nomment *Croto*, sans dire, si celui-ci fut différent du premier. En un mot, la plûpart ont puisé dans des sources fabuleuses, pour trouver l'origine de Crotone. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle tint un rang considérable parmi les Villes de la grande Gréce. L'enceinte de ses murs, avoit anciennement douze milles de circuit. La Riviére d'Esaro la divisoit en deux parties. Pline, *Liv.* 2. *chap.* 16. a vanté le bon air de Crotone. Delà le proverbe, dont Suidas fait mention, pour exprimer un lieu sain, Κρότωνος ὑγιέστερος, *sanior Crotone.* Elle fut renommée pour le grand nombre de ses Athlétes; de sorte qu'au rapport de Strabon, sept d'entre eux remportérent, dans un seul jour, le prix aux Jeux Olympiques. Entre autres,

Ces Traités étoient si vieux, qu'ils n'avoient plus de lieu. Cependant, c'en fut assés pour des furieux, que le vin, & que leurs haines entraînoient à leur perte. Une acclamation universelle suivit le discours

De Rome l'an 471.
Consul, C. FABRICIUS LUSCINUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.


d'Argent


d'Argent



Orosius l. 4.c.1.

Milon le Crotoniate, disciple de Pythagore, étoit d'une force si prodigieuse, qu'il tua un Taureau d'un coup de poing, si l'on en croit les anciens Auteurs, après l'avoir porté sur ses épaules, l'espace de cent vingt-cinq pas Géométriques, pendant la célébration de ces Jeux solemnels. Les Crotoniates se formoient de bonne heure aux éxercices de la lutte. Aussi avoient-ils une singuliére vénération, pour Hercule le Dieu, & le protecteur des Athlétes. Pour cette raison, leurs Médailles portoient l'empreinte de cette divinité, qui paroît dans l'une, avec la massuë, & les dépoüilles du Lyon de Némée, dans l'autre, sous la figure d'un enfant, qui écrase deux serpents, tel que le représente l'Histoire fabuleuse de sa naissance. Le Trépié fait allusion à l'Oracle de Delphes, que les Crotoniates envoyérent consulter, dans un tems de peste, & de calamité. Sur le revers d'une Médaille, dont nous donnons le type, est l'enceinte de Crotone, comme on le conjecture. On y voit un vainqueur, que la victoire couronne, & un cavalier, pour désigner les Jeux, qui étoient en usage parmi les Habitans de cette Ville. Cicéron, *Libr. 2. Rhetoric.* rend témoignage à leur adresse, & à leur force, dans les éxercices de la lutte. *Etenim quondam Crotoniatæ multum omnibus corporum viribus & dignitatibus antesteterunt; atque honestissimas ex Gymnico certamine victorias, domum, cum maximâ laude, retulerunt.* Ils dégénérérent, dans la suite, de cette vigueur martiale, qui les rendit redoutables à leurs voisins. Après avoir vaincu les Sybarites, ils contractérent la mollesse, & les mœurs efféminées de cette Nation. Crotone eut la gloire de produire plusieurs grands hommes. On compte, sur tout, Alcmon disciple de Pythagore, le Medecin Démocede, qui s'attira l'estime de Polycrate, Tyran de Samos, & de Darius Roy des Perses, Philolaüs, qui le premier ébaucha le systême du mouvement circulaire & annuel de la terre.

De Rome l'an 471. Consuls, C. FABRICIUS LUSCINUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

de l'efféminé Philocharis, & tous, comme des forcenés, vinrent fondre sur la Flotte Romaine. On la poursuit, on l'environne, & les Romains, qui ne s'attendoient pas à un combat, s'efforcent de prendre le large. Cinq Vaisseaux échappérent, & des cinq autres, celui qui portoit le Duum-vir, fut coulé bas. Ainsi quatre Navires seulement, conduits au Port de Tarente, furent pris, & pillés. On fit main-basse sur ce qui s'y trouva d'hommes propres à porter les armes, & le reste, réduit à l'esclavage, fut vendu à l'enchére.

Tabulæ Triumphales.

La nouvelle d'une hostilité si imprévûë, vint à Rome, au tems que Fabricius étoit encore Consul. De retour après sa victoire, [a] il avoit reçu les honneurs du Triomphe, le troisiéme jour d'avant les Nones du mois de Mars. Comme il présidoit alors aux Assemblées, il est à croire, que ce vertueux Consul, fut l'auteur du parti modéré, que prit la République, à l'égard des perfides Tarentins. Rome avoit alors bien des ennemis sur les bras. Il paroissoit inconsidéré, d'en augmenter le nombre, en des tems difficiles. D'ailleurs personne n'étoit plus porté d'inclination, que Fabricius, à maintenir dans sa vigueur, l'équitable loi de Numa. C'étoit de ne déclarer la guerre à aucun Peuple, quoiqu'il fût l'aggresseur, sans lui

[a] Nonobstant le silence des Historiens, il est évident, que Caïus Fabricius Triompha cette année, pour la premiére fois, des Samnites, des Lucaniens, & des Bruttiens. On apperçoit encore quelques traces de ce Triomphe, dans les Fastes Capitolins. De plus, cet ancien monument le fait Triompher une seconde fois, l'an de Rome 475. qui fut celui de son second Consulat. On ne peut donc disconvenir, qu'il avoit déja Triomphé une fois. Or ce premier Triomphe, ne peut être placé ailleurs, que sous l'année de son premier Consulat. La victoire signalée qu'il venoit de remporter contre les en

avoir

De Rome l'an 471.
C. FABRICIUS LUSCINUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

avoir proposé par [a] des Fêciaux, de réparer les torts qu'on en avoit reçû. Il fut donc arrêté, que Rome envoyeroit à Tarente, une Ambassade, pour demander justice de l'affront, & des pertes que la République avoit souffertes. Le Chef des Députés, fut un homme, d'une grande considération, d'un âge avancé, & qui neuf ans auparavant, avoit été Consul, pour la troisième fois. Son nom étoit L. Postumius, surnommé Mégellus. Sa qualité d'Ambassadeur, ses cheveux blancs, & son mérite personnel devoient lui attirer du respect. Mais, que peut-on attendre d'un Peuple, qui dans les fumées du vin, ne suit point d'autres loix, que ses saillies ? Postumius & ses Collégues, arrivérent à Tarente, & furent admis à l'audience du Peuple, assemblé au Théatre. Dès-lors on apprenoit le Grec à Rome, & cette langue étoit devenuë nécessaire aux Romains, depuis les conquêtes qu'ils avoient faites, dans la Gréce Italienne. Ce fut donc en Grec, que Postumius harangua les Tarentins. Il n'est pas étonnant, qu'un étranger ne parlât pas la langue du Païs, avec la même délicatesse, que les Habitans du lieu. Ils laissérent dire l'Orateur, & ils eurent, pour son discours, aussi peu d'attention, que s'il ne se fût pas agi, pour eux, d'une affaire, d'où dépendoit la perte, ou la sécurité commune. Cette inapplication néanmoins, fut interrompuë par les ris insolents, & par les hüées du Peuple, lorsqu'il échappoit à Postumius, quelque expression

Zonaras l. 8.

Dionys. Halic. in legat.

nemis de la République, lui avoit mérité une distinction si glorieuse.

a Voyés ce que nous avons dit des Féciaux, dans le premier volume de nôtre Histoire, *Livre* 2. *pag.* 171. 172. 173. 174. 175. *nn. f. g. h.* & *pag.* 218. 219. *nn. a. b.*

De Rome l'an 471.
Consuls, C. FACRICIUS LUSCINUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.
Flor. Epitome 12.
Dionys. in leg. Val. Max. l. 2. & Zonaras l. 8.

moins correcte, ou quelque mauvaise prononciation. Ce ne fut pas tout. On chassa plûtôt l'Ambassadeur de l'Assemblée, qu'on ne le congédia. Quelques-uns ajoûtent, qu'on lui fit violence, & qu'on le chargea de coups. Du moins, il est certain, que les Tarentins poussérent, contre lui, l'insulte, jusqu'aux plus indignes excès. Lorsque Postumius sortoit du Théatre, avec cet air de gravité, que la mauvaise réception ne lui avoit point fait perdre, [a] un bouffon nommé Philonides, s'approcha de l'Ambassadeur, & de son urine sallit la robe du Romain. Un cri d'approbation s'éleva, parmi cette multitude insensée. Pour lors, Postumius, sans s'émouvoir: *Riés Tarentins*, dit-il, *riés maintenant. Le tems viendra, que vos ris se changeront en pleurs. Rome sçaura laver, dans le sang, les ordures de ma robe.* Au milieu de tant d'opprobres, il n'échappa rien de plus à l'Ambassadeur. Sans passer les bornes de sa Commission, il s'en tint à la formule, qu'on lui avoit tracée, & la récita mot à mot: car telle étoit l'ancienne coûtume des Ambassadeurs, chés les Romains.

Lorsque les Tarentins furent un peu revenus du trouble, que l'yvresse leur avoit causée, ils réfléchirent plus sérieusement, sur l'énormité de leur conduite. Ils avoient outragé les Romains, & ils les regardoient, comme des ennemis irréconciliables. Les Bruttiens, les Samnites, & les Lucaniens ne leur parois-

[a] Ce Philonides, dit Denys d'Halicarnasse, étoit si sujet à s'enyvrer, qu'il en fût surnommé *Cotyla*. C'est ainsi qu'on appelloit une mesure Grecque, où l'on servoit du vin dans les Cabarets, & qui contenoit environ neuf onces de liqueur. Ce débauché, continuë le même Auteur, étoit encore abbruti ce jour-là, par l'intemperance de la veille.

soient pas des défenseurs suffisants, contre toutes les forces de la République. D'ailleurs les Nations qu'ils avoient soulevées, venoient d'être vaincuës, par Fabricius, & par son Collégue. Ils jugérent, qu'il ne leur restoit point d'autre parti à prendre, que de faire venir d'Outre-mer, des secours nécessaires, qu'ils ne pouvoient espérer de la seule Italie. Tarente jetta donc les yeux sur Pyrrhus, Roy d'Epire, qu'une grande réputation de valeur, & qu'une longue expérience des combats, faisoit regarder, comme un des Héros de la Gréce. En effet, ce Pyrrhus, dont nous parlons, [a] tiroit son origine d'Achille, par son fils Pyrrhus, ou Néoptolémus, qui conquit l'Epire, & qui y établit sa famille sur le Trône. Les descendants de ce premier Roy, furent nommés Pyrrides, &, dans la suite des âges, on vit un grand nombre de Rois, du même sang, se succéder, les uns aux autres, & régner sur les Epirotes. Æacides, pere du Pyrrhus, que les Tarentins appellérent à leur secours, perdit la Couronne, par la [b] révolte des Molossiens ses sujets, qui le chassérent; mais son fils, encore à la mamelle, fut enlevé, à travers bien des périls, & porté dans l'Illyrie. [c] Là, le Roy Glaucias sauva ce précieux

De Rome l'an 471.
Consuls, C. FABRICIUS LUSCINUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

Plutarchus in Pyrrho.

[a] Monsieur Hofman s'est mépris, lorsqu'il a crû, sur la garantie de Charles Etienne, que Pyrrhus du côté de sa mére, descendoit d'Achille, & d'Hercule, du côté de son pére. Il est vrai, que cette origine fut attribuée à Aléxandre le Grand. Mais Plutarque & Aurelius Victor, n'ont pas dit la même chose de Pyrrhus. Voici les paroles de ce dernier Auteur. *Pyrrhus Rex Epirotarum, paterno genere ab Achille, materno, ab Hercule oriundus.* Ce Roy descendoit donc d'Achille, par son pere, & d'Hercule, par sa mere *Phthia,* fille de Ménon le Thessalien.

[b] Les Molossiens appellérent pour lors à la Couronne, les fils de Neoptoléme, oncle d'Eacide. Par conséquent ils étoient cousins de Pyrrhus.

[c] Au rapport de Plutarque, Glaucias délibéra long-tems, s'il

De Rome l'an 471. Consuls, C. FABRICIUS LUSCINUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

reste d'une illustre Maison, & le confia à la Reine sa femme, qui le fit élever, à sa Cour, avec ses enfants. Il fit encore plus pour son infortuné nourrisson. A peine celui-ci eut-il atteint l'âge de douze ans, que Glaucias le reconduisit, avec une grosse armée, dans l'Epire, & le rétablit sur le Trône de ses peres. Il en resta paisible possesseur, jusqu'à l'âge de dix-sept ans, [a] qu'il fut encore détrôné par ses rebelles sujets. Errant, & fugitif, Pyrrhus trouva une retraite, dans les Etats de [b] Démétrius, mari de Déidamie sa sœur. Ce fut là, qu'il fit le premier apprentissage de la guerre, sous les disciples, & les compagnons d'Aléxandre le Grand. En effet, Démétrius maître de la Gréce, & d'une vaste portion de l'Asie, employa utilement le bras du Roy d'Epire, contre Ptolémée Roy d'Egyp-

recevroit le jeune Prince dans son Palais. La crainte qu'il avoit d'irriter Cassandre, ennemi mortel d'Eacide, le rendoit irrésolu, sur le parti qu'il avoit à prendre. Alors ceux qui avoient dérobé Pyrrhus à la fureur des Molosses, ont recours aux priéres. Dans la posture de suppliants, ils implorent la protection du Roy. Ils mettent au milieu de la salle, le précieux dépôt dont ils étoient chargés. Dans ce moment, on vit ce petit Prince, se traîner lui-même jusqu'aux piés de Glaucias, dont il embrassa les genoux. Il n'en fallut pas davantage pour toucher le cœur du Roy d'Illyrie. D'autres ont dit, que l'enfant, par un instinct supérieur à son âge, porta ses pas & ses regards, vers l'autel des Dieux domestiques, comme s'il eût réclamé le secours de ces Divinités protectrices de l'hospitalité. Ce spectacle saisit Glaucias d'admiration. Il ne douta plus que les Dieux ne s'intéressassent à la conservation du Prince ; & dês-lors, il se fit, de l'éducation de Pyrrhus, un devoir de Religion. Ni les instances réïtérées de Cassandre, pour engager le Roy à lui rendre le jeune Prince, ni les deux cents talents qu'il offrit à ce dessein, ne furent pas capables de séduire Glaucias.

[b] Les Molosses profitérent de l'absence de Pyrrhus, qui avoit quitté sa Ville Capitale, pour se rendre en Illyrie, dans le dessein d'assister aux nôces d'un des fils de Glaucias.

[a] Ce Démétrius fils d'Antigonus, fut Roy de Macédoine, & eut le surnom de *Poliorcete*, c'est-à-dire, de preneur de Villes.

te. Tout jeune qu'étoit Pyrrhus, il combattit, ſous ſon beau-frere, dans [a] la fameuſe bataille d'Hypſus [b], où ſe trouvérent tant de Rois. On reconnut dans lui le courage d'un Lion, & il vainquit à l'endroit, où il étoit poſté. Cependant, Démétrius perdit la bataille; mais Pyrrhus couvrit à propos la Gréce, & la conſerva au Roy ſon Allié. Ce ne fut pas là l'unique marque d'attachement, qu'il donna au mari de ſa ſœur. Lorſque Demétrius eut fait la paix avec Ptolémée, Pyrrhus ſouffrit, qu'on le mit au nombre des ôtages, qui furent conduits en Egypte, pour garantir le Traité. Dans une Cour étrangére, Pyrrhus donna des preuves de ſa ſageſſe, & de ſon habileté, à manier les eſprits. On y admira la régularité de ſes mœurs, on eſtima ſon adreſſe dans les exercices du corps, & l'on aima ſa douceur, & ſa complaiſance. Pyrrhus s'attacha particuliérement à faire ſa cour à la Reine favorite, appellée Bérénice. Cette Princeſſe eut tant de conſidération pour lui, qu'elle lui donna, pour épouſe, Antigone ſa fille, d'un premier lit. Par ce mariage, il obtint de Ptolémée aſſés d'argent, & de troupes, pour aller reconquérir ſes Etats. Cependant, un autre Prince du ſang des Pyrrides, nommé

De Rome l'an 471.
Conſuls,
C. FABRICIUS LUSCINUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

[a] Cette bataille ſe donna, ſelon le calcul du Pere Petau, vingt-quatre ans après la mort d'Aléxandre le Grand, la quatrième année de la cent dix-neuvième Olympiade, & de la création du monde la 3683. qui concourt à peu près avec l'an de Rome 453. Démétrius fut vaincu dans cette journée, par Lyſimachus Roy de Thrace, Séleucus, Ptolomée Lagus, & Caſſandre, qui s'étoient réünis contre lui. Il eſt étonnant, que Monſieur Hofman, Auteur du *Lexicon Univerſale* ait écrit, contre la foi des anciens Hiſtoriens, que la victoire favoriſa le parti de Pyrrhus, contre Antigonus & Démétrius, comme ſi le parti du premier, eût été différent de celui des deux autres.

[b] Hipſus étoit une Ville de Phrygie, dont il ne reſte plus que le nom. On ignore aujourd'hui le lieu de ſon ancienne ſituation.

De Rome l'an 471. Consuls, C. FABRICIUS LUSCINUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

Néoptoléme, s'en étoit emparé. Celui-ci, obligé malgré lui, de quitter une place qu'il avoit envahie, étoit prêt d'aller mandier du ſecours chés les Princes voiſins, pour ſe maintenir ſur le Trône; mais Pyrrhus le gagna, par des offres avantageuſes. Il en vint même juſqu'à lui céder une partie de ſes Provinces. L'Uſurpateur ne ſe contenta pas d'un Royaume partagé. Il attenta ſur la vie de ſon bienfaicteur, & de ſon Maître, & fit une intrigue, pour le faire périr par le poiſon. Neoptoléme fut pris dans ſes propres piéges, & mourut percé par la main de celui, qu'il vouloit empoiſonner. Pyrrhus, après s'être débarraſſé d'un traître, ne demeura pas oiſif dans ſes Etats. Aléxandre, chaſſé par ſon frére Antipater, du Royaume de Macédoine, implora l'aſſiſtance du Roy d'Epire, & Pyrrhus courut le ſecourir. Il eſt vrai, qu'il lui vendit cher ſes ſervices. Il éxigea du Prince dépoüillé toute la côte Maritime de la Macédoine, auſſi bien que [a] l'Ambracie, [b] l'Acarnanie & [c] l'Amphilochie, Provinces qui n'étoient pas de l'ancien domaine des Macédoniens. Aléxandre accorda tout, & Pyrrhus preſſa ſi vivement Antipater, qu'il l'obligea de céder le Trône, à ſon frére. Le jeune Aléxandre, rétabli par la valeur de Pyrrhus, ne joüit pas long-tems de l'he-

[a] Le Territoire d'Ambracie, fut ainſi nommé de la Ville d'Ambracie, ſituée au fond d'un Golfe de même nom. C'eſt aujourd'hui le Golfe *del l'Arta*.

[b] L'Acarnanie, petite Province de l'Epire, étoit alors unie à la Macedoine. Le Fleuve Achéloüs la ſéparoit de l'Etolie, d'un côté, & le Golfe d'Ambracie de l'autre. Ce Canton eſt appellé aujourd'hui le Deſpotat, ou la petite Gréce.

[c] La Ville d'Amphilochie, autrement Argos d'Amphilochie, & ſon territoire, étoient à l'extrêmité de l'Acarnanie, à plus de vingt milles d'Ambracie, vers le Golfe du même nom, en allant au Septentrion. On ne retrouve plus les traces de cette ancienne Ville.

De Rome l'an 471.
Consuls, C. Fabricius Luscinus, & Q. Æmilius Papus.

ritage paternel. Sous prétexte de le ſecourir, contre les armes d'Antipater, Demétrius vint en Macédoine, & ravit tout à la fois, la vie & le Royaume au malheureux Aléxandre. Depuis l'uſurpation de la Macédoine, l'ambitieux Demétrius ne ſe ſouvint plus, ni que Pyrrhus l'avoit utilement ſervi, dans la guerre, ni qu'il étoit frére de Déidamie ſa femme. Devenu ſon voiſin, il devint ſon ennemi. Les deux beaux-fréres eurent des démêlées, ſur les limites de leurs Etats, & chacun ſoutint ſes prétentions par les armes. Demétrius entra dans l'Epire, & Pyrrhus dans l'Etolie, où le premier avoit laiſſé le plus brave de ſes Généraux, nommé Pantauchus, pour la défendre. Comme Pantauchus étoit en réputation du plus hardi champion de ſon tems, Pyrrhus brûloit d'envie de le joindre, & de ſe meſurer avec lui, dans un combat ſingulier. Il alla donc lui préſenter le défi, à la tête des deux armées. Les ſpectateurs du duel avoüérent, que Pyrrhus parut dans l'action, auſſi brave qu'Achille, & auſſi diſpos qu'Aléxandre. Il reçut une bleſſure légére, mais il porta deux furieux coups à ſon adverſaire, qui n'évita la mort, qu'à l'aide de ſes amis, prompts à l'enlever du combat. Ce prélude fut ſuivi du gain de la bataille, & par là, Pyrrhus ſe vit maître de la Macédoine, preſque entiére. Démétrius ne ſouffrit pas tranquillement les invaſions de Pyrrhus, & parut, avec une groſſe armée, pour le combattre. Pour lors le Roy d'Epire, qui ne ſe trouva pas aſſés fort pour lui réſiſter, ſe retira dans ſes Etats, bien réſolu de retourner en Macédoine, avec de plus grandes forces. Il y joignit Démétrius. Nouvelle révolution. Abandonné de ſes troupes, qui lui préférérent

De Rome l'an 471.
Consuls, C. FABRICIUS LUSCINUS, & Q. ÆMILIUS. PAPUS.

Pyrrhus, il lui laissa le Trône vacant, par sa fuite. Ainsi l'Epirote fut proclamé Roy, dans les formes, & joignit la Macédoine à l'Epire. Pour empêcher Démétrius de venir le troubler dans sa possession, il lui ferma l'entrée de la Gréce, qu'autrefois il lui avoit sauvée, & persuada aux Athéniens, de joüir en paix de leur liberté, sans souffrir qu'aucun Roy se fit un passage par leur Païs. Ce ne fut pas assés. Pyrrhus forma le dessein d'enlever encore la Thessalie, à son beau-frére. Une si belle conquête occupa ses Macédoniens, plus formidables à leurs Rois durant la paix, que pendant la guerre. Il est à croire, que Pyrrhus eut ajoûté ce Royaume à ses conquêtes, si un nouvel ennemi ne l'eût arrêté dans sa course. Lysimachus étoit Macédonien de naissance, & l'un de ces Généraux, qui, aprês la mort d'Aléxandre, s'étoient partagés ses conquêtes. Celui-ci eut l'ambition de se faire Roy, dans sa Patrie, & d'en dépoüiller l'Epirotte. Le projet de Lysimachus réüssit. Il souleva toute la Macédoine contre Pyrrhus, qui crut devoir céder à la tempête, & se retirer dans son Epire.

Tel étoit l'ennemi, que les Tarentins s'avisérent de susciter aux Romains. Sans beaucoup délibérer sur les suites, ils firent partir des Ambassadeurs, plûtôt je crois, pour sonder l'esprit de Pyrrhus, & pour observer la situation de ses affaires, que pour prendre si-tôt des engagements avec lui. Ils trouvérent, que Pyrrhus joüissoit d'un parfait repos, dans ses Etats; que, des Princes de l'Orient, il étoit presque le seul, qui ne fût pas occupé en des guerres sérieuses; que de son fond, il aimoit l'action, & le trouble; enfin, que son ambition le porteroit aisément

De Rome l'an 471. Consuls, C. Fabricius Luscinus, & Q. Æmilius Papus. *Appianus.*

ment, à tenter la conquête de l'Italie, & à la commencer, en entrant dans la nouvelle carriére, que Tarente lui ouvriroit. Thurie étoit une Place, que, depuis long-tems, les Romains s'acharnoient à soutenir, contre ses voisins. Pour amuser leurs implacables ennemis, jusqu'à l'arrivée de Pyrrhus, ils entreprirent d'en former le siége. Les prétextes ne leur manquérent pas, pour faire sentir aux Thuriens la violence de leur ressentiment. *Ce sont*, disoient-ils, *des Grecs, ennemis de leur Nation, qui nous ont attiré les armes des Barbares. Dans leurs besoins, ils ont mieux aimé recourir aux Romains, qu'à des Peuples, qui parlent la même langue qu'eux.* La Ville étoit défenduë, par une Garnison Romaine; mais elle fût si vivement attaquée, qu'avant qu'elle fût secouruë, elle fût prise. Aprês l'avoir pillée, les Tarentins en chassérent les principaux Magistrats, & par un article de la Capitulation, ils renvoyérent chés-eux les Romains, qui la gardoient.

De Rome l'an 472. L. Æmilius Barbula, & Q. Marcius.

Ces affligeantes nouvelles, arrivérent à Rome, peu de tems aprês le retour de L. Postumius, & des autres Ambassadeurs, qu'on avoit si maltraités à Tarente. Dêja le Consulat étoit passé en de nouvelles mains. L. Æmilius, surnommé Barbula, & [a] Q. Marcius

[a] La Famille des Marcius, se divisoit en deux branches, dont l'une étoit Patricienne, & l'autre Plébéïenne. La premiére comptoit parmi ses ancêtres, Numa Pompilius & Ancus Marcius. Ovide étoit dans la même opinion, lorsqu'il disoit :

Marcia, sacrifico deductum nomen ab Anco.

Le Poëte donne, au Roy Ancus Marcius, le nom de *Sacrificus*, parce que ce Prince ordonna au Souverain Pontife, de rappeller au Peuple les cérémonies de la Religion, & des sacrifices, dont il ne restoit plus que de foibles traces, depuis la mort de Numa, par la négligence des Prêtres, à qui ce soin avoit été confié. La branche Plébéïenne des Marcius, tint un

De Rome l'an 472.
Consuls, L. ÆMILIUS BARBULA, & Q. MARCIUS.

avoient été élûs au champ de Mars. Leur premier soin, fut d'exposer au Sénat, d'un côté, la situation des affaires de Rome, de l'autre, l'outrage que les Ambassadeurs avoient reçû. Il étoit également dangereux, de surcharger la République d'une nouvelle guerre, & ignominieux de dissimuler l'insulte des Tarentins. Rome avoit encore sur les bras, tous les ennemis des années précédentes, excepté les Gaulois. L'Etrurie n'étoit ni conquise, ni pacifiée. Les Samnites, s'étoient perfidement soulevés, sans égard à la bonne foi des Traités, & sans craindre de nouveaux châtiments. La Lucanie & les Bruttiens, étoient devenus plus insolents, depuis la prise de Thurie. D'une autre part, la robe de l'Ambassadeur sallie, & déshonorée, faisoit de grandes impressions, sur les yeux des Sénateurs. On l'avoit apportée à l'Assemblée, pour animer les esprits à la vangeance. Tous convenoient qu'il falloit, tôt ou tard, tirer raison d'une opprobre si monstrueux. Mais on doutoit, s'il étoit à propos de précipiter les effets de la colére publique. Jamais peut-être délibération ne fût ni plus longue, ni plus embarrassante. Durant plusieurs jours de suite, depuis le levé du Soleil, jusqu'à son couché, la même question fut traitée au Sénat, & débattuë avec contention. On compta les voix. Comme la moitié des Sénateurs, opinoit à déclarer la guerre, sans différer, & l'autre moitié à attendre, qu'on eût pacifié, ou soumis les Provinces voisines de Tarente, l'affai-

Dionys. Halic. in legat.

rang considérable dans la République Romaine. Elle donna plusieurs Magistrats à Rome. Les Médailles nous ont conservé la mémoire de plusieurs d'entre eux. Ils sont distingués par les surnoms, de Censorinus, de Philippus, de Libo, comme nous le verrons dans la suite.

re fût dévoluë au Peuple. Il jugea, que, sans perdre de tems, il falloit tourner les armes Romaines, contre les Tarentins. Les Consuls étoient dêja partis, Marcius, pour l'Etrurie, & Æmilius, pour le Samnium. On envoya, à celui-ci, ordre de quitter toute autre expédition, & d'approcher de Tarente.

De Rome l'an 472.
Consul, L. ÆMILIUS BARBULA, & Q. MARCIUS.
Zonaras l. 8. & Appianus.

Ce fut sans doute alors, que la crainte se fit sentir plus vivement à des hommes, que le goût du plaisir avoit jusqu'ici rendus presque insensibles à tout le reste. Les Tarentins s'assemblérent, dans leur Théatre. La délibération y fût plus sérieuse qu'autrefois. Aussi une armée Consulaire, étoit à leurs portes. Avant que d'entrer en action, le Consul éxigeoit d'eux, qu'ils satisfissent aux injures, que Rome en avoit reçûës. Il s'agissoit donc de conclure, si l'on s'embarqueroit, dans une guerre périlleuse, ou si l'on se soumettroit à de honteuses satisfactions. La plus saine portion des Bourgeois, c'est-à-dire, les plus vieux, & les gens riches, se déclarérent pour la paix. Les conditions qu'Æmilius offroit, étoient modérées, & aprês tout, il étoit équitable de réparer les torts, & les opprobres faits, sans raison, à une respectable République. La populace seule, qui n'avoit rien à perdre, s'obstina à demander la guerre. Les cris de ces malheureux, l'emportérent, sur les raisons des plus sages. Enfin, ce qui détermina à prendre le plus mauvais parti, ce fut la Harangue d'un homme du Peuple, qui réveilla la premiére idée, qu'on avoit euë, d'engager Pyrrhus, à passer en Italie. *Les paroles ne sont plus de saison*, dit le Bourgeois, *lorsque le péril est pressant. En tems de paix, les discours étudiés de nos Orateurs, ont fait une partie des plaisirs, où*

Plut. in Pyrrho.

Diodor. in Eclogis l. 21.

De Rome l'an 472. Consuls, L. Æmilius Barbula, & Q. Marcius.

nous nous sommes livrés. Dans quels malheurs les délices, & l'oisiveté, ne nous ont elles pas précipités ! Mais pourquoi vous rappeller un souvenir, capable seulement de nous remplir d'amertume, & de confusion ? Nos fautes ne sont plus à commettre, il ne nous reste, que d'y chercher du reméde. Une armée Romaine infeste nos campagnes. Nos biens & nos vies sont en danger, &, pour comble de malheur, vos sentiments sont partagés, & la discorde domestique va fortifier le parti de vos ennemis. Que nous demandent les Romains ? Des satisfactions, qui, de Tarente jalouse de sa liberté, vont faire une Ville asservie sous des maîtres impérieux. Le souffrirés-vous, Tarentins, tandis qu'il vous reste des défenseurs, hors de l'Italie ? Autrefois nos Peres firent venir l'Epirote Aléxandre à leur secours. Son malheureux destin le fit périr; mais nous profitâmes de sa valeur, & de ses armes. Son neveu, le généreux Pyrrhus, assis sur le Trône comme lui, n'a ni moins d'ambition, ni moins d'ardeur pour se signaler. Par une premiére Ambassade, nous avons dêja connu les dispositions de son cœur. Que n'en pouvons-nous pas attendre ? Hé ! quel Chef, d'entre nous, pourrions-nous opposer à la belliqueuse Rome ? Souffririés-vous, Tarentins, qu'un de vos Citoyens prît assés de superiorité sur vous, pour pouvoir, un jour, devenir le Tyran de sa Patrie. Pyrrhus seul peut sauver Tarente. Riche, désoccupé, aimant la gloire, & maître d'un grand Païs, il fera la guerre à ses frais. Il abandonnera aisément ses Etats, il viendra se mesurer avec un ennemi digne de lui, & il nous aménéra de nombreuses armées. Les conditions, au reste, que nous ferons avec lui, garantiront nos

Titus Livius l. 8.

Justinus l. 18.

Etats de l'invasion des Epirotes, & peut-être que les Romains aimeront mieux relâcher de leurs prétentions, que de souffrir la descente de l'étranger, en Italie.

De Rome l'an 472.
Consuls, L. ÆMILIUS BARBULA, & Q. MARCIUS.

Ce discours avoit une apparence de vérité. La multitude y applaudit. Un petit nombre de gens sages, se retira de l'Assemblée, & n'y reparut plus. Cependant le bruit se répandit par la Ville, qu'on alloit faire partir une nouvelle Ambassade, pour l'Epire, & que le Decret en étoit minuté. Tous les partisans de la guerre étoient demeurés au Théatre, pour conclure l'envoi des Ambassadeurs vers Pyrrhus; lorsqu'un prudent Citoyen prit le dessein, de détourner le Peuple du projet insensé. Le nom de celui-ci étoit Méton. Toujours il avoit passé dans sa République, pour un homme sensé, & la corruption généralle n'avoit point infecté ses mœurs. Il connoissoit le goût de ses Concitoyens. Ce fut là ce qui lui fit tenter un nouveau genre de persuasion, pour les ramener au bon sens. Méton inventa une espéce de mascarade, qui ne pouvoit guéres manquer d'attirer les yeux, & l'attention de ce Peuple frivole. Il prit la figure, & l'air d'un débauché sortant d'un lieu de plaisir. Sur sa tête, il portoit une couronne de fleurs, & à la main, il tenoit un flambeau. Une joüeuse d'instruments lui servoit de compagne, & dans cet équipage, il entra au Théatre. La Musicienne touchoit sa lire, & Méton faisoit, en dansant, des postures grotesques. Qui le croiroit? Un spectacle si vain suffit pour distraire les Tarentins de la délibération la plus sérieuse. A grands cris, on invita Méton, & sa compagne, de passer au milieu du cercle, & l'un de chan-

Plutarchus in Pyrrho.

De Rome l'an 472. Consuls, L. ÆMILIUS BARBULA, & Q. MARCIUS.

ter un air, l'autre de l'accompagner. La chanſon étoit réjoüiſſante. Elle excita de grands éclats de rire. Alors le ſage Citoyen, prenant un air plus ſérieux : *Courage, Tarentins, riés maintenant*, dit-il ; *lorſque Pyrrhus ſera ici, adieu les ris & la joye.* Tous ceux que la crapule n'avoit point encore abbrutis, prirent l'avis en bonne part. Le plus grand nombre en fut irrité. Ceux entre autres, qui craignoient d'être livrés aux Romains, comme les principaux auteurs du pillage de leurs Vaiſſeaux, & de l'inſulte faite à Poſtumius, le maltraitérent & le chaſſérent du Théatre. Ainſi finit la délibération, & ſur le champ, on réſolut de faire partir une Ambaſſade, pour attirer Pyrrhus à Tarente.

Orozius l. 4. c. 1. & Zonaras l. 8.

Le bruit de cette Députation, ne fût pas plûtôt répandu dans le Camp Romain, qu'Æmilius changea de conduite. Juſqu'alors il n'avoit fait la guerre aux Tarentins, que foiblement, crainte de les irriter. Tandis qu'il y avoit encore lieu à la négociation, il avoit modéré l'ardeur de ſes troupes. Lorſqu'il eut perdu l'eſpérance de conclure l'affaire à l'amiable, il employa tous les genres d'hoſtilités. Le Païs fut mis à feu & à ſang. Le Conſul prit des Villes, força des Châteaux, & porta le ravage dans tout le plat Païs. Cependant les foibles Tarentins, firent ſortir leur armée en campagne. Æmilius la battit, & la contraignit à rentrer dans ſes murs. Le Conſul uſa modérément de la victoire, ſans doute pour ne pas réduire Tarente au déſeſpoir, & pour lui faire abandonner le deſſein de recevoir Pyrrhus. Il y renvoya les priſonniers, qu'il avoit enlevés à la campagne. Tous ſe loüerent de

l'humanité & des bons traitements du Consul. De si bonnes maniéres, ramenérent bien des esprits au parti Romain. A parler en général, les Tarentins se repentirent, d'avoir refusé la paix, & condamnérent la démarche qu'ils avoient faite, d'appeller l'Epirote à leur secours. Ils en témoignérent leur regret, par le choix qu'ils firent d'un Général, pour leurs troupes, & d'un Chef pour gouverner leur Ville. Ils mirent à leur tête Agis, ami sincére des Romains, & qui toujours avoit incité ses compatriotes, à leur faire de justes satisfactions. Sous un Gouverneur si modéré, il y avoit lieu de croire, que les Tarentins, se rangeroient enfin à la raison; mais la Providence ménageoit le châtiment de Tarente, & le déréglement de ses Habitants l'avoit mérité.

De Rome l'an 472. Consuls, L. ÆMILIUS BARBULA, & Q. MARCIUS.

En effet, les Ambassadeurs des Tarentins, avoient trouvé Pyrrhus tout disposé, à quitter l'Epire, & à venir essayer ses armes, contre la Nation la plus formidable de l'Italie. Entêté des exploits d'Aléxandre le Grand, [a] il croyoit que son ombre lui avoit apparu dans les guerres passées. La mémoire toute récente de ce Conquérant, & le commerce que l'Epirote avoit

Plutar. in Pyrrho.

[a] Voici ce que Plutarque nous a conté de cette apparition prétenduë. Pyrrhus prêt à partir, pour son expédition de Macédoine, contre Demétrius, qui étoit devenu son ennemi, s'imagina voir en songe Aléxandre le Grand. Il lui sembla que ce Conquérant l'invitoit à se rendre auprès de lui. Le Roy d'Epire s'approche à l'instant. Il trouve Aléxandre, étendu sur son lit. Il reçût cependant mille caresses du Vainqueur des Perses, qui lui promit de le secourir, dans la guerre qu'il alloit entreprendre. De quel secours pourrés-vous m'être, repartit Pyrrhus, dans le triste état où je vous vois. Mon seul nom, vous suffira, répondit Aléxandre. A l'ombre de mon nom, tout pliera devant vous. Alors, selon le récit de Plutarque, Aléxandre monta sur un cheval de Nisée, & marcha devant Pyrrhus, comme pour lui frayer le chemin, & pour lui préparer de nouvelles conquêtes.

De Rome l'an 472. Consuls, L. ÆMILIUS BARBULA, & Q. MARCIUS. *S. Aug. de civit. l. 3 & Cicer. l. 2. de divin.*

eu avec les compagnons de ses victoires, avoit fait pancher son cœur, à tenter, dans l'Occident, & au Midi, ce qu'Aléxandre avoit fait, en Orient. On dit, qu'il consulta l'Oracle de Delphes, sur le succês de l'entreprise où il songeoit à s'engager. La Prêtresse, ajoûte t'on, lui fit une de ces réponses ambiguës, que l'envie de conquérir, lui fit tourner en sa faveur. L'Oracle neanmoins s'étoit exprimé de maniére, à faire entendre également, & qu'il pourroit vaincre les Romains, & que les Romains pourroient le vaincre. Les Ambassadeurs, de leur côté, avoient grossi les espérances de Pyrrhus, par leurs promesses. *Nous sommes venus*, lui avoient-ils dit, *implorer vôtre assistance, au nom de la Gréce, transplantée en Italie. Bien des Nations riches & peuplées sont lasses, ou de porter le joug Romain, ou d'avoir à le craindre. Tarente n'est pas la seule Ville, qui doit joindre ses forces à celles de l'Epire. Avec nous les Messapiens, les Lucaniens, les Samnites, les Bruttiens, & bien d'autres Peuples, n'attendent plus qu'un Chef égal aux Généraux Romains, pour anéantir leur superbe République. Tous ensemble, ils vous prêteront assés de bras, pour conquérir l'Univers. Vous pouvés compter sur trois cents mille hommes de pié, & sur vingt mille chevaux, que vous fournira la seule Italie.*

Plutarchus in Pyrrho.

Pyrrhus fit ses reflexions sur les propositions avantageuses des Ambassadeurs. Son imagination se promena dans tous les états, sur lesquels il avoit formé des desseins; & dêja il s'en crût le Conquérant. Le Roi s'en ouvrit à [a] Cynéas, son ministre, & son confi-

[a] Ce Cyneas étoit natif de Thessalie. L'art qu'il avoit de persuader, & de s'insinuer dans les esprits, le rendit supérieur à toutes les difficultés, qui se rencontroient dans ce qu'il entreprenoit, au nom de son maître. Aussi Pyrrhus lui confioit-il les négociations les plus

dent.

De Rome l'an 472.
Consuls,
L. ÆMILIUS BARBULA, & Q. MARCIUS.

dent. Celui-ci étoit tout à la fois homme de guerre, & homme de cabinet. Grand Orateur, il avoit été, dans sa jeunesse, l'Auditeur assidu, ou le Disciple de Démosthéne. Cynéas soûtenoit à la Cour, le caractere d'un Philosophe, reglé dans ses mœurs, ami de la verité, incapable de tromper par de basses flatteries, assez pliant pour exécuter, sans murmure, les ordres qu'on lui donnoit contre ses vûës, & assez complaisant, pour ne se refuser pas à des plaisirs moderés. Il étoit Epicurien, mais de la meilleure espéce: au temps que cette Secte n'étoit point encore décriée, par l'abus, que les débauchés en firent dans la suite. Aussi Pyrrhus employoit le Sage Politique, dans ses conseils, l'habile Orateur, dans ses négociations, & le brave guerrier, dans ses expéditions militaires. Il l'entretint donc sur les vastes projets qu'il méditoit. *L'Italie*, lui dit-il, *ouvre un grand Champ à ma gloire. Soumettre les Romains, c'est conquérir l'Occident. Que de facilités pour les assujettir! D'un côté l'Etrurie les occupe. De l'autre, les Pays d'en deça le Tybre; jusqu'aux Régions Maritimes, tout va prendre les armes, sous ma conduite, contre ce Peuple ambitieux. Quelle riche moisson à recüeillir parmi ces Barbares! Tu connois mieux que moi l'étenduë, & la fertilité de leurs Campagnes. Dis moi, qu'en penses-tu?* Cynéas n'avoit jamais désapprouvé l'entreprise sur l'Italie;

secretes. Ce Prince disoit ordinairement de lui-même, qu'il avoit moins établi sa domination, par sa valeur, que par les discours éloquents & persuasifs de Cynéas. Cet Orateur, au rapport de Plutarque, s'étoit acquis un empire si absolu sur les esprits, par la force de ses raisonnemens, & par ses maniéres insinuantes, qu'il avoit verifié, selon Plutarque, ce beau mot d'Euripide ὅτι πᾶν ἐξαιρεῖ λόγος ὃ καὶ σίδηρος πολεμίων δράσειεν ἄν, c'est-à-dire, que l'éloquence est aussi efficace, que le tranchant de l'épée.

De Rome l'an 472.
Consuls,
L. ÆMILIUS BARBULA, & Q. MARCIUS.

mais il connoissoit l'inquiétude de son Maître, & cette ardeur insatiable, de passer brusquement d'une conquête, à l'autre. *Vous vaincrez donc l'Italie, Seigneur, lui répondit-il. Mais de-là où tournerez-vous vos armes? La chose parle*, reprit Pyrrhus, *c'est un jeu que de traverser de l'Italie en Sicile. Là je trouverai des Etats en désordre.* [a] *Agathocle, qui contenoit les Siciliens*

[a] Agatocles s'éleva par sa valeur, de la plus vile roture, jusqu'à la souveraineté. Il nâquit à Rhege, selon Diodore de Sicile, d'un Potier de Terre, nommé Carcinus. Le brigandage, & les plus infames débauches, furent les occupations de sa jeunesse. Il suivit cependant la profession des armes, & se distingua par sa valeur. Après avoir passé par tous les degrés de la Milice, les Syracusans le choisirent pour leur Général contre les Etnéens. Ensuite il exerça le métier de Pyrate contre sa Patrie même. Deux fois, il essaya d'établir sa domination dans Syracuse, & deux fois il fut contraint d'abandonner son entreprise, & de se dérober à la poursuite des Citoyens, qui le chassérent de leur Ville. Depuis ce tems-là, ayant éprouvé toutes les alternatives de la fortune contre les Carthaginois, qui aspiroient à la conquête de la Sicile, il s'empara de Messine, de Syracuse, & de l'Isle entiére. Maître d'un Etat considerable, il porta ses armes jusques dans l'Afrique, & fit trembler Carthage. La prise d'Utique fut fatale à son fils Archagate, à qui il avoit confié le Gouvernement de cette Ville. Le nouveau Gouverneur y fut assiégé par ses propres soldats: le Pere courut au secours de son fils; mais lui-même, il tomba entre les mains des Rebelles. Il eut alors la douleur de voir ses propres enfans égorgés à ses yeux: échappé de la fureur de ces traîtres, il repassa en Sicile. Les femmes & les enfans des soldats qui avoient eû part au meurtre de ses fils, éprouvérent sa vengeance. Pas un ne fut épargné, & tous sans distinction d'âge ni de sexe, furent sacrifiés à ses ressentimens. Corfou avoit été assiégée par Cassandre. Agatocles vola au secours de l'Isle: il fit lever le siége au Macédonien, & brûla tous ses Vaisseaux. Au retour de cette expédition, il surprit les Troupes qui s'étoient soulevées contre son fils Archagate: il les fit toutes passer au fil de l'épée. La prise d'Hipponium dans la grande Gréce fut une de ses derniéres conquêtes. Mais les habitans de cette Ville égorgérent la garnison qu'il y avoit laissée. Diodore de Sicile assure que ce Prince termina sa vie par le poison que lui fit donner son petit-fils Archagate, jaloux de ce que son grand-pere l'avoit exclus de la succession à la Couronne. En effet peu de tems avant sa mort, il avoit désigné pour lui succeder au Thrône, son propre fils

par sa sagesse, est mort. Tout est en feu parmi eux, depuis que des Orateurs gouvernent leurs Villes, au gré de leurs passions. Que d'abondantes Provinces, que de terroirs fertiles se soûmettront à ma Loy! Cynéas poussa ses interrogations plus loin. *Lors donc, que la Sicile*, dit-il, *vous aura reconnu pour Maître, en quel climats porterés-vous la guerre? Belle demande*, répartit Pyrrhus! *Ma Flote me transportera en Affrique. Non, les Carthaginois ne sont pas invincibles. Peu s'en est fallu, qu'Agatocle, avec peu de Vaisseaux, n'ait surpris leurs Ports, & ne se soit fait souverain dans Carthage. Quand je l'aurai prise qui pourra me resister? La Macédoine, que je conquis autrefois, refusera-t'elle de reconnoître mon Empire. La Gréce tiendra t'elle contre l'étenduë de ma puissance? Aprês tant de victoires*, dit encore Cynéas, *que vous restera-til à faire? Alors je me reposerai de mes fatigues*, reprit Pyrrhus, *& dans le sein de la paix, je joüirai, avec toi, des plaisirs de la vie. Ah, Seigneur!* répondit le sage Philosophe, *qui nous empêche de goûter dês maintenant, ce bonheur, qu'il faudra chercher par bien des travaux, au péril de ne le trouver jamais?* Ces parolles firent quelque impression sur Pyrrhus; mais elle ne lui changérent pas le cœur. Son ambition prévalut. Il la couvrît sous le voile de la vertu. *Il est hé-*

De Rome l'an 472.
Consuls, L. ÆMILIUS BARBULA, & Q. MARCIUS.

Agathocles. Si l'on en croit Justin, il mourut d'un horrible genre de maladie, causée par une humeur putride, qui se répandit dans toutes les parties de son corps. Diodore & Justin racontent diversement les circonstances de sa mort. Elle arriva selon le calcul du Pere Petau, la quatriême année de la cent vingt-deuxiême Olympiade, de la Création du Monde l'an 3695. & de Rome 465. voyez Justin au Livre 22. & 23. Diodore de Sicile, au Livre 19. & 20. & les extraits de Monsieur le Valois. On a dit d'Agathocles, qu'il se faisoit servir en vaisselle d'or & de terre, pour se rappeller la mémoire de sa naissance, & pour engager les autres, par son exemple, à s'élever au-dessus de leur condition.

De Rome l'an 472. Consuls, L. ÆMILIUS ARBULA, & Q. MARCIUS.

réditaire dans ma famille, dit-il, *de ſecourir les malheureux. Ce n'eſt pas pour nous ſeuls, c'eſt auſſi en faveur des opprimés, qu'il faut faire la guerre.* Pyrrhus fit quelque choſe de plus. Pour cacher le deſſein qu'il avoit d'envahir Tarente, avec le reſte de l'Italie, il fit inſérer dans ſon traité avec les Tarentins, une clauſe bien artificieuſe. C'eſt que rien ne pourroit l'arrêter en Italie, auſſi-tôt qu'il auroit ſecouru Tarente, & qu'on ne l'empécheroit pas de retourner en Epire. Il voulut de plus, qu'une partie des Ambaſſadeurs reſtât dans ſes Etats, ſous prétexte de l'aider à faire les préparatifs de la guerre; mais en effet, pour avoir des oſtages, qui lui répondiſſent de la bonne foi des Tarentins.

Diod. in Eclogis.

Zonaras, l. 8.

Plut. in Pyrrho.

Après avoir pris de ſi ſages précautions, Pyrrhus hâta Cynéas de partir pour Tarente, avec une partie de ſa Flotte, & un détachement de ſes troupes. Il connoiſſoit l'éloquence inſinuante de ſon Miniſtre, & il en avoit fait uſage en plus d'une conquête. Il avoüoit même, qu'elle avoit réduit plus de Villes à ſon obéïſſance, qu'il n'en avoit ſoûmis par les armes. Cynéas obéït. Avec environ trois mille hommes de débarquement, il partit pour l'Italie. La préſence de cet habile négociateur, eût bien-tôt changé, dans Tarente la diſpoſition des eſprits. Agis qui agiſſoit de concert avec Æmilius, commençoit à eſpérer la paix pour ſa Patrie; mais, à ſon arrivée, Cynéas diſtribua ſes Epirotes dans la Ville, s'empara du gouvernément, en attendant Pyrrhus, fit dépoſer Agis; & mettre en ſa place, ſeulement pour la forme, un des Ambaſſadeurs Tarentins, qu'il avoit ramené de l'Epire. Ce n'étoit pas encore aſſés. Il falloit ſe rendre maî-

Zonaras, l. 8.

tre de la Citadelle, &, par-là, tenir les Tarentins en bride, & fixer leur inconſtance. Un Epirote, nommé Milo, vint à propos avec de nouvelles troupes, annoncer que bientôt Pyrrhus arriveroit en perſonne, à la tête d'une nombreuſe armée. Les lâches Tarentins livrérent leur Citadelle à Milo. Le pourroit-on croire de tout autre Peuple, que des ſtupides Tarentins ? La joye fut univerſelle dans leur Ville, de voir les Epirotes en poſſeſſion de leurs murailles. *Qu'elle tranquillité pour nous*, ſe diſoient-ils ! *Nos deffenſeurs ſeront chargés de tous les travaux, & nos plaiſirs ne ſeront point interrompus.* Impatiens de voir bientôt leur Tyran chez eux, les Tarentins firent partir, pour l'Epire, leurs Galléres, & leurs Vaiſſeaux de tranſport, pour conduire Pyrrhus, ſes troupes, & ſes Eléphans à Tarente. Ils chargérent ce convoi d'une groſſe ſomme d'argent, pour le Roy leur protecteur. Alors Pyrrhus ne tarda plus à partir. Cynéas & Milo lui avoient préparé les voyes, & ſa domination, dans Tarente, étoit auſſi affermie, que dans ſon Epire.

De Rome l'an 472. Conſuls, L. ÆMILIUS BARBULA, & Q. MARCIUS.

Cependant le Conſul Æmilius s'apperçût bien, que Rome n'avoit plus rien à ménager avec les Tarentins. Les nouveaux ſecours qu'ils avoient reçus, mettoient leur Ville à couvert d'un ſiége. D'ailleurs l'hyver approchoit, & la ſaiſon ne lui permettoit plus, de demeurer ſous des tentes. L'Apulie n'étoit pas éloignée du lieu, qui, dans la ſuite, alloit devenir le theâtre de la Guerre. Il réſolut d'y faire hyverner ſes troupes. Pour les y conduire, il falloit paſſer par de longs défilés, border la côte de la Mer, ſur une Gréve environnée de Montagnes, d'où les Tarentins, ſecondés par les Epirotes, pourroient les

Frontinus in ſtratag. & Zonaras, l. 8.

De Rome l'an 472. Consuls, L. Æmilius Barbula, & Q. Marcius.

accabler de traits, & rendre leur marche funeste. En effet les Romains ne furent pas plûtôt décampés, qu'une armée sortit de Tarente, pour les harceler pendant leur retraite. La Mer en un instant fut couverte de leurs Barques, chargées de [a] Ballistes, & les

[a] Les Anciens avoient leurs machines offensives, dont ils se servoient dans les combats, & dans les siéges. Les Historiens font, sur tout, mention de la Balliste, terme emprunté du Grec, pour signifier une espece de pierrier, qui, à la faveur des forces mouvantes, lançoit des pierres de trois, & quatre cens livres. Pour l'ordinaire, elles étoient de cent livres, & de cent vingt-cinq livres. De-là le nom de *Ballistæ Centenariæ*, & *Talentariæ*, que l'on trouve dans Nonnius. Souvent on chargeoit la Balliste à cartouche; c'est-à-dire, qu'elle portoit des mannequins, ou des sacs remplis de quantité de pierres, qui poussées avec impetuosité sur l'armée ennemie, répandoient, dans les rangs, la confusion, & la mort. Elle étoit aussi employée à lancer des cadavres d'hommes, & de chevaux, dans les places assiegées, pour infecter les Habitans, & la Garnison. César, au second livre de la Guerre Civile, parle d'une Balliste, qui jettoit des poutres longues de 12. pieds, & garnies de pointes de fer. La force de cette machine, étoit si prodigieuse, que, selon le témoignage de Joseph, un homme qui étoit à côté de lui, pendant le siége de Jérusalem, reçut un coup de pierre, qui lui fit voler la tête trois cens soixante & quinze pas au-delà. Il ajoûte, que le lendemain, une femme enceinte fut frappée, avec tant de roideur, que l'enfant, qui étoit en son sein, fut emporté à soixante deux pas.

Ce que nous disons des Ballistes, on le peut dire, à proportion, d'une autre ancienne machine de guerre, que les Auteurs nommoient Catapulte, de deux mots Grecs κατὰ & πέλτη. Ce dernier mot signifioit non-seulement un Pavois, ou une espece de Bouclier, dont les Amazones avoient coûtume de se servir,

Ducit Amazonidum lunatis agmina Peltis. Virg. l. 1. Eneïd.

mais encore un dard, ou une lance, selon la remarque d'Hésychius. Par le moyen de la Catapulte, on jettoit des dards, dont quelques-uns avoient jusqu'à trois coudées de long. Le jet en étoit si violent, qu'elles portoient au-delà d'un stade, ou de 125. pas géométriques. Athénée même, assûre, qu'Agesistrate avoit fait construire deux de ces machines, dont l'une avoit trois palmes en longueur; c'est-à-dire, un peu plus de deux pieds; & l'autre quatre palmes. Il dit que la premiére, jettoit jusqu'à trois stades, & la seconde, jusqu'à quatre. Selon les Auteurs tant Grecs que Latins, il n'y avoit point de cuirasse qui fut à l'épreuve de ces traits, dont plusieurs étoient quelquefois lancés du même coup. Ils attestent que ces armes meurtriéres per-

Montagnes furent occupées, par des gens armés de la fronde, & de l'arc. Pour parer contre la gresle de çoient une file entiére de soldats, rangés en bataille.

Au reste, la plûpart des Historiens ont confondu la Balliste, avec la Catapulte, ou bien; parce qu'on se servoit indifféremment de l'une, & de l'autre, pour jetter des pierres & des dards, ou parce que le nom de Catapulte, & de Balliste devint commun à ces deux sortes de machines. En effet, au rapport d'Athénée *l. 5.* Archiméde fit ériger, sur un navire du Roy Hiéron, une Balliste, qui lançoit une pierre du poids de trois talens, ou de 375. livres, & un dard long de 12. coudées, à la distance de 125. pas géométriques.

Appien *in Iberic.* donne aux Catapultes, le nom de *Saxi-jaculas*, & de *Hasti-jaculas* ὀξυβελεῖς καὶ λιθοβόλους. Cependant Polybe distingue les Ballistes des Catapultes; lorsqu'il parle des préparatifs de Philippe de Macédoine, pour le siége de Thébes. Il avoit, dit cet Historien, 150. Catapultes, & 25. Pierriers ou Ballistes. Joseph, *livre* 5. en parlant du siége de Jérusalem, par les Romains, comptoit dans leur armée 300. Catapultes, & 40. Ballistes. L'impétuosité de ces machines procédoit de l'effort des cordes, qu'on bandoit avec des treüils, des moulinets, & des cabestans. Ces cordes ordinairement, étoient faites de boyaux, ou de nerfs retords, & joints ensemble. On y faisoit aussi entrer du crin de Cheval, ou de quelqu'autre animal robuste. Les cheveux des femmes étoient même employés à ce dessein. On en avoit fait la premiére épreuve, pendant le siége du Capitole par les Gaulois. Les Romains manquérent alors de cordes. Les cheveux des Dames Romaines, au rapport de Végéce, & de Capitolinus, suppléerent à ce défaut. Elles les offrirent d'elles-mêmes, & l'essai qu'on en fit, en garantit l'usage pour l'avenir. Le dernier Auteur ajoûte, qu'en reconnoissance de ce sacrifice volontaire, on dédia dans Rome un Temple à *Venus la Chauve*, VENERI CALVÆ.

Les Ballistes & les Catapultes ne furent pas seulement connuës aux Grecs, & aux Romains. Différents Peuples s'en étoient servis dans les batailles & dans les siéges. Pline attribuë l'invention de la Catapulte aux Syriens. Diodore dit, qu'elle fut mise en œuvre, pour la premiére fois, en Sicile, du tems de l'ancien Denys le Tyran, lorsqu'il se disposoit à faire la guerre aux Carthaginois. Plutarque assûre, que ce Prince en fut l'inventeur, & qu'Archydamus, à la vûë d'un dard *Catapultaire*, s'écria Ωλετο ἀρετὰ. Par la il faisoit entendre, que la valeur militaire seroit désormais inutile, contre une batterie si formidable.

Quoiqu'en disent Diodore de Sicile, & Plutarque, l'invention de ces machines de guerre, est d'une datte beaucoup plus ancienne, que celle qu'ils ont assignée, dans leurs écrits. Il ne faut que lire le second Livre des Paralipoménes, *chap.* 25. L'Auteur Sacré y dit formellement, qu'Osias Roi de Juda, fit dresser, sur les Tours,

De Rome l'an 472.
Consuls,
L. ÆMILIUS BARBULA, &
Q. MARCIUS.

De Rome l'an 472.
L. ÆMILIUS BARBULA, & Q. MARCIUS.

leurs pierres, & de leurs fléches, Æmillius inventa un stratagême. Il plaça sur ses aîles, à la tête, & à la queuë de son Armée, pendant sa marche, ce grand nombre de prisonniers, qu'il avoit faits dans les Campagnes de Tarente. Ils étoient les seuls exposés aux coups des gens de leur Pays. Les Tarentins, qui s'en apperçurent, par compassion pour leurs compatriotes, cessérent de poursuivre les Romains. Ils arrivérent donc dans l'Apulie, & y prirent des quartiers. Pour le Consul, il retourna à Rome, où il ne reçût pas les honneurs du triomphe. Peut-être n'y fût-on pas content de ses lenteurs, devant Tarente, & de ses ménagemens, qui donnérent lieu au débarquement des Epirotes. Peut-être aussi, compta-t'on pour peu la Victoire qu'il avoit remportée. Il n'en fut pas ainsi de son collégue Marcius. Sa campagne, dans l'Etrurie, avoit été marquée par de grands avantages. L'Histoire ne nous en a point appris le détail, & la descente de Pyrrhus, a épuisé toute l'attention des Ecrivains. Tout ce que nous en sçavons, c'est que Q. Marcius triompha, aux Calendes d'Avril, pour avoir vaincu les Etrusques.

Tabula triumphales.

Le Champ de Mars venoit de donner pour Con-

& à chaque Angle des murs de Jérusalem, différentes sortes de machines, soit pour lancer des dards, voilà les Catapultes, soit pour lancer des pierres, voilà les Ballistes. *Et fecit in Jerusalem diversi generis machinas, quas in turribus collocavit, & angulis murorum, ut mitterent sagittas, & saxa grandia.* Or entre Osias, & le premier Denys, il y a une différence de près de cinq siecles. Il n'est donc pas vrai, comme le disent ailleurs Diodore, & Plutarque, que Periclès, qui gouvernoit à Athénes environ l'an de Rome 320. eût le premier inventé les machines de guerre, avec le secours d'Artémon, de Clazoméne. Nous parlerons ailleurs de la construction des Ballistes, & des Catapultes, dont nous aurons soin de donner les différentes figures.

fuls,

suls à la République P. Valérius surnommé [a] Lævinus, & Tib. Coruncanius, qui n'eut point de surnom. Ce grand homme n'étoit pas même Romain [b]. Né à Camérie, Ville municipale, où les Bourgeois avoient droit de suffrage à Rome, dans les Comices par Centuries, il fut élevé au Consulat, seulement pour son mérite. Sa naissance & ses biens étoient au-dessous du médiocre; mais sa vertu effaçoit la bassesse de son origine, & sa frugalité lui tenoit lieu de richesses. De la valeur, de la conduite, & de ce génie pour la guerre, qui fait les grands Capitaines, il en avoit plus, que ces nobles Patriciens, qui fournissoient, tous les ans, un Consul à la République. C'étoit alors le destin de Rome, que le Consul Plébéïen effaçast, presque toûjours son collégue Patricien; témoin Curius Dentatus, Fabricius, & Coruncanius. Aussi la vertu se conservoit-elle plus pure, dans une fortune médiocre, que dans l'opulence, & au milieu des honneurs. Comme il étoit important alors, d'avoir plus de deux Armées sur pied, pour résister à tant d'ennemis: les mêmes Comices, qui venoient de choisir les Consuls, avoient aussi nommé un Proconsul. C'étoit ce même Æmilius, qui, l'an passé, avoit agi contre les Tarentins. On le confirma dans le commandément de ses anciennes troupes, & on lui

De Rome l'an 473.
Consuls, P. VALERIUS, LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

Tabulæ Claudii Cæsaris apud Lugdunenses.

[a] Plutarque s'est trompé en donnant à Valérius, le surnom d'Albinus: & Zonare, en lui donnant celui de Lavinius.

[b] Ciceron paroît indiquer, dans son plaidoyé pour Plancius, que Coruncanius étoit Citoyen de Tusculum; mais le sens interrompu, & l'obscurité du texte a fait croire aux Critiques, & aux Grammairiens, qu'il n'étoit pas parvenu jusqu'à nous, en son entier. Ainsi le témoignage de l'Orateur Romain, ne peut faire preuve, contre l'autorité de Tacite, qui assure que Coruncanius étoit de Camérie.

De Rome l'an 473.
Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

ordonna, d'aller faire la guerre aux [a] Sallentins, qui s'étoient déclarés pour Tarente. A l'égard des Con-


d'Or


d'Argent

[a] Le Pays des Salentins comprenoit cette petite Contrée Méridionale, qui s'étendoit depuis le Territoire de Tarente, jusqu'au Cap d'Iapygie, autrement le Cap Salentin, aujourd'hui *Capo di S. Maria di Leuca.* Elle composoit, avec la Calabre proprement dite, cette portion de la grande Gréce, que l'on appelloit anciennement Messapie. J'ai dit avec la Calabre proprement dite. Car quelques Auteurs anciens n'ont pas laissé de donner le même nom à une partie de la Poüille, ou de l'Apulie, jusqu'au Mont Gargan. Strabon, *livre 6.* dit que les Salentins étoient originaires de Créte. Selon Festus, les Illyriens & les Candiots, se joignirent aux Locres. Après avoir erré quelque tems sur les Mers d'Italie, ils abordérent à la côte Méridionale de la Messapie, & s'établirent dans le Canton de cette Péninsule, le plus voisin de la Mer de Sicile. Le nom de Salentins, continuë le même Auteur, fut emprunté du mot Latin *Salum*, parce que la Mer bornoit ces Peuples à l'Orient, à l'Occident, & au Midy. Aussi leur pays étoit le plus Maritime de l'Italie. Pour cette raison, il est représenté, dans les Médailles, sous la figure d'un Neptune armé de son trident. C'est le symbole ordinaire des Ports de Mer. Les Historiens de l'Antiquité, & les Géographes, ont fort vanté le fameux Temple de Minerve, bâti par Idoménée, chef des Crétois, qui passérent dans cette Province. On voyoit au même endroit le Cap de Minerve, que les Auteurs Latins appellent, tantôt *Arx Minervæ*, . . *Castrum Minervæ*, . . *Minervium.* C'est présentement la Ville de *Castro.* La Tête de Minerve, qui se trouve sur une Médaille, dont le revers a pour légende ΣΑΛΑΝΤΙΝΩΝ, est un témoignage de la vénération de ces Peuples pour cette Divinité. Denys d'Halicarnasse parle d'un aûtre Temple célebre, consacré à Junon, prêt du Cap de Minerve. Il subsistoit dês le tems même d'Enée : & si l'on en croit l'Auteur, que nous venons de citer, ce Troyen offrit pour monument de son passage, une Coupe d'Airain, où étoit écrit en caracteres anciens, le nom d'Enée, qui en fit présent à la Déesse.

suls, ils tirérent au sort leurs départements. L'Etrurie échût à Coruncanius, & Lævinus fut chargé d'aller faire la guerre aux Tarentins. Il est à croire que ce fut alors, & non pas l'année précédente, qu'on multiplia les Légions des Armées Consulaires. Les besoins présents obligérent les Romains, à faire des lévées extraordinaires. A Rome, il y avoit une espéce de gens, de la plus vile populace, à qui l'on donnoit, par mépris, le nom de Prolétaires. Comme on ne les jugeoit capables d'aucune autre fonction, que de peupler la Ville, & de donner des Citoyens à la République, on ne les enrôloit jamais, & tandis que les autres marchoient en Campagne, on laissoit ceux-ci croupir dans l'oisiveté. Sage politique, d'attacher de la honte à ne pouvoir servir la Patrie, dans ses Armées! Par-là Rome excitoit l'émulation de ses Citoyens, à se rendre dignes, & à se faire honneur, d'être admis au nombre des guerriérs. Ces Prolétaires néanmoins eurent le plaisir, alors, de se voir enrôlés comme les autres. On les fit marcher en Campagne, & les trois Armées Romaines s'avancérent vers les lieux de leur destination.

De Rome l'an 473. Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

Pyrrhus étoit dês-lors arrivé à Tarente. Avant que de quitter l'Epire, il avoit pourvû au gouvernement de ses Etats, pour le temps de son absence. Sa femme Antigone, lui avoit donné un fils, qui portoit le nom de Ptolémée, & qui comptoit dêja quinze ans. Pyrrhus le laissa en Epire, pour la régir. A l'égard de ses deux cadets, [a] Alexandre & Hélénus, il

Justinus, l. 17. & 18.

[a] Après la mort d'Antigone, fille de Bérénice, qui s'étoit mariée en secondes nôces, à Ptolémée Roy d'Egypte, Pyrrhus épousa plusieurs femmes. La premiére étoit fille d'Autoleon Roy des Péoniens. La

De Rome l'an 473.
Consuls,
P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

les mena avec lui en Italie, pour lui servir de consolation, & d'amusement, dans une longue expédition. Avant que de partir, il avoit emprunté des Rois ses amis, des Vaisseaux, de l'argent, & des troupes. Sur tout, il conduisit avec lui, outre ses Epirotes, bon nombre de Thessaliens, & environ sept mille de ces braves Macédoniens, qui, sous Alexandre, avoient conquis l'Asie. On n'avoit guéres vu, au Lévant, de plus magnifique appareil de guerre. La Flotte de Pyrrhus étoit composée, des Vaisseaux de l'Epire, de ceux que le Roi [a] Antigonus lui avoit envoyés, & des Galléres de Tarente. Son Armée étoit de [b] vingt-deux mille hommes de pied, [c] de trois mille chevaux,

seconde se nommoit Bircenna, fille de Bardullis Roy des Illyriens. La troisiême fut Lanassa, fille d'Agathocles de Syracuse. Celle-cy lui apporta en dot, l'Isle de Corcyre, dont son pere s'étoit emparé. Il eut d'elle, un fils, nommé Alexandre. De Bircenna, il eut Hélénus, qui fut le plus jeune de ses enfans. L'éducation fortifia, dans ces Princes, le génie guerrier, qu'ils reçurent en naissant. Plutarque dit, à ce sujet, qu'un de ces jeunes Princes demanda un jour à son pére, quel étoit celui de ses enfans, à qui il destinoit la Couronne d'Epire ? à celui, répondit aussi-tôt Pyrrhus, dont l'épée sera la plus pointuë. Au reste, Pyrrhus, à la faveur des grandes Alliances, qu'il contractoit par ces nouveaux mariages, avoit en vûë d'affermir sa puissance, & d'étendre les bornes de son Empire. Il se broüilla cependant avec Lanassa. Jalouse de la préference, qu'il donnoit à ses autres femmes, elle se retira à Corcyre ; & se maria avec Démétrius.

a Antigonus, surnommé *Gonata*, du nom de la ville de Gones en Thessalie, regnoit alors sur une petite partie de la Gréce, qui lui avoit été conservée du débris de la Macédoine, après la mort de son Pére Démétrius Poliorcétes.

b Parmi ces vingt-deux mille hommes de pied, Plutarque compte deux mille archers.

c Justin, *liv.* 17. dit que la Cavalerie de Pyrrhus étoit composée de quatre mille hommes, que Ptolémée lui envoya, avec cinq mille hommes de pied, & cinquante élephants, dont Plutarque réduit le nombre à vingt. Pyrrhus, pour cimenter l'alliance qu'il fit avec Ptolémée, avoit épousé sa fille, & pendant son absence, il avoit mis ses Etats sous la protection de ce Prince, contre les entreprises des Roys voisins.

De Rome l'an 473.
Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.
Zonaras, l. 8.

de cinq cens frondeurs, & de vingt éléphans, [a] que Ptolémée, pour lors Roy de Macédoine, lui avoit prêtés, seulement pour deux ans [b]. Tout prudent qu'étoit Pyrrhus, son impatience d'être bientôt en Italie, le fit tomber dans une faute qui pensa lui coûter cher. Sans attendre les beaux jours du Printemps, il mit à la voile sur la fin de l'Hyver, dans un tems, ou de rudes tempêtes agîtent violemment les eaux. En effet, à peine étoit-il en haute Mer, que les flots se soulevérent, & qu'un vent de Nord dissipa sa Flotte, & la jetta en diverses plages. Pour son Vaisseau, comme il étoit grand, & de haut bord, il tint contre la Mer. Par l'adresse de ses pilotes, il fit sa route, & arriva sur les côtes de l'Italie. Le petit nombre de Bâtimens, qui l'avoient suivi, vint échoüer sur les Rochers, qui bordent la Messapie. Un nouvel accident pensa faire périr le Navire qui le portoit. Tout à coup il s'éleva un vent de Terre, qui répoussa Pyrrhus en haute Mer. Lorsqu'il étoit prêt d'arriver proche du rivage, la Mer fut presque insoûtenable, & la prouë de son Vaisseau, fut violemment frappée, par des vagues assés fortes, pour la fracasser. Ce nouveau péril fut le plus grand de ceux, qu'il eût essuyés dans la traversée. Cependant la terre n'étoit pas éloi-

Plut. in Pyrrho.

a Ce Ptolémée est celui qui fut surnommé *Ceraunus*, ou le Foudre. Il fut fils de Ptolémée Lagus, & de sa premiére femme Euridice. Il étoit alors en possession du Royaume de Macédoine, qu'il avoit enlevé, avec la vie, à Seleucus *Nicanor*, ou *Nicator*, comme celui-ci l'avoit ravi, à Lysimachus.

b Justin, *livre* 17. ajoûte, que Pyrrhus avoit emprunté, pour son expédition, une somme d'argent du Roi Antiochus prémier, surnommé *Soter*, ou Sauveur. Ce Prince avoit accompagné son pere Seleucus *Nicator*, à la fameuse bataille d'Ipsus, contre Antigonus, & Démétrius. Il étoit devenu Roy de Syrie, après la mort de son pere.

De Rome l'an 473. P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

gnée, & l'on pouvoit la gagner à la nage. L'intrépide Pyrrhus ne délibera point. Il se jetta à l'eau. Après lui ses Gardes, & ceux de ses amis qu'il avoit sur son bord, imitérent son éxemple : sans doute pour veiller sur sa personne, & pour détourner sa perte. Ce ne fut pas sans peine qu'il lutta contre les flots. Enfin, il ne prit terre, qu'au lever de l'aurore, lorsque le vent fut appaisé, & à l'aide des Messapiens, qui se trouvérent sur le rivage. Ceux-ci sécoururent encore les Bâtimens de sa Flotte, que la tempête avoit fait échoüer sur leur côte. Ainsi Pyrrhus se vit, à son arrivée, escorté seulement de deux mille hommes, avec peu de Cavalerie, & de deux Eléphans, animaux qu'on n'avoit point encore vûs en Italie. Le reste de sa Flotte erroit à la merci des vents.

Plut. in Pyrrho.

Le Roy d'Epire traversa la Messapie, par terre, pour se rendre à son terme. Aussi-tôt qu'on eût appris son avanture à Tarente, Cynéas vint audevant de lui, avec une escorte, & le consola par sa présence. Enfin Pyrrhus entra dans Tarente, aux acclamations de tout le Peuple. Dans l'air, Pyrrhus avoit je ne sçai quoi de grand, & de majestueux. Cependant son visage étoit plus propre à inspirer de la terreur, que de la confiance. Son agileté de corps égalloit celle d'Alexandre le Grand, que les Roys d'Orient se plaisoient si fort à imiter. Pyrrhus seul sçût le copier par les plus beaux endroits. Au milieu d'un combat, on auroit pris le Roi d'Epire, pour le Roy de Macédoine. Dans la bouche, il portoit une marque de la vigueur de son corps. [a]. A la machoire supérieure, au lieu de

[a] Ce n'est pas la seule chose singuliére, que Plutarque ait écrite de Pyrrhus. Cet Auteur, aussibien que Pline, au Livre *7. ch.* 2. débi-

De Rome l'an 473.
Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

dents séparées, il n'avoit qu'un seul os, formé en demi cercle, sans autre intervalle, que quelques rayes, qui traçoient l'endroit, où auroient dû être ses dents, s'il en eût eu. Pour l'esprit, Pyrrhus [a] l'avoit délicat, pénétrant, & cultivé. Contre l'ordinaire des Rois de la Gréce, il ne se plaisoit qu'aux sciences utiles, & il méprisoit celles, qui sont de pur amusement. On loüoit, un jour, devant lui, deux excellents Musiciens, & on lui demandoit, auquel il donnoit la préférence. Sans répondre à la question, il fit l'éloge d'un habile guerrier. Aussi nul ne sçut, mieux que lui, l'art de la guerre. Ce n'étoit pas seulement par usage, qu'il l'avoit appris, c'étoit par principes, & par les régles. On dit qu'il [b] avoit composé plusieurs vo-

tent des contes, qui n'ont pas la moindre ombre de vrai-semblance. Ils assurent, que Pyrrhus avoit le don de guérir les maux de rate. Ce Prince, disent-ils, se préparoit à cette opération, par le sacrifice d'un cocq blanc. Aprês quoi, il faisoit coucher le malade sur le dos, & pressoit doucement de son pié droit, la partie mal affectée. Il n'y avoit point, continuënt-ils, d'homme si pauvre & si abject, en faveur de qui il ne fît ce reméde. Pour toute récompense, il ne demandoit que le cocq, qui avoit été sacrifié. Ce qu'ils ajoûtent de la vertu divine, qu'exhaloit le gros doigt de son pié, est de la même nature.

[a] Il est donc étonnant que Cicéron, au second Livre de la Divination, ait compris Pyrrhus même, dans ce vers d'Ennius, où ce Poëte dit de la Race des Eacides, que la stupidité y fut héréditaire, & qu'elle n'eut en partage, que la valeur guerriére.

Semper fuit stolidum genus Æacidarum,
Bellipotentes magis, quam sapientipotentes.

Plutarque n'a pas porté de ce Prince, le même jugement que Cicéron.

[b] Cicéron a fait mention de ces Livres, que Pyrrhus composa, sur l'art militaire. C'est ainsi qu'il s'en exprime, dans la 25. Epître adressée à Pœtus, *Liv. 9. Summum me ducem litteræ tuæ reddidere. Plane nesciebam te tam peritum esse rei militaris. Pyrrhi te libros, & Cineæ video lectitasse.* Ce témoignage de Cicéron, est, en quelque sorte, un désaveu de ce qu'il avoit dit, au désavantage de ce Prince, dans le second Livre de la Divination.

De Rome l'an 473.
Conſuls,
P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

lumes, ſur les campements, & ſur [c] les évolutions militaires. Il n'eſt donc pas ſurprenant, qu'Annibal interrogé, qui, des grands Capitaines, il eſtimoit le plus, [b] compta Aléxandre pour le premier, mit Pyrrhus au

[a] Donat, dans ſon Commentaire ſur l'Eunuque de Térence, aſſure que Pyrrhus avoit imaginé une eſpéce de jeu d'échets, pour repréſenter les différentes attaques, & les évolutions d'une armée rangée en bataille. *Pyrrhus peritiſſimus ſtratagematum fuit; primuſque, quemadmodum ea diſciplina per calculos, in tabula, traderetur, oſtendit.* Tite-Live, au Livre 35. rend le même témoignage à Pyrrhus, ou plûtôt il fait ainſi parler Annibal, au ſujet de ce Roy. Il fut le premier, dit-il, qui ſçut parfaitement l'art de camper, de choiſir ſon terrain, & de diſtribuer les poſtes, avec avantage. *Caſtra metari primum docuiſſe, ad hoc neminem elegantius loca cepiſſe, præſidia diſpoſuiſſe, &c.*

[a] Plutarque raconte la choſe un peu différemment, dans la vie de Pyrrhus. Voici le texte de cet Hiſtorien. *Annibal diſoit, que de tous les grands Capitaines, Pyrrhus étoit le premier, en expérience, & en capacité. Il donnoit le ſecond rang à Scipion, & ſe réſervoit le troiſiême, comme nous l'avons écrit dans la vie de Scipion.* Nous ne conteſterons point à Plutarque, ce qu'il dit avoir écrit dans ce dernier ouvrage, qui n'eſt point parvenu juſqu'à nous. Seulement nous remarquerons, que cet Auteur, dans la vie de Flaminius, n'eſt pas d'accord avec lui-même. Il y rapporte le jugement d'Annibal, autrement que dans la vie de Pyrrhus. Ce Général, dit-il, & Scipion l'Africain, eurent une entrevûë à Epheſe. La converſation tomba ſur ceux des Généraux d'armées, qui méritoient la préférence. Annibal céda la premiére place à Aléxandre, la ſeconde à Pyrrhus, & s'attribua la troiſiême. Ici l'excluſion eſt donnée à Scipion. Et dans la vie de Pyrrhus, ce Romain occupe le ſecond rang. Il n'y eſt pas même queſtion d'Aléxandre le Grand. Plutarque ſe ſeroit-il contredit dans ces deux endroits? Ou bien Annibal auroit-il jugé différemment, en deux différentes rencontres? Tite-Live, *Liv.* 35. n'a pas oublié ce trait hiſtorique. Mais ſon réçit ne s'accorde point avec celui de Plutarque. Selon cet Auteur, Annibal ne ſe plaçoit qu'au troiſiême rang. Il avoit deſtiné la premiére place à Aléxandre, & la ſeconde à Pyrrhus. Scipion qui ſe vit exclu, continuë le même Auteur, repartit alors, en riant: *Que diriés-vous, Annibal! Si vous m'aviés vaincu? Je m'eſtimerois,* répondit alors le Carthaginois, *au-deſſus d'Aléxandre, au-deſſus de Pyrrhus, & au-deſſus des plus grands Capitaines.* Parler de la ſorte, c'étoit faire entendre, que Scipion n'avoit point ſon égal, & ne devoit pas entrer en comparaiſon, avec les autres Généraux. Qui en croirons-nous, de Tite-Live, ou de Plutarque? Quoiqu'il en ſoit, nous avons ſuivi l'ordre le plus naturel, conformément aux deux textes de

ſecond

second rang, Scipion au troisiême, & se nomma le dernier. Le cœur de Pyrrhus *a* fut magnanime, tendre pour les malheureux, *b* & sur tout plein de reconnoissance pour ceux, qui l'avoient obligé. On le vit pleurer un jour, non pas tant de la perte d'un ami, comme il l'avoüa lui-même, que de n'avoir point eu le tems, & l'occasion, de reconnoître ses services. Les seuls défauts de Pyrrhus, furent l'ambition, & l'inconstance. Pour son ambition, on peut dire, qu'elle

De Rome l'an 473.
Consuls,
P. VALERIUS LÆVINUS, &
TIB. CORUNCANIUS.

Plutarque, pris conjointement. Ainsi nous avons laissé à Aléxandre la première place, qu'Annibal lui donne, dans la vie de Flaminius, & à Scipion, celle que le même Général lui donne, après le Roy d'Epire, dans la vie de Pyrrhus. Nous ajoûtons ici, qu'Antigonus interrogé, qui étoit le plus grand Capitaine, répondit aussi-tôt, *Pyrrhus, pourvû qu'il vieillisse.*

a On lit, dans l'Histoire de Pyrrhus, un trait bien marqué de la grandeur d'ame de ce Prince. Il est rapporté par Plutarque. Lorsque Pyrrhus séjournoit en Ambracie, il apprit qu'un malhonnête homme se déchaînoit contre lui, avec fureur. Ses Favoris lui représentoient, qu'il étoit de son honneur, de se défaire d'un ennemi si déclaré, ou de le chasser avec ignominie. Pyrrhus se contenta de répondre, qu'il étoit plus à propos de laisser ce misérable répandre ses invectives, parmi un petit nombre de gens, que de l'envoyer ailleurs étourdir les Peuples, de ses clameurs, & de ses discours emportés. Ce qui rendit Pyrrhus plus recommndable, ajoûte Plutarque, ce fut son caractére doux, & bienfaisant, à l'égard ceux, qui avoient eu part à ses bonnes graces. Sur quoi le même Auteur raconte, que ce Prince fut pénétré de la plus vive douleur, à la nouvelle qu'il apprit de la mort d'Æropus, qui lui avoit rendu de grands services. *Ce n'est pas*, disoit-il, *sa mort qui m'afflige. Il a payé le tribut qu'il devoit à la nature. Mon chagrin est d'avoir différé trop long-tems, à lui donner des marques de ma reconnoissance, & de m'être privé, par ces délais, du plaisir de lui témoigner ma gratitude, en le comblant de bienfaits.*

b L'éloge que Cicéron fait de Pyrrhus, est remarquable. Deux Généraux, dit-il, dans le Livre de l'amitié, ont disputé aux Romains l'Empire de l'Italie, Pyrrhus, & Annibal. Rome conserve encore le souvenir de la probité du premier. Le second, par sa cruauté, a rendu son nom, & sa mémoire exécrable à nôtre Ville. *Cum duobus ducibus de Imperio in Italiâ decertatum, Pyrrho, & Annibale. Ab altero, propter probitatem ejus, non nimis alienos animos habemus. Alterum, propter crudelitatem, semper hæc civitas oderit.*

De Rome l'an 473. Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

étoit moins animée par la cupidité de s'enrichir, & de posséder de vastes régions, que par la gloire d'avoir vaincu. Si les Romains eussent été moins renommés par leur valeur, je ne sçai, si Pyrrhus eût été tenté de se mesurer avec eux. A l'égard de son inconstance, elle fut plus marquée. [a] Il commençoit bien des projets, sans les suivre; & après avoir essayé d'un ennemi, il aimoit à éprouver d'un autre.

Un Prince actif & vertueux, dans Tarente, fut l'admiration d'un Peuple paresseux, & incontinent. On s'attendoit, qu'il se chargeroit lui seul des fatigues de la guerre, & qu'il n'exposeroit au danger, que ses seuls Epirotes. Dans les premiers jours, Pyrrhus dissimula ses desseins, & laissa les Tarentins, dans la joüissance de leurs plaisirs. En vain le Consul Lævinus parut dans la Lucanie, avec une grosse armée, & y fit quelque dégât: L'Epirote ne s'en ébranla pas. Il attendoit ses Vaisseaux dispersés sur la mer Ionienne, & réfugiés en divers Ports. Ils abordérent enfin, les uns après les autres, & l'armée qu'il avoit embarquée, se trouva complette. On y comptoit un peu moins de trente mille hommes, & de vingt élephants. Pendant son inaction, Pyrrhus eut le tems de réfléchir, sur les mœurs des Tarentins. Il trouva beaucoup de légéreté dans leur esprit, &, dans leur cœur un penchant furieux pour la volupté. Il comprit, qu'avec de telles dispositions, ils ne pourroient guéres manquer de cau-

[a] Justin, au Livre 25. de son Histoire, a parfaitement bien exprimé le génie de Pyrrhus. *Ut ad devincenda regna invictus habebatur, ita devictis, acquisitisque, celeriter carebat. Tanto melius studebat acquirere imperia, quam retinere.* Aussi Antigonus, au rapport de Plutarque, comparoit-il le Roy d'Epire, à un joüeur, qui joüe heureusement; mais qui ne sçait pas profiter de son bonheur.

ser leur ruïne, & d'y entraîner jusqu'à leurs défenseurs. Aussi-tôt donc qu'il se vit le plus fort, dans Tarente, il entreprit d'en réformer les désordres. Le Théatre étoit le lieu, où les gens oisifs venoient perdre le tems, & où les broüillons excitoient le Peuple, par des harangues séditieuses. Il le fit fermer. Tous les jours, on s'assembloit dans des parcs, & sous des portiques, où, en se promenant, on parloit de la guerre, & de la paix, & l'on régloit le Gouvernement, selon ses caprices. Il en défendit l'entrée. Les festins, les mascarades, les comédies occupoient, le jour & la nuit, ces hommes désoccupés, & voluptueux. Il en interdit l'usage. Le maniment des armes, & les exercices militaires, étoient presque entiérement bannis de Tarente. Il les rétablit. Les enrôllements s'y firent, avec exactitude. On tint un Registre de la jeunesse propre à porter les armes, & l'on en fit un choix judicieux. Pyrrhus ordonna à ceux, qu'il commit pour faire ces levées, de choisir les plus grands hommes, & les mieux faits. *Je me charge moi*, ajoûta-t'il, *de les rendre courageux.* En effet, il n'en fit pas des corps séparés. Il les incorpora dans ses [a] Phalanges, & ne s'en servit, que com-

De Rome l'an 473.
Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

Frontinus in strатag.

[a] Nous avons dêja donné, dans le quatriême volume de l'Histoire Romaine, une idée générale de la Phalange. Mais le récit des guerres, que les Grecs auront, dans la suite à soûtenir contre les Romains, demande une connoissance plus suivie, & plus détaillée de leur ancienne maniére de combattre.

Poliænus, au Livre premier des stratagêmes militaires, fait remonter l'origine de la Phalange, jusqu'aux tems héroïques. Il écrit, que Pan, compagnon des exploits de Bacchus, fut le premier qui ordonna son Infanterie, en forme de Phalange. Pour la Cavalerie, il la rangea sur les deux aîles, *ad cornu dextrum, & sinistrum.* Delà, selon le même Auteur, les Poëtes ont représenté ce prétendu demi Dieu, avec deux cornes à la tête. D'autres ont crû, que la gloire de cette invention appartenoit à Ménesthée, onziême Roy d'Athénes. Diodore de Sicile, & la plûpart des Auteurs, reconnoissent Philippe de Macédoine, comme l'inven-

De Rome l'an 473.
Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

me de recruës. Par là, il prévint les séditions des troupes Tarentines, & par là, il les accoûtuma à la discipline

teur de la Phalange, ou du moins, comme celui qui la perfectionna. Ce Prince en avoit trouvé le modéle dans Homére. Le Poëte, au cinquiême Livre de l'Iliade, peint l'union des Chefs de l'armée Grecque, sous la figure d'un Bataillon, dont les Soldats, par la jonction des boucliers, formoient un corps impénétrable aux traits de l'ennemi :

Ἀσπὶς ἄρ' ἀσπίδ' ἔρειδε, κόρυς κόρυν, ἀνέρα δ' ἀνήρ.

La Phalange des Macédoniens, dit Quinte-Curce, au Livre troisiême, est un corps d'Infanterie, qui combat de pié ferme, & se tient si serré dans ses rangs, que les hommes & les armes, font comme une barriére inaccessible. Ils sont si bien dressés, & si attentifs au commandement de leurs Chefs, qu'au moindre signe, on les voit suivre leurs Enseignes, garder leurs rangs, & faire tous les mouvements propres de l'exercice militaire. Polybe, Livre 17. en parlant de la Phalange, dit que rien n'étoit capable de lui résister de front, ni d'en soutenir le choc. C'est un corps de bataille, continuë le même Auteur, dont les files sont tellement serrées, que chaque homme n'a pour lui, & pour ses armes, que l'espace de trois piés. Ceux qui composoient ce Bataillon formidable, étoient armés de Sarisses. On appelloit ainsi de longues piques, qui, dans leur premiére institution, avoient seize coudées, c'est-à-dire, vingt-quatre piés en longueur. On les réduisit dans la suite à quatorze coudées, ou à 21. piés, afin d'en rendre l'usage plus facile. Quand donc les picques du premier rang étoient en arrêt, elles s'étendoient au moins de dix coudées, vers l'ennemi. Car il en faut diminuer quatre coudées, qui se perdoient entre les mains du Soldat, qui la présentoit, & vers l'extrêmité de la hampe. Par conséquent, les picques du second, du troisiême, du quatriême, & du cinquiême rang, étoient assés longues, pour atteindre au-delà du premier rang, les unes plus, les autres moins, à proportion de la distance des rangs. De tout ceci, on peut concevoir, ajoûte Polybe, quelle doit être la force de la Phalange, lors qu'elle donne tête baissée contre l'ennemi. Il est vrai, que les Soldats du cinquiême rang, ne peuvent combattre avec leurs picques; cependant ils ne laissent pas, de les faire passer au-delà de ceux qui les précédent, afin que les premiers rangs, se maintiennent dans cet état de consistance, qui fait la principale force de cette milice. De plus, cet assemblage de picques, dont le front de la Phalange étoit hérissé, ne servoit pas peu, par son mouvement continuel, à parer contre les traits de l'ennemi. S'agissoit-il d'attaquer? Cette assemblage terrible de Picquiers, comme un rempart mobile, s'avançoit, tout d'une piéce, sans flotter, & sans se désunir dans sa marche. Ce vaste corps, dont toutes les parties étoient liées, & se soûtenoient mutuelle-

pline militaire. Sur tout, il leur fut défendu, ſous peine de la vie, de deſerter, & de s'abſenter des montres ordinaires.

De Rome l'an 473.
Conſuls,
P. VALERIUS LÆVINUS, &
TIB. CORUNCANIUS.

ment, tomboit, avec roideur, ſur un Bataillon, le chargeoit avec violence, & l'enfonçoit immanquablement, ſans que rien fût capable, ou de lui réſiſter, ou de lui faire lâcher pié. Il eſt aiſé de comprendre, que le premier rang ſecondé, & pouſſé par le ſecond, celui-ci par le troiſiême, & ainſi de ſuite, renverſoit tout ce qui mettoit obſtacle à ſon paſſage. Enfin, tandis que la Phalange ſe conſervoit dans cette union, l'effort des derniers, qui marchoient toujours en avant, ne permettoit pas de reculer à ceux qui les précédoient. Une telle diſpoſition d'armée, devenoit encore plus redoutable, à l'égard des Romains. Polybe nous apprend, qu'outre l'eſpace de trois piés, qu'un Soldat Légionnaire occupoit, pour lui, & pour ſes armes, il y avoit encore un intervalle de trois piés, entre chaque Fantaſſin. Par conſéquent, un ſeul homme de pié avoit en tête deux Phalangites, & il lui falloit affronter dix fers de picque; car, ſelon ce que nous avons dit ci-deſſus, les fers du ſecond, du troiſiême, du quatriême, & du cinquiême rang, paſſoient au-delà du premier. Afin de mieux faire connoître la diſpoſition de la Phalange. Il faut remarquer,

1. Que les Grecs, pour ranger une armée en bataille, plaçoient, aſſés ordinairement, leur Cavalerie aux deux aîles, & leur Infanterie dans le centre.

2. Parmi les gens de pié, on en comptoit de trois ſortes, ceux qu'on appelloit *Oplitæ*, ou *Cataphracti*, qui étoient armés de toutes piéces. Ils avoient de longues picques, & de grands boucliers ronds. Les autres ſe nommoient *Peltaſtæ*. Ceux-ci, formoient une troupe Mitoyenne. Ils portoient de courtes lances, & une rondache échancrée, à qui les Anciens donnoient le nom de *Pelta*. Ceux de la troiſiême eſpéce étoient armés à la légére. Ils n'avoient ni bouclier, ni cuiraſſe. Ils combattoient de loin à coups de pierre, & ils lançoient des javelots.

3°. La même différence s'obſervoit dans la Cavalerie. Entre les gens de cheval, les uns étoient armés peſamment, & leurs chevaux étoient bardés de toutes parts. Les autres plus légérement armés, combattoient de près avec des lances. Les troiſiêmes enfin, qu'Elien, dans ſon traité de la milice des Grecs, a diſtingués par le nom de Tarentins, avoient des armes de jet, & ils eſcarmouchoient, en caracollant au tour de l'ennemi. Parmi ces derniers, le même Auteur comprend cet eſcadron de Cavaliers, qui, après la ſeconde ou la troiſiême décharge, attaquoient les Ennemis de près, & en venoient aux mains.

4°. L'Infanterie peſamment armée, faiſoit toute la force de la Phalange. Les Soldats y étoient diſtribués par rangs, & par files. L'étenduë des rangs donnoit la longueur, ou la largeur du batail-

De Rome l'an 473. Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORNUCANIUS.

De si bons réglements, parurent intolérables à des gens, accoûtumés de vivre dans la molesse. Les Talon. Les files en faisoient la hauteur, ou la profondeur. Une file étoit plus ou moins longue, selon le besoin, & les circonstances. Quelquefois on comptoit 16 Soldats dans chacune, quelquefois 32. quelquefois davantage. On multiplioit ces files, jusqu'au nombre de 256, à côté l'une de l'autre, de sorte, que le front de cette milice étoit de 256 Soldats, & la profondeur de 16, ou de 32, rarement de huit. Chaque file avoit du moins trois Chefs, l'un posté à la tête, l'autre à la queuë, & le troisième au milieu. Le premier s'appelloit *Lochagos*, ou Chef de file, le second *Vragos*, ou Serre-file, le troisième *Dimoerites*, ou Chef de demie-file. Elien fait aussi mention d'un Chef de quart de file, qu'il nomme *Enomotarches*.

50. Le corps de la Phalange, se formoit par divisions. Elien nous les a représentées sous différents noms. La premiére division (*Dilochia*) étoit de deux files, la seconde (*Tetrarchia*,) de quatre files. La troisième (*Taxis*) avoit huît files. La quatrième (*Syntagma*;) ou selon d'autres, *Xenagia*, en rassembloit seize. Ces quatre divisions avoient leurs Chefs, l'un appellé *Dilochites*; pour la premiére, l'autre *Tetrarches* pour la seconde, le troisiéme *Taxiarchos*, & le quatrième *Syntagmatarches* pour les deux suivantes. La derniére division contenoit 256 hommes d'armes, en ne supposant dans la Phalange que 16 hommes de profondeur; sans compter cinq Officiers hors des rangs, qui étoient assignés à cette troupe; sçavoir le porte-enseigne, le sergent, le trompette, le porteur de bulletins pour le mot du guet, & le Hérault de camp. Ces 256. Soldats, formoient un Bataillon quarré, qui contenoit 16 hommes de front, & 16 de profondeur. En doublant la quatrième division, & les autres suivantes, on aura trente-deux files, ou la *Pentacosiarchie* de 512 hommes, avec leur commandant (*Pentacosiarches*) la *Chiliarchie* de soixante-quatre files, & son commandanr (*Chiliarches*) la *Mérarchie*, de cent vingt-huit files, & son principal Officier (*Merarches*; enfin la *Phalangarchie* de 256 files, avec son colonel (*Phalangarches*, ou *Strategos*.) Cet assemblage de toutes les files, s'appelloit proprement Phalange. Il étoit composé de 4096. Soldats, à raison de 256. pour le front, & de 16 pour la hauteur. Ce nombre n'étoit pas tellemenr arrêté, qu'on ne l'augmentât souvent, à proportion des forces de l'ennemi, qu'on avoit à combattre. Cela est si vrai, que les Auteurs des Tactiques donnent à la Phalange 16384 Soldats. Au rapport d'Arrien, celle d'Alexandre avoit 120. hommes de profondeur. Appien *in Syriacis*, fixe ce corps d'armée à 16000. hommes, conformément à l'ordre établi par Philippe de Macédoine. Le même Auteur assûre, que ce Bataillon se partageoit en dix parties. Selon lui, chaque dixième avoit de front, cinquante hommes armés, & trente-deux, dans sa hauteur. Tite-Live, *livre* 33. met un pa-

rentins s'apperçurent, qu'en faiſant venir un protecteur, ils s'étoient donné un maître. Leur principal

De Rome l'an 473.
Conſuls,
P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORNUCANIUS.

reil nombre de Soldats, dans la Phalange de Philippe fils de Démétrius. Caracalla, comme l'aſſure Xiphilin, dans la vie de cet Empereur, avoit formé la ſienne ſur le même modéle. D'autres ont dit que la Phalange étoit compoſée de huit mille hommes. De ce peu d'accord des Auteurs, il réſulte, que le nombre des Phalangites étoit plus, ou moins grand, ſelon la diverſité des temps, des lieux, du terrain, & des Nations, contre qui les Grecs avoient à ſe défendre. Nous diſons la même choſe des formes différentes, que les généraux donnoient à leurs Phalanges. Quelquefois, ils en diminuoient le front, pour en augmenter la hauteur. D'autrefois, ils en diminuoient la hauteur, pour en augmenter le front: tantôt ils la diſpoſoient en Bataillon quarré, tantôt en forme de coin, tantôt en cercle, en demi-cercle, en triangle, en croiſſant. Enfin, elle faiſoit face des deux côtés, lorſqu'elle étoit atttquée par devant, & par derriére. Ces arrangemens, qui varioient de tems, à autre, ſuppoſoient des vûës différentes, dans celui, qui avoit le commandément général de l'Armée.

6°. Elien conſidére la Phalange, dans trois ſituations diverſes, avant le combat, dans l'attaque, & dans la défenſe. Avant le combat, les rangs & les files étoient ſéparés par des intervales, en ſorte que chaque Soldat avoit pour lui, quatre coudées, ou 6. pieds, en tous les ſens, à droite, à gauche, & derriére lui. Souvent les intervalles étoient occupés par des Eléphants, ſur le dos deſquels, on élevoit des tourelles, pleines de gens armés. Lorſque les Phalangites ſe diſpoſoient à l'attaque, ils preſſoient les rangs, & les files, de maniére que chacun d'eux n'occupoit que deux coudées, ou trois pieds. Cette diſtance étoit néceſſaire pour meſurer ſes coups, & pour tourner à droite, ou à gauche. C'eſt ce qu'on appelloit, parmi les Grecs, faire la *Pycnoſe*, ou ſerrer les rangs. S'agiſſoit-il de ſe mettre en défenſe, pour ſoûtenir l'effort des ennemis; la Phalange faiſoit le *Synaſpiſme*; c'eſt-à-dire, que les files, & les rangs, ſe réüniſſoient, ſans laiſſer qu'un très-petit intervalle: tellement qu'un Phalangite n'avoit pour lui, & pour ſes armes, qu'une coudée de terrain. Alors les Soldats, en joignant leurs Boucliers, formoient un eſpéce de parapet, qui déroboit aux aſſaillants la vûë du Bataillon, dans toute ſa profondeur; & leurs picques pointées contre l'Ennemi; tenoient lieu d'une barricade, ou d'un retranchement, qu'il étoit dangereux de forcer.

7°. Dans le beſoin, la Phalange changeoit, tout à coup, ſa premiére ſituation, par un mouvement ſubit, ou de la droite à la gauche, ou de la gauche à la droite, & en faiſant volte-face, de la tête à la queuë. Les Phalangites étoient exercés, pour cet effet, à certaines évolutions, qu'Elien deſigne, ſous les noms de *Macédonique*, de *Laconique*, de *Crétoiſe*, de *Périſpaſme*, & d'*Ecpériſpaſme*.

De Rome l'an 473.
Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.
Justin. Libr. 25. Plutarchus in Pyrrho.

embarras, étoit d'avoir à loger, chés-eux, un si grand nombre d'Etrangers. Ils se plaignoient, sur tout, des

Les trois premiéres, avoient été imaginées, par les Macédoniens, les Lacédemoniens, & les Crétois. Le Périspasme consistoit à faire deux conversions, de la droite à la gauche, il falloit trois conversions pour l'Ecpérispasme.

8°. La Phalange recevoit différents nom, selon la forme qu'on lui donnoit. Ainsi appelloti-t'on *Plagia Phalanx*, celle qui avoit un grand front, & peu de profondeur, *Orthia Phalanx*, celle qui avoit plus de profondeur que de front, *Phalanx Antistomos*, celle qui combattoit sur deux lignes, disposées à contresens. Le même Auteur appelle *Phalanx Amphistomos*, la Phalange qui tournoit en tout sens, pour attaquer l'ennemi.

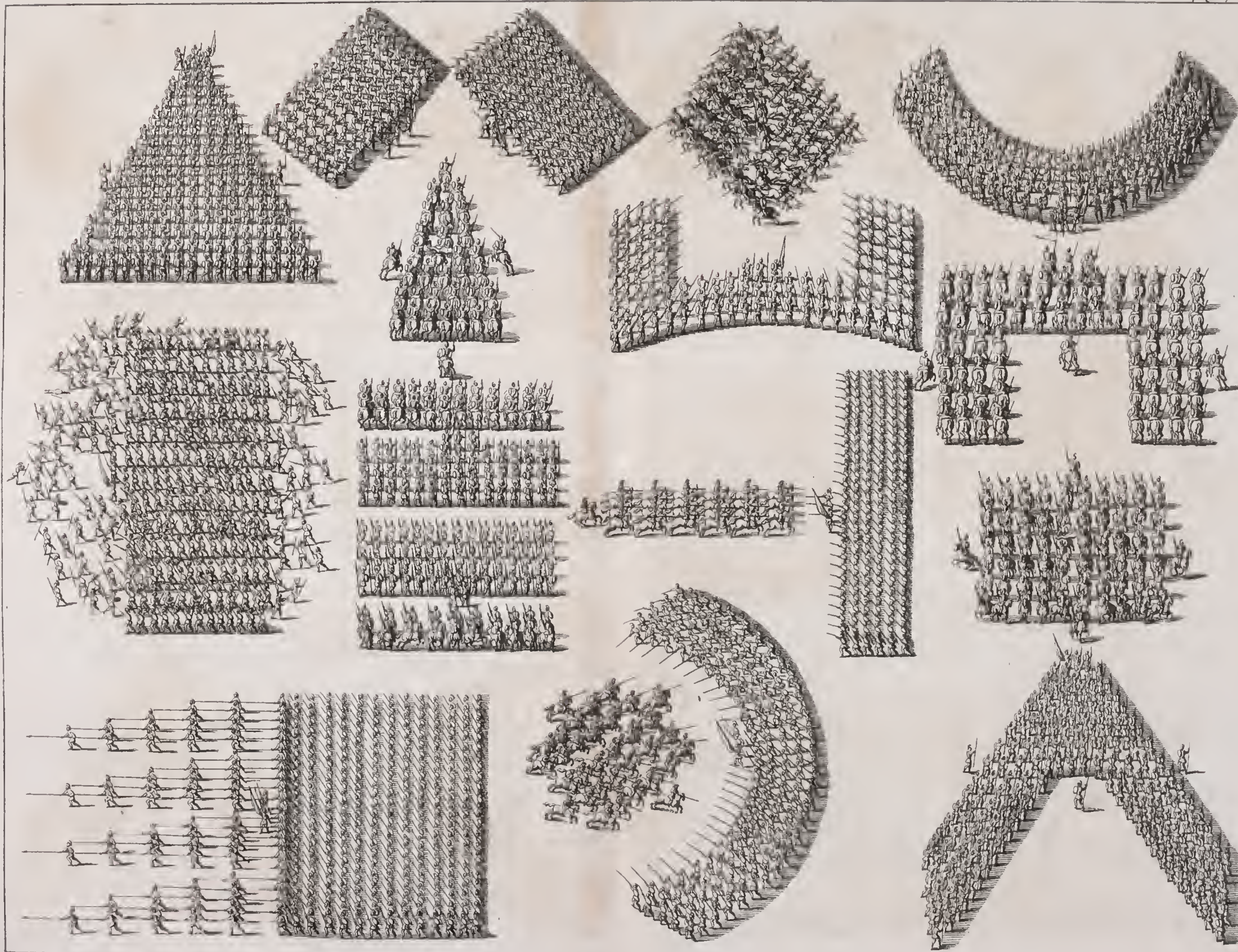
9°. Elien & Arrien, assûrent qu'il étoit ordinaire de diviser la Phalange, en deux corps, dont l'un étoit sur la droite, & l'autre sur la gauche. Celui de la droite, étoit pris, disent ces deux Auteurs, pour l'avant-garde, & celui de la gauche, pour l'arriére-garde.

10. A ces Phalanges, composées de Soldats armés de toutes piéces, les Grecs ajoûtoient un corps d'Infanterie, armée à la légére. On n'incorporoit dans cette troupe, que les frondeurs, & les gens de trait. Ils se mettoient, assés communément, en ordre de bataille, derriére la Phalange, & faisoient, avec elle, un front égal; mais leurs files, qui répondoient directement à celles des Phalangites, avoient la moitié moins de hauteur. Lorsque les Armées étoient prêtes d'en venir aux mains, ces escarmoucheurs s'avançoient par les intervalles, qu'on ménageoit, à ce dessein, entre les files, qui composoient la Phalange. Aprés avoir lancé leurs armes de jet, il se retiroient par les mêmes issuës, & revenoient successivement à la charge, une seconde, & une troisiéme fois, jusqu'à ce que l'action fut engagée. Dans la chaleur du combat, les fléches qu'ils tiroient sans cesse par dessus la Phalange, ne contribuoient pas peu à mettre l'ennemi en désordre. On les opposoit même, en certaines occasions, à la Cavalérie. En un mot, ils étoient d'un grand secours, pour les coups de main. Il arrivoit quelquefois, que cette Infanterie légére étoit placée aux deux aîles, où à la tête du corps de Bataille, ou entre les rangs des Phalangites, ou bien, on les rangeoit, homme pour homme, dans les distances qui se trouvoient entre les Soldats de chaque file.

11. Pour la Cavalerie; les Grecs la partageoient en escadrons, ou par rangs, ou par files. D'ordinaire, ils la postoient aux deux flancs, d'autre fois cependant, à la tête de la Phalange, & même à la queuë. Il seroit inutile de s'étendre sur les divers arrangemens de la Cavalerie Grecque, dans une bataille. Il est aisé de comprendre, qu'elle étoit susceptible de toutes les formes, qu'il plaisoit au général de lui donner, par rapport aux desseins, qu'il se proposoit.

12. Si l'on en croit Tite-Live, *livre* 7. Cette maniére d'arranger

Gardes



Humblot inv.

Differentes Formes des Phalanges Grecques

Gardes du Roy. Ceux-ci, s'assignoient, à leur gré, les logements qu'il leur plaisoit, & vivoient parmi les

De Rome l'an 473.
P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

Appianus apud Valesium.

l'Infanterie, en ordre de bataille, passa des Grecs aux Romains. Ceux-ci dit, l'historien de Rome, dans les commencemens, disposoient leurs Légions en forme de Phalange, à peu prês comme les troupes Macédoniennes. *Et quod antea Phalanges similes Macedonicis, hoc postea manipulatim structa acies cœpit esse.* Il est bien vrai que chaque Légion, dês le premier siécle de la Monarchie Romaine, fut divisée en Manipules; mais ces manipules n'avoient, entr'eux, que três-peu de distance, en sorte que les rangs en étoient serrés, comme dans la Phalange. Athénée, au livre 6. dit que les Romains avoient emprunté des Etrusques, cette façon de combattre φαλαγγηδόν. Il est à croire, que Rome instruite par une longue expérience, dans l'art militaire, ne changea de méthode, qu'aprês en avoir reconnu le défaut. La Phalange en effet étoit sujette à bien des inconvéniens. Nous avons dêja remarqué, qu'il étoit presque impossible de l'entamer, & de la rompre, tandis que les Soldats se tenoient unis, & serrés les uns contre les autres, sans laisser le moindre jour, entre les rangs, & les files. Mais on conçoit aisément, que cette union des Phalangites entr'eux, ne pouvoit se maintenir dans un terrain inégal, partagé par des collines, & couppé de hayes, de fossés, & de ravines. D'ailleurs, de quel usage pouvoient être de longues picques, dans un champ de Bataille, embarassé de bois, & de halliers? Il est donc manifeste, qu'une armée Grecque ne pouvoit combattre avec avantage, qu'en rase campagne, ou dans une plaine unie. Hors de là il n'étoit pas possible qu'une Phalange se soutînt dans cet état de consistance, & d'union, qui en faisoit toute la force. L'ennemi avoit alors bon marché d'une Infanterie débandée, qui biaisoit dans toutes ses parties, qui n'étoit point dressée aux coups de main, & qui s'embarassoit elle-même, dans sa déroute. Il est bien sûr, que les Phalangites une fois en désordre, n'avoient plus de ressource, que dans la fuite; encore étoit-il difficile, que surchargés du poids de leurs armes, ils fussent assés alertes, pour échapper au vainqueur. Aussi les Romains, qui eurent des guerres à soûtenir contre les Grecs, étoient-ils fort attentifs, à les engager dans des endroits raboteux, & dans des défilés, ou par des mouvements bien concertés, ou par des retraites simulées. Dans la supposition même, que les Phalanges Grecques eussent été postées dans un terrain avantageux, il étoit libre à l'ennemi de ne point risquer le succês d'une bataille. Il pouvoit alors, sans crainte, porter le fer & le feu dans les campagnes, faire des courses dans le Païs, couper le transport des vivres, & pousser plus loin ses conquêtes, afin de forcer les Phalangites à le suivre, jusqu'à ce qu'il les eut réduites à la necéssité de se battre, dans des lieux difficiles, & désavantageux. Ce n'est pas tout. Lorsque l'avantage étoit du côté de la Phalange, les Phalangites ne pou-

De Rome l'an 473. Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

femmes, & les enfants de leurs hôtes, avec licence, & en toute liberté. Tant de fardeaux lassérent les Tarentins. Les plus honnêtes gens quittérent la Ville, & s'établirent à la campagne. Ceux qui restérent, tâchérent au moins de se soulager, par des plaintes, & par des murmures. Foible consolation! Mais que Pyrrhus leur envia. Par tout, il avoit des espions, qui s'insinuoient dans les compagnies, & qui lui rapportoient les discours des mécontents. Un jour, entre autres, de jeunes débauchés, dans la chaleur du vin, s'émancipérent à parler indiscrettement, contre la tyrannie de Pyrrhus. Ils furent déférés, & le Roy les fit venir en sa présence. *Est-il donc vrai*, leur dit-il, *que vous ayés porté l'insolence, jusqu'à me déchirer dans un repas? Il n'est que trop vrai*, répondit l'un d'eux, *&*

Val. Max. l. 5. c. 1.

voient poursuivre les vaincus, sans abandonner leur terrain, & sans troubler l'ordre, & le concert de leurs files. Ainsi, pour peu que le Général de l'armée ennemie eût eu la précaution, de faire occuper, par des troupes fraîches, ou par le corps de réserve, le poste que la Phalange venoit d'abandonner, dans la chaleur de l'action, c'en étoit fait de cette Infanterie Grecque. Attaquée de front, en flanc, & en queuë, elle faisoit jour de toutes parts, & plioit nécessairement, sous l'effort des assaillants. Enfin, le plus grand défaut de la Phalange, c'est que les Picquiers, du troisiême, du quatriême, & du cinquiême rang, ne pouvoient appercevoir ce qui se passoit au premier rang, dans l'ardeur du combat. Par conséquent, ils promenoient leurs picques au hazard, contre un ennemi, qu'ils ne voyoient point. Si donc un Soldat Romain, par éxemple, avoit une fois, affronté les picques les plus avancées, il lui étoit aisé de se défendre des suivantes, à la faveur du bouclier, & de l'épée. Certainement une troupe de Soldats résolus, & bien aguerris, trouvoit le moyen de se glisser sous les troisiêmes & les quatriêmes picques, après avoir surmonté l'effort des premiéres, d'aborder les Picquiers, de les attaquer, de se faire jour au travers de la Phalange, & d'y porter la confusion, & le carnage. Ces inconvénients ne se trouvoient point dans les armées Romaines. Comme les Manipules, qui composoient une Légion, étoient séparés entre eux, par des intervalles, les Soldats étoient plus prompts, & plus actifs, pour les mouvements brusques, & plus dégagés dans leurs évolutions.

ſi le vin ne nous avoit manqué, nous en aurions dit bien davantage. Un aveu ſi ſincére, & une excuſe ſi peu recherchée, calmérent le Roy, qui fut charmé d'avoir lieu d'exercer la clémence.

De Rome l'an 473. Conſuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS. *Zonaras l. 8.*

Pyrrhus n'en uſa point avec la même modération, à l'égard de quelques Citoyens pernicieux, dont il connoiſſoit, ou dont il ſoupçonnoit les intrigues. La crainte qu'il eut, que ſa ſévérité ne les fit pancher à une réconciliation avec les Romains, lui fit prendre des précautions, qu'il jugea néceſſaires. Il fit diſparoître les plus factieux, par de ſecrets aſſaſſinats, & ceux dont la fidélité lui étoit ſuſpecte, ſous divers prétextes, furent envoyés en Epire, auprès de ſon fils. Ariſtarchus fut de ce nombre. C'étoit un Orateur fameux, dont Pyrrhus rédouta l'éloquence. On ſçait de quels poids étoient ces Orateurs, ſur tout dans les Villes Gréques, où le Gouvernement populaire étoit établi. Ils étoient l'ame des conſeils publics, & les maîtres des délibérations. Tout fléchiſſoit, à Tarente, ſous l'empire, que l'art de perſuader donnoit au célébre Ariſtarchus. Pyrrhus s'appliqua donc à le perdre dans l'eſprit de ſes Concitoyens. Pour ruïner ſon crédit, il feignit d'avoir lié une étroite amitié avec l'Orateur, & fit ſemblant, que celui-ci avoit, pour lui, un attachement mutuel. Les diſcours d'Ariſtarchus détrompérent les Tarentins. On connut qu'il penſoit, ſur le Tyran, comme la multitude. Il fallut donc l'éloigner. Pyrrhus le chargea d'une Ambaſſade, qu'il diſoit importante, auprès de ſon fils, qu'il avoit laiſſé en Epire. Ariſtarchus vit l'artifice, & feignit de s'y laiſſer ſurprendre. Il accepta la Députation, choiſit, au Port, un Vaiſſeau, dont le conducteur étoit tout

De Rome l'an 473. Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

Dionyſ. apud Fulv. Urſinum.

à lui, & il s'embarqua. A peine l'eut-on perdu de vûë, qu'il engagea le Pilote à retourner en Italie, & à le remettre dans un Port, où l'on ne l'empêchât pas d'aller ſe livrer aux Romains. Delà, il prit ſa route vers Rome, & vint déclarer au Sénat, l'état de Tarente, & les deſſeins de Pyrrhus. On ne ſçait pas au vrai, les avis qu'il donna; mais on ſçait, que la République fit partir Fabricius, pour faire la viſite des Colonies, & des Peuples Alliés de Rome. Par tout, Fabricius munit les Places, & il exhorta les Villes à la fidélité. Ce n'étoit pas ſans néceſſité. L'arrivée d'un Roy, illuſtré par de grands exploits au Levant, avoit ébranlé bien des Provinces, & les Tarentins n'étoient pas les ſeuls, à qui Pyrrhus promettoit une heureuſe délivrance. Dans ces tems ſuſpects, Rome étoit inceſſamment ſur ſes gardes. Il arriva, par je ne ſçai quel hazard, que quelques-uns des principaux Habitants de Préneſte, ſe trouvérent aux environs de Rome, à nuit fermante. On ſçavoit que Pyrrhus, pour les débaucher de l'Alliance Romaine, avoit fait courir, parmi eux, une réponſe de certain Oracle, *qu'un jour ils ſeroient à même du tréſor de Rome*. Pour leur faire comprendre, combien ils devoient peu compter ſur une prédiction ſi ambiguë, on les enleva à Rome, & on les enferma dans le lieu, où l'on conſervoit les deniers publics. *L'Oracle eſt accompli*, leur dit-on, en les plaiſantant. *Vous voilà à même du tréſor des Romains.*

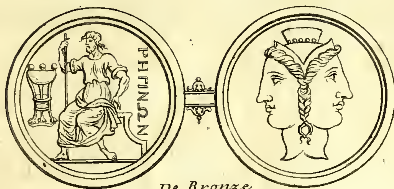
Zonaras l. 8.

Apês tout, il n'étoit que trop vrai, qu'en bien des lieux, les Alliés de la République ſongeoient à la défection. Un certain Peuple, qu'on ne nomme pas, retenoit, chés-lui, Fabricius en ôtage, pour ſe donner

Dion. apud Fulv. Urſinum.

de la ſécurité, par la détention d'un ſi grand homme. Par là, ce Peuple s'étoit enhardi, à vouloir ſoulever les Etruſques, les Ombriens, & la Nation Gauloiſe, contre les Romains. Ces tentatives n'eurent point de ſuite, & Fabricius revint à Rome. Il eſt du moins vrai, qu'un événement aſſés bizare donna bien du chagrin au Sénat, & ne ſervit pas peu à décrier les Romains, dans leurs Colonies. Tandis que Pyrrhus étoit en mer, pour venir à Tarente, & que les Carthaginois infeſtoient, de leur Flotte, toutes les côtes de la Mer Ioniene, [a] Rhége eut recours à la Républi-

De Rome l'an 473.
Conſuls,
P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.
Polyb. l. 1.



De Bronze

[a] Ptolémée eſt le ſeul, qui donne à l'ancienne Ville de Rhége, l'épithéte de *Julium*, ῥήγιον ἴυλιον. Il en eſt de celle-ci, comme des autres Villes de la Gréce, & de l'Italie, que les vieux Commentateurs ont pris plaiſir à illuſtrer, par des origines fabuleuſes. Solin, au Chapitre 8. & Strabon, au Livre 6. attribuent la fondation de Rhége, à une Colonie des Citoyens de Chalcis, & à une Colonie de Meſſéniens, qui paſſérent dans cette contrée, par l'ordre d'Apollon, vers la ſeconde année de la vingt-huitiême Olympiade. Béger, dans ſon *Theſaurus Brandeburgicus*, ſoupçonne, que la réünion de ces deux Peuples eſt exprimée, par la double tête, qui paroît ſur la Médaille, que nous joignons ici. Le revers, qui repréſente le trépié d'Apollon, & un Jupiter aſſis, fait alluſion au culte, que ceux de Chalcis, & que les Meſſéniens rendirent particuliérement à ces deux Divinités, ſelon le témoignage de Strabon. Le nom de Rhége fut commun à cette Ville Maritime, autrefois la plus conſidérable de Brutium, & au Promontoire voiſin. Les Etymologiſtes empruntent ce nom du verbe Grec ῥήγνυσθαι, parce que, diſent-ils, la Ville dont nous parlons, fut autrefois jointe à la Sicile, par une langue de terre, juſqu'à ce qu'elle en eût été ſéparée, par la violence des flots de la

De Rome l'an 473. Consuls, P. Valerius Lævinus, & Tib. Coruncanius.

que, pour en obtenir du secours. Cette Ville, située à la pointe de l'Italie la plus voisine de la Sicile, craignoit d'être envahie par des Grecs, ou par des Africains. Rome, quoique surchargée d'un grand nombre d'ennemis, ne refusa pas des troupes à une Ville Maritime, qui pouvoit lui être utile, dans les guerres présentes. Par l'ordre du Sénat donc, on leva une Légion dans la Campanie, & l'on en donna le commandement à un Campanois, nommé Décius Jubellius. La Légion partit pour Rhége, & servit de garnison à la Ville. D'abord, la conduite des nouveaux vénus parut supportable aux Rhégiens. Ensuite, les délices d'une ville Grecque, que le commerce rendoit

Florus in Epit. 12.



de Bronze

mer. Virgile, au 3. Livre de l'Enéïde, a exprimé ce ravage, dans les vers suivants :

Hæc loca, vi quondam, & vastâ convulsa ruinâ,
(Tantum ævi longinqua valet mutare vetustas)
Dissiluisse ferunt ; quum protinus utraque tellus
Una foret, venit medio vi Pontus, & undis
Hesperium Siculo latus abscidit, arvaque, & urbes
Littore diductas, angusto interluit æstu.

Au rapport de Strabon, les Samnites, qui parloient alors la langue des Romains, & qui joüissoient du droit de Bourgeoisie, donnérent à Rhége le nom de *Regium*, pour faire entendre qu'elle étoit la Capitale du Brutium. Cette Ville eut de grandes guerres à soutenir, contre le vieux Denys le Tyran, qui s'en rendit enfin le maître, & la rasa. Mais elle fut rebâtie, par le jeune Denys, qui lui donna le nom de *Phœbia*. Le Lyon dont on voit la figure sur le revers d'une autre Médaille, désigne la valeur guerriére de ses Habitants.

opulente, corrompirent le cœur des ſoldats, & tentérent leur convoitiſe. Ils comparérent leur bonheur préſent, avec la vie laborieuſe des troupes Romaines, & ſouhaittérent de changer leur ſort, contre celui des Bourgeois de Rhége. C'étoit-là le ſujet le plus ordinaire de leurs entretiens. Décius, qui penſoit comme ſes ſoldats, entendoit volontiers ces diſcours. Il ſe ſouvenoit de l'exemple récent [a] des Ma-

De Rome l'an 473.
Conſuls,
P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.



de Bronze



de Bronze

a Quelques-uns ont cru, que Mamerte fut autrefois ſituée, près de l'endroit, oû l'on voit aujourd'hui *Martorano*, dans la Calabre, entre le Fleuve *Savato*, & le Golfe de Sainte Euphémie. Mais cette poſition ne s'accorde point avec celle, que Strabon nous a marquée, au Livre cinquiême. Ce Géographe, auſſi bien que Pline, plaçoit la Ville de Mamerte dans le *Brutium*, au-deſſus de Locres, & de Rhége, proche une forêt, que le même Auteur appelle *Sila Sylva*, la forêt de Sila, vers le Promontoire *Leucopetra*, aujourd'hui *Capo dell' Armi*, ſelon Cluvier; ou *Punta della Saetta*, ſelon le Pere Briet. On conjecture de là, que Mamerte étoit plaçée dans le territoire, où l'on voit préſentement la Ville d'*Oppido*. Le nom de Mamerte fut emprunté, ſelon les anciens Etymologiſtes, du terme *Mamers*, uſité parmi les Oſques, pour ſignifier le Dieu Mars. *Mamers Mamertis facit*, dit Feſtus, *id eſt linguâ Oſcâ, Mars Martis. Unde & Mamertini in Siciliâ dicti, qui Meſſanæ habitant.* En effet, la figure de cette Divinité guerriére, ſe trouve ſur pluſieurs Médailles, qui portent le nom des Habitants de Mamerte. Dans l'une des deux, que nous donnons ici, on a cette légende, ΑΡΕΩΣ. C'eſt le nom que les Grecs donnoient à Mars. Par la pomme de Pin, qu'on y apperçoit, le Monétaire a déſigné le grand nombre des Pins, qui croiſſoient dans le voiſinage de Mamerte. Le Bronze eſt, en cela, d'accord avec le témoignage de Strabon, qui a fort vanté la poix, que fourniſſoit la forêt voiſine. *Mediterranea loca Brutii te-*

De Rome l'an 473.
Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

mertins, Campanois comme lui, qui venus en Sicile,

nent, ibique urbs est Mamertum, & saltus picem ferens optimam.

S'il est vrai, comme tous les Auteurs en conviennent, que Mamerte fut de la dépendance du Brutium, on ne devine pas pourquoi ses Habitants auroient été appellés Mamertins Campanois. Peut-être tiroient ils leur origine de la Campanie. Ou bien on aura compris, dans cette Province, tout le Continent Méridional de l'Italie, qui portoit anciennement le nom de grande Gréce. Mais il paroît, par le narré de la plûpart des Anciens Auteurs, que les Mamertins, qui s'emparérent de Messane, ne furent pas les mêmes, que ceux de Mamerte, Ville du Brutium. Nous avons sur cela le témoignage de Festus. Certains Peuples, dit-il, de la nation des Samnites, furent nommés Mamertins. Voici ce qui donna lieu à cette dénomination. La peste s'étant répanduë dans le Samnium, Sténius Métius, le plus considérable de la Contrée, en assembla les Citoyens. Il leur assura qu'Apollon s'étoit apparu à lui, en songe. Ce Dieu, disoit-il, m'a marqué, que pour obtenir la cession du mal contagieux, il falloit faire un vœu exprès, de lui immoler tout ce qu'il y auroit de nouveaux nés, pendant le Printems prochain. La condition fut acceptée, & la contagion cessa. Elle recommença vingt ans après. Dans cette extrémîté, ils eurent recours à Apollon. Ce Dieu répondit, que l'on n'avoit pas acquitté le vœu, dans toute son étenduë, puisqu'on avoit épargné les enfans, qui nâquirent dans le tems prescrit. Pour réparer cette faute, Apollon ordonna, de chasser du Pays, tous ceux, dont la naissance concouroit avec le Printems de la vingtiême année en deçà, ce qui fut exécuté. Cette multitude de jeunes hommes fut forcée de quitter sa Patrie. Elle passa en Sicile, & s'établit dans cette contrée de l'Isle, où est le Mont Taurus, & la Ville de Tauroméne. Ensuite, elle se joignit aux Messaniens, qui avoient une rude guerre à soûtenir. Avec un tel secours, Messane fut délivrée d'un ennemi formidable. Les nouveaux venus, en reconnoissance des services qu'ils venoient de rendre, furent agrégés au Corps des Citoyens de Messane, & reçûrent des terres en propre, pour leur subsistance. Il fut même statué, que les deux Peuples réünis changeroient de nom, pour en prendre un nouveau, à la décision du sort. On jetta donc, dans une urne, les noms des douze Dieux de la premiére Classe. Celui de Mars, que les Osques appellent Mamers, se présenta le premier. De-là le nom de Mamertins, qui fut donné aux deux Nations. Festus cite pour garant de ce fait, un certain Alfius, Auteur d'un livre intitulé, *l'Histoire des guerres de Carthage.* Diodore de Sicile raconte la chose différemment. Il dit, qu'Agathocles, Tyran de Syracuse, avoit incorporé dans son Armée, des Etrusques, des Gaulois, & des Samnites. Ces troupes Etrangéres ayant été congédiées, se disposoient à sortir de la Sicile, lorsque les Messaniens leur offrirent une retraite honorable dans Messane,

au

aux ſecours d'Agathocle, & reçûs par les [a] Meſſaniens dans leur Ville, s'en étoient emparés, & en étoient encore les maîtres. Il eſpéra que les Meſſaniens ſeroient un ſecours tout prêt, pour lui, au cas que ſon invaſion réüſſit. D'ailleurs, qu'avoit-il à craindre des Romains, embaraſſés par la guerre que Pyrrhus étoit vénu leur apporter ? Ces conſidérations excitées par l'envie de s'enrichir, aux dépens d'un Peuple, qui regorgeoit de biens, firent condeſcendre Décius aux ſouhaits de ſes Soldats. Les fauſſetés ne coûtent rien aux grands ſcélérats. Décius ſuppoſa aux habitans de Rhége, des lettres qu'ils avoient écrites, diſoit-il, à Pyrrhus, pour lui livrer leur Ville. Il feignit de les avoir interceptées; & après avoir convo-

De Rome l'an 473.
Conſuls,
P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

& les reçûrent au nombre de leurs Concitoyens. Ces perfides Alliés, oubliérent bientôt ce qu'ils devoient à leurs bienfacteurs, & aux Loys ſacrées de l'hoſpitalité. Dans le deſſein, qu'ils avoient formé de ſe mettre en poſſeſſion de Meſſane, ils réſolurent entr'eux d'égorger leurs hôtes. Ils choiſirent le tems de la nuit, pour exécuter ce barbare complot. Aucun des Citoyens ne fut épargné, à l'exception des femmes, & des filles, que leurs meurtriers ſe réſervérent. Après quoi, ils ſe rendirent maîtres de Meſſane. Ils changérent le nom de cette Ville, ajoûte Diodore de Sicile, pour lui donner celui de Mamertine, qui répond au terme *Mamertus* : ce mot, dans la langue Oſque, qui étoit celle des Samnites, & des Campanois, avoit la même ſignification que Mars. La narration de Polybe, qui fait ſortir les Mamertins de la Campanie, eſt la plus univerſellement reçûë. La beauté & les richeſſes de Meſſane, dit ce dernier Hiſtorien, excitérent la cupidité d'une troupe de Campanois, qui avoient ſervi ſous Agathocles. Afin de s'emparer à coup ſûr, de cette Ville, ils trouvérent le moyen de gagner les Habitans, ſous une fauſſe apparence d'amitié. A peine furent-ils introduits parmi les Meſſaniens, qu'ils égorgérent la plûpart des Bourgeois, à la réſerve des femmes, & des enfans. Ils établirent leur domination dans Meſſane, après s'être ſaiſis des dépoüilles, & des terres qui avoient appartenu aux défunts. Depuis ce tems-là, les Citoyens de la même Ville, furent appellés Mamertins.

[a] Les guerres que les Romains eurent à ſoûtenir en Sicile, nous donneront lieu de parler ailleurs de la Ville de Meſſane.

De Rome l'an 473. Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

qué une assemblée du Peuple, il leur en fit la lecture. Alors, quelques Soldats apostés de sa Légion, s'écriérent, qu'il falloit faire main basse sur des traîtres, convaincus d'avoir voulu livrer des Romains à la mort. Nouvelle calomnie. Tandis qu'on tient dans l'épouvante ce Peuple innocent, un Campanois du complot, vint rapporter à Décius, qu'il avoit vû un des Vaisseaux Tarentins au port, & que leurs Commandants avoient eu une conférence secrete, avec les Habitans de Rhége. A l'instant l'Arrêt fut porté contre la vie, & les biens de tant de malheureux. Décius invite à souper les principaux de la Ville, & viole l'hospitalité, en les faisant égorger, dans un repas. Cependant ces Légionnaires, entrent dans toutes les maisons, & versent le sang de ceux qui les habitent. On chasse des murs, ceux que le fer a épargné. Les femmes & les filles sont seules exemptes de la mort; mais pour être reservées à un plus grand supplice. On les oblige d'épouser les assassins de leurs peres, ou de leurs maris. Enfin l'on se partage les biens des morts, & des exilés, & l'on donne une forme nouvelle à la République.

Le bruit d'une si cruelle violence, vint au Sénat, dans le tems que Rome, étoit le plus occupée à confirmer les Alliés, dans la fidelité, & à se preparer contre les armes de Pyrrhus: ce contre-tems fit surseoir la vengeance, qu'elle réservoit à la perfide Légion; mais, par ce massacre des Rhégiens, bien des Nations furent dégoûtées de l'Alliance Romaine. Ces Barbares étoient Campanois, il est vrai; mais ils étoient à la solde des Romains. C'étoit à eux d'en répondre. Quelle honte pour Rome, qu'une armée d'Epirotes

eût moins fait de violences dans Tarente, qu'une seule Légion des Romains à Rhége !

De Rome l'an 473.
Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.
Polyb. & Dyon.

Cependant Lævinus continuoit ses hostilités dans la Lucanie. On ne peut disconvenir, que ce Consul n'ait eu de grandes qualités, pour être un habile Général. Pyrrhus sçut lui rendre justice; mais Lævinus fut le premier de sa Nation, à essayer d'un nouveau genre de combats, & les étrangers ses ennemis, faisoient la guerre tout autrement, qu'on ne l'avoit faite jusqu'alors en Italie. Lævinus donc faisoit subsister ses troupes, chés une Nation Alliée des Tarentins. Il y avoit pris un Château, & l'avoit fait fortifier. Là, il attendoit qu'il plût à Pyrrhus de paroître en campagne. Le Roy d'Epire n'avoit pas encore rassemblé les troupes des Samnites, des Messapiens, & des autres Peuples Alliés de Tarente. Son armée n'étoit guére, composée alors, que des troupes d'Outre-mer, des recruës de Tarente, &, comme il est à croire, d'un petit nombre d'Italiens. Il jugea néanmoins qu'il seroit honteux pour lui, de rester dans des murs, tandis que les Romains ravageoient une Province amie. Cependant pour se donner un air d'équité, avant que de quitter Tarente, il écrivit au Consul une Lettre en ces termes. *Pyrrhus à Lævinus, salut. J'apprens que vous commandés une armée, qui doit faire la guerre aux Tarentins. Congédiés-la, sans différer, & venés ensuite m'exposer ici vos prétentions. Après avoir entendu les deux parties, je prononcerai sur vos différends, & ceux que j'aurai condamnés, je sçaurai les contraindre, par les armes, à exécuter ce que j'aurai prescrit.* Lævinus répondit au Roy avec toute la fierté d'un Romain. *Sçachés, Pyrrhus, que nous ne voulons point vous avoir pour Juge, &*

Zonaras l. 8.

Plut. in Pyrrho.

Zonaras l. 8.

De Rome l'an 473.
P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

que nous ne craignons pas de vous avoir pour ennemi. Vous sied-il de vouloir nous juger, vous qui vous êtes rendu coupable, en abordant en Italie, sans l'aveu des Romains? Nous n'aurons point d'autre arbitre que Mars, l'auteur de nôtre race, & le protecteur de nos armes. L'Epirote s'étoit bien attendu à la réponse du Consul. Il ne tarda pas à faire marcher son armée, du côté où Lævinus l'attendoit. Entre Pandosie, & Héraclée,[a] le Fleuve Siris roule ses eaux, & va les décharger dans le Golfe de Tarente. Les Romains étoïent campés en-deçà du Fleuve, assés proche de l'Apennin, quand l'armée de Pyrrhus parut, en delà du Siris, pas loin d'Héraclée. Le premier soin du Roy d'Epire, fut d'aller lui-même observer le camp des ennemis, & d'étudier leur contenance. Il passa donc le Fleuve, accompagné de Mégacles, l'un de ses Officiers, & de ses plus chers confidents. Quand Pyrrhus eut considéré les retranchements du Consul, la maniére dont il avoit posté ses gardes avancées, & le bon ordre du Camp; *ces gens-ci*, dit-il à Mégacles, [b] *ne sont pas si barbares*,

[a] Le Fleuve Siris, appellé aujourd'hui le *Sinno* ou *Senno*, arrose le Pays, qui portoit autrefois le nom de Lucanie.

[b] L'Auteur de la vie des Hommes Illustres, fait parler différemment Pyrrhus, dans cette occasion. Mais ce qu'il fait dire à ce Prince, est tout-à fait hors d'œuvre, & ne peut convenir à la situation présente du Roy d'Epire. Voici les paroles de l'Historien. *Viso Lævini exercitu, eamdem sibi ait adversus Romanos, quam Herculi, adversus Hydram fuisse fortunam.* C'est-à-dire, que Pyrrhus, à la vûë de l'armée Romaine, s'écria, que sa destinée étoit semblable à celle d'Hercule, & qu'il avoit, comme ce Héros, un nouvel Hydre à combattre. Selon Plutarque, ce ne fut pas le Roy d'Epire, mais son Ministre Cynéas, qui employa cette comparaison, après avoir considéré le grand nombre de Romains, qui s'étoient enrôlés sous les Enseignes de Lævinus, depuis la perte de la premiére Bataille contre Pyrrhus. Son étonnement avoit encore redoublé, en voyant cette multitude prodigieuse d'Habitants, qui ref-

que nous pensions. Attendons à l'épreuve, avant que d'en juger. Il n'eſt donc pas vrai, comme on le dit ſouvent, qu'avant Pyrrhus, les Romains [a] ignoroient l'art de

De Rome l'an 473.
Conſuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

toient à Rome, en état de porter les armes après ces nouvelles levées. Alors la réfléxion de Cynéas étoit ſenſée, & le ſouvenir des têtes renaiſſantes de l'Hydre, ſe trouvoit en ſa place. Mais cette comparaiſon eſt abſurde, dans les circonſtances, où Aurélius Victor l'attribuë à Pyrrhus. Ce Prince ne s'étoit point encore eſſayé avec les Romains, & n'avoit remporté contre eux aucune victoire. Comment donc auroit-il pû les comparer à l'Hydre, dont les têtes renaiſſoient, ſous les coups qu'Hercule portoit à ce monſtre. Florus a mis la même penſée, dans la bouche du Roy d'Epire. *Video me plane Herculis ſidere procreatum, cui quaſi ab angue Lernæo, tot cæſa hoſtium capita de ſanguine ſuo renaſcentur.* Il me ſemble, dit-il, que je ſuis né ſous la conſtellation d'Hercule, lorſque je vois tant de milliers d'ennemis renaître de leur propre ſang, & renouveller les prodiges de l'Hydre de Lerne. Il faiſoit entendre par là, que les Romains tiroient de leurs défaites mêmes, des forces nouvelles. C'eſt l'éloge qu'Annibal leur donna dans la ſuite, ſelon ces vers de la quatriême Ode du Livre 4. d'Horace :

Per damna, per cædes ab ipſo
Ducit opes, animumque ferro.

Le Poëte eſt en cela d'accord avec l'Hiſtoire.

[a] De l'aveu des anciens Auteurs, les Romains, long-tems avant les guerres de Pyrrhus, avoient connu l'art des campements. A dire le vrai, ils n'en firent pas grand uſage, dans les premiers ſiécles de Rome. Leur domination ne comprenoit alors qu'un fort petit Territoire. Les guerres qu'ils avoient à ſoûtenir contre leurs voiſins, ſe faiſoient, en quelque ſorte, ſous les murs de leur Ville, où ils pouvoient trouver dans le beſoin, une retraite aſſurée. Il eſt cependant certain, que dês les commencements même de Rome, ils n'ignoroient pas de quelle maniére, il falloit dreſſer un Camp, en fortifier les avenuës, & en diſtribuer le terrain. Tite-Live, & Denys d'Halicarnaſſe, nous ont fourni ſur cela plus d'un exemple, dans les premiers Livres de leur Hiſtoire. C'eſt donc à tort que Frontin débite avec aſſûrance, que les Romains apprirent de Pyrrhus à camper. Plutarque au contraire, rapporte que ce Prince admira, la conſtruction, la forme, & l'ordre de leur camp. Dans la ſuite, ſur le modéle de celui de Pyrrhus, qu'ils avoient forcé, ils portérent l'art des campements, au plus haut point de perfection. Avant ce temslà, leurs tentes étoient répanduës par pelotons, confuſément, & ſans deſſein. Ils ſçûrent corriger ce défaut par la juſte proportion, qu'ils gardérent dans l'arrangement des pavillons, dans l'allignement du terrain, dans la diſtribution des quartiers, & des logements, enfin dans les intervalles qu'ils ménagé-

De Rome l'an 471.
Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

la guerre, & qu'il a fallu des Grecs pour le leur apprendre.

rent de distance en distance. Ces espaces vuides, étoient autant de ruës, qui aboutissoient à toutes les parties du camp. C'est ainsi, que les Romains, à l'exemple de Pyrrhus, donnérent à leurs camps une forme plus dégagée, pour y faciliter les charrois, le transport des vivres, & les mouvements des troupes, qui se succédoient sans cesse, dans les différentes fonctions militaires. Ce que nous avons de plus sûr en cette matiére, est emprunté de Polybe. Homme de guerre, à la suite de Scipion, qui l'honoroit de sa confidence, & témoin oculaire tout à la fois, il ne rapporte des camps Romains, que ce qu'il a vû, & ce qui s'est passé sous ses yeux. En voici la description, d'après celle qu'il nous en a faite, au Livre sixiême de son Histoire.

On choisissoit d'abord un lieu avantageux par sa situation, & le plus conforme aux vûës de celui, qui avoit la conduite de l'armée. Après quoi, on plantoit un étendart dans l'emplacement destiné pour le pavillon du Consul, ou du Proconsul. C'étoit ordinairement un endroit élevé, qui commandoit tout le camp, & d'où on pouvoit plus aisément appercevoir ce qui se passoit au dedans, & au dehors. Cet espace s'appelloit le Prétoire; & c'est ce que nous nommons aujourd'hui le quartier Général. On le traçoit en forme de quarré parfait, en sorte que chaque face avoit deux cents piés dans toutes ses dimensions. A cinquante piés de là, on tiroit une ligne paralléle, qui déterminoit le logement des Tribuns militaires. Chacun de ces Officiers occupoit cinquante piés en quarré. C'en étoit assés pour contenir leurs chevaux, leurs bêtes de somme, & leur bagage. Cent piés plus bas, on tiroit parallélement au Prétoire une autre ligne, qui étoit coupée en deux parties égales. Depuis le point de section, de part & d'autre d'un chemin de cinquante piés, pratiqué dans le milieu, étoient placées les Légions, la Cavalerie d'abord, & puis l'Infanterie, à sçavoir les Triaires, les Princes, & les Hastates, selon le rang des Manipules, qui composoient cette Milice. Les troupes des Alliés avoient leur logement à part, tant pour les gens de cheval, que pour les gens de pié. La planche que nous joignons ici, suppléra à tout ce que nous pourrions ajoûter. Il suffit de dire, que tous les quartiers étoient divisés par cinq ruës tirées au cordeau, & par un chemin paralléle, qui traversoit ces intervalles en droite ligne. Ce chemin terminoit la cinquiême division de chaque quartier; pour cette raison, les Historiens lui donnent le nom de *Via Quintana*. Plusieurs Auteurs semblent cependant attribuer cette dénomination à un autre endroit du camp, où les Vivandiers avoient coûtume de se rendre, pour vendre leurs marchandises. Quant aux deux espaces, qui étoient à droite, & à gauche du Prétoire; l'un fut réservé pour le Questeur, & l'autre tenoit lieu d'une place marchande, où tous les pour-

L'Histoire ne dit pas, que ce fut à la vûë du Camp Romain, que Pyrrhus changea la résolution qu'il

De Rome l'an 473.
Consul,
P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

voyeurs rassembloient les munitions de bouche. De ce côté-là, on logeoit l'élite de la Cavalerie extraordinaire, & les Volontaires qui s'étoient mis de leur plein gré à la solde du Consul. Les gens de pié, & les Cavaliers d'élite y avoient leur logement. Tout étant ainsi ordonné, le camp avoit la forme d'un quarré; à moins que les deux Consuls ne réünissent leurs armées; car alors ils donnoient à leur camp une figure oblongue, qui renfermoit une place deux fois plus spatieuse que la premiére. Au reste, entre les tentes, & les retranchements, on laissoit un intervalle de deux cents piés en largeur. On avoit coûtume d'y conduire le bétail, & d'y transporter le butin, que les partis enlevoient dans la campagne. De plus, cette distance étoit nécessaire, pour garantir les logements, & pour les mettre hors de la portée des dards, & des feux, que les ennemis auroient pû lancer dans l'intérieur du camp.

Aprês la distribution des quartiers, tous les Tribuns s'assembloient pour recevoir le serment des Légionnaires, tous sans distinction juroient, par ce qu'il y avoit de plus sacré dans leur Religion, de ne rien prendre dans le camp, & de remettre à leurs Officiers, tout ce qu'ils trouveroient par hazard sous leur main. Ensuite les troupes étoient commandées pour les travaux extérieurs, qui devoient former l'enceinte du camp. Les Romains employoient à cet effet, tout l'art de la fortification, qui étoit alors en usage, les fossés larges & profonds, les levées de terre, les pallissades, les parapets fraisés de pieux & de branches d'arbres éssartées, les remparts flanqués de tours, érigées de distance en distance. Enfin l'armée sous les ordres de son Général, & des Tribuns Militaires, apportoit toutes les précautions nécessaires, pour se garantir contre les insultes du dehors, par de bons retranchements; de sorte que les camps Romains avoient toute l'apparence d'une Ville murée. Pour plus grande sûreté, on élevoit des signaux dans les tours, afin de communiquer l'allarme à tous les quartiers en cas d'attaque.

Chaque corps de la Légion avoit jour, & nuit, ses fonctions particuliéres. Deux Manipules des Princes & des Hastates, étoient ordonnés pour monter la garde, devant le quartier des Tribuns Militaires. Chacun de ces Officiers tiroit au sort trois Manipules, qui étoient occupés à dresser sa tente, à renfermer son bagage, à applanir le terrain, & à faire le guet à tour de rôle. On assignoit la garde du Prétoire, ou du quartier Général aux Triaires. Quatre d'entre eux se succédoient réguliérement, pour veiller à ce qu'il n'arrivât aucun désordre de ce côté-là. Tous les jours, au levé du Soleil, les gens de cheval, & les Officiers, se rendoient chés les Tribuns, & ceux-ci chés le Consul, pour recevoir les ordres, qu'ils avoient soin d'intimer à toute l'armée. Au Soleil couchant, un Légionnaire en

De Rome l'an 473. Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

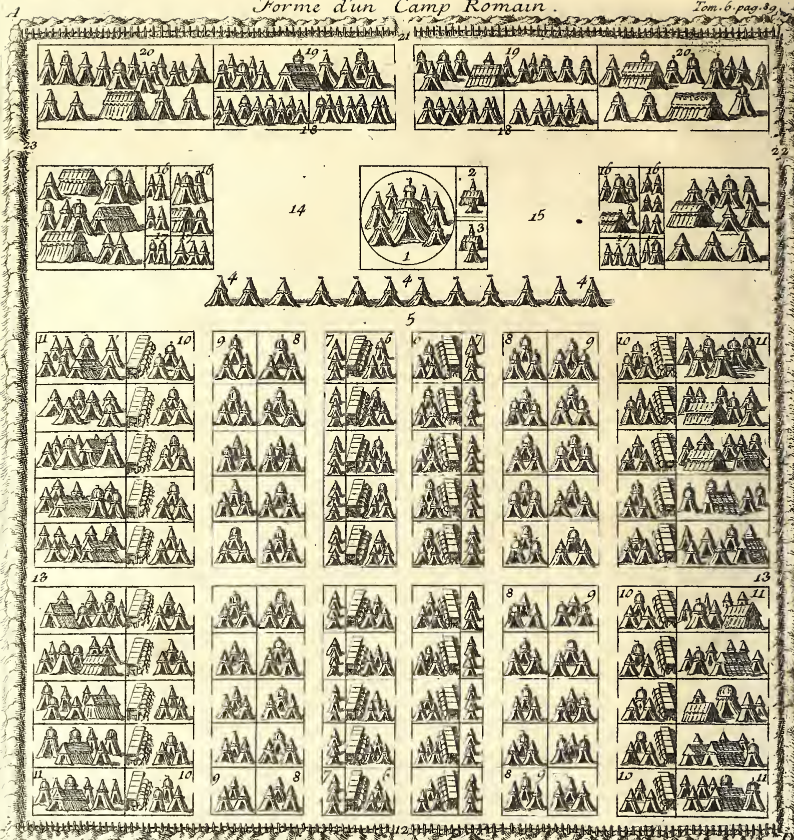
avoit prise, d'attaquer promptement le Consul. Du moins, on le vit se renfermer dans ses retranchements, titre d'Office, recevoit du Tribun Militaire, une petite tablette de bois, où étoit écrit le mot du guet. Il la donnoit au premier Centurion, qui la remettoit entre les mains du second, & celui-ci la faisoit circuler, jusqu'à ce qu'elle eût été renduë de main en main, au Tribun Militaire. Chaque Compagnie tiroit de son corps un certain nombre de sentinelles, pour faire la garde dans son quartier. Le reste étoit à la disposition du Consul. Le logement du Questeur avoit une sentinelle exprês. On faisoit le même honneur à ceux que Rome envoyoit pour former le conseil du Général.

Les retranchements du camp étoient confiés à la garde des Vélites, ou des troupes armées à la légére. On postoit dix d'entre eux à chaque porte, & quatre autres, pour faire la ronde. Ceux qui montoient la garde, se rendoient chés le Tribun d'Office. Ils en recevoient de petites tablettes, qui avoient chacune leur marque distinctive. Un homme à cheval suivi d'un témoin, étoit chargé pendant la nuit d'observer, si les sentinelles se trouvoient en faction, alors il prenoit des Soldats les tablettes, qui étoient échûës à chacun d'eux, il les rapportoit au Tribun, excepté celles de ceux qui avoient abandonné leur poste, ou que le sommeil avoit surpris. Il les dénonçoit donc au Tribun, qui condamnoit les coupables aux coups de bâton. Cet acte de justice s'exerçoit avec la derniére rigueur. Le Tribun à la tête de la Légion frappoit doucement, avec une baguette, celui contre qui la sentence venoit d'être prononcée. Ensuite les Légionnaires poursuivoient ce malheureux, à coups de bâton, & à coups de pierre. Souvent il périssoit sous la main des Soldats qui le frappoient; ou s'il survivoit à un traitement si rigoureux, il étoit réputé infame, & n'avoit plus la liberté de revoir sa Patrie. Ses parents même, & ses amis n'eussent osé le recevoir dans leurs maisons; ils se seroient dégradés par cette condescendance, & auroient participé à son infamie. Des loix si rigides, & si exactement observées, maintenoient le bon ordre, & la discipline militaire dans le camp, & dans les armées. Afin qu'il n'y eût point d'interruption dans les sentinelles, elles se relevoient au son de la trompette; & aucun ne tardoit impunément à se rendre au poste qui lui avoit été assigné.

Quant au nombre, & à la situation des portes, qu'on pratiquoit ordinairement dans les camps Romains, Polybe ne nous en a rien appris. Les Auteurs Modernes, pour suppléer au silence de cet Historien, ont eu recours aux conjectures. Les uns en distinguent trois, la Prétorienne, la Questorienne, & la *Décumane*; la Prétorienne à la gauche, la seconde à la droite, la troisiême à la tête du camp, & à l'opposite du Prétoire. D'autres en comptent quatre, la Prétorienne, *la Quintane*, la *Principale*, & la *Décumane*. Ils placent la premiére sur le devant, vis-

&

Forme d'un Camp Romain.



1. Le quartier du Général
2. Quartier du Lieutenant general
3. Pavillon du Questeur
4.4.4. Quartier des Tribuns
5. Intervalle de 100 pieds en Forme de ruë
6.6. Tentes de la Cavalerie Romaine
7.7. Tentes des Triaires
8.8. Tentes des Princes
9.9. Tentes des Hastates
10. Tentes de la Cavalerie des Alliés
11.11. Logement de l'infanterie des Alliés
12. Porte décumane
13.13. la ruë appellée Quintana
14. Marché
15. Place du Questeur
16. Logement des volontaires +Alliées
17. Logement de la Cavalerie d'élite tirée du corps des troupes +
18. Logement de la Cavalerie Extraordinaire
19. Logement de l'infanterie extraordinaire
20. Logement de l'infanterie d'élite des Alliés
21. Porte pretorienne
22. Porte principale à la droite ou la porte questorienne
23. Porte principale à la gauche

A.B. C.D. Retranchement ou Espace pour les pallissades, la fausse braye, et le Fossé

& y attendre l'arrivée des troupes Confédérées que, Tarente lui avoit promises. Il couvrit sa lenteur d'un

De Rome l'an 473.
Consuls,
P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

à-vis du Prétoire, la seconde à droite, la troisiême à gauche, & la *Décumane*, derriére le Prétoire. Tite-Live en reconnoît aussi quatre, dans le dixiême Livre de la quatriême Décade, à sçavoir la porte *Extraordinaire*, les deux portes *Principales*, l'une à droite, l'autre à gauche, & *la Questorienne*. Ici l'Historien de Rome ne fait aucune mention de la porte Prétorienne, ni de la porte *Décumane*. Cependant, il réduit toutes les portes d'un camp Romain, au nombre de quatre. On soupçonne, avec quelque vrai-semblance, que cet Auteur, sous le nom de porte *Extraordinaire*, a compris la porte Prétorienne, parce que les troupes extraordinaires avoient leurs logements près delà. Il est croyable, que la porte Questorienne, dont il parle, n'est point différente de la Décumane. Celle-ci fut appellée de la sorte, ou par ce que le quartier le plus voisin de cette porte avoit été réservé, pour la dixiême division des Légionnaires; ou parce qu'elle étoit la plus grande des quatre. Il est hors de doute, que le nom, & la situation de ces portes changeoient, selon la forme, & les différents aspects, que les Romains donnoient à leurs camps. Il ne faut pas croire, qu'ils s'astreignissent tellement au quarré, & à la figure oblongue, pour la construction d'un camp, qu'ils ne s'en départissent quelquefois. En cela, le Général avoit égard aux conjonctures, à la disposition du terrain, & au nombre de ses troupes. Delà les variations apparentes des Historiens, qui tantôt placent le Prétoire au milieu du camp, tantôt vers l'une ou l'autre des deux extrêmités. Ils ne s'accordent pas plus sur la position de la tente du Questeur. Il est pourtant vrai, que les quatre portes, dont nous avons parlé, étoient partagées dans les quatre faces du quarré, qui formoit l'enceinte du camp, & que la *Décumane*, la Prétorienne, & les deux *Principales*, étoient assés ordinairement situées, comme nous les représentons dans la planche. Pour la porte *Quintane*, elle n'éxista jamais que dans un passage de Festus. On y lit *porta Quintana*, au lieu de *Via*, ou *pars Quintana*. Du Chou & Lazius, se sont conformés, trop servilement, au texte de cet Auteur. Ce que nous avons dit jusqu'à present, peut s'accommoder, toutes proportions gardées, à ce qui est rapporté par Polybe. Cet Auteur écrit, que les deux Consuls rapprochoient quelquefois leurs camps, de telle sorte, que le Prétoire, & la tente des Questeurs, étoient placés au milieu des deux armées. Il est manifeste, que ces deux camps devoient être renfermés, dans une même enceinte; sans quoi le Général, & ses Officiers auroient été exposés à la merci des troupes ennemies, comme il est aisé de l'appercevoir dans la troisiême figure. Nous aurons encore, dans la suite, occasion de considérer en détail, l'ordre, la situation & la police, que les Romains gardoient dans leurs campements. Les Auteurs sont, sur cela,

De Rome l'an 473.
Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

prétexte spécieux. *Les Romains*, dit-il, *font la guerre dans un Païs ennemi. Bien-tôt ils manqueront de vivres.* Cependant il borda le Fleuve de ses troupes, pour empêcher l'ennemi de le traverser. Pour lui, il envoya sans cesse des espions, afin de découvrir les mouvements, & les desseins du Consul. La constance de Lævinus, & son intrépidité, l'étonnérent. Il fut plus surpris encore de la noblesse de ses procédés. Quelques espions de Pyrrhus avoient été enlevés, lorsqu'ils rodoient autour du Camp Romain. Le Consul, en personne, se donna la peine de les conduire dans tous ses retranchements, & leur fit voir son armée. Enfin il les renvoya à l'Epirote, en leur disant, qu'il avoit bien d'autres troupes encore, qu'il montreroit en son tems. Ces maniéres polies, & dignes de la Gréce, augmentérent l'estime, que Pyrrhus avoit dêja pour les Romains. Leur Général avoit les mêmes raisons de hâter le combat, que l'Epirote avoit de le différer. Le véritable interêt de Rome étoit, de livrer bataille, avant que Pyrrhus eut reçû les renforts qu'il attendoit. Lævinus ne songea plus, qu'à trouver les moyens d'engager une action. Il convoqua donc ses troupes devant sa tente, & leur raffermit le courage contre leurs craintes. *La gloire que Pyrrhus s'est acquise parmi de lâches Nations*, leur dit-il, *ne doit pas vous intimider. La réputation des Romains s'est étenduë, jusque dans les climats qu'il a quittés. Il nous redoute plus encore, que nous ne l'appréhendons. Ses retardemens marquent assés l'estime qu'il fait de votre valeur. C'est à vous de l'affermir dans ses préjugés. Comme si les Epirotes ne lui suffisoient pas, il*

si peu concertés, qu'il faudra plus d'une fois, ou les concilier entre eux, ou abandonner les uns, pour donner la préférence aux autres.

arme, contre nous, des animaux informes, des masses pesantes, qu'il amene ici, pour en faire un spectacle de terreur. Ne nous y laissons pas tromper. La raison, & l'industrie rendent toûjours l'homme supérieur aux bêtes les plus monstrueuses. On redoute ce qu'on n'a pas encore éprouvé, & l'on rit de sa défiance, aprês l'épreuve. Que le seul nom d'Eléphants [a] *ne vous trouble pas! la victoire est certaine.*

De Rome l'an 473.
Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

[a] Les Romains n'avoient jamais vû d'Eléphants; & parce qu'ils en virent, pour la premiére fois, dans la Lucanie, ils donnérent à ces animaux, le nom de *Boves Lucæ*. Ennius ne les appelle point autrement, dans le sixiême livre de Varron, *de Linguâ Latina*,

Atque Locusta Bovem Lucam pariet prius.

Lucréce se sert de la même expression.

Inde Boves Lucas turrito corpore tetros.

Varron, cite à ce sujet, l'autorité de deux Anciens Auteurs, dont il nomme l'un Caïus Ælius, & l'autre Virginius. Le premier, dit-il, au livre 6. emprunte l'étymologie de *Bos Lucas*, des Peuples de Libye, *a Libycis Lucas*, parce que cette contrée portoit quantité d'Eléphants. Le second, ajoûte le même Ecrivain, prétend que le terme *Bos Lucas*, fait allusion au Pays des Lucaniens, où l'Armée Romaine fut effrayée, à la premiére vûë des Eléphants de Pyrrhus. Le Cardinal Baronius a crû bonnement, dans ses Annales, sous la cinquante-huitiême année de Jesus-Christ, que par le mot de *Bos Lucas*, les Italiens avoient voulu désigner le Bœuf, que l'on donne communément pour Symbole à l'Evangéliste saint Luc. Il est cependant sûr, que ce terme avoit été en usage plusieurs siécles auparavant, pour signifier seulement un Eléphant, & non pas un Bœuf, comme cet illustre Annaliste se l'étoit faussement persuadé, peut-être, sur la foi de quelques mémoires peu éxacts. Selon Pline le Naturaliste, au livre huitiême, l'Italie ne connut des Eléphants, que vers l'an de Rome 472, qui commença la guerre des Romains avec Pyrrhus. *Elephantos Italia primum vidit, Pyrrhi Regis bello, & Boves Lucas appellavit in Lucanis visos, Anno urbis conditæ* 472. Cette époque, que Pline a fixée, pour le commencement des guerres de Pyrrhus, ne s'accorde pas avec le calcul de Calvisius, ni avec la chronologie du Pere Labbe. Celui-ci place l'entrée du Roi d'Epire en Italie, sous l'an 474. & l'autre, sous l'année 473. Cette incertitude, & ce peu de concert dans la chronologie, est une suite de l'inéxactitude des Historiens, à nous marquer l'ordre des Consulats. Ceux des Anciens Ecrivains de l'Histoire

De Rome l'an 473.
Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

Quand Lævinus eut parlé de la sorte, il fit marcher

Romaine, qui ont fait le récit des démêlés de Tarente avec Rome, ne rapportent les commencemens de cette guerre à aucune datte précise. Ils ne font pas même mention des Consuls, qui étoient alors en place. Par malheur, les noms de ces Magistrats, ne se retrouvent plus sur les Marbres Capitolins. Quelques Auteurs plus récents nous auroient été d'un grand secours, si l'infidelité, ou la négligence des Copistes, n'avoit causé du dérangement dans les chiffres. Cette altération se remarque sur tout, dans le Chapitre premier du livre quatrième de l'Histoire composée par Orose. On y lit, que les Tarentins pillérent la flotte des Romains, l'an de Rome 474. & que ce brigandage donna naissance à la guerre, que la République eût à soûtenir contre Pyrrhus, & contre les Habitans de Tarente. Eutrope ne nous instruit pas mieux, lorsqu'il fixe la rupture des Tarentins avec Rome, au tems de la défaite des Gaulois, par le Consul Cornelius Dolabella. Cette Historien néanmoins paroît s'accorder avec Zonaras, qui assûre que les Tarentins s'étoient ligués dês-lors, avec les Gaulois, les Etrusques, & les autres ennemis du nom Romain. Aule-Gelle, au livre 17. a datté de l'an 470. la guerre de Rome contre Pyrrhus. Ce sentiment revient à celui d'Eutrope, en supposant que ces deux derniers Auteurs ont consideré la guerre de Tarente, & celle de Pyrrhus, comme un même évenement. C'est ainsi que Pline paroît l'avoir supposé, quand il assûre, après Cornelius Nepos, que les maisons de Rome furent couvertes de bardeau, jusqu'à l'année 470. Alors, dit-il, la République étoit en armes contre le Roy d'Epire. Mais outre que les Fastes Capitolins, dans l'ordre des événemens, ont une année d'avance, sur la chronologie de Pline, il est certain que les Tarentins se déclarérent contre Rome, avant que d'avoir eu recours à Pyrrhus. Par conséquent on ne peut confondre les commencemens de la guerre des Romains, d'abord contre Tarente, & ensuite contre Pyrrhus, sans troubler la suite des années Consulaires. De plus, nous avons pour nous le suffrage de Pausanias. Il rapporte, dans les Attiques, que Pyrrhus fit passer son Armée en Italie, la seconde année de la guerre de Tarente. Pline même souscrit à cette opinion dans le chapitre 6 du livre 8, où il dit, que l'Italie vit, pour la premiére fois des Eléphants, pendant la guerre que Rome eut avec Pyrrhus, l'an de Rome 472. La guerre de Tarente avoit donc precedé celle-ci, du moins d'une année. Pour concilier ces Historiens entre eux, il faut dire, que la Flotte des Romains fut pillée par les Tarentins vers la fin de l'année 470. que l'année suivante, les Ambassadeurs de Rome furent insultés à Tarente, & que l'an 472. le Consul Lucius Æmilius fut chargé de la conduite de l'Armée Romaine, contre les Tarentins. Ainsi l'année 473. sera l'époque de la guerre de Pyrrhus en Italie.

De Rome l'an 473.
Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.
Plutarchus in Pyrrho.

ses troupes sur les bords du Siris. *a* Il y range son Armée en Bataille, résolu de contraindre, s'il pouvoit, l'ennemi à combattre. Il fit donc défiler sa Cavalerie le long du Fleuve, & prendre un long détour, pour trouver un gué, dans un endroit, qui ne fût point gardé. En effet les Escadrons Romains passérent le Fleuve, sans obstacle, & vinrent tomber sur quelques Bataillons, que Pyrrhus avoit disposés sur le rivage. Tandis que le combat se donne sur l'autre rive, Lævinus ne tarda pas à passer le Siris, avec toutes ses troupes; sans doute sur des ponts qu'il tenoit prêts. Durant le passage, Pyrrhus entendit le fracas d'un combat. Il vole où le bruit des armes l'appelle. Sa Cavallerie le suit avec ses Eléphants Il s'attendoit d'avoir bon marché de l'Armée Consulaire, mise en désordre, par la difficulté de passer le Fleuve, & d'en franchir les bords escarpés. Peut être, qu'en effet, il auroit trouvé l'Infanterie Romaine en confusion, si la Cavallerie de Lævinus, ne l'eût couverte, & n'eut fait ferme, entre les Légionnaires, & les Epirotes. Là, se donna un combat de Cavallerie, qui laissa à l'Infanterie Romaine assés de tems, pour se mettre en bataille. De son côté, Pyrrhus rangea ses bataillons, à mesure qu'ils arrivoient du Camp: puis retournant au combat, il y fait des prodiges de valeur.

a On ne peut se dispenser ici, de faire remarquer la méprise de Florus. Cet Historien dit, que le Roy d'Epire combattit contre les Romains, auprès d'Heraclée, sur les bords du Liris, Fleuve de la Campanie. *Apud Heracleam, & Campaniæ Fluvium Lirim, Lævino consule prima pugna. l.* 1. *cap.* 8. Il est constant, comme l'a fort bien observé Monsieur Saumaise, dans ses notes sur cet Auteur, qu'Héraclée n'étoit point dans la Campanie, & que Florus a confondu le Fleuve Liris, avec le Siris. Le premier arrosoit le Païs des Volsques, & l'autre couloit dans la Lucanie.

De Rome l'an 473. Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

On le reconnoissoit à la magnificence de ses habits, & de ses armes ; mais plus encore à son courage, & à sa présence d'esprit. En même tems, il se battoit en soldat, & régloit tout en Capitaine. Dans le feu de l'action, il n'avoit d'application qu'à se battre, puis tout à coup, reprenant son sens froid, il donnoit tranquillement ses ordres. Toûjours maître de lui-même, & montrant, sur le visage, un je ne sçai quel air de confiance, il sembloit se faire un jeu d'agir, & de commander. Enfin, pour tout dire en un mot, Pyrrhus, dans ce premier combat, parut aux Romains digne de sa réputation. Sa valleur excita l'émulation des Romains. Un entr'autres, Frentan de naissance, & conducteur d'un corps de sa Nation, parut s'acharner, principalement contre Pyrrhus. Il le suivoit par tout, & régloit sa marche sur la sienne, pour le joindre, & le combattre. L'Epirote Leonatus s'en apperçut, & en avertit le Roi. *On ne peut éviter sa destinée*, lui répondit Pyrrhus ; *mais nul ne m'attaquera aujourd'hui impunément*. Il achevoit de parler, lorsqu'Oplacus, c'étoit le nom du Frentan, l'atteint, & d'un coup de lance, perçe le cheval du Roi. Celui d'Oplacus, à son tour, fut frappé d'un coup de javeline, que Leonatus lui porta. Le Roi, & l'Officier Romain tombérent à la fois ; mais Oplacus reçût cent coups, & resta mort sur la place. Pyrrhus fut bientôt relevé, & remonté par ses gens.

Pour lors une simple affaire de cavallerie, se tourna en une action générale. Pyrrhus courut à son Infanterie, pour la mener au combat. Il prit néanmoins deux précautions, avant que d'entrer en action. D'abord il se montra à son Armée, qui le

croyoit mort. Enſuite, pour être moins connu de l'ennemi, il changea d'habit & de caſque, avec Mégacles. Ainſi déguiſé, il marche à l'ennemi. Les Romains lui épargnérent une partie du chemin. Lævinus avoit moins de brillant que Pyrrhus; mais c'étoit un General d'un merite ſolide, & d'une valeur vraiment Romaine. Il conduiſit ſes Légions contre la Phalange Epirote. Le choc fut vif, & la victoire bien diſputée. Sept fois les Romains cédérent à l'effort des ennemis, & ſept fois ils virent les Epirotes tourner le dos devant eux. Toûjours les Généraux les ralliérent, & les ramenérent à la charge. Mégacles, paré des habits & du caſque de Pyrrhus, ſe trouvoit par tout, & ſoûtenoit aſſés bien le rôle, dont il étoit chargé. Son déguiſement lui fut fatal. Ceux des Romains qui ſe picquoient le plus de valeur, le prirent pour le Roy, s'attachérent principallement à lui, étudiérent ſes démarches, & l'attendirent pour le combattre. Enfin il tomba ſous la main d'un Chévalier Romain, nommé Dexter, qui d'un coup le fit tomber mort ſur l'arêne. En hâte, il le dépoüilla de ſon caſque, & de ſes armes, & les alla porter au Conſul. Peu s'en fallut qu'un événément ſi bizarre, ne cauſât à Pyrrhus la perte de la Bataille. Les Romains montrérent aux Epirotes la dépoüille de leur Roi. C'en fut aſſés pour les décourager. Dêja ils ſongeoient à la retraite, lorſque Pyrrhus vint ſe montrer aux premiéres files de ſa Phalange. Tête nuë & ſans héaume, il parcourut toutes les lignes, & fit ceſſer la conſternation. La vûë du Roi fit renaître, dans tous les cœurs, l'eſpérance de la victoire. Les Epirotes combattirent avec plus de fermeté, que jamais. Ce-

De Rome l'an 473. Conſuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

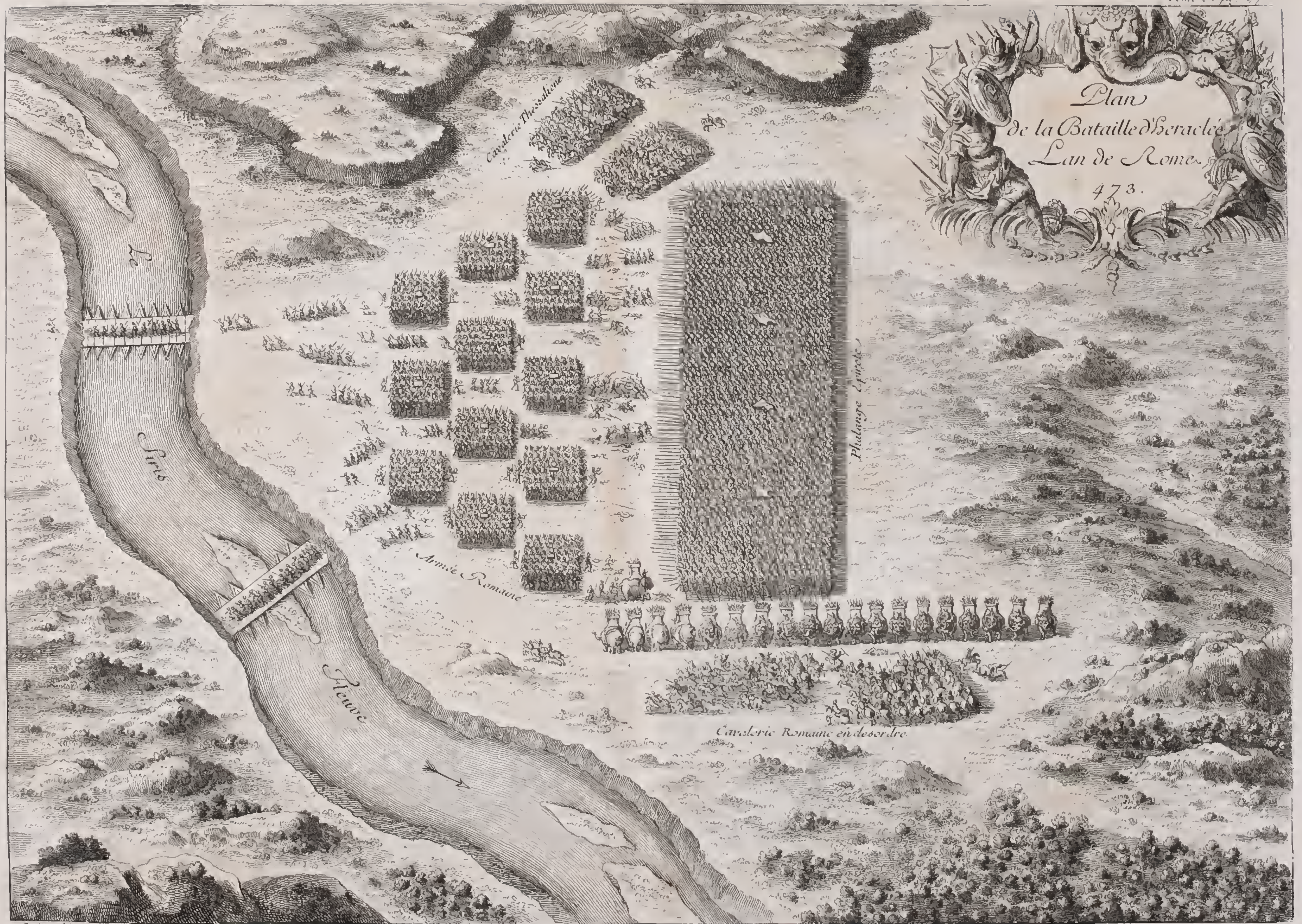
De Rome l'an 473. Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

pendant l'avantage paroissoit assés égal des deux côtés, lorsque Lævinus crût nécessaire, de faire agir sa Cavallerie. Elle avoit commencé le combat, c'étoit par elle qu'il voulut le finir. Tandis que la Bataille fut réduite à la seule Infanterie, les escadrons Romains ne restérent pas sur les aîles, à l'ordinaire. Lævinus leur avoit ordonné, de s'embusquer dans un lieu couvert, &, au premier signal, de venir prendre les ennemis en queuë. C'est la seule imprudence qu'on ait pu reprocher au Consul; mais pouvoit-il s'attendre, que des Eléphants, dont il ne connoissoit pas les propriétés, mettroient ses Chévaux en déroute?

En effet, dès que la Cavallerie Romaine parut, Pyrrhus fit avancer, contr'elle, ses Eléphants, qu'il avoit réservés pour la derniere ressource. Ces grosses masses s'ébranlérent, & furent conduites, en bon ordre, au devant des escadrons Romains. Ainsi les Eléphants mirent l'Armée Epirote à l'abri de leurs grands corps. Des tours, chargées d'hommes de trait, étoient portées sur leur dos. Vingt de ces animaux, bien disciplinés, faisoient un large front, & le spectacle avoit je ne sçai quoi d'effrayant. Il faut avoüer que la valeur des Romains fut glacée, à la vûë de ces monstres, qu'ils n'avoient jamais vûs, & dont la figure leur parut épouventable. Ce qu'il y eut de plus fâcheux encore, c'est que les chevaux n'en purent supporter l'odeur, & que le cri de ces bêtes étrangéres, les effara. Ils se cabrérent donc, jettérent leurs cavalliers par terre, s'enfuirent à perte d'haleine, & emportérent au loin quelques-uns de ceux, qui les montoient. Les conducteurs des Eléphants poursuivirent les fuyards, & les Archers, du haut des tours,

Solinus c. 24.

que


Plan
de la Bataille d'heraclée
l'an de Rome
473.
Cavalerie Thessaliene
Le
Siris
Fleuve
Armée Romaine
Phalange Epirote
Cavalerie Romaine en desordre
A. Humblot inv.

que portoient ces animaux, perçérent les Romains de leurs fléches. Plusieurs furent foulés aux pieds de ces bêtes furieuses. Cependant l'Infanterie de Lævinus faisoit toûjours assés bonne contenance, & les Légionnaires gardoient encore leurs rangs. Enfin, pour les rompre, Pyrrhus fit marcher à eux un corps de Cavallerie Thessalienne. Ce fut-là le dernier coup; mais il fut décisif. Les Romains lâchérent pié, & reculérent en désordre. Leur défaite eut été entiére, si Pyrrhus n'eut pas arrêté l'ardeur de ses troupes. Il avoit pour principe, qu'il ne faut pas pousser ses ennemis à l'extrême, & que souvent dans leur déroute, ils trouvent des ressources, qui tournent à mal contre les vainqueurs. D'ailleurs, un accident qui survint, tint les Epirotes en échec. Un de leurs Eléphants fut blessé par un Soldat Romain, nommé Minucius. Il lui coupa la trompe d'un coup d'épée. Ce furieux animal poussa de grands cris, & courant malgré son guide, fit un terrible dérangement dans l'Armée Epirote. Cette avanture imprévüe favorisa la retraite des Romains, & leur donna le tems de repasser le Fleuve, pour se réfugier dans l'Apulie. Une Ville, dont le nom n'est pas marqué dans l'Histoire, leur ouvrit ses portes, & leur servit d'azile. On n'ose assûrer quel fut, au juste, le nombre des morts, de part & d'autre, tant le rapport des Historiens est différent. Il paroît néanmoins plus vrai-semblable, que les Romains laissérent sur la place, quatorze mille

De Rome l'an 473.
Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

Eutropius l. 2. & Orosius l. 4. c. 1.

[a] Au rapport de Plutarque, Denys d'Halicarnasse faisoit monter la perte des Romains, dans cette premiére Bataille, à près de quinze mille hommes. Hiéronymus, cité par le même Historien, n'en comptoit que sept mille. Du côté de Pyrrhus, le premier assûre qu'il y eût treize mille morts. Le second les réduit à quatre mille.

De Rome l'an 473. Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

Plut. in Pyrrho.

Orosius l. 4. c. 1.

Eutropius & Florus.

huit cens quatre-vingts hommes, & que Pyrrhus en perdit, à peu près, treize mille. Il faut convenir que la gloire des armes resta, toute entiére, au généreux Epirote. Il fut maître du Champ de Bataille, & il eut le plaisir de voir fuir les Romains devant lui. Après tout, sa victoire lui coûta cher. Il eût à regretter le plus grand nombre de ses amis, & de ses meilleures troupes, péris dans le combat. Il ne le dissimula pas. Après l'action, on lui entendit dire, *qu'il étoit, tout à la fois, & vainqueur & vaincu. Pourquoi vaincu*, lui demandérent ses Soldats? *C'est*, répondit-il, [a] *que si je gagne encore une Bataille semblable, il faudra que je retourne en Epire, presque sans suite.* Aussi, quand il lui fallut, à Tarente, attacher au Temple de Jupiter, les dépoüilles qu'il avoit remportées, il y fit inscrire en vers, ces paroles mémorables. *Grand Dieu! j'ai vaincu des Peuples invincibles; mais tout vaincus qu'ils sont, je les reconnois pour vainqueurs.* En effet, après leurs pertes, les Romains avoient un fond inépuisable de guerriers, dans leur Ville, & chez leurs Alliés; mais Pyrrhus étoit loin de l'Epire, & le transport des troupes, par mer, est toûjours difficile.

L'Epirote étoit trop habile au mêtier des armes, pour ne profiter pas de sa victoire. Il commença d'abord par faire inhumer les morts, dont la plaine étoit couverte. Il ne mit point de différence entre les honneurs funébres, qu'il rendit aux siens, & ceux qu'il décerna aux Romains. En visitant les corps de ceux-ci, il apperçut, que nul n'avoit reçu de blessure hon-

[a] Plutarque applique à la seconde bataille de Pyrrhus contre les Romains, la réfléxion de ce Prince. *Si nous remportons encore une pareille victoire, nous sommes perdus.*

teuſe ; que tous étoient tombés, à la place qui leur avoit été marquée, qu'ils tenoient encore l'épée à la main, & que la fureur étoit peinte ſur leur viſage. Ce fut alors qu'il prononça ces paroles, qui ſont devenuës ſi célébres. O ! *que Pyrrhus n'a-t'il des Romains poür Soldats, ou que les Romains n'ont-ils Pyrrhus pour conducteur ! Enſemble, nous ſoumettrions toute la terre.* Ce grand Général avoit pris le camp Romain, & fait environ mille huit cents priſonniers de guerre. Il n'épargna rien, pour les engager à prendre parti dans ſes troupes. Leur réſiſtance ne leur attira nul mauvais traitement. Il eſtima leur conſtance, & leur épargna, tout ce qu'il put, des rigueurs de la captivité. Cependant il ſe répandit, comme un torrent, dans tous les Païs Alliés de Rome. Bien des Villes ſe donnérent au Vainqueur, & la domination Romaine chancella, aprês cette ſeule défaite. Les campagnes de la République furent pillées, & l'Epirote fit des courſes, juſqu'aux environs de Rome.

De Rome l'an 473.
Conſuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

Dio. apud Valeſ.

Lævinus, de ſon côté, ne reſta pas long-tems dans l'Apulie. Il ſembloit que la colére du Ciel, l'eût ſuivi, juſqu'au lieu de ſa retraite. Une troupe de ſes Soldats étoit allée au fourage. A l'inſtant, une tempête s'éleva. Le tonnerre ſe fit entendre, & la foudre tomba ſur les fourageurs. Trente-quatre de ces Soldats furent tués ſur la place, & vingt-deux y reſtérent à demi-morts. Bien des chevaux périrent par le feu du Ciel, & le plus grand nombre ſe diſſipa, ou fut enlevé. Ces ſignes apparents de la colére des Dieux, contre un ſi ſage Général, ne changérent point, à ſon égard, les Romains, tout ſuperſtitieux qu'ils étoient. On pouvoit le révoquer, ou le contraindre à nommer

Oroſius l. 4. c. 1.

De Rome l'an 473.
Consuls, P. Valerius Lævinus, & Tib. Coruncanius.
Plutarchus in Pyrrho.

un Dictateur. La République sçut lui faire justice, & mettre de la différence, entre des Généraux vaincus, par leur faute, & un Général, que des événements imprévûs avoient fait succomber sous le sort des armes. On plaignit Lævinus à Rome, & l'on remplaça ses pertes, par de nouvelles levées. Le Sénat n'eut pas même d'égard au bon mot du sage Fabricius, *que le Roy d'Epire avoit vaincu Lævinus, mais que les Epirotes n'avoient pas vaincu les Romains.* Ces paroles sembloient demander à la République un nouveau Général. Elle ne flétrit pas un brave homme, pour la seule raison, qu'il avoit été malheureux. En effet, Lævinus fit bien voir, le reste de la campagne, que le vrai mérite a des ressources. Ce Consul fit soigneusement panser ses blessés, rassembla dans un Camp ses troupes dispersées, & dês qu'il eût reçû de Rome le renfort de deux Légions, qu'on luy envoya, il ne tarda pas de se mettre en mouvement. Arrêter Pyrrhus dans ses courses, le suivre à la piste, & le harceler, le combattre, & le vaincre à son tour, du moins l'obliger à quitter le centre de l'Italie, & à retourner à Tarente, ce fut le projet que Lævinus forma, & qu'il éxécuta, en partie.

Appianus.

Pyrrhus s'étoit posté dans la Campanie, & faisoit subsister ses troupes, aux dépens des Romains, dans la plus fertile Province de leur domination. Ce fut là qu'il reçût, proche d'Héraclée, le renfort de ses Alliés, qu'il avoit si long-tems attendus, & qui n'avoient point eu de part à la bataille, qu'il avoit gagnée. Enfin les Samnites, les Lucaniens, & les Messapiens se joignirent à lui. Peut-être avoient-ils prolongé leur départ, jusqu'après la premiére victoire de

Pyrrhus, plus ſûrs alors de prendre des engagements avec lui. L'Epirote les reçut avec bonté. Dans les légers reproches qu'il leur fit, ſur leur retardement, il leur fit entrevoir la joye ſecrette qu'il avoit, d'avoir vaincu ſans eux. Il ne laiſſa pas de partager, avec les nouveaux venus, le butin, qu'il avoit remporté ſur l'ennemi. Ces maniéres engageantes, & polies, étoient, dans Pyrrhus, en partie, l'effet de ſon tempéramment, & de ſon éducation, &, en partie, d'une ambition conduite par la ſageſſe. Il viſoit à gagner les cœurs, pour conquérir les Provinces. Son deſſein étoit d'enlever Naples & Capouë, avant que d'aſſiéger Rome; mais l'apparition ſoudaine de Lævinus, déconcerta un peu ſes projets. Ce Général le prévint, lorſqu'il étoit prêt d'envahir Capouë. Lævinus y entra, y laiſſa des troupes, & la garantit d'un ſiége. Delà Pyrrhus ſe rabbattit ſur Naples; mais les Napolitains étoient ſur leurs gardes, & le voiſinage de l'armée Romaine les raſſuroit. Pyrrhus tourna donc, tout à coup, vers Rome, [a] par la voye Latine. Il prit Frégelles à ſon paſſage, & par le Païs des Herniques, aprês avoir cotoyé Anagnie, [b] il vint échoüer devant Préneſte.

De Rome l'an 473.
Conſuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.
Plut. in Pyrrho.

Zonaras l. 8.

Florus l. 1.

[a] La voye Latine commençoit à Rome, prês de la porte du même nom. Elle conduiſoit dans le Latium, & s'étendoit entre l'Orient, & le Midi, juſqu'au prês de la Ville de *Caſſinum*, à dix-neuf ſtades de Capouë. Là, elle ſe terminoit à la voye Appienne, comme nous l'apprenons de Strabon. Martial donne à ce chemin, le nom de voye Latine, & de voye Auſonienne. Voyés la 65. Epigramme, & la 108. du Livre 9.

[b] Anagnie étoit la Capitale du Territoire des Herniques, qui fait aujourd'hui partie de la Champagne de Rome. Virgile, au Livre 7. de l'Enéïde, en parle, comme d'une Ville recommandable par ſes richeſſes. *Quos dives Anagnia paſcis.* Strabon dit qu'elle tenoit un rang diſtingué dans le Latium, πόλις ἀξιόλογος. Cicéron, *pro domo ſuâ*, la met au nombre des Villes Municipales. Frontin aſſure, qu'elle devint Colonie Romaine. Cependant Feſtus lui donne le titre de Préfecture; c'eſt-à-dire, qu'elle

De Rome l'an 473.
P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

Cette Ville étoit munie, & gardée par une florissante jeunesse. Là, du haut d'une montagne, Pyrrhus vit Rome, & comme il en étoit proche, il fit voler dans sa marche un tourbillon de poussiére sur cette Capitale. Ce fut là tout le mal, qu'elle en ressentit. En effet, à la seule vûë de Rome, Pyrrhus désespéra de la pouvoir prendre. Alors même, le Consul Coruncanius, après avoir dompté l'Etrurie, & l'avoir contrainte à recevoir l'Alliance des Romains, avoit passé le Tybre, & venoit au devant de l'Epirote; tandis que Lævinus le suivoit en queuë. Destitué donc de l'espérance, qu'il avoit conçûë, de mettre les Etrusques dans son parti, & investi de deux armées Consulaires, la seule résolution qu'il eut à prendre, fut de retourner dans la Campanie. Quel sujet d'étonnement pour lui, lorsqu'il y trouva Lævinus, avec une armée plus nombreuse, qu'elle n'avoit été sur les bords du Siris! *Il faut*, s'écria-t'il, *que je sois né sous la même étoile qu'Hercule. Ici je trouve une Hydre, dont les tétes renaissent, à mesure que j'en coupe.* Pyrrhus dit ces paroles à la vûë de l'armée Romaine, que le Consul avoit mise en bataille, pour tenter encore une fois le sort des armes. Le Roy, de son côté, parut ne refuser pas le combat. Tout étoit prêt, & les deux armées, en présence, n'attendoient plus que le signal. Pour inspirer de la terreur aux Légions Romaines, Pyrrhus ordonna à ses Soldats, de frapper de leurs lances sur leurs boucliers, & aux conducteurs des Elephants, de les faire crier. Ce bruit des Epirotes fut suivi d'un cri si épouvantable,

Zonaras & Florus, &c.

Zonaras l. 8.

change, à différentes fois, de condition. Les anciens Itinéraires parlent de cette partie de la voye Latine, qui conduisoit à Anagnie, sous le nom de *Compitum Anagninum*, où l'on voit présentement la petite Ville de *Castel Matteo*.

& si unanime de la part des Romains, que Pyrrhus lui-même en fut effrayé. Il jugea que tant d'allégresse, de la part des vaincus, étoit pour eux un pronostic de la victoire. Habile à saisir les circonstances, il ne jugea pas à propos de livrer bataille. Il prétexta donc, que les Auspices ne lui étoient pas favorables, & qu'il étoit dangéreux de rien entreprendre contre la volonté des Dieux. Il est à croire, que dês-lors Pyrrhus perdit l'espérance d'assujettir les Romains. Quoiqu'il en soit; il n'eut plus d'autre empressement que de finir la campagne, & de retourner à Tarente. Lævinus ne s'obstina pas, à vouloir forcer l'Epirote, & lui livrer bataille. C'étoit assés, pour lui, de s'être présenté de bonne grace, pour un combat, que la seule necessité devoit l'engager à soutenir.

De Rome l'an 473.
Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

Pyrrhus ne fut pas plûtôt à Tarente, que Lævinus & Coruncanius revinrent à Rome. Le désavantage qu'avoit eu Lævinus, dans la bataille d'Héraclée, ne permettoit pas au Peuple, & au Sénat de lui décerner le Triomphe. Du moins on ne lui fit pas l'injustice, de le traiter comme un Capitaine méprisable. Pour Coruncanius, [a] il entra Triomphant dans Rome, aux

Tab. Triumph.

[a] Les seuls marbres Capitolins nous ont conservé la mémoire du Triomphe de Coruncanius. Voici les termes de l'inscription, TI. CORVNCANIVS TI. F. TI. N. AN. CDLXXIII. DE VVLSINIENSIBVS, ET VVLCIENTIB. K. FEBR. C'est-à-dire, *Tiberius Coruncanius, fils de Tibére, & petit-fils de Tibére, Triompha des Volsiniens & des Volciens, aux Calendes de Février, l'an de Rome* 473. Nous avons déja parlé dans les volumes précédents, des Volsiniens, dont le Territoire faisoit un des douze cantons de l'Etrurie. A l'égard des Volciens, qui furent aussi un Peuple de la Toscane, Cluvier, au second Livre de l'ancienne Italie, page 514. les place dans un canton, où étoit une ancienne Ville, que Ptolémée appelle Οὐόλκοι, VOLCI, au-delà de Russelle, & du Fleuve *Umbro*, aujourd'hui l'*Ombrone*, prês de *Cosa*, qu'on appelle présentement *Lancédonia*, & qui étoit de la dépendance des Volciens, selon la remarque de Pline, Livre 3. ch. 5.

De Rome l'an 473. Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

Kalendes de Février. Quelle satisfaction pour les Romains, dans un tems si redouté, d'avoir eu une grande victoire à couronner! Celle de Coruncanius étoit importante, & complette. On peut dire, que sa campagne avoit été décisive. La Nation de l'Italie la plus étenduë, cette formidable Etrurie, qui dès la fondation de Rome, s'en étoit déclarée la rivale, venoit enfin de se soumettre. Elle se donna toute aux Romains, dans un tems, où grand nombre de leurs Alliés songeoit à les abandonner. C'est une époque mémorable, que l'Histoire n'a touchée que légérement; mais nous avons une preuve invincible de la reddition de l'Etrurie. Dans l'oubli où les Etrusques vont tomber, depuis le coup que leur porta Coruncanius, on n'entendra plus parler, comme autrefois, de leurs guerres, contre Rome, en corps de Nation. Les Etrusques furent presque toujours fidéles, quand ils furent assujettis. Un autre Triomphe encore réjoüit Rome, & la dédommagea, en quelque sorte, de ses pertes. Æmilius, surnommé Barbula, sous le titre de Proconsul, avoit réduit [a] les Sallentins, Peuple de la Messapie, & Allié de Tarente, avec la même armée, qu'il avoit conduite assés heureusement, pendant son Consulat, l'an passé, contre les Samnites, & les Tarentins. Il avoit battu les Sallentins, & les avoit empêchés de se donner à Pyrrhus. On joignit ensemble les exploits de deux ans, pour les récompenser d'un seul [b] Triomphe. Peut-être aussi étoit-il de la politi-

Tab. Triumph.

Cosa, Colonia Volcientium à populo Romano deducta. Cette Ville, qui donna le nom aux Volciens, ne paroît pas différente, de celle, que l'Abbréviateur d'Etienne a nommée *Olcium.* Ὄλκιον πόλις Τυῤῥηνίας.

a Voyés ce que nous avons dit ci-dessus, des Sallentins, & de la Messapie.

b Les Fastes Capitolins fixent

que

que Romaine, de faire voir à toute l'Italie, que depuis l'arrivée des Epirotes, la République s'étoit soûtenuë, & qu'en plus d'un lieu, ses Généraux s'étoient rendus dignes de Triompher.

De Rome l'an 473.
P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

Pyrrhus, tranquille à Tarente, eut le tems de réfléchir sur la valeur des Romains, & sur leur conduite. Sans doute il sentit, que la guerre, où il s'étoit embarqué, pouvoit à la fin lui devenir funeste, ou honteuse. Dês-lors, son inclination étoit de la finir; mais il auroit souhaité de la terminer à sa gloire. Il fut donc charmé d'apprendre, que les Romains, dans leur Sénat, avoient conclu, de lui envoyer une honorable Ambassade. En effet, les Peres Conscripts s'étoient enfin résolus, quoiqu'avec peine, de redemander au Roy d'Epire les captifs, qu'il avoit faits à la bataille. La meilleure partie de ces prisonniers, étoit de Chevaliers Romains, gens de distinction dans la République. Le motif qui avoit touché le Sénat, c'est que ces braves avoient commencé le combat en Héros, & que lorsqu'ils étoient prêts à le finir, à la gloire de Rome, des animaux inconnus avoient effrayé leurs chevaux. Ainsi ces vaillants hommes, étoient malheureux, sans être coupables. D'ailleurs, ce n'étoit plus aux Tarentins, qu'ils alloient adresser leur Députation, c'étoit au Roy Pyrrhus. On comptoit à Rome sur sa politesse, & l'on n'avoit plus à redouter les indignes traitements d'une populace insensée. Aussi choisit-on, [a] pour l'Ambassade, trois hommes

le Triomphe du Proconsul Emilius, au sixième avant les Ides de Juillet, c'est-à-dire, au dixième du même mois. Zonaras ne fait aucune mention des honneurs, que Rome rendit à ce Général, il avouë cependant que ce grand homme avoit porté la terreur & le ravage, jusqu'aux portes de Tarente.

[a] Les Auteurs ne s'accordent

De Rome l'an 473.
Consuls, P. Valerius Lævinus, & Tib. Coruncanius.

d'un mérite distingué. Le premier, étoit ce Cornélius Dolabella, fameux par la défaite des Sénonois, & les deux autres, le vertueux Fabricius, avec son ancien Collégue Æmilius Papus; qui tous deux avoient été Consuls ensemble, deux ans auparavant. La nouvelle d'une si auguste Députation, fit plaisir au Roy d'Epire. Comme il aimoit à se flatter, & que l'imagination fait aisément croire ce qu'on souhaite, Pyrrhus se persuada, que le vrai motif de l'Ambassade, étoit de lui demander la paix. Il eut été enchanté de voir Rome suppliante à ses piés, & son ambition eût été remplie, s'il avoit pû dire à ces fiers Républicains, *je vous accorde la paix*. Plein de cette espérance, il fit aux Ambassadeurs une magnifique réception. Pour leur faire honneur, il envoya audevant d'eux le Molossien Lycon, qui les attendit, avec une escorte, sur la Frontiére du Tarentin. Le Roy lui-même vint à leur rencontre, hors les portes de la Ville, les reçut avec de singuliéres démonstrations de bienveillance, les logea superbement, & leur procura toutes les douçeurs d'une agréable hospitalité. Admis à l'Audience, ils haranguérent le Roy, & leur discours roula sur la vicissitude des événements humains, & sur la défiance, où l'on doit toujours être, au tems de la prospérité. Ce lieu commun avoit un double sens. Par là, les Romains faisoient également entendre, & qu'ils avoient éprouvé les révolutions de la fortune,

Zonaras & Val. Max. l. 5. c. 1.

Dionys. Hal. in legation.

pas sur le tems de cette Ambassade, les uns prétendent que Fabricius fut envoyé à Pyrrhus, avant l'arrivée de Cynéas à Rome. Les autres rejettent cette Députation, après le retour de ce dernier, vers le Roy d'Epire. Pline au Livre 34. ch. 6. est pour le premier sentiment. Plutarque se déclare pour le second. Il n'est pas aisé de décider, dans cette égalité de suffrages.

& que Pyrrhus devoit les craindre. Pour la formule précise de leur Députation, elle ne portoit autre chose, sinon, *qu'ils demandoient la délivrance de leurs prisonniers, ou bien par des échanges, ou pour un prix, dont on conviendroit par têtes*. Pyrrhus s'étoit attendu à quelque chose de plus; il n'en fit rien paroître. Il répondit seulement, qu'il sçauroit prendre son parti, & leur signifier ses volontés.

De Rome l'an 473. Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

Zonaras l. 8.

En effet, l'Epirote assembla son Conseil. Ses principaux confidents furent partagés en divers sentiments. Milo, qui commandoit dans la Citadelle de Tarente, opina, qu'il ne falloit point composer avec les Romains; mais les pousser à l'extrême, jusqu'à leur entiére réduction. Cynéas fut d'un avis contraire. *La République Romaine*, dit-il, *n'est pas aisée à soumettre, ou même à intimider. Ses infortunes passées ont rendu témoignage à sa constance, dans les plus grandes adversités. Tout autre ennemi qu'eux, pourroit nous donner prise, ou du côté des mœurs, ou du côté de la bravoure. Rome seule est inaccessible à l'intérêt, & indomptable par les armes. Le plus sûr seroit, de l'amener à une paix, qui n'eût rien de fort désavantageux, pour elle, ni de honteux, pour nous. Un moyen propre à nous la concilier, avec gloire, c'est de lui renvoyer ses captifs, sans accepter son argent, & de faire partir, sur le champ, une Ambassade, pour Rome, afin de traiter avec le Sénat, d'une paix solide, à de justes conditions. Alors toute la terre croira, que la générosité seule nous a contraints à quitter les armes, & que nous n'avons cessé de combattre, qu'après avoir vaincu.* Cynéas avoit pénétré les inclinations de Pyrrhus, & son sentiment favorisoit l'inconstance naturelle du Prince. L'avis fut agréé, & Cynéas fut choisi pour

De Rome l'an 473.
P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.
Appianus apud Fulv. Urs.

l'Ambaſſade. Après ces réſolutions priſes, le Roy fit venir les Ambaſſadeurs de Rome, & leur parla de la ſorte. *Non; l'argent que vous m'offrés, pour le rachapt de vos captifs, n'a point tenté mon cœur. Aſſés riche, pour vous faire part de mes biens, je ne ſuis ſenſible qu'à vôtre amitié. Quelle ingratitude ſeroit-ce pour vous, de faire ſervir, contre moi, des Soldats, que je vous aurois rendus? Voudriés-vous abuſer de mes bienfaits, pour les tourner à ma perte? Qu'ils ſervent à faire ceſſer nos haines, à rétablir l'union entre nous, & qu'il ne ſoit pas dit, que Pyrrhus vous a fourni des bras, pour le combattre, mais des bouches pour publier, que j'ai préféré la paix à la victoire!*

Ces paroles, que le Roy d'Epire prononça d'un air gracieux, furent ſuivies d'un entretien ſecret, qu'il voulût avoir avec Fabricius. La réputation de ce grand homme, s'étoit répanduë juſques chés les ennemis. Pyrrhus voulut donc examiner ſa vertu, la ſonder, & la mettre à toutes les épreuves. Nous avons recüeilli cette converſation de divers Auteurs, qui nous en ont tranſmis, chacun une partie, ſelon qu'ils l'avoient appriſe de la tradition. *J'ai déclaré à vos Collégues*, dit le Roy à Fabricius, *la conſidération que j'ai pour les Romains en général, & l'inclination que j'ai, d'être leur ami. Mais, il faut vous l'avoüer, je ſens pour vous, Fabricius, quelque choſe de plus, que pour le reſte de vos Concitoyens. Eſt-il poſſible qu'une République opulente, vous laiſſe traîner des jours malheureux, dans la pauvreté? Non, je ne ſouffrirai pas, que la vertu ſoit dégradée, par l'indigence. Il eſt digne du rang que j'occupe, de tirer les grands hommes de l'opprobre, où la diſette les réduit. Je vous offre donc tout l'or, & tout l'argent néceſſaire*,

Dionyſ. Hal. in legation.

pour donner à la Philosophie, que vous professés, le lustre qu'elle doit avoir. Ce sera, de ma part, un don plus agréable aux Dieux, que ceux dont on orne leurs sanctuaires. Ne croyés point au reste, qu'il ne soit pas honorable pour vous, de recevoir d'une main amie, des marques légéres d'une sincére affection. Je ne prétens pas, par mes présens, ou corrompre vôtre fidélité, ou vous détacher de vôtre République. L'unique retour que j'attens de vous, c'est que vous fassiés le bien de Rome, en l'engageant de conclure avec moi une paix éternelle. Non, je ne puis me résoudre à être l'ennemi d'un Peuple, que j'estime. Je sçai, que vous autres Républicains, on vous éleve dans la haine des Rois. Mais si les mauvais procédés de quelques Souverains, vous ont dégoûtés du Gouvernement Monarchique, soyés aßés modérés, pour n'étendre pas vôtre aversion, sur tous les Monarques. Ils ne sont pas tous assés perfides, pour violer les Traités, & assés intéressés, pour préférer leur utilité présente, à l'honneur, & à la probité. Je ne vous célerai pas même, que quand nous aurons conclu la paix, j'ai formé le dessein, d'engager Fabricius, à passer en Epire. Là, Ministre de mes Etats, conducteur, avec moi, de mes armées, vous partagerés les biens, que la fortune m'a départis. Quoi de plus souhaitable pour un Roy, que de pouvoir se promettre d'avoir trouvé, dans un sage confident, un ami sincere, & généreux?

De Rome l'an 473. Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS. *Plut. in Pyrrho.*

Appianus & Dionys.

Ainsi parla l'Epirote. Fabricius l'écoûta sans l'interrompre, puis il s'exprima de la sorte. *Quoi? Vous estimés ma vertu, Pyrrhus, & vous croyés pouvoir la corrompre? Si je suis aussi Philosophe que vous le présumés, dois-je recevoir vos présents, & si je suis assés lâche pour les accepter, ai-je mérité que vous m'en fassiés? Vos desirs, dites-vous, n'ont d'autre but que la paix. En cela,*

Zonaras l. 8.

De Rome l'an 473. Consuls, P. Valerius Lævinus, & Tib. Coruncanius.

je loüe vôtre sagesse. Pour peu que le Traité nous soit avantageux, j'ose vous promettre mes soins, & ma protection. Pourquoi reprochés-vous, à ma République, de me laißer vivre dans la pauvreté? Rome n'ignore pas qu'elle est de mon goût, & de mon choix. Je suis plus heureux, en cultivant, de mes mains, le petit champ que je tiens de mes peres, que Pyrrhus au milieu de ses trésors. Ma frugalité, & la modération de mes desirs, me rendent moins indigent, que vous. Un petit coin de terre suffit à ma subsistance. Pour vous, l'Epire entiére n'est pas assés grande, pour renfermer vos souhaits. L'immensité de vos desirs vous fatigue, & moi je suis tranquille, dans la modicité de ma fortune. L'ambition vous rend toujours pauvre, & dans l'indigence même, je suis riche. Mon appétit est réveillé par la frugalité de mes repas. Que, dis-je? Ah! que Rome sçait bien me dédommager du mépris, que je fais de l'abondance? Quels honneurs ne m'a-t'elle pas prodigués? Consulats, Ambassades, ministéres importants, commandements des armées. On m'écoûte au Sénat, on y suit mes conseils. Je suis honoré à la Ville, & par tout on me propose, comme un modéle de modestie, & de tempérance. Dans les Emplois publics, je sçai soûtenir mon rang, non pas de mon fond & à mes frais; mais au dépens du trésor public. Non, nos loix ne sont pas semblables aux vôtres. Chés vous, sans richesses, point d'honneurs. Chés nous, l'opulence conduit rarement aux premiéres dignités. Ainsi, dans la vie privée, content du peu que je posséde, &, dans les fonctions publiques, honoré par les largesses du fisc, aurois-je à me plaindre de mon sort? Les Dieux m'ont mis, plus d'une fois, au pouvoir de m'enrichir. J'ai pris des Villes, j'ai gagné des batailles, j'ai ravagé des campagnes, j'ai enlevé des dépoüilles sur l'ennemi. La République seule en

Dionys. in leg.

De Rome l'an 473.
Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

a profité. J'ai remis dans ses coffres, jusqu'à quatre cents talents, fruit de mes travaux, & de mes victoires. Hé, je pourrois aprês tant de sacrifices, ne refuser pas vos présents! Hé, je me lierois à vous, par des engagements, que la reconnoissance m'obligeroit à soûtenir! Si la probité seule ne mettoit pas un frein à ma cupidité, du moins la crainte de nos Censeurs sçauroit la contenir? Rome ne souffre pas impunément, que ses sujets prennent des liaisons avec ses ennemis.

Eutrop. l. 2.

Pyrrhus insista, & promit au Romain la quatriême partie de ses Etats. *Vous n'y pensés pas, Seigneur*, reprit Fabricius. *Si je partageois la Couronne avec vous, ma sincérité vous feroit pallir, jusques sur le Trône, & la sévérité de mes mœurs, m'attireroit une Cour plus nombreuse, qu'à vous. Un sujet révéré, chéri du Peuple, est souvent un sujet d'inquiétude, pour le Souverain même.*

Plut. in Pyrrho.

Ce premier entretien étonna Pyrrhus; mais il ne le rebutta pas. Il invita Fabricius, pour le lendemain, à une seconde entrevûë. L'Epirote changea de maniéres, & aprês avoir tenté le cœur du Romain, par des promesses, il voulut l'intimider par des menaces. Pour sonder s'il étoit susceptible de crainte; dans le lieu de la conversation, il fit dresser un appareil de terreur. La salle étoit tellement disposée, que sur une estrade, on avoit élevé un élephant, caché derriére un rideau. Fabricius n'en avoit jamais vû. Le Roy lui fit faire quelques tours dans la salle; puis quand Fabricius fut à portée de l'éléphant, on tira tout à coup le rideau. Alors on fit pousser un grand cri à l'éléphant, & ce monstrueux animal posa sa trompe sur la tête du Romain. Fabricius, sans s'effrayer; *un grand Roy*, dit-il, *ne put hier m'ébranler par ses présents, croit il aujour-*

De Rome l'an 473. Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

d'hui pouvoir m'effrayer, par les cris d'une bête? L'intrépide Philosophe continua le discours, sans daigner faire attention au spectacle, qu'on lui présentoit. Pyrrhus, frappé d'une constance à l'épreuve de tout, retint Fabricius, & le fit manger à sa table. Le repas se passa en des propos sérieux. On y parla de la Philosophie d'Epicure. Ce fut là, que Fabricius fit au Roy cette réponse, dont nous avons dêja parlé. *Plût aux Dieux, que pour le bonheur de Rome, & le sien, Pyrrhus eût établi sa félicité dans cette [a] indolence, si vantée par Epicure!*

[a] Selon Epicure, tout le fond de la morale rouloit sur la douleur, & sur la volupté. Il vouloit, que la fuite de l'une, & la poursuite de l'autre, fussent les uniques ressorts de tous les mouvements de l'ame. C'étoit-là, qu'il rapportoit les soins de l'homme, comme aux deux principes de la Félicité. Car dans l'opinion de ce Philosophe, la privation de la douleur, faisoit partie du souverain bien. C'est ainsi, que devoit penser un impie, qui composoit l'ame d'Atomes matériels, & qui, par conséquent la mettoit au nombre des substances mortelles, & périssables. Cicéron s'inscrit en faux contre ce sentiment, dans ses entretiens, sur les vrais biens, & sur les vrais maux. Torquatus un des interlocuteurs, zélé partisan de la Secte Epicurienne, y paroît sur la scéne, pour défendre la doctrine d'Epicure. Tout Animal, dit-il, dês le moment de sa naissance, se porte avec ardeur, à la recherche de la volupté. Il fuit la douleur, & les objets qui pourroient la causer, avec un égal empressement. La nature donc elle seule, sans avoir recours aux raisonnements, nous apprend que la volupté est un bien, dont il faut rechercher la joüissance, & la douleur un mal, qu'on doit éviter. Ceci, continuë l'Epicurien, forme une preuve de sensation, aussi convainquante, que le sentiment de la chaleur du feu, de la blancheur de la neige, & de la douceur du miel. Il est bien vrai, qu'il y a des circonstances, où l'on doit renoncer à la volupté, pour se faire un devoir d'une vie pénible, & laborieuse. Mais alors le motif de cette préférence, est le plaisir qui en résulte. On ne fuit la volupté, que quand elle traîne la douleur à sa suite; & on essuye volontiers la peine, & les fatigues, que le plaisir accompagne. La régle que tient en cela, un homme sage, c'est de dédaigner de légéres voluptés, pour en ressentir de plus grandes, & de sçavoir supporter des douleurs moins vives, pour en éviter de plus cuisantes, & de plus fâcheuses. Delà, Torquatus conclut, que la vertu est la seule chose désirable, puisque sans elle, on ne peut vi-

L'ardeur

L'ardeur que Pyrrhus avoit pour la paix, fut augmentée par tout ce qu'il voyoit des Romains, & par ce qu'il en entendoit dire. Il faut avoüer, que la République, à parler en général, étoit alors composée d'hommes, supérieurs en vertu, à ce que la Gréce avoit admiré dans ses sept sages. Il sembloit, qu'entre ses

De Rome l'an 473.
Consuls,
P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

vre heureux, & que le vice doit être pour l'homme, un objet d'horreur, puisqu'il est la source du plus grand mal, qui est la douleur. Car enfin, ajoûte Torquatus, Epicure à qui l'on reproche de donner tout à la volupté, ne cesse de dire, qu'on ne trouve de vraye félicité, que dans une vie conforme aux régles de la sagesse, & de l'équité.

Tel est le précis des raisonnements, que Torquatus fait valoir, dans tout le premier Livre *de Finibus bonorum & malorum*. Cicéron, pour le réfuter, employe toutes les subtilités de la Dialectique. Cependant le systême d'Epicure demeure en son entier. Le mot de volupté, joint à l'abus que faisoient les libertins d'un principe mal compris, fut un sujet de scandale pour les gens de bien, & sur tout, pour les Stoïciens, qui se picquoient d'une vie austére. Mais la vérité du dogme bien entenduë, n'en subsiste pas moins. De nos jours M. Gassendi, & un Auteur plus Moderne, en ont si bien donné la clef, que leurs adversaires perdirent beaucoup de François, en attaquant cette doctrine, comme Cicéron y a perdu son Latin. Il ne s'agit pas, comme nous l'avons dit ci-dessus, *pag.* 22. *n. a.* de chercher la cause de la béatitude, c'est la forme qu'on demande. On veut sçavoir, non l'objet qui nous rend heureux, mais l'essence du vraï bonheur. Or qu'on raisonne tant qu'on voudra, il est évident, qu'on n'est heureux, que par le plaisir qu'on goûte, & que l'on n'est malheureux, que par la douleur qu'on ressent. Voulés-vous sçavoir d'Epicure, quelles sont les plus pures sources du plaisir, il vous répondra que c'est la vertu. Zénon, & les Stoïciens n'ont point parlé autrement. En cela, les uns & les autres auront raison, avec cette différence, que les Stoïciens paroissent avoir confondu la cause, & l'essence de la félicité, ou avoir recherché la cause plûtôt que l'essence. Au lieu qu'Epicure a frappé au but, en démêlant précisément, la cause formelle de la béatitude, qui est le plaisir; & l'indolence, ou la privation de la douleur, d'avec sa cause efficiente, & occasionnelle, dont l'une est Dieu, & l'autre la vertu. A l'égard des causes occasionelles de la félicité, il les a placées, comme le reste des Philosophes, dans les vertus, & dans les biens propres de l'homme; mais il a commis une insigne impiété, en refusant à Dieu la qualité de cause efficiente de tout bien. Voilà en quoi son systême, soûtenu d'ailleurs du terme trop étendu de volupté, a donné lieu aux impies, d'abuser de ce qu'il pouvoit avoir de bon.

De Rome l'an 473. Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

principaux Chefs, il y eût de l'émulation, à qui se surpasseroit en magnanimité, en désintéressement, en frugalité, en constance, en modération, enfin en toutes les vertus militaires, & civiles. Cependant la concorde regnoit entre ces rivaux de sagesse, & l'amour de la Patrie étoit le çentre commun, qui réünissoit leurs cœurs. Curius, Fabricius, Coruncanius, & Æmilius Papus, étoient liés entre eux, d'une étroite amitié. Ainsi Pyrrhus sentoit bien, qu'il ne pourroit, ni corrompre, ni désunir ces hommes solides, & il compta pour peu, de pouvoir peut-être les vaincre, une ou deux fois. *A la longue*, se disoit-il, *leur persévérance l'emportera sur mon habileté.* L'Epirote se promettoit encore trop, lorsqu'il s'attendoit à conserver son avantage sur les Romains, dans les batailles qu'il auroit à leur donner. Toutes ces considérations le portérent, à ménager une République si respectable. Il fit donc venir les trois Ambassadeurs, leur rendit deux cents de leurs captifs, sans en exiger de rançon, & pour comble d'humanité, il permit à tous les autres prisonniers Romains, seulement sur leur parole, d'aller passer à Rome [a] les Saturnales,

[a] La Féte des Saturnales fut instituée en l'honneur de Saturne. Ce prétendu Dieu, dont la Mythologie nous a débité tant de contes, chassé de son Royaume par Jupiter son fils, passa, dit-on, en Italie. Il y trouva une retraite assurée, auprès de Janus Roy des Aborigénes. Celui-ci charmé des grandes qualités, qu'il remarqua dans son nouvel hôte, partagea avec lui le Gouvernement de ses Peuples. Cette Nation, de farouche qu'elle étoit auparavant, devint plus traitable, sous la conduite de Saturne. Il rassembla les Habitants de la contrée. Il poliça leurs mœurs, & sçut adoucir leur barbarie, par de sages loix. Il leur apprit l'Agriculture, & les instruisit dans tous les Arts, qui ont rapport aux usages de la vie civile. On lui attribuë l'invention de la faux, & de la fauçille, qui lui sont restées pour symboles, dans quelques anciens monuments, & en particulier, sur la Médaille dont nous donnons ici le type. Son re-

dans leurs familles. Cette Fête de Saturne, se célébroit tous les ans en Décembre, le 14. devant les Ca-

De Rome l'an 473.
Consuls,
P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

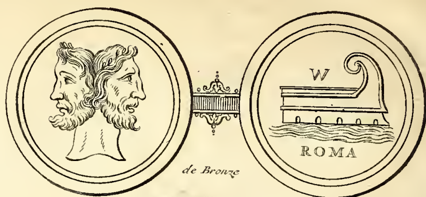

d'Argent

gne fut celui de l'abondance, de la concorde, & de la paix. Pour cette raison, les Poëtes donnérent à cet heureux tems, le nom de siécle d'or. Numa Pompilius, selon quelques-uns, se proposa d'en retracer la mémoire dans les Saturnales. Cependant la plûpart conviennent, que cette Fête fut établie par Tullus Hostilius, ou du moins qu'il en fit un vœu exprês, tandis qu'il étoit aux prises, avec l'armée Sabine, comme nous l'avons remarqué, dans le Livre second du premier Tome de cette Histoire, sous l'année de Rome 93. Tite-Live fixe la premiére institution des Saturnales, à l'an 255. sous le Consulat d'Aulus Sempronius, & de Marcus Minucius. *His Consulibus* (A. Sempronio & Marco Minucio) *Ædes Saturno dedicata, Saturnalia institutus Festus dies.* Enfin, d'autres ont prétendu, que Tarquin le Superbe en conçut le premier dessein, & que l'éxécution en fut réservée à Titus Lartius. Macrobe fait remonter l'origine de cette solemnité, jusqu'à Janus, qui survêcut à Saturne. En reconnoissance des bienfaits qu'il en avoit reçû, il lui décerna de grands honneurs, & le mit au nombre des Dieux. Pour perpétuer le souvenir de son arrivée dans le Latium, il donna à ce Païs le nom de *Saturnia Tellus*. Il lui érigea un Autel, & consacra des Fêtes en son honneur, sous le nom de Saturnales. Macrobe ajoûte, que dês ce temslà, Janus fit frapper une monoye de cuivre, où d'une part étoit représentée la double tête de ce premier Roy du Latium, & de l'autre, la forme d'une proüe de vaisseau, en mémoire de celui, qui apporta Saturne en Italie. Varron avoit dit la même chose avant Macrobe, & reconnoissoit Janus pour le premier inventeur de la monoye. Quoiqu'il en soit, [car on ne prétend pas prononcer sur un fait enseveli dans les ténébres des siécles fabuleux] ces deux empreintes se retrouvent sur les Médailles.

Pour revenir à la Fête des Saturnales, elle se passoit en réjoüissances, & en festins. Les Romains, alors, se montroient en habits de table, & se faisoient des présents, les uns aux autres, comme aux étrennes. Les Tribunaux de la Justice cessoient. Le Sénat ne s'assem-

De Rome l'an 473.
Consuls,
P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

lendes de Janvier. C'étoit un jour de réjoüissance parmi les Romains. On se faisoit mutuellement des pré-



bloit point. Les Ecoles étoient fermées, & les jeux défendus en toute autre circonstance, devenoient une récréation licite, dans ces jours de divertissement. On se faisoit même scrupule de commencer une expédition militaire, & de conduire un criminel au supplice, tandis que tous s'abandonnoient à la joye, & ne s'occupoient que d'objets agréables. Le but principal de cette cérémonie, fut d'exprimer l'égalité des conditions, & la communauté de biens, que Saturne introduisit parmi les hommes, lorsque vivants sous les loix de la nature, ils ignoroient jusqu'au nom de tyrannie, & de servitude. Aussi les Esclaves rentroient, pour ainsi dire, dans les droits de leurs premiers peres. Pendant ces jours de Fête, ils portoient une espece de bonnet appellé *Pileus*, qui n'étoit accordé qu'à ceux, qui passoient de l'esclavage à une condition libre. Ils paroissoient en public revêtus de la toge, comme le rapporte Dio Cassius, *Saturnalibus servi, habitum herilem sumentes, Festivè agunt.* Leurs maîtres se faisoient un devoir de les régaler, de manger avec eux, & même de les servir à table. Nous avons sur cela le témoignage d'Athénée, au Livre 14. *Saturnalium diebus, mos Romanis præbere servis convivium, sic ut ipsi officia servorum obirent.* Sénéque, dans la 47. Epître, parle de cette coûtume. *Instituerunt diem Festum, non quo solum cum servis Domini vescerentur, sed quo utique honores illis in domo gerere, jus dicere permiserunt, & domum, pusillam Republicam esse, judicaverunt.* Ainsi, selon ce dernier Auteur, les Esclaves tenoient, pour lors, le premier rang, & ordonnoient avec autorité dans la famille. On choisissoit même indifféremment, & parmi les valets, & parmi les maîtres, le Roy du festin, à qui il appartenoit de donner la loi, dans les repas, qui se faisoient en commun.

La célébration des Saturnales, fut d'abord fixée au 14. avant les Calendes de Janvier, c'est-à-dire, au 17. de Décembre. Cette Fête, dans sa premiére institution, ne duroit qu'un seul jour. Aprês la réformation du Calendrier par Jules César, qui ajoûta deux jours à Décembre, elle changea de place,

sents, & l'on s'invitoit à des repas. Souvent la Fête étoit continuée durant plusieurs jours, & pour lors & se trouva transportée au seiziême jour, d'avant les Calendes du mois suivant. Comme les Romains étoient accoûtumés à compter suivant l'ordre des jours, qui composoient l'année de Numa; par une ancienne habitude, plusieurs s'en tenoient au vieux Calendrier, & continuoient à célébrer la Fête, dês le 14. d'avant les Calendes de Janvier. Pour obvier à ce dérangement, l'Empereur Auguste ordonna, par un Edit exprês, que la solemnité ne se borneroit pas seulement à un jour, mais qu'elle comprendroit encore les deux jours nouvellement insérés par Jules César. Ainsi les Saturnales durérent trois jours, depuis le 17. jusqu'au 19. de Décembre inclusivement. Dans la suite, le même Empereur y ajoûta un quatriême jour. Après lui, Caligula fit l'addition d'un cinquiême jour, appellé *Juvenalia*, selon que le témoigne Suétone, dans la vie de ce Prince, *Ut lætitiam publicam in perpetuum augeret, diem adjecit Saturnalibus, appellavitque Juvenalem.* Dio Cassius, au Livre 59. confirme la même chose, *Saturnalia per dies quinque celebrari jussit.* Ce cinquiême jour, il est vrai, fut retranché, aussi-tôt après la mort de Caligula, mais Claude le rétablit, comme nous l'apprend le dernier Auteur, que nous venons de citer. *Saturnalibus quintum diem à Caïo institutum, posteaque omissum restituit.* Il ne faut pas oublier, que dans ces cinq jours, on renferma celui qui étoit particuliérement destiné au culte d'Ops, ou de Rhéa, qui passoit pour avoir été la femme de Saturne. D'abord on célébra ces deux Fêtes en commun le 17. de Décembre, pour ne point séparer ces deux Divinités, que le Paganisme supposoit avoir été unies par les liens du mariage. Depuis l'addition faite au Calendrier, la Fête consacrée à Ops, autrement les *Opales*, tombérent au 19. du même mois.

Les cinq jours, dont nous venons de parler, étoient suivis immédiatement d'une autre Fête, appellée *Sigillaria*. On employoit deux jours consécutifs à célébrer cette derniére Fête, qui étoit de la dépendance des Saturnales. Le nom de *Sigillaria*, fut emprunté des petites figures, ou en or, ou en argent, ou en airain, que les Romains se donnoient réciproquement, & qu'ils offroient, selon les uns, à Saturne, selon les autres à Pluton. Chaque personne les suspendoit à l'Autel de l'une de ces deux Divinités, pour se les rendre propices, & pour les intéresser à la conservation de sa famille Alors même, les Artisans vendoient à Rome de petites statuës de terre cuite, qui servoient d'amusement, & de joüet aux enfans. Macrobe, au Livre premier des Saturnales, nous a mis au fait de cette célébrité. *Saturnalia uno tantum die, id est quarto decimo Calendarum solita celebrari, sed post in triduum propagata, primum ex adjectis à Cæsare huic mensi diebus. Deinde ex edicto Augusti, quo trium dierum Ferias Saturnalibus addixit. Sigillariorum adjecta celebritas,*

De Rome l'an 473.
Consuls,
P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

De Rome l'an 473. Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

on joüissoit d'une honnête liberté, qu'on étendoit jusqu'aux esclaves. Du consentement donc de Pyr-

in septem dies discursum publicum, & lætitiam religionis extendit.

Quelques Auteurs Modernes ont prétendu, que les Saturnales furent célébrées, pendant un certain nombre de jours, même avant la Dictature de Jules César. Ils apportent en preuve l'autorité de Cicéron, au Livre 5. des Lettres à Atticus. Il y fait mention du troisième jour des Saturnales. *Mancipia vænibant Saturnalibus tertiis.* Macrobe cite à ce sujet, deux passages, l'un de Novius, & l'autre de Mummius, qui avoient précédé Jules César, de plusieurs années. L'un & l'autre néanmoins, donnent sept jours aux Saturnales. Juste-Lipse avouë de bonne foi, que la difficulté est pressante, & qu'il n'y trouve aucune réponse solide; à moins qu'on ne dise, que dês-lors, la Fête des Saturnales, & les sacrifices propres de cette célébrité finissoient avec le premier jour, qui tomboit au 17. Décembre; mais que les réjoüissances etoient prolongées, jusqu'au septiême, & qu'en ce sens, la Fête duroit sept jours. Festus a autorisé cette distinction, au mot *quinquatrus*.

Plutarque observe, que, pendant la Fête, on sacrifioit à Saturne, la tête découverte. Il rend raison de cette singularité. C'est, dit-il, que la coûtume de se couvrir en sacrifiant, est postérieure au culte, que les hommes rendirent à Saturne. Cependant il paroît plus naturel de dire, que c'étoit un usage établi, dans le Paganisme, de se couvrir la tête, tandis qu'on offroit des sacrifices aux Dieux célestes. Il n'en étoit pas ainsi des Dieux Infernaux, à qui l'on sacrifioit la tête nuë. Or Saturne fut mis au nombre des Divinités de cette classe inférieure.

La veille des Saturnales, les enfans couroient dans tous les quartiers de la Ville de Rome. Ils annonçoient la Fête, par ces mots IO SATURNALIA! qu'ils répétoient à grands cris. Arrien leur met à la bouche ces termes, équivalents, Σήμερον Σατουρνάλια ἀγαθά, aujourd'hui les Saturnales. Cette coûtume donna lieu à un trait satyrique, que les troupes Romaines lançérent contre le fameux Narcisse, affranchi de l'Empereur Claude. Ce Prince l'avoit envoyé dans les Gaules, pour appaiser les soldats mutinés. A peine fut-il monté sur la Tribune du Général, pour haranguer l'Armée, que tous criérent, IO SATURNALIA! c'est-à-dire, voici le tems des Saturnales, pour faire entendre, que Narcîsse faisoit un personnage, qui renouvelloit les Fêtes, où les Esclaves prenoient la place de leurs maîtres.

Ce cri des jeunes Romains, & le fait historique, que nous venons de rapporter, ont fondé l'explication, que Monsieur Seguin, dans son Ouvrage intitulé *Selecta Numismata*, a publié sur une Médaille de plomb. On y lit ces mots IO SAT, que cet Antiquaire rend par ceux-ci, IO SATURNALIA. Il est persuadé, que cette Médaille fut frappée par les troupes mêmes, qui après l'affront fait à Narcisse, passérent en Angleterre, qu'ils subju-

rhus, les Romains pris à la bataille d'Héraclée, allérent prendre, chés eux, les plaisirs de la saison. Aussi

De Rome l'an 473.
Consuls,
P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.



de Plomb

guérent, sous la conduite d'Aulus Plautius, & ensuite de Claude lui-même. Cet Empereur ayant appris les progrês de son Armée dans l'Isle, s'y transporta, pour recüeillir la gloire d'une si heureuse expédition. A son arrivée, il trouva presque tous les Peuples de la contrée soumis à son obéïssance. Il s'attribua cependant l'honneur de la conquête. Ce fut le sujet du Triomphe, qui lui fut décerné par le Sénat. Monsieur Seguin conjecture, que la Médaille en question, fut l'ouvrage de l'Armée Romaine. Par ces termes, IO SATURNALIA ! elle rappelloit la mémoire de l'insulte qu'elle avoit faite à Narcisse, & à Claude lui-même, dans la personne de son Ministre. Nous avons observé ailleurs, que le jour, d'un Triomphe étoit un tems de licence, pour les soldats, qui s'échappoient souvent en plaisanteries picquantes, contre le Triomphateur. On a rendu raison de cet usage, au troisiême Tome de l'Histoire Romaine, L. 9. p. 98. n. *a*. Le *Digamma* Ⅎ, qui termine la branche de laurier, forme une espéce de conviction, en faveur de la nouvelle interprétation, & donne lieu de croire, que la Médaille fut frappée, sous l'Empire de Claude. Nous apprenons de Tacite & de Suétone, que le même Empereur avoit augmenté l'alphabet de trois lettres. Quintilien, en particulier, assûre que ce Prince voulut, que dans l'orthographe, on employât le *Digamma* Eolique. On le trouve en effet sur quelques marbres du siécle de Claude. Torrentius, & Juste-Lipse, mettent en preuve ces deux inscriptions, POMÆRIVM TERMINAℲITQVE AMPLIAℲITQVE..... OCTAℲIA DIℲI AVGVSTI. XV-ℲIR. Je sçai que Fulvius Ursinus attribuë la Médaille, dont nous parlons, à un Sentius Saturninus; mais la conjecture de Monsieur Seguin, paroît plus vrai-semblable & mieux fondée.

Au reste, on doit ici remarquer que la Fête, dont il s'agit ici, ne fut point particuliére aux Romains. Les Grecs avoient leurs Saturnales, sous le nom de Κρόνια. Leurs Esclaves joüissoient alors des mêmes droits, & de la même liberté, dont ceux de Rome furent en possession, à pareils jours. Quand je dis les Grecs, je parle en particulier des Athéniens, car à Lacédé-

De Rome l'an 473.
P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

peut-on dire, qu'ils furent fidéles à leur promesse. Ils retournérent tous à Tarente, au jour prescrit. Le sage

mone, & parmi les Thessaliens, on traitoit si durement les Esclaves, qu'ils étoient toujours prêts à se révolter. *A Sparte tout est extrême*, dit Plutarque dans la vie de Lycurge, *rien de plus libre que l'homme libre, rien de plus Esclave que l'Esclave.* Macrobe assûre que cette solemnité avoit été reçûë, en Gréce, avant la Fondation de Rome, ces vers du Poëte Attius en font foi.

Maxima pars Graïorûm, & maxima Athenæ
Conficiunt sacra, quæ Cronia esse iterantur ab illis.
Eumque diem celebrant per agros, urbesque fere omnes,
Exercent epulis læti, famulosque procurant
Quisque suos, nostrisque itidem mos traditus illinc
Iste, ut cum dominis famuli epulemur ibidem.

Les Crétois célébroient, en l'honneur de Mercure, une semblable Fête, qu'ils appelloient *Hermæa.* Les maîtres pour lors servoient leurs valets à table. Athénée remarque, qu'à Trézêne, dans un certain jour de l'année, les Citoyens se confondoient parmi leurs Esclaves, joüoient en public avec eux, après quoi ils leur servoient à souper. Le même Auteur écrit, sur la foi de Bérose, *Lib.* 1. *Rerum Babylonic*, & de Ctesias, *Lib.* 2. *Annal. Persic*; que les Babyloniens avoient, dans le cours de leur année, cinq jours très-célébres. Pendant ce tems-là, les maîtres obéïssoient à leurs Esclaves, & un d'entre ceux-ci, étoit revêtu d'un manteau Royal, & commandoit absolument dans le logis. La Thessalie même observoit, tous les ans, une Fête, qui ressembloit fort à celle des Saturnales. Voici ce que nous en ont appris les Historiens de l'ancienne Rome. Les Pélasgues nouvellement transplantés en Hémonie, offroient un sacrifice à Jupiter, au nom de la Nation, lors qu'ils reçurent avis d'un certain Pélorus, que les montagnes voisines, ébranlées par un tremblement de terre, s'étoient entr'ouvertes, que les eaux d'un vaste marais de Tempé, avoient pris leur cours vers le Fleuve Penée, & qu'elles avoient fait place à une campagne délicieuse. Au récit d'une si heureuse découverte, ils invitent Pélorus à un festin solemnel. Tous s'empressent à le servir. Les Esclaves mêmes furent admis à la Fête. Les Pélasgues se transportérent donc sur les lieux. Ils y trouvérent la belle plaine de Tempé, que l'Etranger leur avoit annonçée, & y établirent leur domination. Depuis ce tems-là, ils se firent un point de Religion, de régaler, tous les ans, les Etrangers & leurs Esclaves, à qui ils accordoient toutes les douceurs d'un condition libre. Ils sacrifioient alors à Jupiter Pélorien, qu'ils nommérent ainsi, pour honorer la mémoire de Pélorus. Ces Peuples forcés, ensuite, de quitter l'Hémonie, consultérent l'Oracle de Dodone. Par son ordre, ils passérent en Italie, & s'y habituérent. L'Oracle leur avoit

Epirote avoit eu ses vûës, lorsqu'il avoit usé d'une si grande indulgence, à l'égard de ses captifs. Il crut

De Rome l'an 473.
Consuls,
P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

ordonné de faire des sacrifices à Saturne, & à Pluton. Comme la réponse du Dieu étoit conçûë en termes énigmatiques, ils crurent, que pour s'y conformer, il falloit immoler des victimes humaines. Dans cette persuasion, ils introduisirent, parmi eux, la coûtume barbare, de sacrifier des hommes à Saturne. Elle s'y perpétua, jusqu'à ce qu'Hercule eût désabusé ces Peuples, en passant par l'Italie. Surpris d'un culte si contraire à l'humanité, il leur fit connoître qu'ils avoient pris, dans un mauvais sens les paroles de l'Oracle de Dodone.

Il leur expliqua les deux termes Grecs Κεφαλὰς, & Φῶτα qu'ils avoient mal entendus. Il leur persuada, que par le premier mot, l'Oracle n'avoit pas exigé pour Pluton, des hommes vivants, mais des statuës, ou des *têtes* en figure. Quant au mot de Φῶτα, qui les avoit trompés, il leur fit concevoir, qu'ils ne l'avoient pas interprété dans la signification que l'Oracle lui avoit attachée, & que ce terme leur imposoit seulement l'obligation de présenter des *lumiéres*, ou des cierges allumés, à l'Autel de Saturne. Cette tradition, toute fabuleuse qu'elle paroisse, trouva créance à Rome, & fonda la pratique reçûë, parmi les Citoyens, d'allumer des bougies, ou des cierges, pendant les Saturnales, & de s'envoyer mutuellement, les petites figures d'hommes, dont nous avons parlé ci-dessus. Dans les premiers siécles de Rome, qui furent des tems de simplicité, & de modération, les Romains s'en tenoient à ces petits présents. On les regardoit comme un commerce d'amitié, qui entretenoit l'union dans les familles. Mais ce qui ne fut d'abord qu'un usage de Religion, devint un trafic de vanité, & de luxe. Chacun se picqua de magnificence, & de goût, dans le choix des présents. On se disputa l'honneur de se donner, les uns aux autres, des habits superbes, des bijoux rares, des vases précieux. Les clients mêmes, pour satisfaifaire l'avarice de leurs Patrons, s'engageoient à des profusions onéreuses. Les pauvres en étoient surchargés, parce qu'ils ne trouvoient accès auprês des riches, qu'à proportion de ce qu'ils avoient offert. Macrobe assûre, qu'un certain Publicius, Tribun du Peuple, modéra cet abus. Il porta une loi, qui réduisoit la Noblesse à ne recevoir du menu Peuple, que quelques bougies, conformément à l'ancienne pratique, que Festus nous a transmise en ces termes. *Cereos Saturnalibus muneri dabant humiliores potentioribus, quia candelis pauperes, locupletes Cereis utebantur.*

Avant que de finir cette dissertation, il est bon de remarquer une cérémonie mystérieuse, qui s'observoit aux Saturnales. Dans ces jours solennels, les Romains ôtoient à la statuë de Saturne les bandelettes de laine, qui la lioient, pendant tout le reste de l'année. On prétendoit par là, faire allusion, à ce que la Fable rapporte de la triste destinée de ce Dieu, réduit

De Rome l'an 473. Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

que, dans le séjour qu'ils feroient à Rome, ils disposeroient le Peuple, à se prêter aux conditions de paix, qu'il vouloit proposer.

Appianus apud Fulv.

En effet, Pyrrhus songea à faire partir le célébre Cynéas, pour Rome, presque au même tems, que les Ambassadeurs Romains quittérent Tarente. Les instructions qu'il donna à ce fidéle Ministre, furent, de ménager quatre choses, auprês des Romains. 1. Que les Tarentins fussent compris dans le Traité du Roy d'Epire, avec Rome. 2. Que toutes les Villes Grecques, qui sont en Italie, conservassent leurs loix, & leur liberté. 3. Que la République rendît aux Lucaniens, aux Samnites, & aux Bruttiens, toutes les conquêtes, qu'elle avoit faites sur eux. 4. Qu'à ces conditions, Pyrrhus cesseroit ses hostilités contre Rome, & qu'il lui rendroit les captifs. A ces instructions, Pyrrhus joignit de magnifiques présents, non-seulement pour la République, mais même pour les particuliers, dont l'entremise paroîtroit nécessaire à la négociation. Il n'oublia pas des bijoux rares, & précieux, pour les Dames Romaines, afin que, si les hommes étoient intraitables, au moins les femmes adoucissent la fierté de leurs maris. Cynéas vint donc à Rome, & y trouva un retour de politesse, dans la réception qu'on lui fit. Il ne demanda pas que le Sénat fût à l'instant convoqué, pour l'entendre. Il se donna le tems de faire sa brigue. Cynêas rendit visite aux principaux Sénateurs, leur offrit des présents, aussi bien qu'à leurs femmes. Si j'en croiois un certain

Just. Plut. & Florus.

en captivité par Jupiter. Peut-être vouloit-on désigner le siécle d'or, où tous les hommes joüissoient d'une liberté entiére. Dans un sens tout contraire, les liens qui attachoient la statuë, faisoient entendre, que cet heureux tems n'étoit plus.

nombre d'Historiens, je dirois après eux, que nul Romain & nulle Romaine, ne se laissa séduire par les offres de l'Ambassadeur. C'est une exaggération, que j'aimerois à adopter. Naturellement l'esprit est disposé à se laisser surprendre, par l'estime qu'on a pour la vertueuse République. La force de la vérité me contraint, à me rendre au récit plus sincére d'un Ecrivain plus critique. Il avoüe de bonne foi, que bien des Sénateurs cédérent à la libéralité de Pyrrhus, & aux paroles artificieuses de Cynéas. Tous n'étoient pas des Fabricius, ou des Curius. D'ailleurs les propositions ne paroissoient pas, à tous, également déraisonnables. Fabricius lui-même les approuvoit. Les captifs vouloient la paix, pour obtenir la liberté. Tous craignoient un second échec, & la réputation de Pyrrhus étoit augmentée à Rome, depuis sa victoire. Il n'est donc pas étonnant, que quelques-uns ayent vendu leur suffrage, en faveur d'une paix, qui paroissoit, au fond, n'avoir rien que d'avantageux à l'Etat. La maniére dont on opina d'abord au Sénat, montre assés, que bien des gens s'étoient laissé vaincre, ou par l'or, ou par les raisons de l'Ambassadeur Epirote.

De Rome l'an 473.
Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.
Zonaras l. 8.

Cynéas fut admis au Sénat, quand il se fut assuré d'un grand nombre de voix. Sa Harangue fut digne d'un Orateur, formé sur le modéle de Démosthéne. *Un Héros de la Gréce*, dit-il, *n'a pas traversé les Mers, dans le dessein d'opprimer vôtre République. Pyrrhus a eu pitié du sort des Tarentins, & si Rome eût été moins formidable, sa compassion pour Tarente eût été moins vive. Essayer ses armes contre les vôtres, c'étoit une ambition digne d'un grand cœur. Vous avés éprouvé, Romains, ce*

De Rome l'an 473. Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

qu'il peut dans les combats. Aprês une ſeule victoire, Rome l'a vû preſque à ſes portes. Vous avés ſenti la vertu de ſon bras, c'eſt aſſés pour ſa gloire. Il trouve un autre genre de grandeur, à devenir l'ami d'un Peuple, qu'il n'a pû vaincre, ſans l'eſtimer. Jugés de ſon inclination pour vous, par les démarches qu'il a faites. Il vous a rendu vos priſonniers, ſans intérêt, & il ne s'eſt pas cru déshonoré de faire les premiéres avances, pour la paix. Que Tarente ſoit à l'abri de vôtre vangeance, que les Alliés de Pyrrhus en Italie joüiſſent du repos, aprês tant de guerres, & vous le verrés retourner en Epire, bien content de voir vos climats pacifiés! Tournez, Romains, tournés vos conquêtes vers l'Occident, & le Roy d'Epire vous promet de ſi puiſſants ſecours, que vous réparerés aiſément, d'un côté, ce que vous céderés, de l'autre. Aprês ce diſcours, Cynéas fit la lecture des conditions, que propoſoit Pyrrhus. Il tâcha d'en faire voir l'équité, & la modération. Il demanda même, que Pyrrhus vint en perſonne à Rome, pour conclure, & ſigner les articles du Traité.

Plutarchus in Pyrrho.

Florus in Epito. 13.

Alors on s'apperçut à Rome d'un des plus grands inconvénients de l'Etat Républiquain. Dans un ſi grand nombre de Peres Conſcripts, il n'étoit preſque pas poſſible, que quelques ames mercénaires, ne trahiſſent la gloire de la Patrie. Tout pancha donc à accepter les propoſitions de Pyrrhus. Cependant on n'en fit pas un Decret, ſur l'heure. On prétexta que l'Aſſemblée n'étoit pas aſſés nombreuſe, & l'on remit la déciſion à un jour, où le concours des Sénateurs ſeroit plus grand. Durant cet intervalle, Cynéas n'épargna, ni ſes ſollicitations, ni ſes préſents. Enfin il arriva ce jour, où Rome devoit choiſir, entre une

Zonaras & Florus, ibid.

paix honteuſe, & une guerre honorable, mais d'un ſuccès incertain. L'affaire étoit trop importante, pour qu'aucun des Sénateurs s'abſentât de l'Aſſemblée. Cependant on ne comptoit pas qu'Appius Claudius dût s'y trouver. C'étoit un homme, qui, de ſon tems, avoit figuré dans le Gouvernement public. Médiocre Général d'armée, il avoit paſſé pour le plus grand Orateur, & le plus ſçavant Juriſconſulte de Rome. On lui reprochoit quelques bizarreries de jeuneſſe; mais alors ſon grand âge, & ſes infirmités, avoient éteint toutes ſes paſſions, & ſon amour pour la Patrie, joint à un eſprit ſain, ſurvivoit ſeul en lui. Comme il étoit aveugle, depuis long-tems, on ne l'avoit pas vû paroître au Sénat, où ſon éloquence avoit eu autrefois tant de ſupériorité. Il en rappella les reſtes, pour l'occaſion la plus importante, où jamais elle eût été miſe en œuvre. Appius dicta donc, en ſon logis, un diſcours que l'on tranſcrivit. Le vieil aveugle s'en remplit, & ſe fit porter dans le Temple, où le Sénat étoit aſſemblé. Dès qu'on le vit entrer, ſes fils & ſes gendres allérent audevant de lui, le ſoûtinrent, & le placérent dans le rang, qui convenoit à ſon âge, & à ſa dignité. Dans ſa jeuneſſe, Appius avoit parlé avec beaucoup de volubilité; mais il avoit ſouvent mêlé dans ſes diſcours un peu trop de vivacité, ou même d'emportement. La Harangue qu'il fit alors au Sénat, quoique dans l'extrême vieilleſſe, tint encore de ſon premier caractére. *Qu'eſt devenuë parmi vous*, dit-il, *cette ſublime ſageſſe, qui ſi long-tems a fait le ſoûtien de la Patrie? Inſenſés, qui peut vous avoir détourné de la route que vos Peres vous ont tracée? Ah! Pourquoi les Dieux, qui m'ont enlevé la lumiere du jour,*

De Rome l'an 473.
Conſuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

Cicero in Bruto.

Ennius apud Ciceronem in Catone majore.

Plut. in Pyrrho.

De Rome l'an 473.
Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

[a] *ne m'ont-ils pas ôté l'usage des oreilles ! Je ne serois pas allarmé par les bruits qui se répandent. Ils m'auroient épargné, ces Dieux, la douleur d'apprendre, que Rome va se déshonorer, & se perdre. Sommes-nous, ces Romains d'autrefois ? Il vous en souvient. Lorsque la renommée publioit, jusqu'en ces lieux, les victoires d'Aléxandre, nous en discourions, sans en être frappés. Si le Roy de Macédoine, disions nous, tourne ses armes vers l'Italie, Rome sera l'écüeil de sa gloire. Ou bien nous lui ferons trouver la mort dans nos contrées, ou nous le contraindrons à repasser la mer. Telles étoient vos bravades, dans l'absence de l'Etranger. Que vous êtes déchus de ces sentiments, ou que vous démentés bien ces paroles, depuis l'arrivée de Pyrrhus ! Quoi ? Un Epirote, un Molossien, un homme, dont le Païs a toujours été en proye aux Macédoniens, vous épouvante ? Quoi ? Vous recevrés la loi d'un fugitif, qui chassé de la Macédoine, l'a cédée honteusement à l'un des satellites d'Aléxandre ? Battu par ses premiers ennemis, il vient ici s'en faire de nouveaux, & réparer ses infortunes, au dépens de nôtre gloire. Voilà le Héros, que vous craignés, ou en qui vous espérés ! Il vous fera vaincre, dit-il, du côté de l'Occident. Peut-il promettre de conquérir avec nous, lui qui n'a pu conserver ce qu'il avoit conquis ? Quelle société à faire avec un Grec infidéle, dont nous n'éprouvons que trop les artifices ! Si nous ne le chassons au plus vîte, du Continent que nous habitons, attendons-nous à devenir successivement la proye de tous les avides étrangers. Un Peuple dompté par Pyrrhus, tombera dans le mépris. Alors Samnites, Tarentins, Grecs, Afri-*

[a] Avant Appius, Oedipe avoit dit dans sa Tragédie de Sophocle, qu'il lui eût été avantageux de perdre le sentiment de l'oüie, après s'être privé de la lumiére du jour, pour ne point entendre le récit de ses malheurs.

cains, tous nous insulteront, & une paix honteuse, nous attirera mille guerres. [a]

De Rome l'an 473.
Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

Ce discours, quoique rempli d'invectives, fit impression sur les esprits. Le Sénat eut moins d'attention au style amer de l'Orateur, qu'à la solidité de ses raisons. Appius distribua des copies de sa Harangue, & elle restoit, en entier, au tems de Cicéron. C'est delà, sans doute, qu'Ennius, & que Plutarque ont emprunté, les fragments, qu'ils nous en ont laissés. Quoiqu'il en soit ; lorsqu'Appius eut parlé, il n'y eut plus deux sentiments, parmi les Peres Conscripts. On méprisa de frivoles présents, pour s'attacher à des intérêts solides. L'Arrêt fut porté. Il con-

Cicer. in Catone majore.

[a] La résolution que prit le Sénat, de continuer la guerre contre Pyrrhus, fut suivie d'un Arrêt rigoureux contre les captifs, que Pyrrhus avoit relâchés. Ce Decret portoit expressément, au rapport de Valére Maxime, qu'ils seroient notés d'infamie, pour s'être laissé prendre les armes à la main, & qu'ils ne pourroient désormais servir contre le Roy d'Epire. La rigidité Romaine alla plus loin. Tous furent dispersés dans les différents corps de la Milice. Ils furent jugés indignes de camper avec les troupes, dans la même ençeinte, on leur assigna donc un quartier hors du camp. Encore leur défendit-on de s'y retrancher, à la faveur d'un rempart, & d'un fossé. Exposés ainsi aux attaques de l'ennemi, ils étoient forcés de se défendre, & ils n'avoient d'autre ressource que dans leur valeur, & dans leur épée. Pour plus grande ignominie, il ne leur fut pas permis comme aux autres soldats, de couvrir leur logements de peaux, selon la coûtume de ces tems-là. Ce n'est pas tout, on les déclara déchûs du rang, qu'ils avoient occupé dans l'armée. Ainsi ceux qui se trouvérent incorporés dans la Cavalerie, furent réduits à la condition des gens de pié. Les autres, de soldats Légionnaires, qu'ils étoient auparavant, furent contraints de passer parmi les troupes armées à la légére, qui faisoient un corps à part, d'un ordre inférieur à la Légion. Enfin, ils ne devoient être réhabilités, qu'après avoir réparé la honte de leur captivité, & de leur dégradation, par des marques éclatantes de valeur. Pour prix de leur rétablissement, le Sénat exigea de chacun des captifs, la dépoüille de deux ennemis terrassés. Par une sévérité si outrée, la République n'avoit d'autres vûës, que d'exciter les lâches, par la crainte de l'opprobre, & de réduire ses troupes à la nécessité de vaincre, ou de périr.

De Rome l'an 473. Consuls, P. VALERIUS LÆVINUS, & TIB. CORUNCANIUS.

tenoit en substance, *qu'il falloit continüer la guerre contre Pyrrhus, renvoyer son Ambassadeur le jour même, ne permettre pas au Roy d'Epire de venir à Rome en personne, & lui dénoncer, qu'on ne traiteroit de la paix avec lui, que quand il auroit quitté l'Italie.* On peut dire qu'une si généreuse résolution fut le principe du progrês immense, que fit la République dans la suite. Si elle eût succombé sous les artifices de Pyrrhus, peut-être que jamais elle n'eut étendu sa puissance, au-delà des Mers. Les Romains enfermés dans les limites d'un petit Païs, auroient vû leur nom enseveli dans l'oubli, où tant d'autres Nations sont restées.

Cynéas frappé de la réponse des Romains, partit de Rome, le jour même, & regagna Tarente. Le Roy admira la constance d'un Peuple vaincu, qui parloit en victorieux. Il interrogea son Ambassadeur, sur ce qu'il pensoit de la Ville, & du Sénat, où il avoit été introduit. *Rome, Seigneur*, répondit Cynéas, *est un Temple, où regne la gravité, la modestie, & la décence. L'Assemblée des Sénateurs est un Consistoire de Rois, dont la vûë imprime du respect, & dont la majesté se fait sentir.* Par là, l'estime que Pyrrhus avoit pour les Romains, fut extrêmement augmentée. Il la changea en admiration. Cependant il fit, avec soin, des préparatifs pour la campagne prochaine, tandis que de leur côté, les Romains n'oublioient rien pour soûtenir la guerre. Il est croyable, qu'alors Pyrrhus forma le [a] dessein chimérique, de faire un pont sur la Mer, de-

Plut. Just. & Flor.

[a] C'est de Pline, que nous apprenons cette particularité. *Hoc intervallum pedestri continuare transitu pontibus jactis primum Pyrrhus Epiri Rex cogitavit.* Varron forma le même projet, lors qu'il commandoit la Flotte de Pompée, pendant la guerre des Romains, contre les Pyrates. *Post eum, Marcus Varro cum classibus Pompeii Pyratico bello praesset.*

puis

puis l'Epire jusqu'à [a] Hydrunte en Italie. Quoique [b] le trajet de l'un à l'autre ne fut pas long, cependant Pyrrhus avoit éprouvé par lui-même, combien il y a d'embarras, & de périls à transporter des troupes, par mer, d'un Continent à l'autre. Hydrunte étoit de son parti. Il se figura qu'il pourroit, par là, joindre l'Italie à l'Epire; mais Pyrrhus a toujours passé

De Rome l'an 473.
Consuls,
P. VALERIUS LÆVINUS, &
TIB. CORUNCANIUS.
Plinius l. 3. c. 11.



de Bronze

[a] Hydrunte est aujourd'hui connuë, sous le nom d'*Otranto*. Cette Ville au siécle d'Auguste fut si peu considérable, selon le rapport de Strabon, que cet ancien Géographe l'appelle πολίχνην. Il n'eût pas nommé autrement, ce que nous appellons dans le langage familier, une *bicoque*. Dans la suite des tems, elle devint une des plus considérables Villes de l'Italie Méridionale. Elle est située dans cette partie de la Calabre, qui formoit autrefois le Territoire des Sallentins. Hydrunte, comme les autres Villes Maritimes, fut consacrée à Neptune. On retrouve l'empreinte de cette Divinité sur une Médaille des Hydruntins. Elle porte pour légende ΥΔΡΩΝΤΙΝΩΝ. Sur le revers est un Trident, entre deux Dauphins.

[b] La longueur de ce pont auroit été de cinquante milles pas, depuis Hydrunte jusqu'à la Ville d'Apollonie en Epire, c'est-à-dire, de plus de dix-sept lieuës Françoises. Pline ne donne pas plus de distance au trajet, qui sépare les rivages voisins de ces deux Villes. *Ex Adverso Apolloniatum oppidum, latitudine inter currentis freti quinquaginta millium non amplius.* Barbarus au lieu de cinquante mille, a substitué cent mille dans le texte de Pline. Outre que la premiére distance est la plus universellement reçûë par les Géographes, ce Commentateur n'a pas pris garde, que Pline ne compte au plus que quatre-vingt mille pas, du Port Salentin à *Oricum*, ancienne Ville d'Epire. Or, pour peu qu'on jette les yeux sur les Cartes Géographiques, on sera forcé de convenir, que la traversée depuis Hydrunte jusqu'à Apollonie, est la moins étenduë.

De Rome l'an 474. Consuls, P. SULPICIUS SAVERRIO, & P. DECIUS MUS.

pour un Prince fécond [a] en projets imaginaires.

Durant les inquiétudes d'une guerre, qui bien-tôt alloit se rallumer, Rome fit tranquillement ses élections ordinaires. Le champ de Mars nomma pour Consuls deux hommes, qui jusqu'alors, n'avoient point encore été en place; mais dont on avoit beaucoup à espérer. L'un étoit P. Sulpicius, surnommé Saverrio, & l'autre [b] P. Decius Mus, fils & petit-fils de deux Généraux, illustres par leur dévoüement. Sans doute, on espéra que celui-ci ne dégénéreroit pas d'une gloire héréditaire, & que, dans un besoin, il se dévoüeroit aussi pour la Patrie. Rome étoit toujours três-peuplée, & après la récension qu'on avoit faite, l'an passé, du nombre de ses Citoyens, on en avoit trouvé deux cents soixante & dix-huit mille, deux cents vingt-deux, en état de porter les armes. C'étoit de quoi former de nombreuses Légions, contre Pyrrhus. En effet, l'habile Epirote étoit dêja en campagne, & dês les premiers jours du Printems, il étoit sorti de Tarente. L'Apulie appartenoit aux Romains;

Florus in Epitome 13. Zonaras l. 8.

[a] Tel fut le projet qu'il forma de faire un pont, sur le détroit qui sépare la Mer Adriatique de la Mer Ionienne, depuis Apollonie jusqu'à Hydrunte. Car bien que dans ce détroit, il y ait des écüeils, & des bancs de sable, propres à recevoir des pilotis; cependant il est clair, que dans une aussi grande étenduë, où la mer est três-profonde, & três-orageuse, Pyrrhus n'auroit pû former qu'un pont de batteaux. Pour l'éxécution d'une telle entreprise, il lui eût fallu plus de dix mille Galéres d'une grandeur prodigieuse. L'embarras eût été de donner de la consistance à son édifice, & d'assûrer ces Galéres contre les tempêtes, & les courants, par le moyen des cables, & des anchres. On ne conçoit pas comment dans un espace de dix-sept lieuës, une armée entiére eût pû passer, sans courir des risques évidents.

[b] Marianus donne à Décius le surnom de *Pyrrhicus*, apparemment, parce que la République Romaine opposa ce Consul à Pyrrhus, dans la bataille, qui se donna près d'Asculum. Au lieu de Décius Mus, on lit dans Eutrope, Décius Mummius, contre la foi des anciennes Annales.

De Rome l'an 474.
Consuls, P. SULPICIUS SAVERRIO, & P. DECIUS MUS.

ce fut par là, que Pyrrhus commença ses hostilités. Il y força des Villes, & il en contraignit quelques-unes à se donner à lui. Sans tarder donc, les Consuls joints ensemble, chacun à la tête de son armée, se mirent en marche, & arrivérent en Apulie, pour s'opposer aux ravages de Pyrrhus. Le fameux Fabricius servoit en qualité de Lieutenant Général, dans les armées Consulaires. [a] Asculum, petite Ville de l'Apulie, bien différente d'un autre Asculum, Ville considérable du Picénum, fut le lieu où les Romains trouvérent les Epirotes campés. Les Consuls se fortifiérent là, dans une plaine, qui s'étend au bas de l'Apennin. Un torrent large & profond partageoit la plaine, & séparoit les deux camps. Il parut que les ennemis se respectoient mutuellement. Pyrrhus se souvenoit de l'acharnement des Romains, dans le dernier combat, & les Romains redoutoient le victorieux Pyrrhus. Cette appréhension mutuelle retint, long-tems, les deux armées, sur le bord du torrent, sans que l'une osât le passer, pour attaquer l'autre. Ce qui rendoit les Romains encore plus formidables aux Epirotes, c'étoit le Consul Décius, dont ils appréhendoient le dévoüement. On ne pouvoit ignorer que son pere, & que son grand pere, en consacrant leur tête aux Dieux Manes, avoient fait revenir la victoire dans leur parti, lorsque tout panchoit à la défaite de leurs troupes. Les Epirotes instruits par les Italiens, & imbus de leurs superstitions, s'imaginoient, que les Décius se transmettoient de pere en fils, je ne sçais quel

[a] *Asculum*, aujourd'hui Ascoli, étoit placée dans le voisinage de l'Apennin, près de la Ville d'Arpi. Elle fut nommée *Asculum Apulum*, pour la distinguer d'une autre *Asculum*, située dans le *Picénum*. Celle-ci est appellée, pour cette raison *Asculum Picénum*.

De Rome l'an 474. Consuls, P. SULPICIUS SAVERRIO, & P. DECIUS MUS.

art de Nécromance, qui leur assûroit la victoire, aussitôt qu'ils avoient perdu la vie, dans la mêlée. Il fallut que Pyrrhus employât ses soins à les détromper. Il leur fit entendre, que le succès des armes n'étoit pas attaché à des prestiges; que la valeur seule en décidoit, & que les deux Décius n'avoient vaincu, en mourant, que parce qu'un vain entêtement avoit ranimé le courage des Romains, & rempli leurs ennemis d'une fausse terreur. *Au reste*, ajoûta-t'il, *s'il entre de l'enchantement dans le dévoüement des Décius, il sera aisé de le lever, ou de le prévenir. Pour accomplir le charme, il faut que le Chef qui s'immole, soit revêtu de certains habillements, qui le rendent reconnoissable. Vous n'aurés qu'à détourner vos coups de dessus la victime, que vous en verrés ornée.* Pyrrhus fit plus. Il envoya dire à Décius, que s'il lui prenoit envie de se dévoüer, on seroit sur ses gardes chés les ennemis, pour ne lui pas donner la mort; mais qu'on le prendroit vivant, & qu'après le combat, on le puniroit de sa supercherie, par les plus cruels supplices. Les Consuls reçurent la dénonciation de Pyrrhus, avec un air de fierté, digne de la confiance qu'ils avoient en leurs armes. *Non*, dirent-ils, *l'Epirote n'est pas un ennemi assés redoutable, pour nous obliger d'en venir à des dévoüements. Ce sont les derniéres ressources dans les dangers inévitables. Pour lui faire comprendre, à son tour, combien nous le craignons peu, qu'il choisisse, ou de passer le torrent, sans qu'on l'attaque, ou de nous le laisser traverser. En rase campagne, & à conditions égales nous éprouverons, si ce sera nous, ou si ce sera lui, qui aurons besoin de voyes extraordinaires, pour vaincre.* L'Epirote se trouva comme engagé d'honneur, à ne pas refuser le défi. En habile Grec, il choi-

ſit de reſter proche de ſon camp, & permit aux Romains de paſſer le torrent, & de le laiſſer derriére eux.

De Rome l'an 474.
Conſuls, P. SULPICIUS SAVERRIO, & P. DECIUS MUS.

Avant que de décrire le combat qui s'apprête. Il eſt bon d'avertir, qu'il a été repréſenté diverſement par les anciens Hiſtoriens. Quelques uns ont prétendu qu'il ſe donna proche d'Aſculum deux actions généralles, pendant deux jours conſécutifs. Les uns en attribuent tout le ſuccês aux Romains, & les autres au Roy d'Epire. Ceux-ci exaggérent le nombre des morts, & des étendars pris, ceux-là le diminuent à l'excês. Pour nous, ſans remplir de conteſtations le récit que nous en allons faire, nous rapporterons, ſur la foi des meilleurs Ecrivains, ce qui nous a paru le plus vrai-ſemblable, & le moins ſuſpect de partialité. Les Romains donc paſſérent le torrent, & ſe rangérent en bataille dans la plaine. La crainte qu'ils avoient euë d'abord des éléphants, étoit un peu diſſipée. Un Soldat Romain avoit appris dês l'an paſſé à ſes camarades, qu'on les mettoit hors de combat, en leur coupant la trompe. D'ailleurs, dans les diverſes guerres, que Rome avoit euës à ſoûtenir contre les Gaulois, elle s'étoit bien-tôt faite à ne plus craindre les armes, & les maniéres de combattre propres des Etrangers. Avant que les Romains euſſent appris à vaincre les Sénonois, il leur avoit coûté la perte d'une bataille. Il étoit à préſumer, qu'il en ſeroit ainſi de Pyrrhus, & qu'aprês le premier échec, la véritable valeur prendroit le deſſus, dês qu'elle ſe ſeroit affermie contre la nouveauté des ſpectacles. Il y avoit plus. Les Conſuls, pour parer contre la furie des éléphants, avoient fait conſtruire des chariots hériſſés de longues pointes

Plinius l. 8. & Florus l. 1.

De Rome l'an 474. Consuls, P. Sulpicius Saverrio, & P. Decius Mus. *Zonaras l. 8.*

de fer, en forme de fourches, & chargés de Soldats. Autrefois les Gaulois s'étoient avantageusement servis de ces chars, dans leurs armées, & les Romains, d'après eux, les mirent ici en usage, pour la premiére fois. Les hommes portés sur ces machines, étoient munis de brandons d'une matiére combustible, qu'ils devoient lancer contre les éléphants, pour les effaroucher, & contre leurs tours de bois, pour les embraser. Les Généraux Romains avoient encore pris une autre précaution. Ils avoient ordonné à un corps de troupes Apuliennes, de venir, au fort du combat, fondre tout à coup sur les retranchements de Pyrrhus, ou pour les forcer, ou pour faire une diversion des ennemis, durant la mêlée. Du reste, les forces des Romains, & celles des Epirotes étoient parfaitement égales. On comptoit quarante mille hommes dans chaque armée.

Pyrrhus mit ses troupes en bataille. Toute l'antiquité lui a fait la justice de dire, que jamais Capitaine ne sçut mieux par principes, l'art de ranger une armée, & d'en régler les mouvements. Il réfléchit sur la nature du terrain, où le combat s'alloit donner. Il prévit que la plaine, étant semée de roches, & embarrassée de broussailles, la Cavalerie auroit peu de part à l'action. Il la plaça donc, avec ses éléphants, au dernier rang. Pyrrhus posta à l'aîle droite ses Epirotes, avec les Samnites, & à l'aîle gauche, il rangea les Lucaniens, les Bruttiens, & les Salentins. Pour les troupes de Tarente, dont il n'avoit pas trop bonne opinion, il les confondit dans sa Phalange, sans les laisser combattre à part. A l'égard des Romains, ils suivirent leur ancienne maniére de disposer leurs

Frontin. stratag. l. 2.

armées. Deux Légions Romaines formoient leur premiére ligne, opposée à la Phalange ennemie, & deux autres Légions formoient la seconde ligne. Dans l'arrangement [a] des Manipules, ils avoient laissé, à l'or-

[a] Dans les tems que nous parcourons, les Légions étoient seulement divisées par Manipules. Alors on ne connoissoit point encore la distribution des Soldats Légionnaires par Cohortes. On n'en trouve les premiers commencements, que dans la Milice de Jules César. Pour être convaincu que cette derniére division ne pouvoit avoir lieu dans les Légions Romaines, sur le pié qu'elles étoient, principalement au siécle de Polybe, il est à propos de faire quelques observations préliminaires. 1. La Légion ancienne étoit composée de trois ordres différents, à sçavoir, des Hastates, des Princes, & des Triaires. 2. Au rapport de Polybe, il y avoit quatre mille deux cents hommes dans une Légion, y compris les six cents Triaires, dont le nombre fut toujours le même. Il n'en fut pas ainsi des Hastates, & des Princes. Le nombre de ceux-ci varioit, selon que les Légions étoient plus ou moins nombreuses. 3. Tous les Historiens conviennent qu'il falloit dix Cohortes pour faire une Légion, soit qu'elle fut de 4000. Soldats, soit qu'elle en comprît 5000. & même 6000. Supposons-la de quatre mille deux cents Soldats, comme Polybe nous assûre qu'elle étoit, de son tems. Dans cette supposition, chaque Cohorte n'auroit été, que de 420. hommes. Ce partage ne pouvoit convenir au nombre fixe de six cents Triaires, qui faisoient la principale force des Légions; à moins qu'on eût séparé ce dernier corps, pour en faire deux Cohortes; mais alors l'une & l'autre auroient été réduites à trois cents Soldats. On trouvera le même embarras, dans une Légion de 5000. hommes. Il est vrai, qu'en la faisant de 6000. on aura pour chaque Cohorte 600. Soldats, nombre égal à celui des Triaires. Cependant il n'en sera pas moins sûr, que cette division n'étoit point en usage, avant le siécle de Cesar. Ce qui suit forme sur cela une preuve sans replique. Il est constant, qne les Triaires faisoient l'élite de la Légion, & que dans l'ordre des batailles, ils occupoient le troisiême rang. Il est encore certain, que dans la premiére Cohorte, on n'incorporoit que les plus expérimentés, & les plus distingués par leur valeur. C'est sous cette idée, que les Auteurs anciens nous ont représenté les Triaires. Or ce corps si redoutable, ne fut jamais posté qu'au troisiême rang. Comment donc eût-il formé la premiére Cohorte, qui de l'aveu de tous les Ecrivains de l'antiquité, combattoit à la tête de l'armée? Ainsi les trois ordres des Hastates, des Princes, & des Triaires, ne pouvoient compatir avec l'arrangement des Légions divisées par Cohortes. D'ailleurs, on ne peut disconvenir, que le premier Centurion, qui commandoit les Triaires, ne fut celui-là même, que les Ro-

De Rome l'an 474. Consuls, P. SULPICIUS SAVERRIO, & P. DECIUS MUS.

dinaire, des intervalles semblables à des ruës, & les troupes Alliées armées à la légére, combattoient en

mains nommérent *Primipilus*, terme emprunté du *Pilum*, arme propre de cette Milice. Aussi se servoit-on indifféremment du mot Latin *Pilani*, & *Triarii*. Ce que nous disons du *Primus Pilus*, par rapport aux Triaires, on le disoit du premier Centurion, des Princes, & de celui des Hastates. L'un fut appellé *Primus Princeps*, & l'autre, *Primus Hastatus*. Si donc on s'obstine à soûtenir, à l'exemple de plusieurs Modernes, que ces trois corps furent divisés par Cohortes, il faudra nécessairement déplacer le *Primipilus* des Triaires, pour le poster à la tête de la premiére Cohorte. C'est en effet la place que les Historiens ont donnée au *Primipilus*, dans la Milice de Jules César. De plus, nous apprenons de Polybe, que chacun des deux premiers corps, dont nous venons de parler, c'est-à-dire, des Princes, & des Hastates, comprenoit dix Bataillons, sous le nom de Manipules. Un Bataillon étoit plus ou moins nombreux, selon le nombre des Soldats Légionnaires. Dans une Légion de quatre mille deux cents hommes, telle que Polybe la suppose, chaque Manipule devoit être de 120 Soldats: c'est ce qu'on appelloit *Ordo, Manipulus*. Les dix Manipules réünis ensemble, faisoient donc au juste 1200. hommes, tant pour l'ordre des Princes, que pour celui des Hastates. Divisons maintenant ce nombre de douze cents, en trois parties, pour en former les Cohortes. Il est manifeste, que nous en aurons trois, chacune de quatre cents hommes, dans le corps des Hastates, & trois autres d'un pareil nombre, dans celui des Princes. Voilà six Cohortes. Il nous en reste encore quatre à prendre sur les six cents Triaires, pour avoir la Légion complette. On s'apperçoit aisément, que cette réduction est impossible, dans l'hypothése de quatre cents hommes par Cohorte. En trouvant même les dix Cohortes, que nous cherchons, nous n'aurions pas nôtre compte; puisque dans la Légion de quatre mille deux cents Soldats, comme nous la supposons, une Cohorte auroit contenu quatre cents vingt hommes. Peut-être, dira-t'on, que l'Infanterie légére, qui se trouvoit au nombre de douze cents, dans la Légion de Polybe, fournissoit encore trois Cohortes, pour en faire neuf avec les six premiéres. Mais dans ce cas, des six cents Triaires qui resteroient pour la dixiême, il y en auroit deux cents de trop. Ajoûtés à cela, que les troupes armées à la légére, ne faisoient point corps avec les Soldats Légionnaires. Ce titre, dans la rigueur des termes n'appartenoit, qu'aux Triaires, aux Princes, & aux Hastates. Les autres étoient pour ainsi dire, surnuméraires, & hors de rang. Pour cette raison, ils n'étoient point distingués par Manipules, ils n'avoient point d'Enseignes, & dans l'ordre des batailles, ils n'occupoient aucune place fixe. Dans certaines circonstances même, on les répartissoit également, dans les Bataillons, ou bien on les faisoit avancer à la tête de l'armée, pour

voltigeant,

De Rome l'an 474.
Consuls,
P. SULPICIUS SAVERRIO, &
P. DECIUS MUS.

voltigeant, avec la fronde & le trait. La Cavalerie Romaine étoit postée sur les aîles, &, sans incommencer la premiére attaque. La fonction de cette Infanterie légére, se terminoit à harceler l'ennemi, par de fréquentes escarmouches, jusqu'à ce que l'action fût tout à fait engagée. Polybe cependant fait entrer cette Milice, dans le dénombrement qu'il fait des Soldats de chaque Légion. Celle de 4200. hommes, selon cet Historien, comprenoit douze cents Hastates, douze cens Princes, & six cents Triaires. Chacun de ces corps étoit divisé en dix Manipules, à raison 120. hommes, dixiême partie de douze cents, pour les Princes, & d'un pareil nombre pour les Hastates. A ce compte, chaque Manipule des Triaires, doit être fixé à soixante Soldats, dixiême partie de six cents. Ces trente Bataillons joints ensemble, ne font au juste que trois mille hommes, comme dans l'ancienne Légion de Romulus. Pour avoir donc la Légion de quatre mille deux cents hommes, que Polybe nous a décrite, il faut ajoûter au nombre de trois mille, les douze cents Soldats armés à la légére, que l'Historien Grec, dit avoir été incorporés parmi les Hastates, les Princes, & les Triaires.

De tout ce que nous avons dit, il résulte, 1. que les Auteurs Modernes, & Tite-Live lui-même se sont trompés, dans l'interprétation des termes Grecs Τάγμα, καὶ Σπεῖραν, καὶ Σημαίαν, que Polybe employe souvent, pour signifier un Manipule. Ce dernier Auteur, par le terme Τάγμα, a voulu désigner ce que les Romains appelloient *Manipulum*, ou *ordinem*. Le mot Latin *ordo* convenoit à cette sorte de bataillon, parce que les Légions étoient effectivement ordonnées par Manipules. Pour le mot Grec Σημαία, dont se sert cet Historien, dans la même signification, il répond au substantif Latin *signum*, en François une Enseigne militaire. On sçait que chaque Manipule avoit la sienne propre, comme nous l'avons remarqué ailleurs, & en particulier, dans le premier Livre de cette Histoire, lorsque nous avons parlé de la Légion de Romulus. Il n'est donc pas étonnant, que Polybe ait représenté un Manipule, sous le nom de Σημαία. Ces deux termes, *signum* & *Manipulus*, se prenoient indifféremment l'un pour l'autre. A l'égard du troisiême terme Σπεῖρα, les Ecrivains Grecs, s'en sont servis également, pour exprimer une Cohorte, & un Manipule. Tite-Live l'a pris dans le premier sens, quand il a parlé de l'ancienne ordonnance Romaine. Il conformoit ses expressions à la maniére de son siécle, où les Légions n'étoient plus divisées par Manipules, mais par Cohortes. Au lieu de prendre ce terme dans la signification qu'il avoit, du tems de Polybe, il lui en donne une autre fort postérieure à la premiére. Il n'avoit pas fait attention que le sens de ces termes arbitraires est relatif aux tems, & aux usages. Cette inadvertance dans un Historien respectable, a été prise par les Commentateurs, pour un Arrêt décisif. Delà, les mécomptes & les anachronismes de ceux, qui ont

De Rome l'an 474. Consuls, P. SULPICIUS SAVERRIO, & P. DECIUS MUS.

Polyb. l. 1.

moder l'Infanterie, durant le combat, elle étoit prête d'agir au premier ordre. Pour les chariots, on les avoit placés vis-à-vis des éléphants, & ils ne devoient se mouvoir, que quand les éléphants eux-mêmes entreroient en action. Un ancien Auteur, ne craint point de dire, que dês-lors les Romains, par leurs guerres avec les Gaulois, & avec les Samnites, avoient acquis *a* la perfection de l'Art Militaire. Ainsi jamais égalité

prétendu, que dans tous les tems, la distribution des Légions Romaines, se faisoit par Cohortes.

a On ne peut disconvenir que la Milice Romaine fut sujette à bien des variations, depuis la naissance de Rome. Nous avons observé, dans le premier Tome de nôtre Histoire, que sous le Regne de Servius Tullius, les plus riches, qui composoient la principale classe des Citoyens, combattoient à la tête de l'armée. Les classes inférieures furent placées à la suite de cette premiére classe, selon l'ordre des Centuries. Dans la suite, le rang de chaque Soldat se mesura aussi, sur le nombre des années de service, dans les armées. Les plus jeunes occupérent l'avant-garde. Ceux qui étoient plus avancés en âge, furent postés dans le corps de bataille. Pour les Vétérans, qui surpassoient les autres en expérience, ils formoient le corps de réserve. Ordinairement ils faisoient la derniére ressource de l'armée, dans les besoins pressants. Cette maniére reçut encore divers changements, selon la différence des tems, des circonstances & des ennemis, qu'on avoit à combattre. Ainsi l'on vit, dans des siécles plus avancés, les troupes d'élite, postées aux premiers rangs, & l'Infanterie légére destinée à former l'arriére-garde. Il paroît que ce nouvel arrangement fut introduit par Marius, qui changea l'ancienne ordonnance des batailles, comme nous le remarquerons ailleurs. Enfin, il ne faut pas croire, que la Milice des Romains fut telle, sous les Empereurs, qu'elle avoit été, dans les siécles précédents. Faute d'avoir fait cette attention, la plûpart des Commentateurs ont confondu la disposition des armées Romaines, dont Polybe nous a donné le plan, avec celle que Jules César nous a représentée dans ses Commentaires. Delà, les erreurs de Végece, qui de tant de formes differentes, en a fait un assortiment bizarre, sur la foi de plusieurs Auteurs, qu'il rapproche, quoique séparés les uns des autres, par un long intervalle de siécles. Aussi n'est-il pas étonnant, que cet Auteur bronche presqu'à chaque pas, sur tout lors qu'il donne comme une régle constante, & de tous les tems, certains usages arbitraires, qui furent ou interrompus, ou abolis. D'où il est arrivé, que la plûpart des Lecteurs, ont raisonné de la Milice Romaine, sans avoir égard à l'ordre des

ne fut plus parfaite, qu'entre les deux armées, qui se disposoient au combat. Pyrrhus faisoit la guerre dans

De Rome l'an 474.
P. SULPICIUS SAVERRIO, & P. DECIUS MUS.

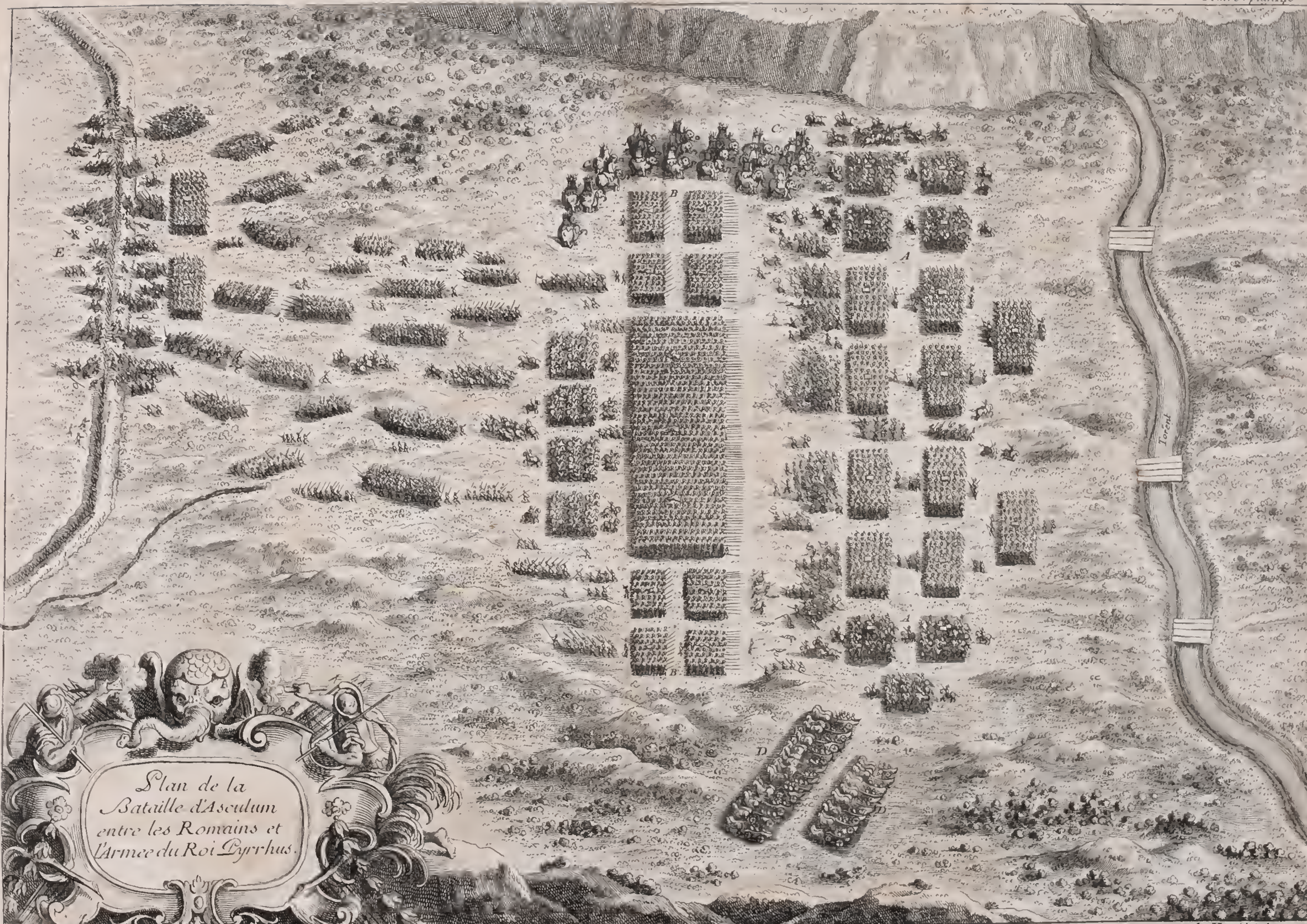
tems. Pour peu qu'on ait recours aux sources de l'antiquité, on s'appercevra aisément, que les Auteurs Modernes, qui se sont mêlés de discuter l'art militaire des anciens Romains, n'en ont point parlé, avec tout le discernement, que demandoit l'importance, & en même-tems l'obscurité de leur sujet. En réünissant sous un seul point de vûë, tant de situations éloignées, ils ont répandu la confusion dans les objets, qui pour être vûs distinctement, devoient être représentés successivement, & sous différents aspects. Pour n'avoir pas envisagé avec cette précision, la Milice des Romains, Végece s'est persuadé, que dans leur ordre de bataille, on appelloit *Principes*, ceux qui occupoient le premier rang. Cependant il est manifeste, par le témoignage des Historiens de Rome, qu'ils furent placés au second, & que le premier fut destiné aux Hastates, long-tems avant le siécle de Scipion; de sorte que les Princes tenoient le milieu entre ceux-ci, & les Triaires. Végece est cependant, excusable, en ce qu'il a écrit d'après Celse & Frontin. Ceux-ci, pour n'avoir pas fait réfléxion aux différentes vicissitudes de l'ordonnance Romaine, se sont mépris dans l'idée, sous laquelle ils ont conçû les *Principes*, qu'ils plaçoient devant les Hastates. Ce qui les confirmoit dans leur fausse opinion, c'est qu'au siécle, où ils écrivoient, on appelloit *Principia*, & *Principales Milites*, ceux qui combattoient au premier rang. Ainsi, du tems de César, on donnoit indifféremment le nom de *Principes*, d'*Ante signani*, & de Velites, à ceux qui étoient armés à la légére. Le seul témoignage de Varron suffit, pour prouver que la Milice des Romains, ne fut pas toujours la même dans tous les tems. Les Hastates autrefois, dit cet Auteur, avoient le premier rang dans la bataille. *Hastati dicti, quod primi pugnabant Hastis*. Ceux-ci étoient suivis des Princes, qui combattoient avec l'épée. Mais, dans la suite, depuis les changements arrivés dans l'ordre des armées; sous le nom de *Princes*, on comprit seulement le corps le moins distingué parmi les troupes. C'est toujours Varron qui parle. *Principes, qui à principio gladiis pugnabant, & post, commutatâ re militari, minus illustres sumuntur*. Il est donc vrai, que du tems de Varron, par le mot de *Principes* & d'*Antesignani*, on entendoit les gens armés à la légére; au lieuque, dans des siécles plus reculés, le terme *Antesignani*, ne convenoit qu'aux Hastates, & aux Princes, parce qu'ils précédoient les Enseignes Militaires, qui ordinairement furent placées parmi les Triaires. A cette ordonnance de bataille, on en substitua une autre, où les Triaires furent postés au premier rang, avec l'Aigle de la Légion, & les Enseignes. Pour cette raison, les troupes légéres, qui escarmouchoient à la tête de l'armée, furent désignées par le terme d'*Antesignani*, & par celui de *Principes*, parce qu'ils se présentoient les premiers, pour

De Rome l'an 474.
Consuls,
P. SULPICIUS SAVERRIO, & P. DECIUS MUS.

les régles, & les Généraux de Rome suivoient une ancienne habitude de combattre, que l'expérience engager le combat. Enfin, on verra dans le cours de cette Histoire, les noms de *Principia*, & de *Principales Milites*, affectés aux Tribuns, aux Centurions, & aux principaux Officiers des premiers Manipules. Dans la Milice même de César & de Pompée, il ne sera plus question des Triaires. Il s'agit donc ici de parcourir avec ordre, les divers changements qu'éprouva l'art Militaire, parmi les Romains. C'est la méthode que nous nous proposons, en faisant considérer les armées Romaines, à peu près, dans l'état où elles se trouvérent, depuis l'établissement de la République, jusqu'au siécle de Scipion. Ce que les Auteurs Anciens nous en ont appris, se réduit aux articles suivants.

1. La maniére la plus ordinaire des Romains, étoit de mettre leur armée sur trois lignes, composées de Soldats armés de toutes piéces, tant pour l'attaque, que pour la défense. Les Hastates ainsi nommés, à cause d'une sorte d'arme assés semblable à nos lances, composoient la premiére ligne. La seconde étoit formée par les Princes. Ce nom fut emprunté du mot Latin *Principes*, ou parce que dans les premiers tems de Rome, ils se trouvoient à la tête de l'armée, ou parce qu'ils avoient la prééminence sur les Hastates. Il paroît par le texte de Varron, que leur arme offensive étoit l'épée, *Principes qui à Principio Gladiis pugnabant.* Les Triaires furent postés au troisiême rang. Delà, leur nom de *Triarii*, & de *Tertiarii*. Ils combattoient alors avec un genre de pertuisane, que les Historiens de Rome nous ont désignée, sous le nom de *Pilum*. Ainsi une armée Romaine combattoit sur trois lignes paralléles.

2. Ces trois ordres de Hastates, de Triaires, & de Princes étoient divisés par Manipules. Entre ces petits Bataillons, on avoit coûtume de ménager des distances, en sorte que ceux de la seconde ligne, répondoient directement aux espaces vuides de la premiére. Il en étoit ainsi des Manipules de la troisiême, qui étoient postés de front, vis-à-vis les intervalles de la seconde. Selon cet arrangement, les *Princes* se trouvoient dans une situation commode, pour prendre la place des Hastates, lorsque ceux-ci repoussés par l'ennemi, étoient forcés de se retirer, par les issuës pratiquées entre chaque ligne, & chaque Manipule. Alors c'étoit aux Princes à soûtenir le choc des assaillants, tandis que les Hastates se rallioient derriére la troisiême ligne. Si la seconde ligne avoit éprouvé le même sort, que la premiére, elle étoit relevée par les Triaires, après s'être écoulée par les intervalles, dont nous venons de parler. Comme cette troisiême attaque étoit le dernier effort de la Légion, les trois corps se serroient de maniére, qu'ils ne faisoient plus qu'un gros Bataillon. Cette union des trois lignes ne permettoit pas aux Triaires de lâcher pié, mais si ceux-ci avoient été une fois entamés, il ne restoit plus de ressource à l'armée Romai-



A.A. Armée Romaine. B.B. Armée de Pyrrhus. C.C. Eléphants. D.D. Chariots armés de pointes de fer en forme de fourches. E. Camp des Epirotes.

leur avoit fait trouver la meilleure. Enfin le choc commença.

De Rome l'an 474. Consuls, P. SULPICIUS SAVERRIO, & P. DECIUS MUS. *Zonaras l. 8.*

ne, que dans une prompte retraite..

3. Dês que les Légions avoient été rangées en bataille, le Consul faisoit avancer, entre les intervalles de chaque Manipule, cette sorte d'Infanterie légére, que les Historiens de Rome désignent par les noms de *Leves*, *Rorarii*, *Accensi*. Il paroît que les deux derniers formoient deux classes différentes, comprises sous le terme général de *Leves*. Du moins nous avons lieu de le conjecturer, par l'éxposition que Tite-Live nous a fait de l'ordonnance Romaine, dans le huitiême Livre de son Histoire, au sujet de la guerre que la République eut à soûtenir, contre les Peuples Confédérés du Latium. Nous avons dêja parlé des *Rorarii*, & des *Accensi*, dans le quatriême volume Livre 16. pag. 460. *n. a.* Cette Milice étoit composée de gens de trait, & de Frondeurs, qui escarmouchoient à la tête des Légions. Après avoir fait leurs décharges, pour se dérober à la poursuite de l'ennemi, ils se sauvoient par les intervalles des Bataillons, & revenoient à la charge, une seconde, & une troisiême fois, jusqu'à ce que l'action fut tout à fait engagée.

4. Les Légions Romaines étoient flanquées, de part & d'autre, à droite, & à gauche de l'Infanterie Auxiliaire, que fournissoient, entre autres, les Peuples du Païs Latin. Ces troupes étrangéres gardoient entre elles, la même disposition que l'Infanterie Légionnaire. Elles avoient leurs Hastates, leurs Princes, & leurs Triaires, comme nous l'apprenons de Tite-Live, *Livre* 8. Elles étoient postées sur trois lignes différentes, en sorte qu'elles flanquoient les Légions Romaines, qui occupoient le centre de la bataille. Pour la Cavalerie, tant des Romains que des Alliés, elle étoit fort inférieure en nombre à l'Infanterie, en quoi consistoit la principale force de l'armée. On plaçoit ordinairement les gens de cheval, aux deux aîles, pour couvrir les deux flancs. Ils combattoient par Turmes, ou par Escadrons, qu'on avoit coûtume de séparer par des intervalles, afin de donner plus de liberté aux mouvements, & aux évolutions qui étoient alors en usage, dans la Cavalerie Romaine. On comptoit trente hommes dans chaque Turme, qui se sous-divisoit encore en Décuries. C'étoit une Brigade de dix Cavaliers, qui avoient à leur tête, un Officiér qu'on appelloit Décurion. Il est incertain, si ces trois dixaines étoient serrées entre elles, ou postées de distance en distance.

5. L'ordonnance d'une bataille se faisoit, assés ordinairement, en forme quadrangulaire. Je dis assés ordinairement; car il arrivoit quelquefois, que le Général avoit égard à la situation du terrain, à l'arrangement, & aux forces de l'armée ennemie, enfin à certaines circonstances, qui le mettoient dans la nécessité de changer la disposition de son armée. Ainsi les Légions étoient quelquefois disposées, en triangle, ou en forme de coin,

De Rome l'an 474. Consuls, P. SULPICIUS SAVERRIO, & P. DECIUS MUS.

Il est incontestable, que les Romains surpassoient en courage, cette multitude de troupes rassemblées de diverses Nations, qui composoient l'armée de Pyrrhus. L'Epirote ne pouvoit guéres surmonter les Consuls, que par les ressources qu'il trouveroit dans son habileté, & dans la vivacité de son esprit. Cependant les Grecs soûtinrent long-tems la furie des Légionnaires ; mais enfin il fallut céder. Les Romains firent de si grands efforts, qu'ils poussérent, qu'ils culbutérent, & qu'ils enfoncérent les Bataillons ennemis. Pour lors Pyrrhus forma un dessein, qui rétablit ses affaires. Il s'avisa de faire avancer ses éléphants. Ceux-ci furent conduits, non pas du côté que les Romains avoient disposé leurs chariots. Ils prirent un détour, & vinrent tomber sur la Cavalerie Romaine. C'étoit sur tout aux chevaux, que ces animaux étoient formidables. Dês que les chevaux les sentirent, les Cavaliers Romains, n'en furent plus les maîtres. Leurs Escadrons furent mis en déroute, & le massacre de ces braves, suivit le désordre de leur chevaux. Il est vrai, que les éléphants incommodérent peu l'Infanterie Romaine ; mais il est à croire, que les Epirotes prirent un nouveau courage, après la défaite de la Cavalerie ennemie. L'affaire tournoit mal pour les Romains. On peut présumer, qu'en ce moment, le Consul Décius perdit la vie dans le combat. Fût-ce par un hazard, ou par une mort délibérée, qu'il alla chercher au milieu

Zonaras, ibid.

quelquefois en rond, pour faire face de tous côtés. Cette idée générale que nous donnons des armées Romaines, s'appercevra mieux encore, dans le plan que nous en avons fait tracer. La suite de l'Histoire nous fournira plus d'une fois l'occasion d'expliquer en détail, ce que nous ne répréſentons ici qu'en ébauche.

des ennemis, [a] après s'être dévoüé aux Dieux Manes ? [b] Cicéron assure qu'il imita ses peres, & qu'il prodigua volontairement ses jours, pour sauver sa Patrie. Quoiqu'il en soit; car le silence des Historiens nous empêche de l'assurer; il est toujours vrai, que, Décius mourut sur la place, & qu'il ne resta plus qu'un Consul, pour commander les deux armées Romaines.

De Rome l'an 474. Consuls, P. SULPICIUS SAVERRIO, & P. DECIUS MUS.

Tandis que Pyrrhus répare ses premiers désavantages, & que son Infanterie regagne du terrain, un nouvel accident mit le désordre parmi ses troupes.

Zonaras l. 2.

a Voyés ce que nous avons dit des dévoüements, dans le quatriême Tome de cette Histoire, Livre 16. pages 451. 452. & suivantes. Voyés aussi le troisiême volume, Livre 12. pag. 533.

b Cicéron, au premier Livre des Tusculanes, dit que le Consul Publius Décius, dont il s'agit ici, fut petit-fils de Publius Décius, qui se dévoüa, pour le salut de sa Patrie, pendant la guerre de Rome contre les Latins, selon le récit que nous en avons fait, dans le quatriême volume, Livre 16. Il ajoûte, que le même Consul étoit fils de celui, qui suivit l'exemple de son pere, dans la bataille que les Romains livrérent aux Etrusques, & aux Gaulois réünis contre la République, comme nous l'avons remarqué ci-dessus, dans le cinquiême Tome. Sur la foi de Cicéron, nous avons cru pouvoir assurer, que ce dernier Décius, à l'exemple de ses Ancêtres, s'étoit livré à une mort certaine, & avoit été tué, dans le second combat qui se donna contre Pyrrhus. Voici ce que nous en rapporte l'Orateur Romain. *Si mors timeretur, non cum Latinis Decertans pater Decius, cum Etruscis filius, etiam cum Pyrrho nepos, se hostium telis objecissent.* Il suppose le même fait, au Livre second *de finibus bonorum & malorum.* Plutarque, Florus, & Eutrope ne nous en ont rien appris. A la verité l'Historien Zonaras, dans le second Livre de ses Annales, écrit que ce Consul fit tous les préparatifs du dévoüement; mais il ne dit point, que Décius eût accompli le dessein qu'il avoit formé, d'aller chercher la mort au milieu des Escadrons ennemis. Curtius donna le premier, à Rome, l'exemple de ces sortes de dévoüements, lors qu'armé de toutes piéces, il se précipita avec son cheval dans un gouffre, pour assûrer à sa République une durée éternelle. Un monument antique, qui s'est conservé dans la Vigne Borghése, a exprimé cette action de Curtius, avec une énergie, qu'on ne peut trop admirer. Nous avons joint ici une copie de ce chef-d'œuvre. Deux autres monuments nous représentent le dévoüement de deux Cavaliers, qui se jettent au milieu des flammes.

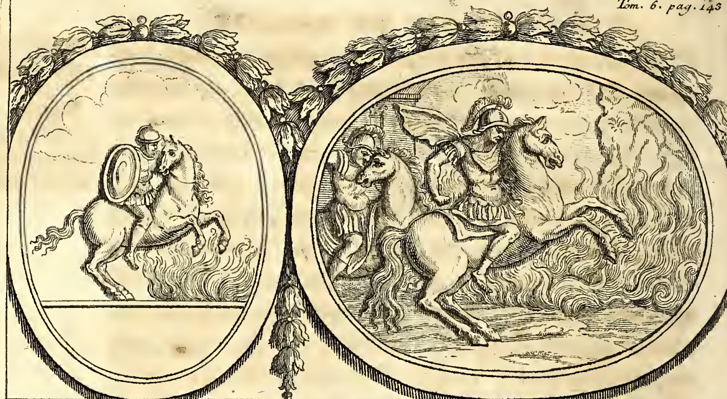
De Rome l'an 474. Consuls, P. SULPICIUS SAVERRIO, & P. DECIUS MUS.

Le corps d'Apuliens, que les Consuls avoient mis en embuscade, vint tout à coup fondre sur le camp des Epirotes. Le combat qu'ils donnérent, pour le forcer, obligea Pyrrhus de faire partir, en hâte, un détachement, pour voler au secours de ses retranchements assiégés. Ce départ subit de quelques-unes de ses troupes, finit l'affaire à son désavantage. Parmi ses Soldats, les uns se figurérent, que leurs gens commençoient à lâcher pié, les autres que le camp étoit pris. On se représenta le mal plus grand qu'il n'étoit. C'en fut assés pour céder, & pour prendre la fuite. En vain, Pyrrhus s'efforça de rallier ses troupes, & de les ramener au combat. Les Romains poursuivirent les fuyards, sans les laisser respirer, & vinrent tomber sur Pyrrhus lui-même. Ce fut là, qu'environné de ses amis, & de ses principaux Officiers, il fut considérablement blessé. Fabricius, qui combattoit dans l'armée Romaine, en qualité de Lieutenant Général, le fut aussi dans le feu de l'action. Les éléphants ne furent pas épargnés par les Soldats Romains. Ils mirent en fuite ces furieux animaux, en leur appliquant sous le ventre des flambeaux allumés. Leur course fut si rapide, qu'elle jetta l'épouvante & la confusion, parmi les Phalanges mêmes de Pyrrhus. Cependant le Soleil panchoit vers son couchant. Les deux armées étoient fatiguées du combat, & le carnage de la journée avoit été effroyable. Grand nombre de Romains avoient reçu des blessures, & n'étoient pas en état de marcher bien loin, sur les pas des Epirotes. Sulpicius fit donc sonner la retraite, ses troupes repassérent le torrent, & le Consul les mena prendre du repos sous leurs tentes.

Plut. in Pyrrho.

Orosius, l. 4.

Telle



Dévoüement.

Telle fut la bataille d'Asculum. [a] Quelques Historiens ont fait deux combats de cette seule action. Sans doute, que le double événement de Pyrrhus vainqueur, & de Pyrrhus vaincu, leur a fait partager une seule journée, en deux. Il est vrai, que les uns ont donné tout l'avantage aux Romains, & les autres aux Epirotes. C'est ainsi qu'il arrive, après les batailles, dont le succês a été douteux, & les pertes égales. Chaque parti s'attribuë la victoire, & les Ecrivains

De Rome l'an 474.
Consul, P. SULPICIUS SAVERRIO.

[a] Les Historiens sont fort partagés de sentiments, dans le récit qu'ils font de la bataille d'Asculum. Plutarque prétend qu'il y eût une double action entre les Romains, & les Epirotes. Voici comme il raconte le fait. Pyrrhus, dit cet Historien, fut acculé dans des lieux impratiquables à la Cavalerie, près d'une riviére, dont les bords étoient marécageux, & d'un difficile accês. Ainsi il ne fut pas possible au Roy d'Epire de faire avancer ses éléphants, pour les joindre à son Infanterie. De son côté grand nombre de Soldats restérent sur le champ de bataille, celui des blessés ne fut pas moins considérable. La nuit seule qui sépara les combattants, le sauva d'une entiére défaite. Le lendemain Pyrrhus, dans le dessein de réparer les pertes du jour précédent, se posta sur un terrain plus uni. Il y plaça ses éléphants, & dês le grand matin, un corps de troupes se saisit, par son ordre, des postes difficiles, qui dans la derniére action, avoient êté fatales à son armée. Il rangea donc ses troupes en bataille, & disposa parmi ses éléphants, grand nombre d'Archers, & de Picquiers. En cet état, il marcha contre l'ennemi. Son armée s'ébranla, & fondit avec impétuosité sur les troupes Romaines, qui aprês une longue résistance, cédérent enfin à la furie des éléphants, dont ils ne purent soûtenir le choc. Eutrope donne absolument toute la gloire de cette journée aux Romains. Selon lui, Pyrrhus y perdit ses éléphants; & ce Prince qui avoit été blessé dans le combat, fut forcé de se réfugier à Tarente, pour échapper à la poursuite de l'ennemi. Mais ce récit d'Eutrope, est démenti par le témoignage des autres Historiens. Denys d'Halicarnasse, selon Plutarque lui-même, soûtient qu'il n'y eût qu'un seul combat, près de la Ville d'Asculum, & que le succês de cette grande action, fut fort douteux de part & d'autre. Il ajoûte, que Pyrrhus fut blessé au bras d'un coup d'épieu, & que son bagage avoit été pillé par les Samnites. Il place à cette occasion, la réponse de Pyrrhus à un homme, qui le félicitoit de sa victoire. *Si nous en remportons encore une pareille*, dit ce Prince, *nous sommes perdus*.

De Rome l'an 474. Consul, P. Sulpicius Saverrio.

Florus in Epito. 13.

crédules annoncent le pour, ou le contre, selon qu'ils sont instruits, ou qu'ils sont affectionnés. Pour nous, nous ne pouvons croire, qu'on ait regardé à Rome la bataille d'Asculum, comme une action, où Sulpicius ait eu un avantage complet. Nous en avons la République pour garant. Elle ne décerna point de Triomphe au Consul, qui restoit, & les Tables Triomphales n'en font aucune mention. Rome ne laissa pas de se sçavoir gré, du succès de la campagne. Du moins elle avoit appris à Pyrrhus, qu'elle étoit capable de balancer ses victoires. Pour ne point éxagérer le nombre des morts, *a* nous dirons, après Plutarque, qu'il

a Les Auteurs ne sont pas plus d'accord entre eux sur le nombre des morts. Plutarque cite le témoignage de Hiéronimus. Celui-ci comptoit parmi les Romains six mille hommes tués, & du côté de Pyrrhus trois mille cinq cents morts. Il apporte en preuve les Registres de ce Prince, où ce même nombre se trouvoit détaillé. Selon Denys d'Halicarnasse cité aussi par Plutarque, il y eut environ quinze mille morts de part & d'autre. Eutrope, qui a supposé faussement, que l'armée Romaine fut victorieuse, a écrit que Pyrrhus avoit perdu vingt mille hommes dans la bataille, & les Romains, cinq mille seulement. *Pyrrhus vulneratus est, Elephanti interfecti, viginti millia Cæsa Hostium, & ex Romanis tantum quinque millia, Pyrrhus Tarentum fugatus.* C'est ici le lieu de faire remarquer au Lecteur, une étrange contradiction de Florus. Cet Abbréviateur, en parlant des guerres de Pyrrhus contre les Romains, dit que les Eléphants furent d'un grand secours à ce Roy dans la premiére bataille, que dans la seconde les Soldats se rassûrérent à la vûë de ces animaux. On en blessa un, continuë-t'il, & c'en fut assés, pour faire voir qu'ils n'étoient pas immortels. Mais dans la troisiême action, les Eléphants devinrent funestes aux Epirotes. *Eædem feræ quæ primam victoriam abstulerant, secundam parem fecerunt, tertiam sine controversiâ tradidere.* C'est encore Florus, qui assure dans cet endroit, que les Eléphants enlevérent la premiére victoire aux Romains, qu'ils balancérent la seconde entre ceux-ci, & les Epirotes, enfin qu'ils déterminérent la troisiême en faveur de l'armée Romaine. Cet Auteur avoit apparemment oublié, que peu de lignes auparavant, il avoit assuré, que l'action fut décisive pour les Romains, & qu'ils remportérent sur Pyrrhus une victoire complette; jusques-là même, que ce Prince obligé de fuir, fut blessé à l'épaule, & remporté par

en resta sur la place quinze mille, en comptant tout ensemble, ceux du parti Romain, & ceux du parti Epirote. Pyrrhus sentit aussi qu'il n'avoit point eu de superiorité, sur ses ennemis. Destitué de vivres pour ses troupes, & de remédes pour ses blessés, il se retira à Tarente, à l'insçû des Romains, & il y passa le reste de la campagne. Pour Sulpicius, il reparut le lendemain sur le champ de bataille, résolu d'attirer une autrefois les Epirotes au combat. Il les trouva décampés, & se retira lui-même, pour mettre ses troupes en quartier d'hyver, dans l'Apulie.

De Rome l'an 474. Consul, P. SULPICIUS SAVERRIO. *Zonaras l. 8.*

A Rome, l'allarme étoit bien diminuée, depuis que le Consul Sulpicius avoit combattu le formidable Pyrrhus, avec un succès au moins égal. Dans tous les cœurs l'espérance se réveilla. On crut pouvoir chasser de l'Italie un Etranger, que sa premiére victoire avoit fait passer pour invincible. En vûë de s'en défaire avec plus de certitude, on choisit pour Consuls deux hommes, qui vivoient entre eux dans une intelligence parfaite, & dont la probité & la valeur étoient révérées, jusques chés les ennemis. C'étoit le fameux C. Fabricius, & Q. Æmilius Papus,

De Rome l'an 475. Consuls, C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

Zonaras l. 8.

ses Gardes. *Jam quippe belluarum terror exoleverat, & Caius Minucius quartæ Legionis Hastatus, unius proboscide abscissâ, mori posse belluas ostenderat, itaque & in ipsas pila congesta sunt, & in turres vibratæ faces, tota hostium agmina ardentibus ruinis operuere, nec ante cladi finis fuit quam nox dirimeret; postremusque fugientium ipse Rex à satellitibus humero saucius in armis suis referretur.* Enfin, le même Auteur ajoûte un peu plus bas, que le camp du Roy d'Epire fut pillé deux fois, à la seconde, & à la troisiême bataille, *bis exuto castris.* Si cela est ainsi, comment a-t'il pû dire, que dans la seconde action, la victoire ne se déclara ni pour l'un, ni pour l'autre parti? Florus n'est pas moins répréhensible, en ce qu'il dit dans le même chapitre 18. du Livre premier, que Curius, & Fabricius étoient alors Consuls. *Deinde apud Asculum melius dimicatum est Curio Fabricioque Consulibus.*

De Rome l'an 475. Consuls, C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

qui, quatre ans auparavant avoient géré le Consulat ensemble. Dêja la Loy, [a] qui défendoit d'occuper la premiére Charge plus d'une fois, en dix ans, n'étoit plus en usage. D'ailleurs, en des occasions pressantes, il étoit bon de sortir des régles, & de prendre le plus sûr. Sous l'administration donc de ces deux grands hommes, Rome put se promettre de voir l'Italie délivrée par les seules forces de la République. Ce fut là, sans doute, ce qui la rendit si fiére, à rejetter le secours que Carthage lui fit offrir. Depuis long-tems, [b] plus d'un Traité avoit rendu les Carthaginois les amis, & les Alliés des Romains. L'occasion parut favorable à la République Africaine, d'envoyer une

Justinus l. 18.

[a] Tite-Live place l'établissement de cette Loi, sous le Consulat de Caïus Marcius Rutilus, & de Quintus Servilius l'an de Rome 411. *Item aliis Plébiscitis cautum ne quis eumdem Magistratum intra decem annos caperet.* Si cette Loi fut veritablement portée par les Comices du Peuple assemblé en Tribus, il ne paroît pas qu'on y ait eu beaucoup d'égard, c'est ce que le Lecteur peut aisément remarquer, en parcourant la suite des Consuls, depuis la promulgation de cette Loi. On s'apperçoit en effet, que les mêmes Magistrats, & particuliérement les Consuls, étoient crées une seconde, & une troisiême fois souvent après deux & trois années seulement d'interruption. Le mérite du prétendant, certaines circonstances, & les nécessités de l'Etat dérogeoient ordinairement à la Loi.

[b] On a dû remarquer, que dês la Naissance de la République, les Romains & les Carthaginois, avoient dêja fait entre eux un premier Traité sous le Consulat de Brutus, & de Valérius Poplicola, ou de Marcus Horatius. Selon Polybe. Ils en firent un second sous le Consulat de Marcus Valérius, & de Popilius Lænas, l'an de Rome 405. Nous en avons parlé dans le quatriême Tome de nôtre Histoire, Livre 15. p. 342. Polybe au Livre 3. ajoûte que les conditions de ces Traités avoient été inscrites sur des Tables d'airain, que l'on conservoit prês du Temple de Jupiter Capitolin, dans le Bureau des Ediles. A ce sujet, il s'inscrit en faux contre un certain Philinus. Celui-ci assuroit dans son Histoire, que selon les clauses du dernier Traité dont nous parlons ici, les Romains s'étoient obligés à ne jamais tenter la conquête de la Sicile, comme les Carthaginois s'étoient engagés de leur côté, à ne faire aucune descente en Italie. Ce Traité est manifestement supposé, dit Polybe, & il ne s'en trouve aucun monument.

Ambaſſade, en Italie, pour engager Rome, ſous prétexte d'amitié, à recevoir les ſecours, que Carthage lui envoyoit. En effet, le Carthaginois Magon, avoit conduit, avec lui, ſur les côtes d'Italie, & dans la Plage la plus voiſine de Rome, une Flotte de ſix vingt voiles. L'Ambaſſadeur deſcendit à terre, prit le chemin de Rome, & parut au Sénat. On ſçait que les Carthaginois étoient naturellement artificieux, & que leur politique n'étoit pas toujours accompagnée de bonne foi. Les Romains, au contraire, ſe picquoient de droiture; mais ils ne manquoient pas de pénétration. Sans vouloir tromper perſonne, ils veilloient à n'être pas trompés. Magon expoſa aux Peres Conſcripts le ſujet de ſon Ambaſſade, ſans leur en découvrir les motifs. *Carthage*, leur dit-il, *n'a pû voir la plus floriſſante République de l'Italie, attaquée par le Roy d'Epire, ſans s'intéreſſer à la gloire, & à la ſécurité de Rome, ſon amie & ſon ancienne Alliée. Ma Patrie me Députe vers vous, pour vous faire offre des Soldats, & de la Flotte que j'ai conduite à vôtre défenſe. Un Etranger vous fait la guerre, des étrangers volent à vôtre ſecours. Ils ont prévenu vos demandes, refuſerés-vous les effets de leur bonne volonté?*

De Rome l'an 475.
Conſuls, C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

On n'ignoroit pas à Rome, juſqu'où les Carthaginois avoient pouſſé leurs conquêtes. Toutes les Iſles voiſines de l'Afrique, & preſque toutes celles de la Mer Thyrrhénienne, étoient ſoumiſes à leur puiſſance. L'art de la Navigation, qu'ils avoient apporté de la Phénicie, d'où ils étoient originaires, les avoit rendus redoutables ſur toutes les Mers, où l'on navigeoit alors. Récemment les Carthaginois étoient entrés en Sicile, y avoient établi une ample domina-

De Rome l'an 475. Consuls, C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

tion, s'étoient emparés d'un grand nombre de Villes, & se faisoient craindre de celles, qui conservoient encore leur liberté. De si grands progrês rendirent ces Conquérants suspects aux Romains, & leur duplicité connuë fit appréhender leurs offres. Peut-être aussi que le Sénat pénétra les véritables intentions de l'Ambassadeur. Magon croyoit les Romains, trop foibles, pout résister aux forces, & à l'habileté de Pyrrhus. Il appréhendoit, que pressée par de prétendus intérêts, Rome ne fit la paix avec le Roy d'Epire, & que celui-ci ne vînt se rabattre sur la Sicile, & y suspendre les conquêtes de Carthage. Ainsi la défiance tint les Romains sur leurs gardes, & leur sagesse les préserva du piége; il est vrai, qu'ils se défirent des Carthaginois avec politesse. Ils remerciérent leurs Alliés d'Afrique, du soin qu'ils prenoient de la conservation de leurs amis, & gracieusérent leur Ambassadeur. *Aprés tout*, lui dirent-ils, *nous n'avons coûtume d'entreprendre que des guerres, dont nous puissions nous tirer, avec nos seules forces. Pyrrhus n'est pas pour nous un ennemi qui nous oblige, de recourir à nos amis. Mais pour marquer combien nous sommes sensibles à vos offres, nous renouvellerons, avec vous, les anciens Traités, & nous y ajoûterons des clauses conformes à l'état présent des affaires.* En effet, dans cette derniére Confédération de Rome avec Carthage, qui fut la troisiême selon les uns, & la quatriême selon d'autres, il fut dit, *que si jamais Rome venoit à faire la paix avec les Epirotes, elle déclareroit par un des articles, qu'elle étoit Alliée de Carthage, & qu'elle prendroit les armes pour cette République, si Pyrrhus l'attaquoit.* De leur côté, les Carthaginois s'engagérent aux Romains, *de*

Justinus l. 18.

Polyb. l. 3. & Florus Epito. 13.

les ſecourir à leur volonté, dans leurs beſoins; mais que les troupes que les deux Républiques ſe prêteroient mutuellement, ſeroient défrayées par ceux, qui les employeroient, qu'au ſurplus, lorſque les Carthaginois conduiroient leurs Flottes au ſecours des Romains, ceux-ci ne pourroient contraindre leurs Alliés, à combattre ſur terre.

De Rome l'an 475. Conſuls, C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

Juſtinus l. 18.

Ces précautions raſſuroient un peu les Carthaginois, contre les entrepriſes de Pyrrhus ſur la Sicile; mais ces politiques inquiets, ne s'en tinrent pas là. Par leurs ordres, Magon tourna ſa Flotte du côté de Tarente, & y eut un pourparler avec Pyrrhus. Il eſt vrai-ſemblable, qu'il preſſentit les deſſeins du Roy. En effet, Pyrrhus, laſſé d'une guerre, dont le ſuccês ne répondoit pas à la rapidité de ſes deſirs, ſongeoit à la finir ſans déshonneur, ou du moins à l'interrompre, pour un tems. Les Siciliens le ſollicitoient par des Ambaſſades réïtérées, à venir délivrer leur Iſle de la ſervitude Carthaginoiſe. Son inconſtance naturelle l'attiroit auſſi dans une nouvelle carriére, où il auroit à s'eſſayer contre de nouveaux ennemis. Cependant le projet n'avoit pas encore eu le tems de meûrir, dans le ſein de l'Epirote. Il penſoit à l'éxécuter dans peu; mais les préparatifs pour une nouvelle campagne, contre les Romains, étoient dêja tout faits. Pyrrhus avoit reçû de nouvelles troupes de ſon Epire; car la plûpart de celles qu'il en avoit amenées avec lui, étoient péries dans les deux derniers combats. Ses plus chers confidents & ſes meilleurs Officiers y avoient perdu la vie. Il faut tout dire, les renforts qu'on lui avoit envoyés d'Outre-mer, n'avoient pû être auſſi conſidérables qu'il l'auroit ſouhaité. Une armée de Gaulois s'étoit répanduë dans la Macédoine, voiſine de ſes Etats, & il étoit dangereux

Plut. in Pyrrho.

De Rome l'an 475. Consuls, C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

de laisser, durant son absence, à la merci de ces Barbares, son Païs entiérement dégarni. Ainsi Magon, qui vit de ses yeux la situation de Pyrrhus, compta qu'il ne resteroit pas long-tems en Italie. La Sicile qui l'appelloit, fournissoit un prétexte honorable à l'inconstant Epirote, pour aller prendre ailleurs la conduite de la nouvelle armée, qui l'attendoit. Le Carthaginois arrangea donc ses affaires, sur le pié de ses conjectures. Pour empêcher Pyrrhus de passer le Détroit de Sicile, il y fit entrer sa Flotte, sous prétexte de vouloir assiéger Rhége, Ville située à la pointe de l'Italie. Par là, l'Epirote se vit obligé de séjourner à Tarente, & du moins pour un tems, d'y soûtenir la guerre contre les Romains.

Dion. sic. ex Eulog. l. 22.

Zonaras, l. 8.

Dês que le Printems permit aux troupes de tenir la campagne, les Consuls Fabricius & Æmilius Papus conduisirent, ensemble, leurs Légions dans le Tarentin. On ne vit plus dans Pyrrhus cette ancienne ardeur de paroître le premier dans la plaine, & d'entrer dans le Païs ennemi, pour y porter le ravage. Le seul nom de Fabricius le rendit plus réservé ; tant le préjugé de la vertu a d'empire sur les plus audacieux ! L'Armée Epirote se contenta de venir camper à portée de l'Armée Romaine. Il est certain, que l'estime avoit donné à Pyrrhus beaucoup d'affection pour Fabricius. Cependant il est à croire, que l'inaction du Roy d'Epire vint moins de l'amitié, que de la crainte que lui avoient inspirée les Romains en général, & Fabricius en particulier. Les deux Camps restérent long-tems en présence, & ne furent occupés qu'à s'observer, & à s'étudier. Ce fut alors que Fabricius fit une action digne de lui, action que toute l'antiquité

quité a célébrée, & qui, à le bien prendre, lui a mérité plus d'éloges, que le gain d'une bataille. [a] On l'a

De Rome l'an 475.
Consuls, C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

[a] Ce fait, qui a immortalisé la mémoire de Fabricius, est différemment circonstancié, par les Auteurs, qui en ont parlé. Plutarque, dans la vie de Pyrrhus, écrit, qu'un inconnu se rendit au camp de Fabricius, & qu'il lui remit entre les mains une Lettre, qui lui étoit adressée, par le Médecin du Roy d'Epire. Celui-ci offroit à Fabricius d'empoisonner ce Prince, pourvû que les Romains lui promissent une récompense proportionnée à un service si important, qui devoit terminer, avec la vie de Pyrrhus, une guerre onéreuse à la République. Fabricius saisi d'horreur, au récit d'un si noir attentat, prit le parti de renvoyer la Lettre au Roy, & de le précautionner contre le coup, que méditoit, contre lui, le perfide Nicias, c'est le nom que quelques-uns donnent au Médecin. Nous avons rapporté la Lettre écrite à Pyrrhus, au nom des deux Consuls, sur le modéle de celle, que Plutarque nous a transmise. Le même Auteur décrit ensuite la bataille d'Asculum, comme un événement postérieur à celui-ci. C'est une erreur de Chronologie. Valérius Antias, cité par Aule-Gelle, & Valére Maxime, ont dit, qu'après les deux premiéres batailles gagnées par Pyrrhus, un certain Timochares vint en secret, dans la tente du Consul Fabricius. Ce traître lui promettoit de se servir du ministére de ses deux fils, Echansons de Pyrrhus, pour se défaire de ce Prince, par le poison, moyennant une certaine récompense, qu'il demandoit. Fabricius en écrivit au Sénat, qui fit partir aussi-tôt des Ambassadeurs auprès du Roy d'Epire. Ils eurent ordre de l'avertir du mauvais dessein, que quelques-uns de ses domestiques tramoient contre lui, mais en même-tems, il lui fut recommandé de ne point révéler le nom du coupable. *Timocharis nomen suppressit*, dit Valére Maxime, *utroque modo æquitatem amplexus, quia nec hostem malo exemplo tollere, neque eum, qui bene mereri paratus fuerat, prodere voluit.* Par là, selon cet Auteur, Fabricius fit doublement paroître la droiture de son ame, soit parce qu'il refusa de procurer la mort de Pyrrhus, par une voye si inique, soit parce qu'il ne crut pas devoir dénoncer le méchant homme, qui s'engageoit à servir la République, par un crime. Quadrigarius assûre, dans Aule-Gelle, *Livre 3. ch. 8.* que l'auteur de la trahison se nommoit Nicias, & que les Consuls eux-mêmes dépêchérent vers le Roy d'Epire, pour l'informer du danger qui le menaçoit. Le même Auteur rapporte la Lettre des Consuls à ce Prince, en des termes un peu différents, de celle, que nous avons insérée dans le texte. Voici le sens de cette Lettre. *Les Consuls Romains au Roy Pyrrhus, salut. L'unique objet de nos desirs, & de nôtre attention, c'est de vanger nos querelles à la pointe de l'épée. Mais nous avons crû devoir donner à tous les siécles un exemple d'équité, en nous intéressant à vôtre conservation. Vôtre vie nous importe. Vivés pour donner plus*

De Rome l'an 475.
Consuls, C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

Quadrigarius apud Gellium, Plut. & auth. de Vir. illust. &c.

racontée différemment, pour les circonstances; mais le fond en est toujours le même, dans ce grand nombre d'Ecrivains, qui la rapportent. Les Consuls attendoient le moment favorable, pour livrer un combat; lorsque le Medecin de Pyrrhus vint au Camp des Romains, & demanda un entretien secret, avec le Consul Fabricius. Le traître s'appelloit Nicias. Admis à l'Audience du Général, il lui exposa un projet, qui fit horreur au vertueux Romain. C'étoit d'empoisonner son Maître, & de finir, par là, une guerre onéreuse à la République, & dont l'issuë pourroit devenir funeste. Fabricius n'eut pas besoin de réfléchir, pour répondre. Son cœur frémit à la seule proposition du crime. Il communiqua l'affaire à son Collégue, &, de concert, ils écrivirent à Pyrrhus une Lettre, où,

d'éclat à nos victoires. Nicias que vous honorés de vôtre confidence, nous est venu trouver, pour nous engager à lui payer le prix de la mort, qu'il vous prépare. Nous détestons sa perfidie, & nous n'avons pas balancé un moment, à vous en donner avis. En vous dissimulant cet attentat, nous aurions été justement soupçonnés d'intelligence, avec le coupable. Et nous eussions donné sujet de croire, que nous avons employé contre vous des voyes indignes d'un Romain. Cependant pensés à vous, & prévenés le coup dont vous êtes menaçé. Ælien donne au Médecin de Pyrrhus le nom de Cynéas, & prétend qu'il écrivit au Sénat de Rome, qui rejetta sa proposition, & la communiqua au Roy d'Epire. Cicéron, au troisiême Livre des Offices, a cru, que Fabricius avoit renvoyé à Pyrrhus le scélérat, qui avoit formé le dessein de l'empoisonner. Il ajoûte, que l'action du Consul fut autorisée par le Sénat. Eutrope & Aurelius Victor, supposent, que le Médecin alla lui-même trouver Fabricius, qui le fit charger de chaînes, & le renvoya, dans cet état, à son Maître. Florus ravit la gloire de cette action à Fabricius, pour la donner à Curius. *Medicum venale caput Regis afferentem Curius remisit.* L'Abbréviateur n'en jugea pas comme Pyrrhus, qui reconnut à ce trait, la probité de Fabricius. Dans cette diversité de récits, nous nous sommes plus conformés à celui de Plutarque. Cet Auteur ajoûte, que Pyrrhus condamna le traître à la mort, sur la déposition du Consul. Quelques-uns ont dit, que le gibet fut le genre de supplice, que le Roy d'Epire décerna contre le coupable.

ſans lui découvrir le coupable, ils l'avertirent de veiller à ſa ſûreté, & d'être en garde contre les trahiſons domeſtiques. La Lettre étoit conçûë en ces termes. *C. Fabricius, & Q. Æmilius Conſuls, au Roy Pyrrhus, ſalut. Vous n'êtes heureux, ni dans la confiance que vous donnés à vos amis, ni dans le choix que vous avés fait de vos ennemis. A la lecture de la Lettre, que vous recevrés de nous, vous connoîtrés la perfidie des uns, & la probité des autres. On vous trahit, Pyrrhus, & une main qui devroit vous être fidélle, s'offre à vous faire paſſer la mort dans le ſein. Nous vous en donnons avis, non pas pour mériter vôtre bienveillance, mais crainte qu'on ne nous ſoupçonne, d'avoir conſenti, par intérêt, à un aſſaſſinat, que nous déteſtons. Ce n'eſt pas, par des attentats ſecrets, que nous voulons finir la guerre. C'eſt par la voye des armes, & à la pointe de l'épée.*

De Rome l'an 475. Conſuls, C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS. *Plut. in Pyrrho.*

A ce trait d'une probité vrâiment Romaine, le Roy reconnut le vertueux Conſul, & s'écria; *Non, il n'eſt pas plus aiſé de détourner Fabricius des ſentiers de la juſtice, que d'arrêter le Soleil dans ſa courſe!* Pénétré de reconnoiſſance, pour un ſi grand bienfait, l'Epirote renvoya, ſans exiger de rançon, tous les priſonniers qu'il avoit faits ſur les Romains. Rome étoit trop fiére, pour recevoir les offres de l'ennemi, comme un don. Elle n'accepta les captifs qu'à titre d'échange. A ſon tour, la République renvoya au Roy autant de Tarentins, & de Samnites, qu'elle en avoit reçû de Romains. Elle fit même paroître du mépris, pour les captifs, qu'on lui renvoyoit, & ne les employa, dans ſes Armées, qu'avec défiance. Un Arrêt du Sénat leur défendit, d'être enſemble dans un même corps, & de combattre jamais contre Pyrrhus. On les dégrada, en

Eutropius l. 2.

Plut. in Pyrrho.

De Rome l'an 475. Consuls, C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

quelque ſorte, & on les fit décheoir du rang, qu'ils avoient occupé dans la Milice. Les Cavaliers devinrent Fantaſſins, & tous furent placés dans un ordre inférieur, à celui qu'ils tenoient, avant que d'avoir été pris. Tant il étoit honteux, parmi les Romains, d'être tombé vivant entre les mains de l'ennemi! Pour lors Pyrrhus eut plus d'ardeur, que jamais, à conclure la paix avec Rome. Il y envoya, une ſeconde fois, Cynéas, pour ſonder, de nouveau, les cœurs, [a] par des préſents, & pour gagner les eſprits, par des Harangues pleines d'artifice. Le Sénat étoit conſtant dans ſes réſolutions. Il déclara, pour la ſeconde fois, à l'Ambaſſadeur, que la République ne traiteroit avec ſon Maître, que quand il ſeroit hors de l'Italie, & qu'il en auroit retiré ſes troupes. De ces deux conditions, Pyrrhus n'éxécuta que la premiére. Il ſongea tout de bon à partir pour la Sicile; mais il ne put ſe réſoudre à quitter tout à fait l'empire, qu'il avoit uſurpé dans Tarente.

Plut. in Pyrrho.

On peut juger que Pyrrhus, plein du deſſein, qu'il avoit pris, de paſſer en Sicile, ne hazarda pas une bataille contre Fabricius, qu'il craignoit, & qu'il eſtimoit, tout enſemble. Il employa tout ce qu'il avoit

[a] Au rapport de Juſtin, *Livre* 18. aucun ne ſe laiſſa éblouïr par les préſents de Pyrrhus. Tous les refuſérent ſans exception: *Neminem, cujus domus muneribus pateret, invenit.* Valére Maxime, au Livre 4. confirme la même choſe. *Nulla cuiquam dono janua patuit.* Le premier Hiſtorien rapporte, à peu prês, ſous la même année, un éxemple ſemblable, du déſintéreſſement des Romains. Il dit, que le Sénat envoya des Ambaſſadeurs en Egypte, vers le Roy Ptolémée, ſans cependant marquer le ſujet de l'Ambaſſade. Peu touchés des préſents magnifiques, que ce Prince leur fit offrir par diſtinction, ils ne voulurent en recevoir aucun. Peu de jours aprês, le Roy les ayant invités à un feſtin, leur diſtribua pluſieurs couronnes d'or, qu'ils n'acceptérent, que pour couronner les ſtatuës de Ptolémée.

De Rome l'an 475. Consuls, C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS. *Florus & Plut. in Pyrrho.*

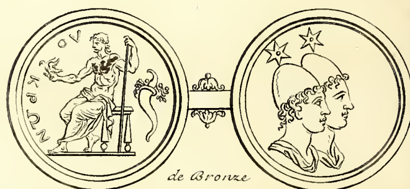
d'habileté dans l'Art Militaire, à éluder le combat, &, quoiqu'en disent certains Historiens, il y réüssit. Comme tous ses desirs l'emportoient vers cette Isle opulente, il y fit partir, en diligence, son fidéle Cynéas, qui en tous lieux lui servoit de précurseur. Sur ces entrefaites néanmoins, il pensa changer de résolution. Pyrrhus reçut une nouvelle de son Païs, qui tint quelque tems son esprit en balance. Le Roy Ptolémée Céraunus, s'étoit autrefois emparé de la Macédoine, où Pyrrhus avoit regné. La mort de Céraunus, tué dans un combat contre les Gaulois, rendoit ce Trône vacant. Les Macédoniens cherchoient un Roy, qui les mît à couvert de l'inondation des Barbares. Rien n'étoit plus à la bienséance de l'Epirote, qu'une Couronne, qui lui avoit appartenu autrefois, & qui étoit si voisine de ses Etats. Dans la perpléxité où l'Epirote se trouva, il se plaignit plaisamment de la fortune. *Pourquoi*, dit-il, *m'offre-t'elle, tout à la fois, tant de conquêtes à faire? Elle m'accable sous le nombre de ses bienfaits.* Pyrrhus chancella donc, quelque tems, entre l'une, & l'autre expédition. Malheureux Prince, qui fut, toute sa vie, le joüet de ses desirs! Enfin il se détermina en faveur de la Sicile. La haine qu'il avoit conçûë contre les Carthaginois, & l'envie de se mesurer avec eux, lui firent préférer la défense des Siciliens, au recouvrement d'une Couronne, dont il avoit été maître. Dans cette vûë, il se sépara de ses Alliés, qu'il laissa seuls en campagne, & revint à Tarente, avec ses Epirotes.

Avant que de s'embarquer, le Roy convoqua les Tarentins, & les harangua de la sorte. *Je pars, pour secourir un Peuple voisin de l'Italie, sans abandonner les*

De Rome l'an 475. Consuls, C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS. *Appianus.*

Italiens, qui, les premiers, ont imploré mon assistance. Deux ambitieuses Républiques se sont efforcées de ravir la liberté, l'une à vos Contrées, l'autre à la Sicile. Pyrrhus suffit seul, pour servir de barriére à la rapidité de ces Conquérants. La méme compassion, qui me fit voler à vôtre secours, m'entraîne, où de malheureux opprimés m'appellent. Ne croyés pas, Tarentins, que je vous abandonne à la merci de vos ennemis. Au premier signal, vous me verrés repasser la mer, & conduire, à ma suite, de nouveaux Alliés, que ma présence vous aura faits. Mon cœur reste parmi vous, &, pour vous laißer un gage de mon affection, Milo me représentera dans ces lieux, & veillera à vôtre sureté. Pour nos fidéles Alliés, ils auront de moi une marque encore plus tendre de mon sincére attachement. Mon fils Aléxandre restera, comme en ôtage, chés [a] *les Locriens.*

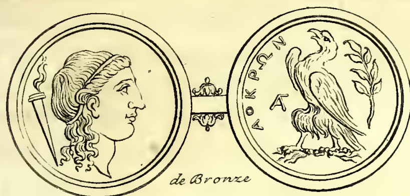
Plut. in Pyrrho.



[a] La Ville de Locres en Italie, est désignée, par les anciens Géographes, sous le nom de *Locri Epizephirii*, parce qu'elle étoit située, prês du Promontoire, anciennement appellé *Zephirium*, aujourd'hui *Capo Bursano*. Strabon rapporte, que cette Ville fut une Colonie des Locriens de la Gréce, qui habitoient le Païs voisin du Golfe de Corinthe, aux environs de la Ville de *Crissa*. Il la place sur une hauteur, qu'il appelle *Esopis*. On croit que Locres fut ensuite transportée dans cet endroit de l'Italie Méridionale, où l'on voit la Ville de *Gierazzo*, sur les bords d'un Fleuve, qui formoit, à son embouchûre, le Port des Locriens, *Portus Locriorum*. Ceux qui furent transplantés en Italie, sont distingués, par le nom de *Narycii* parce qu'ils passoient pour être originaires d'une ancienne Ville, nommée *Naryx*, qu'Etienne compte parmi les Villes du Païs des Locriens Grecs.

Une preuve si sensible de ma confiance, ne doit-elle pas suffire, pour mériter la vôtre ? Un discours & une con-

De Rome l'an 475.
C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.



Hic & Narycii posuerunt mœnia Locri. Virg. Ænéïd. 3.

Locres dont il s'agit ici, fut renommée par le magnifique Temple, que ses Habitants érigérent à Proserpine, aux environs de la même Ville. Les monuments Antiques attestent le culte, que ce Peuple rendoit à cette Divinité. On la voit représentée sur une Médaille, avec une torche allumée, conformément au récit fabuleux, que les Poëtes ont fait des diverses circonstances, qui suivirent l'enlévement de Proserpine. Pyrrhus s'étoit saisi des richesses de ce Temple. Mais en punition d'un tel sacrilége, disent les Historiens, les trésors sacrés, dont il avoit chargé ses Vaisseaux, furent engloutis dans la Mer. Sa Flotte fut entiérement dispersée par la tempête, & les Navires qui portoient les précieuses dépoüilles, vinrent échoüer sur les côtes du Païs des Locriens. Le Roy d'Epire, qui attribua ce désastre, au courroux de la Déesse, lui fit restituer l'argent, que la tempête avoit épargné, & l'équivalent de ce qui avoit été perdu. Zaleucus fut le premier Législateur, qui établit à Locres, une forme de Gouvernement. L'Histoire a vanté la sagesse, & l'équité de ses loix. Parmi celles qu'il publia, on en compte, sur tout, deux. L'une défendoit le vin sous peine de mort, même aux malades, sans la permission du Médecin. L'autre, condamnoit ceux, qui étoient surpris en adultére, à perdre les yeux. Le propre fils de Zaleucus, éprouva d'abord la rigueur de cette seconde Loi. En vain les Citoyens s'intéressérent-ils, pour obtenir sa grace. Zaleucus fut infléxible à leurs priéres. Il ne voulut pas qu'on pût dire, qu'il avoit le premier donné atteinte à l'observation de ses loix. Cependant, pour accorder quelque chose à la tendresse paternelle, & aux demandes réïtérées des Citoyens, il ne fit créver qu'un œil à son fils. Mais il se chargea d'une partie de la peine, en se faisant arracher l'autre, à lui-même, pour ne point contrevenir à la Loi. Les Locriens eurent, dans la suite, de grandes guerres à soûtenir contre les Crotoniates, qu'ils vainquirent enfin. Ils attribuérent leur victoire à la protection de Castor & Pollux. En reconnoissance de ce bien-

De Rome l'an 475. Consuls, C. Fabricius, & Q. Æmilius Papus.

duite si pleins d'artifice, ne satisfirent pas les Tarentins. *Puisque nous vous avons appellé, pour nous défendre*, dirent-ils à Pyrrhus, *ou demeurés parmi nous, ou laissés Tarente dans l'état, où elle étoit, avant l'arrivée de vos troupes. Toute Garnison, sans vous, nous est à charge.* Les Tarentins avoient eu le tems de sentir la rigoureuse servitude, où l'Epirote les avoit réduits. Ils regrettoient leur ancienne indolence. Rome du moins, en les assujettissant, les auroit laissé joüir d'une partie de leurs délices, & des fruits de leur commerce. Pour leur malheur, ils se voyoient dominés par un Etranger, & régis par le sévére Milo, qui, maître de leur Citadelle, & de leur Ville, retenoit leurs personnes, leurs biens, & leurs passions dans la captivité. Il fallut obéïr aux ordres de Pyrrhus. Avec un air hautain, *c'est à vous*, leur dit-il, *d'attendre, avec respect, le tems que je voudrai bien donner à vôtre défense, & c'est à moi de choisir les momens propres, pour vous protéger.* Ainsi parla Pyrrhus, puis il fit mettre à la voile, après avoir séjourné deux ans, & quatre mois, en Italie. L'Armée qu'il conduisoit en Sicile, étoit de trente mille hommes de pié, & de deux mille cinq cents chevaux, dont il chargea sa Flotte, composée de deux cents voiles.

Diod. Sic in excerp.

Plut. in Pyrrho.

Le départ de Pyrrhus fut fatal aux Nations confédérées, qui s'étoient jointes à lui, & aux Tarentins.

fait, ils firent bâtir un superbe Temple à ces deux Divinités. Ils se persuadérent même, que Jupiter, s'étoit déclaré en leur faveur, parce qu'au rapport de Justin, une Aigle avoit plané au-dessus de leur armée, jusqu'à ce qu'ils se fussent rendus maîtres du champ de bataille. Ces deux événements se trouvent représentés sur les Médailles. Le revers de la premiére, porte une Aigle, avec une palme, symbole de la victoire. Dans la seconde, on voit, d'une part, Castor & Pollux, & de l'autre Jupiter, Dieu tutelaire des Locriens.

Les

Les Armées Romaines se partagérent, & allérent porter la guerre, chés les Peuples ligués contre la République. Quelques Villes de l'Etrurie, mais en petit nombre, s'efforcérent alors de secoüer le joug Romain. Ce fut la derniére agitation de leur liberté mourante. Il est vrai-semblable, que le Consul Æmilius Papus prit le soin de punir ces rebelles, & qu'il les rangea au devoir; mais son expédition ne fut pas jugée digne des honneurs du Triomphe. A l'égard de Fabricius son Collégue, il mit à profit l'absence de Pyrrhus, & de ses Epirotes, pour tomber sur les Bruttiens, les Lucaniens, les Tarentins, & les Samnites réünis; mais qui se trouvoient abandonnés d'un Chef, qui valoit seul toute une armée. Il les défit, les contraignit de quitter la campagne, & fit le dégât dans leurs Païs. Pour serrer davantage l'orgüeilleuse Tarente, Fabricius engagea la Ville d'Héraclée, & quelques autres Places de son voisinage, à faire Alliance avec les Romains. Ces exploits lui firent décerner le Triomphe. Marque que son Collégue n'eut point de part à ses victoires, c'est qu'il n'en eut point aux honneurs, que reçut Fabricius. Celui-ci entra seul Triomphant dans Rome, aux Ides de Décembre. A la vérité, le titre pour lequel on le fit Triompher fut seulement, pour avoir vaincu les Lucaniens, les Bruttiens, les Tarentins, & les Samnites; mais au fond du cœur, on lui attribuoit encore une plus glorieuse victoire. Tout Rome se crut redevable à sa vertu, du départ de Pyrrhus. *C'est Fabricius seul*, disoit-on, *qui, sans combat, & par la seule impression de sa valeur, & de sa probité, a mis en fuite l'Epirote.*

De Rome l'an 475.
Consuls, C. Fabricius, & Q. Æmilius Papus.

Cicero pro Balbo.

Tab. Triumph.

De Rome l'an 475.
Consuls, C. Fabricius, & Q. Æmilius Papus.

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

La Sicile va devenir le théatre, où Pyrrhus exercera son courage, & où les Romains iront, dans peu, étendre leur domination. Il est à propos de faire connoître l'état, où elle étoit, au tems, que le Roy d'Epire vint y descendre. On sçait que la Sicile est l'Isle la plus grande, la plus fertile, & la plus riche de la Méditérranée. Voisine de l'Italie, elle n'en est séparée que par un Détroit, plus difficile, que long à traverser. On a cru, de toute ancienneté, que la Sicile, & que l'Italie ne faisoient autrefois qu'un Continent; mais que la Mer, entrée peu à peu dans les terres, les avoit minées, & qu'elle s'étoit creusé le canal, qui divise l'une, d'avec l'autre. La figure de la Sicile est à peu près triangulaire, & [a] les trois Promontoires, qui s'élevent à l'extrêmité de chacun des angles qui la terminent, l'on fait appeller ancienne-



[a] Ces trois Promontoires sont représentés dans les Médailles, sous le symbole de trois cuisses, qui forment les trois côtés d'un Triangle, & se réünissent à une tête, qui fait le sommet de la figure. Par les trois épics de blé, le Monétaire a prétendu désigner la fertilité de la Sicile.


Carte de l'Ancienne Sicile
nommée autrement Sicanie et Trinacrie
pour servir à l'intelligence de l'Histoire Romaine
Par Guillaume Delisle Premier Geographe du Roi
de l'Academie Royale des Sciences.
1725.
Mer Tyrrheniene
Isles de Vulcain ou de Lipari
Isle d'Osteodes
Isle d'Ericodes
Isle de Phenicodes
Isle de Didyme
I. Strongyle
I. d'Hicesie
Isle de Lipari Colonie
Isle de Vulcain
Cap de Pelore
Caribde tournant d'eau
Scilla rocher
Rhegio Colonie
Italie
Isles Egades
Isle d'Hiera
Buccine
Isle d'Eguse
Mont Erix
Drepane
Segeste
Egithale
Elymiens
Lilybée Colonie
Cap de Lilybée
Entelle
Selinonte
Triocala
Thermes Colonie
Hicare
Panorme Colonie
Orete R.
Thermes d'Himere Colonie
Parope
Solus
Cephalede
Himere
Himere R.
Inicum
Crastus
Petra
Petrina
Camique
Halycus R.
Erbesse
Heraclée Colonie
Omphace ensuite Agrigente
Riviere d'Himere
Phintia
Geles
Callonie
Enna
Engium
Alete
Alesa
Alonce
Agathirse
Tyndaris Colonie
Myles
Zancle nommée ensuite Messane Colonie
Tissa
Peloriade
Mutistrate
Herbite
Tauromene Colonie
Naxe
Capitium
Morgetes
Mont Etna
Galaria
Adrane
Inuesse
Assore
Centuripe
Catane Colonie
Hyblas
Murgence ou Morgantine
Mer Ionienne
Leontins
Leontium
Nonymne
Menes
Eubée
Megare
Leon
Syracuse Colonie
Isle d'Ortygie
Anape R.
Erbesse
Hyperie
Acrille
Acres
Camarine
Netine
Mutygue
Elore
Cap Pachin
Mer de Libye ou d'Afrique
Isle de Cossyre
Echelle
Milles Romains de 5000. pieds chacun
10 20 30 40 50
Stades Grecs dont 8. font un Mille
100. 200. 300. 400.
30 31 32 33 34
39 38 37

ment Trinacrie. [a] Le Cap de Pélore regarde l'Italie, celui [b] de Pachin la Gréce, ou le Peloponese, & celui de [c] Lilybée, est opposé à l'Afrique. Aussi des Colo-

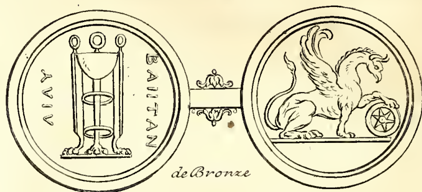
[a] Le Promontoire de Pélore, est appellé aujourd'hui, par les Naturels du Païs, *Capo di Faro*, ou *Capo della Torre di Faro*. Ce Cap, si l'on en croit Valére Maxime, *Livre 9. ch.* 8. & Méla, *Livre 2. ch.* 7. emprunta son ancien nom du Pilote Pélorus, qui fut tué par Annibal. Ces deux Auteurs attribuent la cause de sa mort au soupçon, que conçut le Général Carthaginois, lors qu'il vit son Vaisseau engagé dans le Détroit de Sicile, entre les côtes de cette Isle, & de l'Italie. Il s'imagina que son Pilote vouloit le livrer aux Romains. Mais il reconnut son erreur; & pour la réparer, il lui rendit les honneurs de la sépulture, & lui fit ériger une statuë, dans l'endroit même, où l'on voit le Promontoire. On peut consulter sur cet événement les deux Ecrivains que nous venons de citer. A dire le vrai, ils s'accordent si peu dans les circonstances, dont ils accompagnent leur récit, & on y remarque des contradictions si manifestes, que plusieurs ont douté, avec raison, de la vérité du fait. Au reste, le Promontoire dont nous parlons, a donné son nom au Fare de Messine. Ce fameux Détroit, s'étend depuis la Tour du Fare, qui est à la pointe Septentrionale de l'Isle, vis-à-vis du Bourg de *Sciglio*, jusqu'à *Capo dell' Armi*, autrement le Cap des Armes, qui est à l'extrêmité Méridionale de la Calabre. On donne à ce Détroit environ trente mille pas Géométriques de longueur, & douze, ou quinze mille, dans sa plus grande largeur. Il est renommé par la rapidité de ses courants, & par son flux & reflux, qui arrive de six en six heures, quelquefois avec une telle violence, que les Vaisseaux mêmes attachés à l'anchre, sont en danger de périr. Les deux fameux écüeils si vantés chés les Poëtes, sous les noms de Sylla & de Charybde, sont à l'entrée Septentrionale du Détroit. A peu de distance du Promontoire.

[b] Le Promontoire de Pachin est le plus oriental, & le plus Méridional de la Sicile. C'est aujourd'hui *Capo Pessaro*, ou *Pessalo* dans la vallée de Noto, une des trois Provinces de ce Royaume. Les deux autres sont la vallée de Mazara, à l'Occident, & celle de Démona, au Septentrion. A la gauche du Promontoire de Pachin, étoit autrefois un Port du même nom. Cicéron en fait mention dans son cinquiême Plaidoyé contre Verrés.

[c] Le Cap de Lilybée porte présentement le nom de *Capo di Marsalla*, ou de *Capo di Boëo*. Il est à l'Occident de la Sicile, dans la vallée de Mazara. Au rapport d'Ælien, de Pline, de Solin, & de Valére Maxime, un certain homme, qui est désigné par le surnom de *Strabo*, avoit la vûë si perçante, qu'il voyoit distinctement, de ce Promontoire, tous les Vaisseaux, qui relâchoient au Port de Carthage. Cependant Strabon compte

De Rome l'an 475. Consuls, C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

nies parties de l'Italie, & de la Gréce, sont venuës



quinze cens stades de trajet, de l'un à l'autre; c'est-à-dire 187500. pas Géométriques. Pline, & Solin ne font monter cette distance, qu'à cent trente-cinq milles. La Ville de Lilybée donna son nom au Promontoire, dont nous parlons. Elle étoit autrefois des plus considérables, & des plus fortes de la Sicile. C'est le témoignage, que lui rend Cicéron, dans la cinquiême Oraison contre Verrés. *Testis splendidissima civitas Lilybætana.* Strabon, au Livre 6. assûre, qu'elle subsistoit encore de son tems. Il n'en reste plus que les ruines. Aux environs a été bâtie la Ville de *Marsala.* On retrouve dans le voisinage, les débris de quelques aqueducs, & de plusieurs édifices. L'ancienne Lilybée avoit un Port, qui servoit de retraite aux Navires, du tems même de Jule César, selon le témoignage d'Hirtius, dans son Histoire de la guerre d'Afrique. Il est vrai que les Romains, pendant les guerres de Carthage, essayérent plus d'une fois de combler ce Port. Mais leurs travaux furent inutiles. Les amas de pierres qu'ils avoient accumulées, n'étoient pas à l'épreuve de la violence de la mer, & des tempêtes. Diodore de Sicile, *Livre* 22. rapporte, que les Carthaginois jettérent les premiers fondements de Lilybée, après que Denys le Tyran eût conquis, sur cette Nation, la Ville de Motya. Or, selon le même Auteur, *Livre* 14. la prise de cette derniére Ville concourt avec la quatriême année de la quatre-vingt-quinziême Olympiade, environ l'an 397. de l'Ere Chrêtienne. Si telle fut l'Epoque de la fondation de Lilybée, on ne conçoit pas comment Diodore, dans le Livre onziême de son Histoire, a supposé que cette Ville existoit plus de cinquante-deux ans auparavant, c'est-à-dire, dês la troisiême année de la quatre-vingt-uniême Olympiade. L'Auteur qne nous venons de citer, écrit qu'elle soûtînt un siége de dix ans, contre les Carthaginois, pendant les guerres qu'ils eurent, en Sicile, avec les Romains. Si l'on en croit Solin, au chapitre onziême, on voyoit autrefois prês de Lilybée, le sépulchre de la Sybille de Cumes. Isidore atteste la même chose, au huitiême Livre des Origines, *chap.* 8. Diodore parle du Puy de Lilybée, dont il dit que les eaux avoient une vertu merveilleuse. Si l'on en croit cet Ecrivain, ceux qui en avoient bû, étoient tout à coup saisis d'un

successivement, *a* & les premiéres, s'établir en Sicile. Pour les Africains, ils ne tentérent de conquérir ce beau Païs, que quand il fut dêja peuplé par des Grecs, & par des Italiens. Lorsque Pyrrhus y arriva, les Siciliens obéïssoient à trois Nations différentes, qui en

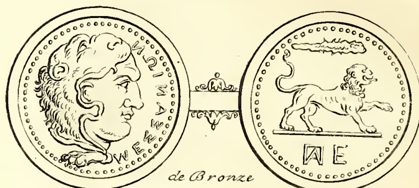
De Rome l'an 475.
C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

entousiasme prophétique, & prédisoient les choses à venir. Aussi les Habitants de cette Ville rendoient-ils un culte particulier à Apollon, comme il paroît sur la Médaille, qui représente d'une part un Gryphon, qu'on sçait avoir été consacré à cette Divinité, & de l'autre un Trépié, d'où la Sibylle avoit coûtume de rendre ses Oracles.

a Selon Justin, Pline, Solin, & Thucydide, les Cyclopes, & les Lestrigons passoient pour avoir été les premiers Habitants du Territoire de Leontium, en Sicile, aux environs du Mont Etna. Le dernier Ecrivain avouë cependant, qu'il ne sçait rien de leur origine, que ce que les Poëtes, & la Fable lui en ont appris. Qu'il y ait eu autrefois des Cyclopes, c'est ce que quelques Auteurs Modernes ont prétendu démontrer, par les restes de plusieurs cadavres d'une taille gigantesque, qui ont été trouvés en différents endroits de l'Isle. On peut lire sur cela l'Histoire de Sicile, par Thomas Frazellus. *Décade* 1. *Livre* 1. *chap.* 7. Marianus Valguarnera, dans son Livre sur les premiers Habitants de la Sicile, n'oublie rien, pour prouver, que ces Géants étoient de la race de Japhet, & qu'ils avoient passé dans cette Contrée, après la confusion des Langues. L'inhumanité de cette Nation à l'égard des Etrangers, & les feux que vomissoit le Mont Etna, un des lieux de leur habitation, ont donné sujet aux Poëtes de feindre, que les Cyclopes se repaissoient de chair humaine, & s'occupoient, sous la direction de Vulcain, à forger les foudres de Jupiter. Parmi les autres Nations qui habitérent la Sicile, les anciens Auteurs comptent encore les Phéaciens, & les Sicaniens. Quelques-uns d'entre eux, & principalement Denys d'Halicarnasse, font venir ces derniers des bords de la Ségre, riviére d'Espagne. Ceux-ci, dit le dernier Ecrivain, que nous venons de citer, furent chassés par les Sicules, ancien Peuple de l'Ausonie, proprement dite, selon Hellanicus de Lesbos, ou de la Ligurie, selon Philistus, comme on peut voir, dans le premier Livre des Antiquités Romaines. Ces nouveaux venus, sous la conduite de Siculus, chassérent les Sicaniens d'une grande partie de l'Isle, qui s'appelloit auparavant Sicanie, & eut le nom de Sicile, depuis l'invasion des Sicules. Dans la suite, les richesses d'un Païs si fertile, y attirérent grand nombr de Phéniciens, qui se mêlérent parmi les Sicules. Par succession de tems, différentes Colonies de l'Isle de Créte, de Thessalie, de la Phocide, & de plusieurs autres Cantons de la Gréce, quittérent leur Patrie, & se transplantérent dans la Sicile.

De Rome l'an 475. Consuls, C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

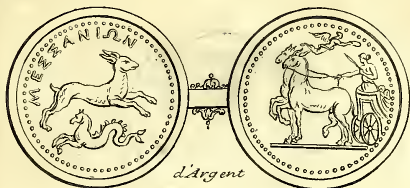
partageoient les Provinces, & qui les tenoient en servitude. [a] Messane, du côté de l'Italie, Lilybée plus



[a] La Ville de Messane, dans sa premiére origine, eut le nom de *Zanclé*, soit parce que le Rivage où elle fut bâtie, se recourboit en forme de faux. [Les Siciliens se servoient en effet du même mot, pour exprimer cet instrument] soit que la même Ville eût été nommée de la sorte, d'un certain Zanclus, que quelques Historiens disent avoir gouverné les Messaniens. Quoiqu'il en soit, si les Chronologistes ne se trompent point dans leur calcul, *Zanclé*, ou Messane, aujourd'hui Messine, fut fondée 530. ans avant la guerre de Troye, & 964. ans avant que Romulus eût jetté les premiers fondements de Rome. Les Habitants de cette Ville, désolés par les incursions des Pirates de Cumes, & de quelques autres Peuples, qui s'étoient joints à ceux-ci, eurent recours aux Messéniens, Peuple de la Gréce. Ces derniers volérent à la défense de *Zanclé*, donnérent la chasse aux Cumans, firent alliance avec les Citoyens, & s'établirent dans la Ville, qui depuis fut appellée, de leur nom, Μεσσήνη par les Grecs, & *Messana* par les Latins. On peut consulter sur ce fait, Thucydide, au Livre 1. Pausanias *in Messenicis*, & Strabon, au Livre sixiême de sa Géographie. Ces trois Auteurs ont circonstancié différemment le récit qu'ils ont fait de cet événement, quoiqu'ils s'accordent assés sur le fond. Le second dit, qu'Anaxila Tyran de Rhége, se réünit avec les Messéniens, contre la Ville de *Zanclé*, dont il vainquit les troupes, dans un combat Naval. Après quoi, avec les secours de ces nouveaux Alliés, il s'empara de tout le Territoire des Zancléens, établit sa domination dans la Capitale, & lui donna le nom de Messane, en considération des Messéniens, qui avoient accéléré sa conquête. Pausanias fixe cet événement à la vingt-neuviême Olympiade, tandis que Miltiade exerçoit à Athénes la suprême Magistrature. Herodote, au Livre 6. parle de cette expédition, & en donne toute la gloire à ceux de Samos, qui combattirent, sous la conduite d'Anaxila. Ce peu de concert des Historiens, ne laisse aucune ressource à la plus exacte critique, sur tout quand il s'agit de l'origine des Peuples. On a plus d'une fois remarqué les étranges variations des

voisin de Carthage, & Syracuse plus tournée vers la Gréce,[a] étoient comme trois Capitales de trois dif-

De Rome l'an 475.
Consuls, C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.



Auteurs, en cette matiére. Le tems nous a conservé plusieurs Médailles, qui portent le nom de Messane. La victoire qu'Anaxilla, remporta aux Jeux Olympiques, les Liévres qu'il porta le premier en Sicile, si l'on en croit l'Histoire de ces tems-là, & le culte que les Siciliens rendoient à Hercule, ont peut-être fourni les types des Médailles, que nous donnons ici. Dans la premiére, on voit un Hercule, & sur le revers, le Lion de Némée, avec la massuë. Dans l'autre un Liévre, & un Char attelé de deux chevaux, avec une Victoire aîlée, qui tient une couronne en main.

a Syracuse étoit alors une des plus célébres Villes de l'Univers, soit par l'avantage de sa situation, soit par la prodigieuse étenduë de son enceinte, soit par la beauté de ses édifices. Selon l'Abbréviateur d'Etienne, & Marcien d'Héraclée, elle reçut son nom d'un étang voisin, qui s'appelloit *Syraco.* Si l'on en croit Thucydide, & Strabon, *Livre 6.* elle fut bâtie par Archias, un des Héraclides, qui passa de Corynthe en Sicile, la seconde année de la onziéme Olympiade. Cicéron, dans son quatriême Plaidoyé contre Verrés, parle de Syracuse avec de grands éloges. Il vante sur tout, la beauté de son aspect, la commodité de ses Ports, & la somptuosité de ses bâtiments. Outre le quartier d'Epipoles, Syracuse renfermoit dans son circuit quatre Villes considérables; sçavoir, Acradine, Tyché, *Neapolis*, ou la Nouvelle Ville, & l'Isle d'Ortygie. Ces quatre parties d'un tout presque immense, se trouvent représentées en forme de quarré, sur le revers d'une Médaille, avec ces lettres Grecques ΣΥΡΑ, inscrites dans les quatre angles de la figure, pour désigner Syracuse. Strabon donne aux murs, qui formoient l'enceinte de la Ville entiére, cent quatre-vingt stades, c'est-à-dire, environ huit lieuës de tour. Dans Acradine, la plus grande des quatre, étoit une grande place environnée d'arcades, un magnifique Temple, dédié à Jupiter Olympien, le Prytanée, ou la Maison de Ville, & un Palais fort ample, où se rendoit la justice, sans parler de plusieurs autres édifices d'une architecture fort réguliére. *Altera autem est*

De Rome l'an 475. Consuls, C. Fabricius, & Q. Æmilius Papus.

férents Peuples, qui s'en étoient emparés, & qui, delà, étendoient leur domination, jusqu'au centre de



urbs Syracusis, cui nomen Acradina est, in quâ forum maximum, pulcherrimæ porticus, ornatissimum Prytaneum, amplissima est curia, Templumque egregium, Jovis Olympii, cæteraque urbis partes, unâ latâ viâ perpetuâ multisque transversis divisæ, privatis ædificiis continentur. Ce quartier étoit séparé de *Neapolis*, & de Tyché, par une enceinte de murailles fort épaisses, où les eaux de la mer venoient se briser. La seconde Ville, qui se nommoit Tyché, étoit située entre Acradine, & Epipoles, de sorte qu'elle avoit la premiére à l'Orient, & *Neapolis* au Midi. Parmi les monuments qui la décoroient, on remarquoit principalement une Académie vaste & fort ornée, où la jeunesse avoit coûtume de se rendre, pour tous les exercices du corps. On y admiroit la structure de plusieurs Temples, & entre autres celui de la Fortune, que les Grecs désignent par le nom de Τύχη. De là, celui de Tiché, qui fut donné à cette seconde partie de la Ville de Syracuse, comme nous l'apprenons de Cicéron. *Quod in eâ parte fanum antiquum fuit, Tyche nominata est, in qua Gymnasium amplissimum est, & complures ædes sacræ, coliturque ea pars, & habitatur frequentissimè.* Le troisiême quartier, qui étoit appellé l'Isle d'Ortygie, communiquoit avec Acradine, Tyché, & *Neapolis*, à la faveur d'un Pont. Le Palais d'Hiéron, qui fut dans la suite destiné à loger les Préteurs Romains, en faisoit un des plus beaux ornements. Deux Temples superbes, l'un de Diane, l'autre de Minerve, attiroient l'admiration des spectateurs. Aussi les Habitants de Syracuse avoient-ils ces deux Divinités en singuliére vénération; comme il paroît par les Médailles, que l'antiquité nous a conservées. Dans le premier type, l'on voit une tête de Diane, avec ce mot Grec, ΣΩΤΕΙΡΑ, pour marquer que Syracuse lui étoit redevable, de son salut, & de sa splendeur. Dans le second, est la même Déesse en habit de chasseuse. Le troisiême représente Minerve, ou Pallas, sous la forme d'une Divinité guerriére. Cicéron, en parlant de Syracuse, s'exprime ainsi sur l'Isle d'Ortygie. *Ea tanta est urbs, ut ex quatuor urbibus maximis constare dicatur, quarum una est ea, quam dixi, in-*

l'Isle.

l'Isle. Messane étoit soumise à des Tyrans, venus, dit-on, d'Italie, qui s'en étoient emparés par fraude,

De Rome l'an 475.
Consuls, C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.



de Bronze



d'Argent



de Bronze

sula, quæ duobus portubus cincta, in utriusque portûs ostium, aditumque projecta est, in quâ domus est, quæ Regia Hieronis fuit, quâ Prætores uti solent. In eâ sunt ædes sacræ complures, sed duæ, quæ longè cæteris antecellunt, Dianæ una, & altera quæ fuit ante istius [*Verris*] *adventum ornatissima, Minervæ...... Quæ appellatur insula, mari disjuncta, angusto ponte rursum adjungitur, & continetur.* La derniére Ville des quatre, portoit le nom de Néapolis, c'est-à-dire, Nouvelle Ville, parce qu'elle n'avoit été bâtie, qu'après les trois premiéres. Elle avoit un amphithéatre fort grand, deux Temples d'une architecture admirable, dont l'un étoit consacré à Cérès, & l'autre à *Libera*, ou à Proserpine. Mais la fameuse statuë d'Apollon Téménite, qui fut depuis transportée à Rome, faisoit, par sa grandeur, & par la beauté de sa sculpture, le plus précieux monument de *Neapolis. Quarta autem est urbs*, continuë Cicéron, dans son quatriême Plaidoyé contre Verrés, *quæ quia postrema ædificata est, Neapolis nominatur, quam ad summam theatrum est maximum, præterea duo Templa sunt egregia, Cereris alterum, alterum Liberæ, signumque Apollinis, qui Temenites vocatur, pulcherrimum, & maximum.* De ces quatre Villes, il ne reste plus que l'Isle d'Ortygie, que les Italiens appellent *Syracosa*, & les Espagnols *Saragossa*. On découvre encore, prês de là, les vestiges des trois autres quartiers de l'ancienne Syracuse, dans les débris de plusieurs édifices. On y apperçoit des restes de portiques, de Palais, & de Temples. La fameuse Fontaine d'Aréthuse, dont les Poëtes, & les Romanciers de ces tems-là, ont débité tant de merveilles, avoit sa source dans l'Isle. Cicéron nous apprend, qu'elle abondoit en toutes sortes de poissons, & qu'on l'eût prise pour une grosse riviére, tant elle étoit large, & profonde. *In hac insulâ extremâ, est fons aquæ dulcis, cui nomen Arethusa est, incredibili magnitudine, plenissimus piscium.* Une digue de pierre empêchoit que les eaux de la mer ne se confondissent avec celles de cette Fontaine, *qui fluctu totus operiretur, nisi munitione ac mole lapidum, à mari dis-*

De Rome l'an 475. Consuls, C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

& qui la retenoient avec injuſtice. Si l'on en croit les Latins, ces uſurpateurs étoient Campanois d'origine, & ſe donnoient le nom de Mamertins, c'eſt-à-dire, *d'invincibles guerriers*, du mot, *Mamers* ou *Mavors*, qui ſignifioit le Dieu Mars, en certaines contrées d'Italie. Les Mamertins donc, gens braves & déterminés, furent appellés en Sicile, par le Roy Agatocle, pour l'aider dans ſes conquêtes. Ils ſe continrent d'abord, & ſervirent ſous le Roy, avec fidélité, & avec courage. Meſſane les reçut enſuite dans ſes murs, comme des troupes Alliées ; mais elle éprouva leur perfidie. Charmés d'un ſéjour, qui leur retraçoit les délices de

junctus eſſet. Depuis long-tems elle a diſparu, & la ſource en a tari. Dans le quartier d'Epipoles, étoit un endroit appellé *Latomiæ*, que Denys avoit fait creuſer dans le roc. Les avenuës de ces carriéres étoient défenduës de toutes parts, & preſque inacceſſibles. Cette priſon fut le lieu, où le Tyran faiſoit renfermer ceux, qui avoient eu le malheur d'encourir ſa diſgrace. Cicéron en parle de la ſorte. *Latomias Syracuſanas omnes audiſtis. Opus eſt ingens, magnificum Regum ac Tyrannorum. Totum eſt ſaxo, in mirandam altitudinem depreſſo, & multorum operis penitus exciſo. Nihil tam clauſum ad exitus, nihil tam ſeptum undique, nihil tam tutum ad cuſtodias, nec fieri, nec cogitari poteſt ...... carcer ille qui eſt à crudeliſſimo Tyranno factus Syracuſis, &c,* Ce ſouterrain avoit 125. pas Géométriques en longueur, & deux plethres, ou deux cents piés en largeur. Les murs de Syracuſe étoient flanquées de Tours. Les Fortereſſes, qu'on y avoit conſtruites de diſtance en diſtance, la rendoient preſque imprenable. Elle eut pluſieurs aſſauts à ſoûtenir contre des armées nombreuſes, qu'elle contraignit de lever le ſiége. La priſe en étoit réſervée aux Romains, qui la conquirent enfin, comme nous le verrons dans le huitiéme Volume, où nous donnerons un plan exact, & détaillé de Syracuſe. Cette Ville, avant que d'avoir été ſubjuguée par Marcellus, éprouva différentes révolutions. Tantôt ſoumiſe à des Rois, tantôt réduite en forme de République, elle ſe maintint toujours dans un ſi haut degré de puiſſance, que Gélon, dès l'an de Rome 260. & les autres Tyrans, qui uſurpérent la domination de Syracuſe, ſe rendirent formidables aux Peuples de la Gréce, & de l'Aſie. Le jeune Denys, Souverain de cette Ville, avoit à ſa ſolde cent mille hommes de pié, dix mille chevaux, & une Flotte de quatre cents voiles.

leur Païs natal, les Mamertins résolurent de s'y fixer, de s'en rendre maîtres, & d'y établir une forme de République, à leur maniére. Les anciens Habitants de Messane furent les victimes, qu'ils immolérent à leur ambition. Tous périrent par le fer, excepté les femmes & les filles, qu'ils se donnérent pour épouses. Les Mamertins soutinrent leur usurpation, par la valeur, dans des tems, où la Sicile étoit en proye à cent Tyrans, & par les secours qu'ils reçurent de Rhége, où une Légion Romaine, toute composée de Campanois, s'étoit établie, à leur éxemple, par le massacre des Citoyens, qui les avoient appellés. Peu à peu la domination des Mamertins s'étoit accruë, & dêja elle s'étendoit au loin, jusqu'au milieu des terres de la Sicile.

De Rome l'an 475. Consuls, C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

Les Carthaginois y avoient encore fait plus de progrês, que les Mamertins, à commençer depuis Lilybée. Aprês avoir envahi la Sardaigne, ces conquérants avoient, depuis long-tems, fait des tentatives sur la Sicile. Souvent repoussés d'une Isle si fort à leur bienséance, ils y étoient souvent revenus; mais leur ardeur pour la conquérir s'étoit extrêmement accruë, depuis la mort du Roy Agatocle. Maîtres de la Mer, ils avoient étendu leurs conquêtes en Sicile, en partie par la négociation, en partie par la force, & ils y avoient acquis un vaste terrain. A tout prendre, les Carthaginois y étoient devenus les Tyrans les plus formidables, & la Nation dominante.

Syracuse, & son vaste Territoire, n'obéïssoient pas encore aux Carthaginois; mais le seul nom de la République Africaine, faisoit trembler les Syracusains. Leur Ville avoit souffert bien des révolutions,

Dion. Sic. in Eclog. l. 22.

De Rome l'an 475.
Consuls, C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

depuis l'empoisonnement du Roy Agatocle. Mœno, son assassin, y avoit usurpé une espéce de tyrannie. Chassé dans la suite par Hycétas, Préteur de Syracuse, Mœno avoit eu recours aux Carthaginois, & s'étoit mis sous leur protection. Delà les guerres que Syracuse eut à soûtenir, contre les partisans de Mœno. Hycétas sçut profiter du besoin, que sa Patrie avoit de sa valeur, & de son habileté. Il se perpétua dans sa Magistrature, & gouverna Syracuse, durant neuf ans, sans Collégue, & en petit Souverain. Il osa même sortir en campagne, & marcher contre Phintias Chef des [a] Agrigentins. Son absence tourna à son désa-



d'Argent

[a] Agrigente, appellée par les Grecs Ἀκράγας, aujourd'hui *Gergenti*, *Girgenti*, & *Giorgenti*, fut une des plus opulentes, & des plus considérables Villes de la Sicile. Les Habitants de Géla en jettérent les premiers fondements, sous la conduite des Duum-virs Ariston, & Pistillus. Selon le calcul de Thucydide, *Livre 6.* elle fut bâtie vers la 99. Olympiade, entre les Fleuves *Agragas*, & *Hypsa*. Le premier s'appelle présentement *Fiume di Gergenti*, *Fiume di Sancto Biagio*, & *Fiume di Naro*. Le second est connu, sous le nom de *Fiume Dragò*. On peut juger de la grandeur, & de la situation de l'Ancienne Agrigente, par la description que Polybe en a faite. Elle surpasse, dit-il, la plûpart des Villes de Sicile, par ses fortifications, qui la garantissent contre les insultes du dehors, par la beauté de son aspect, & par la magnificence de ses édifices. Elle est placée à çent dix-huit stades, c'est-à-dire, à cinq lieuës de la Mer, d'où elle peut faire transporter commodément les denrées, & tout ce qui contribuë aux délices de la vie. L'avantage de sa situation, jointe au secours de l'art, en a fait une Place des plus fortes de l'Isle. Elle est environnée de murailles élevées sur un rocher, que le travail des hommes

De Rome l'an 475. Consuls, C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

vantage. Un certain Tœnion prit ſon tems, pour déposſeder Hycétas, ſe fit Préteur à Syracuſe, & y uſurpa le Gouvernement. La Nobleſſe du Païs ne put ſouffrir la domination trop abſoluë du nouveau Préteur. Tœnion eut des jaloux. Soſiſtrate, entre autres, prétendit à la premiére dignité de ſa Ville, fit ſa brigue, & partagea les cœurs, & les bras des Syracuſains, entre lui, & Tœnion. Syracuſe étoit alors diviſée, comme en deux Villes, l'une placée ſur la terre ferme de la Sicile, l'autre bâtie dans la petite Iſle d'Ortygie, qui n'en étoit ſéparée que par un bras de Mer. Un Pont joignoit enſemble les deux parties de la même Cité. Tœnion s'étoit emparé du côté de Syracuſe, ſitué dans l'Iſle d'Ortygie, & Soſiſtrate dominoit du côté de la Sicile. La guerre entre les deux Compétiteurs, étoit proprement une guerre civile. On ſe battoit dans l'enceinte de la même Ville. Enfin les deux Chefs s'ennuyérent d'une diſſention, qui ne pouvoit aboutir, qu'à la ruïne commune. Il étoit naturel, que Carthage profitât de leur déſunion, & Syracuſe n'a-

a rendu preſque inacceſſible. Le Fleuve, dont elle a pris ſon nom, la couvre, d'une part, au Midi, & de l'autre, le Fleuve Hypſas, à l'Occident. Vers l'Orient, elle a une Forteresſe bordée d'un précipice, qui lui tient lieu de foſſé. Entre autres édifices, on y remarquoit le Temple de Minerve, le Temple de Jupiter Olympien, & celui de Jupiter Atabyrien, ainſi nommé d'une montagne de Rhodes, appellée Atabyre, où ce Dieu étoit adoré. Des Rhodiens d'origine, fondateurs de Géla, & enſuite d'Agrigente, communiquérent le même nom à une montagne de Sicile, pour conſerver le ſouvenir de leur premiére habitation. Au rapport de Diodore de Sicile, la Citadelle nommée Omphacé, qui défendoit Agrigente, étoit beaucoup plus ancienne, que la Ville même, ſituée à peu de diſtance de l'embouchûre de l'*Agragas*, & ſur les bords de l'*Hypſa*. Elle paſſoit pour une Ville Maritime, dont on voit le ſymbole dans le Cancre de Mer, & le poiſſon, qui ſont repréſentés ſur le revers de la Médaille, que nous joignons ici.

De Rome l'an 475. Consuls, C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

voit rien de plus à craindre, que le joug des Carthaginois. L'utilité publique réünit deux rivaux, que l'ambition avoit divisés. Ils prirent ensemble le parti, de faire venir Pyrrhus en Sicile, pour en pacifier les troubles, & pour en chasser les usurpateurs. Bien des raisons leur firent préférer le Roy d'Épire, à tant d'autres Souverains, qui regnoient en Europe, & dans l'Asie. Pyrrhus étoit gendre d'Agatocle, leur dernier Roy. De sa fille Lanassa, il avoit eu du moins un fils, & il étoit raisonnable de mettre le petit-fils, sur le Trône de son grand-pere. Pyrrhus d'ailleurs, par ses qualités personnelles, & par la réputation qu'il s'étoit acquise dans les armes, paroissoit le seul Général, qu'on pût opposer aux forces Carthaginoises. *a* Les Léontins & les Agrigentins entrérent dans le

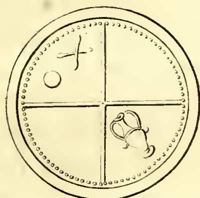


d'Argent

a Léontine fut fondée par une Colonie des Habitants de Chalcis, sous la conduite de Theocles Athénien, la premiére année de la treiziême Olympiade, après avoir bâti *Naxus* en Sicile, selon le témoignage de Thucydide, *Livre 6.* Si l'on en croit plusieurs Antiquaires, le Lion exprimé dans la premiére Médaille, fait allusion au nom de la Ville même. Polybe, au septiême Livre de son Histoire, parle de Léontine, dans les termes suivants. Au milieu de cette Ville, est une grande place, qui se termine en pante douce. Là, se tient le marché public, pour le débit des denrées. On y a placé l'édifice, destiné à recevoir les Magistrats, & les Juges, lors qu'ils s'assemblent, pour délibérer sur les intérêts de la Nation, & pour rendre la justice. Cette place est environnée, de part & d'autre, de collines escarpées, qui forment un assés vaste terrain, dont une partie est occu-

deſſein de Tœnion, & de Soſiſtrate, & tous enſemble ils preſſérent Pyrrhus, de venir gouverner un état, que la réünion de pluſieurs Villes rendoit conſidérable. Syracuſe étoit dêja inveſtie par une Flotte Carthaginoiſe, & une armée de cinquante mille hommes la ménaçoit, par terre. A la vérité Cynéas, qui, depuis

De Rome l'an 475.
Conſul, C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.
Plut. in Pyrrho.
Juſtinus l. 18.



pée, par les maiſons d'un grand nombre d'Habitants, & par les Temples, qu'on y a érigés. Léontine eſt diviſée en deux quartiers. L'un conduit à Syracuſe, en allant vers le Midi, l'autre vers le Septentrion, mene aux plaines, qu'on appelle Léontines. Son territoire eſt arroſé par la Riviére *Liſſus*, qui paſſe au pié d'un rocher, & ſe jette dans le Fleuve *Terias*, aujourd'hui *Fiume di Sancto Leonardo*. Ce Fleuve roule ſes eaux à mille pas de Léontine. Thucydide fait mention de deux Citadelles, qui mettoient cette Ville en état de défenſe. Il appelle l'une *Arx Phoceæ*, & l'autre *Arx Bricinniæ*. Aux environs étoit un Lac fort poiſſonneux, qui avoit vingt mille pas de circuit. Les marais qu'il formoit par ſes débordements, répandoient des vapeurs malignes, pendant les chaleurs de l'Eté. Auſſi les Anciens Auteurs, qui ont parlé de Léontine, aſſurent, qu'on y reſpiroit un air mal ſain. En récompenſe, ſes campagnes étoient ſi fécondes, qu'au rapport de Pline, elles produiſoient au centuple. Pour cette raiſon, Cicéron l'appelle *Caput rei frumentariæ*. Ses vins paſſoient pour les plus délicieux de la Sicile. Mais ils abuſoient de cet avantage, par leur intempérance, qui donna lieu au proverbe *Leontini ſemper ad pocula*. Les Léontins vivent au milieu des pots. Leur Païs abondant en vignobles, eſt apparemment figuré, par un vaſe à contenir le vin, dont on voit l'empreinte, ſur le revers d'une Médaille, tirée du cabinet de Béger. La conquête de Léontine avoit long-tems picqué l'ambition de Denys le Tyran. Il s'en rendit enfin le maître par compoſition, & fit tranſporter les Citoyens de cette Ville, à Syracuſe.

De Rome l'an 475. Consuls, C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

quelques jours, avoit précédé Pyrrhus en Sicile, avoit commencé d'y rétablir un peu de sécurité; mais la présence de son maître étoit seule capable de l'affermir.

[a] Ces motifs de gloire, & d'intérêt avoient hâté le départ du Roy d'Epire. Il s'étoit embarqué à Tarente, & seul, avec sa Flotte, il avoit fait une grande partie du trajet. Tœnion, impatient de le voir arrivé, alla, sur les Vaisseaux de Syracuse, au-devant du Roy. Celui-ci descendit en Sicile, aux acclamations d'un grand

[a] Pyrrhus méditoit dêja la conquête de la Sicile, pressé par les Députés de Syracuse, d'Agrigente, & de Léontine, qui s'étoient rendus auprès de lui, pour le mettre en possession du Gouvernement de ces trois Villes. En même tems, il reçut avis par des Ambassadeurs venus de Gréce, que Ptolémée Céraunus avoit été tué dans une Bataille contre les Gaulois, qui s'étoient répandus dans toutes les contrées de la Macédoine. Ils lui représentérent que la conjoncture étoit favorable, pour reconquérir un Royaume, dont il avoit été autrefois en possession. Le Trône étoit alors vacant, dit Plutarque, dont nous tenons ce récit, & la Macédoine, qui avoit besoin d'un Roy, se livroit d'elle-même, à la domination de Pyrrhus. Mais Plutarque, en parlant de la sorte, ne paroît pas avoir fait attention, que ce Ptolémée Céraunus, frére de Ptolémée Philadelphe, avoit perdu la vie, sous le Consulat de Lævinus, trois ans avant que les Ambassadeurs Grecs fussent arrivés. Pour lors les Macédoniens obéïssoient à un Roy. On en comptoit même trois ou quatre, qui étoient montés successivement au Trône, depuis la perte de la Bataille, à sçavoir Méléagre, Antipater, Sosthéne, & Antigonus, qui regnoit actuellement. Plutarque a peut-être voulu dire, qu'on faisoit entendre à Pyrrhus, que ce dernier n'avoit que le nom de Roy, & que les Macédoniens n'attendoient que son arrivée, pour se soumettre à son obéïssance. Le Roy d'Epire, continuë Plutarque, au récit de ces nouvelles, se plaignit amérement de la fortune, qui lui ouvroit à la fois, mais à contre-tems, deux carriéres si différentes, pour étendre ses conquêtes. Forcé de mettre des bornes à son ambition, il balança sur le parti qu'il devoit prendre. Enfin il fixa ses incertitudes, & se résolut de porter ses armes dans la Sicile. Presque tous les Insulaires lui tendoient les bras, & lui frayoient eux-mêmes le chemin de la victoire. D'ailleurs, le voisinage de l'Afrique présentoit un vaste champ à sa valeur. Ainsi, après bien des regrets, il se refusa à la Macédoine, pour se donner à la Sicile.

Peuple,

Peuple, qui se livroit à lui. D'abord on le mit en possession des Villes, des Vaisseaux, & des trésors Publics. Tous les Ports de la Côte, qui s'étoit donnée à lui, retentissoient du nom de Pyrrhus, & la victoire sembloit être abordée avec lui. Il étoit ordinaire à Pyrrhus, de se faire adorer d'abord, dans tous les lieux où il arrivoit. Avant que de l'avoir approfondi, on en étoit enchanté; mais dês qu'on l'avoit connu, on se détrompoit, & l'estime publique se changeoit en aversion. Tel qu'il avoit été en Macédoine, & à Tarente, tel il fut encore dans la Sicile. Ses premiers exploits égalérent ceux des Héros. Il poussa les Carthaginois de postes en postes. Il en purgea toutes les campagnes. Il leur enleva [a] Erycée Ville qui passoit pour imprenable. Il y monta le premier à l'escalade, & tua de sa main grand nombre d'Africains, effrayés de son seul regard. Enfin, hors Lilybée, il dépoüilla

De Rome l'an 475.
Consuls, C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

[a] Eryx étoit placée sur le sommet d'une montagne du même nom, dans le voisinage de la Mer, à peu de distance de l'endroit, où l'on voit aujourd'hui *Trapani del Monte*. Cette Ville fut célébre par le Temple de Venus Erycine, dont nous avons parlé, dans le premier volume de cette Histoire, *Livre* I. *p.* II. Les Peuples de la Gréce, de l'Italie & de la Sicile y abordoient, en foule, pour y offrir leurs hommages, & leurs présents à la Déesse. On trouve encore des vestiges de l'ancien culte qu'on lui rendoit, dans un marbre antique, qui porte cette inscription, DEÆ VENERI ERYCINÆ SACRUM. Ce monument fut déterré sur la montagne même, où le Temple étoit situé. Les Mythologues attribuënt la fondation de la Ville, à un certain Eryx fils de Buthes, & de Venus. La prise de cette Place une des plus fortes de la Sicile, par l'avantage de sa situation, parut si importante à Pyrrhus, & en même-tems si difficile, qu'il crut devoir s'assûrer de la protection d'Hercule, avant que de commencer une entreprise si hazardeuse. Il fit vœu, dit Plutarque, de célébrer des jeux publics, en l'honneur de cette Divinité, & de lui immoler des victimes, si dans le siége de la Ville, il se montroit digne de ses Ancêtres. Eryx fut emportée d'assaut. En reconnoissance, le Roy d'Epire accomplit son vœu, fit des sacrifices à Hercule, & donna aux Siciliens le spectacle des jeux, qu'il avoit promis.

De Rome l'an 475. Consuls, C. FABRICIUS, & Q. ÆMILIUS PAPUS.

les Carthaginois de toutes les Places, qu'ils avoient conquises. Ce ne fut pas assés pour lui. Les Mamertins, ces autres tyrans de la Sicile, éprouvérent aussi les effets de son courage. Pyrrhus les défit en bataille rangée, les chassa de toutes les terres qu'ils occupoient, & les réduisit à leur seule Messane. Tant d'exploits auroient rendu Pyrrhus maître absolu de la Sicile, si sa conduite eut répondu à sa valeur. Dêja il comptoit si fort sur la réduction des Siciliens, que, de ses trois fils, il fit appeller les deux plus jeunes, l'un Roy de Sicile, & l'autre Roy d'Italie.

De Rome l'an 476. Consuls, P. CORNELIUS RUFFINUS, & C. JUNIUS BRUTUS.

Tandis que Pyrrhus étoit occupé à défendre les Siciliens, contre leurs usurpateurs, Rome profitoit des avantages, que son absence lui procuroit. [a] Après le Triomphe de Fabricius, on assembla les Comices par Centuries au Champ de Mars, pour le choix des Consuls. Fabricius, qui présidoit à l'Assemblée, étoit devenu maître des élections, par le respect qu'on avoit pour sa vertu. Au nombre des aspirants, étoit un P. Cornélius Ruffinus, homme habile au mêtier des armes; mais avide d'argent, & intéressé jusqu'à l'excês. La différence des mœurs l'avoit rendu odieux à Fabricius, & Ruffinus lui-même désesperoit d'être proposé, pour le Consulat, par le Romain le plus pauvre, & le plus abstinent. Il fut bien étonné de voir Fabricius lui donner sa voix, & faire pancher les Centuries en sa faveur. Quand il eut été nommé

[a] Selon les Fastes Capitolins, Fabricius triompha, pour la seconde fois, des Lucaniens, des Bruttiens, des Tarentins, & des Samnites, aux Ides de Décembre, l'an de Rome 475. Ce témoignage est conforme à celui de Plutarque. Cet Auteur assûre, qu'après le départ de Pyrrhus pour la Sicile, Fabricius avoit vaincu les Lucaniens, & les Samnites, & que pour honorer sa victoire, la République Romaine lui avoit déféré les honneurs du Triomphe.

Conſul, il remercia ſon bienfaicteur, & lui témoigna de la ſurpriſe, d'avoir été jugé digne de ſon ſuffrage. Fabricius lui répondit franchement, & ſans le ménager, *j'ai mieux aimé voir le Peuple Romain un peu pillé, par un Conſul, que de le voir aſſervi, par un ennemi redoutable.* Parole ingénieuſe, qui fit honneur à Fabricius, & qui fut bien capable, & de contenir la cupidité de Ruffinus; & d'augmenter ſa valeur dans les combats. [a] Le Collégue que les Centuries donnérent à Ruffinus, fut C. Junius Brutus. C'eſt pour la ſeconde fois que l'un & l'autre furent élevés au premier rang. Les deux Généraux ne diviſérent point leurs forces. Chacun conduiſit ſon armée au même rendés-vous, & ils firent la guerre de compagnie. Je ne ſçai quelle raiſon les empêcha, d'aller droit à Tarente, & d'en faire le ſiége. Peut-être craignirent-ils ce reſte de troupes, que Pyrrhus y avoit laiſſées, ſous la conduite de Milo. Peut-être auſſi jugérent-ils plus à propos, de ne laiſſer aucun ennemi derriére eux, & de commencer leurs expéditions par les Samnites. Ces Rebelles avoient mérité toute la colére de la République, depuis leur défection. Il falloit les réduire, avant le retour de Pyrrhus leur Allié. Ce fut donc vers le Samnium, que les Conſuls tournérent leurs armes. Les Samnites ne les attendirent pas dans leurs Bourgades, & ne parurent pas en campagne. Ils étoient trop foibles, pour ſoûtenir le choc, & les ſiéges de deux armées Conſulaires. Leur parti fut de fuir dans leurs montagnes, d'y tranſporter leurs femmes, leurs

De Rome l'an 476.
Conſuls, P. CORNELIUS RUFFINUS, & C. JUNIUS BRUTUS.

Zonaras l. 8.

[a] Les Conſuls de cette année avoient déja été élevés une fois à la dignité Conſulaire, quoique les Tables Grecques, Zonaras, & Caſſiodore n'ayent point ici fait mention de leur premier Conſulat.

De Rome l'an 476.
Consuls, P. Cornelius Ruffinus, & C. Junius Brutus.

enfants, & leurs effets, & de s'y fortifier. Les Romains se virent donc réduits à faire des courses dans le plat païs. Ils y enlevérent quelques Châteaux, qu'ils trouvérent abandonnés, & ruinérent la Contrée, sans y trouver de résistance. Enfin les Consuls firent avancer leurs troupes vers le [a] Mont Cranite, qui servoit d'azile à ces obstinés. La difficulté fut d'attaquer un Peuple entier, à couvert de mille retranchements. Cependant les Romains tentérent, d'y forcer les Samnites. Ceux-ci combattoient à la vûë de ce qu'ils avoient de plus cher, & leur férocité naturelle étoit augmentée, par le spectacle attendrissant de leurs femmes, & de leurs enfants. D'ailleurs ils avoient tout l'avantage du lieu, &, par pelottons, ils fondoient, de divers côtés, du sommet de leurs montagnes, sur les Romains, occupés à lutter contre des roches escarpées. Les assaillants furent bien punis de leur témérité. Grand nombre de Romains périrent, dans les divers combats, & grand nombre fut pris, & mis aux fers. Enfin les Consuls eurent tant de honte de leur entreprise commune, que chacun en rejetta la faute sur son Collégue. Nous jugeons, par l'événement, que Cornélius Ruffinus fut le plus répréhensible. Du moins Junius Brutus ne voulut plus faire la guerre de concert avec lui. Les deux armées se séparérent. Celle de Junius resta dans le Samnium. Pour Ruffinus, il alla chercher, chés les Lucaniens, & chés les Bruttiens, de quoi réparer l'affront qu'il avoit reçu, au pié du Mont Cranite.

[a] On ne peut deviner quel est ce Mont Cranite, dont le seul Zonaras a fait mention.

La Lucanie, & le [a] Brutium persévéroient dans leur attachement pour Pyrrhus, & rien n'avoit pû les séparer des Tarentins. Ruffinus entra donc dans ces Régions ennemies. Il ne se contenta pas de saccager le Païs, par le fer & par le feu. Pour réparer sa gloire, il lui fallut tenter quelque chose de plus. Crotone, à l'extrêmité de l'Italie, du côté de l'Orient, étoit une grande Ville, sur les bords de la Mer Ioniéne, à peu de distance du [b] Cap Lacinien. Comme elle appartenoit alors aux Bruttiens, sa conquête parut juste à Ruffinus, & digne d'un Consul. Il étoit difficile de s'en rendre maître par la force. On assure, que son circuit étoit de douze milles, qu'elle étoit défenduë par une forte Citadelle, & que le Fleuve [c] Æsarus la coupoit

De Rome l'an 476. Consuls, P. CORNELIUS RUFFINUS. & C. JUNIUS BRUTUS.

Livius l. 24.



de Bronze

a Les Peuples du Brutium, étoient naturellement belliqueux, & inquiets. Le génie guerrier de cette Nation, est exprimé dans la plûpart de leurs Médailles, sous le symbole de Divinités guerriéres. Celle-ci représente une Bellone.

b Le Promontoire Lacinien, est celui, qu'on appelle aujourd'hui *Capo delle Colonne*, à la pointe du *Brutium*. Strabon le place à 150. stades, c'est-à-dire, à près de 13. lieuës de Crotone. Ce Cap donna son nom au Temple voisin, dédié à Junon Lacinienne. Le Temple étoit remarquable par sa somptuosité. Il avoit été enrichi des offrandes, que les Peuples de la grande Gréce venoient y apporter. Aux environs, étoit un bois consacré par la Religion, & des pâturages destinés à nourrir les troupeaux, qu'on réservoit pour être immolés à la Divinité tutelaire de ces lieux.

c Le Fleuve *Æsarus*, présentement l'*Esaro*, a sa source dans le *Brutium*. Il arrose le Territoire de Crotone, où il forme son embouchûre, & va finir son cours dans la Mer Ioniéne.

De Rome l'an 476. Consuls, P. CORNELIUS RUFFINUS, & C. JUNIUS BRUTUS.

Zonaras l. 8.

par le milieu. Sans une intelligence dans la Place, Ruffinus déſeſpéra de pouvoir l'emporter. Il apprit qu'un grand nombre de Crotoniates, irrités du départ de Pyrrhus, pourroient aiſément violer la foi, qu'ils avoient jurée à leurs Alliés. [a] Crotone autrefois avoit été, quelque tems, ſous la domination Romaine, & la République y conſervoit encore des amis. C'étoit à l'aide de ceux-ci, que Ruffinus eſpéra de s'en rendre maître. Sa négociation ne fut pas aſſés ſecrette. Ceux des Habitants, qui ſuivoient le parti Tarentin, avertis à tems, firent venir des ſecours de Tarente, ſous la conduite du Crotoniate Nicomachus. Milo leur envoya des troupes, pour les ſoûtenir. Cependant Ruffinus, fit avancer ſon armée, juſqu'aux portes de Crotone, dans la perſuaſion que la Ville alloit ſe livrer. Il fut bien ſurpris, de voir fondre ſur ſes Romains une troupe d'Epirotes, qu'il n'attendoit pas. Sortis de la Ville, ils culbutérent les Légions Romaines, qui n'étoient pas ſur leurs gardes, & contraignirent leur Général à ſe retirer loin des murs, qu'il tenoit inveſtis. C'étoit le ſecond échec, qu'avoit reçû Ruffinus, depuis l'ouverture de la campagne. Il eut donc recours à l'artifice, qui lui réüſſit mieux, que les coups de main. Il éxaggéra la perte qu'il avoit faite dans la derniére ſortie de l'ennemi. Sur ces bruits, qu'il fit répandre dans le Païs, on crut aiſément, dans Crotone, que le Conſul retireroit ſes troupes, & qu'il s'en éloigneroit. Pour rendre la conjecture plus vrai-ſemblable, Ruffinus apoſta deux transfuges, dont l'un rapporta aux Crotoniates, que Ruffinus étoit prêt à dé-

Frontinus Strat. l. 3. & Zonaras, l. 8.

[a] Voyés ce que nous avons dit de la Ville de Crotone, dans le Livre précédent.

De Rome l'an 476.
Consuls, P. CORNELIUS RUFFINUS, & C. JUNIUS BRUTUS.

camper, & qu'il alloit marcher vers le Païs des Locriens. L'autre assura, que le Consul étoit dêja parti, & montra quelques hardes, qu'il avoit ramassées, disoit-il, durant la fuite précipitée des ennemis. Cette déposition, qui parut uniforme, trompa Nicomachus. En hâte, il quitta Crotone, pour aller secourir la Ville de Locres, qu'il croyoit menacée d'un siége. Il étoit vrai, que Ruffinus avoit fait faire un mouvement à ses troupes; mais à la première nouvelle du départ de Nicomachus, il retourna sur ses pas. Un broüillart épais favorisa son entrée dans Crotone. La Ville qui se croyoit hors de péril, joüissoit d'une négligente sécurité. Les Romains y pénétrérent, presque avant que l'ennemi s'en fut apperçu. Ce succês en attira d'autres, qui consolérent Ruffinus de ses pertes. Nicomachus, trompé par le Consul, reprit la route de Tarente, pour y remener son détachement. Ruffinus l'attendit à son passage, lui livra bataille, défit le corps qu'il conduisoit, & le réduisit à fuir, après sa défaite. Ce ne fut pas tout. Locres se rendit aux Romains. Le Gouverneur que Pyrrhus y avoit mis, avoit rendu sa tyrannie insupportable aux Locriens. Ils le massacrérent lui, & toute sa Garnison, sans qu'on sçache quel traitement ils firent au jeune Aléxandre, dernier fils de Pyrrhus, que ce Roy leur avoit confié. Tant de prospérités avoient sans doute mérité les honneurs du Triomphe au Consul Cornélius Ruffinus. Aussi Pline nous assure, qu'il Triompha. Cependant les Fastes Capitolins lui refusent le Triomphe, & ne l'accordent qu'à son Collégue Junius Brutus. Ils transportent même à celui-ci, tous les exploits de Ruffinus, dans la Lucanie, & chés les

Appianus in excerptis apud Valesium.

L. 33. c. 6.

De Rome l'an 476. Consuls, P. CORNELIUS RUFFINUS, & C. JUNIUS BRUTUS.

Bruttiens. Dans l'incertitude où la contradiction des Historiens, avec les Tables Triomphales, nous ont laissés, nous dirons seulement, qu'un des deux Consuls entra triomphant à Rome, aux Nones de Janvier, pour avoir vaincu les Bruttiens & les Lucaniens.

On peut dire, que l'année qui suivit le départ de Pyrrhus, ne rendit pas sa présence tout à fait nécessaire à ses Alliés. Ils se soutinrent encore contre les armes Romaines. Les Samnites retirés sur leurs montagnes, n'en étoient devenus que plus formidables à la République, & le Brutium en étoit quitte, pour la perte de deux Villes. Les conquêtes de Pyrrhus dans sa nouvelle carriére, rassuroient les Italiens, qui s'étoient donnés à lui. Ceux-ci comptoient sur la parole, que leur avoit donnée le Roy d'Epire, qu'il reviendroit au premier avis, ou les secourir dans leur oppression, ou les aider à humilier Rome. Flattés d'une si douce espérance, ils laissérent un libre cours aux progrês de Pyrrhus en Sicile. Cependant Rome se choisit deux Consuls, bien capables d'obliger Pyrrhus à repasser en Italie. L'un étoit Q. Fabius Gurges, fils du grand Q. Fabius, & l'héritier de sa valeur. Dêja depuis long-tems, Gurges avoit effacé le souvenir de ses premiéres débauches, quoique le nom de *Gouffre*, lui en fut resté. Un Consulat & un Triomphe l'avoient dês-lors illustré. Choisi pour la seconde fois Consul, il acquit une nouvelle gloire, & rendit Pyrrhus nécessaire à ses Alliés. Le Collégue Plébéïen qu'on lui donna, fut un C. Génucius, surnommé Clepsina.

De Rome l'an 477. Consuls, Q. FABIUS GURGES, & C. GENUCIUS.

Orosius l. 4. c. 2.

Le commencement de leur administration, n'annonça

nonça rien de favorable aux Romains. Il ſemble que la deſtinée perpétuelle de Rome ait été, d'être tourmentée par des afflictions domeſtiques, auſſi-tôt qu'elle étoit délivrée d'un ennemi redoutable. Après le départ de Pyrrhus, [a] un nouveau genre de peſte ſe fit ſentir à la Ville, & à la campagne. C'étoit principalement contre les femmes enceintes, & contre les meres, parmi les troupeaux, qu'elle exerçoit toute ſa malignité. Leurs enfants, ou leurs petits, n'étoient pas plûtôt formés dans leur ſein, qu'ils y périſſoient. Il falloit les arracher morts du corps de leurs meres, qui mouroient elles-mêmes, par la violence de la douleur, ou qui ſe laiſſoient infecter par la corruption de ces petits cadavres, reſtés dans leurs entrailles. Enfin, il paroiſſoit que le Ciel vouloit détruire, juſques dans ſa ſource, toute l'eſpece des hommes, & des autres animaux. Cependant cet Eſculape, ce ſerpent d'Epidaure, apporté depuis quelque tems à Rome, ne remédia pas à une contagion ſi univerſelle. *C'eſt ſans doute, que ce Dieu*, dit S. Auguſtin, en plaiſantant, *ne s'étoit donné aux Romains, que pour Medecin, & non pas pour Sage-Femme.* On rechercha la cauſe du mal. Au lieu de l'attribuer à la corruption de l'air, ou à la mauvaiſe qualité des nourritures, on en attribua l'origine à la vangeance des Dieux. A force de recherches, on trouva, qu'une Veſtale, nommée Sextia, avoit violé les ſerments de ſa conſécration. Convain-

De Rome l'an 477.
Q. FABIUS GURGES, & C. GENUCIUS.

D. Aug. de civit. Dei l. 3. c. 17.

Euſeb. & Pauſanias l. 4. c. 2.

[a] On lit dans l'Epitome de Tite-Live, qu'un coup de foudre abbatit alors la tête de Jupiter Capitolin, & la porta dans un endroit écarté. De ſorte qu'il fallut employer tout l'art des Aruſpices, pour la retrouver. Une avanture ſi extraordinaire allarma les Romains. Ils la regardérent comme une marque de la colére des Dieux, & comme un funeſte préſage des maux, qui déſolérent Rome pendant cette année.

De Rome l'an 477. Consuls, Q. FABIUS GURGES, & C. GENUCIUS.

cuë d'inceste, elle fut enfoüie tout vivante, hors la porte Colline. Peut-être eut-elle échappé, comme bien d'autres, à la rigueur des Loix, si l'occasion d'une peste extraordinaire, n'avoit excité le zele des Pontifes, à de plus sévéres informations, sur les mœurs de ces Prêtresses. Il entra encore de la superstition dans la maniére de faire cesser le fléau public. On eut recours à l'ancienne coûtume de ficher un clou, au Temple de Minerve, sur le Capitole. Il est à croire, que Cornélius Ruffinus, Consul de l'année précédente, [a] fut choisi Dictateur, pour exercer cette cérémonie de Religion. Du moins, on le trouvera dans la suite nommé Dictateur, sans qu'on puisse deviner, en quel autre tems, & pour quelle autre fonction, il a pu être élevé à la Dictature.

Les maladies de Rome n'empêchérent pas les Romains, de continuer la guerre. Il est incertain, si le Consul Génucius marcha en campagne, ou s'il suivit son Collégue dans ses expéditions. S'il y eut part, il faut croire qu'il ne se signala que médiocrement dans les combats. Tout l'honneur en fut déféré au seul Fabius Gurges. Il vainquit successivement les Samni-

[a] La plûpart des Ecrivains de l'ancienne Rome, attestent que Cornélius Rufinus, qui fut rayé du nombre des Sénateurs, par le Censeur Caïus Fabricius, avoit été deux fois Consul, & Dictateur. L'embarras est de fixer l'année de sa Dictature. Quelques-uns ont conjecturé, avec assés de vrai-semblance, que les maladies populaires, & les calamités qui affligérent Rome, pendant cette année 477. déterminérent l'élevation de Ruffinus à la suprême Magistrature. Nous avons suivi la même conjecture, & nous la donnons comme telle. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa Dictature précéda du moins d'une année, la censure de Fabricius. Il ne s'agit plus que d'examiner, si elle doit être rangée sous celle, que nous parcourons à présent. C'est sur quoi l'Histoire, & les Fastes Capitolins ne nous ont point instruits.

tes, les Lucaniens, & les Bruttiens. Il n'eſt pas avantageux pour lui, que l'Hiſtoire ait omis le détail de ſes victoires. Deux choſes cependant nous font ſentir, qu'elles n'eurent rien de médiocre. 1. La République lui accorda le Triomphe, pour avoir vaincu les Samnites, les Lucaniens & les Bruttiens. Il en reçut les honneurs le 13. d'avant les Kalendes de Mars, jour où l'on célébroit la Fête des Quirinales, en l'honneur de Romulus. 2. Les exploits de Gurges répandirent la terreur parmi les Alliés de Pyrrhus, en Italie. Les Conſuls de l'année précédente les avoient affoiblis, ſans les décourager. Gurges les avoit réduits, à ne pouvoir ſe paſſer de Pyrrhus. Ils envoyérent donc des Ambaſſades, pour l'exciter à repaſſer la Mer, & à ſe remettre à la tête de ſes fidéles Italiens.

De Rome l'an 477.
Conſuls, Q. FABIUS GURGES, & C. GENUCIUS.

Faſti Capitolini.

Juſtinus l. 23.

Les affaires du Roy d'Epire avoient bien changé de ſituation en Sicile, lors qu'il reçut les Députés d'Italie. Pyrrhus, [a] objet d'adoration pour les Siciliens,

[a] La réputation que Pyrrhus s'étoit acquiſe par ſa valeur, avoit tellement prévenu les Peuples de Sicile, en ſa faveur, que Tyndarion, qui tenoit le premier rang à Tauroméne, lui fit en quelque ſorte hommage, au nom des Habitants de la Ville. Les Citoyens de Catane l'avoient reçu comme le Dieu tutelaire de leur Païs, & l'avoient comblé d'honneurs à ſon arrivée. Agrigente s'étoit entiérement livré à lui, après avoir chaſſé la Garniſon Carthaginoiſe. A la perſuaſion de Soſiſtrate, Syracuſe avoit ouvert ſes portes au Roy d'Epire. Cet éxemple fut ſuivi de trente Villes, qui s'empreſſérent de groſſir ſes troupes, par de nouvelles levées. Les Syracuſans avoient déja fourni un ſecours de huit mille hommes d'Infanterie, & de huit cents chevaux. Avec une armée formidable, il répandit l'effroi dans toutes les Places, qui tenoient encore pour les Carthaginois. La priſe d'Héraclée, & d'Azone, fit trembler Sélinunte, Egeſte, & Halice. Ces trois derniéres Villes ſecoüérent le joug de Carthage, & ſe mirent d'elles-mêmes, ſous la domination de Pyrrhus. Les Carthaginois étonnés de la rapidité de ſes conquêtes, furent forcés de réclamer la clémence du vainqueur. Ils lui demandérent ſon amitié & la paix, moyennant une ſomme conſidérable d'argent, & un certain nombre

De Rome l'an 477. Conſuls, Q. Fabius Gurges, & C. Genucius.

depuis la ſeconde année de ſon débarquement, en étoit devenu l'éxécration. On y comptoit ſa valeur, & ſes conquêtes pour rien, & l'on n'avoit d'attention, qu'à ſa tyrannie, & qu'à ſon ingratitude. Enflé de ſes heureux ſuccês, il s'oublia dans la proſpérité. Il faut tout dire, la légéreté des Siciliens ne contribua pas peu à leur dégoût. Comme elle étoit connuë dês-lors, elle eût dû engager Pyrrhus à les ménager. Le Conquérant regarda la Sicile, comme un Royaume ſubjugué, & dêja ſon inconſtance naturelle l'entraînoit à de nouveaux deſſeins. Il ſongeoit à paſſer en Afrique, & à faire la guerre aux Carthaginois, juſques dans leur Païs. Cependant, en Sicile, ils étoient encore maîtres de Lilybée, & cette porte, qui leur y étoit ouverte, leur en facilitoit l'entrée. D'ailleurs, Meſſane reſtoit toujours aux Mamertins, & du ſein de cette Ville belliqueuſe, pouvoient renaître de nouveaux uſurpateurs. Il eſt aiſé de comprendre, que le projet qu'avoit formé Pyrrhus de paſſer en Afrique, ne fut pas

Plut. in Pyrrho.

de Vaiſſeaux, qu'ils s'offroient de lui fournir. Le Roy d'Epire rejetta ces conditions. Sur le refus qu'ils lui firent de vuider la Sicile, & de borner leur empire à la Mer de Lybie, il pourſuivit ſes conquêtes. Egine prévint le victorieux, par une ſoumiſſion volontaire. Panorme fut priſe d'aſſaut. La Forteresſe *Epierćte*, que ſa ſituation rendoit imprenable, ne put tenir contre les efforts de l'Epirote. Enfin, tout plioit devant lui. Les Carthaginois ſe trouvérent alors réduits à la ſeule Ville de Lilybée. Ils n'avoient plus d'autre reſſource, que dans la conſervation de cette Place. Ainſi ils n'oubliérent rien, pour ſe mettre en état de ſoûtenir un long ſiége. La Ville fut inveſtie & attaquée par Pyrrhus. Mais la valeur des aſſiégés, le fracas de leurs machines de guerre, les frequents ſecours d'hommes, & de vivres qu'ils recevoient par Mer, & les fortifications qui défendoient les approches de Lilybée, déconcertérent les projets du Roy d'Epire. Il abandonna donc ſon entrepriſe, & tourna ſes armes contre Meſſane, à la ſollicitation de quelques Villes, qui gémiſſoient ſous la tyrannie des Mamertins. Il les força dans tous les lieux de leur domination, & porta le ravage dans leur Territoire.

au gré des Siracusans. Cependant le Roy ne s'en déporta pas. Il avoit suffisamment de Vaisseaux; mais les Villes Maritimes de son parti, lui refusérent des Matelots, & des Soldats, pour les combats de Mer. Il en enrôla par force. Les Villes s'en plaignirent, on n'eut point d'égard à leurs cris. Les Siciliens souffrirent ces voyes de fait, avec quelque sorte de patience. Du moins, jusques-là, les desseins de Pyrrhus étoient colorés d'un leger prétexte du bien public. Cependant la mauvaise humeur du Roy contre ses nouveaux Sujets, s'accrut par leur résistance à ses desirs. Tœnion & Sosistrate, qui l'avoient appellé en Sicile, & qui l'y avoient couroné, devinrent les objets de ses soupçons, & de sa fureur. Défiant, comme le sont tous les Tyrans, Pyrrhus avoit voulu forcer Sosistrate à le suivre en Afrique. Il lui paroissoit dangereux de le laisser à Syracuse, durant son absence. Sosistrate, pour éluder des ordres qu'il n'approuvoit pas, quitta tout à la fois sa Ville natale, & le parti du Tyran. Pour Tœnion, comme il étoit plus complaisant, il resta auprès du Roy. Comblé en apparence de ses caresses, il en fut cruellement assassiné. Cette perfidie mit fin aux prospérités de Pyrrhus en Sicile. Les Villes se rendirent, en partie aux Carthaginois, en partie aux Mamertins. Elles étoient lassés des exactions, que le Roy permettoit à ses Epirotes. En effet, depuis son arrivée en Sicile, les naturels du Païs n'avoient plus de part, ni aux Magistratures, ni aux Emplois Militaires. Toutes les Charges de l'Etat étoient données aux vieux Courtisans, ou aux Satellites du Roy. Leurs concussions étoient énormes, & l'ardeur précipitée qu'ils avoient de s'enrichir, avant que de quitter la

De Rome l'an 477. Consuls, Q. FABIUS GURGES, & C. GENUCIUS.

Dionis. Halic. in excerptis apud Vales.

De Rome l'an 477. Consuls, Q. FABIUS GURGES, & C. GENUCIUS.

Sicile, leur faisoit multiplier les véxations. La haine qu'on avoit conçûë contre les Epirotes, retomboit sur leur Roy. *Qu'importe*, disoit-on, *que, de lui-même, il soit modéré dans ses exactions, si ses Favoris sont autant de harpies, qui nous dévorent?* Ces murmures, en diminuant l'affection du Peuple pour Pyrrhus, affoiblirent ses forces. Ses troupes furent presque réduites à sa Phalange Epirote. On n'ignora pas à Carthage ce changement des Siciliens, & leur indignation contre leur nouveau Roy. La République Africaine fit donc partir une armée pour la Sicile, afin de rentrer dans ses anciennes conquêtes. Cependant une Flotte Carthaginoise rodoit autour de l'Isle, pour serrer Pyrrhus, & pour empêcher son départ.

Dans ces circonstances, vinrent à Pyrrhus les Députés, que les Tarentins, les Samnites, les Lucaniens, & les Bruttiens ses Alliés, lui envoyoient d'Italie. On peut juger s'il les reçut avec joye. L'Italie lui fournissoit un honorable prétexte, pour se tirer d'embarras. Les Harangues des Ambassadeurs furent touchantes. Ils exposérent les périls qu'ils avoient courus, & les pertes qu'ils avoient faites, depuis le départ de Pyrrhus. Sans lui, leurs Villes & leur liberté ne pouvoient plus tenir contre les attaques des Romains. Pyrrhus délibéra long-tems, ou il fit semblant de délibérer, sur le parti qu'il avoit à prendre. La Sicile, l'Afrique & l'Italie semblérent partager ses desirs. Enfin l'Italie l'emporta. Comme il étoit sensible à l'estime publique, il fut charmé d'avoir de quoi persuader le monde, que la crainte des Carthaginois ne l'avoit pas contraint à quitter la Sicile; mais que, par générosité, il avoit déféré aux priéres de ses Alliés. Il se prépara

Justinus l. 23.

donc à un nouveau voyage d'Italie, ſans que les Siciliens miſſent d'obſtacle à ſon départ. Prêt d'abandonner un Royaume, où il ne ſe croyoit plus en ſûreté, on dit, qu'en regardant ce beau Païs, il s'écria. *Terre infortunée, tu ſeras dans peu le théatre d'une ſanglante guerre, entre les Romains, & les Carthaginois!* La prophétie ſe juſtifia dans la ſuite. Il connoiſſoit trop les forces des Romains, pour ne préſumer pas, qu'après avoir dompté l'Italie Méridionale, ils paſſeroient en Sicile, & qu'ils en diſputeroient la conquête aux Carthaginois. Pyrrhus ſe rembarqua ſur les Vaiſſeaux qui l'avoient apporté; mais il ne les conduiſit pas tous, juſqu'au Port de Tarente. Dans la traverſée, la Flotte Carthaginoiſe vint tomber ſur la ſienne. La partie n'étoit pas égale. Pyrrhus étoit grand homme de guerre; mais ni lui, ni ſes Epirotes n'étoient pas accoûtumés à des combats ſur Mer. Il lui fallut céder à l'expérience des Carthaginois, & à la légéreté de leurs Vaiſſeaux. Battu & fugitif, Pyrrhus ne ſe ſauva dans les Ports d'Italie, qu'avec douze Vaiſſeaux, pitoyable reſte d'une Flotte de deux cents voiles! Ses ennemis coulérent bas ſoixante & dix de ſes Galéres, & diſſipérent les autres, ou les mirent hors d'état de ſervir.

De Rome l'an 477. Conſuls, Q. FABIUS GURGES, & C. GENUCIUS. *Plut. in Pyrrho.*

Appianus in excerptis, & Plut. in Pyrrho.

Les ennemis que le Roy d'Epire s'étoit faits en Sicile, le pourſuivirent juſques ſur la terre ferme d'Italie. Au premier bruit du départ de Pyrrhus, les Mamertins détachérent dix-huit mille hommes de leurs troupes, pour moleſter Pyrrhus, après ſon débarquement. Ceux-ci prirent terre à Rhége, Ville qu'une injuſtice ſemblable à la leur, avoit aſſervie à des Campanois, comme eux. Ces Mamertins donc ſe poſtérent ſur la route, que Pyrrhus devoit tenir, pour al-

Polyb. l. 1.

De Rome l'an 477. Consuls, Q. Fabius Gurges, & C. Genucius.

ler, par terre, gagner Tarente. En effet, après avoir vû sa Flotte délabrée dans le Détroit de Sicile, il aborda en Italie, assés proche de Rhége. Ses pertes ne lui avoient rien ôté de sa premiére audace. Aussi téméraire que jamais, il forma le dessein de surprendre Rhége, & de se dédommager du malheur de sa Flotte, sur les Alliés des Mamertins. Rhége étoit trop bien gardé, & il avoit du secours trop à portée, pour devenir la proye d'un fugitif. La tentative de Pyrrhus ne réüssit pas. Il mit donc tous ses soins à recüeillir les débris de son armée éparse en divers lieux, sur les côtes de la Mer. Avec ce qu'il pût rassembler de ses vieilles troupes, le Roi d'Epire marcha vers Tarente. Cependant les Mamertins, embusqués dans des bois, & à l'abri des rochers, attendoient Pyrrhus sur son passage. Leur attaque fut vive, & imprévûë; mais jamais Pyrrhus ne parut plus Héros. Comme on attaquoit ses troupes en queuë, il passa à la tête de l'arriére-garde, où il combattit en désespéré. Enfin, il ne sortit de la mêlée, que quand la blessure, qu'il reçut à la tête, l'eût contraint de céder. Ce fut pour revenir à la charge, avec une nouvelle furie. Comme on le crut hors de combat, un fier Mamertin, de grande taille, & brillant dans son armure, sortit des rangs, & à haute voix donna le défi au Roi d'Epire, s'il vivoit encore. Pyrrhus à l'instant se tourne vers le nouveau champion. Le sang de sa playe lui couloit sur le visage, & le rendoit encore plus terrible. A l'instant, il vole à son ennemi. Pyrrhus lui déchargea un si grand coup sur la tête, [a] qu'il lui fendit le corps

Plut. in Pyrrho.

[a] A dire le vrai, ce fait que nous avons inseré dans l'Histoire, sur la foi de Plutarque, a tout l'air d'une fiction inventée à plaisir, pour don-

en

en deux, le long de l'épine du dos. Une partie du corps tomba à droite, & l'autre à gauche. La trampe du ſabre, dont ſe ſervit Pyrrhus, & la force de ſon bras, furent également admirées. Ce fait d'armes, qu'on a depuis tranſporté à d'autres guerriers, jetta l'épouvante parmi les Mamertins. Ils regardérent Pyrrhus comme une Divinité. En effet, deſcendu d'Achille, s'il en avoit toute la valeur, il en avoit auſſi tous les défauts. Les Epirotes continuérent leur marche, après avoir perdu, à leur arriére-garde, bon nombre de leurs guerriers, avec deux éléphants.

De Rome l'an 477.
Conſuls, Q. FABIUS GURGES, & C. GENUCIUS.

Zonaras l. 8.

En coſtoyant la Mer, Pyrrhus, dans ſa route pour Tarente, devoit néceſſairement paſſer par le Païs des Locriens. Ceux-ci s'étoient, depuis peu, donnés aux Romains, & par le maſſacre de la Garniſon Epirote, & de ſon Commandant, ils s'étoient remis en liberté. Peut-être même qu'Aléxandre, dernier fils de Pyrrhus, reſté à Locres, avoit éprouvé le même ſort. Du moins on ne voit plus paroître ce jeune Prince, avec ſes freres, dans les derniéres avantures du Roi ſon pere. Quoiqu'il en ſoit; les Locriens étoient devenus l'objet de la colére, & de la vangeance de Pyrrhus. Il

Dioniſius apud Valeſium, & Titus Livius Epit. l. 29.

her du merveilleux au récit des exploits de Pyrrhus. Ces ſortes de traits, qui portent le caractére du prodige, ont été du goût de nos Romanciers, ils les ont ſaiſis, pour en orner les avantures de leurs Héros. C'eſt ainſi que les anciens Paladins, *pourfendoient, jus les arçons, les Géants les plus outrecuidés.* Plutarque, s'étoit pourvû, par précaution de l'autorité d'Homére, qui a dit, dans quelque endroit, qu'entre toutes les vertus, la valeur ſeule étoit ſujette à ces tranſports de phrénéſie, & à ces ſaillies de fureur, qui produiſent les miracles. Thomas Bartholin, dans ſon Ouvrage *des Antiquités Danoiſes*, rapporte que les Peuples du Nord, étoient élevés anciennement dans la même perſuaſion. Ils ſe figuroient un Dieu *Odinus*, qui préſidoit à la guerre. Selon l'idée de ces Nations Septentrionales, l'homme le plus foible, animé de la fureur, que cette Divinité guerriére inſpiroit à ſon gré, pouvoit réſiſter lui ſeul à dix hommes.

De Rome l'an 477. Consuls, Q. FABIUS GURGES, & C. GENUCIUS.

les châtia plus sévérement encore, que la grandeur de leur crime n'avoit mérité. Nul genre de cruauté ne fut épargné, contre ces malheureux. Aprês mille barbares éxécutions, il leur réserva un autre genre de punition, qui devoit tourner toute à son profit. Aux environs de Locres, étoit un Temple dédié à Proserpine, Temple fameux par le concours des Peuples, & enrichi de mille dons. Comme on croyoit Proserpine femme du Dieu des Enfers,& des richesses,on avoit jetté là, en son honneur, dans un abîme profond, des monceaux d'or,& d'argent. Ce fut là le trésor,que Pyrrhus résolut de piller. D'abord il balança entre l'horreur du sacrilége, & la nécessité pressante de ses affaires. Enfin la cupidité jointe à la vangeance, l'emporta sur la Réligion. Pyrrhus fit sortir de terre cet amas de richesses,qu'on y avoit enfoüies, & en chargea sa Flotte, qui côtoyoit le rivage, tandis qu'il conduisoit ses troupes par terre. Si l'on en croit les Historiens Grecs & Latins, la Déesse sçut bien se vanger des profanateurs de son sanctuaire. Les Vaisseaux de Pyrrhus avoient eu,jusques-là,le vent en poupe. Il changea tout à coup, & devint contraire. Une tempête ensuite s'éleva, qui jetta sur des rochers,ces Vaisseaux, chargés d'une dépoüille sacrée, les brisa, & engloutit les Matelots. Pour les trésors, comme si Neptune eût refusé de s'enrichir aux dépens de Pluton, & de sa femme, ils furent portés sur les flots, avec les débris des Navires, & ils arrivérent sur le rivage voisin du Temple profané. La superstition a fait croire encore, que tous les malheurs, qui, dans la suite, assaillirent Pyrrhus, eurent leur source dans une si monstrueuse impiété. Cependant le Roi d'Epire fit

Valer. Max. l. 1. c. 1.

tout ſon poſſible, pour réparer ſon crime. Comme il étoit en marche, lorſque les tréſors furent pouſſés ſur la gréve, il les fit ſoigneuſement recüeillir, & reporter dans leur abîme. Il ne laiſſa pas de reſſentir, toute ſa vie, l'horreur de ſon ſacrilége. En vain, il s'efforça, par des victimes, d'appaiſer la colére de Proſerpine. Cette Déeſſe lui donna, dit-on, des marques de ſon couroux, juſques dans les ſacrifices d'expiation, qu'il lui offrit. On ajoûte, que Pyrrhus en fut ſi effrayé, qu'il fit mourir les flateurs, dont il avoit reçu le pernicieux conſeil, d'attenter ſur les tréſors du Temple. Tant les remords de la conſcience ont de force, même ſur des hommes intrépides dans les combats !

De Rome l'an 477. Conſuls, Q. FABIUS GURGES, & C. GENUCIUS.

Appianus.

Tarente reçut, à la fin, dans ſes murs ſon défenſeur & ſon Tyran. De l'armée que Pyrrhus avoit conduite en Sicile, il n'avoit amené en Italie, qu'un peu moins de vingt mille hommes de pié, & de trois mille chevaux. Pour lors, quelques recruës de Tarentins augmentérent ſa troupe. Après tout, c'étoit un très-petit corps, pour l'oppoſer aux armées Romaines ; mais le Roi comptoit ſur ſes Epirotes, rarement vaincus en Italie, & toujours vainqueurs en Sicile. Sa ſeconde reſſource étoit dans les Samnites, les Lucaniens, & les Bruttiens ſes Alliés.

Plut. in Pyrrho.

Lors qu'il fût en état de recommencer la guerre, dêja la République avoit changé de Conſuls. M. Curius Dentatus venoit d'être élevé au Conſulat, pour la ſeconde fois. On s'étoit ſouvenu à Rome, de la glorieuſe victoire, qu'il avoit remportée autrefois ſur les Samnites ; mais plus encore de cette abſtinence, inabordable aux préſens de l'ennemi, de cette conſtante pauvreté,

De Rome l'an 478. Conſuls, M. CURIUS DENTATUS, & L. CORNELIUS LENTULUS.

De Rome l'an 478. Consuls, M. CURIUS DENTATUS, & L. CORNELIUS LENTULUS.

qu'il pratiquoit, au milieu des honneurs, enfin de cette profession de la sagesse la plus austére, qui le rendoit égal à Fabricius. Il semble qu'il étoit du destin de Rome, que Pyrrhus ne fut entiérement vaincu, que par les deux plus vertueux Citoyens, qu'ait eus la République. Fabricius l'avoit contraint de passer en Sicile. Curius Dentatus fut choisi du Ciel, pour le chasser, à jamais, d'Italie, & pour le reléguer dans son Epire. Les Comices donnérent pour Collégue à Dentatus, un illustre Patricien, nommé L. Cornélius Lentulus. Le premier soin des Consuls, après leur élection, fut de lever deux armées assés nombreuses, pour les opposer au Roi d'Epire, & à la multitude de ses Alliés. Je ne sçai par quel caprice, la jeunesse Romaine refusa de faire inscrire son nom, pour composer les Légions. Sans doute, que le courage des Citoyens de Rome, se sentoit un peu de la contagion passée, & que les cœurs & les corps étoient également affoiblis. Quoiqu'il en soit; les enrôlements devinrent difficiles. Le sage Curius ne put souffrir une désobéïssance si pernicieuse, dans un tems si critique. Il fit donc assembler les Tribus, au Capitole. On jetta le nom de chacune dans une urne, & le premier nom qui en sortit, fut celui de la Tribu Pollia. Ce fut donc de cette Tribu, qu'on tira d'abord les noms, pour les enrôlements. Le premier qu'on appella, fut un jeune audacieux, qui ne comparut point. On le démêla dans la foule, & on voulut le contraindre à se faire inscrire. Sur son refus, on ordonna que ses biens seroient vendus à l'enchére. Le rebelle eut recours aux protecteurs des opprimés, & du Consul, il appella aux Tribuns du Peuple. La cause du réfractaire étoit trop mauvaise; elle

Valer. Max. l. 6. c. 3.

ne trouva point de défenſeurs. Enfin Curius, qui voulut donner un exemple de ſévérité, punit la double déſobéïſſance du Romain, par une double peine. [a] Lui, & ſes biens furent mis à l'encan. *Non*, dit ce ſa-

De Rome l'an 478.
Conſuls,
M. CURIUS DENTATUS, & L. CORNELIUS LENTULUS.

a Parmi les anciens Romains, lorſque les biens meubles, ou immeubles, & les Eſclaves ſe vendoient à l'encan, on plantoit une javeline dans le lieu même, où ſe devoit faire la vente. De là, ces mots Latins, *ſubhaſtare*, *haſtæ ſubjicere*, pour ſignifier mettre à l'encan. La javeline fut le ſignal, qui annonçoit ces ſortes de ventes. L'eſprit de cette coûtume, étoit de marquer, que l'encan ſe faiſoit par l'autorité du Magiſtrat. En effet, cette même arme, ſelon la remarque des anciens Juriſconſultes, étoit le ſymbole de la puiſſance. Pour cette raiſon, les Dieux de la premiére claſſe ſont ſouvent repréſentés dans les Médailles, & dans les monuments antiques, avec une javeline à la main. Les premiers Rois de Rome la portoient, en forme de ſceptre. Junius Rabirius, dans ſon Traité *de Haſtâ*, donne une autre interprétation à cet uſage. La poſſeſſion, dit-il, d'une choſe acquiſe, par le droit de la guerre, étoit cenſée légitime. Ainſi, au ſentiment de cet Auteur, on prétendoit déſigner par la javeline, que le domaine, & la propriété d'un bien acheté à l'encan, étoient inconteſtables. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain, que cette formalité fut ordonnée par la Loi. Sans cela, le contrat de vente & d'achat, ne paſſoit point pour valide. On en uſoit de la ſorte, quand on vendoit les Eſclaves. Cependant quelques-uns étoient vendus, *ſub coronâ*, & d'autres *ſub pileo*. La ſeconde maniére s'obſervoit à l'égard des ennemis pris en guerre. On les expoſoit en vente *ſub coronâ*. Ces termes *vænire ſub coronâ*, ſi l'on en croit Aule-Gelle, *Livre* 7. *chap.* 4. faiſoient alluſion aux couronnes de fleurs, ou de branchages, qu'on mettoit ſur la tête des captifs. Ou bien ces mots Latins furent empruntés du cercle, que formoient, en cette conjoncture, les Soldats commis à la garde des priſonniers; pour empêcher qu'ils ne s'échappaſſent. L'Auteur que nous venons de citer, eſt d'accord avec Caton, pour prendre le terme *ſub coronâ*, dans le premier ſens. *Antiquitus*, dit Aule-Gelle, *Mancipia jure belli capta coronis induta vænibant, & idcirco dicebantur ſub coronâ vænire...... vel quod milites, cuſtodiæ causâ, captivorum venalium greges circumſtarent; eaque circumſtatio militum corona appellata ſit. Sed id magis verum eſt quod ſupra dictum.* Enfin, quelquefois les Eſclaves étoient expoſés en vente *ſub pileo*. Alors ils portoient une eſpece de chapeau, appellé *pileus*. Par ce ſigne, le vendeur donnoit à entendre, qu'il en abandonnoit l'examen, & l'eſtimation, aux yeux de l'acheteur, ſans prétendre les garantir, conformément à la remarque d'Aule-Gelle. *Pileus impoſitus demonſtrabat, ejuſmodi ſervos venundari, quorum nomine emptori venditor nihil præſtaret.* Il cite à ce ſujet l'autorité de Cœ-

De Rome l'an 478.
Consuls, M. CURIUS DENTATUS, & L. CORNELIUS LENTULUS.
Florus in Epito. 14. Livii.

ge Magistrat, *la République n'a pas besoin d'un Citoyen, qui refuse d'obéïr.* La crainte de l'esclavage, rangea pour lors les mutins à leur devoir, & dans la suite la sévérité du Consul servit de régle à ses successeurs.

Comme le choix des Légionnaires se fit pour lors sans résistance, on en composa deux grosses armées

lius Sabinus, ancien Jurisconsulte, qui confirme cet usage. Hors de là, celui qui faisoit trafic d'Esclaves, ou un pere de famille, qui jugeoit à propos de s'en défaire, à prix d'argent, étoit tenu de déclarer leurs défauts corporels, & leurs mauvaises inclinations à l'acheteur : autrement le marché étoit réputé frauduleux, & devenoit nul, selon la Loi des Ediles. En ce cas, l'acquéreur étoit en droit d'exiger du dédommagement, au *prorata* du tort qu'il avoit souffert, & pouvoit avoir action contre le vendeur. Cette Loi des Ediles se trouve dans Aule-Gele, *Livre* 4. *ch.* 2. Elle est conçûë en ces termes. TITVLVS SERVORVM SINGVLORVM VTEI SCRIPTVS SIT COERATO. ITA VTI INTELLIGI RECTE POSSIT, QUID MORBI VITIIVE QVOI QVE; QVIS FVGITIVVS ERRO VE SIT, NOXA VE SOLVTVS NON SIT. C'est-à-dire, *que chaque Esclave à vendre, porte au col un écriteau, qui fasse foi de ses maladies habituelles, & de ce qui peut être en lui de répréhensible, par éxemple, s'il est vagabond & coureur, ou s'il est sujet à quelque autre vice.* Cette précaution étoit nécessaire contre des gens, qu'une mauvaise éducation, que l'amour de la liberté, la haine de leurs maîtres, la dureté de leur condition, & le desir de secoüer le joug, rendoient intraitables, & méchants.

Pour revenir à la maniére dont on procédoit à Rome dans les encans, les biens confisqués, & à vendre étoient inscrits, en forme d'inventaire. Le Crieur Public, au nom du Magistrat, publioit en détail, le genre, & l'espéce des choses, qui devoient être proposées à l'encan. Il intimoit, en même-tems, le jour, & les conditions de la vente. Plaute a exprimé la Formule de cette annonce, dans ces vers de la piéce des Ménechmes.

Vis conclamari auctionem fore ? quo die ? die septimi
Auctio fiet Mænechmi mane sane septimi
Vænibunt servi, suppellex, fundi, ædes, omnia
Vænibunt, qui qui licebunt præsenti pecuniâ.

Tertullien *Apologet.* fixe le lieu ordinaire des encans, dans le marché aux herbes, ou sur le Capitole. Les Banquiers qu'on appelloit à Rome *Argentarii*, devoient être présents à l'encan. Afin d'y procéder avec ordre, leur Office étoit d'inscrire sur des Registres exprès, le prix différent, que l'on mettoit à chaque chose, jusqu'à ce qu'elle eût été adjugée au plus offrant, & dernier enchérisseur.

Consulaires. Elles agirent séparément. Lentulus conduisit la sienne dans la Lucanie, & Curius Dentatus entra dans le Samnium. Le découragement des Samnites étoit extrême. On n'entendoit parmi eux, que des murmures, contre la lenteur du Roy d'Epire. Son expédition de Sicile étoit un sujet de plainte, pour des malheureux, qu'on ne pouvoit secourir trop promptement, à leur gré. Pyrrhus ne différa donc plus de leur prêter un secours, nécessaire à ses propres intérêts. Les Samnites laissés à l'abandon, auroient eu une raison plausible, de se redonner aux Romains. La Lucanie d'ailleurs, réduite au même désespoir, étoit prête à secoüer son Alliance. Il fallut donc que le Roy divisât ses troupes, qu'il en opposât une partie aux progrês de Lentulus, & qu'il conduisit l'autre contre le Consul Curius. La victoire sur les deux Collégues paroissoit immanquable à Pyrrhus, s'il pouvoit avoir quelques avantages, sur le plus formidable des deux Généraux Romains. Ce fut donc vers Curius qu'il marcha, avec l'élite de ses Epirotes. Le Consul s'étoit avantageusement posté, à portée de Bénevent, Ville considérable du Samnium. Le sage Romain avoit fait attention, que la Phalange Epirote seroit impénétrable, si on lui laissoit prendre assés de terrain, pour s'étendre. Curius résolut de ne donner la bataille, que dans des lieux étroits, où les Soldats de Pyrrhus, trop pressés, se nuiroient réciproquement les uns aux autres. Il campa donc dans un endroit rabotteux, & coupé de divers chemins, entre des bois & des rochers. L'empressement que Pyrrhus avoit de combattre, pour calmer les soupçons de ses Alliés, lui fit surmonter tous les obstacles. Il prit le parti de surprendre les

De Rome l'an 478.
Consuls, M. CURIUS DENTATUS, & L. CORNELIUS LENTULUS.

Frontinus. l. 2. c. 2.

Plut. in Pyrrho.

De Rome l'an 478. Consuls, M. CURIUS DENTATUS, & L. CORNELIUS LENTULUS.

Romains, en paroissant brusquement, & de nuit, devant leurs retranchements. Le Roy fit avancer ses troupes à la lumiére des fanaux, qu'il faisoit porter devant elles. A peine l'armée ennemie fut-elle arrivée sur les collines, qui bordent [a] les champs Taurasiens, aux environs de Bénevent, que les Romains l'apperçurent. A l'instant, Curius sortit, en personne, de son camp, avec un détachement de Légionnaires, pour donner sur une avant-garde, qui n'étoit point en ordre de bataille. Ce premier combat lui réüssit. Il mit en déroute le corps avancé des Epirotes, l'obligea de reculer, & de porter la confusion parmi les corps qui le suivoient. Ce premier choc fut sanglant. Grand nombre d'Epirotes périrent dans le combat, & quelques-uns de leurs éléphants demeurérent aux Romains.

Ce premier succês donna une nouvelle ardeur au généreux Curius. Comme il avoit de la piété pour ses Dieux, & de la créance en leurs Aruspices, il s'en rapporta aux entrailles de ses victimes, qui ne lui annonçoient rien que de favorable. Plein de confiance, il descendit

[a] Aux deux bords du *Calore*, s'étendoit une vaste plaine, jusqu'à Bénevent. Les Historiens la désignent par le nom de *Campi Taurasini*, les Champs Taurasiens. Ils furent ainsi appellés du voisinage de *Taurasium*, aujourd'hui *Taurasi*, dans le Païs des Hirpiniens, qui compose présentement la Principauté Ultérieure. Cette Ville, au rapport de Frontin, devint, dans la suite, Colonie Romaine. Florus parle de la plaine, où se livra la bataille contre Pyrrhus, sous le nom d'*Aurusini Campi*. Il dit même, que l'action se passa dans la Lucanie. Ainsi cet Auteur s'est doublement mêpris, & en défigurant le terme Latin *Taurasini*, & en transportant le Samnium, dans le Territoire des Lucaniens. Orosius est tombé dans les mêmes fautes, aussi bien que Frontin, au premier Livre des Stratagêmes. Ce dernier dit, que les deux armées combattirent dans les campagnes Arusiennes, *in Campis Arusinis*, aux environs de *Statuentum*, Ville absolument inconnuë.



A.A. Armée de Pyrrhus. B.B. Armée Romaine. C.C. Eléphants de Pyrrhus. D. Camp des Romains.

descendit dans les champs Taurasiens, & rangea son armée dans la plaine, assés grande pour contenir son armée, qu'il disposa sur trois lignes, à la maniére des Romains; mais trop étroite pour la Phalange Epirote, accoûtumée à ne former qu'un gros bataillon. Ainsi les Soldats de Pyrrhus serrés & entassés, ne combattirent qu'avec peine. Il fallut recourir aux éléphants. En effet, au premier signal, l'action commença. D'abord la victoire pancha du côté des Romains. Dans l'armée du Roy, l'une de ses aîles plia. D'une autre part, celle où combattoit Pyrrhus, aidé de ses éléphants, gagna du terrain, & repoussa les ennemis, jusqu'aux piés de leurs retranchements. Cet avantage ne fut pas de longue durée. En effet Curius, dont la prévoyance étoit égale à la valeur, avoit fait rester dans son camp un corps de réserve, pour s'en servir au besoin. Ces troupes fraîches tombérent, à l'improviste, sur les éléphants, & les mirent en désordre. Portants d'une main des brandons allumés, & de l'autre l'épée nuë, les Romains lancérent leurs torches contre ces furieux animaux, & se défendirent avec le fer, contre les conducteurs de ces bêtes. Les Epirotes, & leurs éléphants cédérent ensemble à la valeur Romaine. Le feu mit ceux-ci en fuite, & l'épée moissonna ceux-là. Le désordre fut général dans l'armée de Pyrrhus. L'irruption subite des éléphants l'augmenta encore. Aprês avoir tourné tête, ils entrérent dans la Phalange, toute serrée qu'elle étoit, foulérent aux piés les Soldats du parti Epirote, & furent nuisibles à ceux mêmes, qui les avoient employés. Une avanture assés singuliére aida encore les Romains, à vaincre les monstrueux animaux, qu'on leur opposoit. On raconte,

De Rome l'an 478.
Consuls, M. CURIUS DENTATUS, & L. CORNELIUS LENTULUS.
Frontinus l.2.c.2.

Orosius l. 4. c.2.

De Rome l'an 478. Consuls, M. CURIUS DENTATUS, & L. CORNELIUS LENTULUS.

qu'un jeune éléphant, qui fut bleſſé dans la mêlée, perça l'air de ſes cris. La mere frappée par les hurlements de ſon petit, quitta ſon rang, courut à lui, attira tous les autres à ſa ſuite, & cauſa le déſordre. Quoiqu'il en ſoit; la victoire ſe déclara abſolument pour les Romains. Dans les combats précédents, les éléphants avoient rendu Pyrrhus une fois victorieux. A la ſeconde bataille, ils avoient rendu la victoire douteuſe. Enfin, à la troiſiême, ils revalurent aux Romains toutes les pertes, qu'ils leurs avoient cauſées. Le gain de la bataille de Bénevent, fut inconteſtable. Cependant Pyrrhus, en comptant ſes Epirotes, conduiſoit au combat quatre-vingt mille hommes de pié, & ſix mille chevaux, tandis que l'armée Conſulaire, n'étoit guére que de vingt mille hommes. Ceux qui éxagérent le nombre des morts du parti Royal, aſſurent, qu'il perdit trente-trois mille hommes. D'autres les réduiſent à vingt mille. Tous conviennent, que Curius fit, ſur les ennemis, douze cents priſonniers, & qu'il leur enleva huit éléphants. Victoire la plus déciſive, que Rome eut jamais remportée, qui lui ſubjugua toute l'Italie, & qui lui fraya le chemin, pour ces immenſes conquêtes, qui la rendront la maîtreſſe du monde.

Oroſius, l. 4. Eutrop. l. 2.

Pyrrhus cependant, vaincu & fugitif, retourna à Tarente, ſuivi d'un petit nombre de Cavaliers. Son camp fut pris, & pillé; mais les richeſſes que les Romains y trouvérent, ne furent pas le ſeul profit, qu'ils y firent. Ils en admirérent la conſtruction, & la prirent pour modéle. Juſqu'alors, une large enceinte de foſſés, & de remparts, leur avoit ſervi de camp. Là, les Soldats des Légions habitoient pêle mêle, en de

Front. l. 4. c. 1.

petits quartiers ſéparés, comme dans autant de Hameaux. A l'exemple de Pyrrhus, ils perfectionnérent leurs campements. Ils apprirent de lui à alligner leurs tentes, à partager leurs demeures, & à les joindre enſemble, comme les maiſons d'une même ruë. Chaque corps de troupes eut ſon habitation particuliére. Ce fut là, tout ce que les Romains empruntérent alors de la Milice Grecque. On ne lit point, qu'ils ayent rien changé à leur ordre de bataille, qui ſe trouvoit, dês-lors, dans ſa perfection. Le Roy d'Epire donc, qui n'avoit apporté, ce ſemble, d'autre utilité à l'Italie, que d'apprendre aux Romains l'art de diſtribuer leurs camps, ſongeoit à quitter une guerre funeſte, où la victoire ne l'avoit pas ſuivi. Il falloit néanmoins cacher ſon départ, & ſoûtenir ſes Alliés, au tems de leur déſeſpoir. Il leur faiſoit dire, qu'une bataille perduë, n'étoit pas le comble du malheur; que la conſtance avoit plus d'une fois ranimé les Romains abattus, ſous l'effort de ſes armes; enfin qu'il lui reſtoit des reſſources, dans l'Etolie, & chés les Rois de Macédoine, & d'Illyrie. En effet, il fit partir des Ambaſſades, pour toutes ces Cours. Il demanda aux uns de l'argent, aux autres des troupes, & par tout des ſecours, de quelque nature qu'ils fuſſent. Il faut bien que les réponſes de ces Princes ne lui ayent pas été favorables, puiſqu'il ne ſoulagea l'inquiétude de ſes Alliés d'Italie, que par la lecture des Lettres ſuppoſées, qu'il feignit en avoir reçûës. Tel fut le pitoyable état, où ce Héros ſe vit réduit. Obligé à feindre, pour diſſimuler ſa fuite, il entretint de frivoles eſpérances, dans le cœur de ſes amis, & tint toujours ſes ennemis en haleine. Enfin, le tems arriva, qu'il ne pût plus ce-

De Rome l'an 48
Conſuls, M. CURIUS DENTATUS, & L. CORNELIUS LENTULUS.

Polynæus Strat. l. 8.

De Rome l'an 478. Consuls, M. CURIUS DENTATUS, & L. CORNELIUS LENTULUS.

ler ſon départ. Il le colora du moins d'une maniére, à laiſſer encore quelque eſpérance aux Italiens de ſon parti, & à ſauver ſon honneur, pour un tems. Pyrrhus ſe plaignit des retardements de ſes Alliés d'Outre-mer, & feignant de l'impatience de voir arriver leur ſecours, il parut ſaiſi d'un enthouſiaſme ſoudain. *Il faut donc que j'aille*, dit-il, *les chercher moi-même, & les conduire ici.* Cependant, depuis long-tems, il avoit pourvû à l'embarquement de ſes troupes. Il ne laiſſa pas de laiſſer à Tarente une forte Garniſon, ſous ce même Milo, qui lui avoit conſervé la Ville, durant ſon ſéjour en Sicile. On dit, que pour l'exciter à la fidélité, par la crainte, il fit à ce Gouverneur un préſent bien bizarre. C'étoit un ſiége couvert de la peau de ce malheureux Nicias, de ce perfide Medecin, qui s'étoit offert à Fabricius, d'empoiſonner ſon Maître, & ſon Roy. Après tant de déguiſements, & tant de précautions, Pyrrhus mit à la voile, cingla vers l'Epire, & arriva, ſans accident, au Promontoire [a] de Céraune, à l'entrée de ſes Etats, où il débarqua. Quel changement la fortune avoit-elle faite, depuis ſix ans, dans la perſonne de Pyrrhus ! Rien de plus brillant que ſon départ d'Epire, rien de plus triſte que ſon retour. A peine ramena-t'il en leur Patrie [b] treize mille de ſes

Zonaras l. 8.

[a] Le Promontoire de Céraune, ou Céraunien, faiſoit partie des montagnes voiſines de la Mer, que les Anciens ont appellés *Ceraunii* & *Acroceraunii Montes*. Elles furent ainſi nommées des mots Grecs Ἄκρὶς & Κεραυνὸς, parce qu'elles étoient ſouvent frappées de la foudre. Ce Promontoire diviſe la Mer Adriatique, d'avec la Mer Ioniéne. Il eſt ſitué vis-à-vis du Cap Lacinien, & le trajet de l'un à l'autre, n'eſt que de ſoixante-quinze milles pas Géométriques. C'eſt aujourd'hui, ſelon la plûpart des Géographes, *Capo della Chimera*, à cauſe d'une Ville du même nom, placée aux environs.

[b] Plutarque écrit que Pyrrhus repaſſa en Epire, ſeulement avec huit mille hommes de pié, & cinq cents chevaux.

Epirotes, ſur un très-petit nombre de Vaiſſeaux. Le Roy trouva ſes tréſors épuiſés, & ſon Peuple découragé. Pour lui, toujours égal dans la mauvaiſe fortune, & toujours content, pourvû qu'il eût à faire la guerre, il occupa ſes troupes contre un nouvel ennemi. Antigonus, fils de Démétrius, regnoit alors dans la Macédoine, voiſine de l'Epire. Ce fut là le nouveau rival, qu'il ſe deſtina, & par l'amour du changement, & pour faire trouver à ſes troupes un dédommagement de la ſolde, qu'il leur devoit, & pour ſe vanger du refus, que la Macédoine avoit fait de le ſecourir en Italie. Nous ne ſuivrons pas Pyrrhus occupé d'une nouvelle conquête. [b] Il dépoüilla Antigonus de la meilleure partie de ſes Etats, & joignit un immenſe Païs à ſon Epire. Trop heureux s'il eut pû pourſuivre ſes deſſeins, avec autant de conſtance, qu'il avoit de réſolution à les commencer ! Mais ſa légéreté naturelle, lui fit encore quitter la Macédoine preſque vaincuë, pour de nouveaux exploits dans le Peloponéſe. Là, il trouva la mort, deux ans après ſon départ d'Italie.

De Rome l'an 478. Conſuls, M. CURIUS DENTATUS, & L. CORNELIUS LENTULUS. *Plut. in Pyrrho.*

Curius ne fut pas le ſeul, dont on célébra la victoire à Rome. Son Collégue Lentulus fit, de ſa part, une heureuſe campagne, dans la Lucanie. Il prit des Villes, il gagna des batailles, & ſaccagea le Païs des Bruttiens, & des Lucaniens réünis. C'étoit aſſés pour s'attirer de grands applaudiſſements ; mais la victoire

Faſti Capitolini.

b Pyrrhus fut redevable de cette conquête, du moins en partie, à un renfort de troupes Gauloiſes, dont il avoit réparé les débris de ſon armée, & à deux mille Soldats Macédoniens, qu'il avoit débauchés à Antigonus. Quoique celui-ci eût à ſa ſolde un grand nombre de ces mêmes Gaulois, qui, dans ce tems-là, avoient innondé toute la Gréce, il fut cependant pouſſé de poſte en poſte, & réduit aux plus fâcheuſes extrêmités.

De Rome l'an 478. Consuls, M. CURIUS DENTATUS, & L. CORNELIUS LENTULUS.

que Curius avoit remportée sur Pyrrhus en personne, étoit trop éblouïssante, pour n'effacer pas la gloire de ses concurrents. [a] On décerna donc d'abord le Triomphe à Curius. Ce fut au mois de Février, sans qu'on sçache le jour, qu'il entra dans Rome, avec une magnificence extraordinaire. Après avoir dêja Triomphé trois fois, il détourna toute l'attention du Public sur sa gloire présente. Aussi n'avoit-on jamais vû à Rome, de pompe plus superbe. Jusqu'alors on n'avoit admiré, à la suite des Triomphateurs, que des Sabins enchaînés, que des troupeaux de bœufs enlevés aux Volsques, que des chars à demi rompus, pris sur les Gaulois, ou que des armes dorées & argentées, qu'on avoit recüeillies, après quelques déroutes de Samnites. Pour lors, l'appareil de la scéne parut changé. On vit paroître, pour la premiére fois, des vases d'or à la Grecque, portés sur des civiéres, des tapis de pourpre, des statuës & des tableaux d'un grand prix. Enfin tout le luxe des Villes Grecques y fut étalé. Au nombre des captifs, on comptoit des Epirotes, des Thessaliens, des Macédoniens, sans parler des Bruttiens, des Lucaniens, & des différents Peuples de l'Appulie. La figure & l'habillement de tant d'Etrangers, faisoient plaisir aux spectateurs; mais rien n'attira plus l'admiration, que les éléphants pris au combat. Ces superbes animaux paroissoient sentir leur servitude. Ils marchoient la tête baissée, au nombre de qua-

Florus l. 1. c. 18.

Seneca de brevitate vitæ.

[a] Les Fastes Capitolins comptent ce Triomphe pour le quatriême, qui fut décerné à Curius. Cet ancien monument est en cela d'accord avec l'Auteur de la vie des hommes illustres. Parmi ces quatre Triomphes, on doit comprendre les honneurs de l'Ovation, que la République lui accorda, pour avoir vaincu les Lucaniens. Plutarque cependant, & Cicéron n'ont fait mention que des trois Triomphes, sans parler de l'Ovation.

tre ſeulement, car les quatre autres étoient morts de leurs bleſſures. Chargés de leurs tours, ils donnérent un agréable ſpectacle aux Bourgeois de Rome, qui n'en avoient point encore vû dans leurs murs. Ils les appellérent d'abord des bœufs de Lucanie. Dans la ſuite, ils reconnurent la différence de ces monſtrueux animaux, d'avec les bœufs d'Italie. Pour le Triomphateur, il étoit monté ſur un char. Les acclamations que lui donna le Peuple furent ſincéres, & la République ne crut pouvoir marquer à Curius aſſés de reconnoiſſance. Le Sénat lui donna droit, d'avoir, en propre, cinquante arpents de terre, quoiqu'autrefois, par une Loi, on eût défendu aux Romains, d'en poſſéder plus de ſept arpents. Le modeſte Conſul refuſa une ſi honorable diſtinction. Il ajoûta, qu'on devoit regarder, comme un ſujet dangereux, tout homme, à qui [a] ſept arpents de terre ne ſuffiſoient pas pour vivre, ou qui, peu content de l'aſſignation ordinaire, cherchoit des priviléges, pour ſe donner du luſtre. De tant de dépoüilles donc, qu'il avoit remportées ſur l'ennemi, il ne ſe retint qu'un petit vaſe de bois de hêtre, pour s'en ſervir dans ſes ſacrifices domeſtiques. Abſtinence admirable, & digne du plus ſage des Romains! Aprês cela, peut-on s'étonner du progrês que fit une République, gouvernée par la vertu même? Autant que Curius ſçavoit ſe reſtraindre, quand il s'agiſſoit

De Rome l'an 478.
Conſuls, M. Curius Dentatus, & L. Cornelius Lentulus.

Plin. l. 16. & Val. Max. l. 1.

a Au rapport de Pline, dans les premiéres années de la République naiſſante, il ne fut pas permis aux Plébéïens, de poſſéder plus de ſept arpents en fond de terre. On appelloit arpent chés les Romains, ce que deux bœufs attelés pouvoient labourer en un jour. *Jugerum vocabatur, quod uno jugo boum in die exarari poſſet.* Plin. 18. 3 De là, le nom de journau, que différentes Provinces ont adopté. Pline donne à cette meſure deux cents quarante piés en longueur, & ſix vingts en largeur, c'eſt-à-dire, vingt-huit mille huit cents piés quarrés.

De Rome l'an 478. Consuls, M. CURIUS DENTATUS, & L. CORNELIUS LENTULUS.

de ses propres intérêts, autant étoit-il magnifique, lorsque la commodité publique l'éxigeoit. Dans la censure qu'il exerça, peu d'années après son quatrième Triomphe, il construisit un magnifique aquéduc, des dépoüilles de l'ennemi, pour conduire à Rome un écoulement du Fleuve Anio. Du reste, aussi-tôt que son Consulat fut fini, Curius retourna à sa campagne, pour y cultiver le champ de ses peres. Il y vêcut jusqu'à une extrême vieillesse, & se fit un plaisir innocent des soins de l'Agriculture.

Cicero de Senect.

Fasti Capit.

Après le Triomphe magnifique de Curius, [a] celui de Lentulus eut son tour. Au premier jour de Mars, on lui permit d'entrer dans Rome avec pompe. Le Peuple n'y admira rien de nouveau, mais il sentit vivement l'obligation, qu'il avoit au Triomphateur. Parmi ses autres conquêtes, Cornélius Lentulus [b]

[a] Les seuls Fastes Capitolins, nous ont conservé la mémoire du Triomphe de Cornélius Lentulus. Les Historiens ont à peine indiqué les victoires, que ce Consul remporta contre les Samnites, & contre les Lucaniens, sans dire un seul mot de son Triomphe. Il est pourtant vrai, selon Plutarque, que Lentulus avoit porté la guerre dans le Samnium, & dans la Lucanie, tandis que son Collégue Curius remportoit de grands avantages, contre Pyrrhus. Le même Auteur, rapporte, que le Roy d'Epire détacha une partie de ses troupes, pour fermer les passages à Lentulus, qui étoit alors dans la Lucanie. Ce Prince craignoit, dit Plutarque, que les deux armées ne se réünissent contre lui. Pline, au chapitre second du Livre trente-troisième, suppose comme un fait constant, que Lentulus gagna une bataille dans le Samnium, lors qu'il dit que des dépoüilles, qui furent enlevées à l'ennemi, ce Général attribua une coûronne d'or à Servius Cornélius *Merenda*, qui s'étoit signalé par sa valeur.

[b] Pline, au Livre que nous venons de citer dans la note précédente, assûre que Cornélius Lentulus avoit pris une Ville, dans le Samnium, *Samnitium oppido capto*. Il s'est pû faire, que le nom de *Caudium* ait échappé sous la plume, des Copistes. Ou bien l'Auteur, aura crû désigner suffisamment la Ville de *Caudium*, en se servant de cette expression, *Samnitium oppido capto*. On sçait que cette Ville, fut renommée, par la malheureuse défaite des Romains, à la journée des fourches Caudines.

avoit

De Rome l'an 478.
M. CURIUS DENTATUS, & L. CORNELIUS LENTULUS.

avoit pris sur les Samnites, la Ville de Caudium, autrefois si funeste aux Romains. Quoique l'Histoire ne nous apprenne rien de cette conquête, qui effaça l'opprobre des fourches Caudines, il est néanmoins vrai-semblable, qu'elle arriva durant la derniére campagne, & par les soins de Lentulus. [a] Les Fastes Capitolins nous font juger, que dês-lors on ajoûta le nom de Caudinus, à son surnom. Une preuve entre autres, c'est que ses descendants prirent, depuis lui, ce même surnom, & que nul d'entre eux n'a pû le mériter, que l'illustre Consul dont nous parlons. L'année d'un si beau Consulat finit par une récension du Peuple, & par un lustre. Le vertueux Fabricius, & le célébre Æmilius Papus, son Collégue perpétuel dans tous ses Emplois Militaires, & Civils, avoient été Censeurs. La vertu austére, dont ils faisoient profession l'un & l'autre, ne leur permit pas [b] de tolérer les

[a] On trouve, en effet, dans les Fastes Capitolins, la place où étoit inscrit un autre surnom, attribué à Cornélius Lentulus; mais le tems en a effacé les traces.

[b] L'autorité des Censeurs étoit alors devenuë formidable, à ceux des trois ordres du Peuple Romain, c'est-à-dire, des Sénateurs, des Chevaliers, & des Plébéïens, dont la conduite étoit répréhensible. Leur inspection s'étendoit également sur les Patriciens, comme sur la plus vile populace. Ils avoient même le pouvoir de les noter d'infamie, en publiant les désordres des coupables, ou par écrit, ou de vive voix. Cependant leurs Arrêts, n'étoient pas irrévocables. Pour l'ordinaire, du moins au tems de Cicéron, ceux qui avoient été dégradés au Tribunal du Censeur, se faisoient réhabiliter au Tribunal du Peuple. C'est pour cela, que Cicéron a dit, au quatriême Livre de la République, que le jugement des Censeurs se terminoit à l'ignominie, & à la honte, que cause une répréhension publique. *Censoris judicium nihil ferè damnato affert, præter ruborem. Itaque quod omnis ea judicatio versatur tantummodo in nomine, animadversio ignominia dicta est.* Une Charge de cette importance, demandoit, sans doute, une droiture, & une intégrité à toute épreuve, dans ceux qui l'exerçoient. Arbitres en quelque sorte de la réputation des particuliers, & de l'honneur des familles, il étoit à craindre, qu'ils n'abusassent de

De Rome l'an 478. Consuls, M. CURIUS DENTATUS, & L. CORNELIUS LENTULUS.

abus de Rome, qui s'étendoient jusques sur les principaux membres du Sénat, & sur des hommes élevés, plus d'une fois, aux premiers rangs. Lors qu'il s'agissoit des mœurs, Fabricius & Papus, n'étoient plus capables de ménagements. Ainsi, quand ils dressérent la liste des Sénateurs, & qu'ils la publiérent, on fut surpris, d'y trouver bien des changements. Les Censeurs y avoient retranché les noms de tous ceux, dont la vie étoit licentieuse. Ce qui étonna davantage, ce fut de n'y voir plus le nom de Cornélius Ruffinus, cet homme de guerre, assés fameux, & que Fabricius lui-même avoit préféré à tant d'autres, pour le Consulat; enfin qui avoit exercé la Dictature. Les tems étoient changés. En des périls de guerre, Ruffinus avoit paru nécessaire, pour conduire les armées Romaines. Alors son avarice sembla mériter d'être punie. On le retrancha du nombre des Sénateurs, seulement, parce qu'on avoit trouvé chés-lui dix li-

Plut. in Silla Val. Max. l. 4. c. 4. Seneca, &c.

leur puissance, & que le ressentiment & la vengeance n'eussent part à leur censure. Aussi avant que d'entrer dans l'exercice de leurs fonctions, ils s'obligeoient, par un serment solemnel, de se conformer, en tout, aux loix de l'équité, & de n'avoir égard qu'au plus grand bien de la République Romaine, dans la répartition des subsides, dans la récension des Citoyens, dans l'estimation des revenus de chaque particulier, dans l'administration des deniers publics, & dans le droit qu'ils avoient, de veiller à la réformation des mœurs, & de noter les personnes dont la vie ne s'accordoit pas avec les régles de la probité. Enfin ils juroient, par ce qu'il y avoit de plus sacré dans leur Religion, qu'ils ne se laisseroient conduire par aucun motif de haine, & d'intérêt. Après quoi, suivis de tous les Sénateurs, ils se rendoient au Capitole, pour invoquer la protection de Jupiter, à qui ils offroient un sacrifice. Voyés ce que nous avons dit des Censeurs Romains, de leur institution, & de leurs prérogatives, dans le troisiême volume de nôtre Histoire, *Livre* II. *p.* 342. *n. a. p.* 344. *p.* 377. *n. a. p.* 381. *n. a. p.* 564. & dans le quatriême volume, *p.* 147. *n. a. p.* 148. *& suivantes*, *p.* 156. *n. a. p.* 159. *n. a. pages* 307. 308. 309. *&* 310. *n. a.*

vres d'argent, en vaiſſelle, pour ſervir à ſa table. Tems heureux de la République, où les richeſſes & le luxe, étoient notés d'infamie ! L'amour de la pauvreté, & la ſimplicité dans les ameublements, conſervérent la vertu des Romains, tandis qu'elles ſubſiſtérent, & jamais ils ne furent plus grands, que quand la ſomptuoſité fut bannie de leur Ville. Pour Fabricius, il n'eut rien de précieux chés-lui, qu'une ſaliére d'argent, encore le pié n'en étoit-il que de corne. Papus n'eut, du même métail, qu'un petit plat, pour préſenter ſes offrandes aux Dieux; meuble qu'il avoit herité de ſes ancêtres. Dans la récenſion, que firent ces deux graves Cenſeurs, on trouva à Rome deux cents ſoixante & onze mille, deux cents vingt-quatre hommes, en état de porter les armes.

De Rome l'an 478. Conſuls, M. CURIUS DENTATUS, & L. CORNELIUS LENTULUS.

Depuis le départ de Pyrrhus, la République ne ceſſoit pas de le craindre. Le nom ſeul des guerriers formidables, laiſſe une forte impreſſion après eux. On étoit perſuadé, que le Roy d'Epire reparoîtroit bientôt, avec une armée encore plus nombreuſe, que jamais. Pleins de cette appréhenſion, les Rōmains, dans leurs Comices, choiſirent encore une fois Curius, pour Conſul. C'étoit pour la troiſiéme fois qu'on l'élevoit à cette premiére dignité. Le Collégue Patricien qu'on lui donna, fut un Cornélius, ſurnommé Mérenda. Celui-ci avoit de la valeur, & Lentulus, l'année derniére, l'avoit honoré d'une couronne d'or, pour récompenſer ſes exploits, dans le Samnium, & dans la Lucanie. On peut dire, que cette continuation du Conſulat, dans la perſonne de Curius, procura à la République une ſeconde victoire, ſur Pyrrhus. Il eſt à croire que l'Epirote, qui craignit d'a-

De Rome l'an 479. Conſuls, M. CURIUS DENTATUS, & CORNELIUS MERENDA.

Plinius l. 30. c. 2.

De Rome l'an 479. Consuls, M. Curius Dentatus, & Cornelius Merenda.

voir encore pour rival, un Consul aussi formidable, que l'étoit Curius, désespéra de le vaincre, & que ce motif eut assés de force sur lui, pour le dégoûter de l'Italie. S'il est vrai, que l'Epirote ne fut déterminé à tourner ses armes sur la Macédoine, que par la crainte d'être vaincu par Curius, nul Romain ne fit jamais, par la seule terreur de son nom, plus de profit à sa Patrie, & ne s'acquit une plus véritable gloire. Les Tarentins, de leur côté, avoient haï Pyrrhus presqu'à son arrivée. Pour lors, ils commencérent encore à le mépriser. Sa fuite, son séjour en Sicile, le délai des secours qu'il avoit promis, sa nouvelle guerre en Macédoine, tout cela leur fit craindre, que le protecteur qu'ils s'étoient donné, ne fût un déserteur de la cause commune. Le seul Milo, avec sa Garnison Epirote, les tenoit encore dans la sujettion. Cependant, ils firent quelques efforts pour la secoüer. Les Tarentins mirent un de leurs Citoyens, nommé Nicon, à leur tête, & contraignirent Milo, & sa troupe, à se retirer dans la Citadelle, & à s'y contenir. Ces divisions, qui commençoient à naître dans le sein de Tarente, firent négliger à Curius le siége de la Ville. Il espéra, sans doute, que Tarente s'anéantiroit elle-même, par ses propres armes, & que le moment viendroit, qu'elle seroit forçée de se donner aux Romains. Le sage Consul n'employa donc ses troupes, que contre les Samnites & les Lucaniens. Comme ces Peuples avoient abandonné leurs campagnes, & leurs Villes, à l'ennemi, pour se retirer sur les montagnes de leur Païs, Curius les laissa s'y consumer de miséres, & les dompta, sans leur avoir donné de bataille. Si une année si stérile en exploits éclatants, ne

fournit pas à Curius assés de matiére, pour un Triomphe, du moins elle lui laissa la gloire, d'avoir préservé Rome du plus dangereux de ses ennemis.

De Rome l'an 480. Consuls, C. FABIUS DORSO, & C. CLAUDIUS CANINA.

Sous le Consulat suivant, on fut un peu rassuré à Rome, sur le retour de Pyrrhus. On y choisit pour Consuls [a] C. Fabius Dorso, & C. Claudius Canina. Ces Généraux n'eurent plus d'autres ennemis à combattre, que les anciens Alliés de Pyrrhus. Quoique ceux ci se défiassent, un peu, des promesses du Roy, cependant un reste d'espérance les soûtenoit encore, dans leur premier parti. Les Emissaires de l'Epirote, ne cessoient point de faire entendre aux Samnites, & aux Lucaniens, que Pyrrhus, après avoir dompté le Macédonien, repasseroit en Italie, comme il y étoit revenu, après avoir réduit, en Sicile, les Carthaginois, & les Mamertins. Le Samnium donc, & la Lucanie, toujours unis aux Bruttiens, reprirent les armes, & desçendirent dans leurs plaines, pour y défendre leurs Bourgades, & pour y préserver leurs moissons. Ils n'avoient plus à craindre l'invincible Curius, & croyoient pouvoir se mesurer avec Claudius Canina, seul des deux Consuls, qui marcha en campagne. Aussi dut-il être préféré à son Collégue Fabius. C'étoit pour la *Fasti Capit.*

[a] Les Auteurs sont partagés sur les deux Consuls de cette année 480. Cassiodore & Velléïus, nomment le premier Caïus Fabius, *Dorso*, *Licinus*. L'autre fut Caïus Claudius *Canina*, qui avoit dèja été revêtu de la dignité Consulaire, l'an de Rome 468. Selon Eutrope, Caïus Fabricius *Luscinus* fut un des Consuls, & non pas Caïus Fabius. Les Tables Grecques, & celles de Cuspinien, désignent le premier par le surnom de *Luscinus*, & l'autre par celui de *Canina*. Mais il nous a paru, que le peu de différence, qui se trouve entre les deux noms de Fabius & de Fabricius, auroit pu donner lieu à la méprise des Annalistes. Nous en disons autant des deux surnoms, *Luscinus* & *Licinus*. Il est constant, que l'un & l'autre surnom se retrouve dans la famille *Fabia*, comme on pourra le remarquer dans la suite de l'Histoire.

De Rome l'an 480. Consuls, C. FABIUS DORSO, & C. CLAUDIUS CANINA.

seconde fois, qu'il étoit en Charge. Canina prit encore, sur ces ennemis de la République, le même ascendant, que les Romains étoient en possession d'avoir sur eux. Il les défit dans une bataille rangée, du moins une fois. Encore cette victoire nous seroit-elle échappée, dans ce petit nombre de monuments, qui nous restent de ce tems-là, si les Tables Triomphales ne nous en avoient conservé la mémoire. Nous y lisons que Claudius Canina, à son second Consulat, Triompha des Samnites, des Lucaniens, & des Bruttiens, & qu'il entra à Rome avec pompe, le jour des Quirinales, ou de la Fête de Romulus, au dix-septiême de Février.

Ces nouveaux avantages de la République, rendirent les Romains respectables aux Nations les plus reculées, & redoutables à Pyrrhus même, au tems de ses conquêtes en Macédoine. Celui-ci fit revenir, auprês de lui, son fils Hélénus, qu'il avoit laissé à Tarente. La précaution étoit sage. Cependant elle parut marquer l'intention, qu'avoit le Roy, de ne retourner plus en Italie. Par là, les Tarentins devenus plus fiers, observérent Milo de plus prês, dans sa Citadelle. D'un autre côté, Ptolémée Philadelphe, qui craignoit peut-être les saillies de l'ambitieux Roy d'Epire, songea à former une Ligue avec les Romains, & à s'unir à eux, par des Traités. Il leur envoya une Ambassade. Ce fut pour la premiére fois, que des Egyptiens parurent à Rome. On y fut charmé de voir des Etrangers, venir de si loin rechercher l'amitié d'une République, dont la puissance étoit encore si peu étenduë, & qui n'avoit guére de recommandable, que sa vertu. Les Romains ne se laissérent pas vaincre

Florus l. 1. c. 18. Eutropius l. 2. & Zonaras l. 7.

en politesse. Ils firent partir, pour l'Egypte, quatre Ambassadeurs, dont on fit choix, avec toute l'attention d'un Sénat, qui s'étudioit à se conserver, au-dehors, une réputation saine. Le Chef de l'Ambassade, fut ce Fabius Gurges, si peu susceptible d'avarice, que dans sa jeunesse, il s'étoit diffamé par sa prodigalité. Ses Consulats & ses Triomphes, donnérent du lustre à sa personne. On lui nomma pour Associés trois hommes, tirés de l'Edilité Curule, & que nous verrons dans peu élevés au Consulat. Les premiers étoient deux fréres de la Maison Fabia, mais de la branche de ce Fabius, qu'on appella Pictor, parce qu'il avoit peint [a] le Temple de la Déesse du Salut. Le quatrième Ambassadeur fut Q. Ogulnius, qui, quoique Plébéïen d'origine, comptoit de grands Magistrats dans sa famille. Les Députés partirent de Rome, & arrivérent en Egypte. Ptolémée leur fit une réception conforme à leur mérite, & digne de sa magnificence. C'étoit une coûtume des Rois d'Egypte, d'envoyer des couronnes d'or à ceux, qu'ils invitoient à leur table. Les Romains y furent conviés. Ils acceptérent les couronnes, par bienséance, & pour faire honneur au Roy de son présent ; mais après le repas, sans se les retenir, ils les firent servir à couronner les statuës de Ptolémée. Ce mépris des richesses, fit beaucoup d'honneur aux Romains, dans l'Egypte. Cependant le Roy ne laissa pas partir les Ambassadeurs, sans les charger de nouveaux présents, pour leur République, & pour eux. Le même désintéressement, qui les avoit honorés

De Rome l'an 480.
Consuls, C. FABIUS DORSO, & C. CLAUDIUS CANINA.

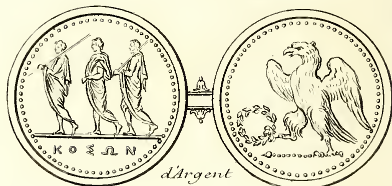
Justinus l. 18. cap. 2.

Val. Max. l. 4. & Zonaras, l. 7.

[a] Au rapport de Pline, *Livre* 35. *ch.* 4. Cette peinture s'étoit conservée, jusqu'à ce que le Temple de la Déesse eût été consumé par le feu, sous le regne de l'Empereur Claudius.

De Rome l'an 480. Consuls, C. FABIUS DORSO, & C. CLAUDIUS CANINA.

à Aléxandrie, les suivit à Rome. A leur arrivée, ils remirent au trésor public, & les présents de Ptolémée pour la République, & ceux qu'on leur avoit faits personnellement. Tels étoient alors les Citoyens Romains. Ils craignoient de rendre au public des services intéressés. On vouloit alors, que la gloire seule fut la récompense des Emplois Militaires, & Civils. Cependant le Sénat, & le Peuple furent si contents de ce dépoüillement volontaire, que par un Decret, ils ordonnérent aux Questeurs, de rendre aux Ambassadeurs les présents, qui leur avoient été nommément donnés, par le Roy d'Egypte. Ainsi la République n'eut pas moins de justice, que ses sujets avoient eu de générosité. Ce fut en ce même tems, que Rome fit partir deux Colonies, l'une pour [a] Cosa, Ville située



[a] Pline, au chapitre cinquiême du troisiême Livre, fait mention de la Colonie Romaine, qui fut conduite à Cosa. *Cosæ Colonia Volcientium deducta.* Ainsi le même Auteur place cette Ville, dans un canton de l'ancienne Etrurie, qu'il appelle le canton des Volciens, dont nous avons parlé ci-dessus. Cosa, au rapport de Strabon, *Livre* 5. étoit bâtie sur une éminence, au-dessus du Port d'Hercule, aujourd'hui *Porto Hercole*, dans le voisinage d'un marais, qu'il dit avoir été formé par les eaux de la Mer. Il se nomme présentement *Stagno d'Orbetello*. Près de là, étoit le Promontoire d'Argentiéres, *Promontorium Argentarium* ou *Mons Argentarius*, connu parmi les Naturels du Païs, sous le nom de *Monte Argentaro*. La situation de l'ancienne Ville, dont il est ici question, convient fort avec celle de *Lancédonia*. Tite-Live parle, au Livre trentiême, du Port de

sur

sur la Mer Tyrrhéniene, & l'autre [a] pour Pœstum, charmant séjour de la Lucanie, que les Doriens, qui le fondérent, avoient appellé Possidonia. Cette Ville étoit sur la même côte que Cosa, quoiqu'elle fut assés éloignée de Pœstum. Il semble que, dês-lors, les Romains songeoient à s'assurer quelques Ports de Mer; comme s'ils eussent prévû les guerres, qu'ils auroient, tôt ou tard, à soûtenir contre Carthage. [b]

De Rome l'an 480. Consuls, C. FABIUS DORSO, & C. CLAUDIUS CANINA.

En effet, dês l'année suivante, parurent les premiers traits de la jalousie Carthaginoise, contre la République Romaine. Les Centuries venoient de choisir pour Consuls, deux hommes, qui dêja avoient géré le Consulat, & commandé des armées. C'étoit L. Papirius, surnommé Cursor, digne fils d'un illustre pere, & Sp. Carvilius, surnommé Maximus. Peut-être qu'on choisit [c] ces grands hommes, pour les opposer à Pyr-

De Rome l'an 481. Consuls, L. PAPIRIUS CURSOR, & SP. CARVILIUS.

Cosa. Il est incertain, si ce Port étoit le même que *Porto Hercole*, ou que celui, qui est de l'autre côté de *Monte Argentaro*, & porte maintenant le nom de *Porto di san Stephano*. Si l'on en croit Strabon, la Mer, en cet endroit fournissoit beaucoup de Thons. Goltzius nous a transmis une Médaille, qui porte le nom de Cosa, ou Cossa, comme l'écrivent quelques anciens Auteurs. Les Antiquaires conjecturent, que les Trium-virs de la Colonie sont représentés, sous la figure de ces trois hommes, que l'on voit dans la Médaille. D'autres soupçonnent, que celui du milieu est le premier Magistrat de cette même Colonie Romaine, escorté de deux Appariteurs. L'Aigle de Jupiter, qui tient dans une de ses serres, une couronne de laurier, fait allusion au culte, que les Habitants rendoient à cette Divinité, dans un Temple, qu'ils lui avoient érigé, sous le titre de *Jupiter Vicilinus*.

[a] Voyés ce que nous avons dit de *Pœstum*, dans le cinquiême volume de cette Histoire, *Livre* 17. *pages* 45. *&* 46. *n. a.*

[b] L'Epitome de Tite-Live, rapporte sous la même année de Rome 480. le supplice d'une Vestale, nommée Sextilia, qui fut condamnée à être enfoüie toute vive, pour avoir violé les engagements de sa consécration. Orose parle de cet Arrêt de mort, au Livre quatriême *chap.* 2.

[c] C'est le second Consulat de Papirius, & de Carvilius. Frontin, ou ses Copistes se sont trompés, en donnant à ce dernier le nom de Calvisius.

De Rome l'an 481. Consuls, L. PAPIRIUS CURSOR, & SP. CARVILIUS.

rhus, dont on craignoit toujours le retour en Italie. Le Roy d'Epire étoit pour lors maître de la Macédoine, presque entiére. Il est vrai, qu'il devoit la meilleure partie d'une si belle conquête, à la valeur de son fils Ptolémée. Ce jeune Prince, à l'âge de vingt-deux ans, égaloit presque Pyrrhus, & l'on racontoit de lui des actions d'une bravoure étonnante. Il étoit donc naturel, que Pyrrhus laissât achever [a] à ce jeune Héros, la défaite entiére du Roy Antigonus, à qui il ne restoit plus, en Macédoine, qu'un petit nombre de Villes Maritimes, & qu'il retournât au secours de Tarente, & de ses Alliés d'Italie. Son inconstance, ou plûtôt la crainte qu'il eût des Romains, lui fit encore prendre le change. De nouveaux ennemis, & de nouvelles espérances l'attirérent dans le Péloponese. Ce qu'il y eût de plus étonnant encore, c'est qu'il y conduisit ses deux fils Ptolémée, & Hélénus, au lieu de laisser son aîné en Macédoine, au moins pour tenir Antigonus en échec. Ces attentions n'étoient pas du caractére de Pyrrhus. Plus entreprenant, & plus hardi, qu'il n'étoit prudent, & mesuré dans ses démarches, par la grosse armée qu'il conduisit dans le Péloponese, il parut bien que son dessein étoit de l'envahir. Cependant il colora ses intentions d'un prétexte assés spécieux. Il feignit d'y aller rétablir sur

Plut. in Pyrrho. & Just. l. 25.

[a] Justin, au Livre 25. de son Histoire, rapporte qu'Antigonus ne pouvant plus tenir la campagne contre Pyrrhus, prit le parti de se retirer à Thessalonique, avec les restes de son armée, dont la plus grande partie étoit composée de Gaulois. Là, dit l'Historien, ce Prince attendoit l'occasion favorable de reconquerir son Royaume. Mais l'activité de Ptolémée, fils du Roy d'Epire, ne lui donna pas le loisir de s'y fortifier. Poursuivi jusques dans le lieu de sa retraite, par ce jeune Conquérant, il lui abandonna la Macédoine entiére, & ne trouva dans son malheur, d'autre azyle que les forêts.

le Trône, un Prince opprimé par ses proches, & déshonoré par sa femme, c'étoit Cléonyme Roy de Lacédemone. Ce Prince infortuné avoit été chassé de sa Capitale, par l'ambition d'Arée son neveu, & par les intrigues de Chélidonide sa femme. Dégoûtée à la fleur de l'âge d'un vieux mari, elle s'étoit livrée à la passion d'Acrotatus, fils d'Arée. Cléonyme dans son désastre eut recours au bras de Pyrrhus, que tant de victoires faisoient croire invincible. [a] Celui-ci vole où son ambition, & son inquiétude l'appellent. A son passage, il pille la Laconie, [b] comme s'il fut venu à tout autre dessein, que de vanger les torts faits à Cléonyme. Enfin, il arrive devant Lacédémone. Pour peu qu'il eût usé de diligence, il auroit pris la Ville d'emblée. Arée avoit passé la Mer, & faisoit la guerre en Crete. Les rebelles Lacédémoniens étoient sans défense. [c] On leur donna le tems de respirer. Ils fortifiérent leur Ville, & les femmes Spartiates ne cédérent en rien à la constance de leurs maris. Loin de quitter Lacédémone, comme on les en prioit, & de se réfugier dans l'Isle de Crete, [d] elles prirent sur elles

De Rome l'an 481.
Consuls, C. PAPIRIUS CURSOR, & SP. CARVILIUS.

[a] Selon Plutarque, l'Armée du Roy d'Epire, étoit composée de vingt-cinq mille hommes d'Infanterie, de deux mille chevaux, & de vingt-quatre éléphants.

[b] En vain, dit Plutarque, les Ambassadeurs de Lacédémone demandérent-ils raison à Pyrrhus des hostilités, que ses troupes avoient commises dans leur Païs, ils n'en reçurent que des réponses picquantes. Alors un d'entre eux nommé Mandricidas, adressa la parole au Roy d'Epire. *Si vous étes un Dieu*, lui dit-il, *vous ne ferés aucun mal à un Peuple, qui ne vous a point offensé. Mais si vous n'étes qu'un homme, nous en trouverons quelqu'autre, qui l'emportera sur vous, par sa valeur.*

[c] Le motif de ce délai, fut la crainte qu'eut le Roy d'Epire, que ses Soldats ne pillassent la Ville, s'ils s'en rendoient maîtres pendant la nuit. Ainsi dans la persuasion qu'Argos étoit sans défense, il crut qu'il pouvoit, sans risque, attendre le lendemain, pour donner l'assaut.

[d] Nous apprenons de Plutarque,

De Rome l'an 481. Consuls, L. PAPIRIUS CURSOR, & SP. CARVILIUS.

d'achever, durant la nuit, [a] les retranchements de leur Ville, tandis que les hommes prendroient des forces, dans le sommeil, pour les combats du lendemain. Il ne se trouva, parmi ces Heroïnes, que la seule Chélidonide, qui manquât de courage. Pressée par ses remors, & craignant de tomber entre les mains d'un mari irrité, elle saisit un lacet, dans la résolution de s'étrangler, si la Ville étoit forçée. Cependant Pyrrhus, dês le point du jour, vint à l'attaque. Il trouva, ce semble, de nouveaux Romains, dans le petit nombre de Lacédémoniens, qu'il étoit venu combattre. L'attaque fut vive, [b] & la défense obstinée. Les

qu'une d'entre elles, nommée Archidamie, se présenta devant le Sénat des Spartiates, l'épée nuë en main. Alors, avec un courage audessus de son sexe, elle se plaignit de l'affront qu'on leur faisoit, de croire qu'elles eussent voulu survivre à la prise de Lacédémone. Elle déclara, en même-tems, le dessein qu'elles avoient formé, de prendre les armes pour la défense de leur Patrie, dans la résolution de vaincre, ou de s'ensevelir sous ses ruines.

a Selon Plutarque, les Habitants de Sparte, sans distinction d'hommes, ni de femmes, conduisirent une tranchée paralléle au camp des ennemis. Elle avoit six coudées de largeur, quatre de profondeur, & huit cents piés de long, au rapport de Phylarque, & un peu moins selon Hieronymus, dont Plutarque cite le témoignage. Les deux extrêmités de la tranchée étoient bordées de chariots enfoncés en terre jusqu'au moyeu des rouës, afin qu'ils eussent une assiéte plus solide, & capable d'arrêter l'effort des éléphants de l'armée ennemie.

b On vit dans cette premiére action, dit Plutarque, le jeune Ptolémée courir au secours de Pyrrhus son pere, à la tête de deux mille Gaulois, & de l'élite des Chaoniens. Après avoir fait de vains efforts, pour s'ouvrir un passage, au travers des chariots, ces nouvelles troupes se mirent en devoir, de relever les rouës, & de les dégager à force de bras. Acrotatus s'apperçut le premier de cette manœuvre. En hâte, il traverse la Ville avec trois cents Soldats. Pour dérober sa marche, il fit un long circuit par des chemins creux, vint fondre brusquement sur les troupes de Ptolémée, qu'il prit en queuë, & les força de tourner tête pour se défendre. Dans le désordre que causa cette attaque inopinée, la plûpart des ennemis tombérent dans le fossé. Les autres embarassés sous les chariots, périrent par le fer des Lacédémoniens. Enfin, après un combat opiniâtre, & une

femmes Lacédémoniennes servoient d'Ecuyers à leurs maris, & leurs fournissoient des armes, durant le combat. La nuit seule le fit cesser, [a] & Pyrrhus se retira avec perte. Ce premier avantage donna du cœur aux Lacédémoniens. [b] Ils soûtinrent, le jour suivant, un nouvel assaut, avec autant de bravoure; mais d'abord avec moins de succês, que la veille. Pyrrhus força les

De Rome l'an 481.
Consuls, L. PAPIRIUS CURSOR, & SP. CARVILIUS.

grande effusion de sang, le reste chercha son salut dans la fuite. Les vieillards & les femmes, qui, de l'autre côté de la tranchée, furent témoins de la valeur d'Acrotatus, faisoient retentir l'air de leurs acclamations. Couvert de poussiére & de sang, il traversa la Ville en triomphe, & revint à son poste, tandis que les hommes & les femmes, s'empressoient a faire l'éloge de sa valeur, & à lui souhaiter, aussi bien qu'à sa femme Chélidonide, une postérité digne de lui.

[a] Pyrrhus de son côté, éprouva le courage des Spartiates. Plutarque vante sur tout, les prodiges de valeur d'un d'entre eux nommé Phyllius. Après avoir renversé les Soldats Epirotes, qui avoient essayé de forçer le passage, tout couvert de blessures, & prêt d'expirer sous les coups qu'on lui portoit de toutes parts, ce vaillant homme céda sa place à un des Officiers, qui combattoient avec lui, & alla tomber mort au milieu des siens, pour ne pas laisser son corps à la merci des ennemis.

[b] Au rapport de Plutarque, pendant la nuit qui précéda cette seconde action, Pyrrhus endormi dans sa tente, s'imagina qu'il lançoit des foudres sur Lacédémone, & qu'il mettoit la Ville en feu. A son réveil, il crut trouver dans ce songe un présage certain de la réduction de Lacédémone. Il en fit part à ses confidents. Lysimachus fut le seul qui n'en jugea pas comme le Roy d'Epire. Il se persuada, que les Dieux lui annonçoient, par cette vision, que Sparte lui seroit fermée pour toujours. Il fondoit son interprétation sur la coûtume des Grecs, qui faisoient murer tous les endroits frappés de la foudre. On les considéroit alors comme des lieux consacrés par la Religion, & l'entrée n'en étoit permise à aucun. C'est ainsi que les Payens tiroient des inductions bonnes, ou mauvaises de ces sortes d'images empruntées de leurs cérémonies, & du culte qu'ils rendoient à leurs Divinités. Ils s'étoient fait un art d'interpréter ces visions chimériques, & par un effet du hazard, il arrivoit quelquefois que l'explication s'accordoit avec l'événement. Pyrrhus qui ne tiroit avantage de ces préjugés du Paganisme, que pour les faire servir à ses desseins, n'étoit pas homme à s'allarmer, d'une allusion si frivole. Il tâcha de rassûrer les Officiers, qui l'approchoient de plus prês. La gloire, leur dit-il, que vous avés de combattre pour Pyrrhus, doit vous tenir lieu d'un bon augure.

De Rome l'an 481. Consuls, L. Papirius Cursor, & Sp. Carvilius.

barricades, se fit jour à travers les ennemis, & entra dans Lacédémone. La Ville retentit des cris, que poussérent les généreux Spartiates. Le choc se renouvella dans les ruës, & dans les places publiques. Pour lors, le cheval que montoit Pyrrhus, reçut un coup de fléche dans le ventre. Il se cabra, & renversa Pyrrhus. Sa chute fut dangereuse. Avant qu'il pût se relever, il se fit, autour de lui, une mêlée d'Epirotes, & de Lacédémoniens. Les uns étoient occupés à sauver leur Roy, les autres à lui donner la mort, & à chasser l'ennemi de leurs murailles. Enfin les Lacédémoniens furent les plus forts. Les Epirotes cédérent, trop heureux de remporter Pyrrhus encore vivant, hors les portes de la Ville! On les ferma, & les Epirotes continuérent le siége.

Les Lacédémoniens, à force de valeur, étoient épuisés, & leur nombre étoit diminué. Ce fut donc à propos qu'il leur vint du secours de deux côtés. Antigonus fit partir de Corynthe un de ses Généraux, avec des troupes. Elles entrérent heureusement dans la Ville assiégée. D'autre part Arée, quitta l'Isle de Crete, vint à toute voile à Lacédémone, y amena deux mille hommes, pour défendre un Peuple fidéle, qui l'avoit si constamment soûtenu. Avec ces renforts, les Lacédémoniens ne craignirent plus les assauts de Pyrrhus. Les femmes ne se mêlerent plus avec les Soldats, & les troupes fraîches furent les seules, à supporter les travaux du siége. Elles combattirent avec succês, & forcérent souvent Pyrrhus à se retirer. Cependant le Roy paroissoit s'obstiner, à passer l'Hyver autour de la Place. Pouvoit-il compter sur ses propres résolutions? Un nouveau projet le saisit, & l'entraî-

na, de Lacédémone, à Argos. Deux rivaux y partageoient les Dignités de la Ville, & chacun y avoit sa faction. Leur noms étoient Aristippe, & Aristias. Le premier avoit mis dans ses intérêts le Roy Antigonus. C'en fut assés au second, pour appeller Pyrrhus à son secours. Quel plaisir pour le Roy d'Epire, que de se voir engagé à changer d'objet ! Il méprisoit les forces d'Antigonus, qu'il traitoit de Roy dépoüillé, & qu'il vouloit contraindre de renoncer à la pourpre. Il part donc de devant Lacédémone, pour se rendre à Argos. Arée n'ignora pas le départ de Pyrrhus, & résolut de le traverser dans sa marche. Il embusqua ses Soldats en des lieux impratiquables, laissa passer l'avant-garde de l'armée Epirote, commandée par Pyrrhus, & tout à coup il vint fondre en queuë, sur l'arriére-garde, où accourut Ptolémée, fils aîné du Roy d'Epire. Le courage emporta le jeune Prince au fort de la mêlée. Il y périt, en combattant pour sauver l'armée de son pere, trop avant engagée dans des défilés. Une perte si sensible toucha vivement Pyrrhus. Soudain, il tourna vers l'ennemi, qui s'étoit imprudemment jetté dans la plaine, & pour se vanger, il fit couler, à grands flots, le sang Lacédémonien. Après sa victoire, lorsqu'on lui apporta le corps de son fils; *je ne suis pas étonné*, dit-il, *que Ptolémée ait perdu le jour. Ce qui m'étonne, c'est qu'il ait si long-tems vécu* ? En effet, Ptolémée tenoit de son pere. L'un & l'autre portoient la valeur jusqu'à la témérité. Nous en aurons bien-tôt une preuve dans la derniére expédition de Pyrrhus.

Enfin, le Roy d'Epire arriva devant Argos, Antigonus l'y avoit prévenu, & s'étoit campé avantageu-

De Rome l'an 481.
Consuls, L. PAPIRIUS CURSOR, & SP. CARVILIUS.

Plut. in Pyrrho.

Justinus l. 25.

Plut. in Pyrrho.

De Rome l'an 481.
Consuls.
L. PAPIRIUS CURSOR, & SP. CARVILIUS.

ſement, ſur des hauteurs. [a] Pyrrhus lui envoya préſenter la bataille ; mais les Argiens connoiſſoient trop leur intérêt, pour permettre que deux Rois Etrangers, combattiſſent à leurs portes. Le victorieux n'eût pas manqué de s'emparer d'Argos, & de réduire en ſervitude une Ville, en poſſeſſion de ſa liberté. Ils priérent donc les deux Rois de s'abſtenir du combat. Antigonus y conſentit, & livra aux Argiens un de ſes fils, pour être le garant de ſa parole. Pyrrhus fit auſſi de belles promeſſes ; mais ſans donner d'ôtage. Seulement, il fit retirer ſes troupes à quelque diſtance de la Ville, vers le Port d'Argos. Ce ne fut pas ſans raiſon. [b] L'Epirote, de conçert avec le factieux Ariſtias, étoit convenu qu'on lui ouvriroit, durant la nuit, une porte de la Ville. Il s'agiſſoit de tromper les partiſans d'Ariſtippe, & de ſe gliſſer, ſans qu'on s'en apperçût, dans la place publique, au centre d'Argos, à la faveur des ténébres, & du ſommeil. Pyrrhus avoit des Gau-

a Plutarque rapporte, à ce ſujet, une réponſe bien ſenſée d'Antigonus à Pyrrhus, qui lui avoit fait préſenter le défi par un Héraut. Dites à vôtre Maître, que ma maniére eſt de combattre, & de vaincre, en temporiſant à propos. Pour lui, s'il eſt las de vivre, il trouvera aſſés d'autres chemins, qui conduiſent à la mort.

b L'Hiſtorien de la vie de Pyrrhus, raconte, que l'entrepriſe de ce Prince ſur Argos, fut précédée de ſignes menaçants. Le Roy d'Epire, dit Plutarque, venoit de faire un ſacrifice. On fut alors ſaiſi d'horreur, à la vûë de pluſieurs têtes de bœufs, qui, quoique ſéparées du corps, tiroient la langue, & léchoient leur propre ſang. Dans le même-tems, la Prêtreſſe d'Apollon Lycien, parcourut la Ville en forçenée, & cria avec des hurlements épouventables, qu'elle voyoit le ſang ruiſſeler de toutes parts, des morts, & des mourants, qui tomboient pêle mêle, enfin une Aigle, qui venoit fondre ſur la mêlée, & qui diſparoiſſoit dans le moment. Ces ſortes de ſignes avant-coureurs, étoient aſſés du goût des Hiſtoriens de l'Antiquité. Ils mettoient à profit la crédulité populaire, & les enthouſiaſmes de leurs Prêtres, pour donner du merveilleux à l'Hiſtoire de leurs Héros.

lois

lois à ſon ſervice. Ils exécutérent le projet, dans un ſilence prodigieux. Hélénus, alors fils unique du Roy, devoit commander un corps d'Epirotes, aux environs de la porte, & n'entrer dans la Ville, que quand il en auroit reçû l'ordre. Pyrrhus comptoit dêja ſur la priſe d'Argos, & juſques-là ſon ſtratagême avoit réüſſi. [a] Le bruit des éléphants, qu'on voulut faire entrer après les Gaulois, déconcerta des meſures ſi bien priſes. Les Habitants d'Argos en furent éveillés, ils coururent aux armes, & les partiſans d'Ariſtippe, firent prier Antigonus, d'entrer par une autre porte. Le Roy de Macédoine vint à portée des murailles, & ne fit entrer dans Argos, qu'Alcionéus ſon fils, avec quelques troupes. Arée ſe joignit au fils d'Antigonus, ſuivi d'un corps de Lacédémoniens. On peut s'imaginer quelle fut l'horreur de ce combat nocturne. Epirotes contre Macédoniens, Argiens contre Argiens, Lacédémoniens contre Gaulois, tout ſe mêla, tout ſe battit. Les ruës furent inondées de ſang. Au point du jour, Pyrrhus connut la cauſe de tant de maſſacres. Il vit les troupes du Macédonien aux priſes avec les ſiennes. Il envoya donc, en hâte, un ordre à ſon fils Hélénus, de faire une large bréche à la muraille, de l'attendre en dehors, & de favoriſer ſa retraite, s'il étoit trop preſſé par l'ennemi. Malheureuſement l'envoyé trouva tant de confuſion à la porte, par où Pyrrhus étoit entré, qu'il ne pût franchir les barricades. [b] Un

De Rome l'an 481.
Conſuls, L. PAPIRIUS CURSOR, & SP. CARVILIUS.

[a] Par malheur, la porte qui fut livrée à Pyrrhus, ſe trouva trop baſſe, pour y faire paſſer les éléphants, qui portoient des tours ſur leur dos, ſelon la coûtume. De ſorte qu'il fallut décharger ces animaux, pour leur faciliter l'entrée de la Ville, & placer une ſeconde fois ces tours. Ce déſordre cauſa le retardement, & le bruit, qui fit découvrir le ſtratagême de Pyrrhus.

L'horrible-confuſion que décrit Plutarque, fut en partie cauſée

De Rome l'an 481.
Consuls,
L. PAPIRIUS CURSOR, & SP. CARVILIUS.

éléphant, d'une grandeur énorme, en bouchoit la sortie. De son côté, Hélénus faisoit effort pour entrer par la porte, afin de secourir son pere. Dans ce moment, Pyrrhus se trouva dans Argos, proche d'un grouppe de deux statuës de bronze, qui représentoient le combat d'un Taureau, contre un Loup. Il se souvint alors, que les Devins lui avoient prédit, qu'il mourroit, lors qu'il verroit un Loup se battre contre un Taureau. Cette idée le frappa, sans le décourager. Il voulut néanmoins sortir des murs; mais les troupes de son fils faisoient, sous la porte, un embarras terrible. Pyrrhus eut beau crier, *je suis le Roy*, sa voix ne fut point entenduë, parmi le fracas des armes. Il n'étoit pas possible de rebrousser, tant étoit grande la foule de ceux, qui se pressoient d'entrer. On étoit si entassé sous la porte, qu'on se perçoit mutuellement de ses armes. Alors Pyrrhus retourna au combat, & ayant donné son diadême à un de ses amis, pour n'être pas reconnu, il se rengage dans la mêlée. Ce fut là, qu'il reçut une blessure légére, de la main d'un jeune Argien, qui paroissoit de la lie du peuple. A la vûë de son sang, le courage du Roy s'enflamma. Il alloit à son aggresseur, pour le percer, lorsque la mere de l'Argien, spectatrice du combat, du haut d'une platte forme, fut effrayée du péril de son fils. Au moment même, elle saisit une pierre, la soûtint à deux mains, &

par un autre éléphant, qui avoit perdu de vûë son maître, dans la mêlée. Cet animal sensible à la perte qu'il avoit faite, se lance avec fureur, au milieu de cette foule de gens, qui s'embarassoient les uns les autres, & fermoient toutes les avenuës. Il donne de front contre ceux qui reculoient, tuë, & renverse tout ce qui se présente sur son passage, jusqu'à ce qu'il eût apperçû celui qu'il cherchoit. Il le trouva sans vie, le releva avec sa trompe, & le porta hors de la Ville, culbutant, & foulant aux piés, ceux qui se rencontrérent devant lui.

De Rome l'an 481.
Consuls, L. PAPIRIUS CURSOR, & SP. CARVILIUS.

la laissa tomber sur Pyrrhus. Ce Héros, frappé [a] par la main d'une femme, chancelle, tombe, & perd connoissance. Au tour de lui, s'attroupent quelques Soldats d'Antigonus. Le Macédonien Zopyrus reconnut seul le Roy d'Epire, & le traîna sous un vestibule. Là, Pyrrhus reprit un peu ses esprits. Il se vit environné d'ennemis, & il apperçut Zopyrus, tout prêt à lui couper la tête. Je ne sçai quelle ardeur martiale se ranima dans le cœur du blessé. Ses yeux étincellérent de rage. Zopyrus en fut épouvanté, & son bras, pour un moment, se refusa au meurtre du Roy. Du moins il ne le frappa que foiblement. Enfin, il lui coupa la gorge, à plusieurs reprises. Ainsi périt un Prince, dont la valeur eût égalé celle d'Aléxandre, si elle eût été réglée. [b] Sa tête fut d'abord remise au Prince Alcionéus,



d'Or

[a] Pausanias au Livre I. dit que les Argiens attribuérent à Céres le coup de pierre, qui fut lancé contre Pyrrhus. Le Poëte Leucéas tira avantage de cette fausse tradition, pour en faire honneur à la Ville d'Argos, & pour l'insérer dans l'Histoire qu'il composa.

[b] L'antiquité nous a transmis une Médaille de Pyrrhus. Elle porte pour légende le nom de ce Prince. On voit sur le revers de cette Médaille, dont nous donnons ici le type, une victoire aîlée, qui tient de la main gauche, une couronne. Ce symbole convenoit à un Héros, qui s'étoit signalé par une longue suite d'actions heroïques. Le Trophée que la victoire tient de l'autre main, est une image de celui qu'il consacra, à Tarente, dans le Temple de Jupiter, après la bataille d'Héraclée.

De Rome l'an 481. Consuls, L. Papirius Cursor, & Sp. Carvilius.

qui la porta à son pere, & la jetta à ses piés. Antigonus, qui crut son fils l'auteur d'une si cruelle action, le ménaça de sa canne, & le chassa de sa présence. Ce bon Roy pleura la perte de son plus formidable ennemi, lui fit de pompeuses funérailles, & renvoya Hélénus, fils du Roy défunt, regner dans son Epire. Tout ce récit n'est de mon sujet, qu'autant qu'il a été nécessaire de faire connoître le plus rédoutable ennemi des Romains. Si je l'avois omis, on l'eut redemandé. Revenons à l'Histoire de la République.

Tandis que la mort de Pyrrhus se répandoit en Italie, dêja les Consuls Papyrius & Carvilius étoient entrés, ensemble, sur les terres des Samnites, des Bruttiens, & des Lucaniens. Les premiers hazardérent tout, dans le désespoir de recouvrer jamais leur défenseur. Aprês la perte de Pyrrhus, ils regardérent leur liberté comme anéantie. Si l'on en croit l'exaggération d'un Historien, la victoire que Rome remporta sur eux, fut si complette, qu'on chercha le Samnium, dans le Samnium même. Du moins il est certain, que depuis cet heureux Consulat, les Samnites ne cessérent plus, pour long-tems, d'être soumis, & tranquilles. Ainsi finit une guerre, qui avoit coûté aux Romains [a] soixante & douze ans de travaux; mais aussi, qui leur avoit procuré trente & un Triomphes. Il semble que la rapidité des conquêtes de la République, étoit attachée à la réduction entiére des Samnites. Les Lucaniens & les Bruttiens cédérent, à leur

Florus l. I. c. 18.

[a] Cette guerre des Romains contre les Samnites, avoit commencé l'an de Rome 410. sous le Consulat de Marcus Valérius Corvus, & d'Aulus Cornélius Cossus Arvina. Or entre cette année, & la fin de la quatre çents quatre-vingt uniême, que nous parcourons, il se trouve une différence de 72. ans.

tour, & pliérent sous le joug. Il ne restoit que Tarente à punir de ses outrages passés, & de son imprudence à introduire les Etrangers en Italie. Les Consuls allérent l'investir. Milo, avec un reste d'Epirotes, en défendoit toujours la Citadelle. Les broüilleries de ce Gouverneur avec les Tarentins, ne lui avoient point fait quitter son poste. Cependant la mort de Pyrrhus avoit ôté à ce Général, l'espérance de recevoir jamais aucun secours de l'Epire. Ainsi, dans les deux ençeintes, de la Ville, & de la Citadelle, leurs défenseurs, sans en venir pourtant à une rupture entiére, se craignoient mutuellemeut. On dit, & il est vrai-semblable, que les Tarentins implorérent alors le secours des Carthaginois, & qu'ils leur envoyérent une Ambassade. Par là, Tarente se trouva tout à la fois pressée par deux Armées, l'une de Carthaginois, sur Mer, l'autre de Romains, sur terre. La Flotte Carthaginoise, feignit de n'en vouloir qu'aux Epirotes, & qu'à la Citadelle. De leur côté, les Romains attaquérent la Ville, & donnérent une partie de leurs soins, à empêcher Carthage d'envahir la Citadelle. Pour se délivrer de cette inquiétude, Papyrius prit le parti de tenter la fidélité de Milo. Il lui fit entendre, que s'il rendoit sa Place aux Romains, lui & sa Garnison auroient la vie sauve, & qu'on les renvoyeroit en Epire, avec leur bagage, & leurs effets. Milo fit quelque chose de plus. Il entreprit de faire rendre la Ville même aux Consuls. Après avoir assemblé les Tarentins, il leur persuada de le députer dans le camp Romain, & leur promit de négocier, si avantageusement pour eux, qu'ils ne perdroient ni la vie, ni les biens. Milo tint parole. Député auprès des Consuls, il exigea d'eux, que quand

De Rome l'an 481.
Consuls, L. PAPIRIUS CURSOR, & SP. CARVILIUS.

Orosius l. 4. & Florus Epito. 14.

Frontinus Strat. l. 3. c. 3.

De Rome l'an 481.
Consuls, L. PAPIRIUS CURSOR, & SP. CARVILIUS.

il leur auroit livré Tarente, ils épargneroient le sang des vaincus. Papyrius promit tout, dans la crainte sans doute, que les Carthaginois ne le prévinssent, que ces nouveaux Etrangers ne missent le pié en Italie, & qu'ils ne s'y fortifiassent. Sur ces assûrances, Milo retourne à Tarente, fait entendre aux assiégés les favorables dispositions des Romains à leur égard, & ranime leur confiance. Elle dégénéra bien-tôt en sécurité. Pour lors Milo ouvrit une porte de la Ville aux assiégeants. Les Romains y entrérent, sans faire de violence, & se rendirent maîtres, tout à la fois, de Tarente, & de sa Citadelle. Par là, Carthage se vit frustrée de son attente. La Flotte se retira, & laissa aux Romains un soupçon bien fondé, que les Carthaginois, malgré les anciennes alliances, avoient voulu enlever à Rome une place, dont la conquête lui appartenoit, comme de droit. Ce seroit trop dire, que d'assûrer, avec quelques Historiens, [a] que les guerres qui vont bien-tôt éclorre, entre les deux Républiques, prirent de là leur origine. Cependant, on ne peut disconvenir, que, si le procédé des Carthaginois ne produisit pas une rupture ouverte, du moins il causa du refroidissement entre les deux Nations.

Fasti Capit.

Après une si glorieuse campagne, il ne restoit plus aux Consuls, que de venir Triompher. [b] Ils reçurent l'un & l'autre également, peut-être au même jour,

[a] Orose paroît avoir été dans ce sentiment, lors qu'il rapporte que la République Romaine, fit déclarer aux Carthaginois, que les entreprises, qu'ils formeroient sur Tarente, seroient regardées comme une infraction des anciens Traites.

[b] Les seuls Fastes Capitolins, nous ont conservé la mémoire du Triomphe de Papyrius, & de Carvilius. Les Auteurs anciens ne nous en ont rien appris, quoiqu'ils ayent fait mention des victoires, que la République remporta, sous les auspices de ces deux Généraux.

du moins ſous les mêmes titres, les honneurs du Triomphe; marque infaillible qu'ils n'avoient pas fait la guerre [a] ſéparément. Il eſt vrai, que les Hiſtoriens donnent à Papyrius la gloire, d'avoir achevé ſeul l'expédition de Tarente. Sans doute qu'il y joüa le premier rôle, & que ſon Collégue, par reſpect pour ſa naiſſance, & pour ſon mérite, lui laiſſa prendre beaucoup d'aſçendant. [b] Il nous reſte encore un illuſtre monument de cette victoire, ſur une Médaille, que le vainqueur lui-même, ou du moins que ſon fils, fit frapper dans la ſuite. Ce fut au Sénat, de régler le ſort des vaincus. En général, il priva les Nations ſubjuguées

De Rome l'an 481.
Conſuls, L. PAPIRIUS CURSOR, & SP. CARVILIUS.

Florus in Epito. 15.

[a] Cependant Zonaras ſépare les deux Conſuls, dans les expéditions de cette année. Il attribuë au ſeul Spurius Carvilius, la gloire d'avoir ſubjugué les Samnites, tandis que Papyrius, de ſon côté, réduiſoit la Lucanie & le *Brutium*, ſous la domination du Peuple Romain.

[b] La tête de la Médaille repréſente une Rome caſquée. Sur le ſommet du caſque, eſt un bec de Navire, pour déſigner apparemment les avantages, que retiroit la République d'une Ville Maritime, auſſi célébre que Tarente. Sur le revers, eſt une Victoire, qui conduit un char traîné par quatre chevaux, pour exprimer les progrês rapides de Rome victorieuſe de tant de Peuples. Tels ſont les termes de la légende, L. PAPYRIVS. LF. SP. N. CVRSOR. ROMA. Le Scorpion, qui paroît ſous les piés des chevaux, eſt peut-être, ſelon la conjecture de quelques Antiquaires, un ſymbole, de la ſoupleſſe de Milo, qui, dans l'extrême danger, où il ſe trouvoit, ſçut gagner les Romains, en leur livrant la Ville, & la Citadelle de Tarente. D'autres prétendent, que c'eſt une alluſion ſymbolique, à la mauvaiſe foi des Carthaginois. Nous avons dêja remarqué, que ceux-ci, ſous prétexte de ſecourir les Tarentins contre Milo, s'étoient approchés de Tarente, & avoient formé le deſſein de s'en rendre maîtres, au préjudice des Romains. On ſçait d'ailleurs, que le Scorpion, eſt un animal artificieux & ruſé. C'eſt l'idée que nous en donnent Ariſtophane, Sophocle, & Nicandre. De là, cet ancien proverbe ὑπὸ παντὶ λίθῳ σκορπίος εὕδει, c'eſt-à-dire, que ſous les pierres, on trouve des Scorpions cachés. Par malheur, cette Médaille, que Pighius dit avoir vûë, ne ſe trouve ni dans les Antiquaires, ni dans les cabinets, quoique nous ayons fait toutes les recherches poſſibles, pour la recouvrer. Il ſe peut faire que l'Auteur ſe ſoit laiſſé tromper, & que la Médaille en queſtion ait été ſuppoſée.

De Rome l'an 481. Consuls, L. Papirius Cursor, & Sp. Carvilius.

d'une partie de leurs terres. Pour les Tarentins, plus coupables que les Peuples de la même Alliance, Rome les châtia, sans répandre de sang. On leur ôta leurs armes, & leurs Vaisseaux; on démantela leur Ville, & on les rendit tributaires de la République. Punition modérée; mais le Sénat, se crut obligé de tenir la parole, que les Consuls avoient donnée. L'année de Papyrius & de Carvilius, finit par des ouvrages de Religion, & de police. Papyrius, en memoire de sa victoire sur les Tarentins, [a] érigea un Temple au Dieu Consus, c'est-à-dire, à Neptune Equestre. Il y fit peindre son Triomphe, & s'y fit représenter en robbe de pourpre. Curius [b] Dentatus étoit alors Censeur,

Sextus Pompeius.

[a] Voyés ce que nous avons dit dans le premier volume, *pages* 17. 18. *&* 80. du Dieu Consus, & de la Fête qui lui étoit consacrée, sous le nom de *Consualia*.

[b] Au défaut des Tables Capitolines, Frontin nous a conservé la mémoire des deux Censeurs, Manius Curius Dentatus, & Lucius Papyrius *Cursor*. Nous apprenons de cet Auteur, dans son Livre *de Aquæ ductibus*, que l'an de Rome 481. sous le Consulat de Lucius Papyrius, & de Spurius Carvilius, la République fit conduire jusqu'à Rome, un aquéduc depuis l'Anio, à vingt mille au-dessus de Tibur. Cet ouvrage fut construit par les soins, & sous les ordres du Censeur Curius. On avoit réservé pour l'éxécution de ce dessein, le produit des dépoüilles que ce grand homme venoit d'enlever tout récemment au Roy d'Epire. Frontin ajoûte, que quarante ans auparavant, Appius Claudius avoit fait venir de l'eau à Rome, par le moyen des aquéducs. Ce calcul s'accorde avec celui des Fastes Capitolins. En effet, l'année 481. que nous parcourons, est justement la quarantiême depuis la Censure de Claudius. Il est donc manifeste, que par la négligence des Copistes, il s'est glissé une erreur dans le texte de cet Ecrivain, par rapport à l'année de la fondation de Rome. Ainsi pour corriger la méprise, qui se trouve dans ces nombres, CDLXXXIX. il faut les restituer par ceux-ci CDLXXXI. en ôtant le dernier X. qui se trouve de trop. Moyennant cette correction, nous trouverons l'année 481. & non pas 489. L'Auteur de la vie des hommes illustres a fait mention, aussi bien que Frontin, de l'aquéduc fabriqué pendant la Censure de Curius, pour la commodité de Rome. *Aquam Anienem, de manubiis hostium, in urbem induxit*. Les Auteurs désignent ce canal, sous le nom d'*Anio Vetus*, pour le distinguer d'un autre, de moins ancienne datte, qu'ils

avec

avec un neveu du Consul Papyrius. [a] Ils firent ensemble une récension du Peuple, qui finit par un lustre.

De Rome l'an 481.
Consuls, L. Papirius Cursor, & Sp. Carvilius.

appellent *Anio Novus*. Nous en parlerons dans la suite. Au reste, celui dont on fut redevable à Curius, passoit par Tivoli, & y portoit de l'eau, comme à Rome; en sorte que, de l'endroit où commençoit le canal soûterrain, jusqu'à la porte Trigémine, où il venoit aboutir, on comptoit environ quarante-quatre mille deux cents quatre-vingt-sept pas Géometriques; en longueur, c'est-à-dire, plus de quatorze lieuës. L'aquéduc étoit soûtenu d'un ouvrage de maçonnerie en arcades, qui s'élevoient au-dessus de terre, dans l'étenduë de sept cents deux pas Géométriques. Le regard de ce long canal, étoit placé dans un endroit, qu'on appelloit les Salines, près de la porte dont nous venons de parler. Là, les eaux se ramassoient, pour être ensuite distribuées en différents quartiers de la Ville. Il est à croire, que dans l'espace de quatorze lieuës, on avoit ménagé d'autres regards, de distance en distance, pour observer la conduite des eaux, & pour faciliter le rétablissement des tuyaux. Neuf ans après, vers l'année de Rome 490. Curius & Fulvius Flaccus, furent chargés de présider à la consommation de l'ouvrage, en qualité de Duum-virs. Mais le premier mourut, le cinquiême jour après sa promotion, selon le témoignage de Frontin. On peut bien concevoir qu'une entreprise de cette nature, ne s'éxécuta qu'avec des travaux immenses, sur tout lorsque l'on considére les rochers, ou montagnes, qu'il fallut percer, les hauteurs qui furent applanies, & le terrain qu'il fallut relever, pour garder le niveau dans une étenduë de quatorze lieuës. Ce n'est pourtant encore ici qu'un leger essai de ces fameux monuments, qui ont immortalisé le nom Romain, & que la postérité admirera toujours, au milieu même de leurs débris. On retrouve le nom de cet aquéduc, dans une ancienne inscription, que le tems a épargnée. Elle est conçuë en ces termes:

ANIO VET. L. VALERIO SER OFF.
PLVMB. PED. CCIX.

Par ces deux abbréviations SER. OFF: qui sont les premiéres lettres de ces deux mots *Servus*, & *Officinator*, on a voulu faire entendre, qu'un esclave, ouvrier en plomb, avoit réparé les tuyaux, qui composoient l'acquéduc, dans la longueur de deux cents neuf piés. L'eau cependant n'en étoit pas potable, à cause du limon qu'elle charrioit. Elle ne servoit qu'aux usages des Artisans, & pour arroser les jardins.

[a] Quoique Frontin n'ait pas distingué ce Lucius Papyrius, Collégue de Curius dans la Censure, de celui qui géroit le Consulat, pendant cette année 481. il est cependant hors de doute, que le Censeur ne fut pas le même, que le Consul. Ce n'étoit point alors l'usage à Rome, de réünir sur une seule tête, la dignité Consulaire, & la Censure. Ces deux fonctions avoient été séparées, depuis l'an trois cents dix. On a donc lieu de conjecturer, que le Censeur fut petit-fils d'un autre du même nom, qui fut élevé cinq fois au Consulat, &

De Rome l'an 481. Consuls, L. PAPIRIUS CURSOR, & SP. CARVILIUS.

On doit le compter pour [a] le trente-quatriême, depuis leur institution.

Tous les anciens ennemis de Rome étoient domp-

qu'il eût pour pere Spurius Papyrius *Cursor*. En ce cas, le Consul de cette année auroit été son oncle. A moins qu'on ne dise, conformément à l'opinion de Sigonius, que ce Censeur fut Lucius Papyrius même, qui dês l'année 440. avoit été honoré de cinq Consulats, & de plusieurs Triomphes. L'emploi de Censeur ne s'accordoit dês lors qu'à des personnes respectables, & par leur âge, & par le rang qu'ils avoient occupé dans la République. Ce dernier sentiment n'est pas insoûtenable, bien qu'entre le cinquiême Consulat de ce respectable vieillard, & l'année 481. il y ait eu une intervalle de quarante ans.

a Il est évident, que dans l'ordre des lustres, celui-ci fut le trente-quatriême, puisque selon les Fastes Capitolins, le lustre suivant doit être compté, pour le trente-cinquiême. Il paroît, que les deux Censeurs donnérent alors le titre de Prince du Sénat à Quintus Fabius Gurges. Du moins Pline nous donne lieu de le conjecturer, lorsqu'il dit, au chapitre onziême du Livre 7. que la seule Famille des Fabius, donna successivement, & sans interruption, trois Princes du Sénat, à sçavoir, Marcus Fabius Ambustus, son fils Fabius *Rullianus*, & Quintus *Maximus Gurges*, petit-fils du premier, & fils du second. Ce dernier avoit survêcu aux deux autres. Il est donc à croire qu'il les remplaça, au choix des Censeurs, qui terminérent l'année 481. par un lustre, & par une révision de tous les ordres de la République, selon la coûtume. S'il est vrai, que Fabius *Gurges* fut honoré de cette prééminence, il faut convenir, qu'il avoit exercé la Censure, aussi bien que son pere & son ayeul. Nous avons dêja remarqué, que, pour l'ordinaire, les honneurs du premier rang dans le Sénat, n'étoient réservés qu'à ceux, qui avoient été Censeurs. L'embarras est d'assigner le tems de la Censure de Fabius Gurges. Au défaut de l'Histoire & des Tables Capitolines, qui nous manquent souvent dans le besoin, nous avons eu recours à la conjecture. Il est rapporté, dans l'Epitome de Tite-Live, qu'après la premiére victoire de Pyrrhus, vers l'an de Rome 473. le Censeur Cneius Domitius, Plébéïen d'origine, fit une récension du Peuple. Il la termina par la cérémonie du vingt-deuxiême lustre. Alors on dérogea, pour la premiére fois, à l'ancienne coûtume; qui déféroit cet honneur à celui des deux Censeurs, qui étoit issu de race Patricienne, quoique depuis environ soixante & dix ans, la Censure eût été partagée, entre les Patriciens & les Plébéïens. Il ne s'agit plus que de sçavoir, quel fut le Collégue de Domitius. Je serois porté à croire, avec Panvini, que ce fut Fabius *Gurges*. Il ne paroît pas en effet, qu'on puisse autrement fixer l'année de sa Censure, qu'en l'associant à Domitius.

tés. On ne parloit plus de Sabins, de Volſques, de Campanois, & d'Etruſques. Ces Peuples, autrefois redoutables, joints aux Nations nouvellement conquiſes, ne compoſoient plus qu'un corps de République, avec cette Cité victorieuſe de tant d'autres Cités. Cependant il reſtoit aux Romains d'effaçer la tache, qu'une perfide Légion avoit faite à l'honneur de la République. Auſſi-tôt donc qu'on eût élû pour Conſuls, [a] C. Quintius Claudus d'entre la Nobleſſe, & L. Génucius Clepſina du nombre des Plébéïens, on donna la Commiſſion au dernier, de marcher en diligence, & de tourner ſes armes du côté de Rhége, à l'extrêmité de l'Italie, vis-à-vis la Sicile. On ſe ſouvient, qu'au tems que Pyrrhus ſongeoit à faire une deſçente en Italie, les Habitants de Rhége avoient eu recours aux Romains. Ceux-ci levérent à la hâte une Légion de Campanois, qu'on appella la huitiême Légion. Le nom du Chef qui la commandoit étoit Décius Jubellius. A la honte de la probité Romaine, Jubellius & ſa Légion, avoient chaſſé, ou fait périr les Habitants de Rhége, s'étoient emparés de la Ville, & y avoient établi un nouveau Gouvernement, indépendant de Rome. En cela, ils avoient ſuivi l'e-

De Rome l'an 482.
Conſuls, C. QUINTIUS CLAUDUS, & L. GENUCIUS CLEPSINA.

Polyb. l. 1.

a La Famille Quinctia étoit originaire d'Albe. Après l'entiére deſtruction de cette Ville, Tullus Hoſtilius transféra les Quinctius à Rome, & les aggrégea au corps de la Nobleſſe, comme nous l'apprenons de Denys d'Halicarnaſſe, & en particulier de Tite-Live. Ce dernier, dans l'énumération qu'il fait des principaux Citoyens d'Albe, qui s'établirent à Rome, n'a pas oublié les Quinctius. *Principes Albanorum in patres, ut ea quoque pars Reipublicæ creſceret, legit Tullios, Servilios, Quinctios, Geganios, Curiatios, Clœlios.* Cicéron, dans ſon Plaidoyé pour Cluentius, fait auſſi mention d'une Famille Quinctia, qui étoit comptée parmi les Plébéïennes. Tite-Live en parle au Livre 24. C'eſt de celle-ci, que deſcendoit un Lucius Quinctius, qui fut Tribun du Peuple.

De Rome l'an 482. Consuls, C. Quintius Claudus, & L. Genucius Clepsina.

xemple des Mamertins, Campanois comme eux, qui s'étoient rendus maîtres de Messane, par une perfidie toute semblable. Ainsi les Mamertins, & les Usurpateurs de Rhége, se soûtenoient mutuellement, pour se maintenir dans une usurpation égale. Durant les guerres de Pyrrhus, les embarras que l'Epirote avoit causés aux Romains, ne leur avoient pas permis de tirer raison de ces perfides. La vangeance de Rome, ne fut que suspenduë. Dês que la République put châtier des malheureux, dont la conduite la décrioit auprês de ses Alliés, elle fit marcher, contre eux, un de ses Consuls. Ce n'étoit plus Jubellius, qui commandoit dans Rhége. Cet indigne Tribun en avoit été chassé, par son Secretaire, nommé Cæsius, qui s'étoit rendu le Chef de cette troupe de scélérats. Cæsius ne manquoit ni de résolution, ni de courage. Il reçut du secours des Méssaniens, & aprês avoir fortifié sa Place, il osa soûtenir un siége, contre une armée Consulaire. Les uns attaquérent en Romains, & les autres se défendirent en désespérés. Les assiégés avoient imité Romulus. Ils avoient ouvert un azile à tous les bandits de la contrée, & ce nouveau renfort avoit augmenté leur obstination. Le siége fut long, & l'armée Consulaire vint à manquer de vivres.

Zonaras l. 8.

La disette obligea les Romains de faire connoissance avec Hiéron, ce généreux Sicilien, dont le nom, dans la suite, deviendra si fameux. On eut recours à lui, pour en tirer les provisions nécessaires à la subsistance de l'armée Romaine. Syracuse ne se refusa pas aux besoins du Consul, & par là, leur Chef se vangea des Mamertins, & de leurs Alliés, qu'il haïssoit. Hiéron fit plus, que de prêter des vivres à Génucius

Il lui envoya des troupes Siciliennes. Ce fut la première fois, que Rome eut des Soldats d'Outre-mer dans ses armées. Enfin Rhége fut pris. Alors parut l'équité Romaine, dans les divers châtiments, que le Consul déçerna aux vaincus. Les Mamertins étoient des Etrangers, venus au secours de leurs Alliés. Génucius composa avec eux, leur donna la vie, & leur permit de retourner en leur Païs. Pour cette foule de scélérats, qui d'ailleurs avoient mérité la mort, le Consul usa de son droit, & les condamna à divers supplices. Cependant les Légionnaires étoient les plus coupables. Leur défection, le meurtre des Rhégiens, & leur révolte contre la République, méritoient une punition plus sévére, que celle des bandits. Génucius néanmoins respecta dans eux, le nom de Citoyens Romains, sursit leur jugement, & le renvoya au Sénat. On les conduisit donc à Rome, chargés de chaînes, & on les livra à la justice des Peres Conscripts. L'Arrêt les condamna tous à être flagellés, & ensuite à perdre la vie, sous la hache des Licteurs. Rien de plus juste que ce châtiment; cependant un Tribun du Peuple y fit opposition. [a] *C'est au Peuple*, disoit-il, *qu'il appartient, & par les loix, & par l'usage, de prononcer sur les affaires capitales des Citoyens de Rome.* En effet, nul Soldat ne pouvoit alors être en-

De Rome l'an 482.
Consuls, C. QUINTIUS CLAUDUS, & L. GENUCIUS CLEPSINA.

Valer. Max. l. 6. c. 3.

[a] Il est bien vrai, que par une Loi des douze Tables, les crimes d'Etat devoient être portés au Tribunal du Peuple. Mais dans une affaire, où il s'agissoit de punir du dernier supplice, une troupe de Soldats rebelles, il appartenoit au Général de décider en dernier ressort, & sans appel; à moins que par déférence, il n'abandonnât les criminels au jugement du Sénat, ou des Comices par Centuries. Nous avons dêja remarqué, plus d'une fois, que l'autorité des Généraux dans les armées Romaines, étoit absoluë, lors qu'il étoit question de décerner des récompenses, ou des châtiments.

De Rome l'an 482.
Consuls, C. QUINTIUS CLAUDUS, & L. GENUCIUS CLEPSINA.
Polyb. l. 1.

rôlé dans une Légion, qu'il n'eût droit de Bourgeoisie. Le Sénat résista aux clameurs du Tribun du Peuple, & fit exécuter son Arrêt. C'étoit un jugement Militaire, qui n'étoit pas du ressort des Comices. Il est vrai, que le Sénat usa de ménagement. De la coupable Légion, composée au moins de quatre mille hommes, [a] il en restoit trois cents à faire périr. Le reste avoit perdu la vie, dans les différentes attaques de la Place. Pour éviter donc les révoltes de la multitude, les Peres Conscripts ne voulurent pas donner un spectacle si sanglant, en un seul jour. La troupe fut partagée en plusieurs bandes, & à divers tems, on les décapita, cinquante à cinquante, dans la place publique. Par là, Rome se justifia du soupçon qu'on avoit eu, qu'elle n'avoit prêté du secours aux Rhégiens, que pour s'emparer de leur Ville. La vangeance fut tardive, & les usurpateurs joüirent dix ans de leur invasion ; mais la punition fut complette, & satisfit les Peuples de l'Italie. On rassembla ceux des Rhégiens, qui avoient échappé à la cruauté de la Légion Campanoise, &, par un Arrêt du Sénat, on les remit en possession de leurs biens, de leur liberté, & de leurs loix.

Un parent de Génucius, du même nom, & du même surnom que lui, & dont le prénom étoit Cajus, au lieu que celui du Consul précédent étoit Lucius,

[a] Tite-Live, au Livre 28. fait dire à Scipion, dans une Harangue, qu'il adresse aux Soldats mutinés, que les quatre mille hommes furent exécutés à mort, après avoir été frappés de verges. Orose dit la même chose, au Livre 4. ch. 3. Mais il n'est pas vrai-semblable, que de ces quatre mille Soldats, qui se défendirent en désespérés, aucun n'eût perdu la vie pendant le siége de Rhége, & depuis plus de dix années, qu'ils s'étoient rendus maîtres de cette Ville.

fut élevé au Consulat, pour la seconde fois. [a] On lui donna pour Collégue Cn. Cornélius Blasio, illustre Patricien, de la Maison Cornélia. Nulle guerre importante ne restoit à faire aux Romains, tant la terreur de leur nom effrayoit l'Italie, depuis la défaite de Pyrrhus. L'Ombrie seule, ou plûtôt une partie de l'Ombrie, remuoit encore. Les Peuples de ce Canton indocile, s'appelloient [b] Sarcinates. Les Habitants de la contrée étoient Gaulois, pour la plûpart, & les Gaulois furent toujours les plus difficiles à se soumettre au joug Romain. L'Histoire ne nous a point appris la cause de leur soulévement. Elle est ici défectueuse, comme en bien d'autres endroits. Nous ne sçavons que les succês d'une guerre, qui fut suivie d'un Triomphe. Génucius fut préféré à son Collégue pour la conduire, sans doute, parce qu'il étoit Consul pour la seconde fois. Sa victoire fut entiére, & Rome le vit entrer Triomphant dans ses murs. Du reste, l'année de son deuxiéme Consulat ne fut guére remarquable, que par la rigueur de l'Hyver. La néige resta qua-

De Rome l'an 483.
Consuls, L. GENUCIUS CAJUS, & CN. CORNELIUS BLASIO.

Fasti Capit.

Zonaras & D. Augustin. l. 3. de civitat. c. 17.

[a] Les Tables Grecques ne font point mention des deux Consuls, qui gouvernérent pendant cette année 483. Cuspinien donne à Cnéïus Cornélius le surnom de *Blæsus*. Outre que ce surnom ne se retrouve point dans la Famille Cornélia, nous avons pour garants les Fastes Capitolins. Cornélius y est surnommé *Blasio*, sous l'an de Rome 488. qui fut celui de sa Censure, & du trente-cinquiême lustre. Marianus substituë à ces deux Consuls Lucius Génucius *Clepsina*, pour la seconde fois, & Cneïus Cornélius *Asina*. Mais le premier avoit été dêja élevé au Consulat l'année d'auparavant. Or il étoit contre l'usage, de confirmer le même homme dans la Magistrature, après son tems expiré. Pour le second, il est évident, par les Fastes Capitolins, que son premier Consulat doit être reculé de dix années, au de là de celle que nous parcourons.

[b] Les Sarsinates, ou Sassinates, habitoient le Territoire de *Sarsina*, Ville ancienne, qui conserve encore aujourd'hui le même nom. Elle étoit située sur la rive gauche du Fleuve *Sapis*, appellé presentement le *Savio*. Cette Ville donna naissance au célébre Poëte Comique Atius Plautus.

De Rome l'an 483. Consuls, L. Genucius Cajus, & Cn. Cornelius Blasio.

rante jours sur la terre, à une prodigieuse hauteur ; dans la place de Rome. Le Tybre fut très-profondément glacé, les arbres desséchés jusqu'à la racine, ne portérent plus de fruit, les bestiaux périrent à la campagne, faute de fourage, & le froid produisit la disette de bled.

De Rome l'an 484. Consuls, Q. Ogulnius Gallus, & C. Fabius Pictor.

Les Romains, accoûtumés à tirer des présages des événements les plus naturels, joignirent celui-ci à bien d'autres, qui les effrayérent, l'année suivante, sous le Consulat [a] de Q. Ogulnius, surnommé Gallus, & de C. Fabius Pictor. L'un & l'autre avoient été du nombre de ces Ambassadeurs, que Rome avoit envoyés en Egypte, au Roy Ptolémée. Jamais année ne fut plus marquée par des avantures, qui semblérent de mauvais augure. Cependant Rome n'eut jamais plus de prospérités, & plus de richesses. A la Ville, le Temple de la Déesse du *Salut*, fut frappé de la foudre. Le tonnerre y fit du ravage au-dedans du Temple, & il en ébranla les murs. De nuit, trois loups entrérent jusqu'au milieu de Rome. Ils y apportérent une charogne, qu'ils rongérent à demi ; mais que le bruit qu'ils entendirent, les empêcha de dévorer toute entiére.

[a] Cassiodore, & Marianus ont passé ces deux Consuls sous silence. Ou bien ils ont échappé aux Copistes. Il est cependant certain, qu'il faut placer un Consulat, entre le précédent, & celui de Claudius, qui concourt avec l'année 485. Nous en avons la preuve dans Velléïus, qui assûre que Claudius & Sempronius furent Consuls, cinq ans après Claudius Canina, & Fabius Dorso. Or ceux-ci gouvernérent la République, pendant l'année de Rome 480. Ainsi Claudius & Sempronius n'obtinrent la dignité Consulaire, que pour l'année 485. Il s'agit donc de trouver les Consuls de l'année 484. Pline, au Livre 33. nous a transmis le nom du premier, lors qu'il dit, que cinq ans avant la premiére guerre Punique, les Romains commencérent à frapper de la Monnoye d'argent, sous le Consulat de Caïus Fabius. Zonaras, & les Tables Grecques, nous ont fait connoître son Collégue Quintus Ogulnius Gallus.

De Rome l'an 484. Consuls, Q. OGULNIUS GALLUS, & C. FABIUS PICTOR.

entiére. [a] On rapportoit encore du dehors, qu'à Formies, entre Caïete & Minturne, le tonnerre étoit tombé, en tant d'endroits, sur la Ville, que les murailles en avoient été écroulées. Enfin, on ajoûtoit, comme un prodige, que dans la Campanie, proche de



d'Argent.

[a] La Déesse de la Santé, appellée *Salus* par les Romains, & *Hygiæa* par les Grecs, est représentée dans les Médailles, sous la figure d'une femme assise près d'un Autel entouré d'un Serpent, à qui elle présente à boire, dans une coupe. Elle passoit pour être fille d'Esculape, dont le Serpent est le symbole. Le Paganisme adressoit souvent des vœux à l'une & l'autre Divinité. C'est dans ce sens que Térence fait dire à un de ses Personnages, dans la troisiême scêne de l'acte troisiême de l'Hecyre :

Male metuo ne Philumenæ magis morbus ingravescat,
Quod te Æsculapi, & te SALVS, *ne quid hujus sit oro.*

Le Serpent est attribué à la Déesse, ou parce qu'il représente Esculape le Dieu de la Médecine, ou parce que cet animal semble rajeunir tous les ans, en se dépoüillant de sa peau, pour en reprendre une nouvelle, ou enfin parce que la chair du Serpent est d'un grand usage dans la Médecine, contre plusieurs maladies. Le Temple de la Déesse *Salus*, étoit situé dans le voisinage de la porte Colline, qui, pour cette raison fut nommée *Porta Salutaris*, au rapport de Festus. La Patére que la Divinité tient en main, étoit un vase destiné aux libations, & aux sacrifices. Par là, on a peut-être voulu marquer, que la santé est un présent du Ciel. Quelques Antiquaires ont conjecturé, que par cette coupe, le dessein avoit été de représenter une potion médicinale. Sur quantité d'autres Médailles frappées en l'honneur des Empereurs, & des Impératrices, on retrouve le nom de la Déesse *Salus*, avec ces diverses légendes. SALVS PVBLICA. SALVS REIPVBLICÆ. SALVS AVGVSTI. Le revers que nous donnons ici, est d'une Médaille de l'Empereur Maximin.

De Rome l'an 484. Consuls, Q. OGULNIUS GALLUS, & C. FABIUS PICTOR.

Cales, & du Mont Massic, tout à coup dans la plaine, la terre s'étoit ouverte, qu'il en étoit sorti des feux soûterrains, que l'incendie avoit duré pendant trois jours & trois nuits, qu'il avoit consumé les moissons & les arbres, & que cinq arpens de terre avoient été réduits en une cendre stérile. Il est étonnant, que les Romains, superstitieux comme ils étoient, n'ayent pas suspendu toutes leurs entreprises, durant un tems marqué par de si funestes présages; mais les Picentes restoient à conquérir.

Cette Nation étoit considérable, par l'étenduë de Païs qu'elle occupoit. On dit que les [a] Peuples du Picénum étoient Sabins d'origine. Comme la Sabinie se trouva surchargée d'un trop grand nombre d'Habitants, un essain en sortit, pour aller chercher fortune ailleurs. Ceux-ci entrérent dans le beau Païs, qui s'étend depuis l'Æsis, [b] jusqu'au Fleuve [c] Aterne. Là, dit-on, tandis qu'ils songent à s'emparer [d] d'Asculum,

a Nous avons dêja parlé de la contrée des Picentes, ou du Picénum, dans le quatriême volume de nôtre Histoire. C'est ce Païs qui fait aujourd'hui une partie de la Marche d'Ancone, & de l'Abbruſſe Ultérieure. Quelques Auteurs, dont parle Festus, veulent que les Picentes ayent été originaires de l'Illyrie. Les anciens Géographes ajoûtoient au Picénum trois autres cantons; à sçavoir *Ager Palmensis*, ou le Territoire d'Ascoli, depuis le Fleuve *Tronto*, jusqu'au Fleuve *Salinelli*, selon la conjecture de Cluvier, l'*Ager Prætutianus*, ou le Païs situé autour de *Teramo*, & l'*Ager Hadrianus*, ou les environs de la Ville d'*Atri*. Strabon, & Florus ont parlé, avec avantage, du Picénum, & de la fertilité de son terroir.

b L'Æsis connu présentement sous le nom de *Fiumesino Fiume*, séparoit l'Umbrie du Picénum.

c Le Fleuve Aterne, dês le siécle de Paul Diacre, avoit perdu son ancien nom, pour prendre celui de *Piscaria*, ou de *Pescara*, comme on l'appelle encore aujourd'hui.

d La Ville d'*Asculum*, aujourd'hui *Ascoli*, fut surnommée *Picénum*, pour la distinguer d'une autre du même nom, que les anciens Auteurs ont appellée *Asculum Apulum*. Strabon, au Livre cinquiême, assure, qu'*Asculum Picé-*

& à en faire la Capitale de leur nouvelle domination, un Pivert, oiseau respecté parmi les Sabins, vint se percher sur leurs Enseignes. Ils le prirent pour Picus, cet ancien Roy des Aborigénes, qu'on disoit fils de Saturne, & que plusieurs Peuples d'Italie honoroient comme un Dieu. Ce hazard, qu'ils regardérent comme une faveur du Dieu, leur fit donner le nom de Picus, à la région où ils s'établirent, & depuis, ils se firent appeller Picentes. Cette transmigration au reste, s'étoit faite long-tems avant la fondation de Rome, & la tradition du Pivert, étoit née dans les tems fabuleux. Depuis que la République s'étoit accruë par des victoires, les Picentes n'avoient point eu de démêlés avec elle. Peut-être même, qu'alors l'ambition seule des Romains leur fit regarder ces Peuples comme coupables, ou qu'ils leur firent un crime de leur liberté. Tout le reste de l'Italie Orientale, hors les Picentes & les Sallentins, étoit assujetti à la République. C'étoit pour Rome deux légéres conquêtes à tenter. Les Consuls Fabius & Ogulnius, eurent ordre de marcher ensemble à la double expédition, & de commençer par asservir les Picentes. On ne peut assurer, que les armées Romaines entrérent, dês-lors, dans le Picénum, & qu'elles y firent des hostilités. Si cette guerre commença sous Ogulnius, & sous son Collégue, du moins ils n'eurent pas le bonheur de l'achever. Un événement nouveau les rappella ailleurs, & les deux armées

De Rome l'an 484.
Consuls, Q. OGULNIUS GALLUS, & C. FABIUS PICTOR.
Stephanus in Geographia.

Eutropius l. 2.

num, étoit la plus forte & la plus considérable de toute la contrée. Selon le même Géographe, une chaîne de montagnes la bordoit de toutes parts, & la rendoit presque inaccessible. Cette Ville eut le titre de Colonie Romaine, comme il paroît par quelques anciennes inscriptions. Du tems de Cicéron, elle avoit le rang de Ville Municipale. C'est lui-même, qui nous l'apprend dans son Plaidoyé pour Lucius Sylla.

De Rome l'an 484.
Consuls, Q. Ogulnius Gallus, & C. Fabius Pictor.
Zonaras l. 7.

Consulaires parurent nécessaires, pour étouffer un incendie, qui, ce semble, n'avoit commencé que par une étincelle.

Un certain Lollius, Samnite de naissance, avoit été donné aux Romains, par ses Compatriottes, pour ôtage de leur fidélité. C'étoit, sans doute, un homme distingué dans sa Nation nouvellement assujettie. Lollius s'échappa de Rome, se joignit à une troupe de révoltés, s'empara d'une Place forte du Samnium, & fit des brigandages dans tout le Païs. Les révoltés firent entrer dans leur parti [a] les Cariçins, & firent de leur Ville un azile, & un magazin, où ils transportérent leurs rapines. Les Romains connoissoient trop les Samnites, pour leur laisser le tems de cimenter la révolte, & d'accroître leurs forces. Sans tarder, les Consuls y firent marcher leurs troupes. Le Château d'où Lollius partoit, pour se répandre au loin dans les campagnes, ne tint pas contre les armées Romaines. Il n'en fut pas ainsi de la Ville des Cariçins. Je crois pour moi, que son nom fut Carentum, Place située dans le Samnium, au voisinage des [b] Frentans.

[a] La Nation des Cariçins, comme l'appelle Zonaras, ou des Caraçins selon Ptolémée, étoit un Peuple du Samnium, ou allié des Samnites. Elle donna son nom à une Place forte, dont le seul Zonaras a fait mention. Il la nomme *Caricium Castellum*.

[b] Strabon, au Livre cinquiême de sa Géographie, compte les Frentans parmi les Nations Samnites. Leur Païs s'étendoit à l'Occident, jusqu'à celui des Peligniens, & des Marruçins ; à l'Orient, & au Septentrion, il étoit borné par la Mer Hadriatique. Le Fleuve *Frento*, aujourd'hui *Fortore*, & l'Apulie le terminoient au Midi. Les Romains, après s'être rendu maîtres de cette contrée, la resserrérent dans des bornes plus étroites, de sorte qu'elle eut alors pour limites le *Biferno*, anciennement *Tifernus Fluvius*. C'est ainsi qu'on doit concilier Pline avec lui-même, lorsqu'il termine le Territoire des Frentans, tantôt aux rives du *Fortore*, tantôt à celles du *Biferno*. Cette Nation habitoit la Province de l'Italie Orientale, qui fait présente-

Quoiqu'il en ſoit, la réſiſtance des Cariçins fut vive, & les Romains penſérent y échoüer. Les Conſuls en formérent le ſiége; mais leur ſoin principal fut de ſe ménager des intelligences dans la Ville. A la faveur donc de quelques transfuges, qu'ils gagnérent, ils y firent entrer leurs troupes, durant une nuit nébuleuſe. Les aſſiégeants ſurpris ſe recüeillirent, & firent tête à l'ennemi. Alors ſe donna un rude combat, qu'un accident ſubit penſa rendre funeſte aux aſſiégeants. Au plus fort de la mêlée, la nége tomba, tout à coup, à gros flocons, & un nuage qui couvrit la Lune, redoubla les ténébres de la nuit. Les Romains, qui ne connoiſſoient point les chemins de la Ville, & qui ne purent diſtinguer les amis d'avec les ennemis, perdirent bien de leurs Légionnaires. Le déſordre & la confuſion les firent périr. Ils étoient prêts de quitter priſe, avec péril, lorſque le nuage ſe diſſipa, & que la Lune reparut. La valeur des Romains reprit le deſſus. La Ville fut priſe & ſaccagée.

De Rome l'an 484. Conſuls, Q. OGULNIUS GALLUS, & C. FABIUS PICTOR.

Il eſt croyable, que les Conſuls auroient Triomphé après leur expédition, ſi la guerre qu'ils avoient finie, n'eût pas été regardée comme une guerre civile. Au lieu d'un Triomphe paſſager, ils ſignalérent eux-mêmes leur victoire, par des monuments plus durables. C'eſt ici un point d'Hiſtoire, qui mérite réfléxion.

Juſqu'au Conſulat de Q. Ogulnius Gallus, & de C. Fabius Pictor, Rome[a] n'avoit point encore vû paroître

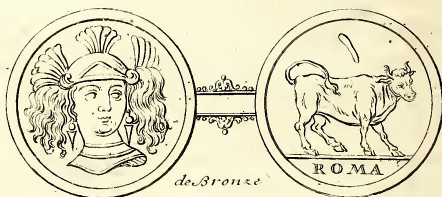
Plinius l. 30 c. 2.

ment partie de l'Abruſſe Citérieure, & de la Capitanata.

[a] On ne prétend pas donner atteinte à l'ancienne tradition, qui faiſoit remonter l'origine de la Monnoye, juſqu'au ſiécle de Janus, & de Saturne. Varron a fait valoir cette opinion, & pluſieurs autres après lui, ſe ſont autoriſés de la double tête de Janus, qu'on voit ſur l'As Romain, pour adopter le même ſentiment. Mais, à dire le vrai, ces premiers tems ſont ſi fabuleux, que le plus ſûr eſt de s'en

De Rome l'an 484. Consuls, Q. OGULNIUS GALLUS, & C. FABIUS PICTOR.

d'autre monnoye dans le commerce, que des piéces d'airain. Depuis le Roy Servius Tullius, le coin dont on frappoit le bronze monnoyé, ne représentoit guére que des animaux domestiques, [a] un Taureau, un Bellier, & un Verrat. La pauvreté de Rome ne permettoit pas encore à ses Citoyens, de fabriquer des piéces d'argent. Depuis la reddition de Tarente, & la conquête du Samnium, l'opulence de la République étoit augmentée, & des brigandages de Lollius, transportés du Païs des Cariçins à Rome, son trésor se trouvoit rempli d'argent [b] en barre, qui n'étoit d'au-



tenir à ce que nous apprenons de Pline, Livre 33. ch. 3. que le Roy Servius Tullius, fut le premier qui fit battre de la Monnoye de cuivre: *Servius Rex primus signavit æs. Antea rudi usos Romæ Timæus tradit.*

a Peut-être Servius Tullius s'étoit-il conformé à la maniére des Athéniens, qui dans leur ancienne Monnoye, représentérent la figure d'un bœuf, comme nous l'apprenons de Pollux. Pour cette raison, la piéce de Monnoye marquée à ce coin, étoit appellée, dit ce dernier Auteur du nom même de l'Animal, dont elle portoit l'empreinte. Le tems nous a conservé de ces anciennes piéces de cuivre, ou d'un côté est la tête de Rome, avec des pannaches, & de l'autre, un bœuf, avec cette inscription ROMA. De là, dit Pline, le nom de *pecunia*, pour signifier la Monnoye. *Signata est nota pecudum, unde & pecunia appellata.*

b Il est certain, qu'outre l'argent monnoyé, les Romains conservoient dans leur trésor de l'argent, & de l'or en lingots, qu'ils appelloient *Lateres*, parce que ces masses avoient la forme d'une bricque, comme on peut voir dans Nonnius Marcellus, au chapitre second sur le mot *Later*. Et au chapitre douziéme, où il cite, à ce sujet, l'autorité de Varron.

cun uſage pour le Public. Les Conſuls s'aviſérent donc, de le mettre en œuvre, & de l'introduire dans le commerce. Ils choiſirent un lieu pour fondre l'argent, & pour le faire frapper. Le Temple de Junon, ſitué ſur le Capitole, parut propre pour la nouvelle entrepriſe. A Rome, on donnoit à cette Déeſſe le nom de *Moneta*, du mot *Monere*, parce qu'on étoit perſuadé, qu'elle avoit donné aux Romains divers avis ſalutaires. Si l'on en croyoit un Ecrivain Grec, depuis peu, dans les guerres contre Pyrrhus, la ſtatuë de Junon interrogée ſur l'épuiſement du tréſor de la République, avoit répondu, *que les finances ne manqueroient point aux Romains, tandis qu'ils joindroient la juſtice à la valeur.* [a] Quoiqu'il en ſoit de ce récit, qui paroît fabuleux, Junon s'appelloit *Moneta*, avant ce dernier conſeil de la Déeſſe. Du lieu donc, où l'on fabriqua les premiéres piéces d'argent à Rome, on les appella *Moneta*, d'où nous avons pris, en François, le nom de *monnoye*. [b] Cette nouvelle fabrique ne ſe ſentit point

De Rome l'an 484.
Conſuls, Q. OGULNIUS GALLUS, & C. FABIUS PICTOR.

Suidas verbo Μωνῆτα.

a Cicéron au Livre de la Divination, dit que Junon fut appellée *Moneta*, à *Monendo*, parce que peu de tems avant la priſe de Rome, cette Déeſſe avoit averti les Romains de ſacrifier, en ſon honneur, une truye pleine, pour faire ceſſer un tremblement de terre, qui répandit alors la conſternation dans la Ville. Voyés ce que nous avons dit, à ce ſujet, dans le quatriême volume de nôtre Hiſtoire Livre 15. page 356.

b Nous retrouvons les monnoyes Romaines, dans les Médailles d'or, d'argent, & de bronze, ou de cuivre, qui enrichiſſent les cabinets des Curieux, & que l'on déterre tous les jours dans les différentes contrées, où Rome étendit ſa domination. Quelques-uns, il eſt vrai, ont prétendu, qu'entre ces Médailles antiques, les unes étoient ſemblables à nos jettons, ou à ces monuments publics, deſtinés à conſerver le nom des hommes illuſtres, & à tranſmettre à la poſtérité, la mémoire de certains événements ſinguliers. Ils ont pris les autres, qui portent le nom des Villes, des Provinces, & des Colonies Romaines, comme la marque du Tribut, que la République impoſoit aux Nations ſoumiſes, ou que les Peuples offroient libéralement, en forme de don gratuit. Mais pour

De Rome l'an 484. Consuls, Q. OGULNIUS GALLUS, & C. FABIUS PICTOR.

de l'ancienne grossiéreté des Romains. Au lieu d'animaux, ils représentérent sur leurs espéces d'argent, des

être convaincu, que cette derniére opinion est absolument insoûtenable, il suffit de faire les réfléxions suivantes.

1. Il est constant, que l'usage de la monnoye, depuis son établissement, s'est perpétué, sans aucune interruption, parmi les Grecs, les Romains, & les autres Nations civilisées. Il n'est pas moins sûr, que dans tous les siécles, on a frappé, sans comparaison, une bien plus grande quantité de piéces de monnoye, que de jettons, ou de simples Médailles, qui n'avoient point cours dans le commerce. Par quel hazard seroit-il donc arrivé, que ces Médailles, qu'il plaît à quelques Modernes de comparer à nos jettons, fussent parvenuës jusqu'à nous, & que de tant de monnoyes de toutes les sortes, multipliées presqu'à l'infini, aucune ne fût échappée du naufrage des tems?

2. Ce qui prouve invinciblement que les Médailles, qui nous restent de la République Romaine, soit en argent, soit en bronze, soit en or, étoient autant de monnoyes courantes, c'est que plusieurs portent la marque indubitable de leur valeur. Par exemple, le X. le Q. & le IIS. annonçent qu'elles valoient, ou un Denier, ou un Quinaire, ou un Sesterce. Le nombre o. oo. ooo. oooo. qu'on apperçoit dans quelques Médailles de cuivre, en déterminoit le poids, à une once, à deux onces, à trois onces, à quatre onces, &c. Ce que nous disons ici des Médailles Consulaires, doit aussi s'entendre des Médailles Impériales. Quoique ces marques ne se trouvent point dans les derniéres, qui furent frappées sous l'Empire des Césars, cependant la matiére, la forme, & l'empreinte du métal en fixoit la valeur.

3. Sans entrer dans le détail des preuves solides, que Patin, Savot, & les plus célébres Antiquaires ont employées, contre ceux qui pensoient, que les Médailles, n'ont pas été de vrayes monnoyes, il suffit de réduire les défenseurs de cette opinion, à nous prouver une chose naturellement impossible; à sçavoir, que par un miracle des plus inconcevables, toutes les monnoyes se sont perduës dans les entrailles de la terre, tandis que les Médailles se sont offertes d'elles-mêmes à nos recherches.

4. On ne peut dire raisonnablement, pour établir l'opinion contraire, que les Princes, se seroient tenus déshonorés, si leurs images avoient été gravées sur des piéces de monnoye, qui avoient cours parmi le Peuple. C'est une vision d'Erizzo, dans son *Discorso sopra le Medaglie*. Il a beau dire, que les images des Rois, & des Empereurs, passoient, dans le Paganisme, pour sacrées & inviolables, ou plûtôt pour autant de Divinités, & que, dans cette supposition, il ne convenoit pas à la Majésté du Souverain, de les exposer à la discrétion de la plus vile populace. Que prouve-t'il autre chose par ce raisonnement, sinon que la licence des faux Monnoyeurs, étoit un attentat, & un sacrilége digne du dernier supplice? Certainement, on

actions

actions héroïques, exprimées par des ſymboles ingenieux. Peut-être que les deux Conſuls, qui en furent

De Rome l'an 484.
Conſuls, Q. OGULNIUS GALLUS, & C. FABIUS PICTOR.

ne peut révoquer en doute, que les Médailles Dariques, & les Philippes furent de véritables monnoyes. Quoique les premiéres portaſſent l'empreinte de Darius, & les ſecondes, celle de Philippe Nous ne rapporterons point ici ce que dit Artémidore, du ſonge d'un certain Stratonicus, qui s'étant imaginé, pendant ſon ſommeil, avoir foulé aux piés la perſonne même du Roy, s'apperçut, après ſon réveil, qu'il avoit marché ſur une piéce de monnoye, où étoit gravée la figure du Prince. Nous mettons au même rang, le témoignage de Cedrenus, & d'Iſidore, qui empruntent l'étymologie de *Nummus*, du Roy Numa, parce qu'il fit graver, ſur la monnoye, ſon nom & ſon image. Les Hiſtoriens de Rome nous fourniſſent, en faveur du ſentiment que nous embraſſons, des preuves plus déciſives. Dion nous apprend, que par autorité du Sénat, les Monnoyes Romaines eurent pour empreinte, la tête de Jules Céſar. Suétone aſſûre, que, ſous le Regne d'Auguſte, les eſpéces courantes, repréſentoient, d'une part, ce Prince en portrait, & de l'autre le Capricorne, comme le ſigne de ſon aſçendant, parce que, ſur la foi d'un Aſtrologue, il s'étoit perſuadé, que cette conſtellation lui avoit annoncé l'Empire. Nous avons encore des Médailles, où ce ſigne paroît d'un côté, & Auguſte de l'autre. Les ſaints Evangéliſtes ſont, ſur cela, des témoins, qu'on ne peut récuſer. Selon leur témoignage, l'argent de tribut, que payoient les Juifs aux Romains, avoit pour type l'image de l'Empereur. Enfin, tous les Hiſtoriens du haut & du bas Empire, s'uniſſent pour atteſter la même choſe, dans mille endroits de leurs Hiſtoires. Caſſiodore, qui conſidéroit cette coûtume ſi ancienne & ſi autoriſée, dans ſa premiére inſtitution, la regardoit comme le chef-d'œuvre de la prudence, & de la politique. *O magna inventa prudentum! ô laudabilia inſtituta majorum, ut & imago principum, ſubjectos videretur paſcere, per commercium, quorum conſilia non deſinunt invigilare pro ſalute cunctorum! Lib. 6. Ep. 7.* Ariſtote dans ſon Traité *de Politique*, avoit parlé dans le même ſens, lors qu'il avoit dit, que le Prince, en faiſant graver ſon portrait ſur la monnoye, ſe donnoit, en quelque ſorte, pour garant, qu'elle étoit de poids, & de bon alloy. Il ajoûte, en même-tems, qu'on ne pouvoit trouver un moyen plus ſûr, pour tenir en reſpect les faux Monnoyeurs; parce qu'alors l'altération des eſpéces, devenoit une inſulte faite à la perſonne du Souverain, dans ſon image. Delà, les titres auguſtes de DIVA MONETA, & de MONETA SALUTARIS. Dans une Médaille de Dioclétien, la Monnoye eſt repréſentée, ſous la figure d'une Divinité, avec ces mots, SACRA MONETA. La corne d'abondance, qu'elle tient d'une main, déſigne que la circulation de l'argent eſt l'ame du commerce, & de l'abondance. La balance, que la Déeſſe a dans l'autre main, marque la juſte proportion des eſpéces entre elles, pour en aſſûrer la valeur, ou plû-

De Rome l'an 484. Consuls, Q. OGULNIUS GALLUS, & C. FABIUS PICTOR.

les premiers auteurs, avoient rapporté d'Egypte, où ils étoient allés l'un & l'autre en Ambassade, du goût



d'Argent

tôt, c'est un symbole de la bonne foi, qui doit présider à la fonte, & à la distribution des monnoyes. Aussi, les images des Empereurs étoient en si grande vénération qu'on leur rendoit des honneurs presque divins. C'est conformément à ce principe, que l'on lit dans Cassiodore, ces paroles du Roy Theodoric : *Omnino monetæ debet integritas quæri, ubi & vultus noster imprimitur, & generalis utilitas invenitur. Quidnam erit tutum, si in nostrâ peccetur effigie, & quam subjectus venerari debet, manu sacrilega violare festinet?* Pour la même raison, quelques Interprétes de l'Ecriture-Sainte, ont entendu ces paroles de S. Paul, *idolorum servitus*, d'un attachement immodéré à l'or, & à l'argent.

5. On convient cependant, que les Médaillons n'ont jamais servi de monnoyes. L'épaisseur du relief, & la grandeur du volume en eussent rendu l'usage trop incommode. On les frappoit comme des monuments publics, qui se distribuoient au Peuple, & aux Etrangers, dans l'appareil des Jeux, & des Triomphes, dans les cérémonies publiques, &c. En effet, la plûpart des médaillons représentent, sur le revers, des Jeux, des Triomphes, des édifices, ou quelque action d'éclat. C'est de cette espéce de Médaille, qu'il faut entendre ce que Suétone a dit d'Auguste, que, pendant les Saturnales, cet Empereur faisoit présent, à ceux qui avoient part à ses bonnes graces, de ces sortes de monuments. *Nummos omnis notæ, etiam veteres regios, & peregrinos.*

6. Nous avons dêja remarqué, que les monnoyes, qui eurent cours à Rome, avant Servius Tullius, ne furent que de cuivre brute ; qu'ensuite ce Roy fit imprimer sur le métal, des figures d'animaux, comme d'un Bœuf, d'un Belier, & d'un Verrat. Il paroît que les Romains ne mirent point d'autre empreinte à leur monnoye, jusqu'à cette année de la fondation de Rome 484. qu'ils commencérent à frapper de la monnoye d'argent. Alors la tête de Rome, & celles des Divinités prirent la place des anciens types. Les revers figurérent des Victoires, & des chars attelés de deux, ou de quatre chevaux. Delà, les noms de *Victoriati*,

pour ces sortes de Hiéroglyphes. C'étoit autant d'énigmes, qu'il falloit deviner, non-seulement par rap-

De Rome l'an 484. Consuls, Q. OGULNIUS GALLUS, & C. FABIUS PICTOR.

de Bigati, & de *Quadrigati*, que les anciens Auteurs donnérent à ces piéces de monnoye : *Nota argenti fuere Bigæ, atque Quadrigæ, & inde Bigati, Quadrigatique. Plin. lib. 33. cap. 3.* Tacite compte parmi les anciennes espéces, celles qui furent marquées d'une scie, ou plûtôt dont le contour étoit dentelé. Pour cette raison, elles furent appellées *Serrati Nummi...... pecuniam probant veterem, & diu notam, Serratos Bigatosque.* C'est ainsi que dans les premiers siécles, on donna la dénomination de *Nummi Ratiti*, aux espéces courantes, qui représentoient, ou un vaisseau, ou la prouë d'un vaisseau. Bien-tôt après les Monétaires, c'est-à-dire, les Magistrats qui avoient la direction de la monnoye, y firent graver leurs noms, leurs qualités, & les plus illustres monuments de leurs familles. De sorte qu'on vit les Médailles chargées des marques de la Magistrature, du Sacerdoce, & des Triomphes de leurs ancêtres. L'or, l'argent, & le bronze devinrent dépositaires des grands événements, & de tout ce que l'ambition, & la flatterie furent capables d'imaginer, dans les tems de servitude, pour immortaliser la mémoire des Princes, & la reconnoissance de leurs sujets.

7. Parmi les monnoyes anciennes, on doit comprendre même certaines Médailles de plomb. Je sçai, que plusieurs Antiquaires ne s'accordent pas sur cet article. Mais que répondront-ils aux Auteurs anciens, qui font une mention expresse de ces Médailles? Que pourront-ils opposer à cet endroit du *Trinummus* de Plaute ?

——— Ei ne aurum crederem ?
Cui, si capitis res siet, nummum
numquam credam plumbeum.

C'est-à-dire. Quoi je lui confierois des piéces d'or ? Moi, qui ne voudrois pas même lui confier, une monnoye de plomb. Le témoignage de Martial n'est pas moins décisif en cette matiére: *Centum merebor plumbeos die toto.* 10. 74. Plaute, que nous venons de citer, en parlant d'une personne réduite à la derniére pauvreté, dit, qu'elle a, pour tout bien, la valeur d'une monnoye de plomb : *Cui homini hodie peculi nummus non est, nisi plumbeus. Casin.* 3. Peut-être prétendra-t'on que ces petites monnoyes, que les Anciens appelloient *Nummi plumbei*, n'étoient rien autre chose, que des Médailles de cuivre allié avec du plomb. Mais Savot leur prouvera, que cet alliage ne se trouve, que vers le tems de Septime Sévére. Il ajoûtera, que dans l'essai qu'il a fait des Médailles les plus antiques, il ne s'est trouvé aucun grain de plomb. Or les Ecrivains, dont on vient de produire l'autorité, étoient fort antérieurs au siécle de Septime Sévére.

8. Ce qui prouve invinciblement, que les Médailles, qui nous restent, n'étoient pas de simples jettons, c'est qu'on y apperçoit souvent des contremarques, comme sur les monnoyes, dont on au-

De Rome l'an 484. Consuls, Q. Ogulnius Gallus, & C. Fabius Pictor.

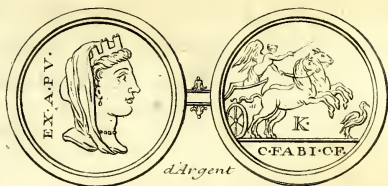
port aux figures qu'on y voyoit tracées; mais aussi par rapport aux inscriptions, souvent en lettres initiales, qui donnent encore aujourd'hui la torture aux Antiquaires. Il est vrai-semblable que, dans ces premiers tems, les Consuls se chargérent eux-mêmes de conduire la monnoye, & qu'ils s'associérent deux Sénateurs pour présider, avec eux, à l'ouvrage. Dans la suite, les Chefs de la République furent délivrés de ce soin, & l'on donna, selon les tems, [a] à deux, à trois, ou

gmente, ou dont on diminuë la valeur. Au reste, on doit ici remarquer, en passant, qu'il ne fut permis à aucun des Magistrats de Rome, de faire graver leur image sur la monnoye. Cette prérogative ne commença d'être accordée, qu'à Jule César, par un Décret exprês du Sénat. Elle passa ensuite aux Empereurs de Rome, qui lui succédérent, comme un droit inséparable de l'autorité Souveraine. Il est bien vrai, que dans les Médailles Consulaires, on trouve la tête de plusieurs grands hommes, qui eurent part au Gouvernement de la République, par exemple, celles de Scipion, de Métellus, de Régulus, de Caldus. Mais elles ne furent point gravées de leur vivant. Ce fut l'ouvrage de quelques-uns de leurs descendants, qui, en qualité de Monétaires, firent frapper ces monnoyes, pour rappeller le nom de leurs ancêtres, & la Noblesse de leur Maison. Nous disons la même chose des Médailles, qui portent une tête de Romulus, & des autres Rois de Rome. Le seul Marcus Brutus, au rapport de Plutarque, s'arrogea, de sa propre autorité, le droit de faire graver son portrait, sur les piéces de monnoye, qu'il distribuoit à ses Soldats, pendant la guerre qu'il eut à soûtenir contre Marc-Antoine.

[a] Les Auteurs anciens parlent de ces Magistrats, sous le nom *de Trium-viri, de Quatuor-vir, de Quinque-viri Monetales, æris, argenti, auri Flatores.* C'est ainsi que les appelle le Jurisconsulte Pomponius, au Livre second *de origine juris.* Les Médailles représentent ainsi la fonction de ces Magistrats. IIIVIR. A.A.A. F.F. c'est-à-dire, *Triumvir, Auro, Argento, Ære, flando, feriundo.* Ces Commissaires Délégués, ou par les Consuls, ou par le Peuple, en qualité d'Inspecteurs, pour faire fondre, & frapper la monnoye, sont aussi désignés, sur quelques Médailles, par le titre de CVR. X FL. qu'on explique par ces termes Latins, *curatores denariorum flandorum.* On nomma de la sorte, les personnes commises à la direction de la monnoye, jusqu'à la création des Triumvirs Monétaires, qui furent établis, selon Pomponius, avant la premiére guerre de Carthage, ou un peu avant le siécle de Cicéron, selon quelques autres. Sous Jules César, ces Magistrats eurent le nom de *Quatuor-viri Moneta-*

à quatre Monétaires, la présidence sur la fabrique des monnoyes. Il nous reste encore, dit-on, grand nombre de ces Médailles d'argent, qui portent le nom [a] d'Ogul-

De Rome l'an 484.
Consuls, Q. OGULNIUS GALLUS, & C. FABIUS PICTOR.



d'Argent

les, parce qu'il en ajoûta un quatriême aux trois premiers.

[a] Parmi les Médailles de la Famille Fabia, une, sur tout, paroît être des premiéres, qui ayent été frappées à Rome, l'année même que l'on fabriqua de la monnoye d'argent. La tête de la Médaille, est une Cybele couronnée de tours, telle que les Marbres antiques la représentent communément. La légende est conçûë en cette maniére EX. A. PV. c'est-à-dire, EX ARGENTO PUBLICO, pour faire entendre, que l'argent en masse déposé dans le trésor public, fut alors mis en œuvre, pour en faire des piéces de monnoye, qui eussent cours dans le commerce. Sur le revers, est le nom de Caïus Fabius, & une Victoire, qui conduit un char traîné par deux chevaux. C'est une allusion aux Jeux du Cirque, dont la pompe étoit toujours terminée par les courses de chars, selon la remarque expresse de Denys d'Halicarnasse. Car il ne faut pas croire, que ces chars, à deux, à trois, & à quatre chevaux, fussent toujours autant de symboles des victoires remportées, ou des triomphes accordés aux Consuls Romains, dont les Médailles portent le nom. Les honneurs du grand triomphe n'étoient déférés, qu'aux conquérans, ou à ceux dont les exploits avoient procuré de grands avantages à la République. Aussi une telle distinction ne s'obtenoit que rarement, & avec des précautions infinies. Cependant rien de plus commun, que ces chars, dans les familles Consulaires. Les revers de leurs Médailles en sont presque tous chargés. D'ailleurs, si l'on en croit Florus, les chars des Triomphateurs, étoient ordinairement attelés à quatre chevaux, au lieu que, le plus souvent, on n'en voit que deux, ou trois sur les anciennes monnoyes Romaines, qui furent frappées du tems de la République. Ainsi les Médailles frappées à ce coin, ne désignent, pour la plûpart, que les Jeux du Cirque, dont les Magistrats Inspecteurs de la Monnoye, avoient donné le spectacle au Peuple, pendant l'année de leur Edilité. Pour revenir à la Médaille, où est inscrit le nom

De Rome l'an 484.
Consuls, Q. Ogulnius Gallus, & C. Fabius Pictor.

nius, & de C. Fabius. Quoiqu'on en dise, elles pourroient bien être des premiéres, qu'on ait frappées à Rome de cette espéce. Par là, les deux Consuls, qui ne triomphérent point, furent dédommagés de l'honneur du triomphe, qu'on ne put leur déférer. Les nouvelles piéces d'argent furent apprétiées à dix *as* d'airain. Pour cela, on les appella deniers, [a] *denarii*, & l'on ne manqua gué-

Plinius l. 33. c. 3.

du Consul Caïus Fabius, le sçavant Annaliste Vinandus Pighius, a conjecturé, que la République mit à profit les présents du Roy Ptolémée, dont nous avons parlé ci-devant, pour en faire de l'argent monnoyé. Il appuye sa conjecture, sur les symboles exprimés dans la Médaille, dont il est ici question. Selon lui Aléxandrie Capitale de l'Egypte, est désignée sous la figure d'une femme couronnée de tours, symbole assés ordinaire des Villes murées. Le même Auteur prend l'oiseau, qui paroît sur le revers, pour l'*Ibis*, animal qui naît en Egypte, & qui dévore les serpents. Les Egyptiens employoient la figure de cet oiseau parmi leurs Hiéroglyphes. A dire le vrai, ce sont là de ces explications arbitraires, qu'on peut adopter, ou rejetter sans conséquence. D'autres ont crû reconnoître sur le revers, cette sorte d'oiseau de proye, que les Latins appellent *Buteo*. Par là, disent-ils, le Monétaire a prétendu faire allusion à une des branches de la Famille Fabia, qui étoit distinguée des autres, par le surnom de *Buteo*.

[a] Il est difficile de déterminer bien au juste, la valeur, & le poids du denier Romain. Ce qu'il y a de plus certain, est que, selon le témoignage de tous les Auteurs anciens, cette piéce de monnoye valoit primordialemeut dix As, ou dix livres d'airain monnoyé, qui réduites en douziêmes, donnent 120. onces Romaines. En supposant donc la proportion de l'argent au cuivre la plus grande qu'elle puisse être; c'est-à-dire, comme un est à six-vingt, il est manifeste que le denier Romain devoit peser une once, avant les réductions qui en furent faites, dans les différents siécles de la République, & de l'Empire. On ne peut donner moins à un denier d'argent, qui équivaloit à dix livres d'airain, sur tout pour peu que l'on considére, que le rapport de ces deux métaux, entre eux, est aujourd'hui encore fort au-dessous de celui, que nous venons de supposer. Varron, dans son 4. Livre de *Lingua Latina*, nous fournit sur cela une preuve, sans replique. Cet Auteur, le plus sçavant des Romains, & le mieux instruit sur les antiquités de sa Nation, distingue trois sortes de monnoye d'argent, inférieures au denier Romain. Il appelle l'une *Libella*, c'étoit la dixiême partie du denier. Il donne à la seconde le nom de *sembella*. Ainsi nommoit-il une petite monnoye, qui valoit la moitié de la precédente, & la vingtiême par-

re d'y inſcrire la lettre numerale X. pour en faire connoître la valeur. D'argent encore, on fabriqua dês-

De Rome l'an 484.
Conſuls, Q. OGULNIUS GALLUS, & C. FABIUS PICTOR.



tie du denier. Enfin, l'eſpéce d'argent la plus baſſe eſt déſignée, dans le même Auteur, par le mot Latin *Teruncius*. Cette petite piéce de monnoye étoit l'équivalent de trois onces de cuivre, quatriême partie de l'As d'une livre Romaine, ou de douze onces. Le paſſage de Varron eſt conçû en ces termes. *Nummi denarii decuma* LIBELLA, *quod libram pondo As valebat, & erat ex argento parva.* SEMBELLA, *quod ſit libellæ dimidium, quod ſemis aſſis.* TERUNCIUS *à tribus unciis, ſembellæ quod valet dimidium, & eſt quarta pars, ſicut quadrans aſſis.* Voilà donc trois piéces d'argent, dont l'une n'étoit eſtimée que ſur le pié de douze onces de cuivre, dixiéme partie de la valeur du denier d'argent, l'autre n'en repréſentoit que la vingtiême partie, ou la moitié de l'As d'une livre, & la troiſiême ne contenoit, dans ſon eſpéce, que la quarantiême partie du denier Romain, ou la quantité d'argent, qui répondoit à trois onces d'airain monnoyé. S'il étoit vrai, comme l'ont prétendu quelques Antiquaires, que le denier eût été fixé, ſans aucune variation, à la ſeptiême, & même, ſelon d'autres, à la huitiême partie d'une once d'argent, il faudroit abſolument s'inſcrire en faux contre l'autorité de Varron, & récuſer ſon témoignage. Autrement, il ne ſera pas poſſible de s'imaginer, que jamais on eût pû fabriquer à Rome une monnoye ſi petite, que ſon volume n'eût pas excédé le poids d'un grain & demi, ou environ. Tel auroit été le TERUNCIUS, comparé avec un denier d'argent, réduit au poids de ſoixante-trois grains, huitiême partie d'une once Romaine, ou de cinq cents quatre grains. Ce qui ſans doute, n'a pas la plus légére ombre de vraiſemblance. Au reſte, cette ſousdiviſion du denier Romain en trois différentes eſpéces, n'eut lieu que dans des tems fort antérieurs au ſiécle de Varron. Il en parle de maniére, à faire croire, qu'avant lui, elles n'éxiſtoient plus, ou du moins qu'elles avoient ceſſé d'avoir cours dans le commerce, principalement lorſque le denier Romain eut été réduit au poids de la drachme Attique. Pline met une entiére égalité entre l'un & l'autre. C'eſt ainſi qu'il s'en explique, au Livre 21. chapitre 34. *Drachma Attica de-*

De Rome l'an 484. Consuls, Q. OGULNIUS GALLUS, & C. FABIUS PICTOR.

lors, des Quinaires, *Quinarii*, & des Sesterces *Sestertii.* Le prix du Quinaire fut de cinq *As* d'airain, & sa mar- *narii argentei habet pondus.* De sorte que cet Ecrivain prend souvent ces deux piéces de monnoye, l'Attique, & la Romaine, l'une pour l'autre. A voir la différence, qui se trouve dans les Médailles d'argent, soit Consulaires, soit Impériales, marquées au même titre que le denier Romain, il est évident, que cette derniére espéce fut sujette à bien des changements, & qu'elle souffrit, dans la suite, plusieurs décris, depuis l'année 484. qu'elle reçut sa premiére forme. Ces variations dans le poids du denier, ont fait dire aux Ecrivains anciens, & modernes, que le denier d'argent, étoit à la drachme Attique, tantôt, comme quatre est à trois, tantôt, comme huit est à sept, & c'est la proportion qu'on avouë plus communément, par rapport aux Médailles Consulaires. La plûpart conviennent, que celles qui portent la marque X. affectée aux deniers Romains, avoient chacune le poids d'une drachme Attique, & une septiême partie. Priscien ne compte que six deniers, pour égaler la douziême partie d'une livre Romaine. Il dit, que le denier pesoit 96. grains, il n'en donne que 72. à la drachme. Celsus cependant, & le plus grand nombre, assûrent, que sept deniers Romains valoient huit drachmes Attiques, c'est-à-dire, que de celles-ci il en falloit huit à l'once, au lieu que des premiers, sept suffisoient, pour donner la même quantité. Selon Tite-Live, au Livre 34. le Tétradachme Attique, monnoye d'Athénes, dont le poids étoit d'une demie once, ou de quatre drachmes, avoit la même valeur, que trois deniers Romains. Enfin il est démontré, par le témoignage des Ecrivains les plus judicieux, & par le poids des Médailles, que la taille du denier Romain a été, en divers tems, premiérement, d'un seul denier au moins, & ensuite de deux, de trois, de quatre, de cinq, de six, de sept, & de sept & demi à l'once, jusqu'à ce que, depuis le regne de Néron, il eût été fixé au poids de la drachme Attique. Ainsi parmi ces différentes sortes de deniers, il y en eut qui pesérent autant que la drachme des Grecs, monnoye qui équivaloit à deux drachmes. Nonobstant les augmentations, qui survinrent au denier, selon les besoins, & les circonstances, il conserva toujours sa marque charactéristique, à sçavoir la lettre X. qui souvent est croisée dans les Médailles, d'une ligne transversale, par le milieu. Ce que nous avons dit, au sujet de cette monnoye d'argent, convient également, toutes proportions gardées, & au Quinaire, & au Sesterce. De ces deux espéces, l'une faisoit moitié, & l'autre, la quatriême partie du denier. Les anciens Auteurs font mention du Quinaire, sous le nom de *Victoriatus nummus*, parce que, sur le revers, il portoit d'abord, l'empreinte d'une Victoire représentée, avec différentes attitudes, tantôt à pié, chargée d'une couronne, ou d'un trophée, tantôt dans un char, qu'elle pousse dans la carriére, pour figurer les Jeux du Cirque,

que

que distinctive, outre le poids, fut un V. Le Sesterce ne valut que deux *As* & demi, & cette légére mon-

De Rome l'an 484. Consuls, Q. OGULNIUS GALLUS, & C. FABIUS PICTOR.



quinaire ou victoriat

à la maniére des Grecs, qui employoient divers symboles, pour exprimer sur leurs monnoyes, la pompe des Jeux Olympiques, & des autres Fêtes communes à toute la Gréce. Varron, au Livre 4. *de Linguâ Latinâ*, parle du Quinaire, ou du *Nummus Victoriatus*, en ces termes : *Quam rationem duo ad unum habent, eamdem habent viginti ad decem. In nummis similibus, sic est ad unum victoriatum denarius, sicut ad alterum victoriatum alter denarius.* Le denier, dit-il, est au *Victoriat*, comme deux sont à l'unité, & comme dix sont à vingt. Ce passage est décisif, contre ceux qui ont confondu le *Nummus Victoriatus*, avec le *Nummus Denarius*. Pline, au Livre 33. ch. 31. assûre, que le *Victoriat*, fut originairement une monnoye étrangére, qui passa d'Illyrie à Rome, & que les Marchands firent valoir dans leur trafic. Cet Ecrivain ajoûte, que par une Loi exprès, dont l'Auteur, est appellé Claudius, la République fit frapper des *Victoriats* au même coin, & sur le même modéle. *Qui nunc Victoriatus appellatur, lege Clodiâ percussus est. Ante enim hic Nummus in Illyrico advectus, mercis loco habebatur. Est autem signatus Victoriâ, & inde nomen.* Cette piéce d'argent se reconnoît dans quelques Médailles, à ces deux marques v. & Q. A l'égard du Sesterce, sa valeur fut de deux As & demi, & ensuite de quatre As, lorsque le denier d'argent eut cours dans le commerce, sur le pié de seize As. Ceux-là se trompent donc, qui fixent cette petite monnoye à deux As & demi, sans distinguer les tems, où elle en devoit valoir quatre, à proportion du denier, qui en valoit seize. Pour ne se pas méprendre dans la lecture des Auteurs Latins, & des Historiens de Rome, qui comptent par Sesterces, conformément à la maniére de supputer, qui s'introduisit parmi les Romains, après la fabrique des monnoyes d'argent, il est à propos de remarquer la différence du petit Sesterce; & du grand Sesterce. Le premier étoit exprimé par le substantif masculin *Sestertius*, & ne représentoit que sa valeur intrinseque. Le second se désignoit par le neutre *Sestertium*, & valoit mille petits Sesterces. Ainsi ces termes Latins *duo Sestertia*,

De Rome l'an 484. Consuls, Q. OGULNIUS GALLUS, & C. FABIUS PICTOR.

noye étoit marquée de la sorte HS. Depuis cette époque, les Deniers d'argent frappés, avec art, & dont les



Sestere

decem Sestertia, centum Sestertia, avoient la même force, que ceux-ci, *duo Sestertiûm millia, decem millia Sestertiûm, centum millia Sestertiûm*, deux mille Sesterces, dix mille Sesterces, cent mille Sesterces. Lorsque les nombres étoient pris adverbialement, les grands Sesterces devoient se multiplier par cent. Par exemple, ces expressions Latines *centies Sestertium, decies Sestertiûm*, répondoient à celles-ci, *centies centena Sestertia, decies centena Sestertia,* cent fois cent grands Sesterces, dix fois cent grands Sesterces. C'est-à-dire, cent fois cent mille petits Sesterces, ou dix millions de petits Sesterces, dix fois cent mille petits Sesterces, ou un million de petits Sesterces. Quand donc on passoit des petits Sesterces aux grands Sesterces, la somme étoit multipliée par mille; & lors qu'on exprimoit le nombre des grands Sesterces, par des adverbes, chaque grand Sesterce, augmentoit au centuple. Il est aisé de juger de la forme, & de la marque des Deniers, des Quinaires, & des Sesterces, par celles, dont nous donnons le type. Parmi les Médailles, on trouve de ces piéces d'argent, que nous avons appellées, dans le langage des Antiquaires, *Numismata Serrata* ou *Nummi Serrati*. Tacite se sert de la même expression, pour exprimer une monnoye crénelée, ou dentelée par les bords. Les Médailles Consulaires nous en fournissent plusieurs de cette sorte, jusqu'au siécle d'Auguste. Dès le tems de la République, les Magistrats, qui présidoient à la monnoye, avoient été obligés de prendre cette précaution, contre la mauvaise foi des faux Monnoyeurs, qui contrefaisoient le coin des Monétaires. Leur industrie consistoit à faire refondre la monnoye, dont ils ne tiroient que des feüilles d'argent, pour les appliquer sur de petites piéces de cuivre, qu'ils frappoient avec beaucoup d'adresse, en leur donnant le même volume, & la même empreinte, qu'aux Deniers, & aux Quinaires. Ces monnoyes falsifiées eurent cours, dès le Triumvirat d'Auguste. Elles se connoissent à la coupure. Dans le style des Antiquaires, elles portent le nom de Médailles fourrées. Au reste, si les Romains ne commencérent de frapper à Rome de la monnoye d'argent, qu'en l'année 484. il ne faut pas croire pour ce-

revers présentérent des énigmes, nous serviront souvent pour l'Histoire. Ce sera néanmoins avec discrétion. Il seroit dangereux de se former un sistême historique, sur des figures,& des légendes arbitrairement interprétées. C'est par les Historiens que nous éclaircirons l'obscurité des Médailles, bien loin que les Médailles nous fassent déroger,en rien,à l'autorité des Historiens.

De Rome l'an 484. Consuls, Q. OGULNIUS GALLUS, & C. FABIUS PICTOR.

L'année suivante, qui fit revivre le premier dessein de Rome, vit naître & finir la guerre contre les Picentes. [a] Deux nouveaux Consuls venoient d'être mis en place. L'un étoit P. Sempronius, qui, pour sa sagesse, mérita le surnom de Sophus. L'autre fut fils de ce fameux Appius Cæcus, dont les bonnes & les mauvaises qualités avoient causé autrefois tant de bien, & tant de mal à la République. Le surnom d'Appius

De Rome l'an 485. Consuls, P. SEMPRONIUS SOPHUS, & APPIUS CRASSUS.

la, que pendant prês de cinq siécles, ils n'ayent jamais usé que de monnoyes de cuivre. Le commerce qu'ils eurent nécessairement avec les Etrangers,& avec les Peuples d'Outre-mer, qui trafiquoient chés les Etrusques, leur rapportoit sans doute de l'argent monnoyé. Dês le tems même de Romulus, les espéces d'or & d'argent, n'étoient pas inconnuës à Rome, & elles avoient cours, dans l'étenduë de la domination Romaine. Nous avons, sur cela, le témoignage de Festus. Il en appelle aux Registres publics, & aux Livres de compte des particuliers; ou plûtôt aux anciennes Archives, qui faisoient foi de cet usage. *Solebant jam inde à Romulo, nummis auri atque argenti signati ultra marinis uti: id quod publicæ & privatæ rationes commentariorum docent.*

a C'est Eutrope, & après lui Cassiodore, & Marianus, qui nous ont transmis les noms, & les surnoms de ces deux Consuls. Les Tables Grecques donnent à Appius Claudius, le surnom de Rufus, quoiqu'on n'en trouve nul vestige, dans la branche Patricienne de la Famille Claudia. Sans parler du témoignage des Auteurs, que nous venons de citer, il est plus naturel de croire, qu'il hérita le surnom de son pere, qui fut appellé Crassus, jusqu'au tems qu'il perdit la vûë. Velléïus en effet, nous apprend, que ce Consul fut fils d'Appius Claudius, surnommé l'aveugle, que nous avons vû souvent sur les rangs, dans le cinquiême volume.

De Rome l'an 485.
Consuls, P. Sempronius Sophus, & Appius Crassus.

Claudius nouvellement élevé au Consulat étoit Crassus. Son pere avoit eu le même surnom, avant son aveuglement, qui lui fit changer le sobriquet de Crassus, en celui de Cæcus. Il paroît, que d'abord les deux Collégues entrérent, ensemble, dans le Picénum, & que la guerre se fit sous les auspices de l'un & de l'autre. Cependant de nouveaux mouvements excités dans l'Ombrie, obligérent les deux Consuls à se séparer. Appius partit, pour contenir les Ombriens, qui pleins de l'esprit Gaulois, portoient impatiemment le joug Romain. [a] Camérin fut assiégé, & pris par Appius, qui paroît avoir eu plus de valeur que son pere. Du moins, il avoit hérité de lui un esprit artificieux & cruel, qui se fit sentir aux vaincus. Après avoir trompé les Camérins, il les traita barbarement, les réduisit à l'esclavage, remit au trésor public le prix qu'il avoit recüeilli de leur vente, & se rendit maître de leurs campagnes. La République étoit trop équitable, pour autoriser une fraude, qui tournoit à son

Valer. Max. l. 6. c. 5.

[a] Près des montagnes de l'Apennin, qui séparent l'Ombrie du *Picénum*, étoit située l'ancienne Ville de Camerin, dans le lieu même, où est aujourd'hui *Camerino*. Strabon & Ptolémée en ont fait mention, sous le nom de Καμαρῖνον. Plutarque, en parlant de ses Habitants, les appelle Καμαρῖνοι, dans la vie de Marius. Cependant Strabon lui-même, la nomme le plus souvent Καμέρτη. De là, le terme de *Camertes*, que les anciens Ecrivains ont employé, pour désigner ceux, qui habitoient le Territoire de Camérin. Les Historiens de l'antiquité parlent avec éloge de l'opulence de cette Ville, & de la fertilité de ses campagnes. La Ville de Clusium, une des plus considérables de l'Etrurie, avoit été appellée *Camers*, avant que les Pélasgues, se fussent emparés de cette contrée. Ce qui a donné lieu de croire, que les Peuples du même canton, chassés par ces nouveaux venus, se réfugiérent dans l'Ombrie, & donnérent leur nom au Païs qu'ils habitérent. Festus, dans l'explication du mot *prorsus*, a vanté les richesses, & la beauté de Camérin. *Camerini cives nostri oppidum pulchrum habuere, agrum optimum atque pulcherrimum, rem fortunatissimam.* Il cite, à ce sujet, l'autorité de Caton.

profit. Elle fit chercher avec ſoin tous ces malheureux eſclaves, & leur fit plus de bien, que le barbare Conſul ne leur avoit fait de préjudice. Rome les reçut au nombre de ſes Citoyens, leur aſſigna un quartier pour leur habitation, ſur le Mont Aventin, & leur diſtribua, en propre, autant de terre à cultiver, qu'ils en avoient perdu dans l'Ombrie. Pour l'argent, qu'Appius avoit tiré de la vente de ces miſerables, la République le conſacra à la décoration des Temples, & aux frais des ſacrifices. C'eſt par ces exemples d'une juſtice exacte, que Rome ſe concilia tous les cœurs, & qu'elle a merité ces étonnantes proſpérités, qui la rendirent la maîtreſſe du monde.

De Rome l'an 485. Conſuls, P. SEMPRONIUS SOPHUS, & APPIUS CRASSUS.

De ſon côté, Sempronius Sophus faiſoit la guerre aux Picentes, avec plus de gloire, que de bonne foi. Les armées ennemies étoient en préſence, & dêja le Conſul alloit livrer bataille, lors qu'un événement extraordinaire ſuſpendit, pour un tems, l'ardeur des combattants. La terre trembla dans le lieu même, qui ſéparoit les ennemis, prêts à entrer en action. Ce prodige rallentit le courage des Romains. Leur Général étoit Philoſophe, il ne s'étonna pas d'un accident, que la nature avoit produit. Il ranima ſes troupes, & leur fit entendre, que les Picentes ne devoient pas être moins effrayés qu'eux, du prodige. *C'eſt la terre ennemie*, leur dit-il, *qui par d'effrayantes ſecouſſes, témoigne la crainte qu'elle a, de changer de maîtres. Adreſſons nous à la Déeſſe* [a] *Tellus, & par nos vœux tâchons d'appaiſer*

Frontinus Strat. l. 1. c. 12.

[a] Sous le nom de la Déeſſe Tellus, les Païens adoroient la terre, comme la mere commune de tous les hommes. Ou plûtôt ils reconnoiſſoient dans elle la nature, qu'ils ſuppoſoient être l'ame du monde, & le principe univerſel, qui donnoit la forme à tous les êtres, aux plantes, ſur tout, aux métaux, & aux pierres, qui ſe forment dans

De Rome l'an 485. Consuls, P. SEMPRONIUS SOPHUS, & APPIUS CRASSUS.

Florus l. 1. c. 19.

Orosius l. 4. c. 4.

Fasti Capit.

son couroux. En effet, le Consul fit vœu de bâtir un Temple à la Déesse de la Terre. Les préjugés de Religion ne manquoient guére de faire impression sur les Romains. Ils reprirent courage, & fondirent sur l'ennemi. L'armée des Picentes étoit nombreuse, à en juger par la multitude des Habitants de leur contrée. Leur résistance rendit la bataille sanglante à leurs ennemis. Les Romains vainquirent, il est vrai; mais la victoire leur coûta cher. Il n'échappa du combat, que la moindre partie de leurs troupes. Du moins, par la mort de tant de braves, Rome s'acquit, pour toujours, la domination sur un Peuple enclavé, entre les Sénonois & les Samnites. Asculum leur Capitale se rendit aux vainqueurs, & les Picentes se donnérent à la République, & lui demeurérent fidéles. Sempronius avoit mérité seul de Triompher. Il partagea néanmoins les honneurs du Triomphe avec Appius son Collégue. C'étoit sous les auspices de l'un & de l'autre, que la bataille avoit été gagnée. Rome en témoigna d'autant plus de joye, que la nouvelle conquête

les entrailles de la terre. On la disoit femme de *Cœlus*, ou du Ciel; soit parce que, dans l'idée de l'Univers, on comprend le globe céleste, & le globe terrestre; soit parce que les influences des astres concourent à la fécondité de la terre. Les Romains, apparemment, empruntérent des Grecs le culte de cette Divinité. Du moins, Pausanias dit, qu'avant la construction du fameux Temple de Delphes, la Déesse *Tellus* rendoit des Oracles, du fond d'un antre soûterrain, d'où sortoit une vapeur prophétique. Les divers attributs, que le Paganisme donna à la Déesse Tellus, convenoient également à Cybelle, à Vesta, à Ops, ou Rhéa, à Cérés, à Proserpine, &c. Ainsi toutes ces Divinités, dans l'estimation des Mytologues, ne furent différentes que de nom, & se confondirent dans une seule, que la superstition Païenne partagea, selon les préjugés d'alors, pour en faire autant d'objets de Religion. Ceux qui sont curieux de la Mythologie, peuvent consulter, sur ce sujet, le second Livre de Vossius, *de origine & progressu idololatriæ*, & l'Histoire des Dieux de Lilio Giraldi, *Syntagm. 4. Histor. Deorum.*

pourroit fournir, dans la ſuite, trois cents ſoixante mille combattants aux armées de la République. C'étoit par ce prodigieux nombre de Peuples vaincus, & de terres infiniment peuplées, alors devenuës ſujettes, que Rome ſe vit en état de donner la loi aux régions d'en delà les Mers. On dit que la victoire de Sophus & d'Appius,[a] fut auſſi marquée ſur les nouvelles Médailles d'argent. S'il en eſt ainſi, les Conſuls préſidoient encore à la monnoye. Dês-lors, la République, pour s'aſſurer mieux de ſes nouvelles conquêtes, & pour tenir en bride les Sénonois, les Picentes, & les Samnites, fit partir deux Colonies, l'une pour [b] Ariminum, l'autre pour Bénevent. Les Sabins, juſques-là, n'a-

De Rome l'an 485.
Conſuls, P. SEMPRONIUS SOPHUS, & APPIUS CRASSUS.
Plinius l. 33. *c.* 13.

Velléius Pat. l. 1.

[a] Nous avons ſuppoſé, ſur la foi de Pighius, l'autorité de ces deux Médailles. Dans l'une, dit cet Auteur, Sempronius étoit repréſenté ſous l'image de la Sageſſe, par une alluſion au ſurnom de *Sophus*. Le Monétaire y avoit fait graver le nom du Conſul, & ces termes P. SEMPRONIUS SOPHVS, formoient la légende de la Médaille. Dans la ſeconde, étoit une tête de Rome caſquée. On y liſoit ces mots AP. CLAVD. CRAS. Les deux revers avoient pour type, un char attelé de deux chevaux. C'eſt dommage que ces deux Médailles, ou ſe ſoient égarées, ou n'ayent jamais exiſté.

[b] La Ville d'Ariminum, aujourd'hui *Rimino*, ou *Rimini*, fut une des plus conſidérables de l'Ombrie, à peu de diſtance du Rubicon, ſur les côtes de la Mer Hadriatique. Elle emprunta ſon nom du Fleuve *Ariminus*, qui arroſoit ſon Territoire. C'eſt cette Riviére, que les Naturels du Païs appellent préſentement *Parecchia*. *Ariminum*, dit Feſtus, *à nomine fluminis propinqui eſt dictum*. Outre le Fleuve *Ariminus*, Pline, au Livre 3. chapitre 15. fait encore mention d'un autre, qu'il nomme *Apruſa*, & qui couloit, ſelon lui, dans le voiſinage de la même Ville. Blondus a conjecturé que l'*Apruſa*, ne différoit pas de celui, qu'il appelle *Pluſa*; mais on ne connoît aucun Fleuve, aux environs de Rimini, qui porte à préſent ce dernier nom. A moins que Blondus n'ait prétendu déſigner la *Luſa*. Encore, dans cette ſuppoſition même, ſa conjecture ne s'accorderoit pas avec le témoignage de Pline : puiſque la diſtance de ce dernier Fleuve à Rimini, eſt de dix mille pas Géométriques, à l'Occident de la même Ville. Il eſt donc plus naturel de dire, que l'*Apruſa*, dont Pline a parlé, eſt ce qu'on nomme aujourd'hui, la Riviére d'*Auſa*, qui arroſe les environs de *Rimini*.

De Rome l'an 485. Consuls, P. SEMPRONIUS SOPHUS, & APPIUS CRASSUS.

voient eu que le droit de Bourgeoisie à Rome. Tout leur privilége n'alloit, qu'à pouvoir être insérés dans les Légions, & à ne servir pas uniquement en qualité de troupes Auxiliaires. Pour lors on leur donna le droit de suffrage à la Ville, &, par là, ils devinrent tout Romains.

Depuis le Pô, jusqu'à l'extrêmité Orientale de l'Italie, un seul Peuple refusoit encore, de se soumettre à la République. C'étoit les Sallentins. Voisins de Tarente, ils avoient participé à sa haine, pour le nom Romain. Le grand nombre de Ports de Mer, dont leur côte étoit munie, faisoit une partie de leur sécurité. Les Sallentins étoient placés au talon de l'Italie, pour parler comme le vulgaire, & leurs Villes principales étoient Hydronte, [a] Alétium, & [b] Brunduse. Ce

[a] La Ville d'Alétium est connuë aujourd'hui, sous le nom de *Lezze*, & de *Leccia*, dans ce canton de la Calabre, qui fait partie du Territoire d'Otrante, au-de là de l'Apennin. Les Copistes de Strabon ont défiguré le nom d'*Alétium*, ou d'*Alétia*, en écrivant Σαλήπια, au lieu d'Ἀλήτια.

[b] Brunduse, aujourd'hui Brindes, ou *Brindisi*, Ville Maritime sur les côtes de la Mer Hadriatique, étoit autrefois une des plus considérables Villes de la Calabre. Elle est représentée, chés les Auteurs Grecs & Latins, sous les différents noms de *Brundisium*, de *Brundetium*, & de *Brenda*. Cette Ville, selon Etienne, fut appellée *Brentesium*, ou parce qu'elle reconnoissoit *Brentus*, fils d'Hercule, pour son Fondateur; ou parce qu'elle avoit la forme d'une tête de cerf, qui, dans le langage des anciens Peuples de la Messapie, s'exprimoit par le terme Βρέντιον. D'autres néanmoins veulent, qu'elle ait été bâtie par les Etoliens, sous les ordres de leur Chef Dioméde. Strabon, au Livre 6. dit que Brunduse fut originairement une Colonie de Crétois, qni passérent dans l'Italie Méridionale, à la suite de Thésée. Au rapport du même Géographe, elle fut d'abord gouvernée par des Rois. Elle eut guerre avec les Lacédémoniens, que Phalante avoit conduits dans la grande Gréce. Celui-ci enleva aux Brundusiens une partie de leur Territoire. Cependant ils ne laissérent pas de lui assûrer une retraite honorable dans leurs murs, & de lui faire, après sa mort, de superbes obséques. Strabon donne la préférence aux campagnes de cette Ville, sur celles du Tarentin, tant pour la fertilité du terroir, que

dernier

dernier Port, ſur tout, excita la cupidité des Romains. Sa ſituation étoit ſi avantageuſe, que, du même vent, on pouvoit ſouvent en partir pour la Gréce, & l'Illyrie, & y rentrer en revenant de la Gréce. D'ailleurs, Brunduſe paſſoit dês-lors pour une Ville importante, & pour la Capitale du Païs. S'en emparer, c'étoit ſe mettre en état, & de ſoûtenir la guerre, contre les Nations d'Outre-mer, & de la porter en Afrique, en Aſie, & chés les Grecs. Auſſi-tôt donc que les Cen-

De Rome l'an 486.
Conſuls, L. JULIUS LIBO, & M. ATILIUS REGULUS.
Zonaras l. 8.



pour les fruits excellents, qu'on y recüeilloit. Il vante fort le miel, & la laine de Brindes. Les oliviers, ſur tout y croiſſent, & y rapportent en abondance. Elle avoit encore cet avantage au-deſſus de Tarente, que ſon Port, étoit beaucoup plus commode, & plus à couvert des tempêtes. Ordinairement, on s'embarquoit à Brunduſe, pour paſſer de là en Gréce. Quoique ce trajet ne fût pas le plus court, en récompenſe il étoit le plus ſûr. Brunduſe a ſur une de ſes Médailles, le même type que les Villes Maritimes; à ſçavoir, un Neptune & ſon Trident. Le revers porte la figure de Taras, fils de Neptune, ou ſelon d'autres, de Phalante, ſauvé du naufrage par un Dauphin, comme nous l'avons remarqué ci-deſſus. Ce ſymbole, qui ſe trouve également ſur les anciens monuments de la Ville de Tarente, déſigne, ou les diverſes Alliances des deux Nations, & en particulier leur réünion contre les Romains, en faveur de Pyrrhus; ou bien, le but a été de perpétuer, ſur le bronze, l'origine d'une troupe de Tarentins, qui chaſſés de leur Patrie, avoient ſuivi la fortune de Phalante, & s'étoient naturaliſés à Brunduſe. La corne d'abondance exprime la fertilité du Païs. La maſſuë, & l'image de la Victoire font alluſion à Hercule, le Héros de ces Cantons. Velléïus aſſûre, que Brunduſe eut le titre de Colonie Romaine, dês l'année de la fondation de Rome 509.

De Rome l'an 486.
Consuls, L. JULIUS LIBO, & M. ATILIUS REGULUS.

turies eurent choisi de nouveaux Consuls, la République décerna, qu'ils iroient faire la guerre chés les Salentins. Rome prétexta que cette Nation avoit favorisé les descentes de Pyrrhus, & qu'elle s'étoit rangée au parti des Tarentins. L'ambition fit trouver ces motifs, pour lui ôter la liberté. [a] Les Consuls, que Rome chargea d'une si glorieuse Commission, furent L. Julius Libo, tiré de la Noblesse, & M. Atilius Regulus, Plébéïen d'origine; mais plus grand par ses vertus, que les plus illustres Patriciens. Pour la premiére fois donc, on vit élevé au premier rang ce fameux Régulus, dont la mort fut encore plus glorieuse, que la vie. Les deux Collégues allérent ensemble terminer une guerre, qui devoit assûrer aux Romains leurs anciennes conquêtes, & leur en procurer de nouvelles. Les Salentins étoient braves. Ils défendirent leur Patrie avec courage. Il paroît même qu'ils réduisirent les armées Romaines à recourir aux Dieux, pour se préserver du danger. Du moins il est certain, que les Consuls firent vœu à [b] Palés, Déesse des Bergers, de lui

Florus l. 1. c. 2.

[a] Les Fastes Capitolins nous ont conservé exactement les noms de ces deux premiers Magistrats, sous cette même année 486. dans l'endroit où ils font mention des deux Triomphes, qu'ils obtinrent au même jour. Les Copistes ont donc altéré le texte d'Eutrope, & de Cassiodore, lors qu'ils ont écrit L. Junius au lieu de L. Julius.

[b] Nous avons parlé de Palés dans le premier volume de nôtre Histoire, Livre 1. pag. 59. *n. q.* Le Paganisme l'invoquoit comme la Divinité tutelaire des Bergers, & des troupeaux. Conformément à ce préjugé, Ovide, au quatriéme Livre des Fastes, lui adresse cette priére.

Pelle procul morbos, valeant hominesque gregesque,
Et valeant vigiles provida turba canes.

Les Romains célébroient tous les ans, au vingt-uniéme d'Avril, une Fête en son honneur, sous le nom de *Palilia*, ou de *Parilia*, selon quelques Auteurs cités par Denys d'Halicarnasse, *à partu quadrupedum*. Cette Fête étoit accompagné de cérémonies bizarres, dont il appartient aux Mytologistes de développer les mystéres. Ce jour-là, le

De Rome l'an 486.
Consuls, L. JULIUS LIBO, & M. ATILIUS REGULUS.

bâtir un Temple. On a pu voir, que les Romains n'imploroient guéres ces secours supérieurs, que quand le Peuple se purifioit avec une espéce de parfum, où il faisoit entrer le sang d'un cheval, qu'on avoit saigné à ce dessein, les cendres d'un veau tiré d'une vache pleine, & plusieurs tiges de féves.

Sanguis equi suffimen erit, vitulique favilla,
Tertia res duræ culmen inane fabæ.

Ce veau devoit être un des trente, que les Vestales arrachoient d'un égal nombre de vaches pleines, dont les trente Curies, depuis l'institution de Numa, faisoient un sacrifice à la Terre, ou à la Déesse *Tellus*, pendant la célébrité des *Fordicales*, autrement les *Fordicidies*. C'est ainsi qu'on appelloit, parmi les Romains, cette derniére solemnité, du nom de *Forda*, terme ancien, dont la signification répondoit à *Bos gravida*, une vache pleine. *Fordicidiis boves* FORDÆ, *id est gravidæ, immolabantur, dictæ à fœtu*. Telle est l'interprétation de Festus. Elle s'accorde avec l'explication de Varron, au Livre 4. de la langue Latine. *Fordicidia à Fordis Bubus. Bos* FORDA *quæ fert in ventre. A* FORDIS *cædendis Fordicidia dicta, quod eo die publice immolantur boves prægnantes in Curiis complures.* Ces sortes de minuties ne seront pas apparemment du goût de certains Lecteurs. Mais dans une Histoire complette, un Auteur doit se faire un devoir de ne rien omettre. D'ailleurs, ces menuës pratiques faisoient une partie essentielle de la Religion Romaine. Comme il est impossible d'en donner une connoissance exacte, sans le secours de certains mots Latins, qui ne peuveut se rendre en nôtre langue, on est forcé de recourir aux passages mêmes des Auteurs anciens, & de les rapprocher sous les yeux. Pour revenir donc aux Fordicales, Varron, au Livre 2. *de Re Rusticâ, ch.* 5. prend les termes *Horda*, & *Hordicidia*, dans la même signification, que FORDA & *Fordicidia*. Voici comme il s'en exprime. *Quæ sterilis est vacca, Taura appellata; quæ prægnans Horda. In Fastis dies Hordicalia nominantur, quod tunc Hordæ boves immolantur.* Ovide a dit dans ce dernier sens, au quatriême Livre des Fastes,

Forda Ferens Bos est, fœcundaque dicta ferendo,
Hinc etiam fœtus nomen habere putat.

Du sang des trente vaches, dont le nombre répondoit à celui des trente Curies, les Prêtres faisoient des aspersions sur le Peuple assemblé. Cette forme d'expiation est décrite fort au long, dans les Fastes d'Ovide, Liv. 4. Outre ces victimes, on en réservoit de semblables, pour être immolées au Capitole, c'est encore Ovide qui nous apprend cet usage,

Pars cadit arce jovis, ter denas Curia vaccas
Accipit, & largo sparsa cruore madet, Ovid. L. 4.

La célébration des Fordicales étoit

De Rome l'an 486.
Consuls, L. Julius Libo, & M. Atilius Regulus.

péril étoit pressant. Cependant, que pouvoit faire une si foible Nation, contre les forces d'une si formidable République? Régulus & son Collégue vainquirent, & prirent Brunduse; mais ils ne désarmérent pas les Salentins. Ceux-ci disputérent leur Païs pié à pié, & le Consulat des deux vainqueurs finit, avant qu'ils eussent donné le dernier coup à la liberté de ces braves, qui la défendirent jusqu'à l'extrêmité. Cepen-

fixée au 17. avant les Calendes de Mars, c'est-à dire, au 15. d'Avril, le troisiême jour d'après les Ides du même mois.

Tertia post Veneris cum lux surrexerit Idus,
Pontifices Fordâ sacra litate bove.

C'étoit à la plus âgée d'entre les Vestales, de mettre au feu les trente veaux, qu'on sacrifioit alors. Elle en recüeilloit ensuite les cendres, & les réservoit aux usages propres de la Fête de Palés.

Igne cremat vitulos quæ natu maxima virgo est,
Luce Palis populos purget ut ille cinis.

Le jour destiné à la célébration des *Palilia*, n'étoit pas plûtôt arrivé, que les gens de la campagne se disposoient à purifier leurs Bergeries, & leurs troupeaux. *Pastor oves Saturas ad prima crepuscula lustret.* Ils se faisoient un point de Religion, d'employer à cet effet, l'eau, le soulphre, & les fumigations de pin, de laurier, & de différentes herbes. Ils se persuadoient, que ces lustrations étoient efficaces contre les maladies des bestiaux, & pour les garantir de la mortalité. On n'égorgeoit, en l'honneur de Palés, aucune victime. Un sacrifice sanglant n'eût pas convenu à celle, qui présidoit à la conservation du bêtail. On se contentoit de faire à la Déesse, des libations de lait, & de lui offrir du millet, avec du vin cuit. Sur le soir, les gens du Village, pour terminer la Fête, ramassoient du foin, ou de la paille. Ils y mettoient le feu, dansoient à l'entour, au son des flûtes & des tambours, & sautoient par dessus, comme pour se purifier. Ils prétendoient aussi se retracer, dans cette cérémonie, le jour qui donna commencement à Rome, & renouveller la maniére, dont la nouvelle Colonie se purifia, en sautant au travers des flammes. Nous avons remarqué, dans le premier volume, Livre 1. que les deux Fêtes; à sçavoir, les *Palilia* & l'Anniversaire de la fondation de Rome, se confondoient en une seule.

Urbi Festus erat, dixere Palilia Patres
Hic primus cœpit mœnibus esse dies. Ovid. L. 4. Fast.

dant Libo & Régulus [a] furent honorés du Triomphe, huit jours avant les Calendes de Février ; mais ils laissérent à leurs successeurs le soin, de finir un ouvrage si heureusement commencé.

De Rome l'an 487.
Consuls, NUMERIUS FABIUS, & D. JUNIUS PERA.

Un Patricien nommé [b] Numérius Fabius, &, qui de sa branche, retenoit le nom de Pictor, avec D. Junius, surnommé Pera, furent choisis au Champ de Mars. Quoique la Famille Junia fût en partie Patriciéne, on sçait d'ailleurs, & on peut juger par là, que quelques-unes de ses branches n'étoient que Plébéïénes. Ainsi Pera ne fut pas du corps de la Noblesse. Sans doute, on n'eut pas souffert à Rome, que deux Patriciens eussent été nommés Consuls ensemble. Fa-

[a] Les Fastes Capitolins, Cicéron, *L. 2. de finibus*, l'Auteur de la vie des Hommes Illustres, & Eutrope, nous ont conservé la mémoire du triomphe accordé à l'un & l'autre Consul. *Marco Attilio Regulo*, dit le dernier Auteur, *& Lucio Julio Libone Consulibus, Salentinis bellum indictum est, captique sunt cum civitate simul Brundusini, & de his triumphatum est.* Dans un vieux exemplaire cité par Pighius, le texte portoit, *& de his iterum triumphatum est*, pour faire entendre, qu'avant les deux Consuls, un autre avoit dêja triomphé des Salentins. En effet, la victoire que le Proconsul Lucius Æmilius Barbula, remporta sur ces Peuples, l'an de Rome 473. lui avoit mérité les honneurs du triomphe. Goltzius, dans les Fastes Consulaires, représente les types de deux Médailles, comme deux monuments de la pompe triomphale, dont l'un & l'autre Consul furent honorés. La tête de la premiére Médaille, est une Rome casquée. Le revers est chargé d'une Victoire, qui couronne le Victorieux, conduisant un char, traîné par quatre chevaux. Au dessous est inscrit le nom de M. ATIL. M. F. L. N. REGVLVS. La seconde Médaille porte, d'un côté, une Diane avec son carquois, & de l'autre, un char attelé de deux chevaux, conduit par une Victoire, qui tient en main une branche de laurier. On y lit le nom de L. IVLIVS LIBO. Mais dans la crainte que ces Médailles ne fussent supposées, comme plusieurs autres, qui se trouvent dans le Recüeil de Goltzius, nous nous sommes contentés de les indiquer.

[b] Il est manifeste, par les Fastes Capitolins, que le prénom de Fabius fut Numérius, & non pas *Marcus*, comme l'ont appellé Cassiodore, & Marianus. D'autres ont confondu le prénom de *Numérius*, avec celui de *Cneïus*, & ont pris celui-ci pour le premier.

De Rome l'an 487. Consuls, NUMERIUS FABIUS, & D. JUNIUS PERA.

bius & Junius joignirent leurs troupes, & combattirent toujours, sans se séparer. La République avoit néanmoins deux sortes d'ennemis à combattre. Les premiers étoient ces mêmes Salentins, qu'une seule campagne n'avoit pu dompter. Les seconds étoient un reste de factieux dans l'Ombrie, qu'on appelloit Sarcinates, ou Sassinates. L'obstination Gauloise n'étoit pas aisée à réduire, & les Sassinates étoient un mêlange de Gaulois, & d'anciens Italiens. Les Consuls commencérent leurs hostilités par les Sassinates. Ceux-ci furent vaincus, & ils se donnérent à la République. De là, les Consuls marchérent dans le Païs des Salentins. Comme ceux-ci avoient eu le tems de se reconnoître, ils avoient entraîné dans leur parti les [a] Messapiens, qu'on appelloit autrement Japygiens. Les Consuls achevérent leur défaite, prirent le reste de leurs Villes, & rangérent leur Nation au nombre des Nations Romaines. Deux Peuples subjugués dans une seule campagne, procurérent aux deux Collégues un double Triomphe, dans la même année. Chose inoüie jusqu'alors dans la République! Ce ne fut pas sur le même char, & dans une même cérémonie, que les Consuls triomphérent, chacun deux fois. Ce fut à différents jours. Junius entra à Rome triomphant le cinquiême d'avant [b] les Calendes d'Octobre,

Fasti Capit.

[a] Nous avons souvent parlé de la Messapie, & de l'Iapygie, dans les volumes précédents, & nous avons fait connoître, qu'elle étoit l'origine, & l'ancienne demeure des Peuples, qui habitoient cette contrée de l'Italie Méridionale, ou de la grande Gréce.

[b] Personne n'ignore que les Romains dattoient leurs Actes, & leurs Lettres, d'une maniére fort différente de la nôtre. Les Calendes, les Nones, & les Ides, étoient trois époques, ou points fixes, d'où ils comptoient, les jours de chaque mois, comme on fait encore aujourd'hui dans la Chancellerie de Rome. Mais pour parler avec

& Fabius le troisiême jour, d'avant les Nones du mê-

De Rome l'an 487.
Consuls, NUMERIUS FABIUS, & D. JUNIUS PERA.

ordre de cette célébre division, il est à propos de faire les remarques suivantes.

1. Il faut supposer comme une chose de fait, que dans l'ancienne Rome, l'année civile se mesura sur les mouvements de la Lune, conformément à l'institution de Numa. Ce Prince suivit en cela l'ordre, que les Grecs tenoient alors, pour la distribution des tems. Cependant, au lieu de 354. jours, que ceux-ci donnoient à leur année commune, il en donna 355. à la sienne. Cette addition d'un jour de plus, fut l'effet d'un préjugé superstitieux, qui eut cours parmi les Egyptiens. Ils s'imaginoient que les nombres pairs étoient frappés de malédiction, & n'annonçoient rien que de funeste. Numa prévenu de cette opinion frivole, retrancha un jour de ces six mois, Avril, Juin, Sextile, qui fut appellé, dans la suite, le mois d'Août, Septembre, Novembre, & Décembre. Ils n'eurent donc plus que 29. jours, de trente qu'ils avoient eu auparavant, dans le Calendrier de Romulus. Pour les autres mois, qui avoient été jusques-là de trente un jour, ils ne souffrirent aucune réduction. Nous avons dit ailleurs, que l'année de Romulus n'étoit composée que de 304. jours. Or de ces 304. jours, Numa en avoit ôté six, & il n'en restoit plus que 298. Pour avoir donc son année entiére de 355. jours, Numa en ajoûta 57. y compris les 6. jours qu'il avoit retranchés. Ce nouveau surcroît de jours, fut partagé en deux parties, l'une de 29. jours, pour le mois de Janvier, & l'autre de 28. pour le mois de Février. Parce que ce dernier mois avoit un nombre pair, il fut destiné aux sacrifices, qui se faisoient aux Dieux des Enfers, à qui ce nombre, réputé malheureux, sembloit appartenir. Alors le mois de Janvier fut placé au Solstice d'Hyver, & dans l'ordre des mois, il occupa le premier rang. Février devint le second mois de l'année. Ainsi Mars, qui avoit eu la premiére place, fut fixé à la troisiême. Il est inutile, & ce n'est pas ici le lieu de répéter ce que nous avons dit des défauts du Calendrier de Numa, & des précautions qu'il prit, pour accorder son année Lunaire, avec la révolution annuelle du Soleil. On peut consulter sur cela le premier volume de nôtre Histoire.

2. Depuis cette premiére réformation, les Romains comptérent les douze mois de leur année civile, par le nombre des Lunes. En effet, douze Lunaisons donnent à peu près les 355. jours, qui composoient l'année de Numa; ou pour mieux dire, la durée exacte de douze mois Lunaires, est de 354. jours entiers, & d'environ huit heures quarante-huit minutes. Le premier jour d'une nouvelle Lune, où la Néomenie étoit donc, en même-tems, le premier jour du mois, chés les Romains, comme chés les Hébreux. Dans les anciens tems, avant que Flavius eût divulgué les Fastes, & révélé au Peuple les prétendus mystéres du Calendrier, dont il avoit été dépositaire, un des Pontifes Subalternes, vers la fin de chaque mois, montoit sur la roche Tarpéïa, se tournoit à

De Rome l'an 487. Consuls, NUMERIUS FABIUS, & D. JUNIUS PERA.

me mois. Ce premier triomphe leur fut décerné, pour l'Orient, & attendoit, ou faisoit semblant d'attendre le moment précis, que la Lune entreroit dans sa premiére quadrature. Son observation faite, il se rendoit chés le Roy des Sacrifices, & lui annonçoit la nouvelle Lune. L'un & l'autre, après les cérémonies ordinaires de Religion, qui se terminoient par l'immolation d'une victime, convoquoient le Peuple au Capitole, près de l'endroit que les Historiens de Rome appellent *Curia Calabra*. De là, le nom de Calendes, que les Romains donnérent au premier jour de chaque mois. Ce terme faisoit allusion au verbe *Calare*, qui signifie convoquer; parce qu'à chaque Neoménie, les Citoyens s'assembloient à l'ordre du Pontife, pour apprendre de lui les obligations, que leur imposoient la Religion & la Police, pendant le cours du mois entier, tant pour les Fêtes, les Féries, & les Sacrifices, que pour les jours permis, & non permis, les Foires, & les Comices. Plutarque, dans ses Questions Romaines, emprunte l'étymologie de *Calendes*, du verbe Latin *Celare*, parce que la Lune, alors en conjonction avec le Soleil, ne recevoit aucune lumiére de cet Astre, de sorte que, par son obscurité, elle sembloit se dérober aux yeux. Varron veut, que le premier jour du mois ait été désigné par le mot de Calendes, conséquemment à une autre pratique, dont il parle dans les termes qui suivent. *Primi dies mensium dicti Calendæ, ab eo quod, his diebus, Calentur hujus mensis Nonæ à Pontificibus.* Un des Pontifes ne manquoit jamais de marquer au Peuple assemblé, le nombre de jours, qui devoit s'écouler depuis le premier jour du mois, jusqu'aux Nones. Selon cet usage, il prononçoit à haute voix le terme Καλῶ, cinq fois de suite, si les Nones étoient fixées au cinquiême jour du mois, ou sept fois, si elles étoient reculées jusqu'au septiême. Ce sentiment est conforme à celui de Macrobe. Le passage de cet Auteur, est si singulier, & si exprès sur l'origine des Calendes, qu'on a crû devoir le représenter, tel qu'il est, aux yeux du Lecteur. *Priscis temporibus, antequam Fasti à Cneïo Flavio scribâ, invitis Patribus, in omnium notitiam proderentur, Pontifici minori hæc Provincia delegabatur, ut novæ Lunæ primum observaret aspectum, visamque Regi Sacrificulo nuntiaret. Itaque Sacrificio à Rege, & minore Pontifice celebrato, idem Pontifex, Kalatâ, id est vocatâ in Capitolium Plebe, juxta Curiam Calabram, quæ casæ Romuli proxima est, quot numero dies, à Kalendis ad Nonas super essent, pronunciabat: Et quintanas quidem, dicto quinquies verbo* Καλῶ, *septimanas, repetito septies verbo, prædicabat; & hunc diem, qui ex his diebus, qui Kalarentur, primus esset, placuit Kalendas vocari.* La Formule que le Pontife employoit, pour indiquer les Nones, est rapportée par Varron, au Livre 5. de la langue Latine. Elle étoit conçûë en ces termes, DIES TE QVINQVE KALO, JVNO NOVELLA! Lorsque le jour des Nones concouroit avec le cinquiême jour du mois, DIES TE SEPTEM KALO, IV-

avoir

avoir vaincu les Saſſinates. Fabius reçut encore une

De Rome l'an 487.
Conſuls, NUMERIUS FABIUS, & D. JUNIUS PERA.

NO NOVELLA. Si les Nones répondoient au ſeptiême jour, Scaliger, dans ſon Ouvrage *de la Correction des Tems*, II. *p.* 174. eſt perſuadé qu'il faut lire JUNO JANA. C'eſt le nom que les Anciens donnoient quelquefois à la Lune, ou à Junon, car ces deux Divinités étoient ſouvent priſes l'une pour l'autre, ſur tout, dans la conjoncture dont il s'agit. Varron l'appelle de la ſorte, dans le premier Livre *De Re Ruſticâ*...... *Nunquam rure audiſti octavo Janam creſcentem, & contra ſeneſcentem?* Le ſurnom de *Novella*, convenoit également à Junon, que les Romains confondoient alors avec la nouvelle Lune. Cette coûtume de publier les Nones, s'obſervoit en faveur des gens de la campagne, qui ſe rendoient, ce jour-là, à Rome, pour être inſtruits par le Roy des Sacrifices, ſur les Fêtes, dont le Calendrier preſcrivoit l'obſervation, ſur la différence des jours, qu'on appelloit à Rome, *Faſti, Nefaſti, interciſi, Comitiales*, [nous en avons parlé dans pluſieurs endroits des volumes précédents] enfin ſur les jours qui étoient deſtinés à la repréſentation des jeux publics, & aux ſpectacles. Le Pontife invoquoit Junon, lui adreſſoit des priéres, & lui offroit des ſacrifices, au commencement de chaque mois, parce qu'elle étoit cenſée préſider aux Calendes. *Omnes Calendas*, dit Macrobe, au premier Livre des Saturnales, *Junoni attributas, & Varronis, & Pontificalis affirmat auctoritas.* Auſſi cette Déeſſe futelle honorée, ſous le titre de *Juno Calendaris*, chés les Romains, comme chés les Laurentins, qui ſuivoient en cela, leurs anciennes traditions. *Quod etiam Laurentes patriis Religionibus ſervant*, continuë Macrobe, *qui & cognomen Deæ, ex ceremoniis addiderunt, Kalendarem Junonem vocantes.* Ovide a dit, dans le même ſens, que Junon ſe réſervoit une inſpection particuliére ſur les Calendes, *vindicat Auſonias Junonis cura Calendas. Faſt.* I. Pour cette raiſon, un des Pontifes ſacrifioit réguliérement à Junon, au commencement de chaque mois, dans le lieu, qu'on nommoit *Curia Calabra*, & la femme du Roy des Sacrifices, qui portoit à Rome le nom de Reine, immoloit à cette Divinité une jeune truye, ou un agneau femelle.

3. Les Nones ſuivoient les Calendes, non pas immédiatement. Entre ces deux termes, il y avoit ou quatre jours, ou ſix jours de différence. Ainſi les mois de May, d'Octobre, de Juillet, & de Mars, qui étoient les ſeuls mois pleins, dans le Calendrier de Numa, avoient leurs Nones, au ſeptiême jour. Dans les autres mois, elles furent placées au cinquiême jour. C'eſt-à-dire, que pour les quatre premiers de 31. jours, il en falloit compter ſix depuis les Calendes, excluſivement, afin d'avoir le jour des Nones. Mais dans les huit mois, qui, à l'exception de Février, avoient 29. jours, le quatriême d'après les Calendes, ou, ce qui revient au même, le cinquiême du mois, étoit préciſément le jour des Nones. Cette différence eſt exprimée dans ces quatre vers d'Au-

De Rome l'an 487. Consuls, NUMERIUS FABIUS, & D. JUNIUS PERA.

fois le même honneur, aux Calendes de Février, sui-

sone Eclog. 2. I.

At Nonas modo quarta aperit, modo sexta refert lux.
Sexta refert Maii, Octobris, Martisque recursus,
Et qui Solstitio sua tempora Julius infert,
Cætera pars mensûm quartis est prædita Nonis.

Jules César respecta cette ancienne disposition, lorsqu'il réforma le Calendrier, & laissa aux Nones les places qu'elles avoient occupées, avant la réformation. Quelques-uns ont crû, que les Nones furent ainsi appellées, parce que le jour, qui leur fut assigné, dans chaque mois, étoit le neuviême devant les Ides, ou parce qu'alors, la nouvelle Lune commençoit à se montrer dans son croissant. *Nonæ appellatæ*, dit Varron, au Livre 5. de la langue Latine, *aut quod ante diem Nonum Eidus semper, aut quod ut novus annus Kalendæ Januariæ ab nono Sole appellatæ, novus mensis, nova Luna Noneis.* Le même Auteur confirme, sur la foi des anciennes Annales, ce que nous avons dit ci-dessus, que dans les premiers siécles de Rome, les gens de la campagne étoient obligés de se trouver à Rome, le jour des Nones, pour être instruits, par le Souverain Chef de la Religion, des jours consacrés au culte des Dieux, pendant le mois courant. Ovide remarque, dans le premier Livre des Fastes, que les Nones n'étoient sous la protection d'aucune Divinité : *Nonarum tutela Deo caret.* Elles furent cependant, en grande vénération, parmi les Romains, dans la persuasion, que Servius Tullius, dont ils révéroient la mémoire, étoit né le jour des Nones, quoiqu'on fût incertain sur le mois de sa naissance.

4. Le nom d'Ides, que les Romains donnoient à la troisiême division de chaque mois, est un substantif emprunté, disent les Etymologistes, de l'ancien verbe Etrusque *iduare*, qui signifioit diviser. Cette étymologie convient assés aux Ides, qui partageoient, à peu près, les mois par la moitié. Dans ceux de Mars, de May, de Juillet, & d'Octobre, elles furent fixées au quinziême jour. Mais dans les huit autres mois, elles occupérent le treiziême. On garda donc en cela le même ordre, qu'on avoit suivi dans la distribution des Nones, afin que d'une époque à l'autre, il y eut toujours neuf jours de distance, à sçavoir du septiême au quinziême, & du cinquiême au treiziême. Il a paru à quelques-uns, que l'origine, & la signification du mot Latin *Idus*, se trouvoient dans le terme Grec εἶδος, qui répond à ceux-ci, *beauté, perfection*. Au jour des Ides, qui étoit le treiziême, ou le quinziême du mois Lunaire, la Lune entroit, ou étoit entrée dans son plein. Par conséquent elle se montroit dans toute sa *beauté*. Quoiqu'il en soit ; les Ides étoient particuliérement consacrées à Jupiter. Ce jour-là, les Ministres préposés au culte de ce Dieu, lui sacrifioient une brebis blanche, selon le témoignage d'Ovide, au premier Livre des Fastes : *Idibus alba Jovi grandior agna ca-*

vant, & Junius aux Nones du même mois, l'un &

De Rome l'an 487.
Consuls, NUMERIUS FABIUS, & D. JUNIUS PERA.

dit. C'est cette même victime, que les Anciens distinguent par le nom d'*Ovis Idulis.* Le Grand Prêtre de Jupiter, ou le *Flamen Dialis*, se réservoit ordinairement la peau de l'Animal immolé, pour s'en faire un bonnet de cérémonie, que lui seul avoit droit de porter. C'étoit l'*Albo-Galerus*, dont nous avons parlé, au Livre second du premier volume, page 155. Ce sacrifice avoit rapport à l'idée, que les Païens s'étoient formés de Jupiter. On sçait que les Romains le regardoient comme le pere, & l'Auteur de la lumiére. Cette opinion donna lieu aux attributs de *Lucétius*, & de *Diespiter*, sous lesquels il est souvent représenté. Or, parce que le jour des Ides étoit eclairé successivement du Soleil, & de la pleine Lune, qui par sa clarté, dissipoit les ténébres de la nuit, on crut que ce tems appartenoit de droit à Jupiter.

5. Plusieurs se sont mis en peine, de rechercher le principe, qui occasionna l'ordre des trois différentes époques de chaque mois Lunaire, je veux dire des Calendes, des Nones, & des Ides. Ils ont crû le trouver, dans trois différentes variétés, qui s'apperçoivent plus sensiblement dans la Lune. 1. Lorsque la partie de son disque, qui nous est opposée, ne reçoit aucuns rayons du Soleil. 2. Lors qu'elle commence à paroître dans son croissant. 3. Lors qu'elle est dans son plein. Sur ces trois divers aspects, Romulus [du moins on le conjecture ainsi,] forma son Calendrier, & partagea son mois Lunaire en trois parties, qui répondoient aux trois phases, dont nous venons de parler. Quant à l'inégalité, qu'il mit entre les Nones, dont les unes furent placées au septiême, & les autres au cinquiême jour, peut-être observa-t'il, que la Lune demeura plus long-tems cachée sous les rayons du Soleil, pendant les mois de Mars, de May, de Juillet, & d'Octobre, que pendant les mois d'Avril, de Juin, d'Août, de Septembre, de Novembre, & de Décembre. Romulus, qui ne se picquoit pas d'Astronomie, prit apparemment ces variations de la Lune pour des mouvements réguliers, & les proposa au Peuple comme une régle fixe, pour tous les tems. Ce que nous disons de l'inégalité des Nones, doit s'entendre, par proportion, des deux différences qui se trouvoient dans les jours des Ides, ou de la pleine Lune. Voilà ce qu'on peut dire de plus vraisemblable en cette matiére. Nous ne croyons pas au reste, qu'il soit nécessaire de mettre le Lecteur en garde, contre une vision ridicule d'Isaac Tzetzes, qui la donne cependant comme un fait avéré. Parmi les Fables puériles, que cet Historien a répanduës dans le corps de son Histoire, celle qu'il débite, au sujet de l'origine des Calendes, des Nones, & des Ides, est des plus singuliéres. La Ville de Rome, dit cet Auteur, fut désolée par la famine, sous l'Empire d'Antonin. Heureusement elle trouva une ressource abondante, dans la libéralité de trois hommes, dont il appelle l'un Kalendus, l'autre Idus, & le troisiême Nonus. Dans ce tems de disette, tous trois se

De Rome l'an 487.
Consuls, NUMERIUS FABIUS, & D. JUNIUS PERA.

l'autre, pour avoir soumis les Sallentins, & les Messapiens. [a] Aussi Rome, après ces deux victoires, se trou-

cottisérent, le premier pour nourrir, à ses frais, les Citoyens de Rome, pendant dix-huit jours. Le second se chargea de fournir des vivres pour huit jours. Nonus ne s'en réserva que quatre. En mémoire de ce bienfait, il fut décidé, que leurs noms seroient transmis à la postérité, & se retraçeroient sans cesse, dans tous les jours de chaque mois. De là, concluoit-il, les termes de Calendes, d'Ides, & de Nones. Il est étonnant, que le Patriarche Balzamon, Ecrivain judicieux d'ailleurs, ait été assés peu instruit des Antiquités Romaines, pour adopter une telle rêverie, dans un de ses Ouvrages.

6. Ceux qui ignorent la maniére de datter, qui fut en usage parmi les Romains, doivent sçavoir, que les quatre jours, ou les six jours, qui suivoient les Calendes, ou le premier jour, prenoient leur nom des Nones du mois courant. A ce compte, au lieu de dire, le second, le troisième, le quatrième, le cinquième jour de Janvier, les Romains disoient, le quatrième d'avant les Nones, le troisième d'avant les Nones, la veille des Nones, & enfin les Nones de Janvier. Il en étoit de même des jours, qui se trouvoient entre les Nones, & les Ides. Selon cet usage, le sixième jour de Janvier, le septième, le huitième, le neuvième, le dixième, le onzième, le douzième, & le treizième, s'appelloient, dans le style de l'ancienne Rome, le huitième, le septième, le sixième, le cinquième, le quatrième, le troisième d'avant les Ides, la veille des Ides, & enfin les Ides mêmes. Pour les jours qui suivoient les Ides du mois courant, ils empruntoient leur nom des Calendes du mois suivant. Ainsi ces expressions, le quatorzième, le quinzième de Janvier, &c. se rendoient par celle-ci, le dix-neuvième, le dix-huitième, &c. avant les Calendes de Février, & toujours en retrogradant, jusqu'au dernier jour du mois courant, qui se nommoit, la veille des Calendes du mois suivant. Dans les mois de trente-un jour, qui avoient les Nones au septième, & les Ides au quinzième, le second jour du mois devenoit le sixième d'avant les Nones. Le huitième se prenoit pour le huitième d'avant les Ides, le neuvième pour le septième, le dixième, pour le sixième. On procédoit de la sorte en diminuant, jusqu'au quinzième, qu'on appelloit les Ides. Après quoi, le seizième du même mois, par exemple, du mois de Mars, changeoit de nom, & dès-lors on commençoit à compter par le dix-septième d'avant les Calendes d'Avril, le seizième, le quinzième, jusqu'au 31. veille des Calendes.

[a] Ce double Triomphe des deux Consuls, se trouve marqué distinctement, dans les Fastes Capitolins. Si l'on en croit Goltzius, deux Médailles, qui portent le nom de N. Fabius, & de D. Junius, ont perpétué la mémoire de ce Triomphe. Mais pour produire ici ces deux monuments, il faudroit en garantir la certitude, & en déterminer la convenance aux deux Triomphateurs, à l'exclusion de tous les

voit délivrée de tous ses ennemis, & maîtresse de tant de Peuples différents, qui occupoient l'Italie, depuis l'extrêmité de l'Etrurie, jusqu'à la Mer Ioniéne; en tirant une ligne depuis la Mer de Toscane, à travers l'Apennin, jusqu'à la Mer Adriatique. Rome étoit placée comme au milieu de tant de conquêtes, qu'elle avoit étenduës, depuis la Mer inférieure, [a] jusqu'à la Mer supérieure. Quand bien même elle s'en fut tenuë là, elle auroit dês lors composé un assés grand Etat, pour que son Histoire ne fût pas indifférente à la postérité. Cependant tous les Peuples qu'elle s'étoit unis, quoiqu'ils obéïssent au Sénat, & au Peuple Romain, ne joüissoient pas des mêmes prérogatives, sous l'Empire de la même République. Certaines Nations lui étoient entiérement asservies, & n'avoient plus d'autres loix que celles, qu'on leur envoyoit de Rome. Quelques autres conservoient leurs anciennes coûtumes, & leur maniére de Gouvernement, sous la dépendance néanmoins de la République, pour la guerre, & pour la paix. Celles-là étoient Tributaires, celles-ci n'étoient simplement qu'Alliées. Elles étoient obligées de fournir des troupes aux armées Romaines, & d'y servir à leurs frais. Les unes avoient le droit de Bourgeoisie dans Rome, & leurs Soldats étoient incorporés dans les Légions. Les autres y avoient en-

De Rome l'an 487.
Consuls, NUMERIUS FABIUS, & D. JUNIUS PERA.

autres, de la Famille Junia, & de la Famille Fabia, qui ont eu les mêmes prénoms, que ceux-ci.

[a] Nous avons parlé en différents endroits de cette Histoire, de la Mer inférieure, ou Méridionale, & de la Mer supérieure, ou Septentrionale d'Italie. On donnoit le premier nom à la Mer Tyrrhénienne, & le second à la Mer Adriatique. Ce que nous avons dit dans les volumes précédents, est plus que suffisant, pour faire connoître les limites de ces deux Mers. La premiére est présentement connuë sous le nom de Mer de Toscane, & la seconde, sous celui de Golfe de Venise.

De Rome l'an 487.
Consuls, NUMERIUS FABIUS, & D. JUNIUS PERA.

core le droit de suffrage au Champ de Mars, & dans les élections par Centuries. Ces différents dégrés d'honneur, de priviléges, & de liberté, venoient des différentes conditions, que les vainqueurs avoient accordées aux vaincus, par les Traités de leur reddition. On les augmentoit, ces honneurs, & ces priviléges des Villes, & des Nations soumises, selon leur fidélité, & sur le pié des services qu'elles avoient rendus à la République.

Cet aggrandissement inespéré de la domination Romaine, depuis la défaite de Pyrrhus, avoit rendu Rome respectable, jusques dans les Païs d'Outre-mer. Les Villes libres, & les Nations entiéres d'au-de là la Mer, ne tardérent pas à venir briguer l'Alliance d'un Sénat, & d'un Peuple si puissants. [a] Apollonie fut la premiére Ville de la Macédoine, dont on vit les Ambassadeurs à Rome, lui demander sa protection. Il est vrai-semblable, que la prise de Brunduse, Place qui n'étoit séparée d'Apollonie, que par un trajet de Mer, effraya les Apolloniates. Sans examiner le motif de cette Ambassade, il est certain, que le Sénat reçut leurs Députés avec honneur. Il se trouva néanmoins de jeunes Sénateurs, que les prospérités de Rome avoient enflés. Ils méprisérent les Ambassadeurs d'une Ville assés peu riche, & peu considérable, que la crainte seule obligeoit de recourir à Rome. Dans je

Florus in Epito. Livii 15.

[a] Le nom d'Apollonie est commun à plusieurs autres Villes. Celle dont il s'agit ici, étoit située sur la côte Occidentale de la Macédoine, à soixante stades de la Mer, selon Strabon. Scylax n'en compte que cinquante. Le premier Géographe assûre, qu'elle fut construite par une Colonie des Habitants de Corinthe, & de Corcyre. Les environs de cette Ville étoient arrosés par le Fleuve *Aoüs*, c'est ainsi que Strabon le nomme. Il n'est pas différent de celui, que Méla appelle *Æas*. Aujourd'hui ce même Fleuve porte le nom de *Polina*.

ne sçais qu'elle émotion populaire, où les Apolloniates se trouvérent mêlés à Rome, les deux jeunes Patriciens ne se contentérent pas de les maltraiter de paroles, ils y ajoûtérent les coups. On dit qu'alors ils étoient Ediles, & que leur Charge exigeoit d'eux, plus de gravité, & moins d'emportement. Quoiqu'il en soit; on fit le procês aux deux coupables. Cependant, outre leurs Charges, c'étoit deux hommes d'une distinction singuliére dans la République. L'un étoit de la Maison Fabia, & son nom étoit Q. Fabius. L'autre s'appelloit Cn. Apronius, de famille Plébéïéne à la vérité, mais distinguée par les Charges. L'Arrêt porta qu'ils seroient remis aux Apolloniates, & conduits en Macédoine, pour y être traités au gré du Peuple, qu'ils avoient offensé, dans la personne de ses Ambassadeurs. Avant que les coupables partissent, Rome, dit-on, les contraignit d'abdiquer l'Edilité. Ce ne fut pas assés. En les livrant aux Ambassadeurs, qui devoient retourner en leur Païs, on prit une sage précaution. Dans la crainte que, sur la route, les Apolloniates ne fussent insultés par les amis, & par les parents de Fabius & d'Apronius, on leur donna une escorte, conduite par un Questeur. Ce fut ainsi qu'ils arrivérent jusqu'à Brunduse, où ils s'embarquérent pour Apollonie.

De Rome l'an 487.
Consuls, NUMERIUS FABIUS, & D. JUNIUS PERA.
Val. Max. l. 6. c. 6.

Rien ne fit plus d'honneur aux Romains, chés les Etrangers, qu'une conduite si pleine d'équité, & de modération, au tems de leurs plus grands avantages. Je veux croire, que la vertu y eut plus de part, que la politique. Après tout, c'est par ces exemples de justice, que Rome se frayoit le chemin à la conquête de l'Univers. Le Sénat avoit eu pour Apollonie tous les

De Rome l'an 487. Consuls, NUMERIUS FABIUS, & D. JUNIUS PERA. *Dig. Parag. de Legatis.*

égards, qu'elle pouvoit attendre. A son tour, Apollonie usa sagement de la déférence des Romains. Elle renvoya à Rome Fabius, & Apronius, après une réception, & une hospitalité gracieuse. Cet événement mémorable donna lieu à une loi, qui dura autant que la République. Elle portoit, que tout Citoyen, qui maltraitéroit un Ambassadeur, seroit remis aux mains de la Nation outragée.

De Rome l'an 488. Consuls, Q. FABIUS GURGES, & L. MAMILIUS VITULUS.

La paix avoit produit à Rome l'inaction. Il n'y restoit, ni matiére pour de nouvelles conquêtes, ni prétexte pour en tenter. Le Pô étoit une barriére, qui défendoit les Liguriens, & les Insubriens, des insultes de la République. D'ailleurs, ces Païs remplis de Gaulois, jusqu'aux Alpes, n'étoient pas faciles à entamer. Les Isles voisines de l'Italie craignoient la puissance Romaine ; mais la République n'avoit pu encore construire des Vaisseaux, & préparer des forces Maritimes, pour porter la guerre au-delà du Continent. Cependant Rome fit le choix d'un Consul, illustré par plus d'une victoire. C'étoit le fameux Fabius Gurges, qui, par sa valeur, & par sa bonne conduite, avoit effacé les taches de sa jeunesse. Il étoit alors Prince du Sénat, & on l'éleva, pour la troisiéme fois, à la dignité de Consul. [a] Le Collégue qu'on lui choisit

[a] Cassiodore a passé sous silence les deux nouveaux Consuls Quintus Fabius Gurges, & Lucius Mamilius Vitulus. Il est pourtant manifeste, par les Fastes Capitolins, qu'il faut placer une année Consulaire, entre la précédente, & celle qui doit suivre immédiatement après celle, que nous commençons à parcourir. Zonaras, ou ses Copistes se sont trompés, sur le nom du Collégue de Fabius. Ils l'appellent Æmilius, & non pas Mamilius. Mais outre que le surnom de *Vitulus*, ne peut convenir ici qu'au Consul Mamilius, il n'est pas vraisemblable, que le Peuple eût élevé, en même tems, au Consulat, deux hommes tirés du corps de la Noblesse, contre l'usage établi depuis long-tems. On sçait, & nous l'avons dit ailleurs, que la Famille

L. Mamilius,

L. Mamilius, [a] ſurnommé Vitulus. Qui n'eût cru que leur adminiſtration devoit être bornée à des ouvrages de paix? En effet, après de ſi vaſtes conquêtes, l'intérêt le plus preſſant des Romains, étoit de régler les nouvelles finances, que les Provinces aſſujetties devoient produire à la République. Elles conſiſtoient dans les tributs, que chaque Peuple devoit payer, dans le fermage de certaines terres labourables, & de quelques pâturages, que la République ſe retenoit toujours, comme un domaine public, lors qu'elle faiſoit aux Citoyens la diſtribution des campagnes ſub-

De Rome l'an 488.
Conſuls,
Q. FABIUS GURGES, & L. MAMILIUS VITULUS.



d'Argent

Fabia, & la Famille Æmilia, tenoient un rang diſtingué, dans l'ordre des Patriciens. Il eſt donc plus croyable, que le Collégue de Fabius ſe nommoit Mamilius, dont la famille eſt comptée parmi les Plébéïennes.

[a] Les Mamilius, quoique réduits à l'ordre des Plébéïens, ſe faiſoient gloire de tirer leur origine de Télégonus, par une de ſes filles nommée Mamilia, dont ils avoient conſervé le nom, dans leur famille. C'étoit une tradition reçûë à Rome, que Télégonus Fondateur de Tuſculum, étoit fils d'Ulyſſe, & de Circé. Auſſi les Mamilius remontoient-ils juſqu'à ce Héros de la Gréce, comme à la tige de leur Maiſon. Pour éterniſer, en quelque ſorte, la mémoire de cette origine prétenduë, un Mamilius Limétanus fit graver, avec ſon nom, une figure d'Ulyſſe, ſur le revers d'une Médaille. Il y eſt repréſenté, tel que le peint Homére, de retour en ſon Iſle, rentrant dans ſon Palais, ſous l'habit d'un Voyageur, & reconnu après vingt ans d'abſence, par un chien domeſtique, qui vint audevant de lui. Le bonnet en forme de *Pileus*, dont ſa tête paroît couverte, eſt apparemment emprunté de Nicomachus, qui le premier fit paroître des ſtatuës d'Uliſſe, avec cette coëffure, comme nous l'apprenons de Pline, au Livre 3. chapitre 10.

De Rome l'an 488.
Q. FABIUS GURGES, & L. MAMILIUS VITULUS.

juguées, dans la dixme de toute la récolte des terres de ſa dépendance, enfin dans les droits qu'elle levoit ſur les marchandiſes, qui abordoient aux Ports de ſa domination. Juſques-là, quatre Queſteurs n'avoient ſuffi qu'à peine, pour la recepte, & pour la diſpenſation des deniers publics. Les deux premiers avoient été créés, preſque à la naiſſance de la République, [a] par le Conſul Valérius Poplicola, qui ſe déchargea ſur eux du maniement des finances. Dans la ſuite, en l'année trois cent trente-trois de Rome, Sempronius Atratinus, pour lors Tribun Militaire, avec la même autorité que les Conſuls, ajoûta deux autres Queſteurs aux premiers. Ceux-ci différoient de ceux-là, par des fonctions différentes. [b] Les uns ſuivoient les Conſuls dans les Armées, diſpenſoient la caiſſe Militaire, payoient les troupes, & faiſoient de l'argent des dépoüilles de l'ennemi, & de la vente des priſonniers faits en guerre. Les autres reſtoient toujours à Rome, avoient ſoin du tréſor enfermé au Temple de Saturne, fourniſſoient l'argent aux Queſteurs Militaires, veilloient à la réception des Ambaſſadeurs Etrangers, & aux frais de leur ſéjour. Les uns & les autres étoient comptables. Auſſi n'avoient-ils aucune des marques de diſtinction, attachées aux plus hautes dignités. Point de chaiſes Curules, point de Licteurs, point d'Appariteurs, & point d'exemption de paroître devant le Préteur, lors qu'ils y étoient cités, par de ſimples Bour-

a Voyés le ſecond volume de nôtre Hiſtoire, Livre 5 pag. 43. & 44. *n. a.* Livre 7. pag. 276. & 277. *n. b.* Livre 8. pag. 392. *n. a.* & le troiſième volume Livre 10. pag. 142. Livre 11. pag. 322. 323. & 424.

b Pour cette raiſon, les Auteurs anciens donnent ſouvent aux Queſteurs Militaires, le nom de Queſteurs Conſulaires. Conſultés le troiſième volume de l'Hiſtoire Romaine, Livre 11. pag 427.

geois. Tout leur privilege consistoit, à pouvoir monter sur la Tribune, à assembler les Comices, y parler au Peuple, & dans les Armées, à pouvoir haranguer les Soldats. Jusqu'au dernier Consulat de Fabius Gurgés, Rome n'avoit eu que quatre Questeurs, deux pour la Ville, & pour le soin du trésor, & deux pour les Armées. Au tems où nous sommes, l'accroissement de la République fit croître le nombre des Questeurs. On en créa quatre nouveaux, à qui l'on donna le nom de Questeurs Provinciaux. Ceux-ci eurent chacun leur département. Pour rendre fixe le ressort des Questeurs de Province, Rome partagea l'Italie, qui lui obéïssoit alors, comme en quatre Généralités. En effet, nos Intendants d'aujourd'hui en France, représentent assés bien les Questeurs de l'ancienne Rome, à cela prês, que ceux-ci étoient encore Receveurs Généraux dans leurs Provinces. La premiére Généralité eut son Siége, ou son principal Bureau, [a] à Ostie Ville Maritime, au voisinage de Rome. L'étenduë de cette Questure, selon les apparences, fut depuis la source du Tybre & le cours de l'Arnus, jusqu'à l'embouchûre du Liris, & comprenoit l'Etrurie, le Latium, le Païs des Sabins, l'Ombrie, enfin toutes les côtes de la Mer de Toscane, & toutes les terres répanduës, delà, jusqu'à l'Apennin. La seconde Généralité avoit son Siége principal à Calés, dans le délicieux séjour de la Campanie, depuis le Liris jusqu'au Golfe de Tarente. Dans son district, on comptoit la Campanie, le Samnium, la Lucanie, le Païs des Bruttiens &

De Rome l'an 488.
Consuls, Q. FABIUS GURGES, & L. MAMILIUS VITULUS.

Cornel. Tacit. ann. l. 11.

Cicer. in Orat. pro Sextio.

Corn. Tacit. l. 4. Annal.

[a] Cicéron, dans sa Harangue contre Vatinius, parle de la Questure d'Ostie, comme d'un des quatre départements, où la République envoyoit des Questeurs, pour l'administration des finances.

De Rome l'an 488. Consuls, Q. FABIUS GURGES, & L. MAMILIUS VITULUS.
Cicero in Orat. contra Rullum.

l'Oenotrie. Là, étoient ſituées ces Villes riches, qui bordoient la côte de la Mer d'Etrurie, & delà, Rome perçevoit d'amples revenus des terres, & des péages, dont elle avoit réſervé les droits au Fiſc Public. Le troiſiême département, depuis l'Apennin, plus ſur les bords de la Mer Adriatique, s'appelloit la Queſture Gauloiſe. Elle s'étendoit dans les Contrées que les Gaulois, & ſur tout les Sénonois, avoient autrefois conquiſes, depuis le Fleuve Rubicon, juſqu'à l'Æſis. La République s'étoit emparée de la plûpart de leurs terres; il falloit un homme qui en eût la régie. Cependant il paroît, que ce département comprenoit encore le Picénum, le Païs des Frentans, & toutes les autres régions, qui s'étendent juſqu'en Apulie. La quatriême Queſture enfin, dont on ne trouve pas dans l'antiquité des veſtiges ſi marqués que des trois autres, ne put comprendre que l'Apulie, la Calabre, & les Salentins, avec les divers Territoires de la Meſſapie, & du Tarentin. Beau département, ſi l'on conſidére le grand nombre de Ports de Mer, où arrivoient les marchandiſes de la Gréce, de l'Aſie, & de l'Afrique, en Italie! Ce fut donc pour ces quatre départements, que Rome créa quatre nouveaux Queſteurs. Il fut établi, dês-lors, qu'on les choiſiroit tout huit, dans [a] des Comices par Tribus. Après leur élection, qui ſe renouvelloit tous les ans, les huit Queſteurs [b] tiroient au ſort, en préſence du Peuple aſſemblé, à

Dio. Tacit. & Suetonius.

a Cependant, par extraordinaire, & dans des conjonctures preſſantes, le Sénat nommoit le Queſteur, qui devoit accompagner le Conſul, ou le Préteur. C'eſt ainſi que Lælius fut envoyé en Afrique, en qualité de Queſteur, ſous le commandement de Scipion.

b Que les Queſteurs n'ayent eu d'autres départements, que ceux, qui leur étoient échûs, à la déciſion du ſort, nous en avons la preuve dans la troiſiême Epître de Cicéron à ſon frére Quintus, Livre 2.

qui écherroient les Questures de la Ville, des Armées, [a] & des Provinces. Avant que Rome eût étendu ses conquêtes hors de l'Italie, les quatre départements, dont nous avons parlé, étoient desirés par les plus ambitieux. Dans la suite, lorsque Rome eut rangé sous ses loix, l'Orient & l'Occident, & que de grands Royaumes furent devenus autant de Provinces soumises à la domination Romaine, les quatre départements d'Italie, n'excitérent plus les desirs des Questeurs Provinciaux. Leur nombre se multiplia, à pro-

De Rome l'an 488.
Consuls, Q. FABIUS GURGES, & L. MAMILIUS VITULUS.

Vous avés, lui dit Cicéron, un Questeur non pas à vôtre choix, mais tel que le sort vous l'a donné. *Quæstorem habes, non tuo judicio delectum, sed eum quem sors dedit.*

[a] Les Questeurs, à parler en général, avoient des Sécretaires, & des Commis à leurs gages. La fonction de ceux-ci, se bornoit à tenir les Livres de compte, & à rédiger par écrit, le produit des recettes, & des dépenses, que le Questeur avoit été chargé de faire, au nom de la République, pendant l'année de son administration. Mais pour relever la majesté du Peuple Romain, les Questeurs Provinciaux ne paroissoient, dans le lieu de leur département, qu'avec les marques de distinction, dont joüissoient les grands Magistrats. Ils avoient droit de porter la prétexte, ou la robbe bordée de pourpre. Ils se faisoient escorter par des Licteurs armés de faisceaux; prérogative qui ne fut jamais accordée aux Questeurs de Rome, qu'on appelloit *Quæstores urbani*, ou *Quæstores ærarii*. Nous avons, sur cela, le témoignage de Cicéron, dans son troisiême Plaidoyé contre Verrés. Les deux Questeurs de Sicile vinrent, dit-il, au-devant de moi avec leurs faisceaux. Dans l'Oraison pour Plancius, il sçait gré à celui-ci, qui étoit alors Questeur, de l'être venu recevoir à Dyrrachium. Pour me faire honneur, dit Cicéron, il avoit renvoyé ses Licteurs, & il s'étoit dépoüillé des marques de sa dignité. Il est croyable, par différents endroits recüeillis des Historiens, sur tout de Cicéron, au Livre de la Divination, & de Suétone, dans la vie de Jules César, que les Questeurs de Province avoient leur Jurisdiction particuliére, ou du moins qu'ils rendoient souvent la justice au nom du Préteur, ou du Proconsul, qui étoit revêtu de la principale autorité. Ils avoient une inspection particuliére sur les denrées, & la traite des blés ne pouvoit se faire, sans leur participation. Quoique le tems de la Questure se bornât à une année; cependant le Peuple Romain prenoit quelquefois le parti de la prolonger, au delà du terme établi par les loix. L'Histoire Romaine nous en fournira dans la suite plus d'un exemple.

De Rome l'an 488.
Consuls, Q. FABIUS GURGES, & L. MAMILIUS VITULUS.

portion des conquêtes de la République. Les Proconsuls, & les Propréteurs, c'est-à-dire, les Gouverneurs de ces grandes régions, eurent chacun leur Questeur, ou leur Intendant des finances, pour leur Gouvernement. Alors, la Préture & la Questure, dans ces grandes & reculées Provinces, devinrent un objet de passion pour les Romains, qui pouvoient y prétendre. Loin des yeux du Sénat, & dans de riches départements, il y avoit plus de profit à faire, & de distinction à attendre. Lors donc qu'en présence des Tribus Romaines, on tiroit au sort les Questures, ceux à qui il en tomboit une des quatre d'Italie, devenoient un objet de la risée publique. [a] *Il va aux eaux*, disoit-on, pour marquer, que le Questeur, à qui le sort n'avoit pas été favorable, alloit joüir du repos, au voisinage de Rome, à peu prês, comme ceux, qui pour leur plaisir, alloient aux eaux de Baye, ou de Pouzole. Mais ne confondons point les tems, & revenons à la suite de l'Histoire.

Cicero in Vatin.

Nous l'avons dêja dit, il étoit ordinaire aux Romains, lors qu'ils n'étoient plus en guerre, d'être affligés de fléaux domestiques. Dans cet intervalle de tranquillité, la peste se fit sentir à Rome. Si l'on en croit un Historien, qui souvent exaggére, jamais contagion ne fit plus de ravage à la Ville, & à la campagne. Il est incertain, si elle avoit commencé l'année précédente, ou si elle ne prit naissance, que sous le dernier Consulat de Fabius Gurgés. Du moins, on assûre qu'elle dura plus de deux ans. Dans ces désola-

Orosius l. 4. c. 5.

[a] Quelques-uns veulent, que ce proverbe fist allusion au ministére des Questeurs d'Italie, qui souvent étoient obligés de se trouver sur les Ports, pour faire payer les droits, que la République avoit imposés sur les marchandises de transport.

tions publiques, les Livres des Sybilles étoient la ressource ordinaire. Comme on leur faisoit dire tout ce qu'on vouloit, on crut y trouver, que la maladie populaire étoit causée par le couroux des Dieux. On rechercha donc quel crime l'avoit pu attirer sur Rome. Quoique l'antiquité profane ait si fort vanté la continence des Vestales, on étoit presque sûr de trouver parmi elles, du moins une coupable, sur qui l'on pouvoit faire tomber la malédiction publique. L'usage en étoit devenu ordinaire. Capparonia fut la malheureuse victime, que l'on crut devoir sacrifier à la prévention du Peuple. Ses sacriléges amours furent prouvées. On découvrit les jeunes Romains complices de ses incestes. Le Collége des Pontifes en fit justice. La Vestale fut condamnée à être enfoüie toute vivante, hors la porte Colline, & pour ses amants, aussi bien que les esclaves, qui avoient favorisé la débauche d'une Vierge consacrée, ils périrent sous la verge, ou peut-être sous la hache des Licteurs. Capparonia préféra une mort prompte à l'horreur d'un cachot souterrain, où elle devoit finir ses jours, par la faim, & par le désespoir. Elle mourut de sa propre main, & s'étrangla avec un lacet. Du moins Rome exerça, sur son corps, la même cérémonie lugubre, dont on accompagnoit les funérailles des Vestales, qu'on enterroit vivantes. La peste cessa enfin, sans doute on attribua la fin du mal, à la punition de Capparonia. Pour lors, le tems arriva de faire une récension du Peuple Romain, & de la terminer par un lustre. On le compte pour le trente-cinquième, depuis l'institution de cette cérémonie. Dans ce dénombrement, on chercha plus à connoître, combien la peste avoit enlevé de

De Rome l'an 488.
Consuls, Q. FABIUS GURGES, & L. MAMILIUS VITULUS.

Fasti Capit.

De Rome l'an 486 Consuls, Q. FABIUS GURGES, & L. MAMILIUS VITULUS.

Livii Epito. & Eutrop. l. 2.

Citoyens à Rome, que le nombre des combattans qui lui restoient, pour ses Armées. Malgré la prodigieuse multitude de Romains, que la peste avoit moissonnés, la République compta encore deux cents quatre-vingt-douze mille deux cents vingt-quatre hommes, en état de porter les armes, & d'être incorporés dans ses Légions. Il est vrai, que du premier coup d'œil, on pourroit juger, que la peste & la guerre n'avoient pas fait de grands ravages à Rome; puisque dans cette derniére récension, le nombre des Citoyens fut trouvé plus grand, que jamais. Pour être détrompé, il faut se souvenir, que la République venoit de donner le droit de Bourgeoisie Romaine à toute la Nation des Sabins. Ceux-ci entrérent, sans doute, dans le nouveau dénombrement, & par là, Rome sentit moins le déchet de ses forces. Avec le lustre, finissoit la Magistrature des deux Censeurs, qui avoient été cinq ans en exercice. C'étoit deux hommes d'une grande probité, l'un nommé Cn. Cornélius Blasio, l'autre C. Marcius Rutilus. Le dernier, sur tout, méritoit une considération particuliére, par sa naissance, & par sa sagesse. Il desçendoit d'un proche parent de Numa Pompilius, & en droite ligne, il tiroit son origine du Roy Ancus Marcius. On retrouvoit dans lui la prudence, & la modération des chefs de sa famille. Ces qualités l'avoient fait choisir Censeur, & firent que le Peuple, assemblé par Centuries, s'obstina de le continuer dans sa Magistrature. La distinction étoit nouvelle; mais le mérite de Marcius étoit supérieur à son emploi. L'intéressé fut le seul à se plaindre, de l'honneur qu'il reçevoit du Peuple. Son zéle pour la manu-tention des loix, l'emporta dans son cœur, sur la

Val. Max. l. 4. c. 1.

nouvelle

nouvelle distinction, dont on l'honoroit. Il assembla donc les Tribus, & se servit de toute son éloquence, pour leur reprocher l'infraction des anciennes Ordonnances, qu'elles avoient violées en sa considération. *Sagement*, leur dit-il, *vos Peres ont établi, que la Censure ne passeroit pas deux fois dans les mêmes mains. Ils ont prévû les conséquences d'une autorité excessive, réïterée sur la même tête. Des Censeurs dépend le choix du Sénat, la correction des mœurs, & le jugement des Juges de la République. Leur approbation ouvre l'entrée aux honneurs, & leurs notes impriment un caractére d'infamie, qui donne l'exclusion des premiéres Magistratures. Que n'auroit-on pas à souffrir, durant dix ans, de l'iniquité d'un homme prévenu par l'affection, ou par la haine? Ne seroit-ce pas exposer la vertu, à languir dans l'oubli, & donner lieu au vice, de dominer avec impunité? Du moins le changement console les opprimés, & met un frein aux emportements des vicieux, qui se sentent protégés. Exercés-le sur moi ce changement, si prudemment établi par les loix. Laissés respirer les malheureux, que j'ai faits, & donnés lieu à un autre, d'exercer sa sévérité, contre les coupables, que j'ai ménagés.* Ce discours fit honneur à Marcius, & le fit encore paroître plus digne de la distinction, qu'il avoit reçûë du Peuple. Malgré lui, on le continua dans la Censure, & c'est delà, que lui & sa branche, retinrent, à perpétuité, le surnom de Censorinus. Du moins sa Harangue produisit, pour l'avenir, un bien durable. On fit une loi, ou plûtôt on confirma l'ancien réglement, de ne réïtérer jamais la Censure à la même personne.

De Rome l'an 488.
Consuls, Q. FABIUS GURGES, & L. MAMILIUS VITULUS.

Plut. in Coriolano.

Fabius cependant, & son Collégue, goûtoient à Rome les douceurs de la paix: lorsque, tout à coup,

De Rome l'an 488.
Consuls, Q. FABIUS GURGES, & L. MAMILIUS VITULUS.

s'éleva une guerre, dans le ſein même de la République. J'oſerois l'appeller une guerre civile, ſi les nouveaux ennemis de Rome avoient du moins été de condition libre. Volſcinium étoit une grande & ancienne Cité de l'Etrurie, & l'une des Capitales des douze Lucumonies, qui partageoient les Etruſques, comme en douze Cantons. Cette Ville, auſſi bien que le reſte de l'Etrurie, étoit alors ſous la domination Romaine, & joüiſſoit des conditions, que les Romains avoient accordées, par leurs Traités, à la Nation Etrurienne. Volſcinium conſervoit ſes loix, & ſon ancien Gouvernement. La tranquillité, que leur procuroit l'Alliance avec Rome, fit tomber les Volſciniens dans le relâchement, & l'inobſervation de leurs loix cauſa leur déſaſtre. Ne ſe regardants plus comme les Habitants d'une Ville indépendante, ils mépriſérent les Magiſtratures publiques, & les laiſſérent uſurper par leurs Affranchis. Pour les Citoyens de condition libre, ils ſe livrérent au plaiſir, & donnérent la liberté à ce grand nombre d'Eſclaves, qui ſervoient à leurs délices. La multitude de ces hommes, ſans mœurs, & ſans éducation, nouvellement ſortis des fers, égala bientôt le nombre des anciens Bourgeois. Pour lors, il arriva, ce qui n'eſt que trop ordinaire aux gens tirés de la pouſſiére, lors qu'ils ſont parvenus aux premiéres dignités. Devenus conſidérables dans la petite République, ils en furent les Tyrans. Tout leur ſoin fut d'humilier leurs anciens maîtres. De force, ils enlevoient leurs femmes, & contractoient avec elles des mariages ſcandaleux, & diſproportionnés, qu'il falloit pourtant ſouffrir, pour éviter la mort. Le Sénat de Volſcinium, rempli de cette canaille, inſultoit aux ma-

Florus l. 1. c. 21. & autor di Viris illuſt.

ris, qui redemandoient leurs femmes, & aux peres qui réclamoient leurs filles. La licence alla plus loin. Ces infames uſurpateurs firent paſſer en loi, que nulle fille libre ne ſeroit remiſe à ſon époux, qu'après avoir été abandonnée à la paſſion d'un Affranchi. A tant de brutalités, ils joignirent les exils, & les proſcriptions des plus reſpectables Bourgeois. Enfin, ceux des anciens Volſciniens, à qui il reſtoit encore quelque ſentiment d'honneur, cherchérent du reméde à leurs maux. Déſeſpérants d'en trouver dans leurs propres forces, ils réſolurent de députer au Sénat de Rome, & d'en implorer le ſecours. Cependant les Envoyés partirent en ſecret, & firent à Rome un grand miſtére de leur négociation. Ce ne fut point en public, qu'ils préſentérent leur Requête, ce fut en cachette. On ne leur aſſigna point de jour, pour comparoître, & l'on ne choiſit pas le lieu ordinaire des Aſſemblées du Sénat, pour leur donner Audience. Une maiſon particuliére, où les Peres Conſcripts ſe rendirent, à petit bruit, tint lieu de Temple, où l'on leur rendit la juſtice. Là, il fut réglé, que pour tirer d'infortunés Alliés de l'oppreſſion, qu'ils ſouffroient, ſous la tyrannie de leurs Eſclaves, le Conſul Fabius Gurgés marcheroit vers Volſcinium, avec un corps de troupes. On croyoit l'Arrêt fort ſecret, & l'on eſpéroit de ſurprendre les coupables Affranchis, ſans qu'ils puſſent faire de préparatifs. Il n'en fut pas ainſi. Dans le logis où ſe tint le Sénat, un Samnite, à qui l'on avoit donné l'hoſpitalité, qu'une maladie retenoit au lit, & qu'on n'avoit point apperçû, entendit la délibération des Sénateurs, fut témoin de l'Arrêt qu'on prononça, & trahit le ſecret de la République. Lors donc que les

De Rome l'an 488.
Conſuls, Q. FABIUS GURGES, & L. MAMILIUS VITULUS.
Valer. Max. l. 9. c. 1.

De Rome l'an 488.
Consuls, Q. FABIUS GURGES, & L. MAMILIUS VITULUS.
Zonaras l. 8.

Députés de Volscinium furent retournés en leur Païs, ils furent bien étonnés, de se voir cités devant le Sénat des Affranchis, pour rendre compte de leur séjour, & de leur négociation à Rome. Convaincus d'avoir agi contre les intérêts de leurs anciens Esclaves, par ces tyrans, ils furent condamnés à la mort, eux, & les plus honorables Citoyens de la Ville. Cependant Fabius Gurgés marchoit avec sa troupe, vers Volscinium, plûtôt dans la détermination de punir des coupables, que dans la pensée de trouver un ennemi, capable de résister. Il est croyable, qu'il ne conduisit avec lui qu'une poignée de Volontaires, levés à la hâte, & qu'il n'étoit pas à la tête d'une Armée Consulaire, composée au moins de deux Légions. Gurgés fut surpris, de trouver les Affranchis sur leurs gardes, & en état de lui faire tête. Ces malheureux osérent paroître en campagne, devant lui, & livrer bataille à un Consul. Le succès répondit à la valeur des Romains; mais leur Général seul paya cher l'acharnement qu'il eût, à suivre les fugitifs, jusques dans leur Ville. Il y entra pêle mêle avec les ennemis, qu'il poussoit devant lui; mais une main inconnuë l'atteignit d'un trait, & lui fit une blessure mortelle. Ainsi périt un grand homme, honoré par des Consulats, des Triomphes, des Ambassades, & qui, contre l'espérance de son pere, le grand Fabius, ne dégénéra point de la gloire de ses ancêtres. Rome auroit souhaité, qu'en mourant, il eût emporté avec lui la consolation, d'avoir reçû la mort d'une main plus illustre. Dês que le Consul fut hors du combat, les Affranchis firent une sortie sur les Romains. On ne sçait pas quel en fut le succês. L'Histoire nous apprend seulement, qu'un

Autor de Viris Illust.

De Rome l'an 458.
Consul, L. MAMILIUS VITULUS.
Zonaras l. 8.

Décius Mus, qui probablement étoit Lieutenant Général dans l'Armée de Fabius, investit Volscinium, & qu'il en commença le siége dans les formes. La prise de la Ville fut suspenduë, jusqu'à l'arrivée d'un des Consuls de l'année suivante. C'étoit M. Fulvius Flaccus. Celui-ci prit le commandement de l'Armée Romaine, força les Volsciniens de se rendre à discrétion, punit les Affranchis, usurpateurs des Magistratures de la Ville, & les fit périr par le fer. Pour les anciens Bourgeois, & les Esclaves qui n'avoient point trempé dans la révolte, il les transporta ailleurs, après avoir rasé leur Ville. La conduite de Flaccus fut si agréable à la République, qu'elle lui accorda les honneurs du Triomphe. Il entra donc à Rome, avec pompe, le jour des Kalendes de Février, dans l'année suivante, qui fut celle de son Consulat. Nous prévenons cette époque, pour ne point confondre avec les grands événements, qui nous restent à décrire, un événement beaucoup moins intéressant, que les guerres Puniques.



De Rome l'an 488.
Consul,
L. MAMILIUS VITULUS.

LIVRE VINGT-TROISIE'ME.

ROME étoit une Ville toute belliqueuse. Elle se vantoit d'être issuë du sang de Mars, & soit habitude, soit prévention, elle étoit insatiable de combats, & de victoires. Ce Temple de [a] Janus si sage-

[a] Sous le nom de Janus, il semble que les anciens Mythologues, nous ayent voulu faire l'Histoire de plusieurs Divinités différentes. Selon l'Auteur du Livre intitulé, *l'Origine des Romains*, ce prétendu Dieu aborda en Italie. Il y fit des conquêtes, & s'y forma un petit Royaume. Dans la suite, il reçut Saturne, & lui offrit un azile dans ses Etats. Il partagea même avec lui, les soins du Gouvernement. Ainsi, l'arrivée de Janus dans le Latium, avoit précédé celle de Saturne. Pour cette raison, le premier avoit toujours, sur celui-ci, la préséance dans les sacrifices, que le Paganisme leur décernoit. Fabius Pictor dit, que les Etrusques apprirent de Janus toutes les cérémonies, qui concernoient le culte divin. Il leur enseigna à consacrer le *Pomœrium*, ou l'enceinte des Villes, en dehors, & en dedans, à dresser des Autels en l'honneur des Dieux. C'est de lui qu'ils tinrent la pratique de joindre à l'immolation des victimes, les offrandes de blé, & les libations de vin. En reconnoissance, les Peuples d'Etrurie se firent un devoir de l'invoquer, avant toutes les autres Divinités, dans tous leurs actes de Religion.

Aurélius Victor, sur des Mémoires fabuleux, raconte ainsi la naissance de Janus. La beauté de Creüse, fille d'Erechtée Roy d'Athénes, charma les yeux d'Apollon. Il en eut un fils, qui fut envoyé à Delphes, pour y recevoir une éducation digne de sa naissance. Dans la suite Créüse fut donnée en mariage à un certain Xiphée. Celui-ci, dans la crainte de ne point laisser de successeurs après lui, alla consulter l'Oracle de Delphes, pour obtenir du Dieu, en faveur de sa femme, une heureuse fécondité. L'Oracle lui répondit, qu'il n'avoit d'autre parti à prendre, que d'adopter le premier enfant, qu'il rencontreroit le lendemain. Janus se présenta d'abord à lui. Il fut adopté, avant qu'on sçût qu'il étoit fils de Créüse. Parvenu à l'âge viril, il passa en Italie, fonda une Ville, qui, de son nom, fut appellée Janicule. Quelque tems après, Saturne chassé d'Arcadie par Jupiter, se sauva dans le Latium. Il trouva, dans Janus, un Prince secourable, & un ami fidéle. Réünis l'un & l'autre par les liens d'une tendre amitié, ils gouvernérent, de concert, les Peuples de la contrée. Si l'on en croit Dracon, cité par Athénée, Janus donna son nom à une

ment érigé par le ſecond Roy des Romains, pour tempérer l'ardeur qu'ils avoient de courir ſans ceſſe aux montagne, & à une Riviére d'Italie. Il fut le premier, dit le même Auteur, qui inventa l'uſage des couronnes, & l'art de conſtruire des Barques, & des Navires. Delà vient, continuë-t'il, que bien des Villes de Gréce, d'Italie, & de Sicile, ont frappé des monnoyes, chargées des mêmes ſymboles, & de la double tête de Janus.

De Rome l'an 488.
Conſul, L. MAMILIUS VITULUS.

Au rapport de Macrobe, cet ancien Roy établit une forme certaine dans le culte des Dieux, & dans les ſacrifices. Comme il paſſoit pour le premier Légiſlateur, en matiére de Religion, il fut révéré lui-même comme un Dieu, après ſa mort, & les Peuples s'accoûtumérent à lui adreſſer leurs premiers hommages, dans toutes les cérémonies religieuſes. Il n'y avoit point de Fêtes, point de Sacrifices, qui ne leur rappellaſſent d'abord la mémoire de celui, qu'ils en croyoient, ou le premier inſtituteur, ou le reſtaurateur. Cette opinion populaire donna naiſſance à la coûtume, qui s'étoit introduite parmi les Païens, de commencer la Formule de leurs priéres, par invoquer le Dieu Janus.

Quelques Auteurs, dont parle Macrobe, reconnoiſſoient dans cette même Divinité Apollon, & Diane. Ils y trouvoient les mêmes convenances. Par éxemple, Apollon chés les Grecs, fut appellé Θυραῖος, & Ἀγυιεύς, c'eſt-à-dire, le Surintendant des portes, & des ruës. Conformément à cette idée, la Gréce plaçoit des Autels à ce Dieu, près de l'entrée des maiſons. On ſçait que Diane fut honorée, comme la Divinité protectrice, des chemins & des avenuës, ſous les noms de *Trivia*, & de *Jana*. Les mêmes fonctions ſont exprimées dans le nom de *Janus*, qui répond au mot Grec Θυραῖος, & dans ſes ſtatuës, qui d'une main tenoient une clef, & de l'autre une baguette, pour marquer l'inſpection, qu'il avoit ſur les chemins, & ſur les portes.

D'autres ne diſtinguoient point Janus du Soleil, & remarquoient, entre l'un & l'autre, une parfaite conformité. Le Soleil, diſent-ils, ſous le nom de Janus, eſt prépoſé à la garde des deux portes du Ciel, l'Orient, & l'Occident. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon, qu'on l'invoque le premier, dans les ſacrifices, afin que, par ſon moyen, les priéres des Peuples, & l'odeur des victimes, puiſſent paſſer juſqu'aux Trônes des Divinités Céleſtes. Le mouvement du Soleil ſur l'écliptique, eſt la meſure de la révolution Aſtronomique, qui comprend 365. jours, & un peu plus. Auſſi dans pluſieurs images de Janus, les doigts de ſa main droite & de ſa main gauche, étoient diſpoſés de maniére, qu'elles exprimoient le nombre 365. ſelon Macrobe, ou ſelon le témoignage de Pline, l'année de Numa, qui étoit de 355. jours.

Cicéron perſuadé, que Janus étoit le Ciel, donne à ce Dieu le nom d'EANUS, *ab eundo*, parce que les Cieux roulent ſur leur axe, par un mouvement circulaire, & ſans aucune interruption. Les Phéniciens, qui conſidéroient Janus ſous le même rapport, lui donnérent pour emblême un Dragon, qui ſe

De Rome l'an 488.
Consul,
L. MAMILIUS VITULUS.

armes, n'avoit point été fermé, depuis Numa Pompilius, & les premiéres années de son successeur. Une replie sur lui-même, & semble dévorer sa queuë. Par cette figure, ils faisoient allusion au cercle, que décrit le firmament, dans sa course, & à la régularité de l'Univers, qui se maintient, & trouve, en quelque sorte, son aliment dans cette agitation constante, & toujours égale. Selon cette derniére supposition, les quatre faces de Janus doivent être prises, pour les quatre points cardinaux du monde, l'Orient, l'Occident, le Septentrion, & le Midi.

Dans les anciens vers, que les Saliens chantoient à sa loüange, il étoit appellé le Dieu des Dieux. C'est dans le même sens, que certains Auteurs, dont parle Festus, ont crû qu'il étoit le pere commun du genre humain, & le principe des êtres créés. Ovide ne s'est pas éloigné de ce dernier sentiment, lors qu'il conçoit dans Janus, le cahos, ou cette matiére brute, & cet assemblage informe des éléments, que Dieu développa, pour en composer l'Univers. Ce Dieu, dit le Poëte, au premier Livre des Fastes, étoit enseveli sous cet amas confus de substances, & ne prit la forme d'une Divinité, qu'après que toutes les parties du monde eurent été rangées, selon leur ordre naturel:

Tunc ego, qui fueram globus, & sine imagine moles,
In faciem redii, dignaque membra Deo.

Macrobe rapporte, à ce sujet, l'éloge que Messala avoit fait de Janus. Il commençoit en ces termes. *Qui cuncta fingit, eademque regit, aquæ terræque vim, ac naturam gravem, atque pronam, in profundum dilabentem, ignis atque animæ levem, immensum in sublime fugientem copulavit, circumdato cœlo; quæ vis cœli maxima duas vis dispares colligavit.* „ Le principe, & le modérateur „ de la Nature, a réüni la terre & „ l'eau, qui, par leur poids, tendent „ toujours en bas, avec le feu & „ l'esprit, qui par leur activité, s'élevent au-dessus des choses terrestres. Il a renfermé des êtres si „ contraires dans l'immense étenduë de la sphére céleste; & le „ Ciel, par une force merveilleuse, „ a rassemblé des qualités si différentes. Ce préjugé donna lieu à l'attribut de *Consivius*, dont Janus fut honoré par les Romains. Cette épithéte, empruntée du verbe *Consero*, convenoit à une Divinité, qu'ils confondoient avec l'Auteur de la Nature. Par le même principe, ils l'élevoient souvent au-dessus des autres Dieux, lui offroient leurs premiers hommages, & l'adoroient, comme l'Arbitre Souverain des tems, des quatre saisons, & des douze mois de l'année. En cette qualité, on lui avoit dressé douze Autels à Rome. Romulus avoit fait pratiquer, dit-on, douze portes au Temple, qu'il lui érigea. Arnobe, dans la revûë, qu'il fait des fausses Divinités du Paganisme, met en preuve, contre le Polithéisme des Romains, ces variations, & ce peu de concert de l'ancienne Mythologie, sur l'ori-

guerre en produisoit une autre, & le mérite des grands hommes de la République, se mesuroit uniquement

De Rome l'an 488.
Consul,
L. MAMILIUS VITULUS.

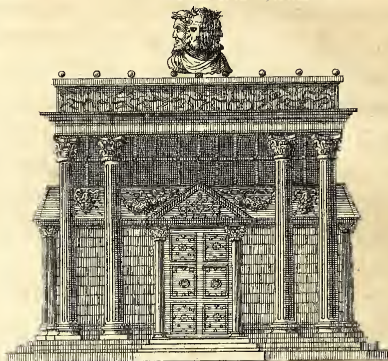
gine, & les propriétés de Janus. *Incipiamus ab Jano patre, quem quidam ex vobis mundum, annum alii, solem etiam providere nonnulli*, L. 3.

Janus partageoit avec Junon, l'inspection sur toutes les Calendes, & particuliérement, sur celles de Janvier. Cette fonction lui acquit le surnom de *Junonius*. Quant aux épithétes de *Quirinus*, de *Patulcius*, de *Clusivius*, ce sont des termes Latins, qui expriment un usage reçû autrefois parmi les Romains, de fermer la porte du Temple de Janus, en tems de paix, & de l'ouvrir en tems de guerre. Macrobe trouve l'origine de cette coûtume, dans un événement fabuleux, que la crédulité populaire, & la superstition firent passer pour véritable. Voici le fait, tel que cet Auteur le raconte. Lorsque les Sabins se présentérent, les armes à la main, pour réclamer leurs filles enlevées par les Romains, ceux-ci se hâtérent de fermer la porte, qui étoit au pié du Mont Viminal, & d'en écarter les ennemis, qui faisoient les derniers efforts, pour s'en rendre les maîtres. Mais ils eurent beau la fermer, elle se rouvrit jusqu'à trois fois. Ainsi les Romains prirent le parti de s'y mettre en sentinelle, & d'en disputer l'entrée à un gros de Sabins, qui l'attaquoient. Sur ces entrefaites, le bruit se répandit, que dans un combat, qui se donnoit d'un autre côté, les troupes de Romulus avoient été défaites par celles de Tatius. A cette nouvelle, les Soldats Romains prirent l'allarme, & abandonnérent la Porte Januale; [ils la nommérent de la sorte, pour conserver la mémoire du prétendu prodige.] Les Sabins à leur tour, se mirent en devoir de faire irruption par cette porte. Mais à peine y furent-ils parvenus, qu'un torrent d'eau boüillante, qui sortit avec impétuosité du Temple de Janus, étouffa une partie des Assaillants, & noya l'autre. Depuis ce tems-là, dit Varron au Livre quatrième de la langue Latine, l'endroit où ces eaux chaudes jaillirent avec tant de roideur, fut appellé les Lautules. *Lautolæ, à lavando, quod ibi, ad Janum geminum, aquæ calidæ fuerint*. En conséquence de cet événement, tout incroyable qu'il est, il fut statué, qu'en tems de guerre seulement, la porte du Temple de Janus demeureroit ouverte, comme pour donner un passage libre à ce Dieu, en cas que la Ville eût besoin de son secours. A ces traits, on reconnoît la bizarrerie, & encore plus, l'aveuglement, & l'incertitude du Paganisme.

Ceux qui veulent trouver du mystére dans les fictions de la Fable, croyent que l'ancien Janus ne fut point différent de Noé. Il fut ainsi appellé, disent-ils, du mot Hebreu *Jajin*, qui signifie vin, parce que ce Patriarche avoit planté la vigne. Les deux visages que l'on donnoit à Janus, marquoient, si on les en croit, qu'il avoit vû l'ancien monde, avant le Déluge, & le nouveau, qui se forma des débris du genre humain. Le Navire, dont on lui attribuë l'invention,

De Rome l'an 488. Consul, L. MAMILIUS VITULUS.

sur leurs conquêtes. Il paroît même qu'un continuel exercice des armes, étoit devenu nécessaire aux Ro-



étoit une figure de l'Arche, qui le garantit, lui, & sa famille, du débordement des eaux. Enfin, on le faisoit présider au commencement, & à la fin de toutes choses, parce qu'il avoit vû la fin de l'ancien monde, & le commencement du nouveau.

Les anciens monuments nous ont conservé différentes têtes de Janus, tantôt avec deux visages, quelquefois avec quatre, sur le modéle de la statuë de ce Dieu, qui fut trouvée à Faléres Ville d'Etrurie, après qu'elle eût été conquise par les Romains. Outre l'explication que nous avons empruntée de Macrobe, ces deux visages représentoient, selon les uns, Janus, & Saturne son Collégue. Selon d'autres, ce fut un symbole de la réünion, qui se fit entre Tatius, & Romulus, à la faveur de cette Divinité Médiatrice. Aussi se persuada-t'on à Rome, que Janus présidoit aux Traités de Paix, & d'Alliance. Les quatre faces adossées sont prises, par quelques Auteurs, pour les Têtes des quatre plus anciens Rois d'Italie, Janus, Saturne, Faunus, & Picus. D'autres substituent à ces deux derniers, Romulus, & Numa Pompilius.

Dans la plûpart des quartiers de Rome, on avoit érigé des Temples, ou à deux façades, en l'honneur de *Janus Bifrons*, ou à quatre, sous le titre de *Janus Quadrifrons*. Tel que celui dont nous donnons ici le plan, d'après le *Nardini*. Ces édifices portoient le nom même de Janus. L'inscription d'une Médaille de l'Empereur Neron en fait foi. Elle est conçûë en ces termes, PACE P. R. TERRA MARIQVE JANVM CLAUSIT. Entre ces Temples, les uns avoient douze portes, les autres deux, ou quatre, selon les différentes allusions symboliques qu'on vouloit figurer.

Parmi les offrandes qu'on présentoit à Janus, quelques anciens

mains. Toujours la peste, les seditions intestines, ou même des révolutions dans l'Etat, occupoient les courts intervalles de leur tranquillité. Il falloit donner, au-dehors, de l'aliment à cette inclination martiale, qu'on leur inspiroit en naissant. En tems de paix, ces hommes inquiets déchiroient, au-dedans, le sein de leur Patrie, & la voix des Tribuns du Peuple échauffoit autant les cœurs, que la trompette des Consuls. Il paroissoit que ce feu auroit dû s'éteindre, ou se rallentir un peu, depuis que Rome s'étoit formée un état assés considérable, pour ne songer plus qu'à s'enrichir, par le commerce, ou qu'à cultiver les esprits, par l'étude des Lettres. En effet, les Romains, jusques-là, n'avoient guéres connu d'autres Arts, qu'une éloquence acquise, plûtôt par un heureux tour d'imagination, & par un continuel exercice de parler en public, que par des réfléxions, & par des préceptes. A la verité, souvent il naissoit parmi eux des Philosophes, qui par leur probité naturelle, surpassoient les sages, que la Gréce formoit dans ses Ecoles. Une heureuse éducation, & je ne sçai quel instinct de droiture, qui n'é-

De Rome l'an 488.
Consul, L. MAMILIUS VITULUS.

Auteurs, & en particulier Festus, font mention d'une espece de gâteau, que ce dernier appelle *janual*. Au reste, Ovide met sur le compte de ce Dieu, les mêmes infamies, qu'on reproche aux Divinités de la Fable. Tout innocent que le fait un des plus illustres Peres de l'Eglise, il ne fut pas insensible aux charmes de la Nymphe Crané. *Viderat hanc Janus, visæque cupidine captus.* Ce témoignage d'Ovide ne s'accorde guéres, avec celui de saint Augustin, au Livre de la Cité de Dieu. *De Jano non mihi facile quidquam occurrit, quod ad probrum pertineat, & fortè talis fuit, ut innocentius vixerit, & à facinoribus & flagitiis remotius.* Il ne faut pas oublier ici, que le nom de *Janus Quadrivius*, étoit commun à la Divinité qui présidoit aux carrefours. Quelquefois aussi, on entendoit par ce terme, une voûte en forme de croix, ou aboutissoient quatre ruës. C'étoit un endroit de Rome, où les Marchands étaloient leurs marchandises, pour être à couvert des injures de l'air.

De Rome l'an 488. Conful, L. MAMILIUS VITULUS.

toit point altéré par le goût du plaifir, fuppléoit, dans eux aux principes de la morale, & aux maximes écrites. Auffi la vertu Romaine étoit alors toujours accompagnée de je ne fçai quelle dureté féroce, & de certains traits d'impoliteffe, qui la diftinguoient de celle des Grecs, & des Afiatiques. Le maniement éternel des armes, & une vie dure & laborieufe, fous des tentes, fervoient beaucoup à les garantir des vices, & peu à polir leurs mœurs, & à leur infpirer un genre de vertu aimable. L'amour de la Patrie étoit leur unique mobile, & cette feule paffion remüoit, ou calmoit toutes les autres. Nous l'allons voir dans la guerre, qu'ils fe déterminérent enfin [a] de faire aux Carthaginois.

De Rome l'an 489. Confuls, APP. CLAUDIUS CAUDEX, & M. FULVIUS FLACCUS.

La République venoit d'élever au Confulat [b] App.

[a] Les Hiftoriens ne font pas tout à fait d'accord fur l'année, que commença la premiére guerre de Carthage. Tite-Live, au Livre trente-uniême de fon Hiftoire, compte quatre cents quatre-vingt-huit ans, depuis la fondation de Rome, jufqu'au Confulat d'Appius Claudius, qui le premier conduifit une armée Romaine en Sicile, contre les Carthaginois. Il eft vrai, que dans quelques éditions, on lit CDLXXVIII. ans, au lieu de CDLXXCIX. ans; mais c'eft une erreur des Copiftes, ou des Imprimeurs. Solin convient avec Tite-Live, lorfqu'il rapporte le commencement de la premiére guerre Punique, à la quatre cents quatre-vingt-neuviême année de Rome. Les témoignages de ces deux Auteurs, joints à celui des Faftes Capitolins, forment, en faveur de cette époque, une preuve décifive. Gellius, à la fin du Livre 17. ajoûte une année de plus. Orofius, des quatre-vingt-huit ans, en rabat fix. Denys d'Halicarnaffe, & Polybe différent auffi, entre eux, de quelques années. Le premier dit, qu'il avoit conduit fon Hiftoire jufqu'à la cent vingt-huitiême Olympiade, qui donna naiffance à la premiére guerre de Carthage. L'autre avertit, qu'il commence la fienne à la premiére Navigation, que firent les Romains en Sicile, au tems de la cent vingt-neuviême Olympiade, où Timée avoit fini fon Hiftoire.

[b] Les Faftes Capitolins nous ont confervé en entier les prénoms, les noms, & les furnoms des deux Confuls, & de ceux, qui vont fuivre, jufqu'à la derniére guerre de Carthage. Nous en tirerons un grand fecours, pour fuppléer aux omiffions, ou pour réformer les textes des Hiftoriens. Orofius ne dif-

Claudius, qui dans ſon année, prit le ſurnom de Caudex, & M. Fulvius Flaccus. Il fallut en envoyer un contre les Affranchis de Volſcinium, pour terminer une entrepriſe, qui ne pouvoit être de longue durée. Ce fut là le partage de Fulvius Flaccus. Il reſtoit d'occuper ſon Collégue Claudius. Mais de quel côté employer ſon bras, & ſes ſervices? Tout étoit ſoumis juſqu'aux rives du Pô, & les Gaulois, répandus depuis ce Fleuve, juſqu'aux Alpes, n'excitoient ni l'envie, ni la bravoure des Romains. Les Carthaginois ſeuls étoient un objet de crainte, & de jalouſie, pour eux. La domination Carthaginoiſe s'étendoit tous les jours de plus en plus, & à force de conquêtes, ces Africains commençoient à s'approcher trop des Païs ſoumis à la République Romaine. Conquérants eux-mêmes, les Romains ſe ſentoient picqués d'émulation, à la vûë du progrês rapide des armes Carthaginoiſes, & ils prévoyoient, que quand Carthage auroit accompli ſes deſſeins ſur la Sicile, elle penſeroit à l'Italie, qui n'en eſt ſéparée que par un Détroit. Cette appréhenſion n'étoit pas chimérique, & plus on réfléchiſſoit, à Rome, ſur les commencements de Carthage, & ſur ſes immenſes progrês, plus on avoit lieu d'être effrayé. En effet, [a] ſoixante

De Rome l'an 489.
Conſuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

tingue point, par leurs ſurnoms, les Magiſtrats de cette année 489. Il donne même à Marcus Fulvius le prénom *Quintus*, contre la foi des Annales Conſulaires.

[a] On ne peut ignorer aujourd'hui, que Didon a été poſtérieure à Enée de plus de deux cents ans. Tous conviennent que le long épiſode de Virgile, ſur la fuite de Didon, & ſur l'arrivée des Troyens à Carthage, eſt une pure fiction. Peut-être le Poëte a-t'il crû devoir négliger l'Anachroniſme, s'il l'a connu, pour ne pas dérober à ſon Poëme les graces, que Didon lui concilie. Virgile ne ſe propoſoit d'autre deſſein, que de relever la gloire de Rome, & le mérite de ſon Héros, lorſqu'il a rapproché des tems ſi éloignés. Cette licence étoit en quelque ſorte néceſſai-

De Rome l'an 489. Consuls, APP. CLAUDIUS CAUDEX, & M. FULVIUS FLACCUS.

& cinq ans, ou environ, avant la fondation de Rome par Romulus, Carthage avoit été établie par une re, pour l'ornement de son Poëme. Les haines mutuelles des deux Nations rivales l'une de l'autre, y prennent leur source. Et le morceau de l'Enéïde, où Didon est la principale actrice, eût été moins intérressant, si les mêmes avantures se fussent passées chés une autre Reine, & dans une autre contrée que l'Afrique. D'ailleurs, il est à croire, que du tems de Virgile, on n'étoit pas instruit à Rome de la suite Chronologique des Rois de Tyr. Du moins, il paroît que la plûpart des Romains ne connoissoient point l'époque de la fondation de Carthage, & par conséquent celle de la fuite, & du Regne de Didon. Il est certain, que nul des Critiques Contemporains de Virgile, & même qu'aucun de ceux qui ont écrit après lui, jusqu'à Macrobe, ne lui a fait le reproche, d'avoir renversé l'ordre des tems. On a commencé seulement à connoître l'Anachronisme, depuis que Joseph, sur la garantie des Annales Tyriennes, a débroüillé le cahos de la succession des Rois de Tyr. Appien lui-même, dans les recherches, qu'il a faites sur la construction de Carthage, ou garde le silence, ou parle d'une maniére fort indécise, sur l'arrivée de Didon en Afrique. Il s'explique avec plus d'assûrance, sur l'origine de la même Ville, qu'il dit avoir été premiérement fondée par les Phéniciens, cinquante ans avant la guerre de Troye. Quand il vient à Didon, il se contente de dire, qu'elle bâtit *Byrsa*. Il raconte à ce sujet, de quel artifice usa cette Reine, pour obtenir un emplacement sur la côte d'Afrique. Au regard du siecle, où elle vivoit, il semble que ce point de Chronologie ait été pour lui, sous le voile du mystére. Varron, Denys d'Halicarnasse, & tant d'autres Auteurs qui ont creusé dans l'origine des Peuples, ne se sont point donné la peine de fixer le tems précis de la fondation de Carthage. A la vérité Cicéron, en a marqué, dit-on, quelques vestiges dans un fragment de sa République. Si ce fragment est véritable, du moins l'induction qu'on en tire, est aussi incertaine, que les expressions en sont obscures. Velléïus Paterculus, est celui qui en a parlé plus nettement, lors qu'il a placé la fuite de Didon en Afrique, soixante-cinq ans avant la fondation de Rome, mais il montre assés, par ses paroles, l'incertitude où l'on étoit à Rome, sur le siécle de Didon. *Ante annos quinque & sexaginta, quam urbs Romana conderetur ab Elissa Tyriâ, quam quidam Dido autumant, Carthago conditur.* Justin, le Compilateur de Trogue Pompée, compte soixante & douze ans depuis la fondation de Carthage, jusqu'à ce que Rome eût été bâtie par Romulus. Quoiqu'il en soit, on ne doute plus qu'il n'y ait eu un long intervalle, entre la prise de Troye, & le tems où Didon aborda sur les côtes d'Afrique. Ceux des Chronologistes, qui reculent davantage le premier événement, le fixent à soixante ans avant le Regne de Saül. Si de ce nombre on ôte environ huit ans, qui se passérent depuis

Phéniciéne. Son veritable nom, ſelon les uns, étoit *Didon*, & ſelon les autres, c'étoit *Eliſſa*. Cette Princeſſe ſurpaſſoit en courage & en beauté toutes les filles de ſon Païs. [a] Belus ſon pere la donna pour épouſe à *Sichée*, que les uns appellent *Acerbas*, & d'autres *Sicharbas*. Celui-ci, en qualité de Grand-Prêtre d'Hercule, tenoit le ſecond rang dans le Royaume de

De Rome l'an 489.
Conſuls, APP. CLAUDIUS CAUDEX, & M. FULVIUS FLACCUS.
Solinus & Juſtinus l. 18.

le ſac de cette Capitale de la Phrygie, juſqu'à ce qu'Enée arrivât à Carthage, ſelon la narration de Virgile, on aura environ cinquante-deux ans. Ajoûtons les quarante ans du Regne de Saül, & les quarante autres années, que David occupa le Trône d'Iſraël, il en réſultera cent trente-deux ans. Ce calcul ſuppoſé, on a eu recours à Joſeph. Cet Hiſtorien met en preuve un paſſage de Ménandre d'Epheſe, l'un des Auteurs de la Chronique Tyrienne, où cet Ecrivain parcourt, ſelon l'ordre des tems, toute la ſuite des Rois de Tyr. Il y parle de Hiram Roy de Tyr, ſucceſſeur d'Abibalus. C'eſt ce même Hiram, qui lia une étroite amitié avec Salomon, & qui fournit à ce Prince tous les bois de cedre néceſſaires, pour la conſtruction du Temple de Jeruſalem. Hiram eut dix ſucceſſeurs, dont Pigmalion fut le dernier. Depuis la ſeptiême année de celui-ci, en remontant juſqu'à la mort d'Hiram, Ménandre trouve cent trois ans de diſtance. Réüniſſés à ce dernier nombre, les cent trente-deux années, qui s'étoient écoulées depuis la priſe de Troye, juſqu'au tems que Virgile fait arriver Enée à Carthage, vous aurés deux cents trente cinq ans. C'eſt en cela, que pluſieurs font conſiſter l'Anachroniſme du Poëte. Nous ne diſons rien de Cédrénus, & de quelques autres Hiſtoriens, qui ont raſſemblé ſous le même toît Enée, & Didon. Ce dérangement eſt permis à la Poëſie. Mais il n'eſt pas ſupportable dans un Hiſtorien, qui doit s'aſſujettir aux regles de la Chronologie. Nous renvoyons le Lecteur, à la diſſertation que nous avons donnée, ſur le tems de la fondation de Carthage, ſur le 4. Livre de l'Enéïde, & dans le quatriême volume de nôtre Hiſtoire, Livre 15. page 339. 340. & 341. *n. b.*

[a] C'eſt Virgile qui donne le nom de *Bélus*, au pere de Pigmalion, de Didon, & d'Anne. Dans le dénombrement que fait Joſeph, au Livre premier contre Apion, des Rois de Tyr, ſur la foi des anciens monuments, il l'appelle *Matgenus*. Theophile d'Antioche le nomme *Matten*. Il eſt donc naturel de croire que Virgile, qui ignoroit l'Hiſtoire de Phénicie, chercha dans les Fables de la Gréce le nom du pere de Didon. En cela, il ſe permit la même licence, dont il avoit uſé, en rapprochant cette Reine du ſiécle d'Enée. A moins qu'on ne diſe, qu'il en eſt des Rois de Tyr, comme des Rois d'Aſſyrie, que l'Hiſtoire repréſente ſous différents noms.

De Rome l'an 489. Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

Tyr, & ses richesses étoient immenses. Belus vint à mourir, & laissa Pigmalion son fils, & Didon sa fille, héritiers du Royaume des Tyriens. Acerbas devint alors un objet de crainte pour Pigmalion. Le Peuple avoit établi celui-ci sur le Trône; mais enfin, les droits de sa sœur transmis à un mari opulent, laissoient à Pigmalion un sujet d'appréhender pour sa Couronne, toujours incertaine. Il prit donc le parti, que l'ambition & que la cupidité lui suggéroient. Il tua de sa main Acerbas, & se disposa à s'emparer de ses trésors, que son beau-frere avoit eu la précaution d'enfoüir sous terre. Didon sentit la perte d'un mari, qu'elle avoit tendrement aimé; mais elle dissimula son chagrin. Comme si le logis d'Acerbas eut été, pour elle, une demeure insoûtenable, où tout lui retraçoit le souvenir de son époux, elle demanda un appartement dans le Palais du Roy son frere. C'étoit un artifice pour cacher sa fuite. Dêja elle avoit retenu des Vaisseaux au Port, & elle avoit fait entrer dans son dessein bon nombre de Sénateurs Tyriens. Sous prétexte donc de faire transporter ses meubles chés son frere, elle en fit charger ses Vaisseaux, & y fit entasser les trésors de son mari. Elle part, avec sa suite, & vient relâcher dans l'Isle de Chypre. Là, elle embarque bon nombre de filles dévoüées au culte de Venus. Ce fut une recruë pour la Colonie, qu'elle songeoit à établir, dans le premier endroit favorable, où le destin la conduiroit. Enfin, elle aborda dans une presqu'Isle, sur la côte d'Afrique, où la nature, s'étoit pluë, ce semble, à former un Port. Didon ne fut pas la premiére des Tyriens, qui eût fondé une Colonie, sur ce rivage. Avant elle, un essain sorti de Tyr, s'étoit

Justin. & Strabo.

De Rome l'an 489.
Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

toit établi sur la même côte, & y avoit bâti * Utique, environ à cinquante milles du lieu, où Didon avoit pris terre. Les Lybiens, anciens Habitants de la Contrée, en étoient les maîtres. Ce fut d'eux qu'il fallut acheter le terrain, où la Reine prétendoit s'établir. Elle trompa, dit la Fable, ces Barbares, & n'acheta d'eux, que l'espace, qu'elle pourroit environner de la peau d'un Bœuf. Didon la coupa en de si étroites couroyes, qu'elle donna une étenduë raisonnable au terrain qu'elle avoit acheté. Là, elle bâtit une Citadelle, qu'elle nomma Byrsa, en langue Phéniciéne, fort approchante de l'Hébraïque, langue qui se conserva toujours dans sa nouvelle Colonie. La douceur du Gouvernement, qu'on goûtoit sous la vertueuse Reine, attira grand nombre d'Habitants à Byrsa. La Citadelle fut trop petite, pour les contenir. Il fallut donc joindre une Ville à cette premiére enceinte. Didon la vit construire, de son vivant, &, pour avoir devant les yeux une idée toujours présente de son ancienne Patrie, elle y fit élever, comme à Tyr, un Temple, en l'honneur d'Hercule Tyrien. Les Habitants d'Utique, charmés d'avoir à leur voisinage, une Colonie de la Nation, d'où ils étoient sortis, encouragérent la Reine, & l'aidérent dans son entreprise. Cependant elle composa, avec les Lybiens, & s'engagea de leur payer, tous les ans, une redevance, pour le nouveau terrain, que ces anciens Africains lui cédérent. Ceux-ci espérérent, que la nouvelle Colonie,

* La Ville d'Utique n'est plus aujourd'hui qu'un petit Bourg, appellé Biserte, à dix ou onze lieuës de Tunis. Elle fut autrefois une des plus considérables de l'Afrique. Elle en devint même la Capitale, après la destruction de Carthage.

De Rome l'an 489. Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

[a] habile dans l'art de naviger, & renommée par son commerce, enrichiroit toute la côte. La Citadelle avoit dêja son nom, celui que la Reine donna à la Ville fut Carthades, qui, en langue Punique, signi-

[a] Telle devoit être une Colonie composée de Phéniciens. On sçait que ces Peuples avoient excellé dans la science de la Marine, & s'étoient rendus célébres par l'étenduë de leur commerce. Quelques Historiens même les ont fait passer, pour les premiers inventeurs de la navigation, du trafic, & de l'Astronomie, dont la connoissance est si nécessaire aux Mariniers, quoique cette gloire soit dûë plus légitimement aux Egyptiens. Au reste, Justin remarque au Livre 18. que ce fut par le trafic, que Didon trouva une entrée libre sur les côtes d'Afrique. Elle fut reçûë favorablement, dit cet Auteur, par les Peuples de la Contrée. De tous les Cantons voisins, chacun porta ses denrées à la nouvelle Colonie, & ce concours forma, en peu de tems, la grande & fameuse Ville de Carthage. Si le commerce lui donna naissance, il lui donna aussi l'accroissement, de sorte qu'en peu de tems, elle se rendit formidable, aux Nations qui l'environnoient. Carthage avoit même, par sa situation, un grand avantage sur la Ville de Tyr. Elle étoit située en égale distance de toutes les extrêmités de la Mer Méditerranée, & le Païs qu'elle possédoit, lui fournissoit abondamment les blés nécessaires, pour sa subsistance. Il n'est donc pas étonnant, que les Carthaginois eussent acquis une connoissance si parfaite de la Marine, qu'en cela nulle autre Nation ne les égaloit, si nous en croyons le témoignage de Polybe. Pline même semble assurer, dans le chapitre 56. du Livre 71. qu'ils avoient été les premiers, qui eussent commercé sur Mer. Ce n'est pas néanmoins la pensée de cet Auteur. Il est bien vrai, qu'il attribuë le premier établissement du commerce, & de la navigation aux Peuples, qu'il nomme *Pœni*. Mais il est manifeste, que par ce terme Latin, il a prétendu désigner les Phéniciens, dont les Carthaginois étoient originaires. Nous en avons la preûve dans le Géographe Dionysius, qui reconnoît les Peuples de Phénicie, pour les premiers négocians de l'Univers. Souvent le nom de *Pœnus*, est pris par les anciens Auteurs, pour celui de *Phœnix*, & Cicéron l'a pris, dans la même signification, au Livre 4. *de finibus*, où il appelle les Phéniciens *Pœnuli*. C'est en ce sens qu'on doit interpréter l'*Uterque Pœnus* d'Horace, dans la seconde Ode du Livre second. Soit que le Poëte ait eu en vûë d'exprimer les Tyriens, & les Carthaginois, soit qu'il ait voulu parler, non-seulement des Habitants de Carthage, mais encore de ceux de Cadix, à qui Cicéron donne le nom de *Pœni*, dans son Plaidoyé pour Balbus, il est sûr que le mot Latin *Pœnus*, convenoit au Peuple de Cadix, qui étoit une Colonie Phénicienne.

ſioit, *Ville Neuve*. Les Grecs l'appellérent Carchédon, & les Romains *Carthago*.

De Rome l'an 489. Conſuls, APP. CLAUDIUS CAUDEX, & M. FULVIUS FLACCUS.

Didon étoit occupée à embellir ſa Ville, & à la policer, lorſque l'amour, qu'un Roy de Mauritanie conçut pour elle, vint l'inquiéter, & troubler le cours d'une entrepriſe ſupérieure à ſon ſexe. Hiarbas, c'étoit le nom du Roy Africain, ménaça la Colonie naiſſante d'une guerre cruelle, ſi la Reine refuſoit de l'accepter pour époux. Dix des plus ſages Sénateurs de Carthage furent intimidés, par les ménaces du barbare, & firent leurs efforts pour perſuader à Didon, de conſerver ſon Peuple, par une complaiſance, qui détourneroit les malheurs de ſa Ville. Ils connoiſſoient l'inviolable attachement qu'avoit la Reine, pour ſon premier époux, & l'averſion, que cette Héroïne conſervoit pour tout autre engagement. Ils uſérent donc de ſtratagême, pour l'amener au point où ils la vouloient. *Un Roy Etranger*, lui dirent-ils, *demande, avec ménaces, un petit nombre de vos Tyriens, pour porter dans ſes Etats la politeſſe, & les mœurs de Phénicie. Mais, qui de vos Sujets voudra ſacrifier la douceur qu'il goûte à Carthage?* Quelque eſprit qu'eût Didon, elle ne vit pas où tendoit le diſcours de ſes Sénateurs. *Eh quoi!* répondit-elle, *peut-on ſe refuſer au bien de ſa Patrie, qu'on doit acheter même au prix de ſon ſang? C'eſt ſur vous, grande Reine*, reprit l'un d'eux, *que tombe vôtre arrêt. Qui vous empêche de ſacrifier d'anciennes inclinations, au ſalut de la Ville, que vous avés fondée?* Didon fut embarraſſée du diſcours, & demanda trois mois, pour prendre ſon parti. Dês-lors, elle ſe réſolut d'aller rejoindre, aux Enfers, ſon premier mari. Tous ſes ſoins allérent à cacher ſon deſſein. Elle ne s'occupa que de

Juſtinus.

De Rome l'an 489. Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

ſacrifices, qu'elle faiſoit, diſoit-elle, pour appaiſer les manes de ſon cher Acerbas. Enfin elle fit conſtruire un bucher, ſur lequel elle s'immola, de ſa propre main. Généreuſe victime de la fidélité conjugale! Tant que Carthage ſubſiſta, les Carthaginois l'adorérent, comme une Déeſſe, & ils firent pour leur Fondatrice, ce que Rome fit dans la ſuite pour Romulus ſon Fondateur.

Après la mort de Didon, le Gouvernement Monarchique ne fut plus au gré des Carthaginois. Sans doute, ils ne trouvérent perſonne, dans leur nouvelle Colonie, dont la naiſſance, & le mérite, ſurpaſſât aſſés le commun, pour lui déférer toutes les prérogatives de la Royauté. Ils réduiſirent donc leur Gouvernement à l'Etat Républicain, où le Sénat, & le Peuple partagérent l'autorité. Ce n'eſt pas que le titre de Roy fût entiérement détruit à Carthage. On l'accordoit, ce titre, par élection, à celui des Citoyens, qui ſe diſtinguoit par ſes qualités perſonnelles. Après tout, ce n'étoit qu'une ombre de Roy, dont le pouvoir étoit limité à la volonté du Peuple, & du Sénat. De là vient, que les Romains n'appellent ſouvent ce Chef des Carthaginois, que Préteur, ou que Dictateur, par alluſion aux Charges de leur République. Ces Rois de Carthage préſidoient au Sénat, commandoient les troupes en campagne, & dans les conteſtations ſurvenuës entre le Peuple & les Sénateurs, ils en étoient les Arbitres nés. Le Peuple, à ſon tour, avoit droit d'annuller les Ordonnances du Roy, & du Sénat, lors qu'il les jugeoit contraires au bien Public. Quoique le Sénat de Carthage fût extrêmement nombreux, cependant la déciſion des affaires

Ariſtot. Politic. l. 2. c. 11.

étoit remise aux trente anciens de la Compagnie, qui composoient comme le Conseil Souverain. Un Censeur y avoit inspection sur les mœurs des Citoyens, & en cela, comme en bien d'autres articles, Carthage convenoit avec Rome. Dans leurs Coûtumes, les Carthaginois avoient je ne sçai quoi de barbare. Durant les calamités publiques, & sur tout en tems de peste, ils immoloient des hommes [a] à Bélus, & c'étoit d'or-

De Rome l'an 489.
Consuls, APP. CLAUDIUS CAUDEX, & M FULVIUS FLACCUS.
T. Livius l. 30.

Justinus l. 18.

[a] Quel étoit ce Bélus, à qui les Carthaginois rendoient un culte si barbare? C'est sur quoi les Auteurs sont partagés. Les uns le prennent pour le Bélus d'Assyrie, que la plûpart ont crû être le même que Nembrod. C'est lui que Pline a supposé avoir été l'inventeur de l'Astronomie. Ce Bélus fut, dit-on, le premier conquérant, & donna commencement au Royaume de Babylone. Le Géographe Denys rapporte qu'après sa mort, Sémiramis lui dédia un Temple. Dans la suite, les Assyriens lui donnérent le titre de Divinité guerriére. Quelques Mythologistes veulent qu'il ne fût pas différent du Dieu de la guerre, que les Grecs, & les Romains honoroient sous le nom du Dieu Mars. Diodore de Sicile paroît autoriser cette conjecture, dans le cinquième Livre. Ceux, dit cet Auteur, qui rapprochent la Fable de l'Histoire, croyent que l'antiquité la plus reculée donna le nom de Mars, à celui, qui inventa les armes offensives, & défensives, qui le premier forma des Soldats, & les instruisit dans l'art d'attaquer & de se défendre, en ordre de bataille. Ce Mars, dont parle l'Historien, ne ressemble pas mal à Nembrod. On sçait que l'Ecriture-Sainte représente celui-ci comme le plus ancien guerrier. Higynus n'est pas éloigné de ce sentiment, quand il dit que le mot Latin *Bellum*, fut emprunté de Bélus, pour signifier la guerre. Suidas, & l'Auteur de la Chronique d'Aléxandrie se déclarent pour la même opinion. Selon eux, la premiére colonne érigée par les Assyriens, fut consacrée à Mars. Ils lui décernérent les honneurs divins, & de tout tems, ils le revérérent sous le nom de *Baal*, terme en usage parmi les Perses, pour désigner Mars, le Dieu de la guerre. S. Jerôme, sur le vingt-troisiême chapitre d'Ezéchiel, est persuadé, que l'idole de *Baal*, ou de *Bel*, se rapportoit à l'ancien Bélus des Assyriens. *Idolum Baal, sive Bel, & ut apertiùs dicam, Beli Assyriorum Religio est consecrata à Nino Beli filio, in honorem patris.* Ce saint Pere, dans son explication sur le chapitre second du Prophete Osée, dit que Bélus ne différoit point de *Baal*, que les Sidoniens, & les Phéniciens, & par conséquent les Carthaginois leurs Alliés reconnoissoient pour un Dieu. *Hunc* BELUM, *Sidonii, & Phænices appellant Bahal.* D'autres ont trouvé dans le Bélus d'As-

De Rome l'an 489.
Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

dinaire de jeunes enfants, qu'ils égorgeoient sur les

syrie, le nom, & les attributs qui convenoient au Soleil. *Hel*, disent-ils, dans la langue des Assyriens, & *Hal* en langue Punique, à la même énergie, que le mot Grec ἥλιος, le Soleil, d'où ont été formés les termes Bel, & Bahal. Cette convenance de Bélus avec le Soleil, a fait dire à Pline, dans le chapitre dixiême du trente-septiême Livre, qu'une pierre précieuse, où étoit gravée l'image du Soleil, fut appellée l'œil de Bélus. *Beli oculus albicans pupillam pingit nigram è medio, aureo fulgore lucentem. Hæc propter suam speciem sacratissimo Assyriorum Deo dicatur.* Les Médes, & les Perses rendoient le même culte à cette divinité Payenne. Ils ne la distinguoient point de l'astre du jour, & la prenoient pour l'arbitre souverain de la nature. Nous apprenons d'Hérodien, que l'Empereur Aurélien consacra un Temple au Soleil, où il fit placer la statuë de Bel. Si l'on en croit la conjecture de plusieurs Ecrivains, ce que les Grecs, & les Romains attribuoient à Cœlus, à Saturne, à Jupiter, &c. les Nations Orientales l'avoient imaginé dans le Dieu Bélus, qui fut comme l'origine, & le précurseur des Dieux de la Fable. De-là, les différents noms, que lui donne la Mythologie. Ainsi quelquefois Bélus est appellé Jupiter, & plus souvent le Saturne des Phéniciens. Pour concilier ces diverses opinions, le mieux est de dire, que les noms de Bélus, de *Bel* & de *Baal*, furent communs à toutes les Divinités de l'Orient. En effet, le terme *Bel* étoit un titre d'honneur, que les Orientaux n'accordoient qu'aux êtres supérieurs, & aux Souverains. Il y avoit donc plusieurs Bélus parmi les Assyriens, & les Phéniciens. Les Indes même avoient leur *Bel*, que Cicéron, au Livre 3. de la Nature des Dieux, dit avoir été l'Hercule des Indiens. *Quintus in Indiâ* HERCULES, *qui Belus dicitur.* Cela est si vrai, que l'Ecriture-Sainte comprend tous ces Dieux du Paganisme, sous le nom pluriel de *Baalim*. Ainsi, par cette expression générique, les Peuples de la Chaldée & de la Phénicie, ont désigné Jupiter, le Soleil, le maître du Ciel, en langue Phénicienne *Baalsamen*, Saturne, &c. & c'est à ce dernier que les Carthaginois sacrifioient des victimes humaines, & quelquefois leurs propres enfans. Les Phéniciens, dit Eusebe, dans le Panégyrique de Constantin, sacrifient, tous les ans, à Saturne, les plus chéris de leurs enfans. Ennius assûre, que cette barbarie avoit passé en coûtume chés les Carthaginois. *Pœni sunt soliti suos sacrificare puellos.* Dans les tems de calamité, comme le rapporte Justin Livre 18. ils s'étoient fait une loi cruelle, d'immoler des victimes humaines, & d'égorger au pié des Autels ce qu'ils avoient de plus cher. Un pere qui devoit intéresser les Dieux à la conservation de son fils, le conduisoit lui-même au Prêtre, & se faisoit un devoir de Religion de paroître dénaturé. On voyoit sans pitié, dit Plutarque, le sang de la plus florissante jeunesse, couler sous le couteau du Sacrificateur. Diodore de Sicile, Liv. 20. écrit, que

Autels. Quatre Divinités principales, [a] Junon, [b] Her-

Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

les Carthaginois attribuérent la défaite de leur armée par Agathocle, à la supercherie, qu'ils s'accusérent d'avoir commise, en substituant d'autres enfans à ceux, qui devoient être immolés à Saturne. Ils se persuadérent, selon le témoignage de Lactance, Livre 1. chap. 21. & de Plutarque dans son Traité de la superstition, qu'ils ne pouvoient autrement appaiser le couroux de leur Dieu, que par le sacrifice de deux cents jeunes garçons, les plus distingués par leur naissance. Le dernier ajoûte, que trois cents autres s'offrirent de leur plein gré à la mort, en réparation du crime que Carthage se reprochoit. Le son des flûtes, & des instruments de musique, accompagnoit ce sanglant appareil ; & dans ce bruit confus, il n'étoit pas possible d'entendre les cris des enfans, qu'on égorgeoit. Les meres qui assistoient à une scéne si tragique, se faisoient gloire de paroître insensibles, & d'étouffer les sentiments de la tendresse maternelle. Un soupir échappé, une larme versée passoient pour une impiété, que les Magistrats punissoient d'une amende pécuniaire. L'Empereur Tibére n'oublia rien pour abolir un usage si horrible. Par son ordre, les Prêtres convaincus d'avoir trempé leurs mains dans le sang de ces malheureuses victimes, étoient pendus aux arbres, qui formoient l'avenuë du Temple de Saturne. Les précautions du Prince n'empêchérent pas ces furieux, d'exercer, du moins en secret, leur détestable ministére, & ils le perpétuérent jusqu'au siécle de Tertullien, comme il le dit lui-même, dans l'Apologie qu'il composa pour la Religion Chrétienne. On lit dans l'Ouvrage de S. Augustin, sur la Concorde des quatre Evangélistes, que les Carthaginois avoient un si grand respect pour leur Dieu, qu'ils n'osoient proférer son nom. Ils ne le désignoient que par le terme de vieillard. Cette vénération alla si loin, qu'un endroit de Carthage, appellé la ruë de Saturne, fut nommé plus communément, le quartier du vieillard. *Senem potius quam Saturnum dicentes, tam timidâ superstitione, ut etiam penè, vico suo nomen mutaverint, vicum senis crebriùs, quam vicum Saturni appellantes.*

a Carthage, dit Virgile, au premier Livre de l'Enéïde, fut la Ville favorite de la Déesse Junon. Elle y étoit honorée d'un culte particulier, sous le nom d'Astarté, si nous en croyons S. Augustin. *Juno autem sine dubitatione ab illis* (Pœnis) *Astarte vocatur.* Parce que Carthage étoit sous la protection de cette Divinité Tutelaire, quelques anciens Auteurs lui ont donné l'épithéte de *Junonia.*

b Chaque Nation avoit son Hercule. Celui qui fut adoré par les Tyriens passoit, dit Cicéron, pour être fils de Jupiter & d'Astérie, sœur de Latone. La Fable lui donne une fille, qui fut appellée Carthage. Il en est fait mention dans le troisiême Livre de la Nature des Dieux. *Quartus, Hercules Jovis est, & Asteriæ Latonæ sororis, quem Tyrii maximè colunt, cujus Carthaginem filiam ferunt.* Nous avons dêja remarqué, dans le

De Rome l'an 489. Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

cule, [a] Esculape, [b] & Apollon, étoient honorées à Carthage.

Les Dictateurs étendirent, peu à peu, les Frontiéres de cet Etat, borné d'abord à la seule Ville de Carthage. [a] Il est incertain jusqu'où ils portérent leurs conquêtes dans les terres Africaines. On sçait seulement

quatriême volume, que le Paganisme sembloit s'être épuisé en fictions, pour multiplier les Hercules. Afin d'être instruit sur le jugement qu'il faut porter de ces différentes divinités, on peut recourir au Livre 4. de nôtre Histoire, Livre 13. pag. 2. *n. b.* Au reste, les Carthaginois faisoient partir, chaque année, un Vaisseau superbement équipé, & chargé de présents, pour l'Hercule de Tyr. C'est Justin qui nous en assûre. Les Phéniciens attribuérent à leur Hercule, la gloire & le succès de leurs premiéres navigations vers l'Occident.

[a] Les Carthaginois étoient fort dévoüés au culte d'Esculape, sur la foi d'une tradition, qui s'étoit répanduë parmi eux, que ce Dieu étoit né d'une femme de leur Païs. Strabon & Appien rapportent, que les Habitants de la même Ville lui avoient érigé un Temple dans la Forteresse de Byrsa.

[b] La plûpart des Divinités de la Gréce étoient révérées à Carthage, entre autres la Déesse Uranie, que les uns prennent pour la Lune, les autres pour Vénus. S. Augustin, *in Psal.* 98. en parlant de cette Ville, l'appelle *Regnum Veneris*. Cybéle étoit aussi un objet de Religion pour les Carthaginois. Le même saint Pere, au Livre 7. de la Cité de Dieu, décrie la mollesse, & les débauches des Ministres consacrés au culte de cette Déesse. On les voyoit, dit-il, dans les ruës de Carthage, franchir toutes les bornes de la pudeur, & sous un extérieur livide, on remarquoit leur démarche efféminée. Ils n'avoient pas honte de demander aux passants, des aumônes, pour soûtenir leur vie débordée. Les Carthaginois comptoient aussi parmi leurs Divinités, Anna Pérenna sœur de Didon, & les Abaddires. S. Augustin ne nous a rien appris de ces derniers, sinon que leurs Prêtres s'appelloient Encaddires. Apollon, selon le témoignage d'Appien, avoit dans Carthage un Temple magnifique, dont le toît étoit couvert de lames d'or, & une superbe statuë, que les Romains firent transporter à Rome, après la derniére guerre Punique. Elle fut placée vis-à-vis du Grand Cirque.

[c] Les Carthaginois avoient partagé l'Empire de la Mer, avec les Tyriens, jusqu'à la premiére guerre Punique. Dès-lors Carthage étoit maîtresse d'une partie de l'Afrique, & de l'Espagne. Elle possedoit toute la Sardaigne, & les Isles adjacentes. Dans la suite, elle étendit tellement sa domination, qu'elle comptoit trois cents Villes de sa dépendance, dans le Continent de l'Afrique.

que, par la force des armes, ils se délivrérent du tribut, que les Lybiens éxigeoient d'eux, tous les ans, pour la vente du terrain, où Carthage avoit été construite. On verra d'ailleurs, qu'une partie de la côte, aux environs de la Ville, étoit de la domination Carthaginoise. Sur Mer le progrês de la République [a] fut

De Rome l'an 489.
Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

[a] Non-seulement les Carthaginois réduisirent sous leur obéïssance, toute cette grande liziére, qui confine, d'une part, avec la grande Syrie, & de l'autre, avec les colomnes d'Hercule, dans l'espace de mille lieuës Françoises au moins, mais encore ils donnérent la loi aux Païs Maritimes, qui s'étendoient depuis le détroit de Gibraltar, vers le Midi, où Hannon le Carthaginois fonda grand nombre de Villes, & de Colonies. On ne parle point ici de cette Isle immense, que l'Auteur du Livre *des Merveilles*, attribué à Aristote, & Diodore de Sicile, disent avoir été découverte, & habitée par ceux de Carthage. La description qu'en ont faite ces deux Historiens, a donné lieu de croire, que l'Isle en question étoit l'Amérique. On aura peine cependant à se persuader, qu'il eût été possible alors, de traverser tant de vastes Mers, sans le secours de la boussole. Mais, au rapport de Diodore, ceux à qui Carthage fut redevable de la découverte de cette Isle, y furent jettés par la tempête, apparemment par un vent d'Orient, qui regne presque toujours sous la Zone Torride, & qui porta les Vaisseaux Carthaginois, vers les Indes Occidentales. On rapporte, que par un Décret du Sénat de Carthage, il fut défendu aux particuliers d'y faire aucun établissement, dans la crainte, que le Peuple attiré par les délices, & par la fertilité d'un si beau séjour, ne désertât son ancienne Patrie, pour habiter un Païs, dont les voyageurs racontoient tant de choses merveilleuses. Cependant la République de Carthage, déroba, avec soin, la connoissance de la nouvelle contrée, aux autres Nations. On prétend même, qu'elle en ferma l'entrée aux Tyriens, & qu'elle se réserva la possession de cette grande Isle, comme un lieu de retraite, en cas de besoin. C'est dommage qu'on n'ait pû garantir du ravage des tems, les Relations, que deux Capitaines Carthaginois Hannon & Himilcon, avoient laissées de leurs voyages. La postérité en eût tiré de grandes lumiéres, sur cette immense étenduë de Païs, où Carthage porta ses conquêtes, & son commerce. Le premier avoit transmis des Mémoires de sa Navigation dans l'Océan, depuis les colonnes d'Hercule, le long des côtes Occidentales de l'Afrique. Le second avoit croisé sur les côtes de l'Europe, en allant à l'Occident. Mais par malheur leurs écrits se sont perdus. Car le *Périple*, qui porte aujourd'hui le nom du premier, passe présentement pour avoir été contrefait, par un Auteur de moins ancienne datte.

De Rome l'an 489. App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

plus considérable. Aussi l'Art que les Carthaginois cultivérent le plus, fut celui de la Navigation. Ils étoient Tyriens, & Tyr s'étoit toujours distingué par le commerce de Mer. [a] La Colonie imita sa Ville mére. Les plus illustres Bourgeois de Carthage furent les plus riches Marchands. Delà, dans la République, avec l'esprit de négoce, s'introduisirent tous les vices des négociants, la mauvaise foi dans les Traités, le déguisement, & la tromperie. Autant que les Citoyens de Rome négligeoient l'enrichissement de leurs familles, & que, parmi eux, l'intérêt public l'emportoit, sur l'intérêt particulier : autant les Carthaginois préféroient-ils leur propre émolument, à la gloire, & aux avantages de la Patrie. A le bien prendre, ce fut là le défaut principal, qui les fit enfin succomber, sous les efforts d'une République moins puissante que la leur. L'Art de naviger donc, & la multitude de Vaisseaux, que Carthage avoit toujours dans ses Ports, à l'usage du commerce, la rendirent formidable à toutes les Isles voisines. Il paroît que la Sicile fut la premiére entamée, par les armées Carthaginoises. Malée, l'un de leurs Dictateurs, y prit des Villes, conquit

Cicero contra Rullum.

[a] Les Carthaginois avoient hérité des Phéniciens, & des Tyriens, une grande intelligence dans le négoce, & une industrie admirable dans l'art de faire des ouvrages de charpente, & de menuiserie. Personne n'ignore, que Salomon emprunta de la Ville de Tyr, non-seulement les bois de cedre, mais aussi les plus habiles ouvriers, pour la construction du Temple de Jérusalem. Les boiseries de Carthage, ne furent pas moins estimées à Rome. Les Carthaginois excellérent, sur tout, dans cette maniére de préparer les cuirs qui jusqu'à nos jours, s'est conservée en Afrique. Elle nous fournit encore ces beaux maroquins, qu'on fait servir à tant de différents usages. A tant de moyens de s'enrichir, cette Nation joignit une grande œconomie, & une frugalité extraordinaire, dans son vivre. Sa nourriture étoit si grossiére, que les Romains, par dérision, donnoient aux Habitants de Carthage le nom de *Mangeurs de boüillie*.

une partie de cette belle Isle, & vint se rabattre sur la Sardaigne. Là, le succês de son expédition ne fut pas heureux. Il y perdit la plus grande partie de ses troupes. [a] Le Général fut condamné à l'éxil. Tant ces espéces de Rois étoient peu respectés à Carthage ! [b] Mago, qui fut le successeur de Malée, forma les Carthaginois aux exercices des armes, établit une bonne

De Rome l'an 489.
Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

[a] Ce fut ce même Malée, qui assiégea Carthage, pour se vanger de l'injure, qu'elle lui avoit faite, en le condamnant à l'éxil. Il la prit de vive force. Mais content de sa victoire, il n'en tira d'autre avantage, que le plaisir cruel, de voir expirer dans les supplices, les principaux d'entre ceux, qui s'étoient déclarés contre lui. Justin rapporte de ce Capitaine Carthaginois, un trait d'inhumanité, qui a rendu sa mémoire odieuse. Tandis qu'il attaquoit Carthage, son propre fils Carthalo, fut chargé par le Sénat, de conduire le Vaisseau, qui portoit à Tyr, selon la coûtume, la dixiême partie des dépoüilles enlevées par son pere, à la Sicile. Carthage envoyoit, tous les ans, une pareille offrande à l'Hercule de sa Métropole, comme nous l'avons remarqué ci-dessus. Carthalo, obligé de passer au travers du camp de Malée, refusa de voir son pere, & de conférer avec lui, sous prétexte, que les devoirs indispensables du sacré ministére, dont il étoit revêtu, ne lui permettoient pas de s'arrêter. En même-tems, il remit à son retour de Tyr, l'entretien secret, que Malée avoit souhaité. Celui-ci crut entrevoir du mépris dans le refus de Carthalo. Il en fut outré. Il n'osa cependant, par respect pour la Religion, faire violence à son fils. Il différa la vangeance à un autre tems. Carthalo revenu de Tyr, se rendit dans la tente de Malée, comme il l'avoit promis. Mais ce pere barbare, aprês avoir fait à son fils les plus cruels reproches, eut l'inhumanité de le faire mourir en croix, encore paré des ornements du Sacerdoce, dont il venoit de faire les fonctions à Tyr. Bien-tôt aprês, Malée ayant été accusé, d'avoir voulu se faire le Tyran de sa Patrie, expia par une mort violente, & sa trahison, & le parricide, qu'il avoit commis, dans la personne de son fils.

[a] Magon étoit passé en Sicile, à la sollicitation d'Icétas Général des Leontins, avec une armée de soixante mille hommes, & une flotte composée de cent cinquante voiles. Celui-ci assiégeoit Syracuse ; mais il avoit en tête un ennemi formidable, dans la personne de Timoleon de Corinthe, qui étoit accouru au secours des Syracusans. L'arrivée de Magon n'étonna pas ce grand homme. Il se conduisit avec tant de sagesse, & de valeur, qu'il força le Général Carthaginois à remonter sur sa flotte, & à lever l'anchre, pour retourner en Afrique.

De Rome l'an 489.
Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.
Plut. in Timolene.
Justin. l. 19.

discipline parmi leurs troupes, & ne fut pas plus heureux que son prédécesseur. Il reçut un échec en Sicile. Le dépit qu'il en eut, & la crainte d'être condamné au supplice par le Sénat, le contraignit à se donner la mort. La vangeance de ses compatriotes ne s'exerça, que sur son corps. Il fut attaché à une croix. Mago eut deux fils Asdrubal, & Amilcar. Ceux-ci, héritiers de la vertu de leur pere, le furent aussi de sa Dictature. Asdrubal fit voile vers la Sardaigne, se signala par des exploits, & périt dans les combats. Ce fut un grand Capitaine, qui retint la Dictature onze ans, qui reçut tous les honneurs Militaires, qui fut honoré de quatre Triomphes, & dont Carthage pleura sincérement la mort. En effet, les ennemis de Carthage semblérent se ranimer, aussi-tôt qu'Asdrubal ne fut plus. Ce grand homme, prêt d'expirer de la blessure mortelle qu'il avoit reçûë en combattant, transmit le commandement à son frére, qui ne lui survécut pas long-tems. Il fut tué en Sicile, & laissa trois fils Himilcon, Hannon, & Giscon. Pour Asdrubal, il eut aussi trois fils, Annibal, Asdrubal & Sappho. Ce furent autant de Dictateurs, qui rendirent florissant l'Empire Carthaginois, par leurs conquêtes dans le Continent d'Afrique. Tant de dignités, données successivement à une seule Famille, firent naître la jalousie publique, contre ces vainqueurs. On leur fit un crime de leur gloire, & de leurs services. Pour tempérer une autorité, qui d'ordinaire devient suspecte dans les Villes libres, Carthage établit un Conseil de cent Juges, qui devoient examiner la conduite des Dictateurs, & prononcer sur les plaintes, qu'on pouroit faire de leurs déportements. Aprês avoir pris une

précaution, qui parut néceſſaire, la République déféra à Himilcon le commandement des troupes, qu'Amilcar ſon pere avoit commandées en Sicile. Sa valeur, & ſa conduite brillérent également ſur Mer, & ſur Terre. Il gagna des batailles, & bien des Villes Siciliennes ſe donnérent au Vainqueur. La peſte arrêta le cours de ſes victoires. Son armée preſque entiére périt, par la violence de la contagion. Pour Himilcon lui-même, il ne fut pas maître de ſon chagrin. Retourné à Carthage, il s'enferma dans ſon logis, & ſans vouloir admettre en ſa préſence, pas même ſes propres enfants, il ſe perça de ſon épée. Ce fut peut-être par la douleur d'avoir ſurvécu à ſes Soldats, ou par la crainte d'être condamné par les cents Juges, ou par le déſeſpoir, de voir les affaires de Carthage ruinées en Sicile. Cependant Hannon ſon frére, choiſi Dictateur, fit de nouvelles levées, & retourna en Sicile. La jalouſie d'un Compétiteur penſa lui devenir funeſte. C'étoit à Denys le Tyran, que ce Général alloit déclarer la guerre; mais un Carthaginois, nommé [a] Suniate, révéla ſes ſecrets. Ce traître étoit en commerce avec Denys, à qui il écrivoit en Grec. Ses Lettres furent interceptées. Delà la défenſe, qu'on fit depuis à Carthage, d'apprendre la langue Grecque. Il eſt croyable, qu'Hannon fit des conquêtes en Sicile. Du moins il ſe crut aſſés puiſſant dans ſa République, pour tenter d'en devenir le Tyran. Dans un grand repas, qu'il voulut donner à tous les Sénateurs de ſa Nation, aux nôces de ſa fille, il fit em-

De Rome l'an 489
Conſuls,
APP. CLAUDIUS CAUDEX, & M. FULVIUS FLACCUS.
Juſtin. l. 19.

[a] Ce Carthaginois étoit très-puiſſant, dit Juſtin, & tenoit un rang conſidérable à Carthage. La haine qu'il avoit contre Hannon, le porta, à ſervir les intérêts de Denys le Tyran, au préjudice de ſa Patrie. Mais ſa trahiſon fut reconnuë, & punie du dernier ſupplice.

De Rome l'an 489.
Consuls, APP. CLAUDIUS CAUDEX, & M. FULVIUS FLACCUS.

poisonner le vin, qu'on leur devoit servir. La trahison fut découverte ; mais on la dissimula. Cependant le perfide, qui craignoit la vangeance publique, prit les armes contre sa Patrie, souleva les Esclaves, & se joignit aux Lybiens. Maître d'un Fort, il y soutint un siége, & forcé dans ses rétranchements, il subit la peine qu'il avoit méritée. On lui cassa les os des bras & des jambes, on lui créva les yeux, & on le fit mourir sous les coups de foüet. Pour derniére ignominie, son corps fut attaché à une croix. La haine publique s'étendit jusques sur ses enfants, & sur ses proches. Ainsi finit une Race, que la valeur avoit élevée, & que l'ambition détruisit.

Cependant Aléxandre le Grand s'approchoit de Carthage. Dêja il étoit maître de l'Egypte, dêja il faisoit porter son nom à la Ville d'Aléxandrie. Carthage craignit, avec raison, que le Conquérant de l'Asie n'entrât dans l'Afrique, & que la côte de la Lybie ne parût au Vainqueur, un objet digne de son ambition. Pour prévenir l'orage, les Carthaginois eurent recours à l'artifice. C'étoit leur défense ordinaire ; mais pour lors, ce fut leur unique ressource. Ils apostérent donc un de leurs Citoyens, dont le nom étoit Amilcar, car les mêmes noms reviennent souvent dans l'Histoire de Carthage, & ils y jettent de la confusion. Celui-ci prenoit encore le surnom de Rhodon. Adroit, insinuant, & brave, il se donna à Aléxandre, pour un transfuge de sa Ville natale. Par le moyen de Parménion, il trouva de l'accês auprês du Prince, & il entra dans sa confidence. Ce fut pour en abuser. Par des Lettres, écrites sur des planches enduites de cire, il donnoit à ses Concitoyens les avis

nécessaires, pour leur sureté. D'ailleurs, par ses conseils, il sçavoit détourner habilement les armes d'Aléxandre, sur d'autres Païs, que le sien. C'étoit un service, que sa Patrie ne pouvoit assés reconnoître; mais les Carthaginois étoient également ingrats, & défiants. Trop d'habileté leur rendit Amilcar suspect. Aprês la mort d'Aléxandre, cet industrieux Citoyen revint en son Païs, & pour toute récompense, il reçut la mort de ses compatriotes. Rare exemple d'ingratitude, de défiance, & de cruauté ! Tandis que vécut Aléxandre, les Carthaginois n'abandonnérent point le dessein qu'ils avoient, de conquérir la Sicile. Ils s'y maintinrent, sous le Regne d'Agathocle. Un de leurs Dictateurs, qui portoit aussi le nom d'Amilcar, vint d'abord au secours de ce Roy, chassé de son Païs. Il fit jurer à Agathocle, sur les Autels, qu'il rendroit autant de service au parti Carthaginois, pour étendre sa domination en Sicile, que le Dictateur lui prêteroit de secours, pour rentrer dans Syracuse, d'où il avoit été banni. Agathocle promit tout, & ne tint rien. Dês qu'il fut le maître de son Païs, il n'épargna pas les Carthaginois ses bienfaicteurs. La conduite d'Amilcar fut blâmée à Carthage. On lui fit un crime d'avoir secouru un perfide. Dêja son Arrêt de mort avoit été prononcé par le Sénat; mais il étoit secret. Amilcar, quand il l'apprit, se perça lui-même de son épée. Son fils Giscon fut mis à la tête des troupes, en la place de son pere. Ce brave Dictateur livra plus d'une bataille à Agathocle, & le défit toujours. Enfin, il forma le siége de Syracuse; mais Agathocle prit un dessein, que le seul désespoir, ce semble, lui inspira. Il sort de Syracuse assiégée, laisse des provisions à la

De Rome l'an 489.
Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

De Rome l'an 489.
Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

Garnison, qui devoit la défendre, ne prend avec lui qu'un petit nombre de Soldats, & donne des armes, & la liberté, à tout ce qui s'y trouve d'Esclaves. Le Roy de Syracuse avoit des Vaisseaux équippés au Port. Il fait voile, sans déclarer son dessein. On crut qu'il alloit ravager la côte d'Italie. Point du tout, il vint débarquer sur la côte d'Afrique. Les Villes de la dépendance de Carthage n'étoient, à proprement parler, que de gros Bourgs, situés dans les plaines, sans murs, & sans fortifications. Agathocle les prit, les pilla, & remplit toute la contrée de carnage. Ce ne fut pas assés. Il forma le siége de Carthage. Ophella, l'un des anciens Capitaines d'Aléxandre, se joignit à lui, dans le dessein de conquérir l'Afrique. Agathocle sçut s'en défaire, par un assassinat, & retint ses troupes à son service. Avec ce renfort, il vainquit les Carthaginois, à la vüë de leur Capitale, & dêja Bomilcar étoit prêt de lui livrer la Place, lors que ce traître fut découvert, & qu'il fut mis en croix. Il étoit pourtant Dictateur; mais les Carthaginois étoient prodigues du sang de leurs Chefs. Il ne restoit plus à Agathocle, que de forcer Carthage à se rendre; car Utique, la seconde Ville de l'Etat Carthaginois, venoit de se livrer au Sicilien. Cependant son inquiétude, sur le siége de Syracuse, le rappella en Sicile. A son arrivée, toutes les Villes, ou neutres, ou qui dêja s'étoient livrées aux Etrangers, suivirent les étendarts d'un Général, devenu fameux par ses victoires en Afrique. Il purgea donc la Sicile des Carthaginois, qui, depuis long-tems y faisoient la guerre, toujours avec quelque avantage. Agathocle eût pû se contenter d'avoir délivré son Païs d'un ennemi importun; mais pour

pour ſon malheur, il repaſſa en Afrique. Là, vaincu par ces mêmes Carthaginois, qu'il avoit ſi ſouvent domptés (étrange effet du découragement !) après une ſeule bataille perduë, il s'embarqua de nuit, revint à Syracuſe, & laiſſa ſon fils, & ſon armée à la merci des ennemis. Réduits au déſeſpoir, de ſe voir abandonnés par leur Général, ils ſe rendirent aux Carthaginois.

De Rome l'an 489. Conſuls, APP. CLAUDIUS CAUDEX, & M. FULVIUS FLACCUS.

Carthage ſçut profiter de la fuite d'Agathocle, & de la reddition de ſes troupes. Elle rétablit ſes affaires en Sicile, &, par un Traité de Paix, elle contraignit le Roy de Syracuſe, à lui rendre les Villes, dont autrefois elle étoit en poſſeſſion. Elle fit plus. Quand elle eut appris la mort d'Agathocle, ſes flottes & ſes troupes partirent, pour achever la conquête de la Sicile. Ce fut alors que Pyrrhus, attiré par les Siciliens, abandonna la guerre qu'il avoit commencée contre Rome. La même légéreté qui lui avoit fait quitter l'Italie, l'engagea à y retourner, après avoir pouſſé les Carthaginois, juſqu'à l'extrêmité de la Sicile. Le départ de Pyrrhus les releva de leur abattement. D'abord ils eurent des guerres à ſoûtenir contre [a] le Roy Hiéron, qui succéda à Agathocle, & qui

[a] L'Hiſtoire du Regne d'Hiéron, eſt tellement liée avec les événements, qui vont ſuivre, qu'on ne peut ſe diſpenſer de le faire connoître au Lecteur. Du côté paternel, il étoit iſſu de la famille de Gélon, qui gouverna ſouverainement l'Etat de Syracuſe. Il n'en fut pas ainſi du côté de ſa mére. Quoique réduite à une condition ſervile, elle avoit ſçû toucher le cœur de Hiérocles, ou de Hiéroclytus, comme l'appelle Juſtin. Mais celui-ci ne daigna pas ſe charger de l'éducation d'un fils, qui étoit le fruit d'un commerce illégitime, avec une femme de baſſe extraction. Il l'abandonna donc, & le fit expoſer à la merci de ceux, qui voudroient le recüeillir. On dit, qu'il fut nourri, pendant pluſieurs jours, par un eſſain d'abeilles, qui dépoſoient leur miel dans la bouche de cet enfant. Les De-

De Rome l'an 489. Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

commanda dans Syracuse, en Souverain. Ainsi la puissance de l'Etat passa en ses mains. Les Devins consultés sur ce prodige, en tirérent un heureux présage, & déclarérent que les Dieux destinoient Hiéron à monter un jour sur le Trône. Hiérocles son pére, flatté de cette réponse, le reconnut pour son fils. Il eut soin de le faire élever d'une maniére, qui convînt à sa naissance. Parvenu à l'âge viril, Hiéron se distingua par son courage, & par une conduite pleine de sagesse. Il fit les premiers essais de l'Art Militaire sous Pyrrhus. Ce Roy l'honora de son estime, & le jugea digne des récompenses militaires, que les Généraux avoient coûtume d'accorder à la bravoure. Pendant ses premiéres campagnes, on vit une Aigle se reposer sur son casque, & une choüétte se percher sur sa picque. Ces deux oiseaux, dont l'un consacré à Jupiter, étoit le symbole de la valeur, & l'autre affecté à Minerve, passoit pour le symbole de la sagesse, semblérent confirmer la premiére prédiction. Quoiqu'il en soit, on n'a garde de garantir des faits de cette nature, sur la foi de ceux qui leur ont donné cours, apparemment pour l'intérêt de leur Héros. Après le départ du Roy d'Epire, Hiéron fut élû Préteur avec Artémidore, par l'armée de Syracuse, contre le gré des Habitants de cette Ville. Il se rendit si agréable au Peuple, par ses maniéres affables, & par la douceur de son Gouvernement, que tous s'accordérent à ratifier son élection. Pendant sa Préture, il s'appuya du credit de Leptine, personnage d'une grande autorité dans Syracuse. Pour cimenter davantage cette union, il avoit épousé sa fille. Il commença par se défaire des troupes étrangéres, dont il avoit sujet de se défier, & ne retint à sa solde, que les Naturels du Païs. Après avoir vaincu les Mamertins, il fut choisi Roy de Syracuse, d'un commun consentement. Ensuite, toute la Sicile lui déféra le titre de Capitaine Général, contre les Carthaginois, qui depuis long-tems aspiroient à la conquête de l'Isle entiére. Ce fut en cette qualité, qu'il continua de faire la guerre aux Mamertins. Ceux-ci appellérent les Romains à leur secours, & donnérent lieu à la premiére guerre Punique. La suite de l'Histoire remettra sous les yeux toutes les actions d'Hiéron, & les diverses circonstances de sa vie. Il suffit, pour achever le portrait de ce Prince, d'emprunter les paroles de Justin. La beauté de son visage, dit cet Historien, & sa taille avantageuse prévenoient en sa faveur. Il étoit d'une compléxion robuste, & il avoit une force de corps, qui tenoit du prodige. A ces qualités naturelles, il joignoit les vertus d'un grand Roy. Son humeur douce & affable, son discernement & son équité, dans la conduite des affaires, sa modération dans le gouvernement de son Peuple, l'avoient rendu digne de la Couronne, qu'il porta. *Pulchritudo ei corporis insignis, vires quoque in homine admirabiles fuere; in alloquiis blandus, in negotio justus, in imperio moderatus, prorsus ut nihil ei Regium Deesse, præter Regnum, videretur.*

ſance Carthaginoiſe ſe maintenoit toujours, & s'étendoit même en Sicile. D'un autre côté, l'Eſpagne commençoit à être entamée, par les armes Carthaginoiſes. Les Habitants [a] de Gades, Tyriens d'origine, les avoient appellés à leur ſecours. Avoir mis le pié en Eſpagne, ce fut aſſés aux Carthaginois, pour y

De Rome l'an 489.
Conſuls, APP. CLAUDIUS CAUDEX, & M. FULVIUS FLACCUS.
Polybius l. 10.

a Près de l'embouchûre du Bætis, ou du Guadalquivir, à vingt-cinq mille des colonnes d'Hercule, ou du détroit de Gibraltar, étoit l'ancienne Ville de Gades, ſituée dans une Iſle du même nom, ſéparée autrefois du Continent, d'environ ſept cents pas Géométriques, comme le témoigne Strabon. Elle communique préſentement à la terre ferme, par un pont. Les Tyriens partis de la Mer Rouge, s'avancérent juſqu'à cette Iſle, que les Anciens prenoient pour l'extrêmité du monde connu. Ils y fondérent une Ville, & une Colonie qu'ils appellérent Erythrée. Les Carthaginois la nommérent Gadir. *In capite Bætica*, dit Solin, au chapitre 23. *ubi extremus eſt noti orbis terminus, Inſula à Continenti ſeptingentis paſſibus ſeparatur, quam Tyrii, à Rubro profecti mari, Pœni linguâ ſuâ Gadir id eſt, ſepem nominarunt.* Les vieux Géographes ont crû, que le nom de Gades convenoit auſſi à une autre Iſle voiſine, que Strabon appelle *Erythia*, dont on ne voit plus de veſtiges. On trouve dans les Auteurs de l'Antiquité, la deſcription de l'Iſle de Gades, tantôt ſous le nom de *Cotinuſſa* [c'eſt ainſi qu'elle s'appella d'abord] quelquefois ſous celui de *Tarteſſus*, d'Iſle de Junon, d'*Aphrodiſias*, ou d'Iſle conſacrée à Vénus. Nous apprenons de Strabon, qu'elle avoit au moins, cent ſtades en longueur, c'eſt-à-dire, douze mille cinq cents pas Géométriques. Selon le même Auteur, elle contenoit trois mille pas, dans ſa plus grande largeur, & mille, dans ſa plus petite. Les Habitants de l'Iſle, & de la Ville de Gades, furent particuliérement dévoüés au culte d'Hercule le Tyrien, ſoit parce que ce Héros fut en grande vénération parmi les Peuples de Tyr, dont ceux de Gades tiroient leur origine, ſoit parce qu'il avoit terminé, dans cette contrée de l'Eſpagne, ſes travaux, & ſes conquêtes, conformément à la tradition fabuleuſe de ces tems-là. Le Temple que les Habitants de l'Iſle érigérent à cette Divinité, fut renommé par ſa magnificence, & par le concours des Peuples, qui venoient y apporter leurs vœux, & leurs préſents. Quelques-uns conjecturent, que cet édifice avoit été conſtruit, vers la pointe de l'Iſle, à quelques milles de la Ville. Saturne y avoit ſon Temple, comme à Carthage, & à Tyr. La Capitale de cette Iſle, fut appellée, dans la ſuite, *Julia Auguſta Gaditana.* Elle devint une des plus riches Colonies Romaines. C'eſt aujourd'hui Cadix. Voyés Pline, Livre quatriême chapitre 22. Etienne de Byſance, & Strabon Livre troiſiême.

De Rome l'an 489.
Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

tenter des conquêtes. Bien-tôt leur domination s'y établit, sur les côtes de la Méditerranée. D'ailleurs, les Isles [a] de Corse & de Sardaigne obéïssoient à ces

[a] Diodore de Sicile, Procope, Lycophron, & Denys le Géographe, ont fait mention de l'Isle de Corse, sous les différents noms, de *Cursea*, de *Cerneatis*, de *Corsis*, & de *Sidis*. Les Grecs l'ont appellée *Cyrnos*, parce que Cyrnus fils d'Hercule y fonda une Colonie, si l'on en croit Servius, & Isidore. Corse est placée, dit Pline le Naturaliste, au Livre 3. chap. 26. sur la Mer de Ligurie. Elle est nommée Cyrnos par les Grecs. *In Ligustico mari est Corsica, quam Græci Cyrnon appellavere.* Eustathe emprunte le nom de *Corsica* d'une femme, qu'il appelle Corsa. C'étoit, au rapport de cet Auteur, une Bergére, dont le Taureau s'étant échappé, passa la Mer à la nage, & aborda dans l'Isle, qui jusques-là avoit été inconnuë aux Liguriens. Corsa, ajoûte le même Auteur, se saisit d'une Barque, & poursuivit l'animal, jusqu'à l'endroit, où il s'étoit arrêté. Mais Eustathe, en débitant une fable de cette nature, devoit faire réfléxion, que Corse est séparée de la terre ferme, du côté de l'Italie, par un trajet au moins de soixante milles pas Géométriques, c'est-à-dire, de vingt lieuës. Il est incroyable, qu'un Taureau ait pû parcourir cette étenduë de mer, à la nage. Les anciens Géographes ont estimé différemment la longueur, & la largeur de l'Isle de Corse. Strabon compte cent soixante milles pour sa longueur, Ptolémée cent trente milles, Capella cent soixante milles, Pline soixante milles seulement. Elle est de cent vingt milles, selon la supputation de Cluvier. Ils ne s'accordent pas plus sur la largeur. Strabon & Ptolémée la font de soixante-dix milles. Pline & Capella veulent qu'elle n'en ait que cinquante milles. Orosius ne lui en donne que vingt-cinq milles. Mais présentement sa longueur se trouve réduite, au juste, à cent six milles pas Géométriques, sa largeur à cinquante-quatre milles, & son circuit à trois cents milles. La stérilité de cette Isle, les mœurs féroces, & sauvages de ses Habitants, la firent regarder autrefois, comme un Païs ingrat, & barbare. C'est l'idée que Séneque en donne, *Consol. ad Helviam. Saxum nudum, abruptum, jejunum, immansuetum, horridum, intemperans.* Cependant Corse fournissoit de la cire en abondance, & du miel, dont le goût se ressentoit de l'amertume de l'if, arbre fort commun dans le Païs. Ce qui a fait dire à Virgile, dans la huitiême Eclogue de ses Bucoliques :

Sic tua Cyrnæas fugiant examina Taxos.

Ovide attribuë cette amertume à la ciguë, dont l'Isle étoit infectée. Le vin qu'on y recüeilloit, passoit pour être excellent. Ses forêts produisoient des arbres d'une hauteur extraordinaire. Elle ne manquoit pas de pâturages, qui nourrissoient de bons chevaux. Les chiens de Corse étoient sur tout très-estimés. On apprend d'Athénée, &

d'Eustathe, que les Habitants de

conquérants, ſans qu'on ſçache aſſés préciſément en quel tems ils s'en étoient rendus maîtres. Tel étoit à

De Rome l'an 489.
Conſuls,
APP. CLAUDIUS CAUDEX, & M. FULVIUS FLACCUS.

l'Iſle vivoient ordinairement juſqu'à un âge fort avancé. Elle fut, dit-on, poſſédée d'abord par les Liguriens. Enſuite les Phocéens, y conduiſirent une Colonie, vers la 56. Olympiade, ſous le Regne de Cyrus, ſi l'on ajoûte foi à Herodote, & à Diodore de Sicile. Mais ils en furent chaſſés par les Tyrrhéniens. Elle devint enfin la conquête des Carthaginois, qui la poſſédérent, juſqu'après la premiére guerre Punique. Ils la cédérent alors aux Romains. Ces derniers y établirent leur domination. Les Montagnards cependant, jaloux de leur liberté, refuſérent long-tems de ſe ſoumettre. Ils ſe cantonnoient dans les montagnes, & mettoient les Romains dans la néceſſité de les aller forcer dans leurs retranchements. Ces hommes intraitables préféroient une mort volontaire, à la honte de ſubir la loi du vainqueur. Ceux qui ne pouvoient échapper à la pourſuite de l'ennemi, étoient réſervés pour l'eſclavage. Ils ſe faiſoient remarquer entre les autres eſclaves, par une ſtupidité naturelle, qu'on a reprochée long-tems à la Nation des Corſes.

La Sardaigne ſituée au Midi de l'Iſle de Corſe, a reçû différentes dénominations. Les Grecs l'ont appellée *Sardon*, & delà, ils ont nommé ſes Habitants *Sardonii*. Si l'on en croit les Mythologues, un certain Sardus, qu'ils diſent avoir été fils d'Hercule, aborda dans l'Iſle, à la tête d'une troupe de Lybiens, y établit des Colonies, de concert avec un autre Avanturier, nommé Norax fils de Mercure, fit ſociété avec les anciens Inſulaires, & donna ſon nom à toute la contrée. La Sardaigne, dans ſa figure, repréſente à peu prês, celle du pas que forme le pié d'un homme en marchant, ou d'une ſemelle de ſoulier. C'eſt à quoi font alluſion les termes Grecs *Sandaliotis*, & *Ichnuſa*, que lui ont donnés grand nombre d'Auteurs, entre autres Silius, au Livre 12.

. . . . *Terras*
Enormes cohibet nudâ ſub imagine plantæ,
Inde Ichnuſa prius Graïis memorata Colonis.

Les anciens Géographes ont été partagés ſur l'étenduë de la Sardaigne. On convient préſentement, qu'elle comprend plus de cent ſoixante & dix mille pas Géométriques, ou environ ſoixante lieuës, dans ſa plus grande longueur, du Midi au Septentrion, depuis *Capo Tavolaro*, juſqu'à *Capo della Teſta*. Sa plus grande largeur ſe compte, de l'Orient à l'Occident, depuis *Capo Comino*, juſqu'à *Capo della Caccia*, & elle eſt de quatre-vingt dix milles pas Géométriques, ou de trente lieuës. Selon la plus juſte ſupputation, ſon circuit contient cinq cents ſoixante-dix milles, c'eſt-à-dire, environ deux cents cinquante lieuës, à raiſon de trois milles par chaque lieuë : de ſorte qu'elle égale, ou peu s'en faut, la Sicile en étenduë. La différence

De Rome l'an 489. Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

peu près l'état de la République Carthaginoise, lors qu'elle donna des ombrages à celle des Romains. Ces entre l'une & l'autre, est au plus de dix ou douze lieuës. Hérodote même, au Livre premier, avoit cru que la Sardaigne surpassoit la Sicile en grandeur. La fertilité de l'Isle en toutes sortes de grains, la faisoit autrefois regarder comme une des principales ressources de Rome, dans les tems de disette. *Siciliam & Sardiniam benignissimas urbis Romanæ nutrices*, dit Valére Maxime, au Livre 7. chapitre 6. Les Anciens Auteurs ont fort vanté l'excellence de ses vins, & de ses pâturages. Mais aussi, ils s'accordent tous à dire, qu'on y respiroit un air très-mal sain, sur tout pendant l'été, & ils ne parlent presque jamais de la Sardaigne, que comme d'une Région pestiférée. C'est l'idée qu'en donne Méla, dans la description qu'il fait de cette Isle, au chapitre second du septiême Livre. *Soli, quam cœli melioris, atque ut fœcunda, ita pene pestilens*. Cicéron d'un seul trait a représenté le caractére de Tigellius de Sardaigne, & l'opinion qu'on avoit de ce climat. *Id ego in lucris pono, non ferre hominem pestilentiorem patria suâ. Liv. 7. Epist.* 22. Ce préjugé étoit si généralement reçû à Rome, que les Romains, qui passoient dans cette contrée, s'imaginoient courir à une mort certaine. Aussi étoit-ce plus ordinairement le lieu d'éxil, que les Empereurs assignoient aux coupables, & à ceux, dont ils vouloient se défaire. Parmi les propriétés, que les Naturalistes attribuent à la Sardaigne, ils remarquent, entre autres choses, qu'on n'y trouva jamais de loups, & de serpents, & que son terroir ne produisoit aucune herbe venimeuse, à l'exception d'une petite plante, qui ressembloit fort à de l'Ache, selon Pausanias *in Phocicis*, ou à la Mélisse, selon Isidore, au Livre 14. chapitre 6. Cette herbe appellée *Sardonia* par les Anciens, avoit une qualité aussi singuliére, qu'elle étoit pernicieuse. Ceux qui, par surprise, en avoient mangé, se trouvoient saisis d'un genre de maladie mortelle, qui leur causoit un retrécissement de nerfs. Leur bouche s'ouvroit alors de maniére, qu'ils sembloient rire en mourant. Delà, cette expression *risus Sardonicus*, pour exprimer un ris malin, ou forcé. Pline & Solin ont fait la même remarque. D'autres cependant ont prétendu, que les Sardoniens, Nation d'Afrique, qui confinoient avec la République de Carthage, avoient donné lieu à ce proverbe Latin. C'étoit, disent-ils, un usage parmi ces Peuples, d'égorger leurs péres & leurs méres, qui avoient atteint l'âge de soixante & dix ans, & de les sacrifier, en riant, à Saturne. Solin fait mention d'une espéce d'Araignée, qui croissoit dans le Païs. Il l'appelle *Solifuge*, parce qu'elle fuyoit le Soleil. La picqûre en étoit venimeuse, & souvent mortelle. Cet insecte se trouvoit, pour l'ordinaire, dans les mines d'argent. Car il y en avoit dans cette Isle, aussi bien que des mines de soulphre, & d'alun. Les Insulaires se nourrissoient communément de la chair du Muffle. C'est une bête à cornes,

deux puiſſances, en ſe rapprochant par leurs conquêtes, devinrent rivales, malgré les Traités, qui les avoient unies. Qu'il y avoit de différence entre les mœurs de ces deux Peuples, prêts à ſe diſputer la ſupériorité ! Les Romains faiſoient profeſſion d'une exacte probité, les Carthaginois comptoient pour rien la perfidie. Ceux-là, ne procédoient guére que par les voyes d'honneur, ceux-ci n'avoient d'autre guide que l'intérêt. Les uns tenoient parole, les autres regardoient la bonne foi, comme une foibleſſe. A Rome, il y avoit plus de ruſticité dans les maniéres ; mais plus de droiture dans les procédés. A Carthage, on affectoit une politeſſe Aſiatique, mais pour conduire au précipice ceux, qu'elle avoit trompés. Le Sénat & le Peuple de Rome, encourageoient les Généraux par des récompenſes honorables. Le Sénat & le Peuple de Carthage n'animoient leurs Dictateurs, que par la crainte des ſupplices. On aimoit la liberté à Rome,

De Rome l'an 489.
Conſuls, App. Claudius Caudex, & M Fulvius Flaccus.

dont la taille eſt un peu au-deſſous de celle d'un Cerf, mais il en a la vîteſſe. Les Montagnes ſont peuplées de ces ſortes d'animaux. Leur cuir eſt employé utilement en différents uſages. Les étangs fourniſſent quantité de beaux poiſſons, & la mer voiſine rapporte du corail rouge ſur le rivage. Solin & Iſidore, parlent avec avantage des eaux chaudes & minérales de la Sardaigne. Les Habitants y avoient un préſervatif, ou un reméde contre les maladies cauſées par le mauvais air de l'Iſle. Mais ils manquoient d'eau commune, pour les uſages de la vie. Ils étoient donc obligés de recourir à l'eau de pluye, dont ils faiſoient proviſion, dans des réſervoirs, en cas de beſoin. Ce que racontent les deux derniers Auteurs, de la vertu d'une certaine eau, qui déceloit le vol, en aveuglant le voleur, qui s'en étoit frotté les yeux, ne mérite aucune créance. Suidas eſt plus croyable, lors qu'il fait l'éloge de la teinture de pourpre, qui ſe faiſoit en Sardaigne. Cette Iſle & celle de Corſe, ne ſont ſéparées l'une de l'autre, que par un détroit, d'environ huit milles pas Géométriques: de ſorte que de loin, on les prend toutes deux pour une même Iſle. Ce bras de mer, eſt appellé Taphros par les Grecs, parce qu'il eſt comme un foſſé, qui fait la ſéparation des deux Peuples.

De Rome l'an 489.
Consuls, APP. CLAUDIUS CAUDEX, & M. FULVIUS FLACCUS.

& à Carthage; mais les Carthaginois étoient disposés à la vendre au premier Tyran, qui voudroit l'acheter; & les Romains ne trouvoient point de prix, qui pût les dédommager de l'esclavage. La République Carthaginoise étoit plus formidable sur mer. La République Romaine étoit invincible sur terre. Les uns usoient, avec avantage, de leur Cavalerie. Les autres armoient des Eléphants, & les dressoient, avec art, pour les combats. On avoit tout à craindre de la valeur Romaine, & tout à appréhender de la souplesse, & de l'industrie Carthaginoise. Ces deux Nations ne convenoient guére, que dans une ambition égale. Aprês tout, Rome se vit obligée à la manifester avant Carthage. En voici l'occasion.

Nous avons dit, qu'au tems de Pyrrhus, trois partis différents se disputoient l'Empire de la Sicile, les Syracusans anciens Habitants du Païs, les Mamertins Italiens d'origine, & les Carthaginois. Au tems où nous en sommes, ces trois mêmes Nations étoient en guerre. C'étoit à qui s'enleveroit des Villes, tantôt par surprise, tantôt par force. Tandis que la Ville de Rhége avoit été dominée par la huitiême Légion, que Rome avoit réduite, & punie, les Mamertins avoient considérablement étendu leurs limites, à l'aide de leurs Alliés d'Italie. Lors que ce secours leur manqua, Hiéron, Roy de Syracuse, & les Carthaginois, de divers côtés, se jettérent sur le domaine des Mamertins, s'emparérent de leurs Places, & les réduisirent presque à leur seule Capitale. C'étoit Messane. Il y eut plus. Le Chef des Mamertins, nommé Cios, venoit d'être vaincu par les armes d'Hiéron. Pris dans la mêlée, couvert de sang & de blessures, & conduit prisonnier

Polyb. l. 1. & Diod. Sic.

De Rome l'an 489. Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

prisonnier dans le camp des Syracusans, il y apperçut le cheval, que montoit son fils durant la bataille. A cette vûë, Cios conjectura, que ce cher fils étoit resté parmi les morts. Il ne songea plus à vivre, & plein de rage, il défit les ligatures de ses playes, laissa couler son sang, & expira. Par sa mort, il laissa la Ville de Messane, sans Chef, & sans ressource. Dans cette extrêmité, les Mamertins délibérérent, s'ils ne rendroient point Messane à Hiéron, dont ils connoissoient la douceur, & la bonne foi. *Encore vaut-il mieux*, disoient-ils, *porter le joug des Syracusans, que des Carthaginois.* Ils se préparoient donc à livrer leurs murailles aux vainqueurs, & Hiéron s'avançoit pour s'en rendre maître, lors qu'un Annibal, pour lors Général des Carthaginois, sçut le tromper. L'adroit Annibal, qui tenoit des troupes cachées dans [a] l'Isle de

[a] L'Isle de Lipari, auparavant appellée *Meligunis*, est la plus grande des Isles Æoliénes, dont nous avons parlé dans le quatrième volume. Liparus, selon les uns, prédécesseur, & selon les autres successeur d'Eole, donna son nom à l'Isle, & à la Ville de Lipari. Elle est située sur la Mer Tyrrhéniéne, au Septentrion de la Sicile. Les Anciens Auteurs ne pensent pas comme Cicéron, sur les campagnes de Lipari. Celui-ci dit, dans son troisième Plaidoyé contre Verres, que le terrain en étoit aride, & ingrat. Strabon, & Diodore de Sicile assurent, qu'on y recüeilloit toutes les choses nécessaires à la vie, sur tout, du blé & des fruits excellents. Ils parlent des mines d'alun, qu'on y trouvoit en abondance, & dont les Romains tirérent des revenus considérables, lors qu'ils furent tranquilles possesseurs de l'Isle. Du reste, le terroir de Lipari est plein de nitre, de bitume, & de soulphre, d'où naissent les feux soûterrains, qui s'élancent quelquefois avec impétuosité, & causent de grands ravages, dans les lieux circonvoisins. Les sources d'eaux chaudes & minérales, qui se trouvoient en différents endroits de l'Isle, passoient pour avoir la vertu de guérir infailliblement diverses sortes de maladies. Aristote, dans son Traité des Prodiges, raconte, qu'anciennement il y avoit dans le territoire de Lipari, un sepulchre, près duquel on entendoit une espéce de bourdonnement, qui ressembloit assés à un bruit confus de tambours, & de cymbales, accompagné d'éclats de rire, & de battements de mains.

De Rome l'an 489.
Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

Lipari, vint au-devant d'Hiéron, comme pour le féliciter de sa victoire, & l'amusa, tandis qu'il faisoit défiler des soldats vers Messane. Les Mamertins, qui virent leur Capitale soûtenuë d'un nouveau renfort, se partagérent en divers sentiments. Les uns vouloient qu'on se servit de la protection, que Carthage leur offroit: les autres qu'on se donnât aux Syracusans, & le plus grand nombre, qu'on fît venir des Romains au secours d'une Ville, dont les Habitants étoient Italiens d'origine, & sortis du sein de la Campanie. Ce dessein de recourir à Rome n'étoit pas nouveau. Dêja les Mamertins, avant que de hazarder le dernier combat contre Hiéron, avoient envoyé prier le Sénat & le Peuple Romain, qu'ils voulussent les aider de leurs armes, à se maintenir contre l'invasion de leurs voisins. Dêja même le Peuple, à l'instigation des Consuls, avoit consenti à la demande des Habitants de Messane. Pour le Sénat, il différoit encore à prononcer sur leur Requête. Ces graves Magistrats avoient plus d'égard, que le Peuple, aux raisons de l'honneur, & de l'équité. *Aprês tout*, disoient-ils, *ce sont des Siciliens, qui prétendent rentrer en possession d'une Ville, que la perfidie des Mamertins leur a enlevée. Nous sied-t'il, de devenir les protecteurs d'une troupe de scélérats, qui, sous prétexte d'Alliance, se sont usurpés, par des massacres, un domaine contre le droit des gens? Nous avons puni, avec justice, la perfide Légion, qui s'étoit emparée de Rhége, avec une pareille violence. Protégerons-nous, dans les uns, ce que nous avons vangé, dans les autres?* Tels furent les sentiments du Sénat Romain, tandis que les Mamertins n'eurent point d'autres adversaires, que les Syracusans. La nouvelle, qui vint à Rome, que les

Polyb. l. 1. & Zonaras l. 8.

Carthaginois étoient entrés dans Meſſane, & qu'ils s'offroient à en être les défenſeurs, fit parler un tout autre langage aux Peres Conſcripts. Ils s'apperçûrent, que Carthage n'entreprenoit la défenſe d'une Ville ſi importante, que pour s'en emparer. *Qui pourra empêcher*, diſoient-ils, *les Carthaginois, de l'enlever aux Mamertins, avec la même perfidie, que les Mamertins ont miſe en œuvre, contre ſes anciens Habitants? D'ailleurs, ſi Meſſane devient Carthaginoiſe, nous voilà voiſins d'une République puiſſante, qui n'aura, entre elle & nous, d'autre barriére, qu'un détroit, ou leur flotte pourra leur ſervir de pont, pour arriver juſqu'à nous.* Cette conſidération intéreſſante fit oublier, au plus grand nombre des Sénateurs, les égards qu'ils avoient eu juſqu'alors, pour la plus rigide probité. On entra dans les vûës du Peuple, & l'on conſentit à laiſſer partir le Conſul Appius Claudius, pour tenter la délivrance de Meſſane. En effet, ſi la Ville eût reſté à la merci des Carthaginois, les Mamertins n'avoient plus d'autre parti à prendre, que de ſe joindre à leurs défenſeurs, pour les aider à conquérir, d'abord le reſte de la Sicile, & pour venir enſuite fondre, avec eux, ſur l'Italie. D'ailleurs, depuis un tems, il avoit paru du refroidiſſement entre les deux Républiques. Les Romains ſe plaignoient des Carthaginois. Aprês le départ de Pyrrhus, ils étoient venus, avec une flotte, pour ſecourir Tarente. De leur côté, les Carthaginois reprochoient aux Romains, d'avoir reçû des vivres & des Soldats d'Hiéron, leur ennemi, durant le ſiége de Rhége. Ainſi les cœurs & les eſprits étoient également indiſpoſés, dans l'une, & dans l'autre République.

De Rome l'an 489.
Conſuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

De Rome l'an 489. App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

Cependant le Consul Appius Claudius resta à Rome. En sa place, il fit partir, pour Rhége, un des Tribuns de son armée, nommé aussi Claudius. C'étoit un Homme de tête, & d'une valeur à tout oser. Son premier soin, fut de rassembler, sur la côte, tout ce qu'il pût de Vaisseaux, pour tenter le trajet. Néanmoins il ne jugea pas à propos de hazarder d'abord le peu qu'il avoit [a] de Trirêmes, & de les exposer aux in-

[a] Les flottes Grecques & Romaines furent composées de deux sortes de Navires. Les uns alloient presque toujours à la voile, & les autres plus ordinairement à la rame. Les premiers qu'on appelloit Vaisseaux de charge, *onerariæ naves*, étoient destinés aux mêmes usages, que nos Bâtiments de transport. Les seconds, que l'on peut comparer à nos Galéres d'aujourd'hui, à cause de leur longueur, tenoient lieu de Vaisseaux de guerre. Ce dernier genre de Navire, qui parmi les anciens faisoit la force des armées navales, recevoit différents noms, à proportion de sa capacité, & de sa grandeur. Or l'une & l'autre s'estimoit par le nombre des rangs de Rameurs, qui étoit dans la Galére. Ainsi un Vaisseau de guerre se nommoit Uniréme, Biréme, Triréme, Quadriréme, Quinquéreme, selon qu'il comprenoit un, ou deux, ou trois, ou quatre, ou cinq rangs de Rameurs. Il est cependant vrai, que, dans les anciennes flottes, le nombre des Trirémes surpassoit le plus souvent celui des autres Vaisseaux de guerre, plus ou moins grands. Pour cette raison, les Historiens de l'antiquité se sont quelquefois contentés de désigner, par le nom général de Trirémes, toutes les Galéres, qui composoient un armement, sans en déterminer la grandeur. C'est en ce sens, qu'il faut entendre ce que rapporte Zonare, de la paix concluë entre les Romains, & Philippe. Il dit, qu'une des conditions du Traité fut, que le Roy livreroit à la République tous ses éléphants, & ses Trirémes; à l'exception de cinq. Parmi ces Trirémes, étoit comprise la plus considérable, que Zonare assûre avoir été de seize rangs de Rameurs. Au reste, bien que dans la rigueur des termes, le nom de Trirémes, de Quadrirémes, de Quinquéremes, &c. fût attaché plus communément à cette espéce de Vaisseaux longs, qui contenoient trois, quatre, ou cinq rangs de rames, de chaque côté, on n'avoit pas laissé néanmoins de le transmettre à certaines petites Barques légéres, qu'on faisoit aller, à trois, à quatre, ou à cinq rames seulement. En effet, Diodore de Sicile, & Polybe appellent cette sorte de Brigantin, ou de Chaloupe, Σκάφην Τετρηρικὸν, καὶ Σκάφιν Πεντηρικὸν. Plutarque, dans la vie de Thésée, parle d'une Triréme, qui ne pouvoit porter que cinq hommes. Par conséquent, elle n'étoit point du

ſultes de la flotte Carthaginoiſe, qui infeſtoit le détroit. Il ſe contenta de partir pour Meſſane, ſans ſuite, d'y obſerver ce qui ſe paſſoit dans la Ville, de négocier avec les Mamertins, & de revenir, en diligence, après avoir connu la ſituation des eſprits. Plein de ce projet, dans une Barque de Pêcheur, il paſſa à travers la flotte ennemie, & vint à Meſſane. Là, il trouva la Ville obſédée de Carthaginois, qui, de force ou de gré, prétendoient en être les défenſeurs. Pour lors le Tribun Claudius convoqua les Mamertins, au lieu ordinaire de leurs Aſſemblées. Les Carthaginois s'y trouvérent mêlés avec les Citoyens de Meſſane. D'abord Claudius fit de vains efforts, pour faire entendre ſa voix. Les clameurs des Carthaginois l'étouffèrent. Il ſe recüeillit enſuite, & il obtint un moment de ſilence. *Mamertins*, dit-il, *je viens ici, Député de la République Romaine, pour vous offrir les ſecours que vous avés ſouhaittés. Le Peuple & le Sénat vous les accordent, & tout leur but eſt de défendre Meſſane, de l'oppreſſion, dont elle eſt menacée. Au reſte, nous vous don-*

De Rome l'an 489.
Conſuls, APP. CLAUDIUS CAUDEX, & M. FULVIUS FLACCUS.
Autor de Viris Illuſt.

Zonaras l. 8.

nombre de celles, qui avoient trois rangs de Rameurs. Le même Auteur, dans la vie de Paul Emile, donne le même nom à un petit Bâtiment à trois rames. Il ne s'agit plus que de ſçavoir, quelle fut la maniére des anciens, dans leur architecture navale, dans la conſtruction de leurs Galéres, & dans la diſpoſition des rangs de rames, qu'ils pratiquoient dans la longueur du Vaiſſeau. Sur cela, les ſentiments ont été fort partagés. Dans ce conflict d'opinions, chacun s'eſt fait honneur de ſon ſyſtême, & de ſes recherches. On peut dire cependant, que c'eſt un de ces ſecrets, qui après bien des diſcuſſions, ſe trouve encore renfermé dans les nuages de l'antiquité. Nous réſervons au huitiême volume, à traiter d'une matiére, qui a exercé, de nos jours, la critique de pluſieurs Sçavants. Qu'il ſuffiſe préſentement de faire obſerver, que dans chaque Galére, il y avoit trois ordres de Rameurs, les Thalamites, qui occupoient la partie la plus baſſe du Vaiſſeau, les Zygites, poſtés dans les rangs mitoyers, & les Thranites, plus élevés que les deux autres.

De Rome l'an 489. Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

nons parole, de retirer nos troupes, aussi-tôt que vos murs, & que vos biens seront en sûreté. Ce peu de paroles fit impression sur les esprits. Cependant la crainte qu'on avoit des Carthaginois, dêja introduits dans la Ville, attira au Tribun Claudius une réponse, qui l'eût découragé, s'il eût été moins intrépide. *Messane,* lui dit-on, *est charmée de pouvoir épargner aux Romains la peine de la secourir. Carthage a pris les devants, & sa protection nous suffit. Ainsi vous pouvés vous retirer, si vous n'avés point d'autre proposition à nous faire. Appeller qui l'on veut à sa défense, c'est le droit d'une Ville libre. D'une Ville libre!* Reprit vivement Claudius, *êtes-vous donc en possession de vôtre liberté? Que vois-je ici, que des armes étrangéres? Carthage ne vous fait-elle pas dêja sentir les premiéres frayeurs de l'éternelle servitude,* dont elle *vous ménace? Parlés? Répondés si vous l'osés?* A ces mots le silence redoubla. Les Mamertins se tûrent, par la crainte des Carthaginois, & les Carthaginois cédérent à la force de la vérité. L'habile Romain sçut tourner ce silence à son avantage. *Vous vous taisés,* dit-il, *vous Carthaginois par l'impression, que fait sur vous le sentiment de vôtre injustice, vous, Mamertins, par l'approbation secrete que vous donnés à mes paroles. Si les uns ne se voyoient pas démasqués, auroient-ils honte de parler, & si les autres pouvoient ouvrir leurs cœurs, en liberté, rejetteroient-ils mes offres? Dissimuleriés-vous, Mamertins, si l'on ne vous fermoit pas la bouche? Sans doute, vous voulés que je prenne vôtre silence pour un consentement.* A ces mots, un frémissement s'éleva parmi les Mamertins. Le Tribun Claudius jugea qu'il avoit pénétré leurs intentions. Ainsi, sans faire un plus long séjour à Messane, il repartit pour Rhége. Sur son

rapport, le Sénat jugea, que les Mamertins étoient disposés à recevoir le secours de Rome. Il ordonna donc à ce même Tribun, de mettre à la voile, & de conduire la flotte Romaine devant Messane. Mais qu'elle étoit foible, cette flotte, en comparaison de l'armement naval, que Carthage avoit conduit au détroit ! [a] Quelle ignorance alors des Romains, pour

De Rome l'an 489. Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

[a] Si l'on en croit Polybe, au Livre premier de son Histoire, les Romains, avant la premiére guerre Punique, n'avoient eu aucune connoissance de la Marine, & ignoroient parfaitement l'art de construire un Vaisseau. Il assure, que la Sicile fut la premiére terre, hors de l'Italie, où ils abordérent. Selon cet Auteur, ils étoient alors si dépourvûs de Vaisseaux & de toutes les choses nécessaires à la navigation, que, pour secourir les Mamertins, ils eurent recours, aux Habitants de Tarente, de Locres, & de Naples. Enfin, ajoûte le même Historien, une Galére Carthaginoise prise par les Romains, leur servit de modéle, pour bâtir, en soixante jours, une flotte de cent Quinquéremes, & de vingt Trirémes. Polybe avouë, que ce premier essai de la République, dans l'équipement d'une flotte, est pour lui une espéce de prodige, qui le saisit d'admiration. Il dit, que cela seul, lui fait naître la résolution de composer l'Histoire de la premiére guerre Punique. A la vérité, les Vaisseaux, qui composérent la premiére flotte Romaine, contre les Carthaginois, n'eurent aucune régularité dans leur construction. Tous les Historiens de Rome en conviennent. Ils assûrent même, que pendant la guerre de la République contre Antiochus, les Romains étoient encore fort peu versés dans la fabrique de leurs Galéres, & dans la science de la manœuvre.

Il est cependant vrai, que Polybe en a trop dit, lors qu'il a supposé, qu'avant la premiére guerre Punique, les Romains n'avoient jamais eu de Vaisseaux sur mer. Il est même assés difficile de l'accorder, là-dessus, avec lui-même, quand il fait mention, dans le troisiéme Livre de son Histoire, des Traités conclus entre la République de Rome, & celle de Carthage. Par le premier, qui fut ratifié presque aussi-tôt après la déposition des Tarquins, les Romains s'engagérent, pour eux, & pour leurs Alliés, de ne point naviger, au-delà du Cap, qui couvroit Carthage, du côté du Nord, & qu'on appelloit *le beau Promontoire*; à moins que la tempête, ou la poursuite de l'ennemi, ne les eût contraints de passer les bornes prescrites. Les voyages qu'ils entreprenoient, à raison de leur commerce, tant en Afrique, qu'en Sardaigne, & dans cette partie de la Sicile, qui obéïssoit aux Carthaginois, ont leurs clauses particuliéres dans ce premier Traité. Les principales conditions de l'Alliance faite entre les deux Peuples, ne

De Rome l'an 489.
Consuls,
APP. CLAUDIUS CAUDEX, & M. FULVIUS FLACCUS.

les expéditions Maritimes ! Cependant le Tribun Claudius eut la hardiesse, de faire lever l'anchre, &

regardoient que les armées navales. Nous en avons la preuve dans l'interprétation, que Polybe donne aux termes du Traité. Il fait entendre, que Carthage, en fermant l'entrée de ses Ports aux Galéres Romaines, n'avoit eu d'autres vûës, que de se mettre en garde contre les hostilités du dehors, & contre les entreprises, que Rome auroit pû former, au préjudice de l'Etat Carthaginois. Par le second Traité, conclu entre les deux Républiques, l'an de Rome 405. sous le Consulat de Marcus Popilius, & de Marcus Valérius, il est permis aux Romains de conduire leurs Vaisseaux, & d'étendre leur commerce, au-delà du *beau Promontoire*, jusqu'aux côtes d'Utique, & de Carthage, & même jusqu'à Tyr. De leur côté, les Romains s'engagent à ne faire aucune insulte aux Païs de la domination Carthaginoise, où ils seroient obligés de descendre, pour faire de l'eau, & pour acheter des rafraîchissements. Ces précautions de Carthage supposent manifestement, que les Romains équipoient, dês-lors, des Vaisseaux, & des Galéres, pour aller en course, & pour trafiquer. La guerre que Pyrrhus porta en Italie, donna lieu au troisième Traité. Il paroît, par la maniére dont il est conçû, que les Romains occupés à étendre leurs conquêtes dans l'Italie, avoient abandonné le soin de la Marine. En effet, les Carthaginois s'y obligent à fournir à la République Romaine, les Vaisseaux dont elle aura besoin, pour les expéditions navales, & pour les voyages d'en-delà la mer. Outre ces preuves, que nous tirons de Polybe, contre lui-même, nous apprenons des Historiens, que le Consul Mœnius, après avoir ruiné le Port des Antiates, se rendit maître de leur flotte, composée de vingt-deux Galéres. Ils ajoûtent, que le victorieux fit remonter, jusqu'à Rome, une partie de cette flotte, & qu'elle fut placée dans le lieu destiné à la fabrique des Vaisseaux. Il est donc hors de doute, qu'alors la République, ne négligeoit pas entiérement les affaires de la Marine.

Enfin, c'est un fait avéré, par le témoignage des anciens Auteurs, que les Romains, avant que de déclarer la guerre aux Tarentins, avoient en mer une flotte de dix Vaisseaux couverts, & armés. Ils s'étoient même obligés, par un Traité conclu avec les Habitants de Tarente, à ne point naviger au-delà du Promontoire Lacinien, situé près du Golfe de la même Ville. Il n'est pas moins sûr, que dês l'année de la fondation de Rome 442. le Peuple Romain avoit confié la direction du commerce, & de la navigation, à deux Magistrats appellés *Duum-virs*, dont la commission se bornoit à l'entretien, & à la réparation des flottes. Il est donc faux que les Romains n'ayent commencé à mettre des Navires sur pié, que vers le tems de la premiére guerre Punique. Ce qu'on peut dire à la justification de Polybe, c'est qu'alors la République Romaine, uniquement attentive à réduire sous sa domination des

d'affronter

De Rome l'an 489.
Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

d'affronter les périls. La partie n'étoit pas égale, sur mer, entre les Romains & les Carthaginois. Ceux-ci, outre le grand nombre de Vaisseaux, qu'ils avoient, sçavoient encore l'art de manœuvrer. Ainsi Claudius, attaqué dans le détroit par Hannon Amiral de la flotte Carthaginoise, eut, tout à la fois, contre lui, & l'expérience des ennemis, & les vents, & les flots. Un gros tems s'éleva. Le Carthaginois, fait à la mer, sçut en profiter. Les Romains, effrayés de se voir sur un élément, qu'ils n'avoient pas beaucoup pratiqué, perdirent courage. Quelques-uns de leurs Vaisseaux furent pris par les ennemis. D'autres furent brisés, par la violence de la mer. Enfin Claudius se vit obligé de retourner à Rhége, aprês une perte considérable.

Cet échec ne parut pas aux Romains un pronostic de l'avenir, qui fût capable de les décourager. Ils s'attendoient bien, que leur premiére tentative sur mer, ne pourroit réüssir, que par hazard. Ils comptoient encore, qu'ils ne s'instruiroient, que par leurs pertes, à tenir la mer; mais ils espéroient, que la constance, & que l'exercice, les égaleroit bien-tôt à leurs ennemis. Le Tribun Claudius étoit occupé à faire radouber sa flotte, lors qu'on vit paroître en mer, les Vaisseaux, que l'Amiral Carthaginois avoit enlevés, & qu'il reconduisoit dans les Ports de Rome. C'étoit un présent artificieux, envoyé par une main ennemie, ou pour picquer d'honneur la République Romaine, ou pour la détourner de secourir Messane, ou du moins

Peuples des Etats voisins, ne s'étoit pas embarassée du soin de former des gens habiles dans la science de la Marine, & dans l'architecture navale.

De Rome l'an 489. Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

pour la mettre dans son tort, sous prétexte qu'elle auroit rompu l'Alliance avec Carthage. En effet, le Député d'Hannon, en rendant aux Romains leurs Vaisseaux, leur reprocha d'avoir été les premiers infracteurs des Traités, & prétendit, que le détroit de Sicile, étoit une ancienne possession de Carthage. Ce discours rendit Claudius encore plus vif à refuser le present, & à exécuter les desseins de Rome. Il vit alors plus clairement que jamais, combien il importoit d'éloigner les Carthaginois de Messane. L'empire que Carthage s'usurpoit dêja, sur le détroit, lui parut d'une affreuse conséquence. Il résolut donc de tout entreprendre, pour ne souffrir plus, au voisinage du Païs Romain, de fiers ennemis, qui cachoient d'injustes prétentions, sous des dehors pacifiques. Il étudia la mer, il observa les vents, & le tems propre pour le départ, enfin il se remit en mer. Cependant l'Envoyé de Hannon, avoit déclaré aux Romains, que Carthage ne leur permettroit pas même, de se laver les mains dans les eaux du détroit. Le brave Claudius prit si bien le moment, qu'avec son Escadre, il fit heureusement la traversée, & qu'il arriva au Port de Messane, après avoir trompé la vigilance des Carthaginois. Hannon, d'Amiral qu'il avoit été de la flotte, étoit devenu le Commandant des troupes de terre, qui s'étoient introduites dans Messane. A l'arrivée des Romains, il leur abandonna la Ville, & se réfugia dans la Citadelle. Dês que le Tribun Claudius fut débarqué, il demanda aux Mamertins, qu'ils s'assemblassent en conseil, & qu'ils appellassent Hannon à la délibération publique. Ce fut avec peine, qu'on tira le Carthaginois de la Citadelle. Il craignoit

la mauvaiſe volonté des Meſſaniens. Cependant il craignit plus encore de les aliéner, par ſa défiance même, & il parut à l'Aſſemblée. Claudius, qui n'avoit plus à ſoûtenir le perſonnage d'un ſimple Envoyé; mais qui ſe voyoit eſcorté de braves Légionnaires, prit l'aſcendant ſur le Carthaginois. On ſe fit des reproches mutuels, & de part & d'autre, on en vint aux injures. Enfin le Tribun, qui ſe trouva picqué, fit ſaiſir Hannon par ſes Soldats, & le retint priſonnier. Les Mamertins applaudirent à la réſolution du Romain. Ce fut une déclaration de leur part, dont Claudius profita. Par des menaces, & par des raiſons, il amena enfin le Commandant des Carthaginois, à lui céder la Citadelle, & à évacüer la Ville. Lâcheté, qui coûta cher au malheureux Hannon! On puniſſoit, à Carthage, les Généraux, pour une entrepriſe hazardeuſe, quelque bon ſuccês qu'elle eût euë. On n'épargna donc pas un Commandant, qui s'étoit laiſſé tromper, ſur mer, empriſonner ſur terre, & deſtituer d'une Citadelle, où il pouvoit ſe défendre. Il fut mis en croix, & il y expira.

De Rome l'an 489. Conſuls, APP. CLAUDIUS CAUDEX, & M. FULVIUS FLACCUS.

Polybius l. 1.

Val. Max. l. 2. c. 7.

Par la ſage conduite du Tribun Claudius, Rome ſe vit en poſſeſſion de défendre Meſſane. Deux ennemis ſe préparoient à l'attaquer. Hiéron l'avoit regardée comme une conquête immanquable, aprês la victoire qu'il avoit remportée ſur les Mamertins. Trop foible pour former ſeul le ſiége d'une Place, défenduë par deux Nations belliqueuſes, il ſe joignit aux Carthaginois. C'eſt ainſi que, pour la premiére fois, deux des factions qui partageoient la Sicile, ſe liguérent contre la troiſiême, pour l'opprimer. Mais celle-ci, protégée par une quatriême faction, qui parut tout à

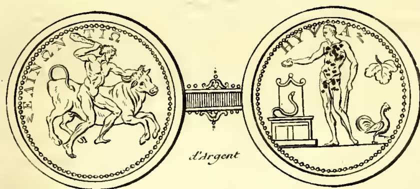
De Rome l'an 489. Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.
Polybius l. 1. Diod. in Ecl.

coup, fut la plus forte, pour un tems, & devint enfin l'esclave de ses défenseurs. Carthage en effet avoit été trop offensée par les Romains, pour les laisser paisibles dans Messane. Elle leva des troupes, pour la terre, & pour la mer, en donna le commandement à un autre Hannon, fils d'Annibal, & le fit partir pour la Sicile. La nouvelle flotte Carthaginoise, débarqua à Lilybée, & les troupes de terre, qu'elle avoit amenées, marchérent vers [a] Sélinunte, & y campé-

Sélinunte fut autrefois une des plus considérables Villes de la Sicile. Ptolémée la place entre Lilybée, & le Fleuve Mazara. Mais cette position ne convient point avec le témoignage des Historiens, qui la mettent entre deux Riviéres, dont l'une est le *Mazara*; & l'autre qu'on appelloit anciennement *Hipsa*, aujourd'hui le *Belici Sinister*, à la différence du *Belici Dexter*. C'est ainsi que les Anciens nommoient le Fleuve *Crinisus*. Strabon, au Livre 6. & Thucydide, au Livre 7. attribuent la fondation de Sélinunte, à une Colonie de Mégariens. Ceux-ci avoient passé, de Mégare Ville de l'Achaïe, à Hybla en Sicile. Ils s'y étoient établis, & avoient donné à cette derniére Ville le nom de leur Métropole. Cent ans après, un essain des Habitants de la nouvelle Mégare, fonda Sélinunte sous la conduite de Pammilus. L'Historien Grec a eu égard à l'origine des Sélinuntins, lors qu'il les appelle *Selinuntii Megarenses*. Ils eurent de grands démêlés avec ceux de Ségeste, au sujet des Frontieres, qui séparoient les deux Peuples. Ils en vinrent enfin à une guerre ouverte. Les Ségestans s'appuyérent du secours d'un Annibal, fils de Gisçon. Ce Général Carthaginois étoit alors à la tête d'une armée de cent mille hommes. Il fut ravi de saisir cette occasion, pour vanger les insultes, que les Sélinuntins avoient faites à son pére, lors qu'éxilé de Carthage, il s'étoit réfugié à Sélinunte. Méprisé, & abandonné des Habitants, il y avoit terminé sa vie, dans la misére. Sélinunte ne put soûtenir les attaques d'une armée si formidable. Elle fut prise & rasée. La plûpart des Citoyens, sans distinction d'âge, ni de sexe, furent inhumainement égorgés. Quelque tems après, Hermocrate beau-pére du vieux Denys, ayant été chassé de Syracuse, se joignit au reste des Sélinuntins, qui avoient échappé à la fureur des Carthaginois. Il répara les ruines de leur Ville, qui subsistoit encore pendant la seconde guerre Punique. Elle ne fut pas même inutile à Marcellus, pendant le siége de Syracuse. Mais au siécle de Strabon, il n'en paroissoit que de foibles vestiges, de sorte qu'elle étoit entiérement déserte. Diogene Laërce rapporte, que près de Sélinunte, il y avoit un étang bourbeux, dont les eaux salées, & croupissan-

rent. Cependant leur Général vint à Agrigente, fit fortifier la Place, & de retour à son camp, il y trouva les Envoyés d'Hiéron, qui lui annoncérent, que dans peu, les Syracusans se joindroient à lui, pour assiéger Messane, & pour en chasser les Barbares. C'étoit ainsi qu'ils traitoient les Romains. Là, se confirma la Ligue entre Syracuse, & Carthage. On garda néanmoins quelques formalités, avant que d'entrer en action. Hannon envoya aux Romains un Hérault, pour les sommer d'abandonner la Sicile, & de lui cé-

De Rome l'an 489.
Consuls, App. Claudius Caudex. & M Fulvius Flaccus.
Polyb.



tes, infectoient l'air des environs, par les vapeurs malignes qu'elles exhaloient. Les maladies contagieuses, que causoit cette infection, enlevoient, tous les ans, un grand nombre d'Habitants. Empédocle, pour arrêter le mal dans sa source, détourna les deux Fleuves Sélinus & Hipsa. Il les fit passer dans le marais. Par ce moyen, il donna de l'écoulement à ces eaux empestées. Selon le même Auteur, les Citoyens, en reconnoissance de ce bienfait, décernérent à Empédocle les honneurs divins. En même-tems, ils ordonnérent des sacrifices à Esculape. Sur le revers d'une Médaille, qui porte le nom de Sélinunte, on voit un homme qui sacrifie à ce Dieu, apparemment en action de graces, d'avoir obtenu la cessation du mal contagieux. Le serpent représenté sur ce monument, est la figure symbolique, qui désigne le Dieu de la Santé. La branche d'Ache, dont le revers est chargé, fait allusion au Fleuve, qui arrosoit la Ville de Sélinunte. Les Géographes en effet, remarquent, que sur ses rives, cette herbe appellée par les Grecs Σέλινον, croissoit en abondance. Delà, le nom de Sélinus, qui fut commun à la Ville, & au Fleuve, qu'on croit être aujourd'hui le *Madiuni*. Pour la Ville, on conjecture qu'elle étoit située, dans l'endroit, appellé présentement *Terra delli Pulci*, par les Naturels du Païs.

De Rome l'an 489. Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

der Messane, s'ils vouloient garder les anciens Traités. La réponse de Claudius fut mesurée sur les intérêts de Rome. Ainsi les deux armées Syracusane, & Carthaginoise, vinrent, chacune de leur côté, investir Messane. Les Carthaginois prirent leurs postes vers le cap Pélore, & bordérent la côte, tandis qu'Hiéron, avec ses troupes, blocqua la Ville, du côté de la terre, & campa autour du [a] Mont Chalcis. Messane étoit enveloppée de toutes parts, & ne pouvoit recevoir de convois, ni par mer, ni par terre.

Zonaras l. 8.

Jusques-là, le Consul Appius n'avoit point encore paru. Toutes les avances, pour la nouvelle guerre, s'étoient faites par un des Tribuns de son armée, dont on auroit pu désavoüer les démarches, si Carthage s'étoit rangée à la raison. Un excês de cruauté, qu'elle éxerça alors, détermina Rome à ne plus garder de mesures avec elle. Aussi-tôt que le Tribun Claudius eut refusé d'abandonner Messane, le Général Hannon, fit égorger, dans son camp, tous les Italiens, qu'il avoit au service de sa République. En effet, Carthage étoit une Ville de négoce, assés opulente, pour lever, chés les Etrangers, des troupes mercénaires; mais, de son sein, elle produisoit peu de Soldats. Tou-

[a] Depuis le Territoire de Tauroméne, s'étendoit une chaîne de montagnes, que les Anciens ont comprises, sous les noms de *Pelorias*, de *Peloris*, & de *Pelorus*. Elle fut aussi appellée *Mons Neptunius*, le Mont de Neptune, comme le remarque Solin, au chapitre onziême, à cause d'un Temple célébre, bâti prês delà, en l'honneur de cette Divinité. Selon le même Auteur, sur le sommet du Pélore, étoit un Donjon, d'où la vûë s'étendoit jusqu'à la Mer Adriatique, & à la Mer de Toscane. Le Mont de Chalcis, *Mons Chalcidicus*, que les anciens Auteurs expriment aussi par les noms de *Senes*, & d'*Eunes*, ou n'étoit point différent du Pélore même, ou étoit une partie de cette montagne. Une Colonie des Habitants de la Ville de Chalcis, Capitale de l'Eubée, lui avoit donné son nom, lors qu'elle s'établit à Messane.

te la force de ses armées, consistoit en des volontaires, tirés des diverses Nations, qui bordent la Mer. On y comptoit des Gaulois, des Espagnols, des Italiens, & des Grecs. Pour les Carthaginois, ils faisoient la guerre à leurs frais, sans la faire aux risques de leur vie. Le meurtre de ces malheureux Italiens, fut une déclaration de la fureur Carthaginoise. Appius, à la premiére nouvelle qu'il en eût, partit de Rome, & se rendit à Rhége. D'abord il procéda par les voyes d'honneur. Il fit partir des Députés pour le Roy Hiéron. Ceux-ci le suppliérent, au nom de l'ancienne amitié, qui l'attachoit aux Romains, de ne s'obstiner pas au siége de Messane, qui seul étoit la source d'une discorde, dont il étoit difficile de prévoir les suites. Tout honnête homme qu'étoit Hiéron, il reçut mal la déférence du Consul. Il éclata en invectives, contre l'ingratitude d'une République, qu'il avoit assistée dans ses besoins. *Il est étonnant*, dit-il, *que Carthage & moi, nous trouvions des ennemis dans ces mêmes Romains, qui nous étoient liés, par les plus inviolables Traités. Quelle Alliance jusqu'ici, ou quel service vous ont-ils attachés aux Mamertins? Mais de quel Peuple entreprenés-vous la défense? Ils sont nés presque sous le même Ciel que vous, il est vrai, mais quel honneur ces perfides ont-ils fait au lieu de leur origine? Semblables aux scélérats, que vous avés punis, ils ont surpris Messane, comme les Soldats d'une de vos Légions avoient surpris Rhége. Vous avés condamné dans les uns, ce que vous protégés dans les autres. Qu'est devenuë cette équité, dont vous faisiés parade? Que dis-je? & pourquoi égaler les crimes des usurpateurs de Rhége, aux forfaits des Tyrans de Messane? Ceux-ci ont encore rasé, tout récemment, Gela &*

De Rome l'an 489.
Consuls, APP. CLAUDIUS CAUDEX, & M. FULVIUS FLACCUS.

Diod. Sicul. in Eclogis.

De Rome l'an 489.
Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

Camarine, [a] *Villes que j'avois prises sous ma protection. Vous avés cru devoir vanger l'affront qu'une rebelle Lé-*



d'argent

a La Ville de Géla, fut autrefois des plus anciennes, & des plus considérables de la Sicile. Thucydide assure, au Livre sixiéme de son Histoire, que cette Ville fût fondée quarante-cinq ans aprês Syracuse, par un certain Antiphémus, qui avoit débarqué dans l'Isle. Il étoit suivi d'une Colonie de deux cents Lyndiens, Habitants de Lyndus, Ville qui appartenoit aux Rhodiens. Ceux-ci transmirent leur nom à la nouvelle habitation. Ils la formérent, de concert avec un nommé Entimus de Créte, Chef d'une troupe de Crétois, nouvellement abordés en Sicile. Réünis avec les Lyndiens, ils bâtirent la Ville, & ne composérent plus qu'un même Peuple. Dans la suite, elle changea son nom, pour prendre celui du Fleuve Géla, qui arrosoit son territoire. Elle conserva cependant la mémoire de sa premiére origine, dans la plûpart de ses Médailles, qui portent l'image du Minotaure de Créte. On croit que cette Ville étoit placée dans la partie Méridionale de la Sicile, sur la côte qui regarde l'Afrique, à l'embouchûre du Fleuve Géla, où est aujourd'hui *Terra Nuova*. La Riviére est appellée, dans le langage du Païs, *Fiume di terra Nuova*. D'autres fixent sa position, dans le voisinage d'Alicate.

Camarine tenoit anciennement un rang distingué, parmi les plus opulentes Villes de la Sicile. Elle étoit située sur la côte Méridionale, entre les deux Riviéres, de *Camarana*, & de *Frascolari*, ou *Frascolani*, que les vieux Géographes appellent *Oanus*. C'est la situation que lui donne Pline, & la plûpart des Auteurs, excepté Ptolémée, qui la place à dix milles de la Mer. Il ne reste plus rien de cette ancienne Ville, que quelques débris, & le nom de Camarana, qu'on a transmis à une Tour, appellée *Torre di Camarana*, par les Naturels du Païs. Au rapport de Thucydide, de Marcien d'Heraclée, & de Strabon, les Syracusans en furent les Fondateurs. Ils la subjuguérent ensuite, & la rasérent. Rebâtie de nouveau par Hypocrate, Tyran de Géla, elle éprouva différentes révolutions, jusqu'à ce qu'elle eût été réduite sous la domination de Rome, pendant la premiére guerre Punique. Prês de cette Ville, étoit un marais, qui corrompoit l'air par sa

gion

gion vous avoit fait, dans Rhége. J'ai ſecondé vôtre vangeance, par d'utiles ſecours. Devois-je m'attendre, de voir la punition que méritent des ſcélérats, du même caractére, ſuſpenduë, arrêtée, par ceux mêmes, qui devoient prêter leur bras à les exterminer? Les événements des guerres ſont incertains; mais quand bien même le ſort me rendroit celle-ci déſavantageuſe, au moins toute la terre publiera, que ſi l'ambition & la force prévalurent, dans les Romains, la juſtice & le bon droit ſuccombérent, avec Hiéron.

De Rome l'an 489. Conſuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

On ne peut guére révoquer en doute, que le bon Roy de Syracuſe n'eût tous ces ſentiments dans le cœur. On connoiſſoit ſa probité. Elle ſeule l'animoit contre les Mamertins. Aprês tout, ſon union avec les Carthaginois, le rendoit digne d'être l'ennemi des Romains. Il n'approfondiſſoit pas les intentions de ſes nouveaux Alliés. Carthage ne viſoit à s'emparer de Meſſane, que pour conquérir la Sicile entiére, & l'Italie enſuite. Auſſi le Conſul Appius ne fut que médiocrement touché du diſcours d'Hiéron, qui lui fut rapporté. Il attendit à Rhége la réponſe du Syracuſan. Lors qu'il le vit réſolu au ſiége de Meſſane, il réſolut auſſi d'y faire voile en perſonne; mais il ſçut

puanteur, & répandoit, aux environs, des maladies contagieuſes. Quoiqu'il ſervît de défenſe à la Ville, les Habitants prirent le parti de le deſſécher, contre l'avis de l'Oracle, qu'ils avoient conſulté. A peine eurent-ils exécuté leur entrepriſe, que les Syracuſans ne trouvérent plus d'obſtacle, pour aſſiéger Camarine, de ce côté-là. Ils l'attaquérent, la prirent de vive force, & la ruinérent de fond en comble. Delà, le proverbe *Camarinam ne moveas*, fondé ſur la réponſe de l'Oracle, exprimée dans les mêmes termes. On fait entendre par ce proverbe, tiré de l'Anthologie Grecque, qu'il eſt contre la ſageſſe, de s'expoſer aux plus grands riſques, pour ſe garantir d'une peine légére. Le marais eſt le même qu'on appelle encore aujourd'hui *Lago di Camarana.* La Riviére Hipparis, qui couloit prês de Camarine, eſt connuë, ſous le nom de *Fiume di Camarana.*

De Rome l'an 489. Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

dissimuler son dessein. Appius n'ignoroit pas, qu'à Rhége, se trouvoit un bon nombre d'Etrangers, qui l'observoient. Dans la crainte qu'ils ne donnassent avis de ses démarches à l'ennemi, il fit courir le bruit, qu'il ne passeroit pas en Sicile, & qu'il ne pouvoit déclarer la guerre à Hiéron, sans un nouveau consentement du Peuple Romain. La nouvelle se divulgua, & sur ce préjugé, la flotte Carthaginoise cessa d'observer le détroit. En effet, le Consul après avoir ordonné à ses troupes, de se rendre de divers Ports d'Italie, monta sur une mauvaise Galére, tumultuairement construite, & sans art, & puis il feignit de ranger la côte, pour s'en retourner à Rome. Cependant, quand on l'eut perdu de vûë, il changea de route. A la faveur d'une nuit obscure, il s'approcha du rivage de l'Isle le plus voisin, & débarqua ses troupes en Sicile, sans être apperçû des ennemis, ni sur mer, ni sur terre. Généreuse entreprise, pour des tems, où les Romains ne faisoient encore que s'essayer sur Mer! Aussi l'action parut si belle aux Romains, qu'ils donnérent au Consul Appius Claudius, le surnom de *Caudex*, terme, en langue Latine, qui signifioit alors un mauvais batteau fait de planches mal arrangées, & précipitemment réünies. Le succès de la descente releva le courage de *Caudex*. Il fit avancer ses Légions dans les terres, pour surprendre Hiéron, qui blocquoit Messane, du côté du Mont Chalcis. Le Roy de Syracuse se vit obligé de livrer bataille. Au premier choc, la Cavalerie Romaine fut mise en désordre; mais l'Infanterie des Légions combattit avec tant de valeur, qu'il ne fut pas possible de l'enfoncer. Les troupes d'Hiéron cédérent, & le Roy lui-même obligé de

Frontinus Strat. l. 1. c. 4.

Zonaras l. 8.

Seneca de Brev. Vita.

laiſſer aux vainqueurs un paſſage, pour pénétrer dans la Ville, ſe retira dans ſon camp, avec perte. Le Conſul fit dépoüiller les morts, goûta le plaiſir d'une premiére victoire, remportée par les Romains hors du Continent, & entra glorieux à Meſſane. Les Mamertins reçurent le Conſul avec toute la joye, que donne l'eſpérance de ſe voir bien-tôt délivrés d'un ſiége, qui commençoit à les fatiguer. Leur attente ne fut pas vaine. Hiéron ne tint plus devant la Place, après le premier échec qu'il reçut. Il avoüa, qu'il avoit été attaqué par les Romains, avant même qu'il eût ſongé à ſe battre. Il ſe crut donc trahi par les Carthaginois. *Cette Nation perfide*, diſoit-il, *s'eſt laiſſée gagner par les Romains. Si le détroit eût été bien gardé, par la flotte Carthaginoiſe, un Conſul eût-il oſé tranſporter ſes Légions, juſques ſur nos côtes? Ici tout eſt à craindre pour moi.* Plein de cette fauſſe perſuaſion, il en crut ſa défiance. Ainſi, durant la nuit, il décampa bruſquement, & revint à Syracuſe.

De Rome l'an 489. Conſuls, APP. CLAUDIUS CAUDEX, & M. FULVIUS FLACCUS. *Zonaras l. 8.*

Dêja le Conſul Appius avoit un ennemi de moins, devant Meſſane. Son bonheur le rendit entreprenant; mais le courage de ſes troupes, le tira, avec honneur, d'une entrepriſe témérairement hazardée. Le Général Carthaginois avoit avantageuſement campé ſes troupes. Ses retranchements étoient inabordables. D'un côté, la Mer les rendoit hors d'inſulte. D'un autre côté, deux marais profonds, formés par les écoulements de la Mer, les mettoient à couvert. Entre les deux marais, reſtoit un chemin étroit, que les Carthaginois avoient rendu impratiquable, par une muraille, qui en fermoit l'entrée. Delà, les ennemis rangés en bataille, ſur une roche eſcarpée, pouvoient

Zonaras l. 8.

De Rome l'an 489. Consuls, App. Claudius Caudex, & M. Fulvius Flaccus.

lancer des dards, comme d'une Citadelle, & foudroyer les assaillants. Ce fut-là le poste qu'Appius prétendit enlever à l'ennemi. Avant le levé de l'aurore, il fit repaître ses Soldats, & à l'aube du jour, il parut devant le camp, qu'il venoit forcer. Si les Romains avoient pû joindre l'ennemi, & combattre de près, leur victoire étoit certaine; mais que faire contre le plus grand nombre, aidé par l'art, & par la nature? Après une perte assés considérable, le Consul fut obligé de retirer ses Légions, pour rentrer dans Messane. Sa retraite fut prise pour une fuite. Les Carthaginois, témeraires à leur tour, sortirent de leurs retranchements, & poursuivirent les Romains, jusqu'au milieu de la plaine. Ce fut alors qu'Appius eut sa revanche. Dês que ses Légionnaires purent combattre en rase campagne, ils poussérent vivement les ennemis. En changeant le lieu du combat, ils changérent de fortune. La victoire se déclara pour les Romains. Comme le nombre des morts fut considérable, dans l'armée de Hannon, la déroute en fut universelle. Ceux qui échappérent à la mort, se débandérent, & cherchérent un azile dans les Villes voisines. Le reste, mais en petit nombre, retourna au camp, & n'osa plus, ni se montrer dans la plaine, ni continuer les travaux du siége, tant que le Consul fut en Sicile. Aussi, de son côté, Appius ne tenta plus de forcer une roche imprenable. Il se répandit, comme un torrent, sur les terres des Syracusans, il y pilla tout, y ravagea tout, & fit même quelques tentatives sur la Ville de Syracuse. Pour lors, Hiéron se rendit plus traitable. Il est vrai, que le Consul Appius, dans un danger pressant, fit quelques avances auprès du Roy,

Polyb. l. 1.

Zonaras. l. 8.

pour l'engager à la paix. Ce bon Prince connut ſes vrais intérêts, & il crut ſon Alliance avec Rome plus ſolide, qu'avec Carthage. D'ailleurs divers Syracuſans s'abouchoient quelquefois avec des Romains, & leurs entretiens rouloient, ſur leur avantage mutuel, de renoüer l'ancienne intelligence. On l'auroit concluë dês-lors, ſi le Roy de Syracuſe eût voulu prendre ſur lui, de la faire agréer à ſon Peuple. Cependant le Conſul, après avoir employé une année glorieuſe, partie en combats, partie en négociations, retourna à Meſſane, repaſſa à Rhége, & delà à Rome. Je n'oſe aſſurer, ſur l'autorité d'un ſeul Hiſtorien, & d'un Poëte, que le Conſul Appius Claudius Caudex, ait reçu les honneurs du Triomphe, pour ſon expédition de Sicile. Les Tables Triomphales n'en parlent point, & le Tribun Claudius partageoit, au moins, la gloire d'une ſi belle campagne. [a]

De Rome l'an 489. Conſuls, APP. CLAUDIUS CAUDEX, & M. FULVIUS FLACCUS.

Eutrop. l. 2. & Silius Ital. l. 6.

Dêja Rome avoit conſacré, par du ſang & par des victoires, les prémices de ſes entrepriſes, d'en-delà la

De Rome l'an 490. Conſuls, MANIUS VALERIUS FLACCUS, & MANIUS OTACILIUS CRASSUS.

[a] Les Faſtes Capitolins nous ont conſervé la mémoire du Triomphe, que la République décerna à Fulvius Flaccus, Collégue d'Appius Claudius, dans le Conſulat de cette année 489. Il reçut cet honneur aux Calendes de Novembre, c'eſt-à-dire, le premier jour du même mois. Il eſt donc vrai, comme nous l'apprenons de Zonaras, que Q. Fabius Gurges, ne termina pas la guerre, que les Romains avoient portée contre les Affranchis de Volſinium. Fulvius eut ſeul la gloire de finir cette expédition, & de réduire les rebelles. Le témoignage de ces anciennes Annales, forme une preuve ſans replique, contre l'Auteur de la vie des hommes Illuſtres, qui attribuë toute la conduite de l'entrepriſe à un Décius Mus. Au rapport de Feſtus, le Triomphe de Fulvius Flaccus, & celui de L. Papirius Curſor, furent peints ſur le mur du Temple de Vertumne. Cette peinture ſubſiſtoit encore au ſiécle de l'Auteur. Il en appelle à ce monument, pour prouver, qu'anciennement les Triomphateurs ne portoient qu'une robe bordée de pourpre, & non pas une robe brochée d'or, comme l'uſage s'en établit dans des tems poſtérieurs à ceux, que nous parcourons.

De Rome l'an 490.
MANIUS VALERIUS FLACCUS, & MANIUS OTACILIUS CRASSUS.

Mer. L'ouvrage étoit trop heureusement commencé, pour le laisser imparfait. Aussi-tôt donc qu'on eût élû deux nouveaux Consuls, [a] l'un nommé Manius Valérius Flaccus, l'autre Manius Otacilius Crassus, la République leur ordonna, de transporter en Sicile leurs armées Consulaires, composées chacune de deux Légions, c'est-à-dire, l'une de huit mille Légionnaires, & d'un grand nombre de troupes Alliées, l'autre aussi de deux Légions, & d'un pareil nombre d'Alliés; sans compter la Cavalerie, qui n'étoit que de douze cents hommes, dans chaque armée; mais d'un bien plus grand nombre parmi les troupes Alliées. La route étoit frayée pour le passage en Sicile, & les deux Consuls y abordérent ensemble, sans que les Carthaginois opposassent leur flotte à un si prodigieux débarquement. C'est une de ces heureuses entreprises de Rome, qu'on ne peut trop admirer. Peu faits à la mer, montés sur des Vaisseaux d'emprunt, & rassemblés des divers Ports de la côte d'Italie, les Romains osérent hazarder la fleur de leur jeunesse, aux événements douteux d'une mer, où leurs ennemis étoient les plus forts. Leur bonheur les conduisit en Sicile, & les y rendit victorieux. Il paroît que les deux Consuls, après leur débarquement, se séparérent. Valérius se chargea, de délivrer Messane du siége, que les Carthaginois s'obstinoient à continuer, dans le poste avantageux qu'ils occupoient. Leur défaite signala sans doute cette premiére expédition de Valérius. Au dé-

[a] Les Marbres Capitolins nous ont servi de guides, pour réformer les prénoms des deux Consuls de cette année 490. Ils se trouvent défigurés, dans Eutrope, Cassiodore, Pline, & dans plusieurs Historiens Latins. Marianus, & Cassiodore ne les ont point distingués par leurs surnoms.

faut des Historiens, qui nous manquent, nous en pouvons juger, par le surnom de Messalla ; que ce Consul porta toûjours depuis, & dont sa postérité se fit honneur. Si ce titre n'eut pas été fondé sur une grande action, l'auroit-on perpétué dans sa branche ? En effet, Valérius se fit appeller *Messana*, du nom de la Ville qu'il avoit défenduë. Dans la suite, ou par un adoucissement de prononciation, ou par une corruption de langage, on l'appella Messala, non pas pour avoir pris la Ville, comme l'ont cru quelques Auteurs. Les Romains y étoient entrés dês l'an passé, & ils la défendoient alors. Valérius, par un coup d'éclat, éloigna l'ennemi, qui assiégeoit Messane. Delà, le glorieux nom qu'il porta. Le libérateur de la Ville, en fut regardé comme le vainqueur.

De Rome l'an 490.
Consuls, MANIUS VALERIUS FLACCUS, & MANIUS OTACILIUS CRASSUS.
Seneca de Brev. Vitæ.
Ovid. Fast. l. 1.
Macrob. l. 1. Saturn.

De son côté, le Consul Otacilius jettoit la désolation au cœur de la Sicile. Il s'étoit avancé au pié du Mont [a] Ætna, & toutes les Villes d'une si belle

Diodorus Sicul. in excerptis.

[a] Le Mont Etna, ou le Mont Gibel, commande toute cette côte, qui répond au Territoire de Catane. On lui donne, à peu prês, trois lieuës de hauteur, & dix-sept de circuit. Personne n'ignore, combien le voisinage de cette montagne a été funeste à la Sicile. Les torrents de flammes, & de cendres, qu'elle vomit de ses abîmes, ont plus d'une fois porté le ravage, & la désolation dans les Villes, & dans les campagnes. Les feux qu'elle nourrit dans son sein, ont donné lieu aux Poëtes de feindre, que ses gouffres étoient autant de soupiraux de l'Enfer. Ils y placérent les forges des Cyclopes, sous la direction de Vulcain, & la prison des Géants révoltés contre Jupiter. Bien-tôt, les Peuples prirent ces fictions pour des vérités, & regardérent l'Etna, comme un Mont, où Vulcain avoit fixé sa demeure, & son Empire. Dans cette supposition, ils érigérent à ce Dieu du Paganisme, un Temple, prês delà. Ælien parle de ce Temple, dans le Livre onziême *de Animalibus*. Les arbres, qui bordoient son enceinte, étoient consacrés par la Religion. On y conservoit le feu perpétuel, comme dans le sanctuaire de Vesta ; parce que cet élement étoit une figure symbolique de ce Dieu, que la Théologie Payenne prenoit souvent pour le feu même.

De Rome l'an 490. Consuls, MANIUS VALERIUS FLACCUS, & MANIUS OTACILIUS CRASSUS.

contrée, ou s'étoient renduës, ou avoient été forcées par les Romains. Après la reddition [a] d'Adrane, & de [b] Centuripe, les [c] Aléſains vinrent, d'eux-mêmes, s'offrir au vainqueur. Dans la ſuite, tantôt les deux armées Conſulaires s'unirent, pour combattre les Carthaginois, & les Syracuſans réünis, tantôt elles ſe ſéparérent, pour étendre leurs conquêtes plus loin. Par tout, les ennemis étoient vaincus, & comme on forçoit, ſans diſtinction, les Villes de la domination Syracuſane, & celles qui obéïſſoient à Carthage, en peu de mois, Rome compta ſoixante & ſept Places

[a] Adrane, aujourd'hui *Aderno*, étoit ſituée au pié du Mont Etna, ſur un Fleuve du même nom, *Adranus Amnis*. On l'appelle préſentement *Fiume d'Aderno*. Cette Ville, ſelon Diodore de Sicile, fut conſtruite par l'ancien Denys, Tyran de Syracuſe. Elle devint célébre par le Temple d'Adranus, Divinité tutelaire de la Sicile. Les Peuples de l'Iſle, & les Etrangers y venoient, en foule, apporter leurs offrandes. Ce qu'Ælien rapporte des Dogues, qu'on y nourriſſoit, au nombre de mille, doit être mis au rang des Fables. Il dit, que ces chiens, par un inſtinct ſingulier, careſſoient ceux qui venoient enrichir le Temple de leurs dons, qu'ils conduiſoient pendant la nuit les yvrognes dans leurs maiſons, & qu'ils ſe jettoient avec fureur ſur les larrons, pour les mettre en piéces.

[b] Centuripe Ville autrefois des plus riches de la Sicile, n'eſt plus aujourd'hui qu'un Bourg, que les Naturels du Païs appellent *Centorbe*. Strabon dit, que cette Ville étoit ſituée au pié du Mont Etna, dans le voiſinage de Catane, & à peu de diſtance du Fleuve *Simæthus*, que les Siciliens appellent *la Jaretta*. Elle ſe glorifioit d'avoir donné la naiſſance au Médecin Celſus.

[c] Les Aléſains habitoient une ancienne Ville de Sicile, que les Hiſtoriens appellent *Alæſa*. Elle étoit ſituée, ſelon la conjecture de Fazellus, aux environs de l'endroit, où eſt aujourd'hui la Ville de *Caronia*, ſur le Fleuve *Alæſus*, autrement *Fiume di Caronia*. Aléſa donna ſon nom à une fontaine voiſine, dont Solin raconte une ſingularité, qui a toute l'apparence d'une Fable. Cet Auteur aſſure, que, par un prodige étonnant, l'harmonie de la flute, cauſoit dans les eaux de cette fontaine un tel boüillonnement, qu'elle s'enfloit, & s'élevoit au-deſſus de ſon baſſin. *In Haleſinâ regione fons aliàs quietus, & tranquillus, quum ſiletur; ſi inſonent tibiæ, exultabundus ad cantus elevatur; & quaſi miretur dulcedinem vocis, ultra margines intumeſcit. Cap. XI.*

ſoumiſes

De Rome l'an 490.
Consuls, Manius Valerius Flaccus, & Manius Otacilius Crassus.

soumises à sa puissance.[a] Tauroméne &[b] Catane furent de ce nombre. C'étoient deux Cités importantes. Comme nulle région du monde n'étoit plus fertile que la Sicile, aussi nulle n'étoit plus peuplée, & plus abondante en Villes, & en Bourgades. De ces nouvelles conquêtes, les Romains tirérent de gros renforts. Leurs armées en étoient prodigieusement accruës. Ils se crurent donc assés forts, pour former le siége de Syracuse. C'étoit la Capitale de l'Isle, & l'une des plus grandes Villes du monde. Alors elle étoit partagée, comme en quatre Villes, dont chacune avoit son enceinte particuliére, & elles étoient toutes comprises dans un même circuit de murailles. L'Isle d'Ortygie, qui en faisoit partie, étoit jointe aux trois autres Villes, par un pont sur la mer, & environnée de l'enceinte commune. Pour investir cette Place immense, il falloit un nombre infini de troupes. Rien ne parut impossible aux Romains. Le péril extrême intimida le Roy Hiéron. Dês l'an passé,

Diod.

a Tauroméne bâtie sur les ruines de l'ancienne *Naxus*, qui fut détruite par Denys le Tyran, étoit située sur le penchant du Mont *Taurus*, en Sicile. Le Fleuve *Tauromínius*, nommé depuis *Onabala*, & ensuite *Cantara* arrosoit le territoire de cette Ville, qui porte présentement le nom de *Taormina*. Ses côteaux étoient renommés par l'excellence, & par la multitude de leurs vignobles, qui fournissoient des vins exquis aux Insulaires.

b Catane est vantée par les anciens Géographes, comme une des plus puissantes, & des plus riches Villes de la Sicile. Selon Thucydide, au Livre troisiéme de son Histoire, elle fut originairement une Colonie des Habitants de Chalcis. Aprês s'être maintenuë, pendant une longue suite de siécles, dans une grande splendeur, elle éprouva le même sort, que bien d'autres Villes situées dans le voisinage du Mont Etna. Presque ensevelie sous ses propres ruines, par les furieux tremblemens de terre, qui causérent tant de ravages dans cette contrée, il ne reste plus que les débris de cette grande Cité. Elle étoit arrosée par le Fleuve *Amenes*, ou *Amenanus*, selon Strabon. C'est présentement le *Judicello*.

De Rome l'an 490. Consuls, MANIUS VALERIUS FLACCUS, & MANIUS OTACILIUS CRASSUS. *Polyb. l. 1.*

il avoit éprouvé la valeur Romaine, & tout récemment encore il venoit d'en sentir les effets. Les réfléxions, qu'il avoit faites autrefois, lui revinrent à l'esprit. Il comprit plus que jamais, qu'à tout prendre, l'Alliance avec les Romains lui seroit moins désavantageuse, qu'avec les Carthaginois. Aussi-tôt donc que les Consuls eûrent commencé d'investir sa Capitale, il se hâta d'en prévenir la ruine. Hiéron fit sortir de Syracuse des Députés, pour traiter de la paix avec les Romains. Rome étoit trop intéressée aux propositions qu'on venoit lui faire, pour s'y réfuser. Désunir les Carthaginois des Syracusans, c'étoit réduire les Africains à leurs seules forces; & entretenir une fidéle correspondance avec Hiéron, c'étoit se préparer une ressource continuelle, pour les guerres à venir. L'année précédente, rien n'avoit plus fatigué l'armée Romaine, que le manque de vivres, & la difficulté d'en recouvrer. Avoir Syracuse pour amie, c'étoit s'assurer des provisions abondantes, dans tous les besoins. Ces considérations applanirent au Roy toutes les difficultés, qu'on auroit pû opposer à ses desirs. Il transigea donc avec les Consuls, aux conditions suivantes. Les Romains promirent, de reconnoître Hiéron pour l'ami de leur République, de défendre sa Capitale & ses Etats, & de préserver de toute hostilité [a] Acra, Léontium, Mégare, Elore, Né-

[a] Cluvier place la Ville d'*Acra*, dans cet endroit de la Sicile, où l'on voit aujourd'hui *Sancta Maria d'Arcia*, Village situé, entre *Noto* & *Avula*. Quant aux Villes de Mégare, & de Léontium, nous en avons parlé ci-dessus. La premiére, qu'on appelloit, la petite Hybla, avant qu'une Colonie de Mégariens s'y vînt établir, étoit renommée par le miel excellent, qu'elle fournissoit à l'Italie. Virgile en a parlé dans la premiére Eclogue de ses Bucoliques. On apperçoit encore quelques vestiges de cette Ville, à l'embouchûre du

tine, & Tauroméne, Villes principales du domaine de Syracuse. De son côté, Hiéron s'engagea, de rendre aux Romains tous les prisonniers de guerre, qu'il avoit faits sur eux, sans exiger de rançon; de payer à la République [a] cent talents d'argent, & de cultiver son affection avec fidélité. Cette convention n'avoit été que minutée, entre le Roy & les Consuls; il fallut la faire ratifier à Rome. Enfin, elle fut acceptée, d'abord par le Sénat, puis par les Comices, à la réquisition de Cn. Attilius Calatinus, pour lors Tribun du Peuple. Ce Traité ne fut d'abord que sur le

De Rome l'an 490.
Consuls, MANIUS VALERIUS FLACCUS, & MANIUS OTACILIUS CRASSUS.
Zonaras l. 8. & Diodorus in Eclog. l. 23.

Fleuve *Alabus*, que les Siciliens d'aujourd'hui nomment *Lo Cataro*. Originairement, elle porta le nom de *Galeotis*.

Elore fut bâtie par ceux de Syracuse, près d'un Fleuve du même nom, que le Pere Briet croit être celui-là même, que les Insulaires appellent *Abiso*. Si l'on en croit Athénée, au Livre 8. les poissons de cette Riviére se présentoient d'eux-mêmes, & se laissoient prendre à la main, sans aucune résistance. Ovide, dans le quatriême Livre des Fastes, parle des campagnes d'Elore, comme d'une plaine délicieuse, où regnoit un Printems perpétuel. On conjecture, que la Ville étoit aux environs de l'endroit, où est présentement *Bajacheno*.

Pour la Ville de Nétine, dont Ptolémée fait mention, sous le nom de *Neætum*, Fazellus assigne son ancienne position, proche de celle, qui a donné son nom au *Val de Noto*, un des trois cantons qui composent la Sicile.

a Voyés les remarques sur la valeur du talent, dans le premier volume de nôtre Histoire, Livre quatriême, pages 449. 450. & 451. *nn. o. p.* Cette somme de cent talents valoit environ cent mille écus de nôtre monnoye. Car il ne faut pas oublier, que le talent contenoit soixante mines, & qu'il falloit cent drachmes, pour faire une mine. Il y avoit donc six milles drachmes dans chaque talent. Or la drachme Attique équivaloit à un gros d'argent, dont la valeur est communément de dix sols. Ainsi les six mille drachmes prises ensemble, égaleront la somme de mille écus. Ceux qui voudront réduire toutes les sommes Grecques à la monnoye courante, le pourront aisément sur ce pié-là. Ils n'auront qu'à augmenter, ou diminuer, le prix de la drachme, ou du gros d'argent, conformément à la diminution, ou à l'augmentation des monnoyes. Au reste, cette maniére de compter par talents, fut en usage, sur tout parmi les Grecs. Pour les Romains, ils ne comptoient que par As, & par Sesterces.

De Rome l'an 490.
Consuls, Manius Valerius Flaccus, & Manius Otacilius Crassus.

pié d'une Tréve de quinze ans ; mais, des deux côtés, on en fut si content, & les conditions en furent si fidélement gardées, qu'il dura autant que la vie d'Hiéron. Aussi ce Roy eut-il toutes les inclinations, & toutes les vertus Romaines. Il n'est pas hors de mon sujet, de faire connoître un Prince, dont le nom sera si souvent mêlé avec celui des Héros de Rome.

Justin. l. 23.

Du côté paternel, Hiéron tiroit son origine d'un ancien Tyran de Syracuse, nommé Gélon. Alors le mot de Tyran, ne présentoit point encore à l'esprit l'idée odieuse, que les Romains y ont attachée. Il ne signifioit qu'un Roy, qu'un Souverain, soit qu'il fût légitime, soit qu'il fût usurpateur, soit qu'il traitât ses Peuples avec bonté, soit qu'il les gouvernât avec violence. Hiérocles donc, pere d'Hiéron, comptoit Gélon parmi ses ancêtres. Du côté maternel, la naissance d'Hiéron fut moins illustre. Comme sa mére n'étoit qu'une esclave, Hiérocles eut honte de le reconnoître pour son fils. Il le fit exposer à l'orée d'un bois ; mais des abeilles, dit-on, lui tinrent lieu de nourrice. Sur ce prodige, qui fut rapporté à Hiérocles ; ce Prince consulta les Devins. Ils lui prédirent, que ce fils monteroit un jour sur le Trône de ses peres, & qu'il rétabliroit sa famille, dans son ancienne splendeur. L'enfant fut élevé avec soin, & son éducation répondit aux espérances de son pere. On ajoûte, que lors qu'il faisoit ses premiers exercices, une aigle se percha sur son bouclier, & un hibou sur sa lance. L'un étoit le symbole de la valeur, & l'autre de la sagesse. Le jeune Hiéron ne démentit point ces pronostics. Il fit ses premiéres campagnes sous Pyrrhus. Instruit par un si grand maître, il apprit

l'art de la guerre, & il obtint plusieurs des prix, qu'on accordoit à la valeur. Sa continence, & sa modération lui firent encore plus d'honneur, que ses premiers exploits. Il sembloit être né pour la vertu, & nulle passion ne le dominoit, que celle de la gloire. Souvent il la trouva, & dans les combats singuliers, & dans les batailles. Enfin, Pyrrhus quitta la Sicile, & retourna en Italie. Alors Syracuse, qui n'eut plus de maître, se laissa entraîner aux plus grands désordres durant l'Anarchie. Il fallut la ramener au devoir. Hiéron & Artémidore, furent choisis par les troupes, pour les commander. Les deux Généraux n'eurent rien de plus à cœur, que de rétablir le bon ordre dans la Capitale. Ils y firent entrer leurs Soldats. Pour lors, Hiéron montra une grande supériorité de génie pour le Gouvernement. Sans répandre de sang, & par les seules voyes de l'insinuation, il calma les esprits, il réünit les factions, & gagna tellement les cœurs, que, d'un consentement unanime, il fut élû Préteur de la Ville, durant l'interregne. C'étoit la premiére dignité de l'Etat. Deux choses causoient le trouble dans Syracuse, l'absence des Généraux d'armées, lors qu'ils étoient en campagne, & l'indocilité des Soldats mercénaires, que la République achetoit des Etrangers, pour son service. Hiéron remédia aux deux inconvénients. Il épousa la fille du Citoyen le plus accrédité de Syracuse, & laissa toujours à son beau-pere le Gouvernement de la Ville, tandis qu'il étoit en guerre. Pour les mercénaires, il trouva un expédient, pour s'en débarrasser. Il en fit un corps à part, & les exposa seuls dans un combat aux armes des Ma mertins. A l'égard des troupes Syracusane, il les

De Rome l'an 490.
Consuls, MANIUS VALERIUS FIACCUS, & MANIUS OTACILIUS CRASSUS.

Polybius l. 1.

De Rome l'an 490. Consuls, MANIUS VALERIUS FLACCUS, & MANIUS OTACILIUS CRASSUS.

ramena à la Ville, ſans les avoir expoſées au danger. Auſſi avoit-il eu le ſoin, de mettre une riviére entre elles, & l'ennemi. Déchargé de cette troupe de mutins, il exerça les Syracuſans au maniment des armes, forma de nouveaux mercénaires plus dociles, à la diſcipline Militaire, & rendit les armées de ſa Nation invincibles à tout autre ennemi, qu'aux Romains. Pour lors, Hiéron marcha contre les Mamertins, les vainquit en bataille rangée, leur enleva les Villes [a] de Myles, d'Améſele, & d'Aléſe, & reçut l'hommage des [b] Abacéniens & des Tyndarites, qui ſe donnérent à lui. Tant de victoires & tant de ſageſſe, firent déférer à Hiéron le nom de Roy, & les

[a] Myles, aujourd'hui *Milazzo*, étoit anciennement une Colonie de Tyndarites, qui s'y étoient établis. Cette Ville, placée dans une Peninſule, à l'extrémité Septentrionale de la Sicile, avoit un Port, qui ſervoit de retraite aux Vaiſſeaux. Pline aſſûre, au trente-uniême Livre, chapitre quatriême, qu'à peu de diſtance de Myles, il y avoit une fontaine, qui tariſſoit en Hyver; & fourniſſoit de l'eau en abondance, pendant les plus grandes chaleurs de l'Eté. Frazellus dit avoir obſervé la même choſe. Nous ne diſons rien ici de la Ville d'Amézele. Elle eſt abſolument inconnuë, & l'on ignore le lieu de ſon ancienne ſituation. Pour la Ville d'Aléze, on l'a fait connoître ci-deſſus, en parlant des Alézains.

[b] La Ville appellée en Latin *Abacænum*, étoit ſituée dans la partie Septentrionale de la Sicile, auſſi bien que *Tyndaris*. On retrouve les veſtiges de la premiére, prês de la petite Ville de *Tripio*, ſelon la conjecture de Cluvier. Il ne reſte de la ſeconde, que le ſeul nom, dans l'endroit où eſt préſentement *Sancta Maria di Tyndaro*. Elle paſſoit pour avoir été originairement une Colonie de Lacédémoniens, qui lui donnérent le nom de Tyndarus, pere de Léda. Cicéron parle de cette Ville avec éloge, dans ſes diſcours contre Verrés. Mercure y avoit un Temple magnifique, & une ſtatuë, que les connoiſſeurs eſtimoient être un chef-d'œuvre de l'art. Nous aurons occaſion d'en parler ailleurs. Pline, au Livre ſecond, chapitre 92. dit qu'une grande partie de Tyndaris, avoit été abſorbée par les eaux de la mer. On voit encore, prês delà, une forme de Promontoire, qui eut anciennemeut le nom de la Ville même, au rapport de Zonaras.

ornements de la Royauté. Ce ne fut pas pour lui un accroiſſement d'autorité. Dans la Préture même, il avoit gouverné Syracuſe, en Souverain. Peu de tems après, victorieux encore des Mamertins, & prêt à ſe rendre maître de Meſſane, il ne manqua une ſi belle conquête, que par la fraude d'un Carthaginois. Toujours il eût été vainqueur, ſi les Romains ne ſe fuſſent pas oppoſés à ſes victoires. Dês qu'il les eût pour amis, il ne ſongea plus qu'à faire le bonheur de ſon Peuple, en cultivant l'amitié de ſes nouveaux Alliés. Jamais Syracuſe ne fut plus tranquille, que quand elle eut Hiéron pour Roy, & Rome pour protectrice. Auſſi ce ſage Prince avoit-il pour maxime, que, pour être heureux & paiſible ſur le Trône, il faut faire craindre aux ſujets de perdre le Maître, qui les gouverne. Sur ce pié-là, nul Monarque ne fit peut-être pouſſer des vœux plus ſincéres, pour la longueur de ſon Regne. Le Ciel ſeconda les ſouhaits des Syracuſans. Un ſi bon Roy ne leur fut enlevé, qu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Cette longue vie fut la récompenſe, & la marque, tout à la fois, de ſa ſobriété, & de ſa continence. Lors qu'il traita avec Rome, il ne comptoit guére que quarante ans. Il coula le reſte de ſes jours en paix ſur le Trône, ami fidéle des Romains juſqu'à la mort.

De Rome l'an 490. Conſuls, MANIUS VALERIUS FLACCUS, & MANIUS OTACILIUS CRASSUS.

Polybius in excerptis apud Valesium.

Depuis le Traité de Rome avec Hiéron, les Romains n'eurent plus d'autres ennemis, que les Carthaginois. On prit donc à Carthage la réſolution, de faire la guerre à outrance, contre un Peuple, dont l'ambition s'étendoit, diſoit-on, ſur la Sicile, pour paſſer delà juſqu'en Afrique. La terreur Carthaginoiſe fut augmentée, par le retour inopiné d'Annibal.

De Rome l'an 490. Consuls, MANIUS VALERIUS FLACCUS, & MANIUS OTACILIUS CRASSUS.

Diodorus in excerptis.

Ce Général de la flotte Punique, s'étoit avancé à la hauteur de [a] Xiphonie, dans l'espérance de secourir Syracuse par mer, au cas que les Romains l'assiégeassent. La Tréve qu'Hiéron venoit de faire avec les Consuls, déconcerta les projets de l'Amiral. Il laissa le champ libre aux Romains, & revint à Carthage. Les Consuls, de leur part, mirent à profit de si heureux instants. Aidés du secours des Syracusans, ils se répandirent sur les terres soumises aux Carthaginois, en Sicile. Il est vrai qu'ils firent des tentatives inutiles, sur les Villes d'Adrane, & [b] de Macella, dont les Garnisons demeurérent fidéles aux Carthaginois. Du reste, toutes les Places de la côte Occidentale de Sicile, où l'on se souvenoit encore du passage d'Enée, premier Fondateur de Rome, embrassérent le parti de leurs anciens Alliés. *Les Romains*, disoient ces Peuples, *sont nos fréres, puis qu'ils sont Troyens*

Zonaras l. 8.

[a] La Ville de Xiphonie, selon la conjecture la plus probable, n'est point différente de celle, que les Géographes modernes appellent *Augusta*. La Péninsule, où la Ville étoit située, & le rivage voisin, du côté de l'Occident, formoient un Port très-commode, pour les Vaisseaux. Strabon parle, au Livre sixiéme de sa Géographie, du Promontoire de Xiphonie. Ce cap, dont le sommet se partage en trois branches, s'avance assés loin dans la mer. Il porte aujourd'hui le nom de *La Cruce*. Le territoire de cette Ville étoit arrosé par le Fleuve *Myla* que les uns disent être celui, qu'on appelle *San Marcellino*. Les autres veulent, que ce soit *Fiume di Sancto Juliano*, que les Siciliens nomment, à son embouchûre, *Fiume Yabeda*. Fazellus se déclare pour le premier. Arétius & Leander reconnoissent l'ancien *Myla*, dans le second, mais ces trois Auteurs n'apportent aucunes preuves, pour appuyer leurs conjectures.

[b] Par la narration, que Polybe fait, au Livre premier de son Histoire, de la marche des troupes Romaines, pour aller mettre le siége devant *Macella*, il est manifeste, que cette Ville étoit placée dans les terres, en tirant vers le Midi, entre Palerme, & Ségeste. Les Sarrasins, qui dans la suite, s'en rendirent les maîtres, changérent son nom, pour lui donner celui de *Calta Busamar*.

d'origine

d'origine comme nous. Dans cette vûë, [a] les Ségestans massacrérent la Garnison Africaine, qu'ils avoient

De Rome l'an 490.
Consuls, MANIUS VALERIUS FLACCUS, & MANIUS OTACILIUS CRASSUS.
Cicero Veri. 4.

[a] Au-delà de Drépane, & d'Eryx, à peu de distance de Lilybée, étoit placée l'ancienne Ville de Ségeste, dont les anciens Auteurs Grecs font mention, sous le nom d'*Egesta*, & quelquefois d'*Acesta*. Les Romains, dit Festus, changérent le terme *Egesta*, par l'addition d'un S, en celui de *Segesta*. La superstition fut l'unique cause de ce changement. Le mot *Egesta*, à l'exception d'une lettre, étoit tout semblable à celui d'*Egestas*, dont les Romains se servoient, pour exprimer la pauvreté & l'indigence. Ces sortes de noms, qui signifioient quelque chose de sinistre & de fâcheux, allarmoient la Religion du Peuple. Ils étoient dans la bouche de celui, qui les prononçoit, une annonce fatale, des malheurs dont on étoit menacé. Du moins, il n'en falloit pas davantage, pour retarder l'éxécution d'une entreprise. Avant que de la commencer, on consultoit les Dieux, & l'on attendoit un signe heureux, qui mît, pour ainsi dire, un correctif au premier. Selon ces préjugés bizarres, après une mûre délibération, il fut conclu à Rome, que le premier nom de la Ville, appellée d'abord *Maleventum*, seroit proscrit, & qu'elle auroit désormais celui de *Beneventum*, ou de *Bénevent*. *Præposita est ei* [SEGESTÆ] *littera, ne obscœno nomine appellaretur, ut factum est in Malevento, quod Beneventum dictum est.* La tradition étoit, qu'Enée avoit bâti Ségeste, lors qu'il fut jetté, par la tempête, sur les côtes de la Sicile. On ajoûtoit, qu'Egestus, Troyen d'origine, ou Aceste, comme l'appelle Virgile, avoit été mis en possession de cette Ville, au départ du Fondateur, pour l'Italie. Delà, le nom d'*Egesta*, qu'elle conserva, jusqu'à ce qu'elle eût passé sous la domination de la République Romaine. D'autres attribuent la fondation de Ségeste à Egestus même, de sorte qu'elle étoit dèja construite, avant qu'Enée arrivât en Sicile. Quelques-uns ont crû, qu'elle avoit été bâtie par un autre Troyen, nommé Elymus, & que de son nom, les Peuples de ce canton, furent appellés *Elymi*. Leur territoire étoit arrosé du Fleuve Scamandre, & du Simoïs. C'est ainsi, que les Troyens nommérent ces deux Riviéres, pour conserver le souvenir de leur ancienne Patrie. Le premier de ces deux Fleuves, est celui de S. Barthelemi, l'autre n'est qu'un ruisseau, qui n'est distingué par aucun nom. Ségeste fut autrefois des plus considérables de la Sicile. Agathocles s'en rendit maître par la force, selon Diodore, Livre 20. & en extermina tous les Habitants. Il voulut même, qu'elle changeât son premier nom, en celui de *Dicœpolis*, qu'elle ne retint pas longtems. Cicéron dit, qulelle avoit été ruinée par les Carthaginois, avant le Regne d'Agathocle. Si donc la narration de Diodore est véritable, il est clair qu'elle avoit été rebâtie. La position que Strabon a donné de cette Ville, fait croire, qu'elle étoit située, aux

De Rome l'an 490.
MANIUS VALERIUS FLACCUS, & MANIUS OTACILIUS CRASSUS.
§ *Diodorus in excerptis.*

reçûë dans leur Ville, & se livrérent aux Romains. Les Habitants [a] d'Aliéne suivirent leur exemple; mais ceux [b] d'Hilare, de Tyrite & d'Ascéle soûtinrent le siége, & forcés à se rendre, ils furent traités avec rigueur. Les Tyndarites étoient prêts à se donner aux Romains; mais les Carthaginois les continrent, & enlevérent leurs principaux Citoyens à Lilybée, pour leur servir d'ôtages. Durant ces guerres, le Consul Otacilius donna à son armée un exemple de sévérité, qui y maintint la discipline. Quelques-uns de ses Soldats, pris dans une rencontre par un parti Carthaginois, avoient souffert de passer sous le joug, & renvoyés par l'ennemi, ils étoient retournés à leur camp. Le Général ne leur en permit pas l'entrée. Il voulut qu'ils campassent hors des retranchements, à la merci des ennemis. *C'est pour leur apprendre*, disoit-il, *à ne plus craindre les armes Etrangéres, qu'ils ont trop appréhendées.* La campagne étoit finie, & les Consuls étoient obligés de retourner à Rome. Ils firent repasser avec eux la plûpart de leurs troupes, pour les mettre en quartier d'Hyver, sur la côte d'Italie. Pour Valérius & Otacilius, ils revinrent à la Ville. Le Sénat & le Peuple sçurent faire justice au mérite. Ils décernérent le Triomphe à Valérius, & lui permirent d'entrer à Rome, avec pompe, le seize d'avant les Calendes d'Avril. Son surnom de Messalla, & la distinc-

Frontinus l. 4. c. 1.

Tabulæ Triumph.

environs de l'endroit, où est le Bourg de *Barbara*, à peu de distance de *Castel à Mare*.

a Aliéne ne subsiste plus, & l'on n'a pû découvrir aucunes traces de son ancienne situation.

b Les trois Villes, d'Hilare, de Tyrite, & d'Ascéle sont inconnuës. Ou bien il faut dire, que ces trois noms ont été altérés, & défigurés par les Copistes. Quoiqu'il en soit, il paroît que les Villes, dont il s'agit ici, étoient situées, vers l'extrêmité Occidentale de la Sicile.

tion qu'il reçut ſeul, à ſon retour, marquérent combien il s'étoit ſignalé au-deſſus de ſon Collégue, & à la défenſe de Meſſane, & dans les guerres contre Hiéron, & contre les Carthaginois.

De Rome l'an 490. Conſuls, MANIUS VALERIUS FLACCUS, & MANIUS OTACILIUS CRASSUS.

Cependant la peſte des années précédentes, ſe faiſoit toujours ſentir à Rome. On eut donc recours à un reméde dêja uſité. La République créa Dictateur Cn. Fulvius Centumalus, qui choiſit Q. Marcius Philippus, pour ſon Colonel Général de la Cavalerie. Leur unique fonction fut de ficher un clou, au Temple de Jupiter Capitolin, ſoit pour obéïr à l'ancienne ſuperſtition, ſoit qu'en effet, il y eût une eſpéce de magie attachée à cette vieille cérémonie. Pour le Triomphateur Valérius, il fit voir deux nouveautés, qu'il avoit apportées du Païs, où il avoit fait la guerre. De Catane, il avoit tranſporté à Rome un cadran ſolaire horizontal, qu'il fit poſer ſur un pié-d'eſtal, proche de la Tribune aux Harangues. Comme il avoit été dreſſé ſur la latitude de Catane, [a] les heures ne ſe trouvé-

Faſti Capit.

Plinius l. 7. C. ulti.

[a] La latitude, ou la hauteur du Pole à Catane, ſelon les plus exactes obſervations, eſt au juſte, de trente-ſept degrés, trente-ſix minutes, cinquante-deux ſecondes. Celle de Rome a été fixée, par les Aſtronomes modernes, à quarante-un degrés, cinquante-quatre minutes. Afin donc que le cadran horizontal, dont il eſt ici queſtion, fût conforme aux regles de la Gnomonique, la poſition du ſtyle ſur le plan, ne devoit pas être la même, pour le climat de Rome, que pour celui de Catane. La premiére, & la plus eſſentielle loi, dans la pratique des cadrans horizontaux, eſt de diſpoſer le ſtyle, de maniére, qu'il forme avec la ſouſtylaire, un angle égal à l'élévation du Pole. Ainſi il doit être plus ou moins grand, ſuivant le plus, ou le moins de latitude du lieu propoſé. Sans cette précaution, l'axe du plan, ne feroit pas un tout, ou ne feroit point paralléle avec l'axe du monde. Ce principe ſuppoſé, le cadran horizontal dreſſé à Catane, pour la latitude de trente-ſept degrés, trente-ſix minutes, cinquante-deux ſecondes, ne pouvoit être que défectueux à Rome, où la latitude eſt de quarante-un degrés, cinquante-quatre minutes. Faute d'avoir obſervé cette différence, dans les dégrés de la hauteur du

De Rome l'an 490. Consuls, MANIUS VALERIUS FLACCUS, & MANIUS OTACILUIS. CRASSUS. *Idem. l. 35. c. 4.*

rent pas marquées assés juste, pour le climat de Rome. La seconde nouveauté fut un tableau, qui représentoit la bataille, où il avoit vaincu Hiéron, & les Carthaginois devant Messane. Cette peinture fut placée à l'un des côtés de l'ancien Palais du Roy Hostilius, où le Sénat s'assembloit ordinairement.

De Rome l'an 491. Consuls, L. POSTHUMIUS MEGELLUS, & Q. MAMILIUS VITULUS. *Polybius l. 1.*

Il ne restoit plus à Messalla, que de présider à une nouvelle élection de Consuls, au Champ de Mars. On [a] y choisit L. Posthumius Megellus, & Q. Mamilius Vitulus. Ces deux Généraux furent destinés à continuer ensemble, la guerre en Sicile. Rome n'avoit plus ailleurs d'autres ennemis à combattre. Cependant on diminua le nombre des troupes, qu'on leur permit de transporter au-delà du détroit. Jusqu'ici chaque Con-

Pole, & dans la valeur des angles, les Romains devenus moins grossiers, s'apperçurent dans la suite, que la projection de l'ombre du style sur les lignes horaires, ne s'accordoit pas avec la révolution journaliére du Soleil, dans les cercles correspondants. De plus, il est à croire que les Romains ignorérent l'art d'orienter le cadran horizontal, c'est-à-dire, de placer la soustylaire, ou la méridienne du plan, parallélement à la méridienne de Rome. Sans doute, la méthode, dont on se sert, pour trouver le méridien d'un lieu, par un, ou deux points d'ombre, leur étoit inconnuë. Ils se contentérent apparemment, de situer le cadran, en sorte que l'ombre du style se promenât sur la soustylaire, lorsque le Soleil éclairoit l'intervalle, qui étoit entre la Tribune aux Harangues, & l'édifice destiné à recevoir les Ambassadeurs. Nous avons remarqué dans le cinquiême volume, que les Romains anciennement, appercevoient l'heure de midi à cette seule marque. Alors un Héraut crioit, à haute voix, qu'il étoit midi. Il n'est donc pas étonnant, que les Romains eussent reconnu, plusieurs années après, l'irrégularité de leur cadran.

a Les Tables Grecques désignent Lucius Postumius, par le seul surnom d'Albinus, & non, par celui de Megellus. L'un & l'autre pouvoient également convenir au Consul de cette année. Nous avons dêja vû plus d'un Postumius, surnommé Albinus. Il est manifeste par les Fastes Capitolins, que Marianus s'est mêpris dans le nom du second Consul. Il l'appelle *Manlius*, & non pas *Mamilius*. Dans le texte de Polybe, & de Zonaras, on lit *Æmilius*. C'est une erreur de Copiste.

ſul avoit eu à commander, chacun ſon armée Conſulaire complette. On avoit toujours confié à l'un & à l'autre Collégue quatre Légions, ce qui faiſoit en tout ſeize mille hommes de pié, & environ trois mille hommes de Cavalerie. Pour lors, on en rabattit la moitié, & les deux nouveaux Conſuls ne menérent en Sicile, que chacun ſa Légion de quatre mille ſix cents hommes. Ainſi leur armée, à tout prendre, ne fut que de huit mille douze cents Légionnaires, tant Infanterie que Cavalerie. C'étoit peu, ce ſemble, pour une ſi grande entrepriſe; mais la République comptoit ſur les ſecours d'Hiéron, des Mamertins, & des autres Inſulaires nouvellement Alliés au Peuple Romain. Choſe étonnante! Le tranſport de ces troupes ne fut point traverſé par la flotte Carthaginoiſe. Auſſi-tôt donc que les Conſuls eurent pris terre à Meſſane, ils raſſemblérent les ſecours du Païs, & formérent un deſſein, qui paroiſſoit ſupérieur à leurs forces. Agrigente étoit une grande Ville, ſituée au côté Méridional de la Sicile, forte par ſon aſſiette, & dont le Port, ſur la Mer d'Afrique, pouvoit ſans ceſſe recevoir de nouvelles troupes, & des munitions. Attachés depuis long-tems au parti des Carthaginois, les Agrigentins les avoient rendus maîtres de leurs murailles, & de leur Port, & les Africains avoient fait d'Agrigente leur Place de ſûreté, leur azile en cas d'échec, & leur magazin d'armes, & de proviſions. Auſſi l'avoient-ils munie d'une ſi forte Garniſon, que ſeule elle auroit pû paſſer pour une très-groſſe armée. Si l'on en croit un Hiſtorien, Annibal y commandoit à cinquante mille hommes de troupes Carthaginoiſes, ſans compter les Habitants de la Ville, dont

De Rome l'an 491.
Conſuls, P. POSTHUMIUS MEGELLUS, & Q. MAMILIUS VITULUS.

Zonaras l. 8.

De Rome l'an 491.
Consuls, L. Posthumius Megellus, & Q. Mamilius Vitulus.
Zonaras l. 8.

plus de vingt-cinq mille étoient en état de porter les armes.

Il semble que les Carthaginois, pour balancer la fortune des Romains, avoient rassemblé contre ces terribles ennemis, tous les Peuples qui bordent la mer, depuis Carthage jusqu'aux Alpes. Gaulois, Espagnols, Liguriens, tous avoient fourni des Soldats à la défense de la République Africaine. Une de ces flottes, chargée de troupes de débarquement, recüeillies en divers lieux, étoit alors dispersée dans les Ports de Sardaigne, & menaçoit l'Italie Méridionale : tandis que Hannon se préparoit à partir de Carthage, au premier ordre, avec une armée de cinquante mille hommes de pié, de six mille chevaux, & de soixante éléphants. Ce furieux appareil de guerre n'effraya pas les Romains. Il vinrent enfin camper à un mille d'Agrigente, après avoir dissipé toutes les troupes qui s'opposérent à leur marche. Un siége si important, ne pouvoit être que d'une longue durée; mais la constance étoit le caractére propre des Romains. Ils arrivérent devant Agrigente, justement au tems de la moisson. Les fertiles campagnes de la Sicile étoient alors couvertes de grains, & quelques-uns des assiégeants, afin de pourvoir aux nécessités d'un long campement, furent tentés d'en faire eux-mêmes la récolte. Ces moissonneurs se partagérent donc par pelottons, & se répandirent dans les plaines, du consentement des Consuls, trop faciles à relâcher la discipline Militaire. C'étoit une imprudence, que la seule valeur pouvoit réparer. En effet Annibal, qui commandoit dans la Place, fit faire, tout à la fois deux sorties, l'une sur les moissonneurs, que l'avidi-

Diodorus in Eclogis.

Polybius l. 1.

té du pillage avoit emportés trop loin, l'autre sur le camp Romain, dépourvû d'une partie de ses défenseurs. Dans la plaine, grand nombre de Romains, qui ne purent se rallier assés vîte, succombérent sous le nombre de leurs aggresseurs; mais du côté du camp, les Romains firent des prodiges de valeur. Là, les Carthaginois s'étoient partagés en deux corps. L'un attaqua les gardes avancées, l'autre s'approcha du rempart, & s'efforça d'y faire bréche. De l'une & de l'autre part, les Africains furent reçus avec plus de vigueur, qu'ils n'avoient espéré. C'étoit une loi de la Milice Romaine, que tout Soldat placé en dehors du camp, pour en garder les avenuës, étoit condamné à la mort, lors qu'il avoit quitté son poste. Ainsi les gardes avancées, dans la nécessité de périr, si elles reculoient, soûtinrent les ennemis, sans s'ébranler, & quoiqu'en petit nombre, elles firent incomparablement plus de carnage, qu'ils n'en reçurent.

De Rome l'an 491.
Consuls, L. POSTHUMIUS MEGELLUS, & Q. MAMILIUS VITULUS.

Polybius.

Ce premier combat donna le tems aux Consuls de se reconnoître. En hâte, ils mirent leurs troupes en bataille, & les firent sortir du camp, au secours de ces braves, qui arrêtoient encore, par leur résistance, tout l'effort d'une armée. Lorsque la partie fut égale, les Carthaginois ne tinrent pas devant les Romains. On les chassa, on les poussa avec perte, & on les contraignit de rentrer dans leur Ville, après avoir laissé un grand nombre de morts, dans la plaine. Pour le corps, qui s'étoit attaché à faire bréche aux remparts du camp, les Romains maîtres du terrain, les enveloppérent, & revalurent aux Carthaginois le massacre des moissonneurs. Par là, les assiégeants, & les assiégés devinrent plus sages. Les Consuls ne per-

De Rome l'an 491. Consuls, L. POSTHUMIUS MEGELLUS, & Q. MAMILIUS VITULUS.

mirent plus à leurs troupes d'aller, par bandes, fourager à la campagne, & Annibal ne fut plus si hardi à faire des sorties, & à venir insulter le camp Romain.

Le siége continuoit toujours, quoiqu'avec lenteur. On ne livroit de combats, que pour empêcher les convois d'entrer dans la Place. Cependant l'armée Romaine prenoit sans cesse de nouveaux accroissements. Plus de cent mille Siciliens, s'étoient rangés sous leurs étendarts, tant les Carthaginois étoient abhorrés en Sicile ! Cette multitude engagea les Consuls, à partager leur armée en deux camps. L'un fut établi proche d'un Temple d'Esculape, à quelque distance d'Agrigente; l'autre sur le chemin, qui conduisoit à [a] Héraclée. Un large fossé entouroit l'en-



[a] Cette Ville eut successivement les noms de *Macara*, & d'Héraclée. Les anciens Géographes l'ont nommée *Heraclea Minoa*, parce qu'elle passoit pour avoir été bâtie par Minos, selon Diodore de Sicile, Livre 16. quoiqu'il eût dêja dit, au Livre 4. qu'une Colonie de Crétois lui donna naissance, & la fonda, après la mort du Roy de Créte. D'autres prétendent, qu'elle subsistoit dêja sous le nom de *Macara*, lors que les Crétois s'y établirent. Dans la suite, une troupe de Lacédémoniens, conduite par un des Heraclides, chassa les anciens Habitants, & se mit en possession de la Ville. Elle étoit alors occupée par les Selinuntins, qui depuis long-tems y avoient envoyé une Colonie. Après cette révolution, elle porta le nom d'Héraclée, & le conserva dans ses Médailles, avec la figure d'Hercule, pour perpétuer la mémoire de son dernier

ceinte

ceinte de la Ville, & rassuroit les deux camps contre les sorties des assiégés. Un second fossé, en delà des camps Romains, les préservoit des attaques du dehors, & servoit de barriére, pour empêcher les convois d'entrer dans la Ville. Tout l'espace d'entre les deux camps, au milieu des deux fossés, étoit rempli, jour & nuit, de troupes des armées Romaines, qui gardoient ces lignes, & qui veilloient sur toutes les avenuës d'Agrigente. Pour la subsistance des deux camps, les Consuls faisoient venir leurs provisions par [a] Erbesse, Ville affectionnée à leur parti, & qui n'étoit pas éloignée d'Agrigente. Là, étoit leur magazin de vivres, qu'on y transportoit de toute la Sicile. C'étoit par famine, que les assiégeants vouloient forcer les Agrigentins à se rendre. Ainsi, durant cinq mois, les Romains persistérent autour de la Place, gardants une exacte discipline, & exigeants le service avec rigueur. Point d'escalade, point de machines pour rompre les murs, point de ces galeries élevées, d'où l'on dominoit sur les assiégés. L'inaction des assiégeants, diminuoit tous les jours les forces des assiégés. La nombreuse Garnison nuisoit à la Place, & les munitions commençoient à y manquer. Delà, le

De Rome l'an 491.
Consuls, L. POSTHUMIUS MEGELLUS, & Q. MAMILIUS VITULUS.

Fondateur, qui se disoit issu de ce Héros de la Gréce. Cette Ville ne subsiste plus. Fazellus la place sur les bords d'un Fleuve de la Sicile, appellé Halycus par les anciens, & *Platani* par les modernes. Le même Auteur conjecture qu'Héraclée étoit auprès du lieu, qu'on appelle présentement *Castel Bianco*. Cette situation s'accorde assés avec celle, que lui donnent Ptolémée, & Mela.

[a] Les anciens Géographes font mention de deux Villes de Sicile, qui ont eu le nom d'Erbesse. La premiére étoit au-dessus d'Agrigente, & c'est celle dont il s'agit ici. On la nomme aujourd'hui *le Grotte*, ou *Grutti*. La seconde Ville du même nom étoit située, à peu de distance de Syracuse, aux environs de l'endroit, où est *Palazzuolo*.

De Rome l'an 491.
Consuls, L. POSTHUMIUS MEGELLUS, & Q. MAMILIUS VITULUS.

déſeſpoir de pouvoir la conſerver, & la déſolation des anciens Habitants. Annibal ſoûtenoit leur courage par des promeſſes, & par intervalle il faiſoit partir des couriers pour Carthage, afin d'y ſolliciter du ſecours. La groſſe armée, qu'Hannon tenoit prête à tout événement, n'étoit pas encore débarquée. On le preſſa de mettre à la voile, & ce Général vint enfin ſurgir au Port de Lylibée, à la pointe de la Sicile la plus voiſine de Carthage.

Le péril d'Agrigente étoit preſſant. Hannon ſe hâta d'y accourir, & vint camper proche d'Héraclée, à vingt milles, ou environ, d'Agrigente. Là, le Général Carthaginois reçut une Députation, qui lui fit eſpérer la levée du ſiége. Quelques Erbeſſans, ennemis ſecrets des Romains, vinrent offrir à Hannon la reddition d'Erbeſſe, & lui promirent, avec leur Ville, l'abolition entiére du nom Romain en Sicile. Jamais préſent ne fut accepté avec plus de joye. Enlever Erbeſſe aux Romains, c'étoit les dépoüiller de leurs vivres, & couper chemin à tous leurs convois. Par là, les deux camps Romains devoient être auſſi aſſiégés, dans la plaine, & auſſi preſſés de la famine, que les Agrigentins, dans leurs murailles. En effet, dès que le Carthaginois fut en poſſeſſion d'Erbeſſe, les Conſuls délibérérent, s'ils ne leveroient pas le ſiége. Le fidéle Hiéron connut les beſoins de ſes Alliés, & ne tarda pas à y pourvoir, autant qu'il put. Il fit partir, pour leur armée, grand nombre de convois, dont il échappoit toujours quelqu'un. C'étoit aſſés, pour ſe ſoûtenir pendant un tems ; mais trop peu, pour ſubſiſter commodément, entre deux armées, renfermées dans deux Villes. Les maladies, ſuites ordinaires de

la famine, infectérent l'armée Romaine. Cependant elle ne cessa point ses travaux ordinaires, devant Agrigente. La précipitation de Hannon fut plus efficace, pour délivrer les Romains du péril, que les secours mêmes d'Hiéron. Le téméraire Carthaginois, vint à portée des retranchements, qui renfermoient les assiégeants, & leur fit espérer qu'il livreroit bien-tôt bataille.

De Rome l'an 491.
Consuls, L. POSTHUMIUS MEGELLUS, & Q. MAMILIUS VITULUS.

Hannon comptoit, que la langueur, & que la maladie auroient affoibli le courage des Romains, en leur affoiblissant le corps. Dans la conduite des Consuls, il avoit un bel exemple de cette sage lenteur, qui, quelquefois est plus propre à consumer des armées ennemies, que les épées & les traits; mais il étoit vif & hardi. Il fit donc avancer sa Cavalerie, à la vûë des ennemis. On la vit voltiger autour de leurs camps. Les Consuls, pour engager une action générale, qu'ils souhaitoient encore plus, que le Carthaginois, firent, de leur côté, sortir de leurs escadrons. Il est vrai, que, dans ce premier essai, la Cavalerie Romaine eut du désavantage. Son ardeur l'emporta, trop loin, & elle ne s'apperçut pas de l'embuscade, qui lui étoit préparée. Elle tomba dans l'Infanterie d'Hannon, qui suivoit la Cavalerie Numide, accoûtumée à ces sortes de fuites simulées. On en fit un assés grand carnage, & peu se retirérent jusqu'au camp.

Il est souvent dangereux à des Généraux un peu téméraires, d'avoir eu d'abord quelque supériorité sur l'ennemi. Par là, leur confiance est augmentée, & leur témérité s'accroît. Hannon plein d'espérance d'en venir incessamment à une action générale, se posta

De Rome l'an 491. Consuls, L. Posthumius Megellus, & Q. Mamilius Vitulus. *Zonaras. l. 8.*

sur une colline, nommée Taurus, environ à un mille & demi des Romains. Les Consuls ne se prêtérent pas à ses desirs, aussi-tôt qu'il eût voulu. Ils préférérent de souffrir encore quelque tems, les incommodités de leur campement, à soûtenir la premiére ardeur de ces boüillants Africains. Lorsque leur feu fut tant soit peu rallenti, les Consuls jugérent, qu'il valoit mieux encore affronter l'ennemi, que d'avoir à lutter contre la disette. Pour lors, ils trouvérent, que les réfléxions avoient changé le cœur du Carthaginois. Ils ne lui trouvérent plus la même impatience de livrer bataille. Deux mois s'écoulérent, sans que Hannon osât hazarder d'autres combats, que de légéres escarmouches.

Polyb. l. 1.

Cependant la Ville d'Agrigente, soigneusement investie par les Romains, étoit réduite à une extrême famine. Souvent Annibal faisoit entendre à Hannon l'état déplorable de la Place. Souvent il l'avertissoit, par des signaux, qu'il ne lui restoit plus d'autre parti, que de se rendre. D'ailleurs, on n'ignoroit pas, dans l'armée Carthaginoise, que les Soldats de la Ville assiégée désertoient par bandes, & qu'ils venoient partager la disette avec les Romains, plûtôt que de mourir de faim. Tout considéré, le Carthaginois vit qu'il étoit tems d'en venir à une action décisive. Il fit sçavoir à Annibal le jour du combat, & lui ordonna de faire une sortie, au moment que les Romains paroîtroient dans la plaine. Les Consuls, à leur tour, feignirent de refuser la bataille. Ce fut de leur part un stratagême, qui réüssit. L'armée Carthaginoise, en ordre de bataille, occupa le terrain, qui s'étendoit depuis le Mont Taurus, jusqu'aux re-

Zonaras l. 8.

Frontinus l. 2. c. 1.

De Rome l'an 491.
Consuls, L. POSTHUMIUS MEGELLUS, & Q. MAMILIUS VITULUS.

tranchements des Romains. Ceux-ci, sans sortir de leurs postes, entendirent les insultes des Carthaginois, & se mocquérent de leurs bravades. Ils se contentérent de repousser l'ennemi, à coups de traits, lors qu'il s'approcha trop de leurs camps. Ce manége dura quelques jours. En vain Hannon, à tems marqué, étaloit toutes ses troupes aux yeux des Romains, & les faisoit voltiger autour de leurs remparts. On n'acceptoit point le défi. Les Consuls se contentoient de lâcher, sur leurs ennemis, quelques troupes armées à la légére, pour les fatiguer dans leur retraite. Plus les Romains s'obstinoient à se tenir couverts, plus Hannon s'obstinoit à faire parade de ses troupes. On l'amorçoit souvent par de légers avantages, qu'on lui laissoit remporter. Enfin, le jour arriva, que les Consuls avoient résolu d'éxécuter leur projet. Hannon parut, à l'ordinaire, dans la plaine, & donna son armée en spectacle. Les Romains lui opposérent quelques troupes retranchées, & des Cohortes Carthaginoises jettérent sur elles leur premier feu. Le reste de l'armée d'Hannon demeura, pendant la chaleur du jour, exposé aux raïons du Soleil, tandis que les Romains étoient à l'abri. Durant cet intervalle, les Consuls firent abondamment repaître leurs Soldats, les rangérent en bataille, dans le camp même, & les firent sortir, lorsque Hannon s'y attendoit le moins. Le premier choc des Romains, fut contre les Soldats mercénaires, que Carthage entretenoit à son service. On les avoit placés à l'avant-garde. Ces hommes, peu jaloux de la gloire du parti qu'ils défendoient, & harassés par les délais du combat, pliérent d'abord, & prirent la fuite. Dans leur déroute, ils vinrent

De Rome l'an 491.
Consuls, L. Posthumius Megellus, & Q. Mamilius Vitulus.

tomber sur les éléphants, qu'ils mirent en désordre, & ceux-ci, en fuyant, achevérent de rompre les bataillons de leur derniére ligne. Tout fut en confusion dans l'armée Carthaginoise, & la déroute fut sanglante.

Zonaras l. 8.

D'un autre côté, les Consuls avoient opposé des corps de troupes aux issuës de la Ville, pour empêcher les sorties d'Annibal. Ce Général voulut en vain conduire au secours de Hannon, ce qui lui restoit de Soldats, en état de combattre. On le repoussa si vivement, à toutes les portes, qu'il fut obligé de rentrer dans ses murs, après avoir perdu grand nombre de Carthaginois. Enfin, la victoire fut complette. Les Romains prirent aux ennemis onze éléphants, en blessérent trois, & en laissérent trente étendus sur la place. Ils tuérent des hommes à proportion, sans qu'on sçache précisément le nombre des morts. Du moins il est constant, que les vaincus, après leur défaite, eurent bien de la peine à regagner Héraclée.

Diodorus Sicul. in Eclogis.

Annibal cependant ne perdit pas toute espérance. Il se douta bien que les Romains, dans leurs deux camps, seroient moins attentifs qu'à l'otdinaire, après les fatigues d'une si glorieuse journée. Il se promit qu'il trouveroit les vedettes, & les sentinelles en défaut. Animé par cette conjecture, il fait préparer des fascines, & des pontons, part sur le minuit, avec la plus grosse partie de ses troupes, trouve en effet, les retranchements extérieurs assés négligemment gardés, & pénétre enfin jusqu'au pié des remparts. Par malheur, lors qu'il y fut en état d'agir, le jour commençoit à poindre. Dês qu'on apperçût l'ennemi, il fut mis en fuite, & dans sa retraite, son arriére-

Polybius l. 1.

garde fut maltraitée. Annibal avec le reste de ses gens, ne rentra pas dans une Ville, qu'il ne pouvoit plus défendre. Il se retira dans un lieu de sûreté. Mémorable exemple de la perfidie Carthaginoise ! Ce Chef, à qui les Agrigentins avoient confié leurs vies, & leurs biens, laissa ces malheureux à leur mauvais sort. Se sauver avec les siens, ce fut assés pour un homme méconnoissant, & sans honneur. Les Agrigentins s'en vangérent sur le reste des Carthaginois, qu'Annibal avoit laissés dans la Place. Tous furent impitoyablement massacrés. Par là, les Agrigentins prétendirent aussi faire leur cour aux Consuls, & en obtenir une plus favorable composition. De pareilles cruautés n'étoient pas du goût des Romains. La Ville se rendit à discrétion, & les Consuls l'abandonnérent au pillage. Plus de vingt-cinq mille personnes libres, y furent réduites en captivité. Tel fut le succês d'un siége, qui dura au moins sept mois. Rome jusqu'alors n'en avoit point tenté de plus difficile, & nul ne fut plus marqué, par la diversité des événements. Il faut avoüer, qu'il coûta cher aux assiégeants. Les Consuls y perdirent, dans les combats, ou par la disette, environ trente mille hommes, tant des Romains, que de leurs Alliés. Aussi la conquête fut tout à la fois importante, & glorieuse. Elle assura pour toujours à la République Romaine, je ne sçai quelle supériorité sur terre, qui l'éleva au-dessus de la République Carthaginoise. La campagne se borna à la seule prise d'Agrigente ; aprês quoi, les Consuls revinrent à Messane, & delà à Rome. On est porté d'inclination à les voir Triompher, aprês une si glorieuse expédition. Un Historien seul nous assure, qu'ils

De Rome l'an 491.
Consuls, L. POSTHUMIUS MEGELLUS, & Q. MAMILIUS VITULUS.

Zonaras l. 8.

Polybius l. 1.

Eutropius l.

De Rome l'an 491. Consuls, L. Posthumius Megellus, & Q. Mamilius Vitulus.

Triomphérent ; mais le silence des autres Auteurs, & sur tout des Colonnes Triomphales, où leur nom ne se trouve point écrit, nous persuadent, que le Peuple, & que le Sénat ne leur déférérent pas cet honneur. S'il est permis d'en conjecturer la cause, peut-être voulut-on les punir de l'atteinte qu'ils avoient donnée à la sévérité de la discipline. Rome ne leur pardonna pas, d'avoir permis aux troupes de s'écarter du camp, pour aller moissonner à la campagne.

La réduction d'Agrigente, avoit fait naître aux Romains l'espérance de conquérir la Sicile. La carriére étoit ouverte, ils résolurent de s'y exercer, & de ne la point quitter, qu'ils n'eussent enlevé aux Carthaginois toutes les Villes, qu'ils y avoient envahies. D'abord, Rome n'avoit prétendu, qu'éloigner de ses côtes les Africains, qui s'en étoient trop approchés. Les premiers avantages que Rome eut sur Carthage, devant Messane, animérent son ambition, à pousser son entreprise jusqu'où elle pourroit aller. Dês qu'on eût élû pour Consuls L. Valérius Flaccus, & [a] T. Otacilius, frére de M. Otacilius, qui deux ans auparavant avoit exercé le Consulat, on les envoya faire la guerre en Sicile. Le Sénat prévoyoit assés, que sur terre, & au centre de l'Isle, les armes Romaines l'emporteroient toujours sur celles de Carthage. A l'égard des Villes Maritimes, il sentoit bien, qu'on ne pourroit s'en rendre maître, qu'à l'aide d'une flotte, qui égalât au moins celle de Carthage. En construire une, c'étoit une entreprise difficile. Jusques-là, les Ro-

De Rome l'an 492. Consuls, L. Valerius Flaccus, & T. Otacilius.

a Marianus, & Cassiodore donnent à Otacilius, le prénom *Lucius*, contre la foi des Fastes Capitolins. Zonaras a passé sous silence ces deux Magistrats.

mains

mains n'avoient passé le détroit, que sur des Vaisseaux Marchands, empruntés des Habitants de la côte d'Italie. Ils n'avoient ni Matelots, ni Soldats exercés aux combats de mer, ni Charpentiers habiles à la construction des Galéres. Que ne peuvent pas la valeur & la constance, soûtenuës d'une forte ambition! La République Romaine se mit en tête, de devenir, sur mer, aussi formidable, qu'elle l'étoit sur terre. Elle ordonna donc qu'on fabriquât [a] cent vingt Bâtiments, aux frais publics, sur le modéle d'une Triréme, échoüée, depuis peu, sur les côtes d'Italie. Les Romains furent occupés d'un si pénible travail. On coupa des forêts, on transporta les arbres sur les bords de la mer, avec une célérité, qui n'étoit propre que des Romains. Tandis que les Galéres étoient encore sur le Chantier, les deux nouveaux Consuls partent pour la Sicile. Que la carriére, où ils entroient, étoit hazardeuse pour eux! Il leur faloit soûtenir la gloire & les exploits de leurs prédécesseurs. On peut dire, en quelque sorte, qu'ils les surpassérent. Toutes les Villes éloignées du rivage, se soumirent à la puissance Romaine. La punition des Agrigentins les avoit effrayées, & pour lors, elles n'avoient rien à craindre des armes Carthaginoises. Hannon, aprês avoir manqué la délivrance d'Agrigente, étoit inquiété par ses troupes mercénaires. Les Gaulois, sur tout, qu'il avoit au service de sa République, paroissoient plus mécontents, & plus intraitables, que les

De Rome l'an 492.
Consuls, L. VALERIUS FLACCUS, & T. OTACILIUS.

Polybius l. 1.

[a] La flotte fut équippée, dans l'espace de deux mois, selon le témoignage de Polybe, à compter du jour, que les arbres furent coupés dans la forêt. Parmi ces Navires, il y en avoit cent, à cinq rangs de Rameurs, & vingt à trois rangs. Quelques Auteurs rapportent, que cette flotte étoit composée de cent soixante voiles.

De Rome l'an 492.
Consuls, L. Valerius Flaccus, & T. Otacilius.
Frontinus Strat. l. 16.

autres. Carthage leur devoit la solde de plusieurs mois. Voici l'adresse dont usa le Carthaginois, pour s'en défaire. Il promit à ces rebelles, résolus à déserter, & à se réfugier chés les Consuls, que bien-tôt il leur abandonneroit le pillage [a] d'Entelle, Ville qui pour lors étoit sous la domination des Romains. L'espérance d'un si riche butin, calma leur révolte, en excitant leur avarice. Ces Gaulois étoient environ au nombre de quatre mille.

Cependant l'adroit Carthaginois fit partir pour le camp Romain, l'Intendant de sa Maison, sous l'apparence d'un déserteur mécontent. Celui-ci, en habile fourbe, fit croire au Consul Otacilius, qu'accusé d'avoir mal versé dans sa recette, il s'étoit vû obligé de recourir aux ennemis de Hannon. Il ajoûta, qu'en vûë de prouver son zéle, pour le nouveau parti, qu'il embrassoit, il alloit déclarer tous les secrets de son maître. *Hannon*, dit-il, *est convenu avec les Habitants d'Entelle, que ceux-ci lui livreroient leur Ville, à certain tems.* L'imposteur le marqua. *Quatre mille Gaulois, ce jour-là même,* ajoûta-t'il, *seront détachés de l'armée Carthaginoise, & viendront s'emparer de la Place, que des perfides*

Diodorus in Eclog.

[a] L'ancienne Ville d'Entella, reconnoissoit pour son Fondateur Entellus, un des compagnons d'Enée. Elle éprouva, sous Denys le Tyran, le même sort, que les Villes de Rhége, & de Messane éprouvérent, plusieurs années après, de la part des Campanois. On peut lire à ce sujet Diodore de Sicile, Livre 14. On voit encore quelques restes d'Entella, dans la Vallée de Mazara, sur la Riviére de *Belice Dextro.* Selon le témoignage de Strabon, le Territoire de cette Ville, étoit planté de vignobles, qui produisoient de très-bons vins. Aujourd'hui ses campagnes, ne rapportent presque plus que du blé. Les ruines d'Entella, qui fut détruite par l'Empereur Frideric Second, & la montagne voisine, conservent l'ancien nom de la Ville même, quoiqu'elle ne subsiste plus.

doivent leur livrer. Rien de plus aisé, que de tendre une embuscade, à ce détachement, & que de le faire périr, avec ses espérances. Sans pénétrer les intentions du délateur, Otacilius crut le fourbe sur sa parole. Il fit embusquer des Romains, sur le passage des Gaulois. En effet, au tems prescrit, ceux-ci, par l'ordre de Hannon, marchérent avec vîtesse, pour se payer par leurs mains, de la solde qui leur étoit promise. Ils furent bien surpris de se voir livrés à un corps de Romains, qui parurent tout à coup, & qui les investirent. Les Gaulois n'étoient pas gens à se laisser massacrer, sans résistance. Ils vendirent chérement leur vie; mais il n'en échappa pas un seul. Le domestique de Hannon, échappé du camp Romain, porta à son maître la nouvelle d'une si heureuse défaite. Le Général Carthaginois fut doublement satisfait, & de se voir débarrassé d'une troupe de mutins, & d'avoir fait bien répandre du sang Romain, par les Gaulois. Le reste de la campagne, les Carthaginois ne traversérent que foiblement les conquêtes de Valérius, & d'Otacilius. Les Consuls se rendirent les maîtres de tout le plat Païs, & revinrent à Rome. Ils ne furent pas honorés du Triomphe. Les avantages de leur expédition, avoient été trop partagés, entre eux, & leurs ennemis.

De Rome l'an 492.
Consuls, L. VALERIUS FLACCUS, & T. OTACILIUS.

En effet, tandis que les Romains soumettoient les Peuples du milieu des terres, les Carthaginois, ou maintenoient dans leur parti, ou rangeoient sous leur domination, les Villes qui bordoient la côte. Ainsi, de part & d'autre, tout étoit dans l'équilibre. Il n'étoit pas même possible, de faire pancher entiérement la balance en faveur de Rome, tandis que les forces de

De Rome l'an 493.
Consuls, Cn. Cornelius Asina Scipio, & C. Duilius.

mer manqueroient à la République. Cette gloire étoit réservée aux Consuls de l'année suivante.

Les Centuries élurent, au Champ de Mars. Cn. Cornélius, surnommé Asina Scipio, [a] & C. Duilius. Avant que de partir de Rome, ils virent la Ville embellie de fontaines. Nous avons dit, que Curius Dentatus, au tems qu'il étoit Censeur, avoit formé le dessein, de faire venir jusqu'à Rome, par des canaux, [b] un écoulement du Fleuve Anio. Le projet avoit été traversé par mille obstacles différents. Enfin, Cn. Minucius, Préteur de l'année précédente, venoit de faire consentir le Sénat, à entreprendre ce bel ouvrage. La commission de l'éxécuter fut donnée à deux hommes intelligents. L'un étoit ce même Curius, qui en avoit formé le dessein : l'autre M. Fulvius, homme important dans la République, & honoré par un Consulat, & par un Triomphe. Curius mourut cinq jours après le choix, qu'on avoit fait de lui, pour conduire l'entreprise. Ainsi Fulvius en eut seul toute la gloire. Ces fontaines n'étoient qu'un embellissement pour la Ville, & qu'une commodité pour les Habitants.

Frontinus de Aquæ ductibus.

Un plus grand ouvrage se finissoit, sur les Ports d'Italie ; c'étoit la construction des six-vingts Galéres. Le plus grand nombre étoit de Quinquéremes.

Orosius l. 4. c. 7.

[a] La plûpart des anciens Auteurs ne s'accordent pas, sur le prénom, ni sur le nom de Caïus Duilius. Les uns l'ont appellé Cnéïus Duellius, les autres Marcus Duellius. Quelques-uns le nomment Bellius. C'est ainsi, comme le témoigne Cicéron, que l'ancien terme *Duellum*, pour signifier la guerre, fut changé en celui de *Bellum*. Nous nous en tenons aux anciens monuments, qui désignent ce Consul par le nom de Caïus Duilius.

[a] Nous avons parlé ci-dessus de ce nouveau canal, dont les Auteurs font mention sous le nom d'*Anio Vetus*. Voyés la page 232. & 233. de ce volume. *n. b.*

Quelle promptitude, & quelle constance des Romains, pour la perfection d'une entreprise inusitée! En soixante jours, depuis le transport du bois nécessaire à l'ouvrage, ils mirent une si grosse flotte en état de faire voile. A la verité, ces Vaisseaux n'étoient pas fabriqués avec toute la régularité, que les Carthaginois sçavoient, depuis long-tems, [a] donner aux

De Rome l'an 493.
Consuls, CN. CORNELIUS ASINA SCIPIO, & C. DUILIUS.

[a] Pour donner quelque idée de la Marine des Anciens, & en particulier de celle des Romains, il est à propos de faire les remarques suivantes.

1. Dans les premiers tems, l'art de naviger, étoit pour toutes les Nations, un de ces secrets, qui ne se développent, que par parties, & qui attendent une longue expérience, pour se produire dans leur entier. L'antiquité la plus reculée ne connut d'autres Navires, que de simples radeaux. C'étoit un assemblage de poutres couvertes de planches, à peu près comme ceux, dont on se sert communément, pour voiturer les marchandises, sur les riviéres, qui ne peuvent porter batteau. Les Grecs appelloient ces sortes de Barques *Schedia*. Quelques Auteurs en attribuënt l'invention aux Lydiens. *Schodia*, dit Festus, *genus navigii inconditi, trabibus tantum inter se connexis facti, quo Mercimonia circumferunt*. Xénophon, au Livre 6. & Poliénus, au Livre 5. parlent d'une autre espéce de batteau, dont l'usage étoit fort ancien. Ils lui donnent le nom de *Monoxilon*, ou d'*Alveus*. Il étoit construit d'un seul tronc d'arbre, creusé en forme d'auge, ou de gondole. Les Historiens en comptent de différentes grandeurs. Pline, au chapitre quatriême du Livre seiziême, assure que les Germains exerçoient la pyraterie, sur ces sortes de Gondoles, dont les plus grandes pouvoient contenir jusqu'à trente hommes. Strabon, Livre 16. parle de certaines Barques revêtuës de cuir poissé, dont usoient les Sabéens. Le même Géographe rapporte, que les Egyptiens, avoient des Nacelles de terre cuite. Juvénal confirme la même chose, lors qu'il dit des Agathyrses Peuples de l'Egypte.

.... Imbelle & inutile vulgus,
Parvula Fictilibus solitum dare vela Phaselis,
Et brevibus picta remis incumbere testa.

2. Tels furent les premiers essais de la navigation, jusqu'à ce que les Peuples instruits par l'usage des siécles précédents, & devenus plus industrieux, eussent étendu les bornes de leur commerce, & de leur domination, au-delà des Mers. Alors on construisit les Bâtiments de charge, pour le transport des marchandises, & les Vaisseaux de guerre, ou les Galéres, contre les courses des Pyrates. On employa la voile, & la rame, pour donner le mouvement à ces lourdes masses. Le premier genre de Vais-

De Rome l'an 493.
Consuls, Cn. Cornelius Asina Scipio, & C. Duilius.

Bâtiments, qui sortoient de leurs Ports. Ces premiéres Galéres Romaines n'étoient pas légéres à la voiseaux, avoit une forme, qui approchoit de la circulaire. Pour les Galéres, qui avoient beaucoup plus de longueur, que les autres, on en distinguoit de deux espéces Les unes étoient armées, pour les combats de mer. Les autres qu'on appelloit *Actuariæ Naves*, ressembloient assés à nos Galiottes. Cicéron, dans une Lettre à Atticus, 16. 3. appelle *Actuariolæ Naves*, certaines petites Barques légéres, qui avoient plus ou moins de rames, selon qu'elles étoient plus ou moins grandes. Les Auteurs Latins, désignent ces Chaloupes, sous les noms de *Cymba*, d'*Acatium*, de *Celocium*, de *Lembus*, & de *Scapha*. Ordinairement ces petits Esquifs étoient attachés à la poupe des Galéres. Appien nous apprend, au Livre cinquiême, que les Anciens se servoient aussi de ces Barques, que les Latins nommoient *Phaseli*. Leur structure tenoit en partie des Vaisseaux de charge, & en partie des Vaisseaux longs. Les *Myoparons*, & les *Hemioles*, dont les Historiens font si souvent mention, ne différoient guéres de nos petites Frégates.

3. Entre les Navires des Grecs, & des Romains, les uns n'avoient point de pont, ni d'éperon à la prouë. Tels étoient ceux qui sont appellés par les Latins, *Cymbæ*, *Lintres*, *Scaphæ*, & les autres Bâtiments, qu'on envoyoit à la découverte. Les autres avoient des ponts. Polybe appelle ceux de ce dernier genre, Κατάφρακτα Πλοῖα. Quant aux Vaisseaux, qui prirent leur nom des Liburnes, Peuples d'Illyrie, & qui furent en usage, chês les Romains, nous aurons lieu d'en faire la description, & de les représenter dans la suite de l'Histoire.

4. Dans les Navires anciens, comme dans les nôtres, on distinguoit, sur tout, la poupe, la prouë, & la caréne. Celle-ci, étoit comme le fondement de tout le corps du Vaisseau. Elle consistoit dans une grosse poutre, ou en plusieurs piéces de bois mises bout à bout. Elles s'étendoient dans toute la longueur du Navire, de poupe à prouë. Ce terme *Carina*, est souvent employé, pour signifier toute la partie comprise, depuis la quille, jusqu'à la ligne d'eau. Les flancs du Vaisseau soûtenus par la caréne, étoient divisés par étages. Le plus bas, reservé aux Thalamites, se nommoit Θάλαμος. Celui du milieu avoit le nom de Ζύγα. Il étoit rempli par les Zygites. Le plus haut fut appellé Θράνος. On y distribuoit les Thranites, qui parmi les Grecs, & les Romains, occupoient le rang le plus élevé. Dans les côtés de la Galére, on pratiquoit des ouvertures, pour chaque rame, à proportion du nombre des Rameurs. La prouë formoit l'avant du Vaisseau, ou la partie qui s'avançoit la premiére dans la mer. A l'extrêmité inférieure, à fleur d'eau, débordoit une poutre armée d'une pointe de fer, ou de cuivre, que les Latins appelloient *rostrum*, parce qu'elle se terminoit en bec d'oiseau. Ces éperons, car les grands Navires

De Rome l'an 493.
Consuls, Cn. Cornelius Asina Scipio, & C. Duilius.

le. La valeur de ceux qui les monteroient, devoit suppléer à l'industrie de leurs ouvriers. Pour former

en avoient jusqu'à trois, poussés violemment contre les Vaisseaux ennemis, les perçoient, au-dessous de l'eau, qui entroit à grands flots dans le Navire, & le submergeoit. Outre l'éperon, on ajoûtoit encore aux Navires, ce que les Grecs appelloient les *Epotides*. La maniére dont en parle Suidas, aussi bien que Thucydide, au Livre septiême de son Histoire, nous fait conjecturer, que c'étoit des poutres, ou de grosses piéces de bois, qui s'avançoient aux deux côtés de la prouë, pour éluder les coups violents, que portoient les éperons. C'est ainsi, dit Thucydide, au même endroit, que les Syracusans, en guerre avec les Athéniens, ajoûtérent des *Epotides*, aux prouës de leurs Vaisseaux. Ils les assurérent en dedans, & en dehors avec des solives, qui formoient sur les côtés du Navire, une avance d'environ six coudées. Au reste, les Anciens n'avoient pas encore observé, que la pesanteur, & la longueur des éperons, ne laissoit pas de retarder considérablement le sillage du Vaisseau. Aujourd'hui, pour obvier à cet inconvenient, ils sont moins massifs, & plus courts. L'extrêmité du Navire opposée à la prouë, s'appelloit l'arriére du Vaisseau, ou la poupe. Le pourtour en étoit orné, de balcons, de galeries, de pilastres, & de différentes peintures. L'usage de peindre sur les Vaisseaux, des figures de Divinités, des Tritons, des chevaux Marins, &c. étoit du moins aussi ancien qu'Homére, & qu'Hérodote, qui en parlent expressément dans leurs ouvrages.

5. Les Vaisseaux des Anciens avoient leurs rames, leurs voiles, & leurs cordages. Les rames étoient liées à une grosse cheville, appellée *Scalmus*, par les Auteurs Latins. D'abord, chaque Navire n'eut qu'une voile. Dans la suite, on les multiplia, comme nous l'apprenons de Pline, dans la Préface, du Livre 19. „Les plus grandes voi-„ les, dit cet Auteur, ne suffisent „ pas seules aux Vaisseaux, & quoi-„ qu'à peine un arbre entier suffi-„ se, pour former une vergue, „ outre les voiles du grand mast, „ on en ajoûte encore d'autres, soit „ à la prouë, soit à la poupe. Tant „ il est vrai, que les hommes ne „ semblent être industrieux, que „ pour accélérer la mort. *Nec vela majora satis esse cper uni navigiis; sed quamvis amplitudini antemnarum singulæ arbores sufficiant, super eas tamen addi velorum alia vela præterea, alia in proris, alia in puppibus pandi, ac tot modis provocari mortem.* La voile qu'on dressoit au haut du mast, avoit, parmi les Latins, le nom de *Supparum*. Ces voiles, aussi bien que les cordages, étoient, ou de lin, ou de chanvre, ou de jonc, selon le goût, & l'usage des différentes Nations. On employoit même à la manœuvre, des cordes tissuës d'écorces d'arbres, & de feüilles de palmier. On y faisoit entrer les filaments de la plante, appellée *Papyrus*. Ceux qui habitoient les bords du Nil, avoient recours aux joncs, & aux roseaux,

De Rome l'an 493. Consuls, Cn. Cornelius Asina Scipio, & C. Duilius.

leurs Chiourmes, & pour instruire leurs Rameurs à obéïr au commandement, ils établirent, sur terre, un

pour faire leurs voiles, qu'ils disposoient en maniére de nattes. Le gouvernail, dans les Navires anciens, se réduisoit à une rame plus longue, & plus large que les autres. Quelques-uns en avoient plusieurs, appuyées sur des pantures de fer, à l'arriére du Vaisseau. On connoissoit alors l'usage des anchres, pour amarrer les cables destinés à arrêter le mouvement du Navire. Dans les tems reculés, elles n'eurent qu'une pate aiguë, & courbée. Eupalamus, selon les uns, ou Anacharsis, selon les autres, leur donna la forme du double crochet, qu'elles ont aujourd'hui.

6. Outre les statuës, les bas reliefs, & les peintures, qui faisoient l'ornement des Vaisseaux. On leur ajoûtoit encore le *Parasemon*. C'étoit un signe particulier, qui les distinguoit, les uns des autres, & qui donnoit apparemment le nom à chaque Vaisseau. Cette marque distinctive se plaçoit sur la prouë, de maniére qu'elle pût aisément être apperçûë de ceux, qui étoient destinés à monter le Navire. C'étoit, pour l'ordinaire, la représentation de quelque animal en peinture, ou en sculpture. On substituoit quelquefois à ce signe, la figure d'un casque, d'un Bouclier, d'un Centaure, &c. ou l'image d'une Divinité, & particuliérement, celle de Portumne, que le Paganisme regardoit, comme un Dieu propice aux Mariniers. Les anciens monuments nous fournissent des preuves de cette coûtume. On y trouve inscrits les noms de quelques Galéres Liburniennes, dont l'une s'appelloit Diane, l'autre Neptune, la troisiême Mars, la quatriême *Clupeus*, ou le Bouclier, & ainsi des autres. La même chose est confirmée par Lucien, dans son Dialogue intitulé *Navigium*. On voyoit, dit-il, à la prouë, l'image d'Isis, dont le Vaisseau avoit emprunté le nom. Au rapport de Strabon, les Pêcheurs de Cadis prenoient le nom de leurs Barques, des chevaux, qu'ils représentoient sur la prouë. C'est en ce sens, que Virgile, au *Livre* 16. appelle, *Immanis Triton*, le Vaisseau qui portoit Aulétes. *Hunc vehit immanis Triton.* Le principal soin des Grecs & des Romains, étoit de mettre leurs Vaisseaux, sous la protection de quelque Dieu. Ils lui assignoient, dans la poupe, une place de distinction, qui devenoit alors comme le sanctuaire du Bâtiment. Sénéque appelle ce lieu *Tutela*, dans l'Epître 77. selon la conjecture de Monsieur Fabretti. Je croirois plûtôt, que cet Auteur, par le terme *Tutela*, a prétendu exprimer la Divinité tutelaire du Vaisseau. Sur la poupe de certaines Trirémes, s'élevoit ce qu'on appelloit le *Chénisque*. Il représentoit la tête, & le cou d'une oye, qui est nommée χὴν par les Grecs. Delà le nom de *Chénisque*. Lucien parle de cette figure, qu'il met au-dessus de la poupe. Apulée, au sujet du Navire d'Isis, dit que la poupe, étoit revêtuë de feüilles d'or, & qu'elle se terminoit en *Chénisque*. Les Anciens trouvoient apparemment, dans cette représentation, un heu-

exercice

exercice de Marine, qui parut d'abord avoir quelque chose de risible. On arrangeoit, sur le Port, ceux qui devoient servir à la rame. On leur faisoit tenir le même ordre, qu'ils devoient occuper sur mer. Un Commandant faisoit entendre sa voix, & donnoit les mêmes signaux, qui devoient les diriger, lors qu'il

De Rome l'an 493.
Consuls,
CN. CORNELIUS ASINA SCIPIO, & C. DUILIUS.

reux présage, contre les périls de la mer, parce qu'en effet, les oyes nagent en sûreté, au milieu des flots.

7. Les Galéres armées en course, étoient bordées de remparts, & de parapets, pour garentir, autant qu'il étoit possible, les Soldats, & les Rameurs, contre les traits, les faulx, les harpons, & les autres armes offensives de l'ennemi. On érigeoit même, dans quelques-unes, des crenaux, & des tours d'espace en espace. Delà, on faisoit agir les ballistes, & les catapultes, on lançoit des pots à feu, des fléches ardentes, enduites de poix résine, d'huile, & de soulphre. Elles étoient enveloppées d'étoupe, qui prenoit feu à l'instant, & le communiquoit au corps du Vaisseau. Pline fait mention, au Livre 31. chapitre 1. de ces tours, que les Romains élevoient, de distance en distance, lors qu'ils étoient prêts de donner bataille. *Armatæ classes imponunt sibi turrium propugnacula, ut in mari quoque pugnetur, velut è muris.* On les plaçoit, selon Pollux, & Appien, à la prouë, & à la poupe. On en construisoit même, aux côtés, & au centre du Vaisseau. Thucydide assure, au Livre septiême de son Histoire, que les Athéniens avoient, au siége de Syracuse, un Navire muni de tours, & de remparts. On verra dans le cours de l'Histoire, le même usage confirmé par Tite-Live, au Livre 24.

8. Les troupes Maritimes avoient des armes offensives & défensives, semblables à celles des armées de terre. Outre les boucliers, les casques, les arcs, & les fléches, les épées, les frondes, &c. les Soldats de mer, dans la chaleur d'un combat naval, se servoient de longues picques, pour atteindre de loin, les Vaisseaux ennemis. Plusieurs tenoient à la main, de grandes perches armées de faulx, dont ils coupoient les cordages des Galéres, qui s'avançoient, pour former l'attaque. On faisoit alors agir une espéce de belier, dont Végece a donné la description. Cette machine, qu'il appelle *Asser*, étoit une poutre longue, & ferrée par les deux bouts. On la suspendoit au mast, d'où étant poussée avec violence, à droite, & à gauche, contre les Vaisseaux, qui venoient à l'abordage, elle écrasoit les assaillants, qui se présentoient à ses coups, & fracassoit les flancs du Navire. Les grapins, ou les mains de fer, & les corbeaux, dont on se sert pour accrocher les Vaisseaux, n'étoient pas inconnus aux Grecs, & aux Romains.

De Rome l'an 493. Consuls, Cn. Cornelius Asina Scipio, & C. Duilius.

faudroit fendre les flots. On remuoit,en l'air,la rame de mesure, & avec la même justesse, que si l'on eût repoussé l'eau. Enfin, l'on apprenoit, selon les différents signes, tantôt à appuyer sur la rame, tantôt à en suspendre,tout à coup,le mouvement.[a] Cette nouvelle Ecole ne fut pas un jeu inutile. Elle préparoit de grandes victoires aux Romains.

Zonaras l. 8.

Lorsque tout fut disposé pour le départ des Consuls, le sort régla leurs fonctions. Le Commandement de la flotte échut à Cornélius, & celui des troupes de terre,à Duilius. Il est à croire, que Duilius partit le premier, avec deux Légions Romaines, & qu'il passa le détroit, pour contenir les Villes dêja conquises,& pour y ajoûter de nouvelles conquêtes. Son Collégue auroit dû attendre, que la nouvelle flotte fût entiérement équippée; mais l'ardeur qu'il avoit d'être en mer, le fit donner dans un piége, que lui tendit Annibal. Par des gens apostés, il lui fit entendre, que l'Isle, & que la Ville de Lipare, se rendroient aux Romains, aussi-tôt qu'ils s'y présenteroient. Cependant Annibal donna ordre à Boodes, l'un de ses Lieutenants Généraux, de mettre en mer, & de croiser autour de Lipare, pour surprendre, & pour investir le Consul, dês qu'il y seroit en rade. Cornélius fut assés crédule, pour se hâter de venir enlever une Isle, qu'il jugeoit importante à la conquête de la Si-

Polybius l. 1.

[a] Asconius Pédianus, nous apprend, que pour régler le mouvement des rames, & pour animer les Rameurs, on employoit quelquefois la simphonie. Cet exercice est conforme à celui, dont parle Plutarque, dans la vie d'Alcibiade. Il rapporte, qu'un certain Comédien, nommé Callipéde, revêtu de tous les ornements, qui convenoient à un Acteur de Théatre, dirigeoit, en chantant, la manœuvre des Rameurs.

cile. Il partit donc en diligence, avec le peu de Galéres qu'il trouva prêtes. Dix-ſept ſeulement des nouveaux Bâtiments le ſuivirent. Pour le reſte de ſa flotte, elle reçut ordre de ranger la côte d'Italie, & de ſe rendre à Meſſane. Le Conſul prend les devants, & arrive à la hauteur de Lipare. C'étoit-là, que Boodes l'attendoit, avec un plus grand nombre de Vaiſſeaux. Bien-tôt l'Eſcadre du Conſul fut enveloppée. Aprês tout, les Romains étoient en réputation de valeur; ainſi le Carthaginois, qui, malgré ſon avantage, craignoit le combat, ajoûta un ſecond artifice au premier. Il fit inviter Cornélius à venir ſur ſon bord, avec ſes Tribuns, c'eſt-à-dire, avec les Commandants de ſes Galéres, pour y conférer à l'amiable, ſur les démêlés de Rome avec Carthage. Le Conſul eut l'imprudence de ſe fier à la bonne foi d'un Carthaginois. Cornélius, & ſa ſuite ne furent pas plûtôt entrés dans le Vaiſſeau ennemi, qu'on les mît aux fers. Pour lors, l'Eſcadre deſtituée de ſes Chefs, ſe rendit ſans combat, & le Conſul fut conduit à Carthage. Si l'on en croyoit quelques Hiſtoriens, on diroit que ces Barbares aſſaſſinérent le Conſul. Ils ſe contentérent de le retenir en captivité, d'où nous le verrons dans peu ſortir avec gloire. Ainſi le premier eſſai de la nouvelle flotte, ne fut pas heureux aux Romains; mais un leger échec contribuëra bien-tôt à augmenter la joye d'une glorieuſe victoire.

De Rome l'an 493.
Conſuls, CN. CORNELIUS ASINA SCIPIO, & C. DUILIUS.

Zonaras & Livius in Epitome. Florus & Oroſius l. 4.

En effet, les cent treize nouvelles Galéres, reſtées dans les Ports de la domination Romaine, mirent à la voile, & ſelon l'ordre qu'elles avoient reçû de Cornélius, elles rangérent la côte d'Italie, pour entrer dans le détroit. Elles ignoroient l'avanture du Con-

Polybius l. 1.

De Rome l'an 493. Consuls, Cn. Cornelius Asina Scipio, & C. Duilius.

sul leur Amiral. De son côté Annibal,[a] qui commandoit les Vaisseaux Carthaginois, sçut la route que devoit tenir la flotte ennemie, & avec un détachement de cinquante Vaisseaux, il vint la reconnoître, avant que de livrer bataille. Curieux de voir la manœuvre de ces Bâtiments de nouvelle fabrique, l'ordre de leur marche, & l'habileté des nouvelles Chiourmes, il l'apprit à ses dépens. Comme il étoit dans une ance, à l'abri de la terre, & dans une plage qui faisoit un coude, en ce lieu là, il vit tout à coup paroître la flotte Romaine, & s'avancer en bon ordre. Annibal ne s'attendoit pas alors à combattre. Il n'avoit donné nul ordre, & ses Vaisseaux étoient dispersés, sans garder de rang. Les Romains profitérent de sa négligence, & sans tarder, donnérent brusquement sur l'Escadre en désordre. La victoire ne leur fut pas disputée, & suivit de près le premier choc. Annibal luimême n'échapa, qu'avec peine. La principale partie de ses Vaisseaux fut prise, ou coulée bas. Ainsi l'Amiral de Carthage, dês la premiére épreuve qu'il fit, en personne, de ce que les Romains pourroient sur mer, ne sortit de l'action qu'à sa honte, & qu'aprês avoir couru de grands périls. Aprês tout, les Romains eux-mêmes sentirent, jusques dans le combat, où ils avoient eu tout l'avantage, qu'il manquoit à leurs Galéres la légéreté des Galéres Carthaginoises. D'ailleurs, ils apprirent des captifs le sort du Consul Cornélius, qui devoit les commander. Il étoit à présumer qu'Annibal reviendroit, dans peu, avec toute sa

[a] L'Auteur de la Vie des Hommes Illustres, sur la foi de quelques mémoires peu exacts, dit que la flotte Carthaginoise étoit commandée, par Himilcon, & non point par Annibal.

flotte, pour avoir sa revanche. Ils firent donc sçavoir au Consul Duilius, qui, depuis la captivité de son Collégue, restoit seul Chef des deux armées de terre, & de mer, le sujet de leur embarras, & de leur crainte. Ce grand homme n'hésita pas de monter la flotte. Cependant les réfléxions qu'il fit sur la pésanteur de ses Galéres, diminuérent un peu sa confiance. Il connoissoit la valeur de ses Romains; mais quel moyen de vaincre, tandis qu'ils ne pouvoient guére être que sur la défensive, sans jamais attaquer? Alors la maniére de combattre sur mer, consistoit à sçavoir prendre le vent, à venir fondre sur les Galéres ennemies à force de voiles & de rames, à tâcher de percer ses Vaisseaux, sur tout, par le flanc, en les heurtant rudement avec le fer de la prouë, enfin à venir voltiger au tour de l'ennemi, à la portée du trait, & du dard. On voit delà, combien la légéreté donnoit d'avantage aux Vaisseaux. *Encore*, disoit Duilius, *si les Romains, avec leurs lourdes Galéres, pouvoient accrocher celles des ennemis, je me promettrois, qu'en combattant de prês, comme sur terre, & d'homme à homme, mes Soldats l'emporteroient sur les Carthaginois.* Lors qu'il étoit agité de ces pensées, un Ingénieur de sa flotte lui fit naître l'espérance, de dédommager ses Vaisseaux de leur pesanteur, & de rendre funeste aux Carthaginois la légéreté de leurs Bâtiments. Il inventa une machine, à qui l'on donna, dans la suite, le nom de *Corbeau*. Toute l'Histoire nous en a appris l'usage. C'étoit d'arrêter dans leur course, les Vaisseaux ennemis, après les avoir joints, afin de monter ensuite à l'abordage. Rien de plus difficile à deviner, que la construction de ces machines. Nous tenterons néanmoins

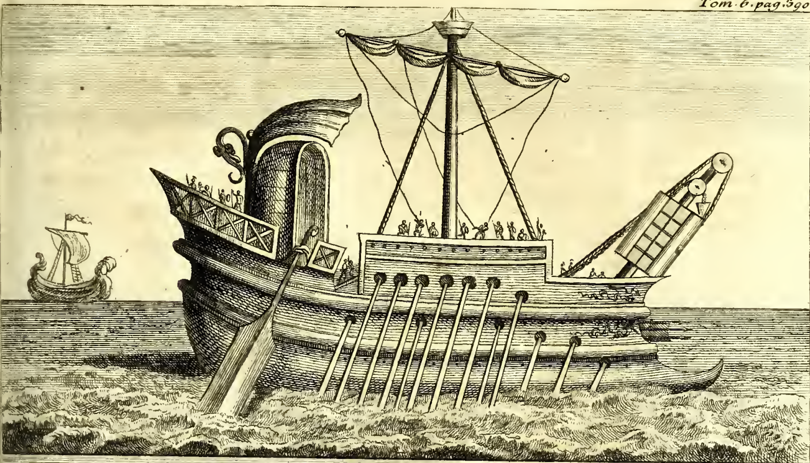
De Rome l'an 493.
Consuls, Cn. Cornelius Asina Scipio, & C. Duilius.

Polybius l. 1.

De Rome l'an 493.
Consuls, Cn. Cornelius Asina Scipio, & C. Duilius.
Polybius l. 1.

de les repréſenter, d'après un célébre Hiſtorien. On érigeoit, dit-il, un petit mas à la prouë du Vaiſſeau. Ce mas avoit environ quatre coudées de hauteur. Il étoit panché, en avant, du côté de la mer, & l'on y avoit attaché une poulie, au faîte. L'uſage de la poulie, étoit de baiſſer, ou d'élever, quand on vouloit, par le moyen d'une corde, une eſpéce de pont-levis, garni de traverſes, diſpoſées en forme d'échelles, pour empêcher le pié de gliſſer. Ce pont-levis au reſte, étoit muni de parapets, des deux côtés, à la hauteur du genou. Il environnoit le mas; ce pont-levis, lors qu'il étoit replié, & débordoit hors de la prouë, d'environ quatre coudées; lors qu'on l'avoit baiſſé. Les deux autres coudées du pont, occupoient une partie de la prouë, en dedans du Vaiſſeau, & autour du mas poſtiche. Une ouverture oblongue, paroiſſoit entre les deux côtés du pont, & c'étoit par là, [a] qu'une maſſe péſante de fer, faite en forme de pilon, mais extrêmement aiguë par le bout, tomboit ſur le Vaiſſeau ennemi, lors qu'elle étoit lâchée par la poulie. En effet, le pilon avoit un anneau de fer, où une chaîne étoit attachée. Au même-tems, que le pilon perçoit le plancher du Vaiſſeau ennemi, le pont-levis débordoit deſſus, & en facilitoit l'entrée aux aſſaillants. Tel fut l'uſage des Corbeaux & des ponts, lors

[a] Il eſt croyable, que cette maſſe de fer, n'étoit pas fort différente de ces crocs, qu'on jette aujourd'hui de deſſus les haubans, & le beau-pré, ſur un Vaiſſeau ennemi, qu'on veut accrocher. Cette eſpéce de harpon, s'appelle pour cette raiſon, en terme de Marine, grapin d'abordage. Le Navire une fois accroché par quelqu'une de ſes parties, les Matelots, halênt la corde attachée au grapin. Alors les deux Vaiſſeaux ſe joignent, & ſe battent de près. Frontin, & Florus donnent le nom de *Manus Ferreæ*, à cette machine de fer, dont Duilius fit le premier eſſai. La planche que nous joignons ici, fera connoître l'éxécution du projet formé par le Général Romain.



Humblot inv.

Figure du corbeau que Duilius mit en œuvre, pour arrêter dans leurs course les vaisseaux Carthaginois.

qu'il falloit aborder un Vaiſſeau, par la prouë. Quelquefois il arrivoit, que la Galére Romaine, venoit tomber, ſur le flanc de la Galére Carthaginoiſe. Alors le pilon l'accrochoit par le flanc même. Les deux Galéres ſe joignoient pour lors en longueur, & l'on ſautoit à l'abordage, par le côté qu'on avoit accroché. Dans les attaques par la prouë, on faiſoit joüer le pont-levis, fait à peu prês, comme l'extrêmité de nos bacs, qui ſe terminent en panchant du côté de la terre, pour faciliter la deſcente des voitures. Sur ce pont, deux hommes paſſoient de front. Ils ſe couvroient de leurs boucliers, & entroient de ſuite dans le Vaiſſeau ennemi, l'épée à la main.

De Rome l'an 493.
Conſuls, CN. CORNELIUS ASINA SCIPIO, & C. DUILIUS.

L'invention de la machine, dont on fit l'épreuve, raſſûra le Conſul Duilius. Il laiſſa la conduite de ſon armée de terre à ſes Subalternes, & s'embarqua. La flotte Carthaginoiſe avoit fait une deſcente aux environs de Myles, pour en ravager le Territoire. Comme cette Ville étoit proche de Meſſane, & qu'elle appartenoit aux Mamertins, c'étoit aux Romains de vanger leurs Alliés. Les Vaiſſeaux Conſulaires firent voile de ce côté-là. Ils marchérent en bon ordre. Les ennemis, qui mépriſoient les Romains, comme des apprentifs en fait de Marine, ne ſe donnérent pas même la peine, de ranger leur flotte en bataille. Chaque Galére Carthaginoiſe en choiſit, à ſon gré, une des Romains, pour l'inſulter de prês, & pour la harceler à coups de traits. Elles avancérent donc légérement, à portée des lourdes Trirêmes des ennemis. D'abord, les Carthaginois furent un peu ſurpris, de voir, à la prouë de toutes les Galéres Romaines, un nouveau ſpectacle. Lorſque les ponts-levis de leurs Corbeaux

De Rome l'an 493. Consuls, CN. CORNELIUS ASINA SCIPIO, & C. DUILIUS.

étoient levés autour du mas, qui les soûtenoit, ils ressembloient assés à une tremie de moulin. Les plus hardis d'entre les Carthaginois se mocquérent de cet épouvantail, dont ils ignoroient l'effet. Ils avancérent donc, avec confiance, proche des Galéres ennemies. Les Romains alors s'efforçoient de virer la prouë, pour prendre en flanc les Vaisseaux ennemis, sinon, ils joignoient leurs prouës à celles des Trirémes opposées, & tout à coup le pont se développoit. Le pilon tomboit, avec vîtesse, sur le plancher du Vaisseau ennemi, & le tenoit comme enchaîné. A l'instant, les Soldats Romains saisissoient l'entrée du pont levis, & descendoient par là, dans la Triréme Carthaginoise. Là, se donnoit un combat comme sur terre. Les Romains plus adroits, plus courageux, & mieux armés que leurs adversaires, n'épargnoient ni Soldats, ni Matelots, & jettoient à la mer les blessés, avec les morts. Enfin, ils s'emparoient du Vaisseau, qu'ils avoient vuidé de combattants. La Galére même de l'Amiral, n'échappa point à l'efficace de ces [a] Corbeaux. C'étoit une Septiréme, qui, autrefois avoit appartenu au Roy Pyrrhus, & que les Carthaginois lui avoient enlevée. Annibal Chef de la flotte la montoit; mais ce lâche Général suivit les mêmes errements, qu'il avoit pris autrefois dans Agrigente, où

[a] Le corbeau, en terme de Marine, ne signifie rien autre chose, qu'un fer recourbé, qu'on employe, pour attirer les Vaisseaux à l'abordage. Les Auteurs anciens paroissent cependant distinguer le corbeau, de deux autres espéces de crampons, dont ils appellent l'une, *Manus Ferreæ*, comme nous venons de le remarquer, dans la note précédente, & l'autre *Harpago*. Mais par le peu de soin qu'ils ont eu de nous faire connoître, en quoi consistoit la différence de ces trois genres de harpons, ils nous ont laissé le droit de les prendre indifféremment l'un pour l'autre.

il

il commandoit. Lors qu'il vit les Romains entrés dans sa Galére, il abandonna sa Chiourme, & ses Soldats à l'ennemi, se jetta dans un Esquif, & se sauva. Dans ce premier choc, les Romains enlevérent trente Vaisseaux à Annibal. Le reste de la flotte Carthaginoise, car elle étoit composée de cent trente Galéres, n'avoit point encore combattu. Elle vint fondre sur la flotte Romaine, vent arriére. Pour éviter les Corbeaux de la prouë, les Carthaginois s'efforcérent de prendre en flanc les Vaisseaux Romains. Dês-lors, leurs Commandants avoient appris à manœuvrer, de maniére, qu'ils ne présentoient jamais que la prouë à l'ennemi. Par là, ils accrochérent bien des Vaisseaux Carthaginois, & ils en prirent jusqu'à cinquante. Les uns firent quelque résistance, les autres se rendirent de leur gré. On fit quartier à ceux-ci, & l'on fit périr ceux-là. Dans les deux attaques, les Romains firent environ sept mille prisonniers, & tuérent sept mille hommes. Treize Vaisseaux Carthaginois furent coulés bas.

De Rome l'an 493. Consuls, CN. CORNELIUS ASINA SCIPIO, & C. DUILIUS.

Orosius l. 4.

Une si glorieuse victoire, remportée sur mer, par des hommes sans expérience, répandit l'allégresse parmi les Romains. Avoir vaincu, ce ne fut pas assés pour eux. Ils sçurent profiter de la victoire. Le Consul Duilius, alla se mettre à la tête de ses troupes de terre. Le premier usage qu'il en fit, fut de secourir Ségeste. Cette Ville étoit assiégée, & vigoureusement pressée par une armée, que commandoit le Carthaginois Hamilcar. Ici la ressemblance des noms, a fait croire à quelques Historiens, que ce Général étoit Pere du grand Annibal, ce Héros de la seconde guerre Punique. Cependant nous sçavons d'ailleurs, que

De Rome l'an 493. Consuls, CN. CORNELIUS ASINA SCIPIO, & C. DUILIUS.

le pere d'Annibal [a] étoit alors encore tout jeune, & sans Commandement, quoiqu'il fût dês-lors au service de sa République, en Sicile. Les Ségestans avoient mérité par leur attachement pour Rome, qu'elle ne les abandonnât pas dans l'extrêmité, où ils étoient. En qualité de Troyens d'origine, ils s'étoient donnés à une République issuë de Troye. La reconnoissance anima le Consul, à ne laisser pas périr des Citoyens, qui se disoient ses freres. Il parut devant la Place, & le siége fut levé. Delà, Duilius alla reprendre Macella, autre Ville, qui s'étoit donnée à Rome, & que les Carthaginois lui avoient enlevée. La Garnison Africaine en soûtint le siége, & la valeur Romaine l'emporta.

Ces victoires & ces conquêtes, que Duilius ne partagea point avec son Collégue, furent le fruit d'une seule campagne. Dês qu'elle fut finie, le vainqueur ne songea plus, qu'à confirmer les Siciliens de son parti dans leur fidélité, & qu'à retourner à Rome. A son départ, il laissa ses Légions au Païs, où elles avoient fait la guerre, sans les transporter, comme ses prédécesseurs, en Italie, pour y passer l'Hyver.

Tandis qu'on préparoit à Duilius une magnifique réception dans Rome, Hamilcar ne songeoit qu'à profiter de son absence. Tout brave, & tout entreprenant que fût ce Général Carthaginois, il avoit respecté la présence du vainqueur, & n'avoit osé, ni continuer le siége de Ségeste, ni faire lever celui de Macella. Dês que le Consul eut fait voile pour l'Ita-

Diodorus Sicul. in Eclogis.

a Cornélius Nepos nous apprend, qu'Hamilcar pere d'Annibal, n'eut le Commandement des armées Carthaginoises, dans la Sicile, que vers la fin de la premiére guerre Punique.

lie, Hamilcar prit l'aſcendant ſur les Romains. Les Lieutenants Généraux de Duilius, commencérent le ſiége [a] de Mutyſtrate, Ville de la domination Carthaginoiſe. Hamilcar laiſſa long-tems les Romains languir devant la Place. Il parut enfin, & il obligea les aſſiégeants à quitter priſe. Nul Chef de réputation, ne commandoit alors les Légions Romaines, & nul ne contenoit, par ſon autorité, les Alliés de Sicile, dans les regles de la diſcipline. C'en fut aſſés, pour mettre du déſordre dans l'armée. La diſcorde des troupes vint du point d'honneur. Les Siciliens ſe plaignoient, de ce qu'on plaçoit les Romains dans les poſtes les plus dangereux, qu'on regardoit, dês-lors, comme les plus honorables. La diſcorde fut pouſſée juſqu'à la ſéparation. Les troupes Siciliennes laiſſérent les Romaines dans leurs poſtes, & allérent camper à part. Le Chef Carthaginois étoit trop attentif, pour ne tirer pas avantage de la diviſion. Il vint fondre ſur les retranchements des Siciliens. Il en tua plus de quatre mille, & peu s'en fallut, que le déſaſtre ne ſe communiquât à l'armée Romaine. Ces inſtants de trouble, dans le parti Romain, lui cauſérent bien d'autres pertes. Hamilcar lui enleva des poſtes, & prit des Villes, les unes de force, les autres par adreſſe. Enfin, la République éprouva ce que l'abſence d'un grand Général, peut cauſer de malheurs à une armée, laiſſée ſous de purs Subalternes, à la merci d'un Capitaine expérimenté.

De Rome l'an 493. Conſuls, CN. CORNELIUS ASINA SCIPIO, & C. DUILIUS.

Polybius l. 1.

Diodorus Sic. in Eclogis.

[a] Aux environs du Fleuve Alæſus, étoit ſituée l'ancienne Ville de Mutiſtrate, en avançant vers l'Occident de la Sicile. C'eſt celle-là même, que Polybe appelle Mytiſtrate. Cicéron la nomme Ameſtrate, dans ſes diſcours contre Verrés. Elle porte aujourd'hui le nom de *Myſtretta*. Au rapport de l'Hiſtorien Grec, cette Place, par l'avantage de ſa ſituation, étoit en état de ſoûtenir un long ſiége.

De Rome l'an 493.
Consuls, Cn. Cornelius Asina Scipio, & C. Duilius.

Val. Max. l. 7. c. 3.
Zonaras, & Author de Viris Illust.

Après tout, les désavantages des Romains, en Sicile, tournérent, à Rome, à la gloire de Duilius, comme les prospérités d'Hamilcar tournérent, à Carthage, à la confusion d'Annibal, vaincu sur mer. Cet imprudent Amiral reconduisit sa flotte délabrée, dans les Ports d'Afrique. Il prévoyoit l'orage, qui bien-tôt alloit fondre sur lui. A en juger par les coûtumes de sa Nation, la croix étoit le supplice qu'il devoit attendre. Annibal, plus industrieux qu'il n'étoit brave, trouva le moyen d'éviter la punition, qu'on lui destinoit. Avant son arrivée à Carthage, il y envoya un de ses amis, qu'il avoit instruit de la maniére, dont il devoit parler au Sénat. On ignoroit encore en Afrique, l'échec de la flotte Carthaginoise. L'ami d'Annibal, fut introduit dans l'Assemblée. *L'Amiral de vôtre flotte*, dit-il, *me députe en ces lieux, pour sçavoir de vous, s'il doit livrer le combat aux Romains. Ces fiers ennemis ont osé faire paroître sur nos mers, un assés bon nombre de Trirêmes, grossiérement construites, & si pesantes, qu'on les prendroit pour des Vaisseaux de transport. C'est le premier essai d'une Nation, qui n'est point faite aux combats de mer, & qui semble nous braver. A la vérité, aux prouës de leurs Galéres, on voit s'élever, je ne sçai quelles machines, dont on ignore l'usage. Seroit-il téméraire, malgré l'épouvantail qu'ils nous présentent, de conserver sur eux l'empire de la mer, qu'ils semblent nous disputer? Faut-il attaquer l'ennemi, ou le laisser infester nos côtes?* A ces mots, le cri fut unanime. *Qu'on livre bataille*, dit-on, *& qu'on châtie les Romains de leur témérité.* Pour lors, l'ami d'Annibal annonça la nouvelle de sa défaite. *Ce que vous ordonnés, Seigneurs*, dit-il, *Annibal l'a osé faire. La fortune*

n'a pas secondé son entreprise ; mais est-on responsable des événements ? Annibal a pensé comme vous. Les caprices du sort l'ont-ils rendu criminel ? On ne punissoit à Carthage, que les entreprises imprudemment hazardées. En condamnant celle d'Annibal, le Sénat se seroit condamné lui-même. On le laissa donc joüir de la vie ; mais on lui ôta le Commandement de la flotte.

De Rome l'an 493. Consuls, Cn Cornelius Asina Scipio, & C. Duilius.

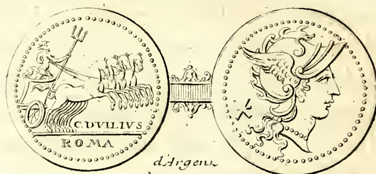
Tandis qu'on punissoit, à Carthage, un infortuné Général, on combloit d'honneurs, à Rome, le généreux Duilius. Il sembloit qu'on eût oublié toutes les victoires des Consuls, & des Dictateurs, qui l'avoient précédé. Une bataille gagnée sur mer étoit, en ce moment, pour la République, d'une toute autre considération, que toutes les conquêtes faites sur terre, en divers tems. Aussi ne délibéra-t'on pas d'accorder le Triomphe à Duilius. Il l'avoit mérité. Le Sénat & le Peuple, cherchérent encore tous les moyens possibles, de lui témoigner leur gratitude. Monté sur un char, il entra dans la Capitale, aux acclamations de tout Rome. On lui accorda, dit-on, une distinction inoüie, qui dura le reste de ses jours. [a] Toutes les fois qu'il

[a] C'est ainsi que Cicéron fait parler le vieux Caton, dans le Livre de la vieillesse. Pendant les premiéres années de ma jeunesse, je voyois souvent Caïus Duilius, au retour d'un soupé, qu'il avoit fait en Ville. Il goûtoit alors le plaisir de marcher à la lueur de plusieurs flambeaux, escorté d'une troupe de Musiciens, qui le conduisoient en son logis, au son des instruments de musique. Par un exemple inoüi, il s'attribuoit, cette prérogative singuliére, lors même qu'il n'étoit que simple particulier. Tant, il est vrai, conclut Caton, que Duilius se prévaloit de la gloire, qu'il avoit acquise, pour se mettre au dessus des loix. Florus semble aussi faire entendre, que ce Général, s'étoit décerné à lui-même, une distincton si peu commune à Rome. *Duilius Imperator non contentus unius diei Triumpho, per vitam omnem, ubi à cænâ rediret, prælucere funalia, præcinere sibi tibias jussit, quasi quotidie Triumpharet.* Mais il n'est pas vrai-semblable, que Duilius eût osé se pro-

De Rome l'an 493.
Consuls, Cn. Cornelius Asina Scipio, & C. Duilius.
Cic. in Catone majore.
Goltzius.

revenoit le soir chés-lui, après avoir soupé en Ville, des joüeurs d'instruments le précédoient, & l'on portoit des flambeaux devant lui. C'étoit perpétuer, en quelque sorte, la mémoire du Triomphe, dont on l'avoit honoré. Des Médailles furent frappées à la gloire du Triomphateur. On en voit, [a] où d'un côté, Rome est représentée avec un casque, & de l'autre Neptune armé de son Trident, & porté sur un char Triomphal. On permit au Vainqueur, [b] d'ériger un Temple à Janus. Ce Dieu présidoit aux entrées & aux sorties. Aussi la victoire de Duilius, étoit comme l'entrée, & le commencement de toutes les victoires navalles, que les Romains remportérent dans la suite. Ce qui distingua plus l'illustre Consul, ce fut une

Tacitus l. 3. ann.



curer tant d'honneur, sans la participation du Peuple & du Sénat. Quand même on le supposeroit, les Patriciens & les Plébéïens, eussent-ils souffert cet attentat, contre l'autorité publique, eux à qui la moindre affectation d'indépendance paroissoit un crime d'Etat? Il est donc plus croyable, que Duilius avoit demandé ce privilége, comme une récompense dûë à ses services. Nous avons dit ailleurs, qu'il ne s'accordoit qu'une fois aux Triomphateurs, lors qu'ils revenoient le soir, du festin solemnel, qu'on leur avoit préparé, aux frais de la République, pour terminer la pompe de leur Triomphe.

a Nous ne prétendons point garantir l'authenticité de cette Médaille, que nous avons empruntée des Fastes Consulaires de Goltzius. C'est dommage que l'exactitude de cet Auteur, ou sa fidélité soient devenuës suspectes en cette matiére.

b Ce Temple de Janus fut bâti près du marché aux herbes, selon le témoignage de Tacite, dans ses Annales II. 49. 3.

a Colonne de marbre blanc, érigée en ſon honneur. L'Antiquité en a parlé, & Pline nous aſſure, qu'on la voyoit, de ſon tems, dans la place de Rome. Un hazard, nous l'a fait recouvrer, dans le ſiécle dernier. Elle fut déterrée dans l'endroit, où étoit autrefois le marché de Rome. On y voit encore ſix prouës de Galéres Romaines, trois d'un côté & trois de l'autre; mais ce qui fait le plus à l'Hiſtoire, b eſt l'inſcription,

De Rome l'an 493.
Conſuls, Cn. Cornelius Asina Scipio, & C. Duilius.
Plinius l. 34. c. 5. Sex. Rufus, &c.

a Sextus Rufus, qui donna le plan, & la deſcription de l'ancienne Rome, vers le dernier ſiécle de l'Empire Romain, parle de la Colonne Roſtrate. Il aſſûre, que ce monument ſe voyoit encore de ſon tems. Il eſt vrai, que dans le texte de cet Auteur, on lit D. JVLII; comme ſi la Colonne, dont il s'agit, eût été érigée en mémoire de quelque avantage conſidérable, remporté ſur mer, par Jule Céſar, contre les Carthaginois. Mais qui ne ſçait, que les Romains n'avoient plus rien alors à démêler avec un Peuple ſubjugué depuis long-tems, & ſoumis à la domination de la République Romaine? La même erreur s'étoit gliſſée, dans le treiziême Livre des Inſtitutions de Quintilien, où il eſt fait mention de la Colonne Roſtrate. Sans doute, cette faute doit être imputée à la négligence, ou à l'ignorance des Copiſtes. A en juger par le récit de Silius Italicus, au Livre 6. Caïus Duilius avoit conſacré ce trophée au Dieu Mars. Il paroît que cet Auteur, parle ici plus en Hiſtorien, qu'en Poëte. Ses vers meritent d'être rapportés, parce qu'ils ajoûtent une nouvelle preuve à l'Hiſtoire:

Æquoreum juxta decus & navale Trophæum,
Roſtra gerens, niveâ ſurgebat mole Columna.
Exuvias Marti, donumque Duilius alto
Ante omnes, merſâ pœnorum claſſe dicabat,
Cui nocturnus honos, funalia clara, ſacerque,
Poſt epulas, Tibicen adeſt, caſtoſque penates
Inſignis, læti repetebat murmure cantus.

b La baſe de la Colonne fut tranſportée au Capitole, par les ſoins du Cardinal Aléxandre Farnéſe, l'an de l'Ere Chrétienne 1560. Les termes de l'inſcription, dont le tems ne nous a conſervé qu'un reſte aſſés informe, ſont conçus dans le goût de la vieille Latinité. Juſte-Lipſe a eſſayé de les reſtituer en partie. Ciaconius, à force de conjectures, eſt venu à bout de la rétablir toute entiére. A la vérité, le ſens qu'il donne à l'inſcription, & les termes qu'il y ajoûte, ſont éclaircis par un ſçavant Commentaire, de la façon du même Auteur. Nous n'avons garde cependant de garantir un texte, dont le Reſtaurateur lui-même n'auroit pas voulu répondre. La planche, qui eſt ci-jointe, repréſente la Colon-

De Rome l'an 493.
Consuls, Cn. Cornelius Asina Scipio, & C. Duilius.

qui reste encore sur la base de la Colonne. Quoiqu'elle soit mutilée en quelques endroits, nous y apprenons distinctement, [a] le butin que les Romains firent

ne Rostrate, en son entier, & ce qui est échappé de l'ancienne inscription. Pour la rendre plus intelligible, nous y avons joint le Supplément de Ciaconius, & son interprétation Latine, dont voici la substance. „ Caïus Duilius Consul, „ fils de Marcus, Général de l'armée Romaine en Sicile, contre „ les Carthaginois, contraignit „ Amilcar de lever le siége de Ségeste, Ville amie, & alliée du „ Peuple Romain, il le força de remonter sur sa flotte, après avoir „ abandonné son camp, & neuf „ éléphants à la discrétion du vainqueur. Il prit ensuite, Macella, „ Place des plus fortes de la Sicile. Il fit équiper une flotte dans „ l'espace de soixante jours, défit „ sur mer les Carthaginois commandés par Annibal, leur enleva „ trente Vaisseaux, avec tout l'équipage, & la Septiréme, que „ montoit l'Amiral. En coula trente à fond, fit plusieurs prisonniers de distinction, qui marchérent devant son char, & relevérent la gloire de son Triomphe. En mémoire de ces exploits, le Sénat & le Peuple Romain lui ont fait ériger cette „ Colonne. Ceux qui seront curieux de lire, & d'entendre les termes de l'inscription, doivent considérer, que les Anciens Romains ajoûtoient toujours un D à la fin d'un mot, qui terminoit par une voyelle. De même, ils employoient le C en la place du G, un O au lieu d'un V, & un E pour un I. Ainsi ils écrivoient, & prononçoient MACESTRATOS, CONSOL, CEPET, qui avoient la même signification, que *Magistratus, Consul, cepit*. Les mots antiques NAVEBOS, CLASES, NVMEI, TRIRESMOS, POPLO, EXFOCIVNT, se rendent par ceux-ci, *navibus, classis, Nummi, Triremes, Populo, effugiunt*. A la faveur de ces remarques, on a la clef des autres termes de l'inscription.

a L'estimation du butin, que les victoires de Duilius acquirent au trésor public, est exprimée dans l'inscription, par des figures caractériques. On y compte trois milles sept cents piéces en or, cent mille piéces en argent, & deux millions cent mille livres pesants en cuivre. Il ne s'agit plus que de sçavoir, quelle étoit la valeur de ces piéces d'or, & de ces piéces d'argent. C'est sur quoi, il n'est pas possible de prononcer. Il est manifeste, que les piéces d'or, étoient de la monnoye de Sicile, ou de Carthage, puisque les Romains n'en avoient point encore frappé de ce métal. Pour les piéces d'argent, que l'inscription désigne par le terme Latin NVMEI, ou *Nummi*, il n'est pas moins difficile, d'en faire la réduction; à moins qu'on ne connoisse précisément, combien valoit le *Nummus*, énoncé dans l'inscription. On n'ignore pas, que ce terme *Nummus argenteus*, est pris différemment par les anciens Auteurs. Selon Varron, c'étoit la quatriéme partie

sur

INSCRIPTION

DE LA COLONNE ROSTRATE,

AVEC LE SUPPLEMENT DE CIACONIUS.

C. Bilios. M. F. Cos. advorſom. Cartacinienſeis. en. Siceliad. rem. cerens. eceſt. ANOS. cocnatos. popli. Romani. artiſumad obſedeoneD. EXEMET. LECION eis. Cartacinienſeis. omneis MAXIMOSQUE. MACISTRATOS. LucÆs boyebos relicteis NOVEM. CASTREIS EXFOCIONE, MACELAM. mœnitam. urbem. PUGNANDOD. CEPET. ENQUE. EODEM. MACeſtratod. proſpere REM. NAVEBOS. MARID. CONSOL. PRIMOS. ceſet. reſmecoſque CLASESQUE. NAVALES. PRIMOS. ORNAVET. PARAvetque. diebos. lx. CUMQUE EIS. NAVEBUS. CLASEIS POENICAS. OMnis. paratаſque. SUMAS. COPIAS. CARTACINIENSIS. PRÆSENTE D. maxumod DICTATORED. olorom. IN. ALTOD. MARID. pucnandod. vicet xxx QUE NAVeis. cepet. CUM SOCIEIS. SEPTEMreſmomque. ducis quinreſmosQUE. TRIRESMOSQUE. NAVEIS. XX. depreſet auroM. CAPTOM. NUMEI ΦΦΦ DCC

arcentOM. CAPTOM. PRÆDA. NUMEI cccIↃↃↃ C

grave. CAPTOM AES. cccIↃↃↃ cccIↃↃC pondod triompoQU . NAVALED. PRÆDAD. POPLOM. Romanom. donavet captivos. CARTACINIenſeis. incENVOS. DUXET ante. curum primoſque conſol. de SiceLEIS. claſeque. CARTacinienſeom triompavet. earum. rerom, erco. S. P. Q. R. ei. hance. columnam. P.

Les termes de l'Inſcription, que le tems a conſervés, ſont diſtingués du Supplément par des lettres Majuſcules.

EXPLICATION

Des termes de l'Inſcription.

CAjus Duilius Marci filius Conſul adverſus Carthaginienſes in Sicilia
rem gerens, Egeſtanos ſocios atque cognatos populi Romani arctiſſima

obſidione exemit. Legiones enim omnes Carthaginienſium qui Egeſtam obſidebant, & Amilcar
maximus eorum Magiſtratus feſtinandi ſtudio elephantis relictis
novem, caſtris effugerunt. Macellam deinde munitam validamque urbem
pugnando cepit. Atque in eodem magiſtratu proſpere rem navibus mari Conſul primus geſſit: remiges
claſſeſque navales primus ornavit atque paravit diebus ſexaginta, & cum his navibus, claſſes Punicas omnes, paratas, ornatas que ſummas copias Carthaginienſium, præſente Annibale maximo dictatore illorum, in alto mari pugnando ſuperavit;
trigintaque naves cum ſociis, hoc eſt cum ipſis hominibus, cepit, & ſeptiremem prætoriam,
quinqueremes præterea ac triremes naves xx. depreſſit.

Aurum captum in præda nummi III. M. DCC.

Argentum captum in præda nummi C. M.

Æs grave captum vicies ſemel centena millia pondo atque in triumpho navali prædam omnem in ærarium Popul. Rom. intulit. Captivos etiam Carthaginienſes ingenuos, hoc eſt, nobiles aliquot ante currum duxit:
primuſque Conſul, de Siculis, & Claſſe Carthaginienſium triumphavit. Earum rerum ergo

S. P. Q. R. ei hance columnam poſuit. *vel*
triumphavit. Earum rerum ergo Marti donum dedit atque dicavit.

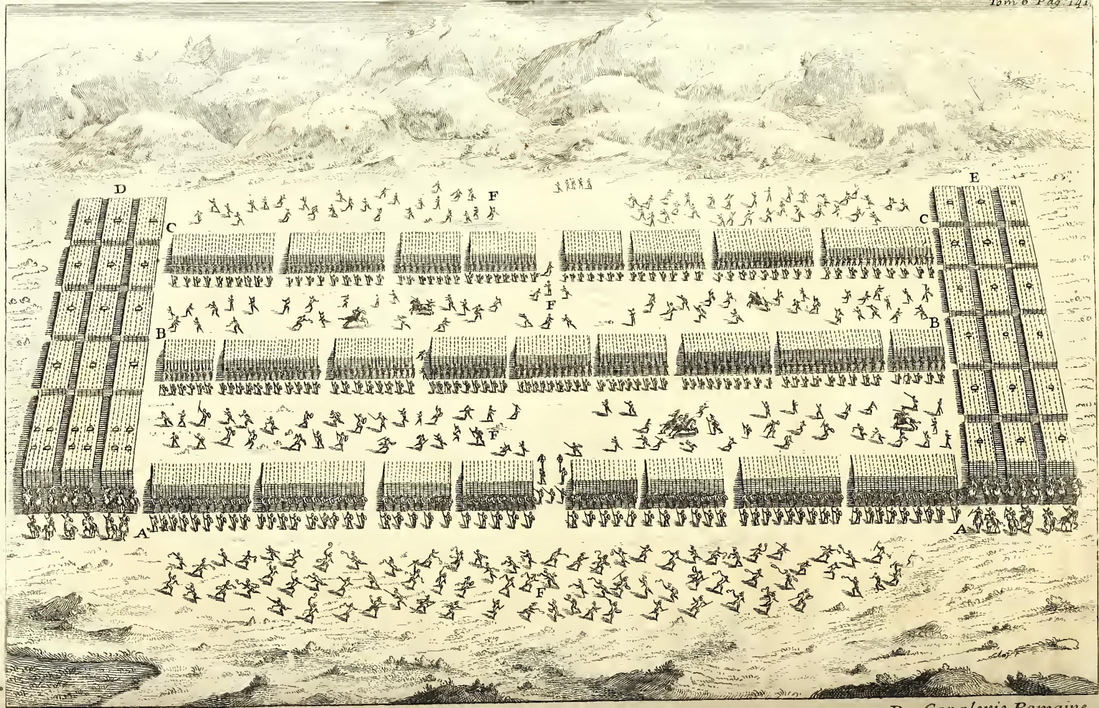


d'Argent



d'Argent

COLOMNE ROSTRATE
ERIGÉE A ROME
EN MEMOIRE DE LA
VICTOIRE NAVALE
REMPORTÉE PAR CAIVS
DVILIVS SUR LES
CARTHAGINOIS



A A. Les Hastates.
B B. Les Princes.

Disposition des Armées Romaines.

D. Cavalerie Romaine.
E. Cavalerie Auxiliaire.
F F F F. Soldats armés à la légère.

ſur les Vaiſſeaux Carthaginois, qu'ils prirent, partie en or, & en argent monnoyé, partie en bronze, qui n'avoit point été frappé. Je ne crois pas qu'on ſoit ſurpris de tant de monuments décernés à Duilius. On peut dire, que, par cette premiére victoire navale, il ouvrit aux Romains la carriére, pour la conquête de l'Univers.

De Rome l'an 493. Conſuls, CN. CORNELIUS ASINA SCIPIO, & C DUILIUS.

Il étoit difficile d'égaler les derniers exploits de Duilius. Auſſi les deux Conſuls, qui le ſuivirent, furent obſcurcis par l'éclat de leur prédéceſſeur. [a] Un célébre Hiſtorien n'a pas même daigné faire mention de leur Conſulat. D'autres Ecrivains leur ont fait juſtice. Les Centuries choiſirent L. Cornélius Scipio, & C. Aquilius Florus, au Champ de Mars. Le ſort aſſigna la flotte à Cornélius, & l'armée de terre échut à Aquilius. L'un & l'autre eûrent ordre de partir pour la Sicile, mais on permit au Commandant des Galéres, de tenter une expédition, dans les Iſles de Corſe, & de Sardaigne, s'il en trouvoit l'occaſion.

De Rome l'an 494. Conſuls, L. CORNELIUS SCIPIO, & C. AQUILIUS FLORUS.

Polybius l. 1.

Tandis que Cornélius prépare tout ſur la côte,

d'un denier d'argent, Térence, dans l'*Heautontimorumenos*, fixe la valeur de cette monnoye, à une drachme. Plaute, *in Truculento*, la fait valoir deux drachmes Attiques. Ainſi par le *Nummus*, on ne doit entendre qu'un terme générique, qui convenoit à différentes eſpéces, ſoit en or, ſoit en argent, ſoit en airain, ou en bronze. Quant aux deux millions, cent mille livres péſants en cuivre, ce nombre eſt exprimé par les caractéres numériques CCCIↃↃↃ, répétés vingt & une fois; parce que, ſelon la remarque de Pline, les anciens Romains n'avoient point de nombre au-deſſus de cent mille. Pour cette raiſon, ils écrivoient pluſieurs fois la même ſomme, pour repréſenter pluſieurs centaines de milles. *Non erat antiquis numerus ultra centum millia. Itaque & hodie multiplicantur hæc, ut decies centena millia, aut ſæpius, dicantur.*

[a] Polybe ne dit rien de ces Conſuls, & aſſûre qu'il ne ſe paſſa rien de mémorable, pendant cette année. Le témoignage de Florus, de Zonaras, d'Orozius, & ſur tout des Faſtes Capitolins, forment une preuve déciſive contre le ſilence du premier.

De Rome l'an 494.
Consuls, L. CORNELIUS SCIPIO, & C. AQUILIUS FLORUS.
Orosius l. 4. c. 7.

pour le trajet, une conspiration découverte, retint son Collégue à Rome. La République avoit fait venir à la Capitale, de toutes les Provinces de son domaine, bon nombre d'hommes, pour servir de Rameurs sur les Galéres. Les Chiourmes alors n'étoient pas composées de Forçats. C'étoit des gens de condition libre, qu'on engageoit sur les Vaisseaux, & à qui l'on donnoit le beau [a] nom d'*Alliés, élus pour la flotte.* Ceux-ci, étoient ramassés de toutes les Nations conquises. Parmi eux, il se trouva des Samnites, gens indociles & factieux, venus à Rome, pour être inscrits sur le rôle. A leur arrivée, ils trouvérent une caballe formée, par des Esclaves, contre la sureté publique. Leur dessein étoit de saccager, & de brûler la Ville. Comme ces Esclaves conjurés n'étoient encore qu'au nombre de trois mille, ils songérent à s'associer les Samnites, destinés aux Galéres. Ceux-ci se plaignoient de leur infortune, & la mer, qu'ils n'avoient jamais pratiquée, leur paroissoit un élément intraitable. Des mécontents, se joignirent sans peine à des traîtres. Ainsi quatre mille Samnites entrérent dans le complot des Esclaves. Il falloit un Chef à la troupe liguée. Elle jetta les yeux sur un certain Errius Potilius, Commandant des troupes Auxiliaires. C'étoit un homme de tête, & de résolution, qui fit

Zonaras l. 8.

[a] Les Rameurs étoient enrôlés au service de la République, & prêtoient le serment Militaire, à l'exemple des Soldats, qui composoient les Légions. On admit parmi les Rameurs, tantôt des Citoyens Romains, qui de la condition servile, avoient passé à celle des Affranchis, tantôt des Esclaves, selon les tems, & les besoins de la République. Cicéron nous apprend, dans son cinquiéme discours contre Verrés, que les Villes Alliées, & les Provinces tributaires devoient fournir, chacune un certain nombre de gens, pour la rame.

De Rome l'an 494. Consuls, L. CORNELIUS SCIPIO, & C. AQUILIUS FLORUS.

ſemblant de ſe prêter aux deſſeins des conſpirateurs, pour apprendre leurs ſecrets, & pour les découvrir au Sénat. Il s'informa donc, en détail, des noms, de la demeure, & des démarches de la troupe conjurée. Il en ſçavoit aſſés, pour faire un rapport fidéle de toute l'affaire, au Conſul, & aux Peres Conſcripts; mais il étoit ſans ceſſe obſédé, par une eſcorte de ces miſérables, qui le gardoient à vûë. Pour ſe débarraſſer de ces importuns, il inventa un ſtratagême, qui réüſſit. Il perſuada aux Conjurés, que pour faire réüſſir leur deſſein, il falloit feindre un ſujet de mécontentement, en porter leur plainte au Sénat, lors qu'il ſeroit aſſemblé, ſonder, par là, les ſentiments des Sénateurs, & en cas qu'on refuſât de les entendre, faire éclater leurs murmures, & ſaiſir l'occaſion de prendre les armes. Le conſeil fut d'autant plus facilement agréé, que Potilius s'offrit de paroître à la tête des mécontents. On attendit donc que l'Aſſemblée du Sénat fût formée. Alors les Conſpirateurs Samnites, ſe rendirent, de toutes parts, dans la Place publique, & ſe plaignirent, à grands cris, de ce qu'on leur avoit diſtribué le blé, pour leur ſubſiſtance, à fauſſe meſure. C'étoit un faux prétexte; mais les Conjurés ne vouloient que du bruit, & des clameurs. Le Sénat en fut frappé, & pour appaiſer le tumulte, on fit entrer dans la ſalle, le Chef de ces mutins. Potilius s'y étoit bien attendu. Bien loin de repréſenter les ſujets de plaintes, qu'avoit ſa troupe, il déclara tout le projet de la conſpiration. Les Peres Conſcripts loüérent la fidélité de Potilius. Pour les coupables Samnites, on les adoucit par de belles paroles, & on les diſſipa. Tous ſe retirérent chés eux, bien contents d'avoir

De Rome l'an 491. Consuls, L. CORNELIUS SCIPIO, & C. AQUILIUS FLORUS.

paru formidables au Sénat. La nuit suivante les détrompa. Ceux des Esclaves conjurés, dont on avoit appris les noms, furent mis aux fers par leurs maîtres, & l'on emprisonna ceux des Samnites, qui restérent à Rome.

Durant ces distractions domestiques, Cornélius avoit levé l'anchre, & sa flotte étoit en mer. On aime d'ordinaire, à tenter des entreprises, qui n'ayent point été entamées. Le Consul jetta les yeux sur les Isles de Corse, & de Sardaigne, & les jugea dignes d'occuper les armes Romaines, durant sa campagne. En effet, nulle conquête, après la Sicile, ne devoit flatter davantage l'ambition de sa République, par rapport aux vûës qu'elle avoit dês-lors, de s'attribuer l'empire de la mer. Les deux Isles de Sardaigne & de Corse, sont si voisines, qu'elles semblent de loin n'en faire qu'une. Celle de Sardaigne est plus grande, & comptoit alors un bon nombre de Villes, dans l'étenduë de cinq cents soixante & dix milles de circuit. Celle de Corse étoit, tout à la fois, plus petite, moins peuplée, & peu fertile. On ne lui donnoit de tour, que trois cents milles pas Géométriques. La Sardaigne abondoit en blé, & en bestiaux. L'Isle de Corse ne produisoit guére, que du miel, amer contre l'ordinaire, mais salutaire à la santé. Dans l'Isle de Sardaigne, dont le sol est plus humide, croissoit, dit-on, une herbe venimeuse, qui donnoit la mort, & qui causoit aux mourants un tour de bouche, qui ressembloit au ris. C'est une fable, qui pourtant, a pour garants tous les Naturalistes de l'antiquité. Dans l'Isle de Corse, plus séche & plus montagneuse, croissoient des ifs, & des boüis, en quantité. Delà, l'amertu-

me du miel, que les abeilles recüeilloient ſur ces arbres. Quoique l'air de l'une & de l'autre Iſle fut extrêmement mal ſain, les Carthaginois s'en étoient emparés, & y avoient fortifié des Villes, pour s'approcher de l'Italie, & pour ſe rendre maîtres de la Mer Tyrrhéniéne. Par les mêmes raiſons, les Romains ſongeoient à en chaſſer les Carthaginois. Les mines d'argent, qu'on trouvoit alors en Sardaigne, & à Corſe, les touchoient moins, que la bonté des Ports, dont ces Iſles étoient pourvûës. C'étoit un abri pour leurs flottes, & un entrepôt pour leurs expéditions, ſur la côte d'Afrique. Tous ces motifs animoient la cupidité du Conſul Cornélius. Corſe fut la premiére qu'il attaqua, auſſi étoit-elle la plus voiſine d'Italie. Pour ſe rendre maître de l'Iſle entiére, la priſe d'une ſeule Ville ſuffit. Il emporta [a] Alérie d'aſſaut, y mit une forte Garniſon, & delà, il paſſa en Sardaigne. Dans la traverſée, une flotte Carthaginoiſe ſe préſenta; mais elle força de voiles, & diſparut avant qu'on pût la joindre. Ce fut donc à la hauteur [b] d'Olbia, groſſe Ville alors, à la côte Orientale de Sardaigne, que le Conſul vint ſe montrer avec ſa flotte. Ce Port étoit occupé par un grand nombre de Vaiſſeaux Carthaginois, & la Garniſon Africaine, étoit conſidérable dans la Ville. Cornélius, de ſon côté, manquoit de troupes de débarquement. Il retourna donc en Ita-

De Rome l'an 494.
Conſuls, L. CORNELIUS SCIPIO, & C. AQUILIUS FLORUS.

Zonaras. l. 8.

a L'ancienne Ville d'Alérie ne ſubſiſte plus aujourd'hui. Quelques Auteurs en parlent, ſous le nom d'*Alalia*, & d'*Alaria*. Elle devint dans la ſuite Colonie Romaine.

b On ne voit plus aujourd'hui que les ruines d'Olbia, qui conſervent encore l'ancien nom de cette Ville, dans celui d'*Olbia Rovinata*. La deſcription que Ptolémée fait du Port d'Olbia, donne lieu de croire qu'il étoit formé par les deux Promontoires, qu'on appelle préſentement, *Capo Comino*, & *Capo Cavallo*.

De Rome l'an 494. Consuls, L. CORNELIUS SCIPIO, & C. AQUILIUS FLORUS.

lie, chargea sa flotte de nouveaux Soldats, & vint faire une descente en Sardaigne, résolu de n'épargner pas Olbia.

Depuis qu'Annibal avoit été déposé de l'Amiralité, Carthage lui avoit substitué ce même Hannon, dêja connu dans les guerres de Sicile. La flotte de ce Général occupoit le Port d'Olbia, & en personne il commandoit dans la Ville. Le brave Cornélius ne fut point épouvanté par l'appareil des forces Carthaginoises, qui promettoient à la Ville une entiére sécurité. Il en forma le siége; mais il eut une bataille à livrer aux Carthaginois, qu'Hannon commandoit, & qui signala sa valeur dans le combat. Les Romains étoient invincibles, dans les actions sur terre. Le courage d'Hannon ne put suppléer à la foiblesse de ses troupes. Il périt les armes à la main, & ses Carthaginois vaincus, furent obligés d'abandonner au Vainqueur la Place, qu'ils défendoient.

Orosius l. 4. c. 7.

Ce fut alors, que Cornélius donna aux Africains un exemple d'humanité, qui leur étoit inconnu. Il honora le corps de leur Général, par de magnifiques obséques. Il l'accompagna lui-même à la sépulture, & fit voir à ces Barbares, que la haine des hommes de guerre, entre eux, finit avec le combat. Par ces vertus morales, les Romains croyoient effacer, devant les hommes, & devant les Dieux, l'horreur du carnage qu'ils exerçoient, en tant de batailles. Le Consul ne laissa pas rallentir l'ardeur de ses troupes. Il assiégea, il prit bien des Villes Maritimes, en Sardaigne, par un stratagême uniforme. Comme il étoit maître de la mer, il transportoit des troupes dans ses Vaisseaux, les faisoit débarquer à quelque distance de la Place,

Valer. Max. l. 5. c. 1.

Frontinus l. 3. c. 9.

qu'il vouloit surprendre, & les embusquoit derriére des rochers, hors de la vûë des ennemis. Pour lui, avec un três-petit corps de son armée, il paroissoit devant la Ville, comme pour en commençer l'attaque. A l'instant, la Garnison sortoit sur lui, & le Général, par une fuite simulée, conduisoit les ennemis jusqu'au lieu de l'embuscade. Après la défaite des Garnisons, les Villes n'avoient plus d'autre parti à prendre, que de se livrer au Vainqueur. Par ces exploits multipliés, Cornélius força enfin les Carthaginois à quitter les Isles de Corse, & de Sardaigne. Il les soumit presque entiérement à la domination Romaine.

De Rome l'an 494. Consuls, L. CORNELIUS SCIPIO, & C. AQUILIUS FLORUS.

Cependant Aquilius, arrivé en Sicile un peu tard, y rétablissoit les affaires de Rome, contre les entreprises d'Hamilcar. Ce brave Carthaginois avoit sçû profiter de la trop longue absence des Généraux Romains, & si l'on eût tardé, la Sicile fût revenuë, peu à peu, sous la puissance des Africains. Aquilius répara les pertes, que la République avoit souffertes, depuis le départ de Duilius. Lorsque le Consul débarqua en Sicile, il trouva bien du déchet dans les conquêtes de ses prédécesseurs. [a] Enna, Ville célébre par le fameux

[a] La Ville d'Enna, au rapport de Strabon, Livre 6. étoit située sur une hauteur, au milieu de la Sicile. Elle passoit pour une des plus fortes Places de l'Isle. Elle fut sur tout recommandable par la beauté de ses plaines, par la fertilité de son terroir, par la multitude des lacs & des sources, qui arrosoient ses campagnes. Enfin, la pureté de ses eaux, si vantées par les Historiens, & les Géographes, a fait conjecturer à Monsieur Bochart, que le mot *Enna*, étoit emprunté du terme ENNAAM, ou ENNAM, qui en langue Phénicienne, signifie *Fontaine de plaisir*. Conformément à une tradition fabuleuse, les Habitants furent persuadés, que Céres étoit née dans ce canton. Ils se faisoient honneur d'avoir appris d'elle, l'art de labourer, & d'ensemencer les terres ; & c'étoit une opinion reçûë commu-

De Rome l'an 494.
Consuls, L. CORNELIUS SCIPIO, & C. AQUILIUS FLORUS.
Diod Sic. in Eclog. & Zonaras l. 8.

enlévement de Proſerpine, & Camarine avoient été priſes ſur les Romains. Les Carthaginois avoient fortifié [a] Drépane, dont le Port étoit excellent, & dans la crainte que les Ericiens ne ſe donnaſſent à Rome, ils les avoient tous tranſportés à Drépane. Les Carthaginois avoient détruit toute leur Ville, hors le fameux Temple de Venus Ericine, qu'Enée avoit conſtruit à ſon paſſage. Dês qu'Aquilius fut à la tête des armées, les progrês d'Hamilcar ceſſérent. La campagne étoit prête à finir, &, dans les régles, Aquilius auroit dû retourner à Rome, pour aſſiſter à l'élection de ſes ſucceſſeurs. Il continua cependant, tout l'Hyver, à tenir la campagne. Cornélius ſeul revint à la

Tabulæ Triumph.

nément, que Proſerpine avoit été enlevée par Pluton, prês de la Ville d'Enna, tandis qu'elle s'occupoit à cüeillir des fleurs dans la prairie. Les Ennéens même, qui prenoient cette fable pour une vérité, montroient un large gouffre, qui ſe forma, diſoient-ils, pour faire un paſſage au Dieu des Enfers. Delà, les hommages, que les Inſulaires rendoient à ces deux Divinités du Paganiſme, le Temple magnifique, que Gélon fit ériger à Cérés, dans la Ville dont nous parlons, & les Fêtes ſolemnelles, que les Syracuſans célébroient, tous les ans, aux environs de la Fontaine Cyané, qui jaillit tout à coup, lorſque la terre s'entr'ouvrit, ſous les pas de Pluton. La perſuaſion où l'on étoit, que Cérés avoit fixé ſa demeure dans ce Temple, l'avoit rendu reſpectable, même aux Nations ennemies. Auſſi l'or, & les pierreries ne furent point épargnées à l'embelliſſement de cet édifice ſuperbe. On voyoit, ſur tout, à l'entrée de ce ſanctuaire, trois ſtatuës de la Déeſſe, l'une en marbre, l'autre en bronze, & une troiſiême, qui tenoit de la main droite l'image de la Victoire. Triptoléme y avoit ſa ſtatuë, qui figuroit avec celle de Cérés. Ces quatre monuments, qui étoient d'un travail exquis, attiroient l'admiration des ſpectateurs. On croit qu'Enna fut placée autrefois au même endroit, où eſt aujourd'hui *Caſtro Janni*.

[a] Le nom de Drépane, emprunté du mot Grec Δρέπανος, fut donné à cette Ville de Sicile, parce que ſon rivage formoit une eſpéce de coude, ou de courbure, qui repréſentoit la figure d'une faulx. Elle s'appelle aujourd'hui *Trapani*. Les Carthaginois la fortifiérent, & en firent une de leurs Places d'armes. Elle étoit ſituée à un mille du Mont Eryx, autrefois ſi célébre, par le Temple dédié à Venus Erycine. Il y avoit, prês de Drépane, la petite Iſle *Columbaria*, que les Inſulaires nomment préſentement *la Columbara*.

Ville,

Ville, où il reçut les honneurs du Triomphe, pour avoir ſoumis les Iſles de Corſe & de Sardaigne.

De Rome l'an 495.

Quand l'année Conſulaire fut révoluë, les Centuries élurent de nouveaux Conſuls, & laiſſérent à Aquilius, ſous le titre de Proconſul, la conduite de l'armée en Sicile. Les Généraux que Rome ſe donna pour l'année ſuivante, [a] furent A. Attilius Calatinus, & C. Sulpicius Paterculus. Le commandement de la flotte échut à Sulpicius, & l'armée de terre fut le partage de Calatinus. Avant que les Conſuls fuſſent en état de ſe rendre à leurs départements, le Proconſul répara bien le tems, qu'il avoit été obligé de perdre à Rome. Il fit aſſés d'exploits, durant un petit reſte de Conſulat, & pendant ſon Proconſulat, qui ne dura guére, pour mériter d'être honoré du Triomphe. En effet, il contraignit Hamilcar, à ne plus paroître dans la plaine, & vint mettre le ſiége devant Myſiſtrate. C'étoit une Ville importante, & que les Romains s'étoient efforcés, plus d'une fois, de réduire. Il paroît que le Proconſul la preſſa vivement. Si elle ne ſe rendit qu'aprês l'arrivée du Conſul Attilius, qui en continua le ſiége, on peut croire [b] qu'Aquilius eut toute la gloire de ſa réduction. Sans cela, le Sé-

Conſuls, A. ATTILIUS CALATINUS, & C. SULPICIUS PATERCULUS.

Tabulæ Triumph.

[a] Zonaras a tronqué le ſurnom de Calatinus, qu'il appelle *Latinus*. Les Faſtes Capitolins varient ſur le prénom de Sulpicius. Ici, ils le diſtinguent par celui de *Quintus*. Dans les Tables Triomphales, il eſt appellé *Caius*. Il ſe peut faire, que cette variation ſoit ſur le compte du Graveur. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain, que tous les Auteurs s'accordent à donner le prénom *Caïus*, à Sulpicius.

[b] La Famille Aquilia, dont le Proconſul Aquilius étoit iſſu, fut en partie Plébéïéne, & en partie Patricienne. Celle-ci tint un rang diſtingué à Rome, dês la naiſſance de la République. Elle comptoit parmi ſes ancêtres, les Aquilius, qui avoient conjuré, en faveur de Tarquin le Superbe, avec les Vitellius, ſous le Conſulat de Brutus, & de Collatinus.

De Rome l'an 495.
Consuls, A. ATTILIUS CALATINUS, & C. SULPICIUS PATERCULUS.

nat eût-il accordé le Triomphe au Proconsul Aquilius, lui qui ne l'accorda pas à Calatinus, à qui la Ville se rendit ? Malgré le silence des Historiens, il est juste de reconnoître le Triomphateur, comme le principal auteur d'une si belle conquête. En effet, Attilius continua le siége, que le Proconsul avoit fort avancé. Les assiégeants firent, contre le nouvel aggresseur, les derniers efforts. Enfin, il fallut céder. Les cris des femmes & des enfants, touchérent les Habitants Siciliens de Mysistrate, & ceux-ci contraignirent la Garnison Carthaginoise, à sortir par une porte. Les Romains entrérent par une autre, qui leur fut ouverte, sans qu'on eût fait précéder de Capitulation. Indigne barbarie ! Ces malheureux furent traités à la rigueur. Dans les premiers moments de fureur, le Soldat Romain fit main-basse, sans distinction, sur les hommes, sur les femmes, & sur les enfants. Ce spectacle fit horreur au Consul. Il crut que l'avarice seule pourroit faire diversion à la cruauté de ses troupes. Attilius leur permit de faire esclaves les Habitants de Mysistrate, & de les vendre à leur profit. Par là, il mit fin à cette épouvantable boucherie. La clémence & l'humanité, vertus si vantées dans les Romains d'alors, n'étoient pas communes parmi le Peuple. Les Chefs seuls, & les prétendants aux Charges, en faisoient parade, & sçavoient les tourner à leur ambition. Après sa victoire, le Consul fit raser la Ville, dont on ne trouvera plus de vestiges dans l'Histoire.

Zonaras l. 8.

De Mysistrate, Attilius conduisit son armée à Camarine. Hamilcar l'attendit au passage, & lui fit trouver, en Sicile, de nouvelles fourches Caudines. L'ar-

mée Romaine descendit dans une vallée profonde, où elle se vit tout à coup enveloppée par les Carthaginois, postés de tous côtés sur les collines. Plus de moyen d'avancer, ou de reculer. Tous les passages étoient bouchés. C'étoit dans ces périls extrêmes, que la vertu Romaine éclatoit. On trouvoit alors de nouveaux Décius, qui par leur dévoüement, s'exposoient à une mort certaine, pour sauver la Patrie. Ils en faisoient gloire, & dans l'espérance que leur nom surviyroit, ils comptoient pour rien de perdre la vie. Tel fut le courage d'un Officier de l'armée Consulaire. Il est étonnant, que les Historiens ayent varié sur son nom. Les uns l'appellent Cæditius, les autres Labérius; mais le plus grand nombre le nomme M. Calpurnius Flamma. Preuve sensible de la vanité des hommes, qui ne risquent tout, que pour s'immortaliser! Leur nom périt souvent avec eux. Calpurnius étoit un Tribun Légionaire, dont on ne peut assés vanter la résolution. Il demanda au Consul, de prendre avec lui trois cents hommes d'élite, & déterminés à périr. Avec une troupe si peu nombreuse, il promit de donner assés d'exercice à l'ennemi, pour le contraindre de laisser le passage libre à l'armée Romaine. Sa promesse fut suivie de l'éxécution. Il conduisit son petit corps sur une hauteur, dont il s'empara, & où il se retrancha. Devenu un objet de jalousie pour les Carthaginois, il fut vivement attaqué, & se défendit encore plus vivement. De tous côtés, les Bataillons Carthaginois se rassemblérent, pour forcer ces audacieux Romains, qui occupoient un poste si dangereux. Ceux mêmes qui gardoient les issuës du vallon, voulurent avoir part à la victoire. Le Consul

De Rome l'an 495.
Consuls, A. ATTILIUS CALATINUS, & C. SULPICIUS PATERCULUS.
Zonaras, Orosius, Florus, Author de Viris Illust. & Livius in Epitome, & l. 22.

De Rome l'an 495. Consuls, A. Attilius Calatinus, & C. Sulpicius Paterculus.

profita de la diversion, & tira son armée du mauvais pas, où son imprudence l'avoit engagé. Il est vrai, que les trois cents Romains succombérent tous, sous la multitude des ennemis. Les Légions tirées du danger, ne furent plus à tems de les secourir. Du moins, elles vinrent à propos, pour préserver les corps de ces braves, de l'insulte du Soldat Carthaginois. On les vit tous entassés en un monceau, dans le lieu, où ils s'étoient cantonnés. Chose étonnante ! Le seul Calpurnius fut trouvé sous un tas de cadavres, respirant encore, mais couvert de blessures. Par bonheur nulle n'étoit mortelle. On le pança, on le guérit, & le brave Officier, rendit depuis d'importants services à sa Patrie. Dans tout autre Etat, que dans la République de Rome, on auroit comblé de richesses & de dignités, l'auteur d'une si belle action. Une Couronne de *gramen*, suffit pour honorer Calpurnius, & il s'en contenta. C'étoit bien plus par ces marques d'honneur, qu'on élevoit les Romains à servir leur Patrie, que par l'espoir des récompenses utiles. Tandis qu'ils n'eurent point d'autres motifs, que la gloire, & que l'amour du devoir, ils méritérent de conquérir l'Univers.

Plinius l. 22. c. 6.

Polybius l. 1. & Diod. in Eclog.

Attilius dégagé d'un péril si pressant, continua sa marche vers Camarine. La Ville étoit enceinte de fortes murailles, & la Garnison Carthaginoise y étoit nombreuse. Il fallut en faire le siége dans les formes. Cependant le Consul, qui s'étoit attendu de prendre Camarine d'emblée, se trouva dans l'embarras. Beliers, galleries, tours de bois, pour faire les approches, tout lui manquoit. Hiéron, ce bon Roy, qui vivoit en paix à Syracuse, sous la protection des Ro-

mains, pourvut à l'indigence de ses Alliés. Il leur envoya, par mer, toutes les machines nécessaires pour battre la Place. Elle fut enfin emportée, & les Carthaginois faits prisonniers de guerre, furent vendus à l'enchére. Enna évita le triste sort de Camarine. Elle trahit la Garnison qui la gardoit, & ouvrit ses portes aux Romains. Ils firent périr tous les Carthaginois, qui s'y trouvérent. [a] Sittane fut enlevée d'assaut, & l'armée accouruë pour la défendre, fut mise en fuite. La terreur des armes Romaines, remplit toutes les Villes de la contrée. Il y eut de l'empressement à venir s'offrir au Consul. Ce vainqueur passa, delà, dans le Païs des Agrigentins, s'empara, par la trahison des Bourgeois, du poste [b] de Camice, & vint ensuite se rabattre sur Erbesse. Cette Ville, autrefois infidélle, fut abandonnée par ceux mêmes, qu'elle avoit préférés aux Romains. Le Consul s'en rendit maître, & par là, il vuida d'ennemis le fertile Territoire d'Agrigente.

De Rome l'an 495. Consuls, A. ATTILIUS CALATINUS, & C. SULPICIUS PATERCULUS.

Florus l. 2. & Polybius l. 1.

Cependant Hamilcar ne s'endormoit pas. Il avoit surpris Attilius, dans un défilé, sur le chemin de Camarine. La valeur inoüie du Tribun Calpurnius, avoit seule sauvé l'armée Romaine. Le Général Carthaginois fut plus heureux, à tromper le Consul devant Lipare. Je ne sçai par quelle adresse, il découvrit le dessein, qu'avoit pris Attilius, d'assiéger cette Ville importante. Il connoissoit d'ailleurs la témérité du Ro-

Zonaras l. 8.

[a] Il est manifeste, par la narration de Polybe, que la Ville d'Hyppane, ou de Sittane, selon Diodore de Sicile, étoit située entre Panorme, & Mysistrate. Il n'est pas cependant possible d'assigner au juste, le lieu de son ancienne situation.

[b] La petite Ville de Camice, étoit située près d'un Fleuve du même nom, appellé aujourd'hui *Cannaro*, dans le Territoire, où l'on voit présentement *Siculiano*.

De Rome l'an 495. Consuls, A. ATTILIUS. CALATINUS, & C. SULPICIUS PATERCULUS.

main, enflé de ses succès. Attilius s'attendoit à ne trouver plus de résistance, en quelque lieu qu'il se présentât. Hamilcar vint donc, en personne, à Lipare, se glissa secrettement dans la Place, & y fit entrer des troupes. Cependant il ne fit paroître sur le rempart, que des Bourgeois, assés peu capables de se défendre. Delà l'inconsidération du Consul. Il ordonna à ses Soldats d'approcher du mur, & de l'escalader. A l'instant Hamilcar, à la tête des siens, fit une sortie générale. Les Romains ne s'y attendoient pas. Honteusement repoussés, ils éprouvérent, que les Carthaginois n'étoient pas tout à fait destitués de Chefs, capables de leur disputer la victoire. Parmi les assiégeants, le nombre des morts, & des blessés fut considérable. Ainsi la campagne d'Attilius, mêlée de bons & de mauvais succès, ne lui fit qu'un honneur médiocre. On auroit eu de quoi récompenser son courage, si l'on n'eut pas eu à punir son imprudence. Rome lui différa le Triomphe, qu'il avoit accordé sans peine au Proconsul son prédécesseur.

Polybius l. 1.

A l'égard de Sulpicius, il conduisit la flotte en habile Général. Outre qu'il partagea, avec son Collégue, la conquête des Villes Maritimes, qu'il investit par mer, tandis qu'Attilius les assiégeoit par terre, il harcela encore ce qu'il restoit de Carthaginois, dans les Isles de Corse, & de Sardaigne. On peut dire, que Sulpicius mit la derniére main à cette belle conquête. Ce ne fut pas assés. Le généreux Consul brûloit d'ardeur de signaler sa campagne, par une victoire navale ; mais la flotte Carthaginoise ne paroissoit point en mer. Il feignit donc de vouloir l'aller chercher jusqu'en Afrique, & répandit le bruit, qu'il iroit la brûler dans

Zonaras l. 8.

ſes Ports. Cette nouvelle cauſa tant d'allarmes à Carthage, qu'elle prit un conſeil précipité. Annibal, que ſon Sénat avoit dépoüillé de l'Amiralité, menoit une vie privée dans la Ville. Ce fut à lui qu'on eut recours, pour faire tête au Conſul, & pour réprimer ſes bravades. Carthage crut pouvoir, encore une fois, lui confier le commandement de ſa flotte. L'armement fut conſidérable. On choiſit tout ce qu'on put de bons Officiers ſur mer, & d'habiles Rameurs, pour agir ſous Annibal. Son ordre portoit, que ſans s'éloigner beaucoup de la côte d'Afrique, il empêchât les Romains d'y prendre terre, & d'y faire des deſcentes. En effet, la flotte Conſulaire s'en étoit approchée, & ſembloit la menacer. Annibal n'eut pas loin à chercher l'ennemi. Il ſe mit donc en état de le combattre, & dêja les deux flottes étoient en préſence, lors qu'un gros tems les ſépara. De part & d'autre, il fallut céder à la tempête, & chercher de l'abri en divers Ports. La Sardaigne ſervit de refuge aux uns, & aux autres. Annibal y demeuroit à l'anchre, lors qu'il apprit, par des transfuges, que Sulpicius mettoit à la voile, pour tenter une expédition ſur les côtes d'Afrique. Ces transfuges étoient des hommes apoſtés par le Conſul, qui brûloit d'impatience d'en venir aux mains. Sur leur rapport, Annibal quitta l'azile où il étoit à couvert. A peine étoit il ſorti du Port, que la flotte Romaine, dêja rangée en bataille, vint à toute voile, & à force de rames, fondre ſur lui. Le Carthaginois n'avoit pas eu le tems de mettre ſes Vaiſſeaux en ordre. Alors ſe donna un combat, où les Romains eurent tout l'avantage. Dêja pluſieurs Galéres ennemies étoient coulées bas, avant qu'An-

De Rome l'an 495.
Conſuls, A. ATTILIUS CALATINUS, & C. SULPICIUS PATERCULUS.

Polyb. l. 1.

Polybius l. 1.

De Rome l'an 495. Consuls, A. Attilius Calatinus, & C. Sulpicius Paterculus. *Zonaras l. 8.*

nibal se fût apperçû, qu'on l'attaquoit, tant le broüillart étoit épais. La frayeur qu'un choc si imprévû répandit parmi les Carthaginois, leur fit regagner la terre, & abandonner leurs Galéres. Délaissées à la merci des flots, & destituées de Soldats & de Rameurs, elles furent prises par les Romains, qui, sans verser beaucoup de sang, causérent bien de la perte aux ennemis. Pour Annibal, qui, ne put, ou qui

Zonaras l. 8. n'osa retourner au Port, d'où il étoit parti, il se réfugia dans une Bourgade de Sardaigne. [a] Là, cet infortuné Général reçut la mort, qu'il n'eut pas échappée, s'il fût retourné à Carthage. Les Matelots de son équipage, se soulévérent contre leur Chef, & par un jugement séditieux, qu'ils prononcérent contre lui dans leur désespoir, ils le firent mourir sur une croix. Telle fut la fin du vieux Annibal, car c'est ainsi qu'on le désigne dans l'Histoire,

Orosius l. 4. c. 8. pour le distinguer du second Annibal, si fatal aux Romains. Après sa victoire, Sulpicius descendit dans l'Isle de Sardaigne, & permit à ses troupes d'y exercer des brigandages. Un certain Hannon, qui ce semble, étoit un Officier de terre; se mit à la tête d'un corps de Carthaginois, & surprit les Romains, occupês du pillage. Là, les vainqueurs reçurent un leger échec, qui n'empêcha pas leur Général de Triompher. [b]

[a] Cette Ville, où Annibal se réfugia, est appellée *Sulci*, par les Historiens, & par les anciens Géographes. Delà, le nom de *Promontorium Sulcense*, fut donné au Promontoire, qui terminoit la pointe Méridionale de l'Isle de Sardaigne. C'est aujourd'hui *la Punta Dell'vlga*. Pour la Ville, les Naturels du Païs, montrent encore le lieu de son ancienne situation, près de *Palma di Sole*, vis-à-vis la petite Isle *Enosis*, vulgairement nommée *l'Isola di sant Antiocho*.

[b] Cette année 495. se termina

De Rome l'an 496.
Consuls, C. ATTILIUS, & CN. CORNELIUS.

La Famille Attilia étoit alors en grand crédit à Rome, & se trouvoit en état de fournir d'excellents sujets, pour les premiéres dignités. L'année précédente, un A. Attilius avoit géré le Consulat. Un autre Attilius, dont le prénom étoit Caïus, fut choisi cette année, pour être Consul, [a] avec Cn. Cornélius Blasio. L'année suivante, nous verrons encore un troisiême Attilius dans la premiére place. Cette suite de Consuls du même nom, a jetté de la [b] confusion dans l'Histoire. Nous nous efforcerons, de donner à chacun la portion de gloire, qu'il a méritée. Nous aurons aussi la précaution de les distinguer, par leurs

par le trente-sixième lustre, depuis Servius Tullius. Caïus Duilius en fit la cérémonie. Il étoit alors Censeur, selon les Fastes Capitolins. On ne retrouve plus, sur cet ancien monument, le nom de son Collégue. Le tems en a effacé les traces. Cependant l'Annaliste Pighius lui a joint Appius Caudex, frére d'Appius Cæcus, pour avoir le nombre des sept Censures, qui illustrérent la Famille Claudia, comme Suétone l'assûre dans la vie de Tibére.

[a] Les deux Consuls de cette année 496. ont échappé à l'Historien Zonaras. Polybe ne fait mention, que du seul C. Attilius. Le nom de son Collégue, a disparu sur les Marbres Capitolins. Nous l'avons restitué dans les Fastes Consulaires, d'aprês Cassiodore, qui donne ici pour Consuls Cnéïus Cornélius, & C. Attilius Serranus. Le premier est désigné dans les Tables Grecques, par le surnom de *Blasio*. C'est celui-là même, qui avoit été dêja élevé une fois au Consulat, l'an de Rome 483. Marianus s'est trompé, en substituant *Blæsus*, à *Blasio*. Ce premier surnom, qui ne se trouve point dans la Famille Cornélia, étoit attribué à une branche des Sempronius. La mêprise de l'Annaliste paroît aussi, en ce qu'il suppose, que c'est le premier Consulat de Cnéïus Cornélius, & le second de Caïus Attilius. Il faut dire au contraire, que le premier fut Consul, pour la seconde fois, & que le second n'avoit point encore exercé cette suprême Magistrature.

[b] L'Auteur de la Vie des Hommes Illustres, trompé par la ressemblance des noms, ôte à Caïus Attilius l'honneur de la bataille navale gagnée sur mer, contre Hamilcar. Il attribuë cette gloire à Aulus Attilius, qui avoit le commandement de l'armée de terre, en partage, selon les plus graves Historiens, Polybe & Zonaras.

De Rome l'an 496. Consuls, C. ATTILIUS, & CN. CORNELIUS.

prénoms, & par leurs surnoms. Le premier Consul s'appella Aulus Attilius Calatinus, le second Caïus Attilius Regulus, & le troisième Marcus Attilius Regulus. Il paroît, par la conformité des surnoms, qu'eurent les deux derniers, qu'ils étoient de la même branche, dans la Famille Attilia, & l'Histoire nous apprend, qu'ils étoient enfants des deux fréres. Quoiqu'il en soit du premier Attilius, dont la branche paroît avoir été Patriciéne, il est certain que celle des Regulus fut Plébéïénne. C'étoit l'ordinaire à Rome, qu'en bien des Maisons issuës de la même tige, l'une des branches étoit sortie d'un de ces premiers Sénateurs choisis par Romulus, sans que les autres branches en descendissent.

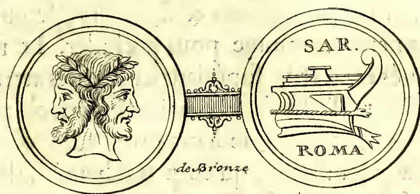
Plinius l. 8. & Virg. l. 6.

Revenons à Caïus Attilius, choisi Consul pour l'année, dont nous allons tracer l'Histoire. Son mérite seul l'éleva au Consulat, & la brigue n'y eut point de part. Retiré à la campagne, il cultivoit le champ qu'il avoit reçû de ses peres, [a] & quand on vint lui apporter les ornements du Consulat, actuellement il étoit occupé à ensemencer sa terre. Delà, le nouveau

[a] Cicéron se prévaut de l'exemple d'Attilius Serranus, pour tourner en ridicule l'accusation d'Erutius, contre Roscius. L'Accusateur reprochoit à ce dernier, d'avoir abandonné Rome, pour se borner aux soins de la vie champêtre. En vérité, répond l'Orateur Romain, on vous eût regardé comme un insensé, si vous aviés fait le même reproche, dans ces heureux siécles, où les Romains passoient de la charruë, au Gouvernement de la République. Qu'eussiés-vous pensé du célébre Attilius, qui ensemençoit son champ, lors qu'on lui vint annoncer, que les suffrages des Centuries, lui avoient déféré le Consulat? Sans doute, il vous eût paru un homme vil & mêprisable, vous qui faites un crime à Roscius, d'avoir préféré le plaisir de présider à la culture de son champ, aux occupations tumultueuses de la Ville.

surnom de [a] Serranus, ou qu'on lui donna, ou qu'il prit lui-même, surnom qui resta depuis à sa postérité. Dêja ce brave Citoyen avoit été une fois Consul, aussi bien que le Collégue, qu'on lui choisit d'entre la Noblesse. Ils tirérent au sort leurs départements. Cornélius eut les troupes de terre à commander, en Sicile, & Serranus conduisit la flotte. Dans cette même élection, les Centuries prolongérent à A. Attilius, sous le titre de Proconsul, le commandement de l'armée, en Sicile, qu'il y avoit conduite l'année derniére, en qualité de Consul. Cette coûtume s'introduisoit alors dans la République. Comme elle ne faisoit plus la guerre aux environs de Rome, il n'étoit plus à propos de retirer de leur emploi, précisément à la fin de leur année, des Généraux occupés, hors de l'Italie, en des expéditions, qui demandoient du tems pour être exécutées. On ne prorogea pas les Consulats; mais on continua le commandement de l'armée aux mêmes Généraux, sous le nom de Proconsuls. En cette qualité,

De Rome l'an 496.
Consuls, C. ATTILIUS, & CN. CORNELIUS.



[a] Dans les Médailles, on lit *Saranus*, au lieu de *Serranus*. Par exemple, dans celle dont nous donnons le type, on voit d'un côté la double tête de Janus. La prouë de Vaisseau, représentée sur le revers, fait conjecturer que cette Médaille a été frappée, comme un monument de la victoire navale, que ce Consul remporta contre les Carthaginois.

De Rome l'an 496. Consuls, C. Attilius, & Cn. Cornelius.

Polybius l. 1.

A. Attilius, pressa la réduction de la Sicile. Il en vint à bout, avec tant de rapidité, qu'il ne laissa presque rien à faire au Consul Cornélius, lors qu'il eut passé le détroit.

Pour C. Attilius, Amiral de la flotte Romaine, il trouva sur mer de la matiére pour sa gloire. Tyndaris, étoit une Ville Maritime de Sicile, située à la côte Septentrionale de l'Isle. La flotte Carthaginoise, croisoit à sa hauteur, & ne gardoit nul ordre de bataille. C'étoit un défaut ordinaire aux Carthaginois. Habiles à construire des Vaisseaux, & à former des Rameurs, ils n'avoient nul goût pour l'arrangement des Vaisseaux, dans les combats. Il n'en étoit pas ainsi des Romains. Dês leur premiére expédition Maritime, ils se prescrivirent des régles, pour disposer leurs Galéres, & ce fut toujours en bon ordre, qu'ils marchérent, ou qu'ils combattirent. [a] Attilius apperçut donc, vis-à-vis Tyndaris, la flotte de Carthage en désordre, & prit la résolution de l'affronter. A la tête d'une Escadre, composée seulement de dix de ses Galéres, il força de rames & de voiles, & vint joindre les ennemis, comme pour préluder. Le nombre des attaqués étoit trop supérieur à celui des attaquants. En un instant, l'Escadre Romaine fut enveloppée, & les ennemis heurtérent, de leurs prouës, si violemment les Vaisseaux Romains, qu'en peu d'heures, ils furent en partie submergés. Le Consul lui-même ne dut son salut, qu'à la forte construction de son Vaisseau, & qu'aux travaux de sa Chiourme. A force de bras, elle le reconduisit au gros de sa flotte, qui suivoit la mal-

[a] Si l'on en croyoit certains Auteurs, les deux Consuls étoient alors occupés, à continuer le siége de Lipare.

heureuse Escadre, & qui fit toute la diligence, qu'elle put faire, sans se désunir, & en conservant ses rangs. Dês qu'elle fut à portée des Vaisseaux Carthaginois, le sort des armes changea. Hamilcar, ce Général formidable, commandoit les Galéres ennemies. Du premier choc, huit de ses Trirémes furent coulées bas, & peu aprês, on en prit dix autres, qui restérent aux Romains, avec tous leurs Rameurs. Ainsi le Consul eut sa revanche, & cette bataille lui fut comptée [a] pour une victoire complette. Aussi, à son retour, il reçut les honneurs du Triomphe. On vit alors entrer dans Rome, avec pompe, deux Attilius, le Proconsul, & l'Amiral. [b] Le premier, pour ses exploits sur terre, durant son Consulat & son Proconsulat, [c] le second, pour l'avantage qu'il avoit remporté sur mer, contre Hamilcar. Cornélius Blasio fut oublié. Le Proconsul Attilius avoit enlevé au Consul toutes les occasions, qu'il auroit euës, de se signaler. On dit pourtant, qu'il fit du dégât dans des Bourgades ouvertes,

De Rome l'an 496.
Consuls, C. ATTILIUS, & CN. CORNELIUS.
Zonaras l. 8. & Polybius l. 1.

Tabl. Triumph

a Zonaras ajoûte une circonstance, que Polybe a ignorée. Il assûre, qu'aprês le gain de la bataille, les Romains enflés de leurs succès, osérent croiser sur les côtes de la Lybie, & se présenter à la vûë de Carthage. Mais il ne dit point que les vainqueurs ayent fait aucune expédition en Afrique. Apparemment qu'ils n'eurent d'autre dessein, que d'y porter l'allarme, & la terreur.

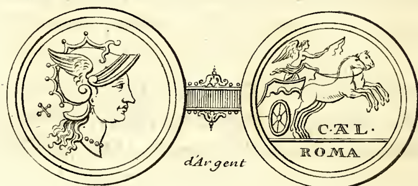
b Pighius assure avoir eu entre les mains, une ancienne Médaille d'argent, qui attestoit le Triomphe d'Aulus Attilius Calatinus. D'un côté, étoit la tête de Rome casquée. Le revers portoit un char attelé de quatre élephants, figure symbolique de Carthage humiliée. Ce char étoit poussé par une Victoire, qui tenoit une couronne en main. L'inscription de la Médaille, étoit conçuë en ces termes. A. ATIL. A. F. C. N. CALATINVS.

c Valére Maxime, au Livre 4. chapitre 4. Pline, au Livre 8. chapitre 5. & les Fastes Capitolins, déposent sur le Triomphe accordé au Consul, contre le témoignage de l'Auteur de la Vie des Hommes Illustres. Le premier dit, à ce sujet, qu'il étoit beau de voir Caïus Attilius, conduire un char de Triomphe de la même main, dont

De Rome l'an 496. Consuls, C. ATTILIUS, & CN. CORNELIUS.

& qu'il alla piller [a] l'Isle Melita. C'étoit de trop petits objets, pour mériter le Triomphe. Durant cette campagne, Rome fut effrayée par divers prodiges. On dit qu'il y plut des pierres, mêlées avec de la grêle. C'en fut assés au Sénat, pour ordonner des expiations.

[a] *Zonaras l. 8.*



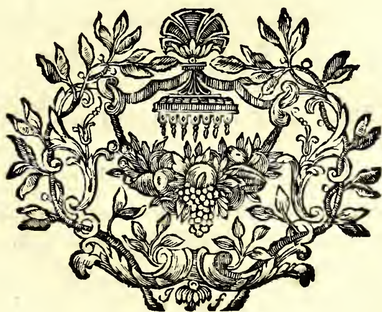
il conduisoit des bœufs au labourage, & porter un sceptre d'yvoire, selon la coûtume des Triomphateurs, après avoir tenu le manche d'une charruë. Nous donnons ici l'empreinte d'une Médaille, qui porte le nom de Caïus Attilius. On conjecture qu'elle fut frappée à la gloire du Triomphateur. Elle représente, d'une part, la tête de Rome, & de l'autre, un char attelé de deux chevaux.

[a] L'Isle *Melita*, est connuë de toute la terre, sous le nom de Malthe, depuis qu'elle est devenuë le séjour du Grand Maître, & des Chevaliers de S. Jean de Jérusalem. Elle est située entre Tripoly de Barbarie, & la Sicile, sous le trente-neuviême dégré de longitude, & le trente-cinquiême de latitude. Sa longueur est de vingt milles. Sa largeur ne passe pas douze milles, dans sa plus grande étenduë. On lui donne communément, en circuit, soixante mille pas Géométriques. Cluvier n'a rien oublié, pour prouver, qu'elle fut originairement habitée par les Phéaciens, qu'ensuite les Phéniciens s'en emparérent, & y plantérent des Colonies, après avoir forcé les Naturels du Païs, à se retirer dans l'Isle de Corcyre. Les Carthaginois la réduisirent enfin sous leur domination. Les Anciens ont fort vanté le coton, que produit le terroir de cette Isle, & sur tout le miel exquis, qu'on y recüeilloit. Delà, disent quelques-uns, le nom de *Melita*. Il est étonnant, qu'Ovide en ait parlé comme d'un Païs fertile. Il est notoire, que toute l'Isle n'est qu'un rocher de pierre de Tuf, couvert d'une terre fort légére, qui porte cependant des fruits excellents. Le Temple de Junon faisoit un des plus beaux ornements de *Melita*, par son antiquité, & par ses richesses. Verrés le dépoüilla de ce qu'il avoit de plus précieux, comme Cicéron le lui reproche, dans le Discours intitulé *de Signis*.

Il crut aussi devoir renouveller [a] les Féries Latines, qu'on avoit interrompuës depuis un tems. Afin d'y présider, on fit nommer Q. Ogulnius pour Dictateur, & celui-ci choisit M. Lætorius, pour son Colonel Général de la Cavalerie. La paix domestique, & la prospérité continuelle des Romains au-dehors, les exemptérent long-tems de nommer des Dictateurs, pour d'autres sujets, que pour des fonctions pacifiques.

De Rome l'an 496. Consuls, C. ATTILIUS & CN. CORNELIUS.

[a] Pour sçavoir, en quoi consistoit la cérémonie des Féries Latines, lisés le premier volume, Livre 4. page 445. *nn. f. g.* & le second volume, Livre 7. page 274. & 275. *n. c.*



De Rome l'an 497.
Consuls, L. MANLIUS VULSO, & Q. CÆCIDIUS.

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

LA guerre contre Carthage duroit depuis huit ans. Dêja les Romains, par leurs conquêtes, s'étoient approchés de l'Afrique, & les grandes Isles, qui servoient aux Africains de barriére contre l'Italie, & qui mettoient, en quelque sorte, la Lybie à couvert, avoient été subjuguées. Les Carthaginois venoient d'être chassés de Corse, & de Sardaigne, & la République pouvoit presque compter, dês-lors, la Sicile, au nombre de ses Provinces. Hors Lylibée, Panorme, & quelques postes aux environs, tout avoit secoüé la domination Carthaginoise. Les Syracusans, & les Mamertins, ces Peuples autrefois rivaux, ne travailloient plus qu'à l'aggrandissement de Rome. Enfin, à l'abri d'une si glorieuse Alliance, ils ne songeoient, ou qu'à joüir de la paix, ou qu'à se prêter à une guerre, qui les délivroit de leurs tyrans d'Afrique. Long-tems la Sicile avoit paru fixer les desirs de Rome; mais les Conquérants sçavent-ils se borner?

Aprês avoir tenté les périls de la mer, & les avoir surmontés, rien ne parut devoir prescrire des limites aux Romains. L'empire de la mer leur restoit à disputer aux Carthaginois, & Carthage elle-même étoit, pour eux, un objet digne de leur ambition. Ce fut dans ces vûës, qu'ils ordonnérent aux deux Consuls, qu'ils choisirent alors, de commander la flotte ensemble, sans les partager, comme autrefois, l'un sur la terre, l'autre sur la mer. Les faisceaux Consulaires furent

CARTE DE L'AFRIQUE PROPRE ET DE LA NUMIDIE

pour servir à l'intelligence de l'Histoire Romaine.

Par HENRI LIÉBAUX Géographe.
1726.

MER D'AFRIQUE

MER DE LIBYE

SICILE

NUMIDIE

ZEUGITANE

BYZACENE

MAURITANIE

GETULIE

TRIPOLITANE

PETITE SYRTE

Isles Egades
Maritime I.
C. de Lilybée
Lilybée
Drepane
Mont Erix
Panorme Colonie
Thermes d'Himere Colon
Himere
Alesa
Cephalede
Solus
Hiccare
Parthenique
Selinonte
Thermes Col
Heraclée Col
Agrigente Colonie
Enna
Centuripe
Gela
Cosyre I.
Egυse I.
Lopaduse I.
Gaulos I.
Melite ou Malte
Isle de Malte
Galate I.
Cap Blanc
Hippone Zaryte Colonie
Egimure I.
Promontoire de Mercure
Thinissa
C. d'Apollon
G. de Carthage
Utique Colonie
CARTHAGE Colonie
Aspis ou Clypée
Curubis
Misua
Carpis
Nepheris
Casula
Maxulla Col.
Tunis
Neapolis Colonie
Putput
Siagul
Aphrodisium
Horrea Cœlia
Adrumete Col.
Leptis
Thapse
Sublecti
Tour d'Annibal
Acolla
Ruspe
Cercinite I.
Cercine Ville et Isle
Usula
Taphrura
Thena Colonie
Tysdrus Col.
Uzecia
Trelum Promontoire
Paccianæ
Cullucitane
Aphrodisium
Paratiane
Tacatua
Hippone Royale Colonie
Sullucu
Cullu
Rusicade Colonie
Thuburnica Colonie
Vaga
Garaufula
Culcua Col.
Onellaba
Madaure
Nalpotes
Tabraca Colonie
Autel de Neptune
Temple d'Apollon
Uthina Col.
Castra Cornelia
Theuda
Petit Tuburbo Col
Sicilibba
Unuca
Vacaria
Cirna M.
Membressa
Tuburbo
Vallis
Quina Col.
Vina
Corera
Musti
Mont de Jupiter
Thunusda
Simittu Col.
Tucca
Bulla Regia
Tagaste Mun.
Tagora
Narangara
Azuritanum
Sicca Col
Cirta Col.
Sigus
Tipase
Macomade
Idicra
Cuiculum
Milevc Colonie
Lac Royal
Gemella
Zarat
Nova Sparsa
Tibiga Col.
Marcimenum
Justi
Mont Thambes
Lares Colon.
Thumudronum Colonie
Lambasba
Taduli
Tuburstica
Altaba
Ammedera Colonie
Lambese
Glaudi
Mascula
Megesela
Tinphadi
Teveste Colonie
Altiburus
Mont Aurasius
Zama Colonie
Vegersalla
Mont Menegere
Mampsaris
Cilio
Assurus
Tucca Terebentina
Ruspina
Vacca
Uzite
Agar
Zella
Sarsure
Tegée
Elices
Marazane
Sufes
Masclianæ
Germaniciane
Sufetule
Amudarse
Ovisce
Autenti
Murvis
Nara
Byzacie
Maconade Municipale
Tasbalta
Cellæ
Madussama
Septimuniciæ
Isle des Lotophages
Tacape Col.
Meninge
Gita Mun.
Telepte Col.
Zugar
Lac du Triton
les Eaux de Tacape
Acma
Pontezita Municipale
Gemella
Thasarte
Tanas R.
Gremella
Capsa Colonie
Pulea
Arlave
Mont Gillius
Riviere du Triton
Tour de Tamallene
Fisida
Sabrata Colonie
Oea Colonie ensuite Tripoly
Tysurus

Milles Romains de 5000. pieds chacun
10. 20. 30. 40. 50. 60. 70. 80. 90. 100

24 25 26 27 28 29 30 31 32
38 37 36 35 34 33

furent donnés à L. Manlius, surnommé Vulso, & à Q. Cædicius. [a] Celui-ci ne joüit pas long-tems de la dignité, qu'on lui avoit déférée. Il mourut peu de jours aprês son élection. La République lui substitua un homme, dont le nom vivra éternellement, & qui s'est plus signalé par sa constance, que les plus grands Capitaines par leurs conquêtes. Ce fut le célébre M. Attilius Regulus. Le peu de défauts qu'il eut, fut bien remplacé par l'éminence de ses vertus. Grand homme de guerre, il avoit vaincu les Sallentins, à son premier Consulat, & sa victoire lui avoit mérité le Triomphe. Politique pénétrant, il porta plus loin ses vûës, durant sa captivité, que le Sénat entier, & par ses lumiéres, il changea le découragement de Rome, en une constante magnanimité. Citoyen frugal & tempérant, il se contenta toujours de sept journaux de terre, pour la subsistance de sa famille. Rigide observateur des loix, il se regarda comme étranger, même

De Rome l'an 497.
Consuls, L. MANLIUS VULSO, & M. ATTILIUS REGULUS.

[a] L'autorité incontestable des Fastes Capitolins, nous a été d'un grand secours, contre les omissions, ou les mêprises des Annalistes, & des Historiens, qui ont écrit l'Histoire de cette année Consulaire 497. Cassiodore & Marianus Scotus, ne disent rien de la mort de Quintus Cædicius, ni du successeur, que lui donna la République. Il supposent faussement, que ce Consul remplit tout le tems de sa Magistrature. Les Tables Grecques, & celles de Cuspinien ne sont pas moins défectueuses sur cet article. Polybe au contraire, Zonaras, & Eutrope, ne font nulle mention de Cædicius, & ne reconnoissent pour Consuls, que Lucius Manlius, & Marcus Attilius. Ces variations avoient causé de l'embarras dans la Chronologie, & dans la suite des Consuls, jusqu'à l'heureuse découverte des Tables Capitolines, où l'on trouva le dénoüement, que l'on cherchoit, depuis plusieurs siécles. C'est sur la foi d'un monument si décisif, qu'on doit réformer l'erreur, qui s'est glissée dans le quarante-uniême Livre de Justin. Cet Auteur écrit, que les Parthes se révoltérent contre Seleucus, au tems de la premiére guerre Punique, pendant le Consulat d'Attilius Régulus, & de Manlius Piso. On voit qu'il a substitué faussement ce dernier Consul à Manlius Vulso.

De Rome l'an 497. Consuls, L. MANLIUS VULSO, & M. ATTILIUS REGULUS.

dans sa Patrie. Dès qu'il fut prisonnier à Carthage, il ne voulut entrer dans Rome, que du consentement de ses nouveaux maîtres. Fidéle à ses serments, il aima mieux s'exposer à toute la rage des Carthaginois, que de sauver sa vie par un parjure. On lui reproche un peu trop d'empressement pour les honneurs de sa République, trop de confiance & de présomption après la victoire, enfin trop de hauteur & de dureté, à l'égard des vaincus. Cependant, on peut dire en général, que dans l'adversité, il parut encore plus Héros, que dans la prospérité.

Ce grand homme fut destiné, avec son Collégue Manlius, à étendre la domination de Rome, dans un Païs nouveau pour les Romains. Les deux Consuls eurent ordre de faire des efforts, pour passer en Afrique, & pour y établir désormais le théatre de la guerre. D'abord ils traversérent le détroit de Sicile, & ils abordérent à Messane. Leur flotte étoit plus forte qu'aucun armement, que les Romains eussent jamais mis en mer. On y comptoit trois cents trente Vaisseaux, de différentes grandeurs. De Messane, les Consuls envoyérent leurs ordres aux Villes d'Italie, ou Alliées, ou soumises, &, avant leur départ, ils reglérent toutes les affaires des Provinces. Delà, ils doublérent le cap de Pachin, en vûë de charger sur leur flotte leurs troupes de terre, qui séjournoient [a] dans le voisinage. A ne compter que le nombre des Galéres, la flotte Carthaginoise étoit encore plus formidable, que celle des Romains. Elle étoit composée de trois cents

Polybius l. 1.

[a] Selon Polybe, ces troupes campoient aux environs du Mont *Ecnomus*. C'est une Montagne de Sicile, qui porte aujourd'hui le nom de *Monte d'Alicata*, ou *di Licata*, à l'embouchûre du Fleuve *Himéra*, que les Insulaires appellent *Salsi*.

soixante voiles. Deux Consuls commandoient celle des Romains, & deux Amiraux celle d'Afrique. L'un étoit le brave Hamilcar, & l'autre Hannon, deux Généraux accredités dans leur République. Ces deux Chefs étoient partis de Carthage, avec de puissantes forces, & arrivés au Port d'Héraclée, en Sicile, ils y observérent les mouvemens des Romains, bien résolus de traverser leur descente en Libye.

De Rome l'an 497. Consuls, L. MANLIUS VULSO, & M. ATTILIUS REGULUS.

Les Consuls n'ignoroient pas le dessein des ennemis, & à tout événement, ils se préparérent, ou à soûtenir un combat naval, ou à se faciliter une descente, dans quelque lieu commode d'Afrique. Leurs troupes de débarquement étoient de trois Légions, c'est-à-dire, moins fortes, d'un quart, que deux armées Consulaires réünies. Nous ne comptons point ici les Chiourmes, & les secours des Alliés. Les Consuls partagérent donc cette multitude en quatre parties, & la distribuérent sur quatre Escadres, qui ne composoient ensemble qu'une seule armée. La premiére Légion fut embarquée sur la premiére Escadre, la seconde Légion fut sur la seconde Escadre, & la troisiême Légion sur la troisiême Escadre. Les Triaires étoient postés, comme sur terre, à l'arriére-garde, & portés sur la quatriême Escadre. Ils servoient de corps de réserve à la flotte. Comme les Trirêmes de la flotte, à parler en général, étoient à peu près de la même grandeur, on y chargea un nombre égal de Soldats, six-vingts sur chacune. Ce qui, compris les trois cents Rameurs de la Galére, faisoit sur chacune d'elles le nombre de quatre cents vingt hommes. Ainsi, à tout prendre, l'armement des Romains étoit environ de cent quarante mille, tant Légionnaires, qu'Alliés, &

De Rome l'an 497. Consuls, L. MANLIUS VULSO, & M. ATTILIUS REGULUS.

que Rameurs. Comme les Carthaginois ſurpaſſoient les Romains en Vaiſſeaux, auſſi portoient-ils plus d'hommes ſur leurs bords. On en comptoit au moins cent cinquante mille. Les Africains regardoient comme un coup décifif, d'éloigner les Romains de leur Païs, & de les contenir dans la ſeule Sicile. C'étoit expoſer toutes les forces des deux Nations aux riſques d'une ſeule bataille, & les vaincus devoient s'attendre,à voir leurs côtes déſolées, & leurs Ports pris, ou inſultés. L'émulation fit tout oſer aux deux Républiques rivales de la gloire, & acharnées à ſe détruire. Les Carthaginois craignoient pour leur Capitale, & croyoient ne devoir rien négliger, pour ſauver leurs foyers paternels. Les Romains appréhendoient un combat en haute mer, où la légéreté des Galéres ennemies pouvoit leur devenir fatale. Pour les troupes Carthaginoiſes, ils les mépriſoient, & ils ſe promettoient tout des abordages. Le capital,de part & d'autre, étoit de ranger les Vaiſſeaux en bon ordre, & de les placer de maniére, qu'ils ſe ſoûtinſſent mutuellement, par leur diſpoſition. Voici l'arrangement que Régulus,& ſon Collégue inventérent. Chaque Conſul montoit une Héxéréme, c'eſt-à-dire, une Galére à ſix eſtrades de Rameurs, qui, en ſa longueur, & en ſa largeur, contenoit le double des Triremes. Ces deux effroyables Bâtiments ſe placérent côte à côte, à la tête, ou pour mieux dire, à la pointe de l'armée, ſans autre intervale, entre eux, que ce qu'il en falloit pour manœuvrer. A droite, du côté de Manlius, la premiére Eſcadre étoit rangée ſur une colonne, qui s'élargiſſoit toujours, & qui montroit la prouë à l'ennemi. A gauche, du côté de Régulus, la ſeconde Eſ-

cadre s'étendoit aussi sur une ligne, en s'élargissant, en telle sorte, que chaque Galére étoit à distances égales, les pouppes opposées les unes aux autres. Ainsi, les deux premiéres Escadres, formoient les côtés d'un triangle aigu. L'espace du milieu étoit vuide. La troisiême Escadre faisoit la base du triangle, & présentoit un grand front à l'ennemi. Derriére, étoient arrangés les Vaisseaux de charge, & ces lourdes machines, qui servoient à transporter la Cavalerie, étoient attachées avec des cables, à l'arriére des Galéres qui les précédoient, afin d'être remorquées au besoin. Tout cet arrangement finissoit par les Triaires, postés à l'arriére-garde. Ceux-ci, faisoient un front encore plus étendu, que la base du triangle, & quelques-uns de leurs Vaisseaux débordoient, de part & d'autre. Enfin l'armée Romaine entiére représentoit assés un coin à fendre du bois, figure que les Romains prenoient souvent, jusques dans leurs batailles sur terre.

De Rome l'an 497. Consuls, L. MANLIUS VULSO, & M. ATTILIUS REGULUS.

Dans une si belle disposition, la flotte Consulaire vint se présenter à la hauteur d'Héraclée, en Sicile, résoluë de passer outre, de continuer sa route, & de voguer vers l'Afrique, si les ennemis refusoient le combat. Hamilcar & Hannon, les deux Généraux Carthaginois, avoient trop d'intérêt à livrer combat, pour n'accepter pas le défi. Leur flotte étoit encore à l'anchre dans le Port. A l'instant, ils rassemblérent leurs troupes, & leurs Chiourmes. *Amis*, leur dirent-ils, *le moment est arrivé, ou de nous rétablir en Sicile, ou de voir les murs de Carthage renversés. Ou la victoire doit nous rendre l'empire sur une Isle, qui a tant coûté de sang à nos peres, ou l'impunité de nos ennemis, va nous causer la perte de nos femmes, de nos enfants, & de*

De Rome l'an 497. Consuls, L. Manlius Vulso, & M. Attilius Regulus.

nos biens. Rien de plus nécessaire, que de vaincre. Rien de plus dangereux, que de n'essayer pas, au moins, à arrêter l'ennemi dans sa course. Aujourd'hui les Dieux ont mis entre vos mains le sort de la Sicile, & de Carthage. A ces mots, s'éleva un frémissement parmi les Soldats Carthaginois. On lut dans leurs yeux l'ardeur qu'ils avoient de combattre. Dans l'instant, on appareille, on léve l'anchre, & l'on se met en mer. L'ordre de bataille des Romains, régla celui des Carthaginois. Leur flotte se rangea sur trois colonnes. La premiére, que commandoit Hannon, (sans doute comme le plus vieux Capitaine, car il avoit un peu perdu de sa réputation depuis l'affaire d'Agrigente) s'avança bien avant en haute mer, comme pour envelopper les ennemis. Aussi avoit-il, dans son Escadre, les Trirémes & les Quinquérêmes les plus légéres de la flotte. Hamilcar, Général plus accrédité, commandoit les deux autres colonnes, & s'étoit placé au centre de ses Galéres. Son aîle, plus à portée de la terre, étoit disposée en forme de tenailles, dont les deux branches se réünissoient par un bout. Les Romains s'ébranlérent les premiers, & la pointe de leur flotte vint attaquer les Galéres ennemies. Pour lors, Hamilcar usa d'un stratagême, bien capable de faire périr l'armée Romaine, s'il avoit été secondé. Il ordonna à la colonne du milieu de plier, & par une fuite simulée, de se faire poursuivre par les Romains, qui peut-être se laisseroient emporter par leur courage, & qui seroient facilement enveloppés, par les colonnes de la droite, & de la gauche. En effet, les deux Escadres, qui suivoient les Héxérémes des Consuls, s'engagérent, avec trop d'ardeur, à la poursuite des fuyards, & les deux

De Rome l'an 497. Consuls, L. Manlius Vulso, & M. Attilius Regulus.

côtés de leur triangle ne furent ſuivis, ni par la troiſiême Eſcadre, qui en formoit la baſe, ni par les Vaiſſeaux de tranſport, qu'il eût fallut remorquer, ni par les Triaires, qui les couvroient en queuë. Dês qu'Hamilcar ſe fut apperçu, que les deux Eſcadres qui ſuivoient les Conſuls, étoient engagées aſſés avant, entre deux colonnes, il donna le ſignal du combat. Alors les fuyards virérent de bord, & préſentérent leurs prouës à l'ennemi. En ce moment, le combat fut rude, & la victoire bien diſputée. Les Galéres Carthaginoiſes profitoient de leur légéreté. Delà, partoient des nuées de dards, qui pleuvoient ſur les Romains. Ceux-ci, de leur côté, lors qu'à l'aide de leurs corbeaux, ils avoient accroché une Galére Carthaginoiſe, ils s'en rendoient maîtres, & la rempliſſoient de carnage. Les uns combattoient en voltigeant, pour parler ainſi, les autres de pié ferme, quand ils avoient pû joindre l'ennemi. Jamais les Romains ne marquérent plus d'intrépidité. Ils combattoient ſous les yeux de leurs deux Conſuls.

Cependant Hannon, qui commandoit à l'aîle gauche des Carthaginois, comme il étoit plus avancé en mer, au lieu de venir fondre ſur les deux Eſcadres Conſulaires, pour les ſerrer de toutes parts, prit le large, & vint tomber ſur les Triaires. Son attaque fut bruſque, & dèja cette quatriême Eſcadre ſouffroit beaucoup, lorſque, tout à coup, la colonne des Carthaginois la plus voiſine de la terre, changea de diſpoſition. Elle ſe rangea de front ſur une ligne, & vint inſulter la troiſiême Eſcadre des Romains, dont les Galéres étoient attachées aux Vaiſſeaux de tranſport, pour les remorquer. A l'inſtant, ceux-ci rom-

De Rome l'an 497. Consuls, L. Manlius Vulso ; & M. Attilius Regulus.

pirent les cables, qui les retenoient, & se battirent avec beaucoup de valeur. On vit donc alors comme trois armées navales se heurter, au même instant, & se battre, assés loin les unes des autres. Long-tems on soûtint le choc de toutes parts, sans beaucoup d'avantage. Enfin, Hamilcar qui combattoit dans la colonne du milieu, fut obligé le premier à quitter prise. Poussé vivement par les Consuls, & par les deux Escadres qui les suivoient, il prit la fuite, & regagna le Port. Ainsi la victoire commença de se déclarer pour ceux mêmes, qui l'avoient mise en mouvement, par une attaque plus heureuse, que réguliére. Le Consul Manlius après la bataille, ne s'occupa que du soin de rassembler les Galéres, qu'on avoit prises à l'ennemi, & de les amarrer à l'arriére de ses Vaisseaux. Pour Régulus, il fondit sur Hannon, qui pressoit les Triaires de l'arriére-garde Romaine, dês-lors entamée. A la vûë du Consul, les Triaires reprirent courage, & l'Escadre de Hannon tomba dans le découragement. Elle se vit assaillie, de front, par les Triaires, & en queuë, par Régulus. La situation du Carthaginois étoit violente, & sa défaite paroissoit certaine; mais la légéreté de ses Vaisseaux le sauva. A l'aide du vent & de la rame, il prit le large, & vogua avec tant de vîtesse en haute mer, que bien-tôt on le perdit de vûë. Restoit la troisiême Escadre des Romains. Elle étoit encore aux prises avec une des colonnes de la flotte Carthaginoise. Plus maltraitée encore que les Triaires, & poussée proche du rivage, elle se voyoit en danger d'y échoüer. Manlius la secourut à propos. Régulus lui-même, après avoir mis les Triaires & les Vaisseaux de transport en sûreté, vint, à force de ra-

mes, partager cette derniére victoire avec ſon Collégue. Le malheureux reſte de la flotte ennemie, fut bientôt enveloppé de toutes parts, & enfermé comme dans un filet. Enfin, cette colonne entiére fut défaite, & les Romains lui enlevérent cinquante de ſes Galéres, avec tout leur équipage. Il ne s'en ſauva qu'un petit nombre, à la faveur de la côte, où l'eau ſe trouva aſſés haute, pour leur laiſſer un paſſage. Telle fut la bataille d'Héraclée, dont la mémoire ne périra, qu'avec les monuments de l'ancienne Rome. Hamilcar, par ſa fuite, la fit perdre à ſon parti. Les Conſuls la gagnérent, par un excês de bravoure, & de bonheur. Dans l'action entiére, Rome ne perdit que vingt-quatre Galéres, qui furent enfoncées; car l'ennemi n'en prit aucune. Pour les Carthaginois, on leur en coula bas plus de trente, & on leur en enleva ſoixante & quatre.

De Rome l'an 497. Conſuls, L. MANLIUS VULSO, & M. ATTILIUS REGULUS.

Oroſius l. 4. c. 8. & Polybius l. 1.

Une victoire ſi complette, ne laiſſa plus d'obſtacle aux Romains, pour tenter une deſcente en Libye. Auſſi les Conſuls s'y préparérent. Ils rentrérent dans les Ports de Sicile, prirent des rafraîchiſſements & des vivres, & embarquérent de nouvelles troupes. Durant leur ſéjour, Hamilcar crut pouvoir les amuſer, par des pour parlers de paix. Son deſſein étoit de tirer en longueur le départ de la flotte victorieuſe, & de faire venir de nouveaux ſecours de Carthage, pour hazarder un nouveau combat. En effet, Hannon eut la hardieſſe de ſe préſenter aux Généraux de Rome, comme Député de la République. Avoit-il donc oublié la trahiſon d'Annibal, qui, cinq ans auparavant, avoit attiré ſur ſon bord, le Conſul Cornélius Aſina, ſous prétexte d'une entrevûë, & qui l'a-

Zonaras l. 8. & Polybius l. 1.

De Rome l'an 497. Consuls, L. MANLIUS VULSO, & M. ATTILIUS REGULUS. Val. Max. l. 6. c. 6.

voit conduit à Carthage, chargé de fers ? Les Romains n'en avoient pas perdu le souvenir. Si-tôt qu'Hannon fut entré chés les Consuls, la multitude s'écria, *qu'il falloit user de représailles, & faire au Général Carthaginois le même traitement, que sa Nation avoit fait à un Consul Romain.* Ces clameurs allarmérent Hannon, sans le troubler. D'un air plein de confiance, il fit entendre ces paroles pleines d'une adroite flatterie. *Quelle utilité, Romains, tirerés-vous d'une perfidie semblable à la nôtre ! On dira que Rome a produit d'aussi mauvais cœurs, que Carthage.* Un discours si artificieux frappa les Consuls. Ils se piquérent d'honneur, & permirent au Député de retourner à son armée. *Il fut*, lui dirent-ils, *de la perfidie Carthaginoise, de violer le droit des gents. Il est de la probité Romaine, de le respecter, même à l'égard des perfides.* Pour la paix, on n'avoit envie, de part ni d'autre, de la conclure. Hannon n'en pressa pas vivement le Traité, & les Consuls hâtérent leur départ. Tandis qu'ils achévent leur embarquement, Hannon prit les devants, & vint annoncer à Carthage l'arrivée prochaine des Romains. L'allarme fut générale, sur toute la côte de la Lybie. On y espéra en vain, qu'Hamilcar, avec le reste de sa flotte, feroit de nouveaux efforts, pour en éloigner les Consuls. Ce Général demeura tranquille à Héraclée.

Parmi les troupes Romaines, il se trouva des ames timides, que le seul nom d'Afrique effrayoit plus, que la présence de l'ennemi. *C'est au Païs des Monstres*, disoient-ils, *qu'on prétend nous conduire. Ce n'est plus des hommes que nous allons combattre, c'est d'effroyables serpents, & des Crocodiles.* Ces paroles semées dans le Port, remplissoient les esprits de terreur. Régulus

n'étoit pas homme, à tolérer impunément ces discours séditieux. Dêja ils avoient fait impression sur un Tribun Légionnaire, nommé Manius. Celui-ci refusoit de s'embarquer, & résistoit aux ordres des Consuls. Une crainte plus forte surmonta la plus foible. On le menaça des verges, & de la hache des Licteurs. Manius appréhenda plus encore une mort présente, que les monstres qu'il se figuroit.

De Rome l'an 497.
Consuls, L. MANLIUS VULSO, & M. ATTILIUS REGULUS.

Le tems devint favorable, & les Romains démarérent. Jamais traversée ne fut plus heureuse. La premiére terre d'Afrique, qui s'offrit à leurs yeux, fut le Cap Hermée. La flotte y moüilla quelque tems, pour attendre la réünion entiére des Galéres Romaines. Delà, en rangeant la côte, elle vint se présenter devant Clupée, Ville à l'Orient de Carthage, & peu distante [a] du Cap Hermée. Là, se fit la descente, &, pour la premiére fois, les Romains entrérent sur les terres d'Afrique. On fit sommer [b] Clupée de se rendre. C'étoit un poste avantageux, pour en faire une Place d'armes. D'ailleurs la mer, aux environs, four-

Polybius l. 1.

[a] Voyés ce que nous avons dit sur le Cap Hermée, autrement le Promontoire de Mercure, dans le quatriême volume de nôtre Histoire, Livre 15. page 342. *n. b.* c'est aujourd'hui le *Cap Bon.*

[b] Clupée, dont les anciens Auteurs Grecs font mention, sous le nom d'*Aspis*, & les Latins sous celui de *Clypea*, ou *Clupea*, fut ainsi nommée, parce qu'elle étoit placée sur une colline, qui avoit la forme d'un bouclier. Strabon, au Livre 17. & Solin au chapitre 27. assurent, que les Siciliens en furent les fondateurs. Le premier rapporte, qu'elle fut bâtie par Agathocle, Tyran de Sicile, tandis qu'il faisoit la guerre aux Carthaginois. Ceux-ci s'en saisirent bientôt aprês, & la réünirent à leur domaine. Les vieux Géographes ne conviennent point entre eux de la situation de cette Ville. Quoiqu'en dise Pline, il est certain qu'elle ne fut point située, sur le Promontoire de Mercure. Polybe, Strabon, & Hirtius, dans le chapitre second de la guerre d'Afrique, la placent au-delà, vers la côte Méridionale, qui dépend du Royaume de Tunis.

De Rome l'an 497.
Consuls, L. Manlius Vulso, & M. Attilius Regulus.

nissoit des Ports assés commodes, pour y mettre à couvert les Vaisseaux, qui viendroient d'Italie. Dans un coude de cette côte, les Romains rangérent leur flotte, & du côté de la terre, ils munirent ce nouveau Port d'un rempart, & d'un large fossé, qui le défendoient contre l'irruption des Africains. Les Consuls ne songérent plus qu'à former le siége d'une Ville, qui refusoit de se livrer. On ignore si Clupée se rendit aux Romains, par composition, ou si elle fut abandonnée par ses Habitants. Sur cela les Historiens varient; mais ils conviennent à dire, que les Consuls s'en rendirent maîtres. On ne peut exprimer l'allarme, qu'une prise si importante répandit à Carthage. Après tout, on y avoit appréhendé un sort encore plus fâcheux. Les Carthaginois s'étoient persuadés, que la flotte en vouloit à leur Capitale, & qu'elle seroit la premiére conquête des Romains en Afrique. Un peu remis de leurs craintes, ils donnérent leur principale attention à grossir leurs troupes, à en rassembler de toutes parts, & à couvrir le Païs des environs de Carthage. Les Consuls, de leur côté, demeurérent assés tranquilles, dans leur nouveau poste, sans avancer bien avant dans les terres. Il leur falloit pour cela de nouveaux ordres du Sénat. Telle étoit alors la dépendance des Consuls. On leur régloit leurs expéditions, & d'ordinaire on ne les rendoit maîtres, que de l'éxécution. Tout en alloit mieux. Nul corps au monde n'étoit plus capable de prescrire les démarches à ses Généraux, que le Sénat Romain. Presque tout, il étoit composé de Capitaines expérimentés, qui autrefois avoient conduit des armées, & dont l'habileté suppléoit, au besoin, à la témerité, ou à

Zonaras l. 8.

Polybius l. 1.

l'ignorance des nouveaux Consuls. Manlius donc, & Régulus dépêchérent à Rome un Courier, pour rendre compte au Sénat, & au Peuple, de la situation de leurs affaires. Jusqu'au retour de l'Envoyé, ils occupérent leurs Soldats à fortifier Clupée, à la Romaine. Ce devoit être, pour la suite, le rendés-vous général des flottes d'Italie, &, pour les Romains, une clef de l'Afrique. Cette tranquillité des Consuls n'alla pas jusques à une entiére inaction. Ils permirent à leurs troupes, de faire des courses le long de la côte. Elles firent le dégât, dans ces fertiles plaines, qui depuis long-tems n'avoient point vû d'ennemis. Quel butin ne remportérent-elles point, de ces belles maisons de campagne, que les Seigneurs Carthaginois avoient construites, sur les bords de la mer! Que d'esclaves Romains ne ravirent-elles point à leurs maîtres! On prétend, & il est assés vrai-semblable, que le Consul Cornélius Asina, pris par trahison, fut pour lors tiré de la servitude Carthaginoise, pour être reconduit à Rome. On l'avoit réduit, en Afrique, à mener la charruë; mais bien-tôt la République lui rendra les faisceaux Consulaires. Enfin les Romains enlevérent aux Carthaginois plus de vingt mille hommes, qu'ils firent esclaves. Tandis que les Consuls vivoient ainsi à discrétion, dans le Païs ennemi, arriva de Rome leur Envoyé, avec de nouveaux ordres du Sénat. On enjoignoit à Manlius de retourner en Italie, & d'y reconduire la flotte. On laissoit à Régulus le département d'Afrique, pour y continuer la guerre. Du reste, on accordoit à celui-ci le pouvoir, de se retenir autant de troupes & de Vaisseaux, qu'il jugeroit convenable au bien Public. Qui le croiroit? Régulus ne

De Rome l'an 497.
Consuls, L. MANLIUS VULSO, & M. ATTILIUS REGULUS.

De Rome l'an 497. Consuls, L. Manlius Vulso, & M. Attilius Regulus.

parut pas content de sa nouvelle destination. Soit par un secret pressentiment des malheurs, que le Ciel lui préparoit, soit, comme on l'interpréta malignement, pour recevoir les honneurs du Triomphe, il souhaitta de retourner en sa Patrie. Du moins, il demanda son rappel, sous un prétexte, qui paroîtroit aujourd'hui frivole; mais qui marque le caractére, & les mœurs des Romains de son tems. Il représenta au Sénat, que le Métayer de la petite terre de sept arpens, qu'il avoit dans la Tribu [a] Pupinia, étoit mort; qu'en sa place il avoit mis un homme de journée, pour façonner son champ; & que celui-ci en avoit abandonné la culture, après avoir enlevé ses bestiaux, & tous les ustenciles de sa ferme; enfin, que sa présence étoit nécessaire, pour fournir de son travail à la subsistance de sa femme, & de ses enfants. La République eut égard aux besoins de sa famille. Elle ordonna, que Marcia son épouse, & que ses fils, seroient nourris aux frais du Public. Pour Régulus, on le fit rester en Afrique, & on lui donna ordre d'y commander l'armée, sous le titre de Proconsul, quand son Consulat seroit expiré. Manlius son Collégue partit donc de Clupée, [b] & revint à Rome, [c] où il Triompha. Le même honneur fut sans doute reservé à Régulus, après son

Val. Max. l. 4. c. 4.

Tabl. Triumph.

[a] La Tribu *Pupinia*, étoit située dans le Latium, en-deçà du Tybre, à peu de distance de Rome, selon Tite-Live, Livre 26. & aux environs de Tusculum, selon Festus.

[b] Orosius, & Eutrope comptent un nombre considérable de prisonniers Carthaginois, que Manlius fit conduire à Rome. Il y vint lui-même, ajoûtent ces deux Auteurs, enrichi de butin, & des plus précieuses dépoüilles de l'ennemi. Selon Florus, le Consul Marcus Attilius fit charger tant de richesses, sur une partie de la flotte, qui rentra triomphante dans le Port de Rome.

[c] Les seuls Fastes Capitolins ont conservé la mémoire de ce Triomphe, au défaut des anciens Auteurs, qui l'ont passé sous silence.

retour; mais le changement de ſa fortune lui fournira un autre genre de gloire, qu'une pompe paſſagére.

De Rome l'an 497.
Conſuls, L. Manlius Vulso, & M. Attilius Regulus.

A ſon départ, Manlius chargea ſa flotte de vingt-ſept mille priſonniers faits, dans les combats de mer, ou ſur le continent. Il eſt à croire, que Régulus retint le reſte au ſervice de ſes troupes. Les Soldats qu'il ſe réſerva, montérent à quinze mille Légionnaires, à cinq cents Cavaliers, mais à un plus grand nombre de troupes Alliées. Quarante Vaiſſeaux compoſérent toute ſa flotte. Bien-tôt il changea le titre de Conſul, en celui de Proconſul. Rome fit une nouvelle élection, où Ser. Fulvius Nobilior, & M. Æmilius Paulus, furent élevés au Conſulat. Ceux-ci demeurérent quelque tems tranquilles en Italie. L'attention de la République ſe tourna vers le ſeul Régulus. On ne ſongea qu'à lui, on ne parla que de lui. En effet, ce grand homme pouſſa ſes conquêtes, avec une étonnante rapidité. Carthage en fut épouvantée. Pour arrêter un ſi formidable ennemi, elle fit choix des trois plus renommés Généraux, qu'elle eût alors. On fit venir de Sicile Hamilcar, qui malgré le dernier échec de la flotte, conſervoit encore de la réputation. On lui joignit Boſtar, & à Aſdrubal, deux hommes accrédités parmi les troupes Africaines. Ces Chefs tinrent enſemble un Conſeil, où il fut réſolu de ſortir en campagne, & de n'attendre plus l'ennemi dans des murs. *Par nôtre inaction*, diſoient ils, *nous avons cauſé la ruine de nos plaines, & la priſe de nos Bourgades, & de nos Villes. La liberté de tout faire, anime les Romains à tout oſer.* La réſolution fut priſe, & le projet fut exécuté. Hamilcar ſe mit à la tête de l'armée,

Oroſius l. 4. c. 8.

Zonaras l. 8.

De Rome l'an 497. Consuls, L. Manlius Vulso, & M. Attilius Regulus. *Polybius l. 1.*

qu'il avoit ramenée de Sicile. Elle étoit précisément égale à celle de Régulus. Quinze mille hommes d'Infanterie, & cinq cents chevaux sortirent, sous les ordres de ce Général. Bostar, & Asdrubal commandoient des corps séparés, toujours prêts à se réünir au Commandant Général. Régulus cependant, en poursuivant ses conquêtes, étoit arrivé sur les bords du [a] Bagrada. Ce fleuve couloit alors sous la domination des Carthaginois, & déchargeoit ses eaux dans la mer, peu loin de leur Capitale. Ce fut là, que Régulus & son armée eurent à combattre un Monstre, que les Historiens Latins ont pris plaisir de nous peindre, avec des couleurs trop vives. Ils ont employé tant d'art & tant d'éloquence à le décrire, chacun à sa maniére, qu'il est difficile de croire, qu'ils l'ayent représenté au naturel. Ce Monstre fut un Serpent, disent-ils, d'une immense grandeur. Il infectoit le Fleuve, & il en rendoit les rives inhabitables. De son souffle, il empoisonnoit l'air, & sa seule haleine causoit la mort. Les Romains, campés sur le Bagrada, trouvérent cet ennemi plus formidable, que les Carthaginois mêmes. Lors qu'ils alloient puiser de l'eau, l'affreux Dragon les attaquoit, les enveloppoit de ses replis, & quelquefois les engloutissoit, tout entiers, dans sa large gueule. Il fallut disputer le Fleuve à ce Monstre furieux, & lui livrer un combat en forme. On lui lança des dards; on l'accabla de traits. Sa peau étoit si dure, & ses écailles si épaisses, qu'elles étoient impénétrables aux armes des Romains. Il fallut donc employer, contre lui, de ces machines de guerre, que

Florus l. 2. Val. Max. l. 1 c. 8. Orosius l. 4. c. 8. A. Gell. l. 6. c. 3. Plinius l. 8. c. 14.

a Le Fleuve *Bagrada*, s'appelle aujourd'hui *Megrada*, ou *Magrida*.

l'antiquité

l'antiquité a nommées baliſtes, & qui ſervoient, dans les ſiéges, à lancer de groſſes pierres, pour renverſer les murs. Elles tenoient lieu de canons aux anciens. C'eſt ainſi qu'il fallut l'attaquer, comme une forte Citadelle. Les baliſtes furent long-tems, ſans pouvoir l'atteindre. Enfin, une groſſe pierre tomba ſi lourdement ſur ſon corps, qu'elle lui caſſa l'épine du dos. Le Serpent ne fit plus ſes contours & ſes évolutions, qu'avec peine. Devenu plus abordable, il fut enfin percé de coups; mais par la puanteur de ſon cadavre, il vengea bien ſa mort. Il corrompit l'air, & les eaux du Fleuve, & répandit dans toute la contrée une ſi grande infection, que les Romains furent obligés de décamper. Je n'ajoûterai point, avec une emphaſe égale à celle de certains Hiſtoriens, que la Déeſſe de l'Afrique fit naître ce Monſtre ſi effroyable, pour repouſſer la violence des Romains. Ce récit au reſte, plus plein d'imagination, que de vérité, ou bien a été omis par bien des Hiſtoriens Grecs, ou a été adouci avec ſageſſe. S'il m'eſt permis de conjecturer ici, ce monſtrueux Serpent fut peut-être un Crocodile, animal Aquatique, aſſés commun en Afrique. Comme les Romains n'en avoient point encore vû, & que d'ailleurs il put cauſer quelque dommage à leurs Soldats, ſa figure, & ſa fureur ſe groſſirent dans leur imagination, & leurs Hiſtoriens nous l'ont repréſenté ſur des rapports infidéles. On dit néanmoins que Régulus envoya à Rome la peau de cette épouvantable bête, qu'elle étoit longue de ſix-vingts piés, qu'on la ſuſpendit dans un Temple, & qu'elle y ſubſiſta, juſqu'au tems de la guerre de Numance. Sans contredire, ce fait tiré d'un Auteur Grec, on peut convenir que le Ser-

De Rome l'an 497.
Conſuls, L. Manlius Vulso, & M. Attilius Regulus.

Polyb. & Zonaras.

De Rome l'an 497. Consuls, L. Manlius Vulso, & M. Attilius Regulus. *Polybius.*

pent étoit d'une extrême longueur, & ne pas croire, qu'il ait fait, dans l'armée Romaine, tout le dégât, que l'on prétend.

Régulus vainqueur du Dragon, chercha ailleurs de la matiére pour des victoires plus solides. Il forma le dessein d'assiéger [a] Adis, Ville du Continent, & de la domination Carthaginoise. Chemin faisant, il pilla des Châteaux, renversa des Villages, & porta par tout la désolation. Enfin, la Ville d'Adis fut investie, & assiégée dans les régles. Il fallut des galleries & des mantelets, pour en approcher, & dresser des machines pour la battre. Tandis que les Romains étoient occupés à ce pénible ouvrage, l'armée Carthaginoise approchoit, pour secourir la Place. Elle arriva enfin à portée des Romains, & prit ses postes, sur une colline, qui dominoit le camp des ennemis. Du reste, la colline étoit rabotteuse & embarrassée de buissons, & de pointes de rochers. Par la situation du lieu, où les Carthaginois étoient campés, le sage Régulus jugea, qu'ils seroient aussi-tôt vaincus, qu'attaqués. La seule Infanterie pouvoit agir, sur un terrain si inégal; mais celle des Carthaginois étoit aussi foible, que celle des Romains étoit brave, & aguerrie. Toute la force des Africains consistoit dans leurs éléphants, que les rochers & les broussailles empêcheroient d'avoir part au combat. Ces considérations engagérent le Proconsul à livrer bataille, dans le lieu même, où Hamilcar s'étoit posté. Il marcha donc droit au camp des ennemis, sans leur donner le tems de réfléchir sur les désavantages du lieu, qu'ils occupoient.

[a] Adis ne subsiste plus, & l'on ignore le lieu de son ancienne situation. Il paroît qu'elle n'étoit pas éloignée de Carthage.

Avant le lever de l'aurore, l'armée Romaine étoit en marche, & elle parut ſur la colline, avant le jour. Cette confiance des Romains étonna les Carthaginois. Ils étoient infiniment ſupérieurs en nombre. Lors qu'ils virent que les éléphants ne feroient qu'embarraſſer, durant l'action, ils en appréhendérent le ſuccês. D'ailleurs, comme on les avoit ſurpris, grand nombre de leurs gens étoient encore au lit, lors qu'on ſonna la charge. Il faut que les Carthaginois n'euſſent pas encore appris l'art de s'enfermer, durant la nuit, dans de bons retranchements. Les Romains entrérent ſans peine dans leur camp, tuérent tout ce qu'ils trouvérent de Soldats endormis, pourſuivirent ceux qui prirent la fuite, & jonchérent la terre d'un grand nombre de morts. La réſiſtance fut plus grande du côté, où les Mercénaires Eſpagnols, & Gaulois avoient leur quartier. Ils ſe battirent avec plus de valeur, que les Africains de naiſſance. Leur défenſe fut ſi vive, qu'ils mirent en déſordre la premiére Légion Romaine. Repouſſée, elle cédoit avec perte, lorſque Régulus ordonna à quelques Manipules, de prendre l'ennemi en queuë. Pour lors, la Légion enfoncée reprit courage, les fuyards ſe ralliérent ſous leurs Enſeignes, & les braves Etrangers, environnés de toutes parts, vendirent chérement leur vie, qu'ils perdirent les armes à la main. A l'inſtant, tout ce qui reſtoit d'Africains dans le camp, ſe preſſa d'en ſortir. Ils eurent ſoin de ſauver ce qu'ils purent de leurs éléphants, qu'ils pouſſérent avec vîteſſe, auſſi-tôt qu'ils furent entrés dans la plaine. Les Romains las de les ſuivre, retournérent au camp de l'ennemi, pour le piller. On ne peut dire, à quel point cette bataille affoiblit les Car-

De Rome l'an 497.
Conſuls, L. MANLIUS VULSO, & M. ATTILIUS REGULUS.
Zonaras l. 8.

Polybius l. 1.

De Rome l'an 497. Consuls, L. MANLIUS VULSO, & M. ATTILIUS REGULUS. *Orosius l. 4. c. 8. Eutrop. l. 2. & Zonaras l. 8.*

thaginois. On leur tua dix-ſept mille hommes, on fit cinq mille priſonniers de guerre, & l'on prit dix-huit éléphants.

Pour lors, la terreur des armes Romaines s'étendit au loin, dans l'Afrique. Des Provinces circonvoiſines, & des régions éloignées, on venoit en foule ſe ſoumettre aux vainqueurs. Dans peu de jours, quatre-vingts Villes ſe donnérent au Proconſul. Utique, entre autres, livra ſon Port & ſes murs aux Romains. L'allarme augmentoit à Carthage. On peut dire même, qu'elle alla juſqu'au déſeſpoir, lorſque Régulus eût formé le ſiége de Tunis. Cette grande Ville n'étoit éloignée de la Capitale, que d'environ neuf milles, &, comme elle étoit ſituée dans une plaine, des remparts de Carthage, on pouvoit voir toutes les opérations du ſiége. La Place fut enlevée aux yeux des Carthaginois, qui n'eurent ni le courage, ni la force de la ſecourir. Pour comble de malheur, les Numides leurs ennemis éternels, & les plus proches voiſins de leur Etat, prirent les armes contre eux, entrérent dans leurs Provinces, & y mirent tout à feu & à ſang. Les Numides étoient plus cruels que les Romains, auſſi leur fureur n'eut point de bornes. Ils déſolérent les campagnes, & contraignirent les Païſans à chercher un azile, dans la Capitale. Quelque fertile que fût la côte, & quelques magazins qu'on eût fait à Carthage, tant de bouches y conſumérent les vivres. Ce qu'il en reſta, étoit ſoigneuſement caché par les propriétaires. Dans une Ville pleine de Marchands intéreſſés, chacun profita de la diſette publique, & vendit ſes proviſions à un prix exceſſif. Ainſi, la famine, & les maux qui la ſuivent, vinrent de ſur-

croît affliger Carthage. L'ennemi en obſédoit les portes, & l'on peut dire qu'Annibal ne fera dans la ſuite devant Rome, que ce que Régulus avoit fait, avant lui, devant Carthage.

De Rome l'an 497. Conſuls, L. MANLIUS VULSO, & M. ATTILIUS REGULUS.

Dans l'extrêmité où les Carthaginois étoient réduits, ils reçurent, avec joye, les Députés que le Proconſul leur envoya, pour traiter de la paix avec eux. Il paroîtra bizarre, que Régulus ait eu tant d'indulgence, pour une République rivale de la ſienne, qui, d'un ſeul coup, étoit prête de tomber. A la vérité, le Proconſul aimoit ſa Patrie; mais il aimoit auſſi ſa propre gloire. Il faiſoit réfléxion, que le tems de ſon Proconſulat expireroit dans peu; qu'à la fin de ſon année, Rome, ſelon les loix, lui envoyeroit un ſucceſſeur; que ce nouveau Général, quel qu'il fût, lui déroberoit la gloire d'avoir fait une conquête, dont les commencements lui avoient coûté bien des travaux; qu'à Rome on avoit plus d'égard pour ceux, qui mettoient la derniére main aux grands ouvrages, que pour ceux qui les avoient heureuſement ébauchés. Si ſon armée eut été aſſés nombreuſe, pour tenter la reddition de Carthage, il n'eut pas balancé de finir ſon entrepriſe, par une ſi belle conquête. Il prit donc le parti de terminer cette guerre à ſa gloire, & au profit de ſa République, par une paix ſi avantageuſe, qu'elle honoreroit à jamais ſa mémoire. Plein de ces vûës, il comptoit d'employer le reſte de la campagne, en des négociations. Les Députés qu'il envoya à Carthage, firent au Sénat les propoſitions les plus dures. Ce n'étoit pas pour ſurfaire, Régulus étoit déterminé à n'en rien rabattre. Ils demandérent, *que les Carthaginois cédaſſent la Sardaigne & la Sicile*;

Zonaras l. 2.

De Rome l'an 497. Consuls, L. Manlius Vulso, & M. Attilius Regulus.

Diod. apud Fulv. Ursinum.

qu'ils rendissent aux Romains, sans exiger de rançon, tous les prisonniers qu'ils avoient faits sur eux, depuis le commencement de la guerre; que, s'ils vouloient racheter leurs prisonniers, ils les payassent par tête; qu'ils dédommageassent Rome de tous les frais de la guerre; & qu'enfin, ils lui payassent, chaque année, un tribut à perpétuité. Ces conditions ne parurent pas supportables à la République Africaine. Toute désolée qu'elle étoit, elle préféroit un esclavage forcé, à une servitude volontaire. L'indignation du Sénat crut encore, lorsque les Députés ajoûtérent de nouveaux articles, qui n'étoient, selon eux, qu'un accessoire du principal. 1. *Que les Carthaginois ne mettroient dans la suite en mer, pour leur usage, qu'un seul Vaisseau de guerre.* 2. *Qu'à l'ordre des Consuls à venir, ils équipperoient cinquante Trirémes à leurs frais, pour servir dans les flottes Romaines.* Ces prétentions outrées révoltérent les Sénateurs. D'un cri unanime, ils rejettérent les propositions, & demandérent des adoucissements. Les Députés avoient ordre de ne rien relâcher. Ainsi, en sortant de l'Assemblée, ils dénoncérent au Sénat, *ou qu'il falloit vaincre les Romains, ou qu'il falloit leur obéïr.* Après une déclaration si précise, il ne restoit aux Carthaginois, que de périr avec honneur. Ils éprouvérent bien-tôt, que le Ciel se plaît souvent à humilier la fierté des vainqueurs impitoyables. Avant que de traiter avec Régulus, la République de Carthage, avoit eu la précaution, d'envoyer en Gréce, pour y acheter des troupes mercénaires. C'étoit pour remplacer ces braves Gaulois, & ces Espagnols, qu'elle avoit perdus devant Adis. Ce renfort arriva au tems de leur détresse. Sur la flotte, qui transporta ce secours, se trouva un La-

Diodorus Sicul. in Eclogis.

cédémonien, brave de sa personne, & plus grand homme de guerre, qu'il n'avoit paru jusqu'alors. Xantippe étoit son nom. Sa taille beaucoup au-dessous de la médiocre, & sa figure peu avantageuse, ne promettoient pas autant de valeur, & d'esprit, qu'il en avoit reçu de la nature. Dês l'enfance, Xantippe avoit étudié l'art de la guerre par principes, & l'usage avoit perfectionné, dans les armées, ce qu'il en avoit appris par la lecture, & par la méditation. On ne lit point que ce grand homme eût eu les premiers Emplois, dans les troupes de son Païs. C'étoit un de ces Subalternes, souvent plus habiles que leurs Chefs, qui ne manquent que d'occasions, pour se produire. Les discours de Xantippe, le firent connoître aux Carthaginois. Après s'être fait instruire du détail des combats, où ils avoient succombé, il vit incontinent les défauts de conduite, qui causoient leurs malheurs. *Vous n'avés pas été vaincus par les Romains*, leur dit-il, *vous mêmes vous vous êtes laissés vaincre. Moins par l'habileté du Proconsul, que par vôtre propre insuffisance, vous êtes devenus la proye de vos ennemis.* Ces paroles firent impression, & rapportées au Sénat, elles firent naître la curiosité d'en connoître l'auteur. Xantippe fut donc introduit dans l'Assemblée. Il y parla si sensément, & il y exposa avec tant de netteté les causes du désastre public, que tous convinrent de sa profonde capacité, dans le métier des armes. Il n'y eut pas jusqu'aux Chefs des armées, Hamilcar, Bostar, & Asdrubal, qui donnérent des loüanges à l'habile Lacédémonien. *Dans vos marches*, leur dit-il, *dans vos campements, & dans le choix des lieux où vous livrés bataille, vous n'avés point d'égard à vos avantages. Vous vous postés, & vous combattés en des endroits montagneux, &*

De Rome l'an 497.
Consuls, L. MANLIUS VULSO, & M. ATTILIUS REGULUS.
Silius Italic. l. 6.

Polybius l. 1.

De Rome l'an 497. Consuls, L. MANLIUS VULSO, & M. ATTILIUS REGULUS. *Zonaras l. 8.*

par là vous énervés la force de vos armées. Si j'en suis cru, je puis vous garantir la sécurité de vos Villes, & vous promettre une victoire certaine. Tous conçurent de grandes espérances de cés promesses. Les Généraux mêmes de la Nation, lui déférérent le Commandement, & le Sénat en fit un Decret. Xantippe s'appliqua donc à discipliner la Milice Carthaginoise. Tous les jours, il fit faire l'exercice aux Soldats, leur apprit à obéïr à la voix de leurs Commandants, & il régla leurs mouvements. Les Africains sont capables de discipline. Il leur manquoit un Maître qui les formât. En peu de tems, ils apprirent à serrer, & à élargir les rangs, & à se rallier sous les Enseignes. Dês-lors, ces troupes se crurent invincibles, & leur confiance donna au nouveau Chef quelque espérance de la victoire. Sans attendre, les anciens Généraux furent d'avis de marcher en campagne, & en exhortant leurs Soldats, ils les animérent à tout oser, sous la conduite du nouveau Généralissime. L'armée Carthaginoise étoit de douze mille hommes de pié, de quatre mille chevaux, & d'environ cent éléphants. Les Romains furent étonnés, d'appercevoir un changement si prompt, dans les marches, & dans les campements de leurs ennemis. Parmi eux, tout se faisoit dans les régles. Leurs mouvements étoient mésurés, & leurs camps étoient hors d'insulte. Régulus cependant n'en étoit ni moins fier, ni moins entreprenant. Autant qu'il sera modéré dans l'adversité, autant parut-il audacieux, ou même insolent, dans la prospérité. Dans son estime, Xantippe ne passoit que pour un misérable Grec, un Avanturier, sans nom, & sans gloire, dont l'expérience n'alloit qu'à de menuës observations de discipline. Enflé

Polybius l. 1.

de

de ſes ſuccês, le Proconſul en écrivit, dans ce ſens à Rome, & fit un détail de ſes exploits, & de ſes victoires. *Aprês avoir vaincu ſur mer*, diſoit-il au Sénat, *le premier des Romains, j'ai porté la guerre en Afrique. Mes conquêtes y ont preſque égalé le nombre des* [a] *Villes, que Carthage tenoit autrefois ſous ſa puiſſance. La Capitale elle-même eſt prête à tomber, & j'en obſéde les portes. En vain les vaincus ſe ſont efforcés d'obtenir la paix, à des conditions ſupportables. Ou les propoſitions que je leur ai faites, les réduiront à l'eſclavage, ou vos troupes acheveront de les détruire.* Le ſuccês ne répondit pas à la confiance du Romain. Elle ſervit à le perdre.

De Rome l'an 497. Conſuls, L. MANLIUS VULSO, & M. ATTILIUS REGULUS.

Zonaras l. 8.

Ce Grec, ce Xantippe ſi mépriſé, faiſoit bonne contenance, en préſence de l'armée Romaine. Ce n'étoit pas ſur des hauteurs qu'il campoit, c'étoit dans les vaſtes plaines, qui bordent la mer. Ses éléphants y avoient du terrain, pour s'étendre, & ſa Cavalerie, beaucoup ſupérieure à celle des Romains, y avoit ſes évolutions libres. Régulus s'apperçut bien, que le nouveau Chef prenoit ſes avantages, avec plus de précaution, que ſes prédéceſſeurs; mais il ne put ſe perſuader, que dans une action, il dût égaler l'expérience d'un Romain victorieux, & la valeur d'une Infanterie inſurmontable. Il oſa donc deſcendre lui-même en raſe campagne. Il fit plus. Un Fleuve ſéparoit ſon armée du camp ennemi, Régulus le paſſa fiérement, & comme s'il eût été ſûr de vaincre, il ferma aux ſiens le chemin pour le retour, en cas d'échec. C'étoit là,

Appianus in Punicis.

[a] Nous apprenons d'Oroſius, que Régulus avoit enlevé à la République de Carthage, juſqu'à trois cents Châteaux, ou Places fortes. Cet Auteur fait monter à quatre-vingt-deux, le nombre des Villes, que le Général réduiſit ſous la domination Romaine. Eutrope n'en compte que ſoixante & treize.

De Rome l'an 497. Consuls, L. MANLIUS VULSO, & M. ATTILIUS REGULUS. *Zonaras l. 8.*

justement que Xantippe l'attendoit. Dês qu'il vit le Proconsul dans ses lacs : *Les Dieux me favorisent*, s'écria le Lacédémonien, *Régulus lui-même vient m'offrir l'occasion d'accomplir mes promesses.* Aussi-tôt, il fit sortir ses troupes, pour les ranger en bataille. L'armée Romaine s'étoit arrêtée, environ à mille deux cents pas du camp des ennemis. Elle étoit fatiguée par une longue marche, & elle n'avoit pu arriver en présence des Carthaginois, qu'un peu tard, & lorsque le Soleil panchoit dêja vers son couchant. Les circonstances du tems, du lieu, & de la fatigue des Romains étoient favorables à Xantippe. Comme l'affaire ne devoit finir qu'avec le jour, en cas de malheur, les Carthaginois, qui sçavoient les routes de leur Païs, devoient échapper aisément, à la faveur de la nuit. Si la fortune se déclaroit pour Carthage, il devoit être difficile aux Romains, de regagner leur camp, & de finir l'action, par une retraite réguliére. Ces considérations mirent de la joye au cœur du Lacédémonien. Elle se peignit sur son visage, & sa confiance passa jusqu'à ses troupes. Par un cri unanime, elles firent retentir l'air du nom de Xantippe, & avec une allégresse inusitée, elles le priérent de les mener à l'ennemi. Voici la disposition de son armée. A la premiére ligne, il plaça les gens de trait, avec ordre de se retirer, dans les intervalles des Bataillons, aussitôt qu'ils auroient fait leur décharge. Après eux, étoient rangés, sur un grand front, mais à quelque distance, les éléphants, portants des tours de bois chargées de combattants. Derriére eux, étoit la Phalange Carthaginoise, composée de la meilleure Infanterie de l'armée. Celle-ci formoit le corps de ba-

Polybius l. 1.

Front. l. 2. c. 8. & Polyb. l. 1.

taille. Sur les aîles, Xantippe avoit placé, à la gauche, les Soldats armés à la légére, & à la droite, les troupes mercénaires. Ces deux aîles étoient ſoûtenuës, de part & d'autre, par la Cavalerie Africaine, qui, dans une vaſte campagne, avoit la liberté d'agir, & de ſe répandre. En habile Général, Xantippe avoit ſçû profiter du terrain, & donner de l'étenduë à ſes troupes.

De Rome l'an 497.
Conſuls, L. Manlius Vulso, & M. Attilius Regulus.

Régulus, de ſon côté, diſpoſa ſon armée à la maniére des Romains. Il fit une faute. Il donna trop de profondeur, & pas aſſés de largeur à ſon corps de bataille. Par là, il s'expoſoit à être enveloppé. Comme il prévit que les éléphants des ennemis deviendroient leur premiére ligne, il leur mit en tête les frondeurs, les gens de trait, enfin tout ce qu'il avoit de Soldats armés à la légére. Les Cavaliers Romains furent répandus ſur les aîles. Il eſt vrai, que par la force qu'il donna au corps de bataille, il remédia au déſordre, que les éléphants auroient pû y cauſer; mais il ne pourvut pas à l'irruption de la Cavalerie Africaine, qui pourroit l'attaquer en flanc, & par là, harceler ſon Infanterie, durant le combat. Xantippe commença l'attaque. Il ordonna aux conducteurs des éléphants, de les faire avancer, contre la premiére ligne des ennemis. Les Romains s'ébranlérent de leur part, & vinrent à la rencontre de ces furieux animaux. Au même inſtant, la Cavalerie Romaine entra en action, avec celle de Carthage. Celle-ci étoit infiniment ſupérieure en nombre. Ainſi la Cavalerie Romaine culbutée, & miſe en déſordre, fut obligée de prendre la fuite. Prélude infortuné, qui décida de la bataille! Cependant l'aîle gauche de Régulus, vint fondre ſur les mercénaires, que Xantippe avoit rangés à ſa droi-

De Rome l'an 497. Consuls, L. MANLIUS VULSO, & M. ATTILIUS REGULUS.

Front. l. 2. c. 2.

te. Ainsi, l'aîle Romaine évita d'être enfoncée par les éléphants, & elle mit en déroute les Etrangers de l'armée Carthaginoise. Vivement poussés, ils regagnérent leur camp en désordre. Il n'en fut pas ainsi du corps de bataille, où Régulus étoit en personne. Il fut rompu par les éléphants, qui y pénétrérent. Ces pesantes machines, marchérent sur le ventre à tout ce qui s'opposoit à leur passage. Les premiéres lignes des Romains, furent foulées aux piés de ces monstrueux animaux, & tout céda à leur furie. Cependant le corps de bataille étoit si épais, si profond, & les rangs y étoient si serrés, que les derniéres lignes n'y étoient pas entamées. Elles résistoient encore, & quelques Manipules, échappés à travers les éléphants, faisoient ferme devant l'ennemi. Enfin, la Cavalerie Africaine les enveloppa, & en fit une épouvantable boucherie. Les fuyards furent aisément atteints par les éléphants, & par les Cavaliers, & leur sort ne fut pas plus heureux, que le sort de ceux, qui avoient perdu la vie en combattant. De toute l'armée Romaine, il n'échappa que les deux mille hommes, qui s'étoient acharnés à poursuivre les Mercénaires. Ceux-ci arrivérent à Clupée, après bien des travaux, & des risques. Pour Régulus, il ne se déshonora pas par une fuite honteuse. Escorté de cinq cents hommes, qui demeurérent constamment autour de lui, il fut investi, & pris sur le champ de bataille, avec sa troupe. Evénement inoüi depuis la fondation de Rome, qu'un Général Romain fût tombé vivant, dans un combat, entre les mains des ennemis ! Régulus suivit ses vainqueurs à Carthage, après avoir perdu dans l'action, environ trente mille hommes. Si le rapport des Hif-

Florus l. 2.

Polybius l. 1.

oriens est véritable, la perte des Carthaginois ne monta guére qu'à huit cents Etrangers, du nombre de ces mercénaires, qui s'étoient laissés enfoncer à l'aîle droite.

De Rome l'an 497. Consuls, L. MANLIUS VULSO, & M. ATTILIUS REGULUS. *Diod. Sic. in Eclog.*

L'armée victorieuse retourna à la Capitale de l'Afrique, & Xantippe y entra, comme en triomphe. Les applaudissements du Peuple, furent conformes à sa reconnoissance. Dans ces premiers instants de joye, on ne put se modérer. Tout Carthage courut au-devant du vainqueur. On ne croyoit qu'à peine ce qu'on voyoit de ses yeux. Plus la consternation avoit paru désespérante, plus l'allégresse se produisit avec éclat. Peu d'heures auparavant, Carthage avoit craint pour ses Temples, pour ses maisons, & pour ses murs. Une main étrangére l'avoit délivrée de ses appréhensions. On jettoit les yeux, tantôt sur Xantippe, tantôt sur Régulus. L'un paroissoit un Génie, envoyé par les Dieux, pour la délivrance d'un Peuple opprimé. L'autre, dans son désastre, renouvelloit le souvenir de ses victoires passées. La comparaison de ces deux Chefs, relevoit la gloire du Lacédémonien. *Celui-ci*, disoit-on, *fut le fléau de l'Afrique, & la terreur de Carthage. Celui-là, n'a fait que se montrer. Une seule bataille l'a élevé au-dessus du Conquérant de nos Provinces. Un Proconsul Romain, est l'esclave d'un Soldat de fortune. Quel homme que Xantippe, lui qui sçait soumettre jusqu'aux plus fameux vainqueurs!* Ces loüanges étoient les expressions des véritables sentiments du Peuple à Carthage; mais les suites en devinrent funestes à leur libérateur. Les Généraux Carthaginois ne les entendoient qu'avec peine. A leur gré, c'étoit leur dérober des applaudissements, qu'on ne donnoit qu'à l'Etranger. Leur

Polybius l. 1.

De Rome l'an 497. Consuls, L. MANLIUS VULSO, & M. ATTILIUS REGULUS. *Orosius l. 4. c. 9.*

amour pour la Patrie, étoit allé jusqu'à consentir, que Xantippe fût à la tête des troupes, dans un danger pressant; mais dès que le péril fut dissipé, l'amour propre reprit ses droits, & la jalousie l'emporta sur la gratitude. Le Grec avoit trop de pénétration, pour n'appercevoir pas les secrets complots de ses envieux, & trop de sagesse, pour s'exposer long-tems à la perfidie Carthaginoise. Il céda au torrent, prêt à se déborder. Uniquement satisfait de la gloire, qu'une belle action laisse après elle, sans en attendre d'autre récompense, il résolut de retourner à Lacédémone. *Ici*, se disoit-il à lui-même, *les espérances sont incertaines, & les risques sont évidents*. Ainsi, politique aussi clairvoyant, que sage Capitaine, il crut pouvoir éviter par la fuite, l'orage dont il étoit menacé. Il éprouva, que la fureur de l'envie, poursuit au loin, ceux qui veulent lui échapper. On raconte diversement son avanture; mais toujours à la honte des Carthaginois, de quelque maniére qu'elle soit arrivée. Les uns disent, que les jaloux de sa gloire, firent embarquer avec lui des assassins, qui le jettérent à l'eau, & qui le noyérent. D'autres assurent, qu'on prépara pour son départ, un vieux Vaisseau, faisant eau de toutes parts, qu'on fit passer pour neuf, après l'avoir un peu gaudronné. Ils ajoûtent, que l'habile Grec pressentit la malignité de ses ennemis, & qu'il s'embarqua sur une autre Galére. Quoiqu'il en soit, jamais la victoire de Xantippe, & la méconnoissance des Carthaginois, ne périront dans la mémoire des hommes.

Zonaras l. 8. & Appianus in Punicis.

Régulus éprouvoit cependant les rigueurs de la plus rude captivité. Quoiqu'on traitât, à Carthage, avec assés d'humanité, les compagnons de son infortune, on

ne ménageoit point un Général, autrefois si redouté. Le Sénat se souvenoit des rigoureuses conditions qu'il avoit exigées, pour accorder la paix. Le Peuple ne voyoit qu'avec indignation, le destructeur de leurs campagnes, & ce brigand qui les avoit pillées. Ils exercérent donc contre lui, tous les genres de cruauté, que la vangeance put leur inspirer. La nourriture qu'on lui donna, ne fût que pour augmenter ses peines, en prolongeant ses jours. On le donna en spectacle à la plus vile populace, qui lui insulta. Pour interrompre son repos, on tenoit sans cesse à ses côtés un furieux éléphant, qui le menaçoit de sa trompe, & qui l'éveilloit par ses cris. Aprês avoir fait longtems de Régulus, le joüet de la multitude, on l'enferma dans la prison publique. Tant de mauvais traitements augmentérent la haine du Romain, pour les Carthaginois, sans lui faire perdre cette fierté Romaine, qu'on honoroit alors du nom de constance, ou de magnanimité.

De Rome l'an 497. Consuls, L. MANLIUS VULSO, & M. ATTILIUS REGULUS.

La détention, & la défaite de Régulus, causérent à Rome autant d'inquiétude, qu'elle donna de joye à Carthage. Les Romains n'étoient timides, que pour prendre de sages précautions. Ils craignirent que les Carthaginois, enflés de leurs succês, ne vinssent fondre sur l'Italie, & revaloir à Rome les dégâts, que le Proconsul avoit faits dans leur Païs. Pour lors, ils mirent en action les deux Consuls de l'année, Servius Fulvius, & M. Æmilius Paulus. La République leur ordonna, de veiller sur la côte d'Italie, d'établir de bonnes Garnisons, dans les Villes Maritimes, de passer en Sicile, avec une flotte, & de là, s'ils le jugeoient à propos, d'aller jusqu'en Afrique, pour y conserver le reste de l'armée, & des conquêtes de Ré-

De Rome l'an 498. Consuls, SERV. FULVIUS, & M. ÆMILIUS PAULUS.

De Rome l'an 498. Consuls, SERV. FULVIUS, & M. ÆMILIUS PAULUS

Polybius l. 1.

gulus. Enfin pour occuper les ennemis à la défenſe de leur Patrie. La crainte qu'on eût pour l'Italie, fut vaine. Les Carthaginois préférérent, de ramener au devoir les Villes de leur domination, qui s'en étoient ſéparées. Ils bornérent là tous leurs ſoins. Du côté de la Numidie, ils reprirent aiſément les Places, qui s'étoient ſouſtraittes à leur obéïſſance. Il n'en fut pas ainſi ſur les bords de la mer. Clupée fut inutilement aſſiégée par les Carthaginois. Les Romains s'y défendirent avec un courage, qui contraignit les aſſiégeants à ſe retirer. Delà, ils tournérent leurs forces du côté d'Utique. La Place fut inveſtie; mais les nouvelles qui vinrent d'Italie, forcérent les Carthaginois à ſurſeoir le ſiége commencé. On apprit en Afrique, que les Conſuls Romains, équippoient une flotte de trois cents cinquante Galéres. En effet, ce furieux armement fut prêt, avant la fin de l'Eté. Carthage n'eut donc plus d'autre attention, qu'à radouber ſes anciennes Galéres, & qu'à en conſtruire de nouvelles. Toute l'armée, occupée auparavant devant Utique, fut employée à ce nouveau travail. Le capital étoit de défendre la côte, & d'empêcher les Romains d'y débarquer.

Zonaras. l. 8.

Cependant les Conſuls levérent l'anchre, paſſérent le détroit, & abordérent en Sicile. Tout y étoit calme, & l'allarme que la déroute de Régulus, en Afrique, avoit cauſée, n'avoit point donné d'atteinte à la fidélité des Siciliens. Les Romains laiſſérent en Sicile des troupes de terre, pour la garder, & ſans perdre de tems, ils firent voile vers l'Afrique. Un gros tems, les porta vers l'Iſle [a] Coſſura. Son circuit n'eſt que

[a] L'Iſle de Coſſura, ou de Coſſyra, eſt une petite Iſle voiſine de

d'environ

d'environ trente mille; mais comme elle avoit alors un Port commode, & une assés bonne Ville, de la dépendance Carthaginoise, les Consuls détachérent quelques troupes, pour s'emparer du Port, & de la Place, & firent le dégât dans toute l'Isle. Le tems s'adoucit, & en peu de tems la flotte Romaine parut à la hauteur du Cap Hermée. Là, les Consuls trouvérent les Galéres Carthaginoises prêtes à les recevoir. Elles étoient en bataille, bien résoluës d'empêcher les Romains d'aborder. Le Cap Hermée étoit à égale distance de Carthage, à l'Occident, & de Clupée, à l'Orient. Le combat ne fut pas plûtôt engagé, que les Romains de Clupée envoyérent leurs quarante Vaisseaux, au secours de la flotte Consulaire. Avec ce renfort, tout plia devant les Consuls. La perte que firent les Carthaginois, surpassa bien l'avantage, qu'ils avoient remporté sur Régulus. On leur coula bas cent quatre de leurs Vaisseaux. On leur en prit trente, & quinze mille de leurs Soldats, ou de leurs Rameurs, périrent dans l'action. Du côté des Romains, on ne compta que neuf Galéres enfoncées, & qu'onze cents morts. Après tout, une si belle victoire ne leur rendit pas Régulus. Un Général de leurs armées dans

De Rome l'an 498.
Consuls, SERV. FULVIUS, & M. ÆMILIUS PAULUS.

Eutrop. l. 2.

la Sicile; en sorte que Scylax, ne comptoit delà, au Promontoire Lilybée, qu'un jour de navigation. Ptolémée cependant la met au nombre des Isles, qui appartiennent à l'Afrique, aussi bien que Malthe, dont elle est éloignée de cent trente milles, vers le Septentrion. On lui donne communément quinze milles pas Géométriques en circuit Elle est connuë présentement, sous le nom de *Pantalearia*. Les Anciens Auteurs, en parlant de l'Isle, dont il s'agit, usent des termes de *Cosyrus*, & de *Cosyra*. Cette différence, dans les noms, a causé la méprise d'Etienne de Bysance, ou de son Abbréviateur. L'un ou l'autre a cru faussement, que ces deux noms, exprimoient deux Isles différentes, dont l'une, à sçavoir *Cosyrus*, étoit une Isle de Sicile, & la seconde nommée *Cosyra*, étoit une Isle de l'Afrique.

De Rome l'an 498. Consuls, SERV. FULVIUS, & M. ÆMILIUS PAULUS. *Orosius l. 4. c. 9.*

les fers, étoit, pour eux, un opprobre, qu'ils avoient peine à supporter. Rien ne retarda plus les vainqueurs. Ils allérent débarquer proche de Clupée, & ils y campérent. Tandis qu'ils se délassent des fatigues de la mer, & du combat, les Carthaginois s'empressérent de venir les attaquer dans leur camp. Xantippe n'étoit plus à leur tête. Les deux Hannons, pere & fils, conduisoient leur armée de terre. Malgré la nouvelle discipline, qu'un Grec leur avoit apprise, ils ne tinrent pas contre la valeur Romaine. Mis en désordre, ils perdirent neuf mille hommes de leurs troupes. Ce qu'ils regrettérent le plus, ce fut un bon nombre de leurs principaux Seigneurs, que les Romains firent prisonniers de guerre, & qu'ils conservérent soigneusement, afin de les échanger pour Régulus. Quelques gens ont prétendu, qu'au tems où nous en sommes, les Romains ne sçavoient pas encore faire la guerre, & l'échec, qu'ils reçurent de Xantippe, leur sert de preuve. Les Grecs, disent-ils, leur étoient infiniment supérieurs. Comme si le seul accident d'un de leurs Généraux pouvoit servir de décision ! Dans les guerres contre Pyrrhus, ils avoient assés montré, que les disciples mêmes d'Aléxandre, & que ses imitateurs, n'étoient pas insurmontables, à la valeur des troupes Romaines, & à l'habileté de leurs Chefs.

Zonaras l. 8.

Après deux victoires signalées, les Consuls délibérérent, si Rome devoit continuer l'expédition d'Afrique, ou l'abandonner. Tout les portoit à poursuivre le vaste dessein de Régulus. Une seule considération les en détourna. Cette côte si fertile, avoit été ravagée, & les Carthaginois eux-mêmes, pressés de la faim, n'y trouvoient plus leur subsistance. Comment

Polybius l. 1.

faire vivre des troupes Etrangéres, dans un Païs ruiné, & d'où leur transporter des provisions ? Chaque Vaisseau chargé de grains, outre les périls de la mer, devoit être exposé à des combats. La résolution fut prise, de quitter Clupée & Utique, & de vuider toute l'Afrique de Romains. On les chargea donc sur la flotte victorieuse, & l'on vogua vers la Sicile. Jusques-là, le trajet fut heureux ; mais la Fortune a ses caprices. L'avidité de conquérir présenta aux Consuls une amorce, qu'ils n'eurent pas la sagesse d'éviter. Bien des Villes Maritimes de Sicile, placées sur la côte Méridionale, soûtenoient encore le parti Carthaginois. Se présenter devant elles, & leur montrer, tout à la fois, une flotte, & une armée formidable, ce devoit être assés pour les assujettir. Le projet eût été bon, si la saison n'eut pas été si avancée ; mais la campagne, pour les Consuls, avoit commencé tard, & le tems étoit dangereux pour la navigation. En vain les Pilotes représentérent à ces conquérants, qu'ils s'amusoient trop à des expéditions, qu'on pouvoit différer ; que [a] depuis le levé d'Orion, jusqu'à celui du

De Rome l'an 498.
Consuls, SERV. FULVIUS, & M. ÆMILIUS PAULUS.

[a] Pour bien connoître quelle saison de l'année, Polybe a prétendu désigner, par l'espace de tems, qui est entre le levé de l'Orion, & celui du Chien Céleste, il faut remarquer, que le levé, ou le couché des étoiles, doit se considérer, ou par rapport à l'horizon, ou par comparaison avec le mouvement du Soleil, sur nôtre hémisphére. Selon le premier rapport, les étoiles ont, tous les jours, leur orient, & leur occident ; c'est-à-dire, que chaque jour, par un mouvement commun avec celui du firmament, elles s'élevent au-dessus, ou s'abaissent au-dessous de l'horizon. Il est certain, que Polybe, en parlant du levé de l'Orion, & de celui du Chien Céleste, n'a point eu égard à cette révolution journaliére, qui se fait d'Orient en Occident. Autrement son texte seroit dépourvû de sens ; & il faudroit dire, que tous les jours annonceroient des tempêtes, parce que tous les jours l'Orion, & le Chien Céleste, ont leur levé, & leur couché absolu. Il s'agit donc ici d'expliquer le levé de l'Orion,

De Rome l'an 498.
Consuls, SERV. FULVIUS, & M. ÆMILIUS PAULUS.

Chien Céleste, la mer d'Afrique seroit impraticable; qu'il falloit saisir un intervalle de beau tems, pour le retour. Les Consuls s'empressérent, de marquer le reste de leur année, par des conquêtes, qui leur fissent honneur; mais leur retardement fut plus funeste à la Ré-

& du Chien Céleste, selon les rapports de distance, ou de proximité, que ces constellations ont avec le Soleil. Conformément à cette idée, que Polybe a eu en vûë, nous distinguerons dans les étoiles, leur levé & leur couché cosmique, leur levé & leur couché acronyque, enfin leur levé & leur couché héliaque. On appelle le levé cosmique d'une étoile, quand elle se leve avec le Soleil, & son couché cosmique, lors qu'elle se couche, en même-tems que le Soleil se leve. Par le levé acronyque, on entend l'élévation de l'astre au-dessus de l'horizon, quand le Soleil se couche. On dit, que l'étoile se couche acroniquement, quand elle se dérobe aux yeux, en même-tems que le Soleil. Le levé héliaque convient à une étoile, qui dégagée des rayons du Soleil, devient visible, dès le premier moment de son émersion. Par une raison contraire, son couché héliaque arrive au tems précis de son immersion, ou de sa conjonction avec le Soleil. Alors absorbée, & noyée, pour ainsi dire, dans la lumiére de cet astre, elle cesse de paroître à nos yeux. Ceci supposé, il est constant, que le texte de Polybe ne peut être entendu, que du levé héliaque de l'Orion, jusqu'au levé héliaque du Chien Céleste. Nous en avons la preuve dans l'Historien même. Il assûre, que la flotte Romaine fit voile en Sicile, au commencement de l'Eté, & que delà, les Consuls levérent l'anchre, pour faire voile en Afrique. Or l'intervalle, qui se trouve entre le levé héliaque de l'Orion, & le levé héliaque du Chien Céleste, s'accorde parfaitement bien avec la narration de Polybe. Il est constant, par la supputation des Tables de Géminus, & de Ptolémée, que la premiére constellation se levoit alors après le solstice, vers la fin de Juin, & que le levé de la seconde concouroit avec le commencement d'Août, lorsque le Soleil entroit dans le huitiême, ou le neuviême degré du Lion. Ainsi le mois de Juillet, qui se trouvoit entre ces deux termes, étoit un tems redoutable aux Matelots. De plus, dans les Tables que nous venons de citer, l'Orion à son levant, est marqué comme l'avant-coureur des tempêtes. Au reste, soit que la crainte des Nautonniers fût l'effet d'un préjugé populaire, soit qu'elle fût fondée sur une expérience certaine, il est cependant vrai, que les Anciens, se gouvernoient, dans la plûpart des choses de la vie, par l'observation des étoiles, sur tout dans la navigation, dans l'agriculture, & dans la médecine. Ils étoient persuadés, que les astres, par une influence secrette, causoient du changement dans les saisons, & dans les choses sublunaires.

publique, que les priſes les plus importantes n'euſſent pû leur cauſer de profit. Au tems qu'on avoit prédit, une tempête ſi violente s'éleva, que de mémoire d'homme, on n'en avoit point vû de plus furieuſe. La flotte fut ſi violemment battuë par les flots, & agitée par les vents, qu'on peut dire, qu'elle périt toute entiére. Quel malheur, & quelle perte! Sur ces Galéres, outre les équipages, étoit portée une groſſe armée de terre. Preſque toutes les richeſſes de l'Afrique, que Régulus avoit pillée, avoient été miſes en dépôt dans Clupée, & delà, on les tranſportoit à Rome. La mer les engloutit. Depuis Camarine, juſqu'au Cap Pachin, on ne voyoit ſur les eaux, que cadavres d'hommes, & d'animaux, mêlés avec le débris des Galéres. Enfin, de quatre cents Vaiſſeaux, ou environ, à peine en échappa-t'il quatre-vingt. Alors les Romains éprouvérent la conſtante amitié du Roy Hiéron. Ceux qui, à la nage, ſur des débris, ou dans des Eſquifs, purent échapper du naufrage, eurent recours à ce bon Roy. Il les aſſiſta dans leurs beſoins, & aprês les avoir pourvûs de vivres, d'habits, & de Vaiſſeaux, il les renvoya à Meſſane. Le malheur arrivé à la flotte, ne retomba point ſur les Conſuls. La République ne les rendit point reſponſables des accidents de la mer, & des tempêtes. Ainſi à la prochaine élection, on eut égard à leur mérite, & on leur différa ſeulement le Triomphe, ſans le leur refuſer.

De Rome l'an 498. Conſuls, SERV. FULVIUS, & M. ÆMILIUS PAULUS.

Eutrop. l. 2. & Polybius l. 1.

Diod. in Eclog.

Dans les Comices par Centuries, on vit alors, au Champ de Mars, un exemple bien mémorable des viciſſitudes de la fortune. Un homme, peu de tems auparavant, dans les fers de Carthage, pris en trahiſon par les ennemis, fut nommé au Conſulat. C'étoit Cn.

De Rome l'an 499.
Consuls, Cn Cornelius Asina, & A. Attilius Calatinus.
Val. Max. l. 6. cap. ult.

Cornélius, surnommé Asina, qui, dêja une fois, avoit été Consul. Son Collégue, autrefois Consul comme lui, fut A. Attilius Calatinus. Les Consuls de l'an passé, malgré l'accident de la tempête, furent confirmés, chacun dans le Commandement d'une armée, sous le titre de Proconsuls. En effet, quoiqu'on eût cessé de faire la guerre en Afrique, les Carthaginois la recommençoient en Sicile, avec un nouvel acharnement. Dêja, sous le Commandement de Carthalon, une de leurs armées avoit pris, & démoli Agrigente. La plûpart des Romains, qui défendoient la Place, étoient péris, ou avoient été réduits en servitude. Ceux qui s'étoient sauvés de la fureur Carthaginoise, occupoient un poste, à qui l'on avoit donné le nom de Jupiter Olympien, à cause d'un [a] Temple, où l'on adoroit cette Divinité. Depuis la défaite de Régulus, & depuis le naufrage de la flotte Romaine, la Sicile sans défense, paroissoit devoir passer toute entiére, sous la domination des Africains. Lorsque les ennemis de Rome y multiplioient les conquêtes, les Siciliens eurent nouvelle, que Rome donnoit tous ses soins, à construire une nouvelle flotte, aussi nombreuse que la derniére. En effet, dans l'espace de trois mois, les Romains mirent à l'eau six-vingt nouvelles Galéres, qui, en comptant les anciennes, qu'on radouba, com-

[a] Ce Temple bâti par les Agrigentins, en l'honneur de Jupiter Olympien, étoit des plus magnifiques de la Sicile. Diodore lui donne six-vingts piés en hauteur, & trois cents soixante en longueur, sur soixante piés de largeur. Il vante, sur tout, la beauté des colonnes, qui soûtenoient l'édifice, la structure admirable des portiques, le goût exquis des bas reliefs, & des peintures, dont il étoit enrichi. Encore, dit le même Auteur, n'avoit-on pas mis la derniére main à ce superbe ouvrage. On peut voir la description qu'il fait de ce Temple célébre, dans le treiziéme Livre de son Histoire.

posérent un armement de deux cents cinquante voiles. Constance de la République, dans les adversités, qui ne paroît pas moins admirable, que celle de Régulus, toujours retenu dans la captivité ! Aussi-tôt que la flotte fut en état, il paroît que les Consuls de l'année, avec les Proconsuls, passérent en Sicile ; les premiers, pour commander l'armée de mer, les seconds, pour agir ensemble sur terre. Leurs exploits se firent en commun. Comme on n'assiégea que des Villes Maritimes, les troupes de terre investissoient les Places, d'un côté, & les Vaisseaux, de l'autre. Par là, les Consuls & les Proconsuls servoient également à les conquérir. Le premier objet qui occupa les Romains, fut la Ville de [a] Cephaléde, située sur le Fleuve Hyméra, à quelques milles de son embouchûre. Cette Place se rendit par la trahison de quelques Habitants, qui la livrérent aux Romains. Delà, la flotte & l'armée tournérent vers Drépane. Carthalon le secourut si à propos, que les Romains n'en tentérent pas la prise. Une conquête plus importante les appelloit ailleurs. [b] Panorme étoit dês-lors une grosse Ville, située sur la côte Septentrionale de la

De Rome l'an 499.
Consuls, CN. CORNELIUS ASINA, & A. ATTILIUS CALATINUS.

[a] *Cephalédium*, ou *Céphalédis*, ancienne Ville Maritime, située sur la côte Septentrionale de la Sicile, est présentement appellée *Céphalu*. Elle communique son nom au Golfe voisin, qui s'étend vers les extrêmités de la Vallée de Démona. Cette Ville n'étoit pas éloignée de l'embouchûre du Fleuve Himéra.

[b] L'antiquité de la Ville de Panorme, ou de Palerme, comme on l'appelle aujourd'hui, la commodité de son Port, & ses grandes richesses, l'ont toujours fait regarder comme une Ville du premier ordre. Son territoire est arrosé du Fleuve *Amiraglio Fiume*, autrefois l'*Orethus*. Prês delà, le Fleuve appellé *Baïaria Fiume*, anciennement *Eleutherus*, décharge ses eaux dans la Mer Tyrrhénienne. Cette Ville avoit dans son voisinage, le Mont *Ercta*, & une Forteresse du même nom. La Montagne s'appelle présentement *Monte Pelegrino*.

De Rome l'an 499.
Consuls, Cn. Cornelius Asina, & A. Attilius Calatinus.

Sicile. Comme elle n'étoit pas fort éloignée du Cap de Lilybée, Carthage s'en étoit emparée depuis longtems, & la gardoit avec soin. D'ailleurs, elle avoit été fondée par les Phéniciens, & les Habitants de Panorme avoient la même origine, que ceux de Carthage. Delà, leur union & leur attachement réciproque. Les Carthaginois en avoient fait la Capitale de leur domination, en Sicile. D'abord la flotte Romaine en occupa le Port, & somma la Ville de se rendre; mais les Habitants, & la Garnison se déterminérent à soûtenir un siége. Pour augmenter l'armée de terre, les Consuls firent débarquer tout ce qu'ils avoient de troupes. Alors on forma des lignes de circonvallation, & de contre-vallation, autour de la Place. Le Païs fournissoit abondamment les matériaux nécessaires, pour les usages du siége. Tout le terroir étoit planté agréablement, de beaux arbres, qu'on abattit, & dont on fabriqua des machines, qu'on fit agir contre une tour, qui dominoit sur la mer. Par là, on fit une large bréche, par où le Soldat Romain entra dans la nouvelle Ville, & s'en rendit maître. Les défenseurs de la Ville nouvelle, se refugiérent dans la vieille Ville, & y portérent avec eux la terreur, & la famine. On n'y fit pas une longue défense. La Garnison & les Habitants firent aux Romains une Députation. Ils demandoient la vie, & la liberté, pour eux, pour leurs femmes, & leurs enfants, & grace pour leurs murs, pour leurs maisons, pour leurs armes, & pour leurs biens. Les Consuls n'ignoroient pas l'extrêmité où les assiégés étoient réduits. Ils se rendirent difficiles, & ne leur accordérent la vie, & la liberté, qu'à condition, qu'ils la racheteroient par une somme, qu'on leur imposeroit

Polybius l. 1. & Diod. in Eclog.

impoſeroit par tête. Il fallut plier ſous l'autorité des plus forts. Quarante mille des plus aiſés payérent [a] deux mines chacun pour leur rachat, & le reſte, au nombre environ de trente mille, fut fait eſclave, & vendu à l'enchére. Une expédition ſi conſidérable fit craindre le nom Romain, bien loin ſur la côte. Les Villes, & les Peuples des contrées Carthaginoiſes, ſe rendirent volontairement aux Conſuls. Ceux-ci revinrent à Rome; mais leur retour fut traverſé par la flotte Carthaginoiſe. Elle leur enleva quelques Vaiſſeaux de tranſport, où l'on avoit chargé l'argent, & les dépoüilles de Panorme. A proprement parler, la campagne ne finit glorieuſement, que pour les Proconſuls. Rome les récompenſa des exploits de leur Conſulat, ſans faire mention de leurs derniéres conquêtes en Sicile. Ils entrérent [b] Triomphants dans la

De Rome l'an 499.
Conſuls, CN. CORNELIUS ASINA, & A. ATTILIUS CALATINUS.



[a] Chaque mine contenoit cent drachmes, & chaque drachme, valoit, à peu prês, dix ſols de nôtre monnoye ordinaire. Ainſi les deux mines, qui furent impoſées aux Habitants de Panorme, pour le rachat de leur liberté, faiſoient la ſomme de cent francs.

[b] Deux Médailles d'argent atteſtent le Triomphe de Marcus

De Rome l'an 499. Consuls, CN. CORNELIUS ASINA, & A. ATTILIUS CALATINUS.

Capitale, à deux jours prês, l'un de l'autre, tous deux pour avoir pris [a] l'Isle Cossure, & [b] pour avoir vaincu les Carthaginois. A l'égard de Cornélius, nous le verrons Triompher l'année prochaine. Par là, il nous a paru évident, qu'il fut continué dans le Commandement d'une armée en Sicile, sous le titre de Proconsul. Son Collégue Attilius, pour n'avoir pris que quelques Villes, sans avoir gagné de bataille, ne fut pas jugé digne du Triomphe.

De Rome l'an 500. Consuls, CN. SERVILIUS CÆPIO, & C. SEMPRONIUS BLÆSUS. *Fasti Capit.*

Cependant les Magistrats changérent. Rome se donna pour Consuls, Cn. Servilius Cæpio, & C. Sempronius Blæsus. Le tems de faire une récension du

Æmilius, & de Servius Fulvius. Dans la premiére, on voit d'une part la tête d'une Rome casquée, & de l'autre l'empreinte d'une Galére, au-dessus de laquelle est une couronne de laurier, pour désigner la victoire navale remportée par le Général. On y lit ces mots, M. ÆMILIVS M. F. L. N. S. C. c'est-à-dire, que cette Médaille fut frappée, par un ordre du Sénat, en l'honneur de Marcus Æmilius Paulus, fils de Marcus, petit-fils de Lucius. La seconde présente, d'un côté, la tête d'une Victoire aîlée. Le revers porte la figure de Neptune, élevé sur un char de Triomphe. La Médaille est inscrite du nom de SERVIVS PÆTINVS NOBILIOR PROCONSVL.

a Cependant l'Isle Cossura, au rapport de Zonaras, retourna bientôt sous la domination de ses anciens maîtres. Les Carthaginois instruits de l'état déplorable, où la flotte Romaine avoit été réduite par la tempête, s'avancérent à la vûë de l'Isle, & la reprirent sur les Romains.

b Les anciens Auteurs ont gardé un profond silence sur le Triomphe accordé à un des deux Proconsuls Servius Fulvius, & Marcus Æmilius. Nous apprenons seulement de Tite-Live, au Livre quarante-deuxiême, que la République Romaine fit ériger, en l'honneur d'Æmilius Paulus, une colonne Rostrate, c'est-à-dire, ornée, de part & d'autre, de prouës de Galéres. Cet Historien ajoûte, que ce monument perpétua le souvenir de la victoire navale remportée par le Proconsul. Cette colonne fut placée au Capitole, & y subsista jusqu'à ce qu'elle eût été abattuë par la foudre, au tems de la seconde guerre de Macédoine.

De Rome l'an 500.
Consuls, CN. SERVILIUS CÆPIO, & C. SEMPRONIUS BLÆSUS.

Peuple, étoit échu; mais la mort des Censeurs suspendit le lustre, qu'on eût dû faire, & le recula jusqu'après la création de deux nouveaux Censeurs. Celui qui mourut, étoit en même-tems Préteur, car ces deux Charges n'étoient pas incompatibles. Aussi-tôt donc, que Postumius Mégellus eut quitté la Censure, avec la vie, son Collégue Junius Péra, se dépoüilla de sa Charge, & n'en fit plus de fonctions. Par là, Rome fut privée d'une nouvelle récension. On voit combien il seroit peu sûr, de compter les tems par les lustres Romains, qui varioient souvent, & pour de três-foibles raisons. Les Romains étoient plus constants à continuer les guerres commencées. Ils firent donc partir leurs Consuls, sur une flotte de deux cents soixante Galéres; tandis que le Proconsul Asina commandoit les troupes de terre, en Sicile. L'Histoire nous a dérobé le récit de ses exploits. A en juger par le Triomphe, qui lui fut accordé, nous ne pouvons douter, qu'ils n'ayent été considérables. La campagne des Consuls ne fut pas si heureuse. De Rome, ils passérent à Messane, & de Messane, ils se présentérent devant Lilybée. La Place étoit trop forte, & trop bien munie, pour en tenter le siége. Ainsi la flotte passa outre, & vogua vers la côte Orientale d'Afrique, assés loin de Carthage. Nul des Romains n'avoit encore pénétré jusques-là, & cette plage étoit inconnuë à leurs Pilotes. On y fit quelques descentes, on y surprit quelques Villes, on y pilla des Bourgs & des Villages. Les dépoüilles d'un si riche Païs, furent chargées sur la flotte; mais elle pensa périr, à la vûë même de la côte, qu'elle avoit ravagée. En rasant

Polybius l. 1 & Zonaras l. 8. Orosius l. 4 c. 9.

De Rome l'an 500. Consuls, Cn. Servilius Cæpio, & C. Sempronius Blæsus.

trop la terre, elle échoüa sur les bas fonds [a] de la petite Syrte, aux environs [b] de l'Isle des Lotophages. Alors, pour dégager les Galéres, on jetta à l'eau tout ce qui les surchargeoit. Les Romains ignoroient, que dans cet endroit, la Méditerranée avoit un flux & un reflux. Tant que l'eau y fut basse, l'équipage se crut perdu. Depuis la défaite & la détension de Régulus, les Africains avoient bien rabattu de l'appréhension, que les Romains leur avoient donnée. Ils accoururent sur le rivage, résolus de faire main-basse sur tout

[a] On donnoit anciennement le nom de Syrtes, à deux Golfes de la Méditerranée, entre les Royaumes de Tunis & de Barca. Ils furent ainsi appellés, parce que les Vaisseaux, attirés dans l'une & l'autre Syrte, par les courants, venoient y échoüer pour l'ordinaire, ou se perdoient dans les tournants. La grande Syrte est un Golfe très-dangereux, à cause des basses, ou des bans de sable, dont cette plage est environnée. Elle est au milieu de la Cyrénaïque, & du Territoire de Tripoli. C'est ce Golfe, que les Italiens nomment *Golfo di Sidra*, & les Espagnols, *Baxos di Barberia*, autrement les séches de Barbarie. Pour la petite Syrte, elle est située entre Tunis & Tripoli, & on l'appelle vulgairement Golfe de *Gabes*.

[b] Les Lotophages habitérent autrefois cette Isle, qui, de leur nom, fut appellée *Lotophagitis*. Ptolémée y comptoit deux Villes, à sçavoir *Meninx*, & *Gerra*, ou *Thoar*, selon Pline. Ce dernier la place à deux cents pas Géométriques de la petite Syrte, en avançant vers l'Orient. Il lui donne vingt-cinq milles de longueur, & vingt-deux milles en largeur. Les anciens Habitants y montroient un Autel, qu'ils disoient avoir été érigé par Ulysse. Le nom de *Meninx*, & de *Mirmix*, fut d'abord commun à la Ville Capitale, & à l'Isle même. Dans la suite, elle eut celui de *Girba*. Aujourd'hui on la nomme l'Isle de *Zerbi*, aussi bien que le Promontoire voisin. Le Lotos y croissoit en abondance. Delà, les Insulaires furent appellés Lotophages. Cet arbre étoit, à peu prês, de la taille d'un poirier. Ses feüilles ressembloient assés à celles de l'yeuse. Les fruits qu'il produisoit étoient si agréables au goût, que les Etrangers, aprês en avoir goûté, perdoient, dit-on, le souvenir de leur Patrie, & fixoient leur séjour dans un païs si délicieux. C'est ainsi que les compagnons d'Ulysse, ne quittérent, qu'à regret, l'Isle des Lotophages, où ils avoient abordé.

ceux, qui chercheroient un azile, après le naufrage. Par bonheur, la mer vint à remonter, & dans peu d'heures, le canal se remplit. Pour lors, les Vaisseaux remis à flot, prirent le large, & disparurent avec tant de vîtesse, que les Africains prirent leur départ pour une fuite. Le Port de Panorme, leur servit d'azile pour quelques jours, & delà, ils reprirent la route d'Italie. Dêja ils en voyoient les côtes, dêja ils étoient à la hauteur du Cap de Palinure, tout à portée de la Lucanie, lors qu'ils furent accüeillis d'une violente tempête. Il paroît bien que les Vaisseaux Romains, construits à la hâte, n'étoient pas à l'épreuve des gros tems. L'orage dissipa les uns, engloutit les autres, enfin les Consuls perdirent cent soixante de leurs Galéres, sans compter les Vaisseaux de transport.

De Rome l'an 500. Consuls, CN. SERVILIUS CÆPIO, & C. SEMPRONIUS BLÆSUS. *Orosius l. 4. c. 9.*

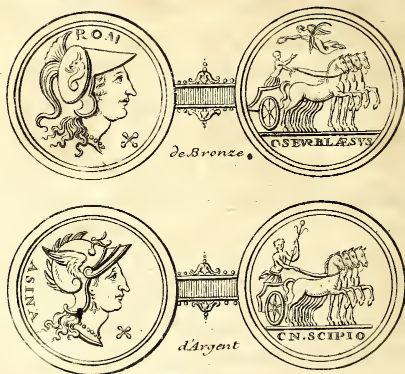
La République alors crut que les Dieux se déclaroient contre le projet, qu'elle avoit formé, d'enlever à Carthage l'empire de la mer. On prit à Rome les deux tempêtes, dont on avoit été affligé depuis deux ans, pour des réponses du Ciel. Ainsi par Arrêt du Sénat, il fut défendu, d'équipper à l'avenir plus de soixante Vaisseaux, & d'en faire d'autre usage, que pour garder la côte d'Italie, & pour porter des troupes en Sicile. La résolution fut prise, de ne faire plus la guerre que sur terre. Mais le dépit ne tint pas contre l'ambition. Nous verrons dans peu l'Arrêt du Sénat aboli, & Rome oublier les naufrages, pour tenter des conquêtes. Il est étonnant, que, dans un tems de découragement, la République ait accordé le Triomphe au Consul Sempronius, à l'exclusion de son Collégue. Nous le révoquerions en doute, si les

Tabul. Triumph.

De Rome l'an 500.
Consuls, Cn. Servilius Cæpio, & C. Sempronius Blæsus.

Tables Triomphales, & les [a] Médailles ne concouroient à nous l'assurer. Ici le marbre & le bronze suppléront au défaut des Historiens. Sur la garantie de ces anciens monuments, sans en sçavoir la raison, nous dirons que le Consul Sempronius Blæsus, & que le Proconsul Cornélius Asina Triomphérent, & que le Triomphe ne fut pas accordé à Servilius Cæpio, quoique, ce semble, il eût eu part à tous les exploits de son Collégue.

Régulus languissoit dans une dure prison, & sa République sembloit être tombée dans la langueur,



[a] Ces Médailles étoient d'argent. Nous les citons sur la foi de Pighius. Il assûre, qu'il les a euës entre les mains. La tête de la premiére représentoit une Rome casquée. Sur le revers, on voyoit un Romain revêtu de la Toge, élevé sur un char de Triomphe, traîné par quatre chevaux, & portant un sceptre à la main. Le Triomphateur y étoit désigné par ces mots, Cn. Scipio Asina. L'autre Médaille, outre la même empreinte, portoit encore une Victoire aîlée, qui élevoit une couronne sur la tête du Triomphateur. On y lisoit le nom de C. Sempronius Blæsus. Heureusement, la foi de ces deux Médailles, nous a été garantie par Monsieur Vaillant, qui nous en a conservé les Types, dans ses Familles Consulaires.

avec lui. En effet, les [a] Consuls C. Aurélius Cotta, & P. Servilius Géminus, n'eurent plus à commander de ces flottes, qui paroissoient ne pouvoir être vaincuës, que par les vents & par les orages. On transporta en Sicile les deux Généraux, pour les mettre à la tête des armées de terre. A leur arrivée, ils se persuadérent, qu'il y auroit de la gloire à conquérir deux postes, dont les Généraux précédents avoient vainement tenté la prise. L'un étoit [b] Himéra, Ville située à l'embouchûre [c] d'un Fleuve du même nom.

De Rome l'an 501.
Consuls, C. AURELIUS COTTA, & P. SERVILIUS GEMINUS.

a Les Consuls de cette année 501. sont échappés à Polybe. Cicéron parle de ces deux Magistrats, & assure qu'ils furent deux fois Collégues, dans les fonctions du Consulat

b La Ville d'Himéra, dont il s'agit ici, est celle que les Auteurs Latins appellent *Thermæ Himeræ*, *Thermæ Himerenses*, c'est-à-dire, les bains d'Himéra. Il y avoit en effet, des bains d'eaux chaudes, dans le voisinage. Cicéron, dans son second discours contre Verrés, fait mention de la même Ville, comme d'une des plus considérables de la Sicile. Elle étoit placée dans le Territoire, où l'on voit à présent *Termini*, vers l'embouchûre du Fleuve, anciennement appellé Himéra. Il porte aujourd'hui le nom de *Fiume di Termini*. Elle avoit été bâtie par les Carthaginois, sur les ruines de l'ancienne Himéra. Ils avoient détruit celle-ci, de fond en comble, vers la quatre-vingt-douziême Olympiade, la quatre cents neuviême année avant l'Ere Chrétienne, deux cents quarante ans après qu'elle eût été fondée, par une Colonie de Zancléens, Peuples anciens de la Sicile. Du débris de cette Ville, on avoit sauvé une statuë de bronze, qui représentoit la Ville même, sous l'apparence d'une femme. Himéra eut la gloire, d'avoir donné le jour au célébre Poëte Stésicore, à qui elle fit ériger une statuë, sous la figure d'un vieillard courbé, tenant un Livre à la main. Ces deux monuments, que la nouvelle Ville avoit conservés, jusqu'au tems de Cicéron & de Verrés, passoient pour des chefs-d'œuvres de l'art.

c On comptoit en Sicile deux Fleuves, qui avoient le nom d'Himéra. L'un qui coule au Septentrion, est celui dont nous venons de parler, & que les Naturels du Païs appellent *Il Fiûme di Termini*. L'autre, qui a son cours vers le Midi, & qui se décharge dans la Mer d'Afrique, se nomme *Salsi*, ou *il Salso*. Cette derniére dénomination s'accorde avec ce que les anciens Auteurs ont dit de cette Riviére. Ils remarquent que ses eaux étoient sallées, & qu'elles contractoient ce goût, en passant par des mines de sel.

De Rome l'an 501.
Consuls, C. AURELIUS COTTA, & P. SERVILIUS GEMINUS.
Diod. Sic. in Eclog.

L'autre, Lipare, Ville qui tiroit son nom de l'Isle Lipara, la plus grande des [a] Eolides. Himéra avoit, depuis long-tems, paru aux Romains une conquête importante. Autrefois ils s'étoient efforcés de la surprendre par trahison; mais l'avidité du Soldat avoit fait échoüer l'entreprise. Une porte de la Ville avoit été ouverte, par un traître, à un gros corps de troupes Romaines, qui devoient y entrer, à l'insçû des Généraux. Ceux qui s'y glissérent les premiers, refermérent à l'instant la porte, pour avoir moins de compagnons de leur bonne fortune. Crainte de partager le butin avec un trop grand nombre de leurs camarades, ces insensés s'enfermérent imprudemment dans la Ville. Alors les Habitants, devenus les plus forts, massacrérent cette poignée de brigands, & préservérent leurs maisons de la cupidité des Romains. Il n'en fut pas ainsi de la seconde tentative sur Himéra. Les Consuls se préparérent à l'assiéger, dans les formes, & à la forcer de se rendre. La Garnison & les Habitants prévinrent le malheur, qui les menaçoit, abandonnérent à l'ennemi leurs murs, & leurs maisons vuides, & se retirérent ailleurs avec leurs effets. Du moins Rome se vit en possession d'un poste avantageux, & d'un Territoire fertile. Lipare étoit encore une conquête, qu'autrefois les Romains avoient manquée. Le Consul Aurélius en entreprit la reddition. Quel moyen de réüssir? Le manque de Vaisseaux, étoit un obstacle à son dessein. Comment pénétrer dans une Isle, autrement, qu'à l'aide d'une flotte? Rome n'en fournissoit plus à ses Généraux. Hiéron, cet ami

Polybius l. 1.

a. Voyés la description, que nous avons faite des Isles Eoliennes, dans le quatrième volume, Livre 12. pag. 544. *n. a.*

toujours

toujours fidéle de la République, fournit à Aurelius des ſecours, pour une ſi belle entrepriſe. Sur les Galéres, que ce bon Roy lui prêta, le Conſul fit paſſer dans l'Iſle de Lipare, l'élite des troupes Romaines, & commença par inveſtir la Ville. Cependant, je ne ſçai quel ſcrupule le ſaiſit, au ſujet des auſpices. Sa religion ne lui permit pas de continuer un ſiége important, ſur des ſignes équivoques de la volonté des Dieux. Il fallut donc interrompre ſes travaux, pour aller reprendre de nouveaux Augures à Meſſane. Aurélius étoit un homme ſévére, grand obſervateur des loix, religieux juſqu'à la ſuperſtition, &, dans les armées, rigide vangeur de la diſcipline violée. En quittant ſon camp, il avoit laiſſé à Q. Caſſius le Commandement général des troupes, & à P. Aurélius Pécuniola, ſon parent, le ſoin de garder les lignes. L'un & l'autre étoient Tribuns, dans l'armée Romaine. Plus d'une fois il étoit arrivé, que des Commandants Subalternes avoient négligé l'ordre de leurs Généraux abſents, & toujours cette infraction de la diſcipline, avoit été rigoureuſement punie. Cependant, malgré le châtiment dont ils étoient menacés, & malgré la défenſe expreſſe qu'ils avoient reçûë, de rien entreprendre ſur la Ville, Caſſius & Pécuniola, ſe promirent d'enlever la Place. Pleins de l'eſpérance de faire, en Chef, une expédition, qui les honoreroit, & qui leur mériteroit des récompenſes Militaires, ils commencérent une attaque, qui réüſſit mal. Les Tribuns firent battre la Place ; mais les aſſiégés, ſortis bruſquement, donnérent ſur les Romains avec tant de vigueur, qu'ils les chaſſérent, & les pourſuivirent ſi vivement, qu'aprês avoir brûlé leurs paliſſades, peu

De Rome l'an 501.
Conſuls, C. AURELIUS COTTA, & P. SERVILIUS GEMINUS.
Zonaras l. 8.

Frontinus l. 4. c. 1. & Val. Max. l. 2. c. 7.

De Rome l'an 501. Consuls, C. AURELIUS COTTA, & P. SERVILIUS GEMINUS.

s'en fallut qu'ils ne prissent leur camp. A son retour, le sévére Consul vit avec horreur la désolation de ses troupes, & la démolition de ses retranchements. Il en punit les autheurs. Le Tribun Cassius fut dépoüillé de ses Charges. Aurélius, tout parent qu'il étoit du Général, fut battu de verges, & retranché du nombre des Officiers. Réduit au rang des simples Fantassins, il se vit contraint d'en supporter les pénibles travaux. Enfin, le Consul ne songea plus qu'à avancer le siége de la Place. Elle fut prise d'assaut, & quasi tous les Habitants furent passés au fil de l'épée. Quand on est né sévére, & qu'on se laisse dominer par son humeur, on se porte souvent à des excês odieux. Devant la Place, un Escadron de Chevaliers Romains, refusa d'exécuter les ordres du Général. Aurélius se modéra sur l'heure ; mais il leur réserva une punition d'autant plus infamante, qu'elle fut plus juridique.

Après tout, le Consul se picquoit d'équité. Il sçavoit récompenser, comme il sçavoit punir. Dans l'Isle de Lipare subsistoit encore la famille de cet ancien Timasithée, [a] le bienfacteur & l'Allié des Romains. On se souvint de la générosité, que fit paroître ce petit Roy de son Isle, à l'égard des Ambassadeurs de Rome, qui portoient à Delphes un vase d'or, pour le présenter au Temple d'Apollon. Arrêtés & pillés par des Corsaires de Lipare, ils eurent recours au Chef de l'Isle, qui fit plus pour eux, que de leur rendre justice. Il leur prêta une escorte de Vaisseaux, qui les conduisit à Delphes, & qui les ramena jusqu'à Rome. Les

Tit. Liv. l. 5.

a Consultés, à ce sujet, le troisiéme volume de nôtre Histoire, Livre 12. pages 544. & 545.

descendants de ce bon Prince, que les révolutions du Païs avoient détrônés, éprouvérent alors les effets de la reconnoissance Romaine. Le Consul les remit en honneur, & les exempta, à perpétuité, de toutes les impositions, & de tous les tributs, que la République pouroit exiger des Liparéens. Il ne manquoit aux Romains, pour achever leur campagne avec distinction, que d'avoir vaincu les Carthaginois en bataille rangée. Ercta, Château assés bien fortifié, leur fournit en vain, l'occasion de se battre en rase campagne. Les Romains assiégeoient Ercta, avec une armée de quarante mille hommes de pié, & de mille chevaux. L'armée Carthaginoise parut. C'en fut assés pour lever le siége. Depuis l'affaire de Régulus, le Soldat Romain craignoit les éléphants, & n'osoit plus se présenter devant ces furieux animaux. Souvent les armées ennemies se rencontrérent, souvent elles se trouvérent à distance raisonnable, pour entrer en action; mais les Généraux Romains ne retrouvérent plus dans leurs troupes, cette ardeur empressée d'attaquer l'ennemi. Les Carthaginois suivoient la maxime de Xantippe, & ne campoient qu'en des plaines. Les Romains auroient voulu les attirer sur des hauteurs, pour y rendre leurs éléphants inutiles. De part ni d'autre, on ne se prêta point aux desseins différents des deux partis. Ainsi la campagne finit languissamment. Pour le Consul Servilius, il est à croire, qu'il fit la guerre séparément, & qu'il ne se signala par aucun exploit considérable. Enfin, les deux Collégues retournérent à Rome. A leur arrivée, ils trouvérent dans les affaires civiles un changement considérable.

De Rome l'an 501.
Consuls, C. AURELIUS COTTA, & P. SERVILIUS GEMINUS.

Diod. in Eclogis.

Polybius l. 1.

Jusqu'alors la Noblesse s'étoit conservée en posses-

Florus in Epit. l. 18.

De Rome l'an 501. Consuls, C. AURELIUS COTTA, & P. SERVILIUS GEMINUS.

sion du grand Pontificat. Cette suprême dignité, qui donnoit un empire si étendu sur les affaires de la Religion, étoit restée seule aux Patriciens. Les Plébéïens partageoient avec eux le Consulat, la Préture, l'Edilité, la Censure, & la Questure. La Charge de Grand Pontife étoit la seule, que le Peuple n'enlevoit jamais à la Noblesse. Je ne sçai néanmoins par quelle révolution, le Pontificat passa pour lors aux mains d'un homme du Peuple. Peut-être eut-on égard à son extraordinaire probité. Tib. Coruncanius, qu'on revêtit de cette dignité, avoit une réputation de vertu, qui put déterminer en sa faveur, jusqu'aux intéressés mêmes.

La récension des Romains, & le lustre qui la suivoit toujours, occupérent ensuite les derniers mois des Consuls. On compta deux cents quatre-vingt-dix-sept mille sept cents quatre-vingt-dix-sept hommes, en état de servir la République dans ses armées. Tous les esprits panchoient alors à faire une réforme générale dans l'Etat. Le Pontife faisoit profession d'un genre de Philosophie austére, & les Censeurs visoient à rétablir l'ordre dans le Sénat. Ils étoient aidés par la sévérité naturelle d'Aurélius. On donna donc de grands exemples de fermeté, contre tous ceux, ou qui négligeoient le culte des Dieux, ou dont les mœurs n'étoient pas réglées, ou qui péchoient contre les loix de la discipline militaire. Peut-être se persuadoit-on, que les malheurs arrivés depuis trois ans à la République, sur mer, & sur terre, étoient l'effet de la licence du Peuple, du Sénat, & des troupes. Quoiqu'il en soit; les Censeurs furent impitoyables. De la liste des Peres Conscripts, ils retranchérent ignominieusement treize Sénateurs, & à la réquisition d'Aurélius, ils

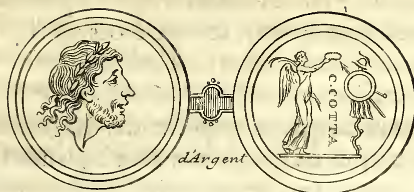
Val. Max. l. 2. c. 9.

dégradérent les quatre cents Chevaliers Romains, qui avoient refusé d'obéïr aux ordres de leur Général. La punition des coupables fut rigoureuse. On leur ôta le cheval, que la République leur fournissoit. On les priva du droit de suffrage, dans leur Centurie, sans les exempter d'y payer l'imposition. Enfin, on leur fit perdre le payement, que la République leur devoit, pour leurs services passés.

De Rome l'an 501.
Consuls, C. AURELIUS COTTA, & P. SERVILIUS GEMINUS.

Tant d'exécutions sévéres, meritérent au Consul Aurélius les honneurs du [a] Triomphe. Il est vrai, que durant son Consulat, il avoit pris deux Villes, Himéra, & Lipare; mais il n'étoit pas ordinaire aux Romains, de laisser triompher un Général, qui n'avoit pas gagné de batailles. Son exactitude à faire garder la discipline, & sa rigidité à en punir les infractions, lui tinrent lieu de victoires. Selon les tems, & le tour

Tabula Triumph.



a La mémoire du Triomphe de CAÏVS AVRELIVS COTTA, s'est conservée, sur une Médaille d'argent, qui porte le prénom, & le surnom de ce Consul. La tête est de Jupiter couronné de laurier. Sur le revers est une Victoire aîlée, qui couronne une trophée. Ces deux symboles, sont assés ordinairement employés, pour figurer un Triomphe. Nous avons déja remarqué ci-dessus, que les Triomphateurs, terminoient leur marche au Temple de Jupiter Capitolin, & que les dépoüilles remportées sur l'ennemi, étoient souvent consacrées à Jupiter Ferétrien. Il paroît, que le Monétaire a eu en vûë, de représenter ce Dieu, sous l'un ou l'autre titre.

De Rome l'an 501. Consuls, C. AURELIUS COTTA, & P. SERVILIUS GEMINUS.

d'imagination, le mérite prenoit diverſes faces. On récompenſa pour lors, ce qui, en d'autres circonſtances, auroit paru odieux. Aurélius entra donc triomphant dans Rome, le jour des Ides d'Avril.

Le découragement des Romains enfloit le courage des Carthaginois. Ceux-ci, ſe voyoient les maîtres de la mer, & leur eſpérance de reconquérir la Sicile, s'augmentoit, à méſure que leurs rivaux ſe réduiſoient à ſe défendre, & à prolonger la guerre, plûtôt qu'a former des entrepriſes, & à livrer des combats. Libre de faire paſſer en Sicile, autant de troupes qu'elle voudroit, ſans être traverſée par des flottes ennemies, Carthage ſe prépara à faire de nouvelles levées en Afrique, à s'acheter, chés les Celtes, & en Eſpagne, des Soldats Mercénaires, & à conſtruire des Galéres. Nul obſtacle pour exécuter ce deſſein, que le défaut d'argent. La guerre entre les deux Républiques duroit depuis treize ans au moins, & les tréſors publics étoient épuiſés, de part & d'autre. Carthage avoit encore moins de reſſource que Rome. Celle-ci trouvoit dans ſes Citoyens de quoi compoſer des Légions. Celle-là n'achetoit, & ne faiſoit venir qu'à grands frais, des troupes Etrangéres, pour ſervir dans ſes armées. Les Carthaginois envoyérent donc une Ambaſſade à Ptolémée Roy d'Egypte, leur ami, pour en tirer des ſecours d'argent. Ils demandoient à ce riche Souverain deux mille talents, qu'ils promettoient de lui rendre après la guerre. [a] Ptolémée étoit tout à la fois l'ami des Romains, & des Carthaginois, & ſpectateur de

Appianus.

[a] Ce Ptolémée eſt celui, qui eut le ſurnom de Philadelphe. Il avoit fait alliance avec les Romains, vers l'an de Rome 481. comme nous l'avons remarqué ci-deſſus.

leurs différends, il vouloit demeurer neutre. Ainſi ſa réponſe fut conforme à la réſolution qu'il avoit priſe. *Je vous aſſiſterois*, dit-il, aux Ambaſſadeurs de Carthage, *contre des ennemis, ou des indifférents. Mais, je ne puis, ſans infidélité, ſecourir mes amis, au préjudice de mes amis.* Ce refus n'empêcha pas la République Africaine, de ſuivre ſon projet. Elle fit des efforts, & mit ſur pié une flotte de deux cents voiles, avec une armée de cent quarante éléphants, & de trente mille hommes, tant Infanterie, que Cavalerie. Aſdrubal fut fait Généraliſſine de ces forces de terre & de mer.

De Rome l'an 501. Conſuls, C. AURELIUS COTTA, & P. SERVILIUS GEMINUS. *Polybius l. 1. Eutrop. l. 2. & Oroſius l. 4. c. 9.*

Tandis qu'on étoit occupé de ces grands préparatifs, en Afrique, Rome ſe donnoit de nouveaux Conſuls. L'un fut L. Cæcilius Métellus, l'autre [a] C. Furius Pacilus. Ils partirent pour la Sicile, & y tranſportérent leurs armées, ſur la petite flotte de ſoixante Galéres, à laquelle Rome s'étoit réduite.

De Rome l'an 502. Conſuls, L. CÆCILIUS METELLUS, & C. FURIUS PACILUS.

Métellus étoit un grand Capitaine. Il y paroîtra dans peu. Mais tandis qu'il fit la guerre avec un Collégue, ſa valeur fut gênée. Leurs troupes ſe tinrent ſur la défenſive, & la défiance du Sénat ſe communiqua aux deux Conſuls. Aſdrubal lui même, avec ſa formidable armée, demeura, malgré lui, dans l'inaction. Les Généraux Romains mirent toute leur attention à éviter l'ennemi, trop heureux de tenir les Carthaginois en reſpect, de les obſerver, & de ſuſpendre leurs hoſtilités par de ſages campements, & par une conduite meſurée. Quoiqu'on approuvât à Rome la ponctualité des Conſuls, à obſerver les ordres de la

b Le nom de ce Conſul, eſt défiguré dans quelques éditions de Polybe. On y lit Caïus *Curius*, au lieu de *Caïus Furius*. Oroſius ne s'eſt pas moins mépris, en changeant le ſurnom de *Pacilus*, en celui de *Placidus*.

De Rome l'an 500. Consuls, L. Cæcilius Metellus, & C. Furius Pacilus.

République, on ne laissa pas de réfléchir sur cette timidité, qui, ce semble, avoit saisi tous les membres de l'Etat. On s'apperçut, que tant de circonspection déshonoroit les Chefs, & énervoit le courage des Soldats. Le Sénat donc rappella son ancienne vigueur, & résolut de mettre en mer, l'année suivante, une flotte capable de faire disparoître celle des Carthaginois. En effet, tandis que ceux-ci dominérent sur les eaux, quel moyen de conserver la Sicile ? On sentoit vivement la captivité de Régulus, & l'on trouvoit ce grand homme fort à dire, dans ces tems douteux. La perte d'une bataille ne le rendoit pas méprisable, dans une République, dont les principaux membres étoient autant de Généraux, qui n'attachoient pas le mérite entier d'un Capitaine, à une constante prospérité. Pour suppléer à son absence, les Comices élevérent au Consulat deux hommes, qui, tous deux, avoient été dêja en place, & dont on estimoit l'expérience, & la valeur. [a] L'un étoit L. Manlius Vulso, & l'autre C. Attilius Régulus, cousin germain du fameux captif, dont la détention causoit tant de chagrin, & de pertes. En rappellant le Consul Furius, on laissa en Sicile son Collégue Métellus, pour l'opposer, avec le titre de Proconsul, à l'armée formidable d'Asdrubal.

De Rome l'an 503. Consuls, L. Manlius Vulso, & C. Attilius Regulus.

Tandis que tout se prépare dans les Ports d'Italie, & qu'on y construit des Vaisseaux, sous la direction des nouveaux Consuls, Métellus rétablit en Sicile

[a] Ces deux Magistrats furent élevés au Consulat, pour la seconde fois. Si l'on en croit Zonaras, Caïus Attilius, un des Consuls de cette année, fut propre Frére de Marcus Attilius Régulus, alors captif à Carthage. Mais il est évident, par les Fastes Capitolins, qu'ils n'eurent pas tous deux le même Pere. L'un, à sçavoir C. Attilius, fut petit-fils de Marcus, l'autre fut petit-fils de Lucius.

l'ancienne

l'ancienne réputation de Rome. Ce grand homme agiſſoit alors de ſon chef, & n'avoit plus de concurrent. Auſſi ſes armes proſpérérent. Le fier Aſdrubal, depuis le départ de Furius, ſe croyoit débarraſſé d'un dangereux ennemi. Il n'avoit plus ſur les bras qu'une armée, & qu'un Général Romain. Encore celui-ci s'étoit-il renfermé dans Panorme, & ſembloit appréhender la rencontre du Carthaginois. Les troupes d'Aſdrubal, encouragées par la timidité apparente des Romains, preſſoient leur Général de tout oſer. On étoit alors au fort de l'Eté, & les plus belles campagnes de la Sicile offroient une ample moiſſon à l'avidité Carthaginoiſe. Sur tout, autour de Panorme, la récolte devoit être abondante. C'étoit, en partie, pour aider les Panormitans à recüeillir le fruit de ces belles plaines, que Métellus ſéjournoit à Panorme, prêt à défendre les moiſſonneurs, contre l'incurſion de l'ennemi. Auſſi c'étoit-là, qu'Aſdrubal avoit envoyé grand nombre d'eſpions, pour obſerver la contenance des Romains, dans la Ville, & pour lui donner avis de leurs démarches. Métellus fut averti, que des Siciliens du parti Carthaginois, ſe tenoient cachés dans Panorme, & que leur conduite paroiſſoit ſuſpecte. La difficulté fut de les démêler, dans ce grand nombre d'Habitants. Le Proconſul ordonna une aſſemblée générale de tous ceux, qui réſidoient dans la Ville, avec défenſe de s'en abſenter. Il preſcrivit encore aux fidéles Panormitans, d'examiner tous les viſages, de ſaiſir les perſonnes qui leur ſeroient inconnuës, & de les conduire à ſon Tribunal. Le projet réüſſit. Les eſpions furent découverts, & le Général s'en ſervit, pour apprendre les deſſeins d'Aſdrubal.

De Rome l'an 503.
Conſuls, L. MANLIUS VULSO, & C. ATTILIUS REGULUS.
Polybius l. 1. & Diodor. Sicul. in Eclogis.

Zonaras l. 8.

De Rome l'an 503.
Consuls, L. Manlius Vulso, & C. Attilius Regulus.

Forcés à parler, ils déclarérent, que les Carthaginois étoient sortis de Lilybée; & qu'après avoir pris leur route par les chemins écartés & difficiles de Sélinonte, pour cacher leur marche, ils viendroient au plûtôt se rabattre, & camper dans les fertiles campagnes de Panorme. L'entreprise parut téméraire au Romain. Mais il dissimula la joye qu'elle lui causoit. Bien loin d'aller audevant de l'ennemi, pour lui livrer bataille après une marche laborieuse, il fit semblant de craindre, & se contint dans ses murs. La conduite timide de Métellus soûtint l'audace d'Asdrubal. Il entra dans le Territoire de Panorme, ravagea les campagnes, & pilla tout ce que les Romains n'avoient pu mettre à couvert. Le Proconsul ne s'ébranla pas, bien convaincu qu'il recouvreroit avec usure, tous les dommages, qu'on lui causoit. Il comptoit, sur toute chose, que par son inaction, il pourroit attirer l'ennemi, en deçà du Fleuve Oréthus, distant seulement d'un mille de la Ville, qu'il défendoit, & que si Asdrubal se hazardoit à le passer, sa perte seroit certaine. En effet, Asdrubal fit traverser le Fleuve à ses éléphants, le passa lui-même, & vint camper tout à portée de Panorme. Pour augmenter la confiance du Carthaginois, Métellus ne fit paroître sur les remparts qu'un petit nombre de défenseurs, qui ne paroissoient que des Milices Bourgeoises. Le petit nombre, & la qualité de ces troupes, entretinrent les Carthaginois dans la sécurité. Ils négligérent la discipline, firent bonne chére du butin, qu'ils avoient enlevé dans la plaine, & les Gaulois, entre autres, qui servoient dans l'armée d'Asdrubal, s'enyvrérent du vin de Sicile. L'inconsidération du Général alla si loin, qu'il négligea

Polybius l. 1.

Front. Strat. l. 3. c. 17.

Diod. in Eclog.

de retrancher ſon camp, à l'ordinaire. On y dreſſa les tentes, ſans les environner d'un rempart, & d'un foſſé. Cependant le Proconſul n'attaqua pas l'ennemi, même pendant la nuit. Il ſuivoit, dans les regles, un deſſein bien plus ſûr.

De Rome l'an 503. Conſuls, L. MANLIUS VULSO, & C. ATTILIUS REGULUS.

Dês que Métellus vit les Carthaginois au point, où il les vouloit, il fit ſortir de la Ville quelques-uns de ſes Manipules, ſeulement, ce ſemble, pour eſcarmoucher. Son projet étoit d'attirer inſenſiblement les ennemis au combat. Les Romains avoient ordre, de céder peu à peu, de perdre du terrain, & de reculer, juſqu'à un foſſé ſec, qu'il avoit fait creuſer dans la plaine, en-delà du foſſé de la Ville. A meſure que les premiéres troupes Romaines étoient pouſſées par l'ennemi, Métellus en détachoit de nouvelles. Celles-ci engageoient d'autres corps ennemis à venir ſur elles. Ainſi, par pelottons, les Carthaginois quittoient leur camp, à peu prês comme des flots, qui ſe ſuccédent les uns aux autres. Enfin, l'armée entiére d'Aſdrubal s'ébranla, & avec cent quarante éléphants, rangés ſur une même ligne, elle parut dans la plaine, pour livrer bataille. Le Proconſul n'avoit point encore quitté Panorme; mais il avoit rangé ſes Légions derriére une porte de la Ville, prêt à faire une ſortie, quand il en ſeroit tems. Les éléphants, placés à la premiére ligne, s'avancent donc à grands pas, contre l'Infanterie légére du Proconſul. Les conducteurs de ces animaux n'en avoient pas reçû d'ordre, mais ils vouloient gagner la bataille, indépendamment de leur Chef. Alors les Romains reculent toujours, en faiſant place à l'ennemi, & lançent des javelots ſur ces monſtrueuſes bêtes. On pourſuit les Romains, ils cédent.

Polybius l. 1.

De Rome l'an 503. Consuls, L. MANLIUS VULSO, & C. ATTILIUS REGULUS.

Enfin, quand ils ſont arrivés au bord du foſſé, ils s'y plongent tout à coup, & par de nouveaux traits, qu'ils dardent de bas en haut, ils irritent les éléphants, qui ne pouvoient plus avancer, faute d'un terrain uni. Métellus avoit pourvû, que les dards ne manquaſſent pas à cette Infanterie, expoſée au premier choc. Les Ouvriers, & les Artiſans de Panorme, furent employés à lui en porter, à la faveur du foſſé. D'ailleurs, du haut des remparts de la Ville, les Archers Romains décochoient, ſans ceſſe, une grêle de traits ſur les éléphants, & ſur leurs conducteurs. Enfin accablés de dards, ces effroyables animaux entrérent en fureur. Les uns ſecoüent leurs conducteurs, & les terraſſent. Les autres tombent dans le foſſé, où ils ſont mis à mort. D'autres enfin retournent ſur leurs pas, pour éviter les coups. Dans leur fuite, les éléphants portent le déſordre parmi les Bataillons Carthaginois. Ils y entrent, ils les rompent, & comme ils marchent ſans guides, où la fureur les entraîne, ils renverſent tout de leurs trompes, foulent aux piés tout ce qui s'oppoſe à leur paſſage, & ſe font de larges ſentiers, à travers les Phalanges Carthaginoiſes. C'étoit-là le moment que Métellus attendoit, pour mettre ſes Légionnaires en mouvement. *Citoyens, la victoire eſt à nous*, s'écria-t'il. *Suivés-moi, & rendons-la complette!* Auſſi-tôt, il fait ouvrir la porte, & il ſort. A l'inſtant, ces troupes fraîches attaquent en flanc des Bataillons dêja rompus, & épouvantés. Quelques-uns réſiſtent, & ſuccombent ſous le fer des Romains. D'autres prennent la fuite, & trouvent la mort. Ce qu'il y eût de plus triſte encore, c'eſt que la flotte Carthaginoiſe, qui rangeoit la côte de Panorme, ne

Front. l. 2. c. 5.

ſervit aux fuyards, qu'à augmentet leur déſaſtre. De la plaine, ils coururent ſur le rivage, pour joindre leurs Galéres, & pour s'y ſauver; mais ils périrent preſque tous, ou foulés aux piés des éléphants, ou ſubmergés dans les flots; partie en ſe jettant, en trop grand nombre, ſur des Eſquifs, qui coulérent bas; partie en faiſant effort, pour atteindre les Vaiſſeaux à la nage; partie enfin, en tombant du bord des Navires, qu'ils ne pouvoient accrocher de leurs mains.

De Rome l'an 503. Conſuls, L. MANLIUS VULSO, & C. ATTILIUS REGULUS.

Zonaras l. 8.

Cette victoire fut mémorable pour les Romains, & dans le cours de leur Hiſtoire, on en trouvera peu qui lui ſoit comparable. On ne ſçait qu'y admirer davantage: ou la conduite ſuivie du Général, qui ſçut ménager de loin ce grand événement: ou la dextérité des troupes à s'avancer aſſés, pour picquer l'ennemi, & à réculer à propos, pour conduire les éléphants au précipice. Ce ſeul coup abattit l'orgüeil des Carthaginois, & releva le courage des Romains. Leurs ennemis perdirent vingt mille hommes, reſtés ſur le champ de bataille. Dês le premier choc, on leur prit, ou on leur tua vingt-ſix éléphants. Dans la ſuite, le reſte de ces animaux, qui s'étoient échappés, & qui couroient ſans guide, par les plaines, & ſur le rivage, fut raſſemblé, & conduit au camp des vainqueurs, par le bon ordre, que donna le ſage Métellus. Il promit la liberté à ceux des conducteurs d'éléphants, qu'il avoit fait priſonniers. Ceux-ci ſe répandirent dans les campagnes, firent entendre leur voix à ces bêtes furieuſes, qui ſe laiſſérent adoucir par des careſſes. Le Proconſul voulut les envoyer à Rome, pour ſervir d'ornement à ſon Triomphe. La machine qu'il inventa, pour leur faire paſſer le Détroit, fut une nouvelle

Oroſius l. 4. c. 9.

Zonaras l. 8.

De Rome l'an 503. Consuls, L. MANLIUS VULSO, & C. ATTILIUS REGULUS. *Front. l. 1. Zonaras l. 8. & Plinius l. 8. c. 6.*

preuve de son beau génie. Sur des tonneaux vuides, il fit jetter des arbres, & des planches, étroitement liés entre eux, & couverts de terre; à peu près comme ces traîneaux, qui nous servent à faire flotter du bois. Aujourd'hui nous n'en serions pas surpris; mais l'invention en fut nouvelle alors. Ces espéces de radeaux avoient les bords assés élevés, pour empêcher les éléphants de tomber dans l'eau, & les machines résistoient aux secousses de la mer, par leur pésanteur. Ainsi ces animaux, qui supportent difficilement le branle des Vaisseaux ordinaires, furent paisibles durant la traversée. On les fit entrer, sans peine, dans ces nouveaux Bâtiments, qu'on fit approcher du rivage, comme des bacs. Là, les éléphants restérent aussi tranquilles, que s'ils eussent été dans leurs étables. Ainsi arrivérent à Rhége,[a] cent quatre éléphants, pour être, delà, conduits à Rome, & montrés, sur le passage, aux Villes d'Italie.

Orosius l. 4. c. 9.

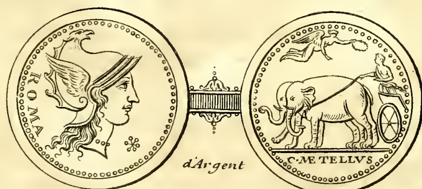
Après une victoire si considérable, le Proconsul ne différa pas de retourner à Rome. Il ne restoit plus en campagne de Carthaginois à vaincre, & Asdrubal ne s'étoit retiré, qu'avec peine, à Lilybée. Jamais on ne vit à Rome d'entrée plus magnifique, que celle de l'illustre Cæcilius Métellus. Le Triomphe lui avoit

[a] Les Auteurs ont varié, sur le nombre des éléphants, qui furent conduits à Rome, pour être produits en spectacle, pendant la pompe Triomphale de Cæcilius Métellus. Orosius n'en compte, que cent quatre. Florus les réduit à cent, ou environ. Selon l'Epitome de Tite-Live, & au rapport de Zonaras, & de Séneque, Cæcilius fit transporter à Rome, six-vingts éléphants. Eutrope fait monter ce nombre à cent trente, & Denys d'Halicarnasse assûre, dans le second Livre des Antiquités Romaines, que le Général Romain en avoit enlevé cent trente-huit, aux Carthaginois. Enfin Pline, au Livre huitiême, en marque cent quarante-deux, qui furent portés de Sicile en Italie, sur des radeaux.

été décerné, pour le ſeptiême d'avant les Ides de Septembre. On vit alors marcher avec pompe ce grand nombre d'éléphants, que le Triomphateur avoit pris. Ils occupoient, dans leur marche, tout l'eſpace d'une groſſe armée. L'air rentiſſoit d'acclamations, à la vûë de ces animaux, & d'un grand nombre de captifs enchaînés. On y remarquoit treize Officiers Généraux de l'armée d'Aſdrubal. Après la cérémonie du Triomphe, les éléphants furent produits au Peuple, dans le Cirque, & l'on en fit le joüet du Public. Comme on avoit réſolu à Rome, de ne s'en ſervir jamais dans les guerres; que d'ailleurs on ne vouloit pas faire la dépenſe de les nourrir, & qu'on ne jugeoit pas qu'il fut de la dignité du Peuple Romain, d'en faire préſent à des Rois Etrangers, on ſe donna le plaiſir de les faire pourſuivre, & mettre à mort dans l'arêne, par des Athlétes du ſimple Peuple. Par là, ces Romains, aujourd'hui Bourgeois, & le lendemain Soldats, apprirent à mépriſer des animaux ſi redoutés. Le Triomphe de Métellus eut quelque choſe de ſi nouveau, qu'on a pris plaiſir d'en perpétuer la mémoire par des monuments durables. On remarque, que ceux de la Famille Cæcilia, qui, dans la ſuite, ſe ſont trouvés en place de faire frapper des [a] Médailles, y ont fait

De Rome l'an 503.
L. MANLIUS VULSO, & C. ATTILIUS REGULUS.

Verrius Flaccus & L. Piſo.



[a] Parmi ces Médailles, nous en produiſons une, frappée par un

De Rome l'an 503.
L. MANLIUS VULSO, & M. ATTILIUS REGULUS.

ſouvent graver un éléphant, au revers, pour renouveller la gloire du plus illuſtre de leurs ancêtres.

On rendoit à Rome de grands honneurs à Cæcilius Métellus, & l'on faiſoit à Carthage le procês à l'infortuné Aſdrubal. Avant ſon retour, il fut condamné à la mort, à ſon inſçû, & dês qu'il fut arrivé, on le fit expirer ſur une croix. Un ſeul malheur, ou ſi l'on veut, une ſeule faute, effaça le ſouvenir de mille importants ſervices. Quelle différence entre les Républiques, de Carthage, & de Rome! Régulus, auſſi malheureux qu'Aſdrubal, n'avoit rien perdu, dans ſa Nation, de l'eſtime & de l'affection publique, & un ſupplice affreux, termina les jours d'un des plus grands Capitaines, que Carthage eût euë juſqu'alors. A n'en juger même que par les mœurs, les Carthaginois méritérent d'être ſubjugués par les Romains.

Tandis que Métellus rendoit en Sicile, à ſa République, la gloire des armes, dont elle ſembloit être déchûë, les deux Conſuls de l'année, Attilius & Manlius, ſe préparoient à continuer les victoires du Proconſul. Avoir ſa gloire à ſoûtenir, c'étoit un ouvrage difficile. Les deux Collégues paſſérent le Détroit, ſur la nouvelle flotte de deux cents quarante Galéres, & de ſoixante autres petits Bâtiments. Picqués d'une loüable émulation, ils entreprirent, de faire plus encore, que Métellus leur prédéceſſeur. Finir la guerre en Sicile, & en exterminer, d'un ſeul coup, les Africains, c'étoit quelque choſe de plus important, que d'avoir vaincu Aſdrubal. Leur flotte étoit nombreu-

Polybius l. 1.

Caïus Métellus, comme un monument de la Victoire, & du Triomphe de Lucius Cæcilius. On voit ſur le revers, un char traîné par deux éléphants, & une Victoire aîlée, qui tient une couronne ſuſpenduë ſur la tête du Triomphateur.

ſe

se, & leur armée de terre étoit de quatre Légions, sans compter les troupes Alliées. Avec de si grandes forces, ils espérérent d'enlever aux ennemis, avec la seule Ville de Lilybée, l'unique Forteresse, & la seule ressource des armées Carthaginoises. Le projet étoit véritablement grand. Lilybée, fortifié comme il étoit, passoit alors pour une Ville imprenable. Ce fut pourtant là l'entreprise, que les Consuls formérent. S'ils n'eurent pas l'honneur de la terminer, ils eurent du moins le courage de la commencer. Lilybée fut une nouvelle Troye, dont le siége dura dix ans. Jamais d'attaque plus vive, jamais de défense plus obstinée. Toutes les forces des deux Républiques furent épuisées, au dedans, & au dehors des murs, d'une Ville si disputée. Les Romains la battirent sans relâche, & ne purent la prendre, ni de force, ni par composition. Son sort suivra la paix, qui doit enfin terminer toute cette guerre. Dês que Lilybée fut investi, Carthage, à son tour, tomba dans le découragement. L'échec, que lui avoit donné Métellus, produisit en Afrique les mêmes effets, que la défaite & la détention de Régulus, avoient causés à Rome. Les Carthaginois ne pouvoient se consoler, sur la perte de leurs éléphants. Ils regrettoient leurs plus braves Officiers, détenus à Rome en captivité. L'épuisement de leurs finances, égaloit leur disette de Soldats. Il ne leur restoit plus en Sicile, que Drépane, & que Lilybée. L'un, étoit investi, & l'autre étoit exposé, aux nouvelles forces Maritimes des Romains. Ces réfléxions leur rappellérent le souvenir des propositions de paix, que leur avoit faites Régulus. Elles étoient dures, il est vrai; mais pour peu que Rome eût vou-

De Rome l'an 503.
Consuls, L. MANLIUS VULSO, & C. ATTILIUS REGULUS.
Polybius l. 1.

De Rome l'an 503.
Consuls, L. Manlius Vulso, & C. Attilius Regulus.
Orosius l. 4. c. 10.

lu les adoucir, elles auroient paru tolérables. Tandis que le Sénat Carthaginois s'occupoit de ces pensées, on donnoit plus de liberté à Régulus, & l'on adoucissoit les rigueurs de sa prison. Par là, on croyoit pouvoir effacer de son cœur la haine du nom Carthaginois, que les mauvais traitements de cinq années, y avoient si profondément gravée.

Régulus fut donc tiré des fers, & remis, en quelque sorte, dans une honnête liberté. Carthage crut pouvoir, à son occasion, & par son entremise, obtenir de Rome, ou la paix, à des conditions raisonnables, ou l'échange de ses captifs. On espéra, qu'un retour d'amour propre, & que le desir naturel de recouvrer la liberté, de conserver ses jours, & de revoir sa Patrie, sa femme, & ses enfants, le rendroit favorable aux intérêts de Carthage. C'étoit juger mal du cœur d'un Romain, & d'un Romain du caractére de Régulus, que d'en juger par les sentiments vulgaires. Carthage se flattoit encore, qu'à la faveur du Consul Attilius Régulus, son proche parent, le captif auroit assés de crédit au Sénat, pour faire agréer sa demande. *Aprês tout*, disoit-on, *Régulus n'a perdu ni l'estime, ni l'affection de sa République. Pour peu qu'il s'aime lui-même, aimé comme il est des siens, en procurant son bonheur, il deviendra l'auteur de nôtre félicité.* Sur ces préjugés, on s'efforça de l'engager à partir pour Rome, avec les Ambassadeurs, que le Sénat Carthaginois y envoyoit, pour traiter de la paix, ou au moins de la reddition mutuelle des captifs. Régulus obéït aux ordres de ses maîtres. Il avoit pris son parti. Ce n'étoit pas d'intéresser sa Patrie à le racheter, lui, & les compagnons de sa misére, par des échanges. Il étoit ani-

Zonaras l. 8.

mé par de tout autres motifs, que ceux dont on le croyoit susceptible. Une haine implacable contre Carthage, l'espoir d'une frivole immortalité dans la mémoire des hommes, le desir d'effacer la honte de sa défaite, par une mort illustre, lui firent prendre la résolution, de s'immoler lui-même, & tant d'autres captifs de sa Nation, aux intérêts de sa gloire. Plein de ces vûës, il sçut les dissimuler. Il s'embarqua pour Rome, après s'être engagé, par serment, de retourner à Carthage, & de se remettre aux fers, si la négociation devenoit inutile. Régulus ne craignit pas de se parjurer un jour. Il étoit résolu d'observer ce qu'il promettoit. Le Vaisseau Carthaginois aborda en Italie, & Régulus avec les Ambassadeurs, vint aux portes de Rome. Il étoit naturel, que l'empressement de voir sa famille, & ses amis, l'attirât dans les murs de sa Ville natale. La constance & la gravité Romaine le retinrent au Faubourg. *Il seroit contre les loix*, dit-il, *de recevoir un Etranger, comme moi, dans l'enceinte de la Ville. Mes disgraces m'ont rendu l'Esclave des Carthaginois. Je ne suis plus Citoyen de Rome.* [a] *C'est hors*

De Rome l'an 503.
Consuls, L. MANLIUS VULSO, & C. ATTILIUS REGULUS.

Titus Livius in Epitome 18.

Diod. apud Fulv.

Appianus in Punicis.

[a] Régulus ne vint à Rome, qu'à titre de Député de Carthage. Or la République s'étoit faite une loi, de ne point recevoir dans l'enceinte de la Ville, les Ambassadeurs des Provinces ennemies. Elle leur assignoit un logement dans les Fauxbourgs, & le Sénat s'y rendoit pour écouter leurs demandes. Les Romains se conduisoient en cela, par les principes d'une sage politique. Il leur paroissoit dangereux d'admettre dans les murs de Rome, des gens qui sous le personnage de Députés, cachoient peut-être celui de séducteurs & d'espions. Il étoit à craindre, que mêlés avec les Citoyens, ils ne formassent des brigues, au préjudice du Gouvernement, ou qu'ils n'observassent de trop près, les desseins du Sénat, & des Consuls. On conjecture, que cet usage fut établi, dès la naissance de la République, sous le Consulat de Brutus, & de Collatinus, à l'occasion des Envoyés de Tarquinium. Nous avons remarqué au commencement du second volume, que le prétexte de la Dépu-

De Rome l'an 503.
Consuls, L. MANLIUS VULSO, & C. ATLILIUS REGULUS.

des portes, que le Sénat Romain donne toujours Audiance aux Etrangers. Je ne viens pas ici, pour enfreindre les coûtumes. Ce début causa de l'admiration aux Romains, & aux Carthaginois. Régulus devint le sujet de toutes les conversations. On étoit dans l'impatience, de l'entendre parler au Sénat, & de lui voir développer ses sentiments. Cependant Marcia sa femme lui rendit visite, & lui présenta ses enfants encore assés jeunes. Il ne jetta, sur eux, qu'un regard farouche, & tenant les yeux attachés en terre, il marqua la honte qu'il avoit de sa servitude, comme s'il se fût cru indigne des embrassements de son épouse, & des caresses de ses fils. Enfin, le Sénat fut assemblé au Faubourg de Rome, & Régulus y fit, à son tour, aprês les Ambassadeurs de Carthage, les deux propositions dont il étoit chargé. Rien de plus simple que son discours. Pas un mot, par où l'on pût deviner de quel côté il panchoit. La modestie avec laquelle il parla, fit sentir, qu'il connoissoit l'état humiliant où il étoit réduit. *Peres Conscripts*, dit-il, *devenu l'Esclave des Carthaginois, je viens, de la part de mes Maîtres, vous proposer de traiter avec eux, de la paix, & de l'échange des captifs.* A peine eût-il prononcé ces paroles, qu'il voulut sortir de l'Assemblée, & suivre les Ambassadeurs Carthaginois, à qui il n'appartenoit pas d'assister à la délibération. En vain le Sénat pressa Régulus de rester, & d'opiner, en qualité de Sénateur, & d'ancien Consul. Il refusa de prendre séance parmi les Peres. Enfin obligé de plier sous les ordres

Cicero l. 3. de off.

tation, fut de réclamer les biens qui appartenoient aux Tarquins. Mais au fond, ils n'eurent en vûë que de tramer des complots, en faveur du Roy éxilé, & d'armer de jeunes factieux contre la vie des Consuls.

des Carthaginois, ses Maîtres, l'illustre Esclave prit place dans le plus Auguste Sénat du monde. Là, les yeux baissés, il demeura dans le silence, tandis que les plus anciens Sénateurs parlérent. Son tour vint de dire son avis. On le pressa de s'expliquer, voici comme il parla. *Carthaginois de corps, je suis Romain, d'esprit, & d'inclination. La fortune a pu me faire changer d'état; mais elle n'a changé ni mes mœurs, ni mon éducation. Esclave à Carthage, je suis libre à Rome. C'est donc avec liberté, que je découvrirai mes sentiments. Romains, il n'est pas de vôtre intérêt d'accorder la paix à Carthage, & d'échanger vos prisonniers avec les siens. Je le sçai; la longueur d'une guerre difficile, a pu vous fatiguer, & vos finances souffrent des frais immenses, que vous avés été obligés de faire, pour équipper de nombreuses flottes, & pour l'entretien de vos troupes. Mais, sans persévérance, voit-on jamais la fin des grandes entreprises? Je l'ai vû de mes yeux. L'épuisement de Carthage est extrême, & vos ennemis n'ont recours à la paix, que dans l'impossibilité de continuer la guerre. Vous n'avés été vaincus qu'une fois, par ma faute. Que Métellus l'a bien réparée; par une éclatante victoire! Hors deux Villes, toute la Sicile est à vous. Les Isles voisines de l'Afrique vous obéissent, & vôtre nouvelle flotte répand la terreur sur toutes ces mers. Vous gouvernés vos Alliés en paix, & ils vous servent avec zéle. Pour Carthage, destituée d'argent, elle n'a guére à compter sur les Provinces de son Etat. Avec quelle facilité ne les ai-je pas réduites à la défection? Vos armées ne sont composées que d'un seul Peuple, qui vous est uni par estime, & par affection. Vos ennemis n'usent que de troupes Etrangéres, que le seul intérêt leur attache. Avec le tems, perfide République! tu dégoûteras de ton service*

De Rome l'an 503.
Consuls, L. MANLIUS VULSO, & C. ATTILIUS REGULUS.
Zonaras l. 8.

De Rome l'an 503.
Consuls, L. Manlius Vulso, & C. Attilius Regulus.

tant de braves Nations, que l'exemple de Xantippe aura intimidées! Destituée de Soldats Mercénaires, que pourras-tu avec tes seules forces? Non, Romains, la paix avec Carthage, n'est ni de mon goût, ni de vos intérêts. Jusques-là Régulus avoit parlé senſément. Il paroiſſoit avantageux à Rome, de continuer la guerre, dans l'état, où les Carthaginois étoient réduits. Pour l'échange des captifs, il étoit, ce ſemble, convenable à la raiſon, & à l'humanité, d'en traiter & d'y ſouſcrire. Les raiſons qu'apporta Régulus, pour en faire perdre la penſée au Sénat, paroîtront frivoles à ceux, qui les examineront de ſang froid. *Vous tenés parmi vos priſonniers Carthaginois,* dit-il au Sénat, *treize Officiers conſidérables, jeunes, & capables de commander un jour les armées ennemies. Pour moi, j'avance en âge, & mes malheurs m'ont rendu inutile. Du reſte, le nombre des captifs que vous avés faits ſur Carthage, ſurpaſſe infiniment le nombre de ceux, que les Carthaginois ont faits ſur vous. D'ailleurs, qu'avés-vous à attendre d'une Milice vaincuë, & ſoumiſe à l'eſclavage? Servira-t'elle l'Etat, avec la même valeur, que des hommes, dont la réputation ne fut jamais flétrie? Ce ſont des Daims échappés des filets du Chaſſeur, toujours prêts à les éviter par la fuite.* Ce diſcours remplit les eſprits d'admiration. Le déſintéreſſement, & la magnanimité de Régulus, frappérent plus les Sénateurs, que la force de ſes preuves. La République eût bien voulu conſerver Régulus, continuer la guerre, & ne pas abandonner les captifs Romains, reſtés en Afrique, à la cruauté des Carthaginois. Plus le généreux Eſclave mépriſoit la vie, plus on avoit d'ardeur à le ſauver. On panchoit à n'avoir nul égard au ſerment, qu'il avoit fait, de revenir à

Eutrop. l. 2.

Carthage. *Son retour à Rome*, disoit-on, *l'absout de tous les jurements forcés, qu'on a exigés de lui; dans une terre ennemie.* Le suprême Pontife lui-même, consulté sur ce point de Religion, décida le cas en faveur de Régulus, & prétendit que, sans être parjure, il pouvoit rester à Rome. L'intéressé ne l'eût pas plûtôt appris, qu'il s'opposa à la bienveillance du Peuple, & des Pontifes. *Quoi donc!* dit-il au Sénat, qui frémissoit de l'entendre parler, *suis-je tombé parmi vous dans le mépris? Mes avis ne sont-ils plus d'aucun poids dans la République? Avés-vous résolu de me dés-honorer? Je connois trop l'inconstance de la faveur du Peuple, pour lui abandonner le soin de ma réputation. Dans les premiers moments de mon retour, sa bienveillance éclate, & le Public est touché du souvenir de mon infortune. Ses premiers transports seront-ils passés; on me négligera, & ma gloire sera ensevelie dans l'obscurité d'une vie privée. Mon retour même, me sera reproché par ceux, qui ont paru les plus affligés de mon absence. Le nom d'Esclave, me sera répété par mes envieux. Que sçais-je, si Rome n'aura pas honte, de me reconnoître pour Citoyen? Dieux immortels! Vous avés été les témoins, & les dépositaires de mon serment, vous ne serés jamais les vangeurs de mon parjure! Rendons-nous donc où nos engagements nous rappellent! Non, je ne laisserai pas tomber la foudre sur ma Patrie, & le Ciel ne se verra pas forcé de punir Rome, d'un crime qu'elle m'aura fait commettre! Les expiations seroient inefficaces, pour appaiser le couroux légitime des Dieux. Je n'ignore pas à quels supplices je suis réservé; mais quelques instants de douleur ne sont pas comparables, aux remords continuels d'une conscience coupable, & à l'infamie qui me suivroit jusqu'au tombeau. N'appréhendés pas au reste,*

De Rome l'an 503.
Consuls, L. MANLIUS VULSO, & C. ATTILIUS REGULUS.

Eutrop. l. 2. & Silius Ital. l. 6.

De Rome l'an 499. Conſuls, L. Manlius Vulso, & C. Attilius Regulus. *A. Gell. l. c. 4.*

pour moi, des tourments que je ne crains pas moi-même. On n'eſt point à plaindre, quand on ſçait braver la douleur, & la mort. C'eſt à moi de retourner à Carthage, & c'eſt aux Dieux de prendre ſoin du reſte.

Une ſi grande intrépidité irritoit, de plus en plus, l'envie qu'avoit le Sénat, de retenir Régulus à Rome. C'étoit un Héros, qu'il étoit honteux de laiſſer périr, & dont la ſeule vûë pouvoit être utile à la République. Pour ſe débarraſſer des nouvelles inſtances qu'on lui fit, Régulus ajoûta à ſes fauſſes vertus, un menſonge, dont il s'applaudit au fond du cœur. Il proteſta, qu'avant ſon départ, les Carthaginois lui avoient fait prendre un genre de poiſon, qui le conſumoit avec lenteur, & qui l'empêcheroit de ſurvivre long-tems à ſa négociation. Quelle fureur de mourir, que d'employer d'indignes artifices, pour ſe procurer la mort ! Lors qu'on s'eſt fait une idole de ſa propre gloire, vices, vertus, tout eſt mis en œuvre, pour ſe l'acquérir. On en devient le martyr. En effet, le Sénat, par le même Arrêt qui refuſa la paix, & l'échange des captifs, aux Ambaſſadeurs de Carthage, laiſſa la liberté à Régulus, de retourner à Carthage, ou de demeurer à Rome. Ce fut là, tout ce que Marcie, par ſes cris, par ſes larmes, & par ſon crédit, put obtenir des Conſuls. A l'égard de Régulus, il quitta ſa Patrie, pour retourner au lieu de ſon eſclavage, d'un air auſſi tranquille, que s'il fut allé ſe délaſſer dans une maiſon de campagne. Action de généroſité, qui le conduiſit au point qu'il deſiroit ! Il partit plus glorieux de Rome, que s'il y eût triomphé. Les Carthaginois, par leur barbarie, ſervirent encore à ſa gloire. En multipliant ſes tourments, ils donnérent un

Sil. Ital. l. 6.

Zonaras l. 8. Appianus in Punicis. Val. Max. l. 2. Livius in Epit. Author de Viris Ill. Cicer. de off. A. Gellius, &c.

un nouveau lustre à sa constance. La rage de ces Africains inventa de nouveaux supplices. [a] Ils lui coupé-

De Rome l'an 503.
Consuls, L. MANLIUS VULSO, & C. ATTILIUS REGULUS.

[a] Il y a sujet de s'étonner, que Monsieur Hofman, Auteur du Dictionnaire Universel, ait traité de fable, un fait attesté par une nuée de témoins dignes de foi. Il est vrai, que Polybe, Historien d'ailleurs des plus exacts, ne nous a rien dit, du cruel genre de mort, que les Carthaginois firent souffrir à Régulus. Mais le silence d'un seul Auteur, tout occupé à décrire des batailles, & des siéges de Villes, peut il prévaloir contre le témoignage de Tuditanus, qui vivoit au méme siécle, que Polybe même? Cicéron, Tite-Live, Appien, Zonaras, Valére Maxime, &c. se réünissent, pour confirmer le même fait. Tant d'autorités respectables, jointes à une tradition constante, qui s'étoit perpétuée d'âge en âge, forment des preuves, qu'on ne peut récuser, sans se rendre suspect de pyrrhonisme. Tous conviennent, que Régulus termina ses jours dans les tourments. Il ne faut pas cependant dissimuler, que ceux, qui ont fait l'éloge de ce Héros, ne sont pas tout à fait d'accord, sur les circonstances de sa mort. Aule-Gelle, au chapitre troisiême du Livre sixiême, raconte cette funeste catastrophe, sur la garantie de Tubéro, ancien Auteur, dont il cite les propres termes. *In atras, & profundas tenebras eum* [REGVLVM] *claudebant, ac diu post, ubi erat visus sol ardentissimus, repente educebant, & adversus ictus solis oppositum continebant, atque intendere in cœlnm oculos cogebant. Palpebras quoque ejus, ne connivere posset, sursum ac deorsum diductas, insuebant.* Les Carthaginois le renfermérent d'abord, dit Tubéro, dans une prison ténébreuse. Long-tems aprês, ils le retirérent de son cachot, & l'exposérent au Soleil le plus ardent. Leur barbarie alla si loin, qu'ils s'avisérent de lui coudre les paupiéres en haut, & en bas, pour l'empêcher de fermer les yeux, aux plus vifs rayons du Soleil. Dans cette cruelle situation, ils le forcérent de porter ses regards vers le Ciel, & de les fixer sur cet astre brûlant. C'est ainsi, selon Tuditanus, que ce grand homme expira, dans les douleurs d'une cruelle insomnie. *Tuditanus*, dit Aule-Gelle, dans l'endroit que nous venons de citer, *somno diu prohibitum, atque ita vitâ privatum refert.* Eutrope, Livre 2. se contente de dire, que les Carthaginois exercérent sur Régulus, toutes les différentes sortes de supplices, que leur rage put inventer. *Regressus igitur ad Africam omnibus suppliciis extinctus est.* Florus, au chapitre deuxiême du Livre second, paroît être dans l'incertitude, si cet infortuné Romain mourut dans les horreurs d'une longue prison, ou s'il fut attaché à une croix, supplice en usage parmi ces Barbares. *Nec illo voluntario ad hostes suos reditu, nec ultimo, sive carceris, sive crucis supplicio, deformata maiestas.* La plus commune opinion est celle, que nous avons rapportée dans le corps de l'Histoire, à l'exception néanmoins, d'un petit nombre d'E-

De Rome l'an 503. Consuls, L. Manlius Vulso; & C. Attilius Regulus.

D. August. de civ. Dei l.1.c.15.&24.

rent les paupiéres, & l'exposérent au grand jour, les yeux tournés vers le Soleil. Delà, ils l'enfermérent dans une armoire hérissée en-dedans, de pointes de cloux, en telle sorte, qu'il ne pouvoit ni s'asseoir, ni s'appuyer, sans souffrir des douleurs aiguës. Là, ils le laissérent mourir par la faim, par les fatigues, & par une longue insomnie. Ainsi périt un des hommes, que l'Histoire Profane a le plus vanté. S'il ne prétendit, comme il est à croire, que de rendre sa mémoire illustre, il faut avoüer qu'il atteignit son but. Il n'est pas jusqu'aux Peres de l'Eglise, qui n'ayent fait son éloge. Ils l'ont préféré, avec justice, à Caton d'Utique. Où trouve-t'on plus de constance, & plus de fermeté, vertus néanmoins, qui ne différent de l'aheurte-

crivains, qui prétendent que ce ne fut point une armoire, mais un tonneau hérissé de pointes, où le patient fut enfermé. L'éloge que S. Augustin donne à ce Héros de l'ancienne Rome au Livre premier de la Cité de Dieu, ch. 15. & 24. mérite d'être rapporté. *Inter omnes suos laudabiles, & virtutum insignibus illustres viros, non proferunt Romani meliorem, quem neque fœlicitas corruperit : nam in tantâ victoriâ mansit pauperrimus ; nec infelicitas fregerit, nam ad tanta exitia revertit intrepidus..... At illi eum, excogitatis atque horrendis cruciatibus, necaverunt. Inclusum quippe angusto ligno, ubi stare cogeretur, clavisque acutissimis undique confixo, ut se in nullam ejus partem, sine pœnis atrocissimis inclinaret, etiam vigilando peremerunt.* Au reste, Régulus ne fut pas le seul, que les Carthaginois immolérent à leur vangeance. Par une cruauté inoüie, dit Valére Maxime, au chapitre second du Livre neuviême, ils firent écraser les autres prisonniers Romains, sous le poids des Navires, qui étoient sur le chantier. *Eâdem crudelitate usi in milites nostros, Martis certamine in suam potestatem redactos, navibus substraverunt, ut earum carinis, ac pondere elisi, inusitatâ ratione mortis, barbaram ferocitatem satiarent tetro facinore, pollutis classibus ipsum mare violaturi.* Varron confirme la même chose. Selon cet Ecrivain, la fureur des Carthaginois se signala par un excês de barbarie. Ils attachérent les captifs à la quille de leurs Galéres. Les corps de ces misérables étoient étendus sous ces lourdes masses, & tenoient lieu des rouleaux de bois, dont on avoit coûtume de se servir, pour lancer, avec plus de facilité, un Vaisseau à la mer.

ment, que par la ſupériorité des motifs? Par malheur, on ne peut guére attribuer à l'amour de la Patrie, & de l'humanité, l'entêtement qu'eut Régulus, de faire refuſer l'échange des captifs. Que de malheureux auroient été, par là, tirés de l'eſclavage, & de la mort! C'eſt trop faire, pour s'illuſtrer, que d'acheter la gloire, aux dépens de tant de ſang, & de tant de miſéres de ſes Concitoyens.

De Rome l'an 503. Conſuls, L. MANLIUS VULSO, & C. ATTILIUS REGULUS.

La nouvelle du ſupplice, que Régulus avoit ſouffert à Carthage, ne fut pas plûtôt répanduë à Rome, que le Sénat uſa d'une cruelle repréſaille, contre les priſonniers Carthaginois. Les Peres Conſcripts ne trouvérent point de peine plus rude à leur décerner, que de les abandonner à la vangeance de Marcie. Cette femme, plus touchée qu'il ne falloit de la cruelle mort de ſon mari, par un autre genre de magnanimité mal entenduë, exerça ſa fureur, ſur les principaux captifs de Carthage. Elle leur fit ſouffrir une partie des maux, à quoi l'on avoit condamné ſon mari.[a] Enfermés, deux à deux, dans de grandes armoires hériſſées de cloux. On les y tint pendant cinq jours, ſans leur donner de nourriture. Boſtar mourut au cinquiême jour; mais Hamilcar, au milieu de l'infection, que répandoit le cadavre de Boſtar, y ſubſiſta dix

Zonaras l. 8 & A. Gellius l. 6. c. 4.

a Selon Aule-Gelle, Livre 6. ch. 4. Le Sénat Romain livra les priſonniers Carthaginois à la diſcrétion des enfants de Marcia. Mais dans cette ſuppoſition même, il eſt croyable que cette femme, animée par la douleur, ſe joignit à ſes fils, pour venger d'une maniére ſi cruelle, la mort de ſon mari. Le même Auteur dit, que les armoires, qui furent conſtruites à ce deſſein, étoient garnies de chauſſes-trapes, c'eſt-à-dire, de ces machines à pluſieurs pointes de fer, qu'on répandoit ſur les chemins, de diſtance en diſtance, pour embarraſſer l'Infanterie, & pour encloüer les chevaux des troupes ennemies.

De Rome l'an 503. Consuls, L. MANLIUS VULSO, & C. ATTILIUS REGULUS.

jours, à l'aide d'un peu de pain, qu'on lui donna, pour prolonger sa vie, & sa misére. [a] Si les Carthaginois apprirent aux Romains à devenir cruels, on peut dire, que l'orgüeil farouche de Régulus causa ces mauvais exemples, dans l'une, & dans l'autre République.

La mort de Régulus ne mit point de dérangement dans les affaires de Rome, & de Carthage. Semblable à ces Cométes passagéres, il brilla plus que les autres astres; puis il disparut, & ne laissa après lui aucun vestige de son apparition. Quand il fut mort, les Carthaginois reprirent un nouveau courage, & de nouvelles forces. Pour les Romains, ils se virent dans une disette étonnante d'argent. Du reste, l'abondance regnoit parmi eux. [b] Le muid de blé se donnoit

[a] Diodore de Sicile, au Livre vingt-quatriême, ajoûte que les Magistrats furent informés de ces excês de cruauté. Touchés de compassion, au récit des tourments, que l'on faisoit endurer à tant de malheureux, ils arrêtérent la fureur de Marcia, & de ses enfants. En même-tems, ils donnérent ordre de traiter avec plus d'humanité les prisonniers, qui avoient survêcu à leurs supplices. Par un Décret du Sénat, on recüeillit les cendres de l'infortuné Bostar, & elles furent renvoyées à Carthage.

[b] Pline appelle cette grande mesure de vin *Congius*. On sçait que chaque Nation a eu de tout tems, ses poids, & ses mesures déterminées, pour assûrer la bonne foi dans le commerce. L'embarras est de les rappeller toutes à une régle uniforme. Celles des anciens Romains, en particulier, ont coûté bien des recherches à plusieurs Sçavants de nos jours. Nous épargnerons au Lecteur l'ennui des longues discussions, dont ils ont grossi leurs ouvrages. Le point capital est de fixer, au juste, & avec toute la précision possible, la valeur des mesures primordiales, je veux dire de la livre, & du pié, qui eurent cours dans l'ancienne Rome. Pour en avoir une connoissance exacte, il est nécessaire de les estimer par comparaison, avec la livre, & le pié de Roy, qui sont en usage parmi nous.

Nous avons dêja remarqué, dans les volumes précédents, que les Romains divisoient un entier en douze parties, qu'ils appelloient *unciæ*. Il en étoit ainsi de la livre & du pié. Il n'est plus question, que de sçavoir, si ces parties, ou si ces douziêmes de livre, & de pié, étoient égales, à ce que nous appellons présentement une once, & un pouce, pour exprimer la dou-

pour un As d'airain. Les plus grandes mesures de vin étoient au même prix. On ne vendoit pas plus cher

De Rome l'an 503.
Consuls,
L. MANLIUS VULSO, & C. ATTILIUS REGULUS.

ziême partie d'une livre, & d'un pié. Après bien des calculs réïtérés, il doit passer à présent pour incontestable, que l'ancienne livre Romaine de douze onces, équivaut seulement à onze onces, un gros, un denier, & quatre grains de nôtre livre. Par conséquent, la livre Romaine est à la nôtre de douze onces, comme 536. $\frac{4}{10}$ est à 576. Quant au pié Romain, il est démontré, par la plus scrupuleuse supputation, qu'il est moindre que nôtre pié de Roy, de cent quatre parties, quarante-cinq milliêmes, c'est-à-dire, que l'ancien pié Romain, est à nôtre pié de Roy, comme 1000. est à 1104. $\frac{45}{1000}$ ou à $\frac{7}{200}$ en réduisant la fraction à ses moindres termes. D'où il résulte, que la différence du premier au second, est d'environ huit ou neuf parties égales, pour chaque pouce. Ceci supposé, on aura aisément la valeur des anciennes mesures de Rome, soit pour les liquides, soit pour les choses séches. Au reste, la plûpart de ces mesures, se rappelloient à celle, que les Latins désignent vulgairement par le nom de *Quadrantal*, ou d'*Amphora*. Celle-ci une fois connuë, on connoîtra sans peine toutes les autres. Elle fut appellée *Amphora Capitolina*, & pour la distinguer d'une autre sorte d'*Amphora*, qui étoit une mesure indéterminée, tantôt plus grande, tantôt plus petite, où les Romains avoient coûtume de conserver leur vin, & parce qu'elle étoit fabriquée, sur le modéle de l'étalon, qu'on gardoit au Capitole, conformément à ces vers de Fannius.

Amphora fit cubus, quam ne violare liceret,
Sacravere Jovi Tarpeïo, in monte Quirites.

Au rapport des anciens Auteurs, la capacité du *Quadrantal*, étoit d'un pié cubique. Il pouvoit comprendre autant de vin, qu'il en falloit, pour faire le poids de quatre-vingt livres. Mais ce poids devenoit plus ou moins considérable, selon la nature des denrées, qu'on y mesuroit. Presque toutes les autres mesures Romaines, n'étoient qu'un diminutif de l'*Amphora*. Celle-ci donc contenoit la valeur de deux urnes. Les deux urnes équivaloient à trois muids Romains, ou à huit conges, les huit conges, à quarante-huit sextaires, les quarante-huit sextaires, à quatre-vingt seize hémines, les 96. hémines, à 192. quartaires, enfin ceux-ci à 570. cyathes. Delà, il s'ensuit, que le *Quadrantal*, ou l'*Amphora Capitolina*, étoit double de l'urne, & octuple du conge. Par la même raison, le conge étoit sextuple du sextaire, & le sextaire, double de l'hémine, dont le quartaire ne faisoit que la moitié. On comptoit cependant au-dessus de l'*Amphora*, deux mesures différentes. L'une est appellée *Culeus*, & l'autre *Medimnus*, ou le Médimne. La premiére tenoit vingt *Amphores*. La seconde en comprenoit deux. A ce compte, cette derniére mesure auroit contenu six muids Romains,

De Rome l'an 503.
Consuls, L. Manlius Vulso, & C. Attilius Regulus.
Plinius l. 8. c. 3.

trente livres de figues séches, dix livres d'huile d'olive, & dix livres de viande. Au fond, il importoit peu aux particuliers d'être pécunieux, pourvû qu'ils eussent, à très-vil prix, les nécessités de la vie. Il n'en étoit pas ainsi du Public. Les nerfs de la guerre commençoient à lui manquer, & le Fisc étoit prêt à tarir.

Polybius l. 1.

Cependant les Consuls Attilius, & Manlius campoient alors devant Lilybée, & ils en pressoient le siége, avec toute l'ardeur, que donne l'émulation de la gloire, & l'envie d'emporter un Poste, dont la prise ruineroit en Sicile toutes les espérances de Carthage. Lilybée étoit tout à la fois, & le nom d'un Cap, & le nom d'une Ville. A le considérer, comme un des trois Caps, qui ont fait appeller la Sicile Trinacrie, il faut avoüer qu'il importoit à Carthage de le conserver. Tourné vers l'Afrique, il en étoit moins éloigné que les deux autres, & par sa proximité, il étoit plus facile aux Vaisseaux Africains d'y aborder, que par tout ailleurs. Lilybée regardé comme Ville, passoit alors pour une des plus fortes Places du monde. Situé presque à l'extrêmité du Cap, il étoit d'un côté défendu par la mer, qui lui faisoit un Port, dont la passe étoit difficile, & dangereuse, à cause des rochers

ou le poids de 160. livres, à raison de 26. livres $\frac{2}{3}$ pour chaque muid. Pausanias cependant ne donne que 108. livres au Médimne Attique. On peut lire, dans Festus, au mot *publica pondera*, une ancienne Formule, qui détermine le poids, & la valeur des mesures Romaines, avec défense de les altérer en aucune sorte, sous peine d'être condamné à une amande pécuniaire. Cette Formule est conçûë en forme de loi. Le même Auteur assûre, qu'elle fut publiée, à la réquisition de deux Tribuns du Peuple, nommés Silius. On ignore le tems de sa promulgation. Dans la suite de l'Histoire, nous aurons lieu de parler en détail, de toutes ces différentes mesures.

Consuls, L. MANLIUS VULSO, & C. ATTILIUS REGULUS.

qui en bordoient le canal, à droite & à gauche. Du côté de la terre, la Ville étoit fortifiée par un fossé large, & profond, que l'eau de la mer remplissoit dans les gros tems, & qui communiquoit avec le Port, par un goulet. Une muraille épaisse, flanquée de tours, lui formoit une enceinte, dont il étoit difficile d'approcher, & qu'il étoit plus difficile encore de démolir avec le bellier. Himilcon l'un des plus renommés Généraux de Carthage, défendoit Lilybée, avec une nombreuse Garnison. Sans compter la multitude de Carthaginois, qui le peuploient depuis long-tems, & les autres troupes Africaines, Hannon y commandoit au moins dix mille hommes de Soldats Mercénaires, tant Grecs, que Gaulois. C'étoit une grosse armée, retranchée dans des murs, armée qu'il étoit aisé de secourir, à la faveur d'un Port voisin de Carthage, & que les Africains pratiquoient depuis long-tems.

Tel fut ce Lilybée, dont le siége n'effraya point le courage, & la constance Romaine. Les Consuls s'en partagérent les attaques ; l'un du côté de la mer, l'autre du côté de la terre. Dans cette vûë, ils formérent deux camps, qui communiquoient ensemble, par un fossé profond, couvert d'un rempart & d'une muraille. Par là, les Consuls pouvoient mutuellement se prêter du secours.

La premiére attaque se fit à la pointe du Cap de Lilybée, dans l'endroit le plus avancé vers la mer. Il paroît qu'il y avoit là, comme un Château, ou si l'on veut une longue Courtine, munie de sept tours, qui se suivoient sur une même ligne, & qui communiquoient entre elles, en s'étendant jusqu'au corps de la Place. Ce fut d'abord à la premiére de ces tours,

De Rome l'an 503.
Consuls, L. MANLIUS VULSO, & C. ATTILIUS REGULUS.

que les Romains s'attachérent. Elle étoit la plus proche de la mer, & delà, on découvroit au loin, vers les côtes d'Afrique. A force de machines, ce premier ouvrage fut emporté. On les roula ensuite, ces machines, de l'une à l'autre tour, & comme on les perfectionna, à mesure qu'on s'en servoit, la prise des derniéres tours fut encore plus aisée, que la prise des premiéres. Lorsque les Consuls se furent emparés de ces dehors, ils tournérent leurs efforts vers l'enceinte de la Ville. Il fallut combler le fossé, pour approcher les machines de la muraille. Cet ouvrage fut pénible, vû la largeur, & la profondeur du fossé. Il avoit soixante coudées de largeur, & quarante de profondeur; mais les Romains étoient infatigables dans les travaux d'un siége. Ce qui augmenta leur peine, ce fut l'attention qu'eurent les assiégés, à tirer du côté de la Ville, toutes les terres, que les assiégeants jettoient dans le fossé. Le nombre des travailleurs l'emporta, du côté des Romains.

Zonaras, l. 8. & Diod. l. 24.

Dêja le fossé commençoit à se remplir, lorsque le Commandant Carthaginois, entreprit un autre ouvrage. Ce fut de construire un second rempart, & une seconde muraille derriére la premiére, pour l'opposer à l'ennemi, dês qu'il se seroit rendu maître de l'enceinte la plus avancée. En effet, les Consuls la firent battre avec leurs belliers, & tâchérent d'y faire bréche, à l'aide de leurs machines. Ils avoient à faire à un Général vigilant, qui sçavoit mettre en œuvre la forte Garnison, qu'il commandoit. Attentif & prévoyant, Himilcon appercevoit, & éludoit toutes les ruses de guerre, que les Romains employoient, pour le surprendre. Il épargnoit à propos ses trou-

pes,

pes, & leur ménageoit ſucceſſivement du repos, en tenant toujours l'ennemi en haleine, & en lui donnant mille allarmes. Tantôt il faiſoit des ſorties vigoureuſes, ou pour écarter les Romains, ou pour détruire leurs machines. Là, ſe donnoient des combats ſanglants, où le nombre des morts étoit quelquefois égal, à celui que l'on perd en des batailles rangées. Souvent les Romains tentérent [a] de miner les murs de Lilybée, & de les ébouler. Les Carthaginois contreminoient de leur côté, alloient bien armés, attaquer, ſous terre, des mineurs, preſque ſans armes. Quelquefois les Romains envoyoient des renforts à leurs mineurs; mais les Carthaginois les faiſoient périr à leur entrée dans la mine, en y jettant, du rempart, des matiéres embraſées, & fumantes, qui les étouffoient.

De Rome l'an 503. Conſuls, L. MANLIUS VULSO; & C. ATTILIUS REGULUS.

Polybius l. 1.

Zonaras, l. 8.

Quelque attention qu'eût Himilcon, à ne point rebuter ſes troupes par la multitude des travaux, il ſe trouva des traîtres, parmi ce grand nombre d'Etrangers, qu'il avoit ſous ſes ordres. Le prétexte de leur mécontentement fut, qu'ils ne recevoient pas leur paye. Les Chefs de ces Mercénaires formérent le complot, bien ſûrs d'y engager leurs Soldats. En effet, durant la nuit, ils trompérent la vigilance des ſentinelles, allérent au camp d'un des Conſuls, lui expoſérent l'état de la Place, & lui fournirent les moyens

Polybius l. 1.

[a] Le travail d'une mine, conſiſtoit autrefois à ſapper le mur d'une Ville aſſiégée, & à l'étançonner avec des bois de bout. Quand l'ouvrage étoit achevé, le Mineur enduiſoit les étançons de poix rézine, & d'autres matiéres combuſtibles. Auſſi-tôt que les bois avoient été conſumés par le feu, le mur écrouloit, avec un grand fracas, & combloit le foſſé. Alors, au travers de la pouſſiére, dont l'air étoit obſcurci, les aſſiégeants montoient à l'aſſaut, & pour l'ordinaire, ſe rendoient maîtres de la Place, à la faveur du chemin, que la chûte de la muraille leur avoit frayé.

De Rome l'an 503. Consuls, L. MANLIUS VULSO, & C. ATTILIUS REGULUS.

de s'en saisir, par leur secours. Au nombre de ceux, qu'on voulût engager dans la conspiration, se trouva un homme d'honneur, & fidéle à son parti, tout Grec qu'il étoit. Le nom de ce conducteur des Mercénaires, levés en Achaïe, étoit Aléxon. Il crut devoir avertir le Général Carthaginois, des menées que quelques Capitaines Etrangers tramoient, contre les intérêts de Carthage. A l'instant, le Général fit assembler ce qu'il restoit, parmi les Etrangers, d'Officiers exempts de la contagion, les exhorta de ne flétrir pas leur mémoire, par une infidélité odieuse, & de ne s'attirer pas la vangeance des Dieux, par un parjure.

Zonaras l. 8. Il fit mieux. Après leur avoir fait espérer tout, de la reconnoissance de Carthage, il leur distribua ce qu'il pût rassembler d'argent, & promit que, dans peu, il feroit payer la solde à leurs troupes. Les Officiers calmés, & affermis, calmérent, & continrent leurs

Polybius l. 1. troupes dans le devoir. Aléxon se chargea d'empêcher la défection des Grecs, & le Carthaginois Annibal, connu & aimé des Gaulois, les détourna des projets de la sédition. Ainsi nul n'adhéra aux conjurés, & ceux-ci, de retour du camp des Romains, se virent abhorrés de ceux-mêmes, qu'ils avoient cru pouvoir détacher du parti Carthaginois. Leur unique ressource, fut de retourner auprès des Consuls, qui les reçurent avec bonté, qui leur firent des présents, & qui leur assignérent des terres en Sicile, pour y vivre commodément. Les Romains avoient soin de reconnoître, jusqu'aux simples desirs, qu'on avoit eu de leur rendre service.

Zonaras l. 8. Cependant le siége continuoit avec vigueur, de la part des armées Consulaires. Lilybée auroit succom-

bé, ſans le renfort qui lui vint à propos. On n'avoit pû apprendre, à Carthage, des nouvelles du ſiége, tant le Port étoit ſoigneuſement fermé, par la flotte Romaine. On ſe douta néanmoins, que les aſſiégés avoient beſoin d'hommes, de vivres, & d'argent. Certainement, plus leur réſiſtance avoit été vive, plus ils méritoient d'être ſecourus. La République Africaine fit donc partir, pour la Sicile, une Eſcadre chargée de Soldats, & de proviſions. Adhérbal en ordonna l'équippement, & Annibal fils d'Hamilcar, la commanda. Sans un vent forcé, & en pouppe, il n'étoit pas poſſible de paſſer à travers la flotte ennemie, & d'entrer à ſa vûë, & malgré ſon oppoſition, dans le Port de Lilybée. Annibal ſe mit donc à l'abri de [a] l'Iſle d'Æguſe, peu diſtante de la Sicile, & y attendit le tems propre à tenter l'avanture. Si-tôt qu'un gros vent ſouffla du Midi au Septentrion, Annibal porta toutes ſes voiles, & força de rames, après avoir diſpoſé les Soldats, qu'il portoit, à combattre en cas d'attaque. Le tems favoriſa ſi fort ſon entrepriſe, & il ſçut ſi bien profiter des circonſtances, qu'il ſe fit jour au milieu des Galéres ennemies, & qu'il entra dans le Port, ſans accident. Cependant les Romains avoient tout mis en œuvre, pour en combler l'entrée. Ils y avoient coulé bas quinze Vaiſſeaux ronds, chargés de pierres ; mais les Galéres Carthaginoiſes, par leur légéreté, y trouvérent aſſés d'eau, pour s'y ſoû-

De Rome l'an 503.
Conſuls, L. MANLIUS VULSO, & C. ATTILIUS REGULUS.
Zonaras l. 8.

Diod. in Eclog.

Polybius l. 1.

[a] L'Iſle Æguſe appellée par les Latins *Capraria*, & *Apponiana* par Hirtius, dans ſon Hiſtoire de la guerre d'Afrique, eſt placée dans la mer de Sicile, & non pas dans la mer de Libye, comme l'a crû mal à propos l'Abbréviateur d'Etienne. Vis-à-vis de cette Iſle, étoient les Villes de Lilybée & de Drépane. Elle porte aujourd'hui le nom de *Favignana*. Elle eſt à trois milles de *Lévenzo*, & à dix mille de la Sicile.

De Rome l'an 503. Consuls, L. MANLIUS VULSO, & C. ATTILIUS REGULUS.

tenir, ſans échoüer. Je ne ſçai, ſi l'apparition ſubite de l'Eſcadre Africaine, ou ſi la crainte d'être entraînés après elle, par le gros tems, dans le Port, d'où ils ne ſeroient plus ſortis, empêcha les Romains de pourſuivre les Galéres d'Annibal, & de les combattre.

Quoiqu'il en ſoit, le Carthaginois entra, ſans oppoſition dans Lilybée, ravitailla la Place, la pourvût de troupes fraîches, & la mit en état de ſoûtenir un long ſiége. On ne peut croire quelle fut la joye des aſſiégés, de voir un ſurcroît de dix mille hommes, entrer triomphamment dans une Ville, d'où dépendoit l'eſpérance de la gloire Carthaginoiſe, en Sicile. Les Romains alors déſeſpérérent du ſuccês de leurs machines. Comment les conſerver, contre une ſi nombreuſe troupe d'aggreſſeurs, qu'une réſolution fiére avoit introduits dans Lilybée? Les Conſuls prévirent ce qui arriva, & leur prévoyance ne les garantit pas. Toute leur confiance étoit dans leurs machines. Ils s'attendirent bien, que la Garniſon viendroit, dans peu, fondre ſur elles. Pour avoir plus de monde à lui oppoſer, les Généraux Romains levérent des Milices, chés tous leurs Alliés de Sicile. On prétend, que le nombre de ces Soldats Siciliens, montoit à cent mille hommes; mais que les Conſuls n'en employérent au ſiége, que ſoixante mille, & qu'ils firent ſervir le reſte au tranſport des convois. Quoiqu'il en ſoit; on vit du moins alors les combats devenir plus fréquents, & plus vifs, à proportion du nombre des aſſiégeants, & des aſſiégés. Dans une ſortie, Himilcon hazarda juſqu'à vingt mille hommes, dans la vûë de venir ruiner les machines des Romains. Les Conſuls leur oppoſérent du moins autant de combattans,

Diod. in Eclog.

Polybius l. 1.

pour les défendre. Jamais action ne fut entreprise avec plus de valeur, & soûtenuë avec plus de courage. On voyoit les Carthaginois, portants d'une main l'épée, & de l'autre des torches allumées, pour embraser les machines. D'une autre part, les Romains écartoient ces incendiaires, & les repoussoient, ou en jonchoient la terre, sans les laisser approcher. Himilcon sentit, que les siens commençoient à avoir du pire, & fit sonner la retraite. Ces braves rentrérent dans la Ville, sans que les Romains osassent les poursuivre; trop heureux d'avoir sauvé leurs machines!

De Rome l'an 503. Consuls, L. Manlius Vulso, & C. Attilius Regulus.

La nuit même qui suivit un combat si opiniâtré, Annibal qui se voyoit inutile à Lilybée, crut devoir profiter de la lassitude des Romains, & sortit du Port, où il étoit entré avec tant de bonheur. Il chargea sur ses Vaisseaux la Cavalerie Carthaginoise, qui, dans l'enceinte d'une Ville assiégée, ne servoit qu'à consumer des vivres. Annibal prétendoit en faire un meilleur usage à la campagne. Son projet réüssit, dans toute son étenduë. Il repassa à travers la flotte Romaine, & transporta la Cavalerie Carthaginoise à Drépane, Place, qui presque seule avec Lilybée, restoit encore sous la domination Africaine. Delà, ce Général, aussi habile sur terre, que sur mer, fit des courses au loin, porta le ravage chés les Alliés de Rome, enleva les convois destinés pour le camp des Consuls, tantôt avec ses Galéres ruina les côtes, tantôt avec sa Cavalerie, pénétra dans l'intérieur de l'Isle, & n'omit rien pour désoler l'armée Romaine. Il en vint à bout. La disette se fit sentir aux troupes Consulaires. On n'y trouva plus d'autre nourriture, que de la chair de cheval, & le pain y fut à un prix ex-

Diod. in Eclogis.

De Rome l'an 503. Consuls, L. MANLIUS VULSO, & C. ATTILIUS REGULUS. *Zonaras l. 1.*

cessif. Delà, les maladies qui suivent la famine, delà, les murmures, & l'inaction. En effet, depuis la jonction des Milices Siciliennes, l'armée des Consuls étoit trop grosse, pour être aisément sustentée. On jugea à propos d'en séparer l'un des Collégues, avec ses deux Légions, & de l'envoyer à Rome, pour présider aux Comices par Centuries, où l'on devoit faire l'élection des nouveaux Consuls. Par là, le nombre des bouches fut diminué, & la santé se rétablit au camp des Romains. Après le recouvrement de leurs forces, ils formérent un nouveau dessein. Ce fut de fermer le Port de Lilybée, & d'en rendre la passe impratiquable. Ils dressérent donc une digue de charpente, faite de grosses poutres jointes ensemble, par des daguets, & liées entre elles, avec des anchres de fer. L'eau par malheur étoit, en cet endroit, & trop profonde, & trop rapide, pour souffrir long-tems une pareille construction. Les grands vents, & les courants l'eurent bien-tôt renversée. Cependant le bruit d'une digue, dressée à l'entrée du Port de Lilybée, fut bien-tôt répandu à Carthage. La frayeur suivit la renommée, & personne n'osa plus tenter d'aller apprendre, & de rapporter des nouvelles du siége.

Diod. in Eclog.

Polybius l. 1.

Les maux imaginaires font souvent le même effet, que les maux réels. Dans ce découragement universel, il se trouva au Port de Carthage, un Capitaine de Galére, nommé Annibal le Rhodien, qui fit luire un rayon d'espérance à la République. C'étoit un brave homme de sa personne, un homme entreprenant, & qui connoissoit toutes les avenuës du Port de Lilybée. Il se fit fort d'y entrer, d'en sortir, & d'en rapporter des nouvelles. On n'eut pas d'abord beaucoup

de foi en sa promesse. Cependant on l'exhorta à tenter l'entreprise, & d'avance on lui sçut gré de sa hardiesse. Elle eut plus de succês qu'on n'attendoit. Il part avec sa Galére, d'une légéreté peu commune: il se cache derriére une Isle, à portée du Port: il y attend le vent favorable, & malgré la digue & la flotte ennemie, on le vit, en plein jour, éluder la vigilance des Officiers Romains, & prendre la route du Port, où il entra sans résistance. Dês le lendemain, le brave Rhodien appareilla, pour repartir. Cependant le Consul étoit lui-même sur la gréve, avec une partie de ses troupes, aprês avoir barré lissuë du Port, avec dix de ses Vaisseaux les plus légers. De quoi n'est pas capable l'habileté d'un homme intrépide? Annibal se fit, une seconde fois, un passage à travers les ennemis, que l'audace du Carthaginois rendit immobiles. Celui-ci, dês qu'il fut en haute mer, suspendit l'exercice de sa Chiourme, lui fit tenir les rames élevées, & s'arrêta long-tems, comme pour insulter aux Romains, & pour les défier au combat. Il comptoit sur la vîtesse de sa Galére. En effet, les Vaisseaux Romains étoient trop lourds, pour l'atteindre. Le Rhodien réïtera ce manége à plusieurs reprises, repartit de Carthage diverses fois, & toujours y rapporta des nouvelles de Lilybée. Par là, il encouragea les Carthaginois, & il jetta la confusion & la rage au cœur des Romains. Les plus audacieux trouvent à la fin un mauvais moment. L'industrie d'Annibal consistoit dans la connoissance parfaite, qu'il avoit des issuës du Port de Lilybée, & des courants, entre les roches & les bas fonds, qui l'environnoient. Dês qu'il étoit arrivé à la hauteur de ce Port, il mesuroit sa na-

De Rome l'an 503.
L. MANLIUS VULSO, & C. ATTILIUS REGULUS.

De Rome l'an 503. Consuls, L. MANLIUS VULSO, & C. ATTILIUS REGULUS.

vigation, à la vûë de la tour la plus avancée, vers la mer, & tournoit la pouppe de ce côté-là, comme s'il fut venu d'Italie. Par cette manœuvre, il adressoit juste dans la passe, qu'il avoit choisie. Plusieurs Carthaginois, picqués d'émulation, voulurent l'imiter, mais avec moins de succès. Un entre autres conduisit sa Galére à l'entrée du même Port; mais au lieu de la franchir heureusement, elle vint échoüer contre un reste de la digue, que les vents, & que les flots avoient épargné. Les Romains s'emparérent du Bâtiment Carthaginois, & le mirent à profit. C'en fut assés pour avoir de quoi reprimer l'audace du téméraire Annibal. Le Consul équippa sa prise, de la meilleure Chiourme qu'il eût sur sa flotte, & attendit une nouvelle insulte du Rhodien. Celui-ci, à son ordinaire, entra au Port, pendant la nuit, & résolut d'en sortir le lendemain, en plein jour. Il ignoroit, que les Romains avoient conquis une Galére égale en vîtesse à la sienne. Annibal plein de confiance leve l'anchre, sort du goulet, est poursuivi, est atteint par les Romains, & enlevé à l'abordage. A l'aide des deux Navires Carthaginois, le Consul rendit le Port inabordable, & nul Carthaginois ne se hazarda plus d'y pénétrer.

Diodorus in Eclog.

Les assiégés ne se découragérent pas, pour un avantage de moins. Ils résistérent à deux attaques des assiégeants. En effet, du côté de la mer, ceux-ci battirent vivement la Place. C'étoit une feinte, & le Consul prétendoit seulement attirer là toutes les forces des Carthaginois, tandis que, du côté de la terre, il présenteroit l'escalade à la premiére enceinte de la Ville. La valeur du Commandant suffit à tout. Déja les Romains s'étoient presque rendus maîtres du premier

rempart,

rempart, lors qu'Himilcon y accourut, y conduisit des troupes, fit un grand carnage des ennemis, & contraignit le reste à descendre dans la plaine. Ce premier désavantage fut suivi d'un autre, qui pensa désespérer les Romains, & les mettre hors d'état de continuer le siége. Soudain une furieuse tempête s'éleva. Le vent de terre souffla avec tant de violence, que les machines dressées pour le siége, quelque solides qu'elles fussent, en furent ébranlées, jusqu'aux fondements. Les galleries couvertes, propres à faire les approches, & les hautes tours de bois, dont elles étoient flanquées, secoüées par la force du vent, menaçoient d'une lourde chûte. Alors certain nombre de Grecs, d'entre les Mercénaires, qui servoient dans les troupes Carthaginoises, prévirent le tort, que la nouvelle tempête pourroit causer aux assiégeants. Ils exposérent leur pensée au Général Carthaginois, & leur avis fut suivi. Ainsi, pour la seconde fois, des Grecs rétablirent les affaires de Carthage, par de sages conseils. A leur instigation, & sous leur conduite, une troupe sortit des murs, armée de fer, & de flambeaux. Tout les favorisoit. Le vent poussoit leurs dards, & leurs fléches, avec violence, contre les Romains, & les javelots des Romains avoient peine à fendre l'air, & n'arrivoient qu'à peine jusqu'à l'ennemi. Par là, les assiégés se frayérent une route vers les machines des Romains, & comme le bois en étoit sec, & facilement combustible, ils y mirent le feu. Par la force du vent, il se communiqua d'une machine à l'autre. Cependant un tourbillon de fumée, déroboit aux assiégeants la vûë des incendiaires. Les Romains ne lancérent sur eux, que des traits incertains. La flâme, qui se répan-

De Rome l'an 503.
Consuls, L. MANLIUS VULSO, & C. ATTILIUS REGULUS.
Zonaras l. 8.

De Rome l'an 503. L. Manlius Vulso, & M. Attilius Regulus.

doit au loin, aveugloit les uns, & éclairoit les autres. D'ailleurs, les poutres embrasées, qui tomboient les unes après les autres, détournoient les plus hardis d'approcher, pour empêcher la ruine entiére des machines. Ainsi belliers, galleries, tours, plattes-formes, ballistes, tout fut consumé, & dans une heure de tems, périt l'ouvrage de plusieurs mois. La constance si vantée dans les Romains, n'eût pas été à l'épreuve d'un si furieux contre-tems, si le Roy de Syracuse, cet ami toujours généreux, n'eût relevé leur courage, dans leur abattement. Hiéron fit partir un convoi de vivres, pour leur camp, & les exhorta de n'abandonner pas leur entreprise. Le contre-coup de l'expédition manquée seroit retombé sur lui, & si les Carthaginois avoient repris l'ascendant, en Sicile, Syracuse étoit perduë.

Polybius l. 1.

Depuis cet échec, le Consul, qui restoit au tour de Lilybée, se vit hors d'état de l'attaquer. Le siége fut changé en blocus, & les Romains se tinrent eux-mêmes sur la défensive. Ils attendirent du tems, des circonstances, & du hazard, un moment, qui décidât du sort de Lilybée. On se donna, de part & d'autre, le loisir de se retrancher. Les assiégés rétablirent les bréches, que les machines avoient faites à les murailles, & les Romains, qui prévirent que le siége seroit long, fortifiérent leurs deux camps, de bonnes murailles de maçonnerie, à peu près, comme deux Villes, qui en serroient une plus grande, de deux côtés. La nouvelle qui vint à Rome, de l'incendie des machines, & du combat désavantageux qu'il avoit causé, fit de différentes impressions sur le Peuple, & sur le Sénat. Le Peuple n'en fut que plus animé à con-

tinuer le siége. Dix mille hommes s'associérent, pour aller servir devant Lilybée, passérent le détroit, & vinrent à pié, se rendre aux camps des Romains. Au Sénat, il y eut quelque partage dans les sentiments. Malgré l'avis de Régulus, qui autrefois avoit conclu à ne faire jamais de paix, avec Carthage, quelques Sénateurs vouloient, qu'on en traitât. La dispute alla des paroles jusques aux coups. L'on assûre, qu'un Sénateur fut tué, dans l'assemblée même, pour avoir opiné trop vivement à la paix. La question alors, étoit du moins problématique; puisque deux des meilleurs Historiens conviennent, qu'en l'année que Régulus mourut, & que Lilybée fut assiégé, les affaires avoient tourné, plus en faveur de Carthage, que de Rome.

De Rome l'an 503. Consuls, L. MANLIUS VULSO, & C. ATTILIUS REGULUS.

Zonaras l. 8.

Polyb. & Zonar.

L'année qui suivit acheva de relever Carthage, & d'humilier Rome. Deux hommes, moins habiles au métier des armes, qu'audacieux & téméraires, venoient d'être élevés au Consulat. [a] L'un portoit un nom illustre. Il étoit de la Maison Claudia, originaire des Sabins, &, selon les uns, il étoit fils, ou, selon d'autres, petit-fils du fameux Appius Claudius. Certaine-

De Rome l'an 504. Consuls, P. CLAUDIUS PULCHER, & L. JUNIUS PULLUS.

[a] Quelques Auteurs font mention des deux Consuls de cette année 504. sous d'autres prénoms, que ceux qui leur sont attribués, dans les Tables Capitolines. Orosius donne à Lucius Junius, le prénom Caïus. Cicéron, Pline, Valére Maxime, Eutrope, & Marianus, désignent Publius Claudius, par le prénom *Appius*. Selon Pline, ce second Consul, étoit petit-fils d'Appius, surnommé l'Aveugle. Mais Cicéron, dans son Traité de la Divination, & au second Livre de la Nature des Dieux, assûre qu'il étoit le propre fils de ce dernier. En cela, il s'accorde avec le témoignage des Fastes Capitolins, & avec celui d'Aule-Gelle, au Livre 10. Tite-Live, & Valérius d'Antium, cités par Censorin, au chapitre 19. *de die Natali*, placent, sous cette année Consulaire, les troisiêmes Jeux Séculaires. Mais sur la foi des Marbres Capitolins, nous rejettons la célébration de ces Jeux à l'année 517. sous le Consulat de Publius Cornélius Lentulus, & de Caïus Licinius Varus.

De Rome l'an 504.
Consuls, P. CLAUDIUS PULCHER, & L. JUNIUS PULLUS.

ment le nouveau Consul avoit tous les défauts de son pere, ou de son grand-pere, sans en avoir hérité les bonnes qualités. A parler en général, dans la Famille Claudia, regnoit un air de fierté, de hauteur, d'indépendance, de férocité même, qui éclata presque dans tous ceux de cette race, que Rome éleva aux premiers grades. Le Collégue de P. Claudius Pulcher, fut un L. Junius Pullus, tiré d'entre les Plébéïens. Celui-ci, avec moins de naissance, n'eut ni plus de valeur, ni plus de conduite, que Claudius. Les deux Collégues tirérent au sort leurs départements. La conduite du siége commencé, en Sicile, & des troupes de terre, échut à Claudius. Junius commanda la flotte. Le Géneral des forces de terre, vint prendre possession de l'armée, & des deux camps, que les Romains avoient devant Lilybée. Tous les défauts du Consul parurent, dês qu'il fut en exercice. Dédaigneux, il ne parla des Consuls ses prédécesseurs, que pour déchirer leur réputation. Le premier discours qu'il fit à ses Soldats, fut rempli de reproches amers, sur leur indolence passée. *Vos Généraux*, leur dit-il, *ont enervé vos forces, dans une lâche oisiveté. Tout assiégeants que vous étiés, on vous a laissé vivre comme des gens foiblement assiégés. Vos camps n'ont été pour vous, que des lieux de repos, où vous avés perdu le tems, dans l'inaction, & dans le plaisir; trop contents de n'avoir pas causé les derniers malheurs à la République.* Claudius ne donnoit d'ordres, qu'avec empire. Jamais on ne le voyoit descendre de cette hauteur, où le souvenir de son origine l'avoit guindé. Enfin, dur & sévére, il n'épargnoit pas même les Alliés du Peuple Romain, qu'il faisoit fustiger, pour un léger mécontentement. Ce

Diod. Sic. in excerptis.

faste, & ce mépris pour tous les autres Généraux, attachoient les yeux sur sa conduite. On la trouvoit pitoyable. Comme Claudius étoit dominé successivement par différentes passions, tantôt il obéïssoit à l'une, & tantôt à l'autre. Ainsi nul dessein suivi. L'impétuosité, & le caprice le déterminoient à des projets chimériques, sans que son orgüeil lui permit de prendre conseil. Ce fut dans une de ces boutades, qu'il forma le beau dessein, d'aller surprendre Drépane. Adhérbal Capitaine de réputation y commandoit, pour les Carthaginois. Claudius s'étoit mis en tête, qu'on ignoroit à Drépane, le renfort de dix mille hommes, qui venoient d'augmenter l'armée Romaine. Il se promettoit encore, qu'il trouveroit les ennemis dans une parfaite sécurité, depuis l'échec que les Romains avoient reçu, à la défense de leurs machines. Plein de ces faux préjugés, il fait une seconde tentative, pour construire une digue devant le Port de Lilybée. Claudius n'étoit pas plus heureux, & fut moins bien servi, que ses prédécesseurs. La seconde digue fut renversée, comme la premiére, & son travail devint le joüet des vents & des flots. Le fougueux Général, ne laissa pas d'ordonner aux Galéres, qui fermoient le Port de la Ville assiégée, de le suivre à Drépane. Elles étoient au nombre de six-vingt. La traversée ne devoit pas être longue, puisque de Lilybée à Drépane, on ne comptoit que quinze milles. Quand il auroit pris, & saccagé Drépane ; à l'instant, disoit-il, Lilybée devoit voir sa double enceinte, & ses tours renversées. Telle étoit la confiance du Général Romain. Il part de nuit, en silence, & fait sa route assés heureusement. A peine étoit-il à la hauteur de Drépane, que le jour, qui

De Rome l'an 504.
Consuls, P. CLAUDIUS PULCHER, & L. JUNIUS PULLUS.

Orosius l. 4. c. 10

De Rome l'an 504. Consuls, P. CLAUDIUS PULCHER, & L. JUNIUS PULLUS.

commençoit à luire, trahit sa marche. Jusqu'alors, elle avoit été secrette. Adhérbal ne douta plus, que l'ennemi ne vînt à lui. Il avoit deux partis à prendre; l'un d'aller au-devant du Consul, & de lui livrer bataille; l'autre de lui permettre d'entrer au Port, & de se laisser assiéger. Le dernier conseil parut avoir moins de dignité, & au fond, c'étoit le moins sûr. Adhérbal fait donc appareiller ses Vaisseaux, y fait monter ses Rameurs, & ordonne aux troupes Mercénaires de sa Garnison, d'accourir sur le rivage. En peu de paroles, il leur fit sentir, quel affront ce seroit pour des braves, de se laisser investir, dans un Port, & de se cacher dans des murs, sans avoir osé se présenter à l'ennemi. La harangue fut efficace. Tous demandérent le combat, & l'allégresse de ses Matelots & de ses Soldats, lui répondit de la victoire.

Jamais résolution ne fut plus promptement prise, & plus vivement exécutée. Adhérbal monta le principal de ses Vaisseaux, sortit du Port le premier, après avoir donné ordre aux Officiers de ses Galéres, de le suivre en queuë, de ne le perdre point de vûë, & de ne point tenir d'autre route, que la sienne. Il fut obéï. A peine eut-il quitté le Port, prenant à travers des rochers à gauche, que la flotte Romaine, venuë de la droite, y entroit dêja, parce qu'elle le trouvoit vuide, & qu'elle le croyoit abandonné. La tête de la flotte Consulaire s'étoit dêja engagée dans le bassin du Port, & une partie des Vaisseaux suivants en occupoient le goulet, pour entrer. Ce fut en ce moment, qu'Adhérbal parut venir de loin sur Claudius, posté à l'arriére-garde de sa flotte. Alors le Général Romain, fit tourner ses prouës vers le Carthaginois, & envoya

ordre aux Galéres, qui le précédoient, de quitter l'abri du Port, & de voler à son secours. Ce fut alors, qu'il se fit un embarras terrible, à l'entrée du Havre, trop étroit pour laisser passer commodément plusieurs Galéres de front. Comme il falloit revirer bout pour bout, les Bâtiments Romains se heurtoient les uns les autres, & les rames des Galéres s'entre frappoient, faute d'espace, pour faire aisément les manœuvres. On fut long-tems à démêler cet embarras, que la précipitation du Général, & que ses ordres réïtérés augmentoient encore. Enfin, les Vaisseaux Romains se débarrassérent, & le Consul arrangea à la hâte ses six-vingt Galéres, le long de la côte, parce qu'Adhérbal, qui forçoit de rames & de voiles, pour donner, ne laissa pas le tems à Claudius, d'avancer plus loin en haute mer. De la droite, où il étoit, il passa à la gauche, pour recevoir la premiére attaque d'Adhérbal. Le Carthaginois n'avoit encore avec lui que cinq de ses Galéres, le reste le suivoit à certaine distance. Il passa donc, de la gauche à la droite, au-dessus des Romains, & commença à s'arranger, en présentant la prouë aux ennemis. A mesure, que le reste de ses Vaisseaux arrivoit, il les disposoit en ordre de bataille, ayant tout l'avantage de son côté. Les Romains étoient serrés en pouppe, par la côte, & les Carthaginois avoient, derriére eux, toute l'étenduë de la mer. Pour peu que les Romains eussent été pressés, & obligés à réculer, il falloit nécessairement, ou qu'ils échoüassent sur des bas fonds, ou qu'ils se brisassent contre les rochers de la côte. Au contraire, les Carthaginois, s'ils venoient à être poursuivis, avoient un champ libre, pour échapper, & pour peu que quelque Vaisseau ennemi les eût

De Rome l'an 504.
Consuls, P. CLAUDIUS PULCHER, & L. JUNIUS PULLUS.

De Rome l'an 504. Consuls, P. CLAUDIUS PULCHER, & L. JUNIUS PULLUS.

ſuivis, avec ardeur, & hors de ſon rang, il leur auroit été facile de l'envelopper, en haute mer. Adhérbal n'ignora pas tous ſes avantages, & il ſçut en profiter. Sa flotte n'étoit pas ſi nombreuſe, que celle des Romains. Il n'avoit que quatre-vingt-dix Galéres ſous ſes ordres, mais ſes Chiourmes étoient meilleures, & ſes Bâtimens plus légers.

Cependant Claudius & ſa flotte auroient pû échapper à l'ennemi, & retourner devant Lilybée, ſi le Conſul l'eût voulu. Obſtiné dans ſes réſolutions, il aima mieux combattre, malgré les Auſpices, qui ne lui annonçoient rien que de funeſte. On ſe ſouvient d'une coûtume vaine, & ſuperſtitieuſe des Romains, avant que de livrer bataille. Sur cela, le tems, & la raiſon ne les avoient point encore détrompés. Un Augur portoit toujours, à la ſuite des Généraux, de mer & de terre, [a] une cage pleine de poulets, qui ſervoient à donner des préſages du bon, ou du mauvais ſuccès des armes. Si les poulets ſortoient de leur cage avec un grand appétit, s'ils ſe jettoient avec avidité ſur la pâture, qu'on leur préſentoit; au gré de l'Augur, c'étoit un ſigne infaillible de la victoire. Au contraire, s'ils avoient dédaigné de repaître, & éparpillé, de leurs piés & de leurs aîles, la nourriture qu'on leur avoit offerte, on en tiroit de mauvaiſes conſéquences. Il faut croire, que ces Devins, jugeoient par les circonſtances préſentes, de l'événement à venir d'un combat, & que quand ils prévoyoient, que l'action ſeroit déſavantageuſe, ils raſſaſioient leurs poulets, avant

[a] Voyés les Remarques du quatriême volume, au ſujet des poulets ſacrés, & de la ſuperſtition des Romains, ſur les principes de l'Ornithomanthie.

que de les faire ſortir, & de les donner en ſpectacle. Quoiqu'il en ſoit ; ce jour-là, la cérémonie des poulets ſe fit, en préſence de Claudius. Ces petits animaux négligérent de repaître, & rebuttérent même leur pâture. Les préjugés de Religion ne tinrent pas contre la brutalité du Conſul. Il prit enſemble la cage & les poulets, & jetta le tout à la mer. Il ajoûta de plus une plaiſanterie, qui fut regardée alors, comme une impiété. *Puiſque vos oiſeaux ne veulent pas manger*, dit-il à l'Augur; *hé bien, qu'ils boivent !* Le mauvais politique ne réfléchiſſoit pas, que le mépris de la Religion alloit jetter le découragement parmi ſes troupes. En effet, durant l'action, les Romains parurent s'oublier. On ne retrouva plus dans eux ces hommes intrépides, qui ne cédoient, ni au déſavantage du lieu, ni à la fierté des ennemis. La plûpart de leurs Galéres ſe laiſſérent acculer contre le rivage, échoüérent ſur des bancs de ſable, & preſque ſans avoir fait de mouvement contre l'ennemi, elles ne ſoûtinrent que foiblement ſes attaques. Claudius, ſi prompt à hazarder le combat, contre le ſentiment commun, & malgré les préjugés de la Religion, fut le premier à ſe tirer du péril. Dès qu'il vit la victoire pancher du côté d'Adhérbal, ſuivi de trente de ſes Galéres, il prit le large, & laiſſa le reſte de ſa flotte lutter contre les vents, les rochers, & les bas fonds, en proye à l'ennemi. Les Romains, dans une action ſi mal conduite, perdirent quatre-vingt-dix Galéres, huit mille hommes, ou tués, ou noyés, & vingt mille tant Rameurs, que Matelots & Soldats, pris & conduits à Carthage. Pour les Carthaginois, à peine perdirent-ils un ſeul homme, & très-peu d'entre eux furent bleſſés. Aucun de leurs Vaiſ-

De Rome l'an 504.
Conſuls, P. CLAUDIUS PULCHER, & L. JUNIUS PULLUS.
Cic. l. 2. de Nat. Deorum. Valer. Max. l. 1. c. 4. &c.

Oroſius l. 4. c. 10. & Diod. in Eclog.

De Rome l'an 504.
Consuls,
P. CLAUDIUS PULCHER, & L. JUNIUS PULLUS.
Front. Strat. l.2. c. 10.

ſeaux ne fut coulé bas, & nul ne vint en la puiſſance de l'ennemi. Exemple mémorable de la mauvaiſe conduite d'un Général faſtueux, & opiniâtre! Claudius eut pourtant, dans ſa fuite, aſſés de préſence d'eſprit, pour faire couronner ſes trente Vaiſſeaux, comme s'il eût remporté la victoire. Cet artifice l'aida à paſſer à la hauteur de divers poſtes Maritimes, qu'occupoient les Carthaginois, depuis Drépane juſqu'à Lilybée. Dans cette Ville même, toujours ſoigneuſement inveſtie, on ſe perſuada, que les Romains étoient vainqueurs. Cette fauſſe crainte ne dura pas. On y apprit, bien-tôt aprês, la révocation du Conſul Claudius à Rome, & l'avanture de Junius ſon Collégue.

En effet, dês qu'on ſçut en Italie l'affront, & le tort que Claudius avoit fait à la République, par ſes bizarreries, par ſa fuite, & par ſon impiété, on ne tarda pas de le rappeller, avant que l'année de ſon Conſulat fut expirée. Il n'auroit pas été dans les régles, de lui faire ſon procês, tandis qu'il étoit en Charge. Le Sénat lui ordonna ſeulement, de nommer un Dictateur. C'étoit alors une reſſource néceſſaire. Des deux Conſuls de l'année, le premier étoit un extravagant. Le ſecond avoit laiſſé périr la flotte Romaine, un peu par ſa faute. C'eſt un événement à décrire, qui va bien-tôt avoir ſon tour. L'orgüeilleux Claudius, obligé d'abdiquer le Conſulat, & de déclarer un Dictateur, prit plaiſir à outrager le Sénat, par une nouvelle inſolence. Pour inſulter à ſes ordres, & par dériſion des loix, ſans ſe ſoucier du danger qui menaçoit l'Etat, il déclara Dictateur, avec les cérémonies ordinaires, un de ſes clients, nommé Claudius Glycia. C'étoit un homme vil, tiré du plus bas

Peuple, qui n'avoit eu d'autre fonction dans la Ville, que celle de Secretaire, [a] & de Viateur, c'est-à-dire, d'Huissier sous Claudius, durant sa Magistrature. Cette plaisanterie, qui n'étoit pas en sa place, donna du ridicule au Dictateur nommé, & rendit le nominateur odieux à tous les ordres. On contraignit donc Glycia d'abdiquer. Cependant on le laissa, par indulgence, porter, le reste de ses jours, au théatre, & dans le Cirque, l'habit bordé de pourpre, qu'on nommoit Prétexte. On crut pouvoir accorder ce petit reste de dignité, à un homme, que sa nomination avoit rendu la fable de Rome, & qui s'étoit démis de la Dictature de bonne grace. Le Dictateur, qui le remplaça, fut M. Attilius Calatinus. Celui-ci, prit l'illustre Cæcilius Métellus, pour son Colonel Général de la Cavalerie. A l'égard de l'insensé Claudius, il fut traduit devant le Peuple, aussi-tôt après sa déposition. L'Histoire varie un peu sur l'événement de son procès. Les meilleurs Ecrivains assurent, qu'il fut condamné. D'autres, peut-être pour effacer cette tache de la Famille Claudia, qui devint puissante à Rome, ont écrit, que lors qu'on procédoit à la condamnation du criminel, un orage survint, & qu'il obligea le Peuple assemblé à quitter la place publique. Ils ajoûtent, que Rome regarda cette avanture soudaine, comme une absolution tacite, que les Dieux accordoient au criminel, & qu'on ne jugea pas à propos de le rappeller une autre fois en jugement. Tout ce narré a bien l'air d'un conte, inventé par la flatterie, tandis que la Maison Claudia regnoit à Rome.

De Rome l'an 504.
Consuls, P. CLAUDIUS PULCHER, & L. JUNIUS PULLUS.
Suetonius in Tiberio, & Fasti Capitol.

Polyb. l. 1. & Cicero l. 2. de Nat. Deorum & de Divin.

Val. Max. l. 8. c. 1.

[a] Nous avons parlé dans le troisiême volume de l'Office de *Viateur.*

De Rome l'an 504. Consuls, P. CLAUDIUS PULCHER, & L. JUNIUS PULLUS.

Polybius l. 1.

Revenons à L. Junius. Ce Collégue de Claudius, destiné par le sort à commander la flotte, partit d'Italie, avec soixante Galéres, & plusieurs Bâtiments de transport. Arrivé à Messane, il augmenta le nombre de ses Vaisseaux de guerre, & de ses Flûtes. Son dessein étoit de porter des vivres au camp de Lilybée. A tout compter, sa flotte étoit de six-vingt Galéres, & de huit cents autres Bâtiments de toutes les sortes. De Messane, il prit la route de Syracuse, sans doute, pour y charger des grains, du bois à construire des machines de guerre, & les autres provisions nécessaires, pour continuer le siége. Tandis qu'il séjourne dans un Port ami, & qu'il y attend ceux de ses Vaisseaux, qui n'avoient encore pû le joindre, ou le suivre, il fit prendre les devants à une Escadre de sa flotte, sous le Commandement des Questeurs de son armée. Adhérbal ne s'endormit pas à la nouvelle, que le Consul Junius étoit en mer, avec une seconde flotte, & qu'il alloit porter du secours, & des rafraîchissements devant Lilybée. La victoire que ce Carthaginois, avoit remportée sur le téméraire Claudius, lui fit espérer un bonheur égal, contre Junius. Il avoit ordonné à Carthalon, l'un des Généraux de sa République, en Sicile, d'aller attaquer, devant Lilybée, l'Escadre Romaine, qui en fermoit le Port. Celui-ci, avec cent Galéres, avoit insulté celles des Romains, à la vûë des assiégés, & avoit répandu bien de la terreur dans le camp Romain. Enfin, après avoir coulé bas quelques Vaisseaux, & en avoir enlevé cinq aux ennemis, il avoit rangé la côte Méridionale de Sicile, pour croiser autour d'Héraclée, & pour empêcher le Consul Junius, de conduire son convoi devant Lilybée. Dans ce pa-

Diod. in excerp.

rage, Carthalon apprit qu'on appercevoit en mer, une Escadre Romaine. C'étoit celle que les Questeurs conduisoient. Plein de joye, il se prépare au combat, & vû la supériorité de sa flotte, il se promet une victoire certaine. Il force donc de rames, & vient en présence de l'ennemi. Les Questeurs, qui se défiérent de leurs forces, cherchérent un azile, & le trouvérent proche de [a] Phintia, Ville soumise à la domination Romaine. Par malheur, Phintia n'avoit point de Port; mais un contour de rochers y formoit une espéce de rade, où les Vaisseaux pouvoient être en sureté. Là, les Romains descendirent à terre, rangérent leurs Vaisseaux le long du rivage, & résolurent de les défendre, avec des ballistes, & d'autres machines, propres à lancer des pierres. C'étoit un choc, entre des gens, qui combattoient de dessus terre, contre des aggresseurs, qui les attaquoient de dessus mer. La Ville de Phintia, avoit fourni aux Questeurs, les machines nécessaires à soûtenir l'attaque. Carthalon n'eut pas tout le succês qu'il attendoit. Il avoit cru, que les Romains lui abandonneroient leur flotte, & qu'ils se refugieroient dans la Ville; mais leur résistance fut vive, & comme le lieu du combat étoit avantageux aux Questeurs, les Carthaginois n'eurent d'autre avantage sur eux, que de leur enlever un petit nombre de Barques.

De Rome l'an 504.
Consuls, P. CLAUDIUS PULCHER, & L. JUNIUS PULLUS.

Polybius l. 1.

[a] Pline, & Ptolémée ont placé *Phintia*, au nombre des Villes méditerranées de la Sicile. Mais l'Itinéraire d'Antonin, joint au témoignage de Diodore de Sicile, & de Cicéron, dans son troisiéme Plaidoyé contre Verrés, nous portent à croire, qu'elle étoit une Ville Maritime, située vers l'embouchûre de l'Himéra, dans le voisinage du Mont Ecnomus, vers la partie Méridionale de l'Isle. On conjecture, que Phintia a été remplacée par celle, qu'on nomme présentement *Licata*.

De Rome l'an 504.
Consuls, P. CLAUDIUS PULCHER, & L. JUNIUS PULLUS.
Diod. in excerp. Polybius l. 1.

A quelque distance de Phintia, étoit l'embouchûre d'un petit Fleuve, que des Historiens appellent [a] Halycus. Là, Carthalon fit entrer sa flotte, & reposer ses équipages. Dans ce poste avantageux, il attendit les Questeurs, résolu de les attaquer, dês qu'ils seroient en mer. Une nouvelle plus intéressante, lui fit lever l'anchre, quitter le Fleuve Halycus, & abandonner l'espérance de combattre l'Escadre des Questeurs. Ses Corvettes, envoyées à la découverte, lui rapportérent, que la flotte du Consul Junius, étoit partie de Syracuse, qu'elle avoit doublé le Cap de Pachin, & qu'elle faisoit voile vers Lilybée. Le Carthaginois jugea qu'il falloit user de diligence, pour joindre l'ennemi, & le combattre assés loin de Phinthia, pour que la flotte du Consul, & l'Escadre des Questeurs ne pussent pas se réünir. La rame & la voile furent donc mises en usage, pour aller plus promptement à la rencontre du Consul. Junius ignoroit, & le combat que Carthalon avoit livré aux Questeurs, & le lieu où leur Escadre s'étoit retirée. S'il l'eût sçû, il eût fait effort, pour les atteindre, & pour se réünir à eux. Carthalon parut en présence de l'ennemi, à la hauteur de Camarine; mais la flotte Romaine se jugea trop foible, pour hazarder le combat. Il n'étoit ni honorable au Consul, ni avantageux, de fuir devant un Général, dont les Galéres étoient plus légéres que les siennes. Dans cette extrêmité, Junius, sans le sçavoir, prit un parti, à peu prês semblable à celui de ses Questeurs. Il tourna vers la côte, & vint s'enga-

[a] Le Fleuve Halycus, est connu aujourd'hui parmi les Siciliens, sous le nom de *Platani*. Vers sa source, étoit placée une ancienne Ville, appellée *Halyciæ*, du nom même de ce Fleuve. Il décharge ses eaux, dans la mer de Sicile, prês d'Héraclée.

ger dans un parage, tout rempli d'écüeils, & de vase. Encore valoit-il mieux perdre là quelques-uns de ses Vaisseaux, que de livrer sa flotte entiére, à la merci du plus fort. Le conseil eût été bon, si les vents & la mer l'eussent secondé. En effet, Carthalon n'osa suivre le Consul dans le poste, où il s'étoit réfugié. Il conduisit donc ses Galéres à l'abri d'un Cap, d'où il croyoit pouvoir observer les mouvements, & de l'Escadre des Questeurs, & de la flotte du Consul. Posté au milieu d'elles, il les tint toutes deux en échec, de sorte qu'elles ne pouvoient sortir sans être battuës.

De Rome l'an 504. Consuls, P. CLAUDIUS PULCHER, & L. JUNIUS PULLUS.

Tandis que les Romains s'obstinent à demeurer entre des rochers, & Carthalon à les attendre, le vent fraîchit, & les Carthaginois remarquérent, que dans peu la mer alloit être agitée. Les Pilottes Africains, de tout tems accoûtumés à naviger dans ces mers, connoissoient, à certains pronostics, & prédisoient avec certitude, les tempêtes, quelques jours avant qu'elles s'excitassent. Ils persuadérent donc à leur Commandant, de quitter le moüillage où il étoit, de doubler le Cap de Pachin, & d'aller se mettre à l'abri de la côte opposée. Ce ne fut pas sans peine, que Carthalon tourna autour du Cap. Il y sentit les premiéres agitations de la tempête. Pour l'Escadre, & la flotte Romaine, battuës contre les rochers, & échoüées sur le rivage, elles furent absolument fracassées. Jamais naufrage ne fut plus complet. D'un si grand nombre de Vaisseaux de guerre, & de transport, il ne resta pas, dit-on, une planche, qui fût en état de servir. C'est une exaggération, qu'il faut réduire à sa juste valeur. Nul Vaisseau ne resta entier, & toutes les provisions du convoi furent submergées. Après tout, il

Orosius l. 4. c. 10. & Polyb. l. 1.

De Rome l'an 504.
P. CLAUDIUS PULCHER, & L. JUNIUS PULLUS.

ne périt que très-peu d'hommes, Matelots, ou Soldats de l'équipage. Il fut aisé de gagner la terre, ou à la nage, ou en s'y laissant conduire sur des débris. Les vents eux-mêmes & la mer les poussoient à la côte. Ainsi le Ciel dépoüilla, encore une fois, Rome de ses flottes, exprês, ce semble, pour signaler sa constance. Il est vrai, que le découragement saisit d'abord la République. Elle renonça, de nouveau, à l'empire de la mer; mais ce découragement ne fut pas de longue durée. L'ambition dans les Romains fut toujours supérieure aux difficultés, & aux pertes.

Le siége, ou plûtôt le blocus de Lilybée, ne laissa pas de continuer. Les Romains, malgré leurs désastres, étoient les plus forts sur terre, & la meilleure partie de la Sicile leur étoit soumise. Depuis la mort de Régulus, c'est-à-dire, depuis le tems que la République Romaine avoit éprouvé les plus tristes revers, les Carthaginois ne leur y avoient enlevé, que la Ville d'Erix. Ce fut justement à cette conquête, que le Consul Junius s'attacha, pour réparer le malheur de sa flotte, par une action d'éclat. Erix étoit une Ville admirablement bien située, sur le penchant de la plus haute montagne de Sicile, après le Mont Æthna. La cime de cette Montagne étoit platte, & l'on y avoit construit à Venus Erycine, un Temple, qui surpassoit en beauté, & en richesses, tout ce que la Sicile avoit de plus magnifique. La Ville, placée presque au pié du Temple, n'étoit abordable que par un seul chemin escarpé. Ce Poste avantageux dominoit Drépane, qui n'en étoit pas éloigné. Le Consul n'attaqua pas Erix à force ouverte. Il la surprit de nuit, par la trahison de quelques Soldats, qui la vendirent aux Romains.

Zonaras, l. 8. & Polyb. l. 1.

Pour

Pour se maintenir dans sa nouvelle conquête, Junius fit construire un Fort, sur le Bourg [a] d'Ægithalle, au pié du Mont Eryx, & le munit d'une Garnison de huit cents hommes. On peut juger, que Carthalon ne vit qu'avec jalousie le Général Romain, vaincu par les flots, & fugitif devant sa flotte, en possession d'un Poste si important sur terre. Il fit une descente, vint assiéger Ægithalle, l'escalada, & y passa la Garnison au fil de l'épée. Les uns disent, que le Consul Junius fut fait prisonnier, en défendant la Place. Les autres assurent, qu'il se donna la mort, ou par l'appréhension d'être condamné à Rome, pour avoir laissé périr sa flotte, ou enfin par le chagrin d'une si funeste campagne. On dit encore, que tous ces malheurs lui arrivérent, comme à son Collégue Claudius, pour avoir aussi méprisé l'Auspice des poulets. Ne pourroit-on pas croire, que quelques Historiens ont imaginé cette derniére circonstance, ou pour mettre en crédit ces superstitieuses divinations, ou pour rejetter sur la Religion méprisée, les malheurs d'un si funeste consulat ?

De Rome l'an 504.
Consuls, P. CLAUDIUS PULCHER, & L. JUNIUS PULLUS.

Cic. de Nat. Deorum l. 2.

La mort, & la déposition des deux Consuls, rendit nécessaire à la Sicile Romaine, la présence d'un Dictateur. Depuis la fondation de Rome, on n'avoit point encore vû paroître, hors d'Italie, de Magistrat Romain, revêtu d'une autorité absoluë, & Souverain dans la République. On espéra beaucoup de cette nouveauté. Cependant la Dictature d'Attilius Calati-

[a] Les Historiens & les Géographes, font mention du Promontoire, & de la Forteresse d'Ægithalle, à peu de distance, du Cap Lilybée, dans la partie la plus Occidentale de la Sicile. C'est aujourd'hui *Capo di santo Todaro*, autrement *Burunni*. Fazellus s'est trompé, en le confondant avec *Capo di santo Vito*.

De Rome l'an 504. Consuls, P. CLAUDIUS PULCHER, & L. JUNIUS PULLUS.

nus, ne fut marquée par aucun exploit considérable. Lilybée, ce grand objet de l'ambition Romaine, resta bloqué, comme il étoit auparavant, & le Dictateur revint présider aux élections, pour l'année suivante, sans avoir rien exécuté de mémorable. On ne peut croire, que ces Comices se soient tenus une année précise, après ceux, où les derniers Consuls avoient été choisis. Ainsi, il faut souvent redire, que rien ne seroit plus incertain, que de compter les années du monde par les années Consulaires. Les Dictateurs, qui restoient six mois en Charge, retardoient souvent le tems de l'élection des Consuls, pour l'année suivante. Comme les Comices par Centuries, n'avoient point encore d'époque absolument fixe, on les assembloit, tantôt plûtôt, tantôt plus tard.

De Rome l'an 505. Consuls, C. AURELIUS COTTA, & P. SERVILIUS GEMINUS.

Les Centuries élevérent au Consulat deux hommes, qui, dês-lors avoient occupé cette dignité, chacun une fois. Le premier étoit C. Aurélius Cotta, le second, P. Servilius Géminus. Alors, on ne distribua plus les départements Consulaires, comme les années précédentes, & l'on n'assigna pas à l'un, les troupes de terre, & à l'autre, la flotte à commander. Les Romains n'avoient plus de Marine, & sembloient y avoir renoncé, pour toujours. Les deux Collégues furent donc destinés, à faire ensemble la guerre, en Sicile, à continuer, par terre, le siége de Lilybée, & à chasser, s'il eût été possible, les Carthaginois de Drépane, qu'ils occupoient encore. Il y a quelque apparence que, de leur tems, se fit à la Ville une innovation, qui donna du relief au parti Plébéïen. Jusqu'alors les Vestales n'avoient été choisies, que dans la plus illustre Noblesse, & parmi les Familles Patriciennes. Leur

destinée sur cela, suivit celle du grand Pontife, dont elles dépendoient. Depuis environ cinq ans, Tib. Coruncanius, tout Plébéïen qu'il étoit, avoit été élevé au suprême Pontificat, contre l'ancien usage. Il étoit naturel aussi, que des filles Plébéïénes prétendissent, à leur tour, à la Prêtrise de Vesta, sous un Pontife de leur rang. Alors donc, à la réquisition de Papius, l'un des Tribuns du Peuple, une loi fut portée, que quand il vacqueroit une place au Collége des Vestales, vingt jeunes filles Plébéïénes, seroient présentées au Pontife, & que celle, sur qui le sort seroit tombé, entreroit au Ministére de la Déesse. Cette loi, qui réduisoit les Pontifes à se soumettre au gré du sort, dans le choix des Vestales, fut abrogée dans la suite, à la réquisition d'un autre Tribun du Peuple, nommé [a] Popilius. Celle-ci, laissa au grand Pontife, la liberté de remplacer les Vestales à son choix. Au reste, ce n'étoit pas dégrader considérablement le corps des Vestales, que d'y insérer quelques Plébéïénes. Souvent parmi les Plébéïens, on trouvoit des Familles plus respectables, par les grands Emplois, par les Triomphes, & par l'ancienneté d'une illustre origine, que parmi les Patriciens.

De Rome l'an 505.
Consuls, C. AURELIUS COTTA, & P. SERVILIUS GEMINUS.

Les Consuls Aurélius & Servilius partirent, en ce tems-là, pour la Sicile. Toute leur attention fut, d'en garder si bien la côte, que les Carthaginois ne pussent, ni faire de descente, ni transporter des secours & des

Zonar. l. 8.

a On est incertain sur le tems de la promulgation, qui fut faite de la loi *Pcp lia*. Ce qu'on sçait, c'est qu'elle étoit en vigueur, au siécle d'Aule-Gelle, & sous l'Empire des Philippes. Quelques-uns ont crû, que pour mettre en vigueur cette derniére loi, on renouvella seulement celle du Roy Numa Pompilius, qui abandonnoit au suprême Pontife, le choix des Vestales. Aussi l'ont-ils appellée la loi Pompilia, du nom même de ce Roy.

De Rome l'an 505. Consuls, C. AURELIUS COTTA, & P. SERVILIUS GEMINUS.

vivres à Lilybée, ou à Drépane. En vain Carthalon, avec sa flotte, tenta l'un & l'autre. Il trouva par tout les Romains sur leurs gardes, & à la fin la vigilance des Consuls le rebutta. Pour ne demeurer pas inutile autour d'une Isle soigneusement gardée, Carthalon prit le parti d'aller faire des courses en Italie, & de jetter la terreur & le ravage, dans les Provinces de la République Romaine. Il espéroit, par là, faire une diversion des troupes Consulaires, & rappeller en Italie, au moins l'un des deux Collégues, avec ses Légions. La conjecture du Carthaginois fut trompée. Le Sénat avoit pourvû à tout. Dês le premier débarquement, que fit Carthalon, sur la côte de la Lucanie, le Préteur de Rome, homme à deux mains, selon les devoirs de son Emploi, quitta le jugement des causes civiles, se mit à la tête d'une armée levée sur le champ à la Ville, & contraignit Carthalon à se rembarquer, & à reprendre la route de Sicile. Là, ce Général, qui n'eut plus à contenter ses troupes, en les mettant à même du pillage, se vit embarrassé à calmer leurs murmures. Les Mercénaires demandérent leur solde à grands cris; mais Carthalon avoit bien de la peine, à tirer de Carthage épuisée, de quoi payer ses Soldats Etrangers. La révolte augmenta; il fallut punir les plus séditieux. On en jetta quelques-uns dans des Isles desertes, où on les laissa périr. Les plus coupables furent envoyés à Carthage, pour y souffrir le dernier supplice. Cette rigueur souleva jusqu'aux plus pacifiques. La rébellion alloit devenir générale, lorsque Carthalon fut révoqué tout à propos. Carthage lui envoya, pour successeur, un homme moins connu alors, qu'il ne le fut dans la suite. Dês-lors, on avoit une idée

avantageuse de sa valeur, & de sa sagesse; mais on ne connoissoit pas le fond de haine, qu'il avoit pour le nom Romain: haine qui lui survécut, & qu'il transmit à sa postérité. Ce grand homme étoit Hamilcar, surnommé Barca, qu'on pourroit considérer comme le plus grand Capitaine de sa Nation, s'il n'avoit eu pour fils le fameux Annibal, dont le courage, & l'expérience dans la guerre ne purent céder, qu'à la vertu supérieure d'un Romain.

De Rome l'an 505. Consuls, C. Aurelius Cotta, & P. Servilius Geminus.

Hamilcar étoit encore jeune, lors qu'il vint commander une armée Carthaginoise, en Sicile. Aprês avoir appaisé le tumulte, que la rigidité de son prédécesseur avoit excité, il fit voile, avec une flotte, vêrs l'Italie. Plus heureux que Carthalon, il y porta le ravage au loin. Tout le Païs des Locriens, & des Bruttiens fut la carriére, où il étendit ses courses, & dês-lors, dans le pere, Rome eut un léger échantillon des ravages, que le fils devoit faire un jour, en Italie. Piller, & saccager ce fut trop peu pour Hamilcar. La Sicile lui offroit un plus beau théatre, que l'Italie, pour la guerre. Il revint donc en Sicile. Entre les Villes de Panorme, & d'Eryx, étoit un lieu fort propre pour camper. Si nous en croyons un Moderne, on l'appelloit Epierćte. La description qu'il en fait paroît plûtôt d'invention, que copiée d'aprês les Mémoires de l'Antiquité. [a] Epierćte, dit-il, étoit une

Barel. l. 2.

[a] Cette Montagne, est sans doute la même, que les Historiens ont appellée Erćta, & qui porte aujourd'hui le nom de *Monte Pelegrino*, à peu de distance de Panorme. Nous en avons parlé ci-dessus. Comme ce Poste étoit d'un difficile accês, Hamilcar s'en étoit saisi, pour se mettre en sûreté, contre les attaques des Légions Romaines. Il y trouvoit un autre avantage. C'est que le sommet du mont, offroit à ses troupes une vaste plaine, pour camper commodément. Au rapport de Diodore de Sicile, Livre 22. elle avoit au moins cent

De Rome l'an 505.
Consuls, C. AURELIUS COTTA, & P. SERVILIUS GEMINUS.
Polybius l. 1.

Bourgade, placée sur une haute Montagne isolée, & escarpée de toutes parts. Quoiqu'il en soit du nom & de la description du lieu, que choisit Hamilcar; il est du moins certain, qu'on fut étonné de sa hardiesse. On n'eût jamais cru, qu'une armée Carthaginoise dût venir se poster, entre deux Villes ennemies, qui pourroient la harceler à tous les instants, sans qu'elle eût, dans son voisinage, aucune Ville Alliée, pour en tirer des secours. Hamilcar suppléa, par la science de la guerre, aux désavantages de son Poste. Il y subsista malgré les Romains, & de sa roche escarpée, il fit des courses sur les terres de leurs Alliés. Enfin, il traversa tellement le siége de Lilybée, que les Consuls Aurélius Cotta, & P. Servilius ne l'avancérent que très-peu. La campagne d'Hamilcar, fut regardée à Carthage, comme le chef-d'œuvre d'un jeune Capitaine, qui promettoit beaucoup. Hannon le rival de sa gloire, fit dans le Continent d'Afrique, une campagne plus brillante, mais au fond beaucoup moins estimable. Il entra [a] dans la Libye, y prit Hécatompile, &

Diod. in excerpt.

stades, en circuit, ou douze mille cinq cents pas Géométriques. Le terroir en étoit fertile, selon le même Auteur, & fournissoit des pâturages aux troupeaux des environs. On y trouvoit des sources d'eau douce, & toutes les choses nécessaires, pour la subsistance d'une armée. Dans le voisinage, la nature avoit formé un Port très-commode, pour les Vaisseaux, qui faisoient voile de Lilybée, ou de Drépane en Italie.

[a] Sous le nom de Libye, les anciens comprenoient toute l'Afrique. Mais dans la rigueur des termes, elle se bornoit à cette grande contrée, qui s'étendoit entre la mer Méditerranée, au Septentrion, l'Ocean Atlantique, à l'Occident, la mer d'Ethiopie, au Midi, & l'Ethiopie même, à l'Orient. La Libye étoit divisée en deux parties, dont l'une s'appelloit la Libye extérieure, & l autre la Libye intérieure. La premiére, selon Ptolémée, s'étendoit depuis Aléxandrie, jusqu'à Cyréne. Elle comprenoit ces grands Païs, qui furent appellés par les anciens Géographes, l'Afrique, & la Libye, proprements dites; la Mauritanie Césarienne, la Mauritanie Sitife, la Mauritanie Tingitane, & la Nu-

en ramena trois mille ôtages [a], dans la Capitale de la République. Une si belle conquête, n'effaça pas la réputation, qu'Hamilcar s'étoit acquise, en Sicile. Il avoit déconcerté tous les projets des Consuls, & en temporisant, il avoit rendu leur campagne inutile.

De Rome l'an 506.
Consuls, L. CÆCILIUS METELLUS, & N. FABIUS BUTEO.

Lorsque leur tems fut fini, Servilius & son Collégue, revinrent à Rome. Pour lors, une nouvelle élection leur donna pour successeurs, [b] L. Cæcilius Métellus, & N. Fabius Buteo. Il est étonnant, que Métellus, Consul pour la seconde fois, & fameux par un superbe Triomphe, n'ait pas pris de supériorité sur Hamilcar, & n'ait pas emporté Lilybée. Son partage fut d'en continuer le siége, tandis que son Collégue Fabius, iroit former celui de Drépane. Le nom de Métellus fut enseveli durant la campagne, & l'Histoire ne nous apprend autre chose de lui, sinon, qu'il ne gâta rien aux affaires de Rome, & qu'il laissa Lilybée, sur le pié, qu'il l'avoit trouvé. Devant Drépane, Fabius acquit un peu plus de gloire. Pour l'attaquer du côté de la mer, par où la Ville étoit moins fortifiée,

Zonaras l. 2.

midie. Les Royaumes de Fés, & de Maroc, d'Alger, de Tunis, de Tripoli, & de Barca, sont des démembrements de cette grande contrée. On donnoit le nom de Libye intérieure à cette immense étenduë de Païs, qui étoit comprise, entre la Libye extérieure, l'Océan Atlantique, & l'Ethiopie, en avançant vers le Midi. Cependant les Romains donnoient plus particuliérement le nom de Libye, à cette partie de l'Afrique Septentrionale, qui a pour bornes à l'Orient, l'Egypte, au Septentrion, la mer Méditerranée, à l'Occident, la grande Syrte, & le Royaume de Tripoli, au Midi, l'Ethiopie.

[a] Les anciens Géographes, & les Historiens ne nous ont point marqué la situation de la Ville, appellée Hécatompyle. On n'en retrouve présentement aucuns vestiges.

[b] Marianus s'est trompé, en substituant au Consul Lucius Cæcilius, un Lucius Lucilius. Le même Auteur, contre la foi des Marbres Capitolins, ôte à Fabius le prénom *Numérius*, pour donner à ce Magistrat, celui de *Caius*. Dans Cassiodore, & dans quelques autres Annales, le même Consul est désigné, par les prénoms supposés de *Cnéius*, ou de *Marcus*.

De Rome l'an 506. Consuls, L. CÆCILIUS METELLUS, & N. FABIUS BUTEO.

il crut devoir s'emparer d'une petite Isle, ou plûtôt d'un rocher nommé [a] Péliade, situé en mer, tout à portée de Drépane. Les Carthaginois y avoient une Garnison. Fabius la surprit durant la nuit, & la passa au fil de l'épée. Ce Poste étoit trop important, Hamilcar vint incontinent pour le reprendre. De son côté, Fabius ne prit pas le change. Il ne s'obstina pas à le défendre; mais il assaillit les murs de Drépane si vivement, qu'Hamilcar fut obligé de quitter l'entreprise du rocher, & de venir au secours de la Place. Le Consul, qui se vit en possession de la petite Isle, s'en servit utilement pour le siége. [b] Il combla aisément le trajet de mer, qu'il y avoit depuis Péliade, jusqu'à Drépane, & delà, par une chaussée, il fit transporter ce qui étoit nécessaire, pour les attaques. Tous les soins de Fabius, n'avancérent pas extrêmement les ouvrages, autour de Drépane. Il avoit affaire au plus vigilant, & au plus habile Général, que Carthage eût jamais eu. Au rapport de l'Historien, le plus solide de ces tems-là, il n'est pas possible de compter tous les combats, que donna pour lors Hamilcar. De son camp d'Epiercte, sans cesse, il faisoit sortir des partis, selon les besoins. On le voyoit, presqu'au même-tems, ou devant Lilybée, ou devant Drépane. Sa prévoyance s'étendoit à tout, & sa valeur suffisoit à tout. Les Romains avoient prétendu barrer son camp, par un autre camp, qu'ils avoient dressé aussi, dans des

Polybius l. 1.

[a] La petite Isle Péliade, appellée par les Latins *Columbaria*, est aujourd'hui connuë, sous le nom de *Colombara di Trépani*.

[b] L'Isle Péliade n'étoit séparée de Drépane, que par un bras de mer fort resserré, ou plûtôt, selon l'Historien Zonare, que par une langue de terre marécageuse, & inondée des eaux de la mer. Ainsi il ne fut pas difficile au Général Romain, de faire élever, dans ce petit espace, une digue, qui communiquât du rocher, à la Ville assiégée.

rochers,

rochers, comme le sien. La précaution ne fit que multiplier le nombre des combats, sans empêcher les fréquentes sorties, & les courses des troupes Carthaginoises. Ce fut dans un tems si glorieux pour Hamilcar, que son [a] fils Annibal vint au monde. Rome ne sçavoit pas alors tous les maux, qu'Hamilcar lui avoit produits, dans ce seul enfant.

De Rome l'an 506.
Consuls, C. CÆCILIUS METELLUS, & N. FABIUS BUTEO.
Idem l. 15.

Tandis que le Général Carthaginois tenoit en respect devant lui, deux armées Consulaires, & qu'il maintenoit sa Nation, en Sicile. Les Romains, de leur côté, avec une flotte, pilloient les côtes d'Afrique. Nous avons dit, que Rome avoit renoncé à l'empire de la mer, & qu'elle avoit quitté le dessein de rebâtir de nouvelles Galéres, après le dommage, que les tempêtes, & que la mauvaise conduite d'un Général, lui avoient causé. Aussi cette nouvelle flotte, n'avoit pas été construite, aux frais du Public. Un retour d'ambition faisoit regretter au Sénat la gloire, & les avantages, qu'une Marine donnoit à la République. Mais le trésor n'étoit pas en état, de fournir aux dépenses de la construction, & de l'équippement d'une flotte entiére. Du moins les Peres Conscrits remplacérent, en quelque sorte, ce défaut de l'Etat. Par un Arrêt, ils permirent à tous les Particuliers, d'armer en course, de bâtir des Vaisseaux à leurs frais, de courir sus à l'ennemi, d'aller piller les côtes d'Afrique, & de

Zonaras l. 8.

[a] Nous appuyons cette époque de la naissance du grand Annibal, sur le témoignage de Polybe, au Livre quinziême de son Histoire. Selon cet Historien, Annibal étoit âgé de quarante-cinq ans accomplis, l'an de Rome 551. qui fut le dix-septiême de la seconde guerre Punique. D'où il resulte, qu'il nâquit vers la fin de la cinq cent sixiême année depuis Romulus. Delà, jusqu'à la fin de la cinq cent cinquante-uniême année, il se trouve en effet, un intervalle de quarante-cinq ans.

De Rome l'an 506.
Consuls, C. CÆCILIUS METELLUS, & N. FABIUS BUTEO.

convertir à leur profit, tous les émoluments de leurs prises, & de leurs pillages. La République prêta gratuitement à ses sujets, ce qui lui restoit de Galéres, sans que les emprunteurs fussent tenus à d'autre redevance, qu'à rendre la Galére au même état, où ils l'avoient reçûë. Il n'est pas hors de vrai-semblance, que cette flotte d'Armateurs fut commandée par Aurélius, Consul de l'année précédente, qui, sous le nom de Proconsul, fut mis à la tête de l'armement. On peut encore conjecturer delà, que les Particuliers de l'Etat Romain, étoient riches, tandis que le Fisc étoit pauvre. Du moins, ces richesses, partagées entre les Citoyens, furent une ressource, pour soûtenir la gloire de la République. L'Amiral du Peuple, plûtôt que de l'Etat, fit voile, & rangeant toûjours la côte d'Afrique, il vint tomber sur le Port [a] d'Hippone. Là,

Pighius ad annum 506.

[a] Les anciens Géographes font mention de deux Villes d'Hippone, en Afrique. Ils appellent la premiére *Hippo Regius*, parce qu'elle étoit sous la domination des Rois de Numidie, vers la côte Occidentale de l'Afrique, prês d'un Golphe, qui portoit le nom de la Ville même. C'est celle où S. Augustin termina ses jours, aprês y avoir exercé, pendant plusieurs années, les fonctions de l'Episcopat. Les François l'appellent aujourd'hui *Bone*, aussi bien que le Golphe voisin. Elle dépend présentement du Royaume d'Alger. Selon toutes les apparences, ce ne fut point en cette Ville, que les Romains exercérent des hostilités. Ils n'avoient rien alors à démêler avec les Numides. Il est plus naturel de croire, que la flotte Romaine vint tomber sur une autre Ville d'Hippone, que Ptolémée appelle *Hipponem Diarrhytum*, c'est-à-dire, *Irriguum*, parce que son territoire étoit arrosé de plusieurs ruisseaux, conformément à l'observation de Pline, au Livre 5. chapitre 4. *Diarrhytum à Græcis dictum, propter aquaram Irrigua.* Strabon cependant donne à celle-ci, comme à la premiére, le surnom de *Regius*. Elle étoit située assés prês d'Utique, à vingt-cinq ou trente lieuës de Carthage. L'Itinéraire d'Antonin compte au moins deux cents dix-huit mille pas Géométriques, c'est à-dire, plus de quatre-vingt lieuës, depuis Carthage, jusqu'à *Hippo Regius*. Celle dont il est ici question, n'est plus qu'un Château, de la dépendance du Royaume de Tunis. Les uns le nomment *Biserta Vecchia*, les autres *Razamilara*.

il brûla des Vaisseaux,& des maisons, & en remporta de riches dépoüilles. Tandis que les Romains étoient occupés du pillage, les Habitants d'Hippone crurent pouvoir les enfermer. Ils tendirent les chaînes de leur Port, & ils en bouchérent la sortie. Dêja les Africains croyoient tenir dans leurs rêts le Proconsul, & ses Galéres; mais les Pilottes Romains trouvérent un expédient, pour dégager la flotte, & pour la remettre en haute mer. A mesure que chaque Galére avançoit au milieu du Port, dans l'endroit où la chaîne, par son poids, effleuroit l'eau, on déchargeoit le Bâtiment du côté de la prouë, & tout l'équipage se retiroit vers la pouppe. Cette manœuvre faisoit élever l'avant du Vaisseau, qu'on faisoit glisser sur la chaîne, à force de rames. Lors qu'il étoit suffisamment avancé sur la chaîne, l'équipage changeoit de situation, & venoit peser sur la prouë, qui se remettoit à l'eau. Par là, le reste de la Galére se dégageoit. Ce fut ainsi, que toute la flotte des Romains échappa du danger, & qu'elle se remit en mer, chargée de butin. Ce ne fut pas assés pour le Proconsul, que d'avoir enrichi les Maîtres de la flotte. Il s'en servit encore pour la gloire des armes Romaines. Devant Panorme, il rencontra une flotte Carthaginoise. C'étoit peut-être celle, qui servoit à porter des vivres à Hamilcar, dans son camp d'Epiercte. Quoiqu'il en soit; Aurélius l'attaqua, & remporta sur elle un avantage considérable.

De Rome l'an 506.
Consuls, C. Cæcilius Metellus, & N. Fabius Buteo.

Cette alternative de prospérités, & de pertes, que les Romains éprouvoient depuis la mort de Régulus, leur fit un peu rabattre de la fierté, que ce généreux Captif leur avoit inspirée, par ses bravades. Jamais

De Rome l'an 506. Conſuls, C. CÆCILIUS METELLUS, & N. FABIUS BUTEO.

Polyb l. 1. Livius l. 22. & Zonaras l. 8.

ils n'avoient voulu conſentir à l'échange de leurs captifs, avec ceux de Carthage. Pour lors, ils furent les premiers à le ſouhaitter. Les raiſonnements du Philoſophe outré parurent frivoles au Sénat. Il conſentit de rendre aux Carthaginois leurs priſonniers, & de recevoir d'eux les captifs Romains, tête pour tête, & un pour un. Comme les Carthaginois eurent plus de priſonniers à retirer, que les Romains, Rome gagna ſur l'échange, & les deniers qu'elle en recüeillit, ſoulagérent ſon Epargne. Pour lors, les deux Cenſeurs Attilius Calatinus, & Manlius Torquatus, firent une récenſion du Peuple, qui finit par un luſtre. On doit compter celui ci pour le trente-huitiême. Le nombre des Citoyens en état de porter les armes, ne ſe trouva monter qu'à deux cents cinquante & un mille deux cents vingt-deux hommes. Si l'on a égard au luſtre précédent, on trouvera le nombre des Citoyens d'un âge militaire, diminué de quatre-vingt ſix mille cinq cents ſoixante & quinze têtes. Déchet conſidérable, qu'on ne peut attribuer qu'aux guerres, & aux naufrages, dont la République avoit été affligée depuis un tems.

De Rome l'an 507. Conſuls, M. OTACILIUS CRASSUS, & M. FABIUS LICINUS.

Hamilcar réüſſiſſoit toujours à prolonger les ſiéges de Lilybée, & de Drépane. Des deux côtés, il rendoit la valeur Romaine inutile. Un Hiſtorien Grec réfléchit ici ſenſément, ſur le manque de conduite du Sénat, & du Peuple Romain. Je ne ſçai par quel caprice, dit-il, ils s'étoient mis en tête, de ne faire plus reſter, comme autrefois, un de leurs Conſuls en Sicile, pour y commander une armée, l'année ſuivante, en qualité de Proconſul. Cette ſucceſſion continuelle de nouveaux Généraux, qui paroiſſoient, & qui diſparoiſ-

Zonaras l. 8.

ſoient tous les ans, gâta long-tems leurs affaires. A peine l'année des nouveaux venus pouvoit-elle ſuffire, à prendre des arrangements, & à concerter leurs deſſeins. Comment eût-elle ſuffi à les exécuter? Delà, cette ſtérilité de grands exploits, que la République n'avoit point encore éprouvée, & qu'elle ne ſentit que trop, au tems de cette guerre. En cela, la politique Africaine fut bien ſupérieure à celle de Rome. Elle laiſſa long-tems Hamilcar à la tête de ſes troupes, & ne le rappella, que quand laſſée de la guerre, elle l'eut terminée par une paix. [a] Les Conſuls M. Otacilius Craſſus, & M. Fabius Licinus, ne firent pas une campagne plus brillante, que leurs prédéceſſeurs. Tout languit dans leur armée, & leur République ne recüeillit point d'autre gloire, que d'avoir conſtamment perſiſté à faire deux ſiéges, avec peu de ſuccês. Cependant le tems de leur Conſulat, ſe paſſoit à perdre le tems devant Lilybée, & devant Drépane. Comme ils ne revinrent point à la Ville, pour le tems des élections, on jugea qu'il falloit leur faire nommer un Dictateur, ſeulement pour préſider aux Comices par Centuries. L'élection ſe fit au Champ de Mars, ſous la direction du Dictateur Tib. Coruncanius, & de ſon grand Maître de la Cavalerie M. Furius Flaccus. On y déſigna pour Conſuls M. Fabius Buteo, & C. Attilius Bulbus. Avant que ceux-ci entraſſent en exercice, il ſe paſſa dans Rome une ſcéne, qui fera con-

De Rome l'an 507.
Conſuls, M. OTACILIUS CRASSUS, & M. FABIUS LICINUS.

[a] Dans le Livre dixiême d'Aule-Gelle, on méconnoît les deux Conſuls de cette année 507. Leurs noms ont été fort altérés, par cet Auteur, ou par ſes Copiſtes. L'un eſt appellé Titus Licinius, & l'autre Titus Acilius Craſſus. Polybe n'a rien dit de ces Magiſtrats, ni de ceux qui les vont ſuivre, juſqu'à Lutatius. Il parcourt, avec rapidité, des années peu fécondes en événements.

De Rome l'an 507.
Consuls, M. OTACILIUS CRASSUS, & M. FABIUS LICINUS.

noître, à quel point les Romains portoient l'amour de la Patrie. C'étoit leur principale Divinité, & le seul mobile de leur héroisme. Y donner atteinte, c'étoit un renversement de mœurs impardonnable, & un attentat, que la légéreté de la faute n'excusoit pas. On punissoit jusqu'aux femmes, des paroles qui leur échappoient, contre l'affection au bien public. Cet amour au reste, des intérêts de la Patrie, étoit aussi ancien que Rome. L'éducation l'avoit imprimé dans les cœurs, & il étoit de la politique de le maintenir, & de vanger les moindres atteintes, qu'on osoit lui donner. C'est ainsi, que la sœur des Horaces fut jugée digne de mort, pour n'avoir pas eu le cœur assés Romain. Ce fut encore ainsi, qu'une femme de la plus haute naissance fut déferée, & condamnée devant le Peuple, seulement pour quelques paroles peu favorables aux intérêts de la Patrie.

Claudia, sœur de ce Claudius, qui peu d'années auparavant avoit déshonoré son Consulat, par la perte d'une flotte, & par le mépris des Auspices, étoit née avec tous les vices de sa Famille. Vaine, altiére, inconsidérée, elle exigeoit par tout des respects, s'offençoit des moindres manques d'attention, & dans son chagrin se permettoit les plus violents emportements. Un jour qu'elle revenoit du spectacle, portée sur un char, comme il étoit permis dês-lors aux femmes de sa condition, la foule du Peuple ne se rangea pas assés promptement, pour la laisser passer. Peut-être même que Claudia fut foulée dans la presse. Ce fut assés pour réveiller, dans elle, cet orgüeil dominant de sa Maison. Elle ne put supporter, qu'une femme de sa sorte ne fût pas distinguée dans la multitude, & que sa seule présence n'eût pas écarté la foule. Pleine

A. Gellius l. 10. c. 6. Valer. Max. l. 8. c. 1. & Sueton. in Tib.

de fureur, dans un transport, dont elle ne fut pas la maîtresse: *Plût aux Dieux*, s'écria-t'elle, *que mon frére Claudius vêcût encore, & qu'il pût faire périr, comme autrefois, cette multitude de canailles, dont le nombre n'est que trop grand à Rome!* Dans toute autre Nation, ce discours d'une femme irritée, n'eût point eu d'autre suite, que de donner du ridicule à celle, qui l'auroit prononcé. A Rome, on prit ces paroles au criminel, & l'on crut qu'elles ne pouvoient partir, que d'un cœur peu Romain. L'affaire devint sérieuse. Deux Ediles du Peuple, C. Fundanius, & T. Sempronius l'entreprirent, & ajournérent Claudia, à comparoître, devant les Comices par Tribus. Toute la Noblesse s'intéressa pour l'accusée. Il n'étoit guére de Famille Patricienne à Rome, qui ne lui fût unie, ou par alliance, ou de parenté. Quand Claudia eut comparu, on dit en sa faveur, qu'il n'étoit pas ordinaire de citer les femmes au Tribunal du Peuple Romain; que le crime étoit léger, & qu'il falloit pardonner de simples paroles, à la vivacité d'une femme, qui s'aime, & que les moindres incommodités impatientent; que les égards qu'on devoit à sa naissance, auroient dû lui épargner la honte d'être traduite en Jugement. Les Ediles répondirent aux défenseurs de l'accusée; que son crime étoit public, & qu'il demandoit une satisfaction publique; que nul sexe n'étoit exempt de l'observation des loix; & que tout criminel de leze-Majesté, quel qu'il fût, devoit être jugé par le Peuple; que les paroles ne sont pas moins criminelles, que les actions, puis qu'elles sont les indices des sentiments du cœur; que la Noblesse de Claudia, ne servoit qu'à redoubler son crime; & que plus elle avoit de rang dans la Ré-

De Rome l'an 507.
Consuls, M. OTACILIUS CRASSUS, & M. FABIUS LICINUS.

De Rome l'an 507. Consuls, M. Otacilius Crassus, & M. Fabius Licinus.

publique, plus elle devoit l'aimer; enfin, que ses ancêtres donnoient de fâcheux préjugés contre elle; & qu'à remonter depuis le premier Claudius, qui vint à Rome, tous avoient eu des taches, qui s'étoient renouvellées dans un frére impie, & dans une sœur ennemie de la Patrie. On peut dire, qu'ici le Peuple fut juge dans sa propre cause. C'étoit contre la populace, que Claudia avoit prononcé des imprécations. Il n'est pas étonnant, qu'elle fût condamnée à une amende de vingt cinq mille As d'airain. Punition plus considérable, par l'affront qu'elle causa, que par la grandeur de la somme, qu'il fallut payer. Cependant l'Edile Sempronius en bâtit un petit Oratoire, [a] à la Liberté, & le plaça sur le Mont Aventin.

De Rome l'an 508. Consuls, M. Fabius Buteo, & C. Attilius Bulbus.

Arriva le tems, où [b] Fabius, & Attilius devoient entrer en fonction, & gérer le Consulat. L'un & l'autre partirent pour la Sicile; mais qu'étoient devenus ces tems, où presque tous les Consuls, qui passoient le Détroit, ne retournoient que pour Triompher! Hamilcar avoit bien enlevé des palmes aux Généraux Romains. Depuis qu'il subsistoit dans son camp d'Epiercte, il étoit aussi peu ordinaire aux Consuls de se signaler, qu'il étoit autrefois commun, à leurs prédécesseurs, de rentrer glorieusement à Rome, après avoir pris des Villes, & gagné des batailles. Le siége de Lilybée duroit toujours, & les Romains prétendoient l'emporter, du moins par leur constance, ou par la famine

Front. Str. l. 3. c. 10.

a Les Romains adorérent la Liberté, sous la figure d'une Déesse, depuis qu'ils se furent affranchis de la tyrannie des Tarquins.

b Selon les Fastes Capitolins, M. Fabius Buteo fut Consul, pour la premiére fois, pendant cette année 508. Les Tables Grecques lui ont compté ce Consulat pour le second. Sans doute, ils ont confondu ce Magistrat, avec son propre frére Numérius Fabius Buteo, qui avoit été Consul, deux ans auparavant, c'est-à-dire, l'an de Rome 506.

famine. L'induſtrieux Hamilcar, trouva le moyen de ravitailler la Place, & de fruſtrer l'eſpérance des aſſiégeants. Il partit de ſon Port d'Epierčte, avec ſa petite flotte, chargée de proviſions. A l'inſçû des Romains, & ſans doute durant la nuit, il fit avancer une partie de ſes Vaiſſeaux de tranſport, derrière [a] les Iſles, qui couvroient le Port de Lilybée. Pour Hamilcar, il les ſuivit de loin, avec un petit reſte de Galéres, & parut en haute mer, en plein jour, comme pour défier l'ennemi. En effet, les Galéres Romaines, qui veilloient ſur le Port, & qui en fermoient l'entrée, prirent le change. Elles volérent à l'Eſcadre d'Hamilcar, qu'elles appercevoient, impatientes de l'attaquer. Auſſitôt qu'elles furent en pleine mer, la partie des Vaiſſeaux Carthaginois, qui ſe tenoit en embuſcade, entra dans le Port, y déchargea ſes vivres, & des troupes fraîches, & prit le large, avant que les Romains fuſſent de retour, ſans avoir pû joindre l'ennemi.

De Rome l'an 508.
Conſuls, M. FABIUS BUTEO, & C. ATTILIUS BULBUS.

Cependant les Romains ſe conſolérent un peu, par l'avantage que leur flotte venoit de remporter, à la vûë de [b] l'Iſle d'Egimur, aſſés proche de l'Afrique. Il eſt difficile de décider, qu'elle fut au vrai cette flotte victorieuſe, qui prit tant d'avantage ſur celle des Carthaginois. Au moins, il eſt conſtant, que la Républi-

Florus l. 2.

a Ces Iſles ſont communément appellées *Ægathes*, ou *Ægades*, elles ſont ſituées au Nord du Cap Lilybée.

b L'Iſle d'Egimure, placée ſur la mer d'Afrique, entre la côte du Royaume de Tunis, vers le Midi, & celle de Sardaigne, porte aujourd'hui le nom de *Galita*, ou de *Galata*. Elle eſt diſtante des ruines de Carthage, d'environ vingt lieuës. On lui donne en circuit, un peu plus de vingt-cinq mille pas Géométriques. Sa figure eſt oblongue. Préſentement elle eſt preſque entiérement deſerte. Etienne fait mention de deux rochers voiſins, qui s'élevoient au milieu de la mer. Il les nomme *Ægimori Aræ*, du nom de l'Iſle même d'Egimure.

De Rome l'an 508. Consuls, M. FABIUS BUTEO, & C. ATTILIUS BULBUS.

que Romaine n'avoit alors pour toute Marine, que soixante Galéres, destinées à défendre les côtes d'Italie, & à transporter des troupes en Sicile. Selon les apparences, cette flotte, qui vainquit les Carthaginois, fut celle, que les Particuliers avoient, l'année précédente, construite à leurs frais. La victoire de ces braves Armateurs fut complette; mais ils n'en recüeillirent pas les fruits, & ils n'en goûtérent pas longtems toute la joye. Une furieuse tempête brisa leurs Vaisseaux, contre les rochers de la Libye, & des débris, qui avoient annoncé leur victoire à toutes les Nations qui bordent la mer, leur annoncérent, bientôt après, le naufrage des victorieux.

De Rome l'an 509. Consuls, A. MANLIUS ATTICUS, & C. SEMPRONIUS BLÆSUS.

Tant de malheurs, arrivés, coup sur coup, à la République Romaine, auroient dû, ce semble, la dégoûter du siége de Lilybée. Sa persévérance eut je ne sçai quoi d'incompréhensible. On fit partir pour la Sicile [a] les deux nouveaux Consuls, A. Manlius Torquatus Atticus, & C. Sempronius Blæsus. Hamilcar les laissa entrer, comme les autres, dans la carriére, & leur en déroba toute la gloire. Lilybée étoit bien fourni de munitions. Le Général Carthaginois, ne songea plus à le secourir, & à le pourvoir de vivres. Un plus grand objet saisit son cœur, & fixa son at-

Polybius l. 1.

[a] C'est le premier Consulat de Manlius, & le second de Sempronius. Celui-ci avoit dêja été Consul, l'an 500. de la fondation de Rome, & le premier avoit exercé les fonctions de Censeur pendant l'année 506. Au rapport de Velléïus, ce fut sous ces deux Consuls, que les Romains envoyérent une Colonie à Brunduse, dans le Païs des Sallentins, apparemment pour la seconde fois, si l'on en croit Zonaras. Cet Historien assûre, que dês le tems de la guerre de Tarente, la République avoit distribué dans cette Ville, une Colonie de Citoyens de Rome, soit à cause de la commodité de son Port, soit pour tenir en respect, les Habitants de Tarente, qui étoit située dans le voisinage.

tention. La Ville d'Eryx étoit alors au pouvoir des Romains, & le Conſul Junius s'en étoit autrefois rendu maître. Ce fut une conquête, que le Carthaginois réſolut de tenter. Rien n'étoit ni plus glorieux, ni plus important, pour la conſervation de ſon Poſte d'Epierċte; mais au même-tems, rien n'étoit plus difficile. Entreprendre le ſiége d'Eryx, c'étoit, en quelque ſorte, vouloir eſcalader le Ciel. Sur cette montagne, les Romains avoient trois Poſtes, qu'il falloit forcer, l'un au pié, l'autre à la cime, & le troiſiéme au milieu. Sur la cime, le Temple de Venus Erycine étoit bien retranché. A mi-côte, étoit ſituée la Ville d'Eryx, fortifiée par l'art, & par ſon aſſiette. Enfin, tout au bas de la montagne, étoit un retranchement, gardé par une forte Garniſon Romaine. Nul obſtacle ne put arrêter le projet du généreux Hamilcar. Il partit de nuit, à la tête des ſiens, & dans un ſilence étonnant, il fit faire à ſes Soldats trente ſtades, toujours en montant. Enfin, à force de tournoyer ſur la montagne, ſans être apperçu des Romains, qui en gardoient le pié, il arriva aux portes de la Ville, où il n'étoit pas attendu. Dans la ſurpriſe qu'il cauſa, aiſément il s'en rendit maître. Tout ce qui réſiſta, ou qui fut trouvé ſous les armes, fut mis à mort. Le reſte, fait eſclave, fut envoyé à Drépane. Pour lors, la guerre prit une autre face, & les opérations de la campagne, ne furent plus les mêmes. Les Romains ne furent plus guére occupés, que du ſoin, de chaſſer d'Eryx le formidable Carthaginois; & toute l'attention de celui-ci, ne fut plus, que de s'y maintenir. Il s'y établit en effet, & il y campa. Il eſt vrai, que ſa ſituation étoit bizare. Les Romains l'aſſiégeoient du pié de la montagne,

De Rome l'an 509.
A. MANLIUS ATTICUS, & C. SEMPRONIUS BLÆSUS.

Diod. in excerpt

Polybius l. 1.

De Rome l'an 509. Consuls, A. MANLIUS ATTICUS, & C. SEMPRONIUS BLÆSUS.

& il assiégeoit, en même-tems, les Romains, postés sur la cime, autour du Temple de Venus. Pareille ardeur des deux parts, à attaquer, & à se défendre. Hamilcar, au milieu de deux corps de troupes ennemies, méprisoit ceux, qui le combattoient de bas en haut, & faisoit trembler ceux qui le combattoient de haut en bas. Malgré le Poste dangereux, où il s'étoit placé, il amusa, deux ans entiers, les forces Romaines, & il en fit une diversion utile à son parti. Cependant le siége de Lilybée n'avançoit pas, & celui de Drépane étoit levé. Tant la valeur & l'habileté d'un seul homme, mettent de poids à la balance ! Hamilcar suspendit, par sa constance, les efforts continuels de l'obstination Romaine. Sans hazarder de bataille rangée, suivant uniformément un dessein, & presque toujours attaché au même lieu, il fit plus, par une sage résistance, que tout autre, par des entreprises, en apparence plus éclatantes. Le grand Cæcilius Métellus s'apperçut bien que, pour les Romains, il y avoit peu de gloire à acquérir, tandis qu'Hamilcar dirigeroit les armes Carthaginoises. Tib. Coruncanius vint à mourir. Ce vertueux Romain, avoit été élevé au suprême Pontificat le premier des Plébéïens. Cæcilius, Plébéïen comme lui, ne refusa pas le Sacerdoce, & quitta, sans peine, le mêtier de la guerre, pour exercer des fonctions pacifiques.

Cicero in Catone majore.

De Rome l'an 510. Consuls, C. FUNDANIUS, & C. SULPICIUS GALLUS.

En effet, les nouveaux Consuls C. Fundanius, & C. [a] Sulpicius Gallus, employérent vainement leurs

[a] Sous le Consulat de Caïus Fundanius, & de Caïus Sulpicius, mourut le suprême Pontife Tib'rius Coruncanius. Il eut pour successeur L. Cæcilius Métellus. Nous en avons la preuve dans l'Ouvrage de Cicéron, intitulé *Cato Major*. Je me souviens, dit Caton, d'avoir vû pendant mon bas âge, le célébre Lucius Cæcilius, qui fut élevé au

forces, à chasser Hamilcar de sa Ville d'Eryx. Les assiégeants, & les assiégés, souffrirent, chacun de leur côté, tous les maux de la guerre, & de la disette. Ce n'étoit plus, ce semble, de part & d'autre, des hommes sujets aux infirmités de la nature. C'étoit des hommes insensibles aux miséres, & à la fatigue. Ils alloient aux coups, comme s'ils eussent été invulnérables, & ils supportoient les incommodités de la faim, & de l'insomnie, comme s'ils n'avoient plus eu de corps à conserver. Jamais acharnement ne fut plus continuel, & jamais combats ne furent plus souvent réïtérés. Jour & nuit, on étoit aux mains. Cependant les affaires de Rome demeuroient toujours au même point. Lilybée & Drépane restoient aux Carthaginois, & la Sicile n'étoit pas une conquête assurée. Il s'en fallut peu neanmoins qu'Eryx, ce Poste si disputé, ne fut remis aux mains des Consuls. La meilleure partie de la Garnison qu'Hamilcar y commandoit, étoit composée de Gaulois. Ceux-ci, rebuttés par des travaux continuels, & mécontents de ne recevoir point leur solde, complottérent ensemble, de livrer la Ville aux Romains. Hamilcar étoit trop vigilant, pour se laisser surprendre. La tentative des Gaulois fut inutile. Du moins, ils remirent aux mains des Consuls un Poste avancé, qu'ils gardoient, & se donnérent eux-mêmes aux Romains, pour servir dans leur armée. Ce fut une nouveauté pour la Milice Ro-

De Rome l'an 510.
Consuls, C. FUNDANIUS, & C. SULPICIUS GALLUS.

Polybius l. 1.

Zonaras l. 8. & Polybius l. 1.

Souverain Pontificat, quatre ans après avoir été Consul pour la seconde fois. Or ce deuxiême Consulat, est celui de l'année de Rome 506. Delà, jusqu'à l'année 510. il y a justement quatre années révolues. *Ego Lucium Metellum memini puer, qui cum quadriennio post alterum Consulatum, Pontifex Maximus factus esset, duos & viginti annos Sacerdotio præfuit.*

De Rome l'an 510.
Consuls, C. FUNDANIUS, & C. SULPICIUS GALLUS.

maine. On n'avoit guére vû d'étrangers, à la solde de la République. Les Légionnaires seuls, tous Citoyens de Rome, recevoient la paye publique, & les Alliés d'Italie, servoient aux frais de leurs Nations. Après tout, cette défection des Gaulois, ne causa pas de grands malheurs au parti Carthaginois. Hamilcar se soûtint par son courage, & le reste de ses troupes lui demeura fidéle.

Tandis que le Mont Eryx étoit le théatre de cent combats, & que deux puissantes Républiques s'y disputoient la conquête de la Sicile, le Sénat Romain délibéroit sur les moyens, de terminer une guerre, qui duroit depuis vingt-deux ans. On fit attention, que Lylibée, que Drépane, & qu'Eryx, trois clefs de la Sicile, ne secoüeroient jamais le joug des Carthaginois, que Rome ne leur fut supérieure en Vaisseaux. *L'empire sur la Sicile*, disoit-on, *est attaché à l'empire de la mer.* Tous en convenoient. On disoit encore. *Si les flottes, que les Particuliers de l'Etat Romain ont construites, & qu'ils ont menées en course, ont fait tant de ravages, dans le Païs ennemi; si elles ont vaincu les flottes Carthaginoises, que n'avons-nous pas à espérer de la nouvelle expérience, que nous avons acquise sur mer? Les Galéres de la République, seront-elles moins heureuses, que celles des Particuliers? Il est vrai, les flots nous ont englouti bon nombre de Citoyens, & la derniére récension du Peuple, nous a fait gémir sur tant de morts. Mais, pour nous garantir de ce malheur, les Dieux ont inspiré à nos Consuls une salutaire pensée. Ils ont augmenté nos troupes d'Etrangers Mercénaires. Nous en chargerons nos Vaisseaux, & nous courrerons les Mers, à leurs risques.*

Le projet étoit sensé. Il paroissoit même nécessai-

re. L'exécution ſeule embarraſſoit. L'argent manquoit au tréſor public, & l'abondance des Particuliers, n'empêchoit pas l'épuiſement du Fiſc. Par tête, chacun payoit ſon tribut réglé, qu'on ne rehauſſa point alors, malgré les beſoins. Cependant l'amour de la Patrie, l'emporta dans les cœurs, ſur les propres intérêts. On devint volontairement libéral de ſes biens. Les Sénateurs, ſur tout, donnérent ſur cela l'exemple aux ſimples Bourgeois. Ils prirent ſur eux, de conſtruire, & d'équipper une bonne partie de la flotte. Les uns firent les frais d'une Quinquérême entiére. Les autres ſe cottiſérent pour en bâtir une, à frais communs. Quelquefois deux, quelquefois trois, ou quatre, ſe joignirent enſemble, pour la conſtruction d'une ſeule Galére. Enfin, le zéle des Particuliers, ſuppléa à l'indigence publique. En peu de tems, on mit ſur pié une flotte de deux cents Quinquérêmes, ſans exiger autre choſe de la République, ſinon, que quand elle auroit rétabli ſes affaires, elle payeroit aux Particuliers leur débourſé. Cette flotte au reſte, étoit bien différente de celles, que les Romains avoient juſqu'ici miſes en mer. Quelques grandes que fuſſent les nouvelles Galéres, elles étoient légéres, & promptes à la rame. Auſſi avoient-elles été déſignées ſur le Gabarit de cette fameuſe Galére, qu'Annibal le Rhodien avoit, plus d'une fois, fait entrer au Port de Lilybée, à la vûë de la flotte Romaine, & qu'on lui avoit enlevée. Ce magnifique armement, étoit la ſeule reſſource de Rome, & ſi cette derniére tentative lui eût manqué, il lui eût fallu renoncer à la Sicile, & ſe contenir, pour toujours, dans les bornes de l'Italie. La Providence, qui réſervoit l'empire du monde aux Romains, fit réüſſir l'entrepriſe.

De Rome l'an 510.
Conſuls, C. FUNDANIUS, & C. SULPICIUS GALLUS.

De Rome l'an 511. Consuls, C. Lutatius Catulus, & A. Postumius.

[a] C. Lutatius Catulus, & A. Postumius Albinus, venoient d'être choisis Consuls. Le premier fut le seul, à qui l'on permit de commander les troupes. Le second étoit grand Prêtre de Mars. Ainsi Cæcilius Métellus, Pontife suprême, par je ne sçai quel scrupule, lui fit défense, de se charger d'une [b] fonction belliqueuse. *Il est indécent*, disoit-il, *qu'on joigne le Sacerdoce, à des exercices sanguinaires. Des hommes consacrés au Ministére des Dieux, doivent renoncer aux Emplois de la guerre.* La défense du grand Pontife fut accompagnée de menaces. Il fallut céder. Ainsi Postumius n'eut, dans son année, que le nom de Consul, sans en exercer les fonctions. Tant la Religion avoit alors d'empire sur les Romains! Dans le même esprit, le Collége des Augurs fit des réglements, au sujet des Auspices. [c] Les Divinations de Préneste furent proscrites. On défendit à Lutatius de s'en servir. Il ne fut permis d'employer, sur les affaires publiques, que les anciennes coûtumes, introduites par les premiers Rois, comme de conjecturer par le vol des oiseaux, & par

Epit. Liviana l. 19.

[a] Le Consul Lutatius, est représenté dans quelques Historiens Latins, sous le nom de *Luctatius*. C'est une méprise de Copiste.

[b] Consultés le premier Volume de nôtre Histoire, sur les prérogatives, les obligations, & la maniére de vivre, des Flamines, ou des grands Prêtres de Jupiter, de Mars, & de Quirinus, au Livre second, pages 152. 153. 154. 155. notes, *n. o. p. q.*

[c] Pour donner l'intelligence de cette maniére de divinations, que les Anciens appelloient, les sorts de Préneste, il faut sçavoir, que le mot de *Sors*, se prenoit quelquefois en général, pour toutes sortes de prédictions. C'est ainsi que Cicéron, au deuxiême livre *de Divinatione*, désigne par le nom de *Sort*, la réponse que l'oracle rendit à Crœsus. Cependant, pour l'ordinaire, on appliquoit la signification de ce terme, à ce qui paroissoit estre un pur effet du hazard. Qu'est-ce que le sort? dit Cicéron, dans l'ouvrage que nous venons de citer, c'est une espece de jeu de hazard, où la raison & l'industrie humaine, n'ont aucune part. Les sorts de Préneste passoient

les

les entrailles des victimes. Superstitieuses cérémonies, il est vrai ; mais qui marquent l'attachement qu'on

De Rome l'an 511.
Consuls,
C. LUTATIUS CATULUS, & A. POSTUMIUS.

pour les plus célébres de toute l'Italie. Le culte singulier, que les Prénestins rendoient à la Fortune, & le temple, qu'ils avoient érigé à cette fausse Divinité, y accréditoient dans l'esprit du peuple l'usage, de deviner par les sorts. Pour expliquer l'origine de cette superstition, nou semprunterons les paroles mêmes de Ciceron. *Les anciennes Archives de Préneste nous ont conservé*, dit-il, *la mémoire d'un certain Numerius Suffucius. Cet homme des plus respectables, & des plus distingués de sa Ville, en probité, & en noblesse, fut averti par différents songes, & à la fin même, avec de terribles menaces, de se transporter dans un endroit de Préneste, & d'y couper un caillou. Epouvanté de ces visions si fréquentes, il prit le parti d'obéir. Il se rendit donc au lieu marqué. Là, en présence de plusieurs Habitants de la même Ville, qui considéroient son entreprise avec un ris mocqueur, il se mit en devoir de couper la pierre. Aussi-tôt, elle s'ouvrit sous le tranchant du couteau, au grand étonnement des spectateurs. Du sein de ce caillou, on vit sortir plusieurs morceaux de bois bien taillés, dont chacun portoit une inscription, en caractéres Anciens. Le lieu où s'éxécuta une chose si merveilleuse, est aujourd'hui fermé de murs, parce qu'on y conserve fort religieusement un simulachre de la Fortune, qui tient entre ses bras Jupiter & Junon, encore enfants.* Si l'on en croit la tradition du Païs, dans le tems que Suffucius opéra le prodige du caillou, il coula du miel, de l'écorce d'un Olivier. Les Haruspices interrogés sur cette merveille, répondirent, que les sorts de Préneste seroient, un jour, en grande réputation par toute la terre. Ils ordonnérent dans le même moment, que du bois de cet Arbre, on fabriquât un coffre, où seroient enfermées les petites piéces divinatoires, dont les Lettres furent prises pour des caractéres magiques. Quoique rien ne fût plus frivole que cette sorte de divination, on sera peut-être curieux d'en connoître la pratique. Lorsque quelqu'un venoit consulter les sorts de Préneste, les Prêtres qui étoient préposés au culte de la Fortune, ouvroient les coffres. Ils chargeoient ensuite un enfant, de broüiller, à plusieurs reprises, ces différentes piéces de bois, qui contenoient autant de lettres énigmatiques, dont l'explication étoit arbitraire. Celle de ces piéces de bois, qui se trouvoit la premiére, sous la main de l'enfant, présentoit la réponse que l'on cherchoit. Elle étoit regardée comme un Oracle, ou comme un Arrêt rendu par les Dieux mêmes. En cas d'obscurité, comme il arrivoit presque toûjours, on avoit recours à une table, qui fixoit un sens aux termes de l'inscription. Au rapport de Plutarque, dans la vie de Fabius Maximus, les sorts étoient tirés les uns après les autres, & on les rassembloit par ordre sur une table. Le secret étoit de trouver, dans tous ces caractéres rangés de suite, un enchaînement

De Rome l'an 511. Consuls, C. LUTATIUS CATULUS, & A. POSTUMIUS.

avoit à Rome, pour les établissements Religieux. Toutes les nouveautés étrangeres devinrent suspectes dans le culte des Dieux. Par là, Rome s'imagina mettre le Ciel dans son parti. Le Public étoit convaincu, que tous les malheurs passés avoient été causés, par l'irréligion du Consul Claudius.

A ces réglements de Religion, le Sénat & le Peuple en ajoûtérent un autre, qui ne fut que de pure politique. On fit réfléxion, qu'il étoit dangereux, dans un Etat Républicain, de laisser le commandement des

de termes, qui formassent une décision. On peut bien croire, que les Prêtres, éxercés dans l'art de tromper à leur profit, usoient de supercherie, pour donner à l'Oracle prétendu une interprétation forcée, ou équivoque, & susceptible de plusieurs sens. De-là, il arrivoit, pour l'ordinaire, que l'événement s'accordoit avec la prédiction. Cicéron ne peut s'empêcher, de tourner en ridicule la crédulité des Peuples, qui ajoûtoient foy à une pratique si superstitieuse, & de prévenir les Romains, contre les imposteurs, qui autorisoient un tel abus. [*Tota res inventa fallaciis, aut ad quæstum, aut ad superstitionem.*]

Les sorts étoient le plus souvent des espéces de dez, chargés de certains mots, que les Ministres faisoient passer pour mystérieux. Dans quelques Temples, l'usage de ce genre de divination se réduisoit, à jetter les dez sur une table, ou à les faire sortir d'une urne. Ce qui donna lieu à cette maniére de parler si ordinaire parmi les Anciens Grecs, *le sort est tombé*. Une chose contribuoit sur tout à fomenter l'illusion commune. C'est que cette cérémonie étoit précédée de Sacrifices, & de plusieurs autres actes de Religion.

Dês le tems de Cicéron, les sorts de Prénesté avoient beaucoup perdu de leur ancienne réputation. Il n'y avoit plus que le vulgaire, qui respectast la vieille erreur, & qui se laissast dominer par les premiers préjugés. Dans la Gréce, & dans l'Italie, la coûtume s'établit, de tirer les sorts de quelque Poëte célébre, tel qu'Homére & Euripide. Ce qui se présentoit à l'ouverture du Livre, devenoit un Arrêt du Ciel. On employa même à cet usage, les Vers de Virgile. Nous en avons un éxemple dans la personne d'Aléxandre Sévére. Ce prince encore particulier, & devenu odieux à l'Empereur Héliogabale, reçut pour réponse, dans le Temple de Prénesté, cet endroit du sixiême Livre de l'Eneïde, qui sembloit indiquer sa future élevation à l'Empire. *Si qua fata aspera rumpas..... tu Marcellus eris.*

armées à un seul homme. Puis qu'un des deux Consuls étoit interdit des fonctions Militaires, on jugea qu'il falloit donner un Collégue à Lutatius, prêt à partir pour la Sicile. Naturellement la commission devoit tomber sur le Préteur élû par les Centuries. On sçait, que son Office de Juge Civil ne l'excluoit pas, au besoin, des Emplois Militaires. On craignit néanmoins, qu'une trop longue absence du Préteur ne fit languir les procês à Rome, & ne causât le murmure des parties. Pour remédier aux deux inconvénients, on résolut de créer un second Préteur, l'un pour être à la tête d'une armée Consulaire, ou du moins pour servir de second au Consul Lutatius; l'autre pour résider à Rome, & pour y rendre la justice. L'institution étoit nouvelle; mais elle subsista, lors même que deux Consuls marchérent en campagne. Rome régla, pour la suite, la Jurisdiction de deux Préteurs. L'un n'eut à juger que les causes émûës entre les Citoyens. On ne porta au Tribunal de l'autre, que les procês suscités, par un Etranger, à un Citoyen de Rome, ou par un Citoyen de Rome, à un Etranger. Le premier s'appella *Prætor Urbanus*, le second [a] *Prætor Peregrinus*. Le sort régla les fonctions des

De Rome l'an 511.
Consuls, C. LUTATIUS CATULUS, & A. POSTUMIUS.

Livius in Epit. l. 19.

a Le *Prætor Peregrinus*, joüissoit des mêmes distinctions, que le *Prætor Urbanus*. Celui ci cependant avoit toûjours la préséance sur son Collégue. Lui seul pouvoit donner des lettres d'affranchissement, & d'émancipation, ratifier, ou annuller les contrats de vente, & d'adoption, authoriser les testaments, & les aliénations de biens, régler les tutelles, & juger selon les termes du droit. Il paroît même, que le Préteur chargé des affaires étrangéres, devoit se conformer, autant qu'il étoit possible, à l'Edit du premier Préteur, dans tous les jugements qu'il prononçoit. Car, selon ce que nous avons remarqué ailleurs, dans la crainte que les jugements du Préteur, ne fussent arbitraires, on le contraignit de publier un Edit, qui servît de régle à ses décisions. C'étoit un plan de jurisprudence fondée sur les Loix, & sur les interprétations des Loix. L'Edit une fois porté, le Magis-

De Rome l'an 511.
C. LUTATIUS CATULUS, & A. POSTUMIUS.

deux Collégues, qui s'élisoient, comme les Consuls, en des Comices par Centuries.

Le Préteur, à qui, dans l'année, le sort communiqua le soin des armes, fut Valérius Falto. Il s'embarqua sur la nouvelle flotte, pour aller faire la guerre en Sicile, avec le Consul Lutatius, sous les mêmes auspices. L'espérance des Romains se réveilla, quand on les vit partir. Ils ne trompérent pas l'attente de leur République. Le Consul & le Préteur, joints ensemble, commencérent la campagne, par le siége de Drépane, & laissérent celui de Lilybée se poursuivre avec lenteur. Pour les Vaisseaux, on les fit aisément entrer dans les Ports des deux Villes ennemies. Comme on ne s'attendoit pas, que les Romains, qui n'avoient point eu de flotte depuis plus de cinq ans, dussent faire un gros armement, on n'étoit pas sur ses gardes, & les Vaisseaux Carthaginois étoient retournés en Afrique. Lutatius, Général plein d'activité, & que l'amour de la gloire excitoit à tirer avantage des nouvelles forces, que sa République lui avoit confiées, fit battre les murs de Drépane, sans relâche. Comme la Place étoit assiégée, par mer & par terre, & que d'ailleurs Hamilcar, étoit occupé sur le Mont Eryx, les machines y eurent bien-tôt fait bréche. Déja les Romains montoient à l'assaut le Consul à

Polybius l. 1.

Zonaras l. 8.

trat ne pouvoit plus sortir des bornes, qu'il s'etoit une fois prescrites, pour s'attacher à d'autres maximes. Du reste, l'autorité, & les prérogatives des deux Préteurs étoient égales. Le Préteur même, dont la jurisdiction se bornoit aux Etrangers, pouvoit casser quelques Sentences renduës par celui, qui avoit dans son district les procès survenus entre les Citoyens. Au reste, Zonaras s'est trompé, en donnant le surnom de *Flaccus*, à Quintus Valérius, qui fut le premier Préteur de la nouvelle création. Il est surnommé *Falto*, dans tous les Fastes Consulaires.

leur tête, lorſque le brave Général fut dangereuſement bleſſé à la cuiſſe. Lutatius étoit aimé des troupes. Ses Soldats s'empreſſérent de le ſoulager, & abandonnérent la bréche, pour lui rendre ſervice, & pour le ſuivre en foule au camp, où il fut tranſporté. Tandis qu'on le pance, Lutatius ne laiſſa pas ſes troupes languir dans l'oiſiveté. A la vérité il ne pourſuivit pas le ſiége, avec une extrême vigueur. Il étoit perſuadé, que la priſe d'une Ville ne décideroit pas de la guerre, & que le gain ſeul d'une bataille navale acheveroit infailliblement d'aſſurer la Sicile aux Romains. Il ne ſongea donc plus qu'à s'y préparer, convaincu que la flotte Carthaginoiſe reviendroit bientôt d'Afrique, lui diſputer les Villes, qui reſtoient à prendre. Par l'ordre du Général, tous les jours, on fit faire l'exercice aux Rameurs. Les troupes de terre, qui devoient ſervir dans la Marine, apprirent à combattre ſur mer. Enfin, l'élite des armées Romaines fut deſtinée à monter ſur les Galéres.

De Rome l'an 511.
Conſuls, C. LUTATIUS CATULUS, & A. POSTUMIUS.
Polybius l. 1.

Le Conſul n'étoit pas guéri de ſa bleſſure, & gardoit encore le lit, lors qu'il apprit, que la flotte Carthaginoiſe faiſoit voile. Il ſembloit, que tout Carthage fut enfermé dans ce grand nombre de Vaiſſeaux, que conduiſoit Hannon. On en comptoit quatre cents de toutes les grandeurs. La flotte étoit chargée de nouvelles levées Africaines, d'armes, d'argent, & de proviſions. Le deſſein du Général Carthaginois étoit, d'entrer au Port d'Eryx, d'y débarquer ſes Soldats de terre, d'y décharger des vivres, de rembarquer les vieilles troupes de la Garniſon d'Eryx, avec Hamilcar leur Général, dont le nom ſeul, & l'expérience ſeroient capables de jetter la terreur parmi les Ro-

Florus l. 2. & Eutrop. l. 2.

De Rome l'an 511. Consuls, C. LUTATIUS CATULUS, & A. POSTUMIUS.

mains, dans les plaines de Sicile. Enfin, ce terrible armement étoit le dernier effort de Carthage. Le rendés-vous de la flotte, étoit aux Isles [a] Ægades, entre Drépane & Lilybée; mais plus proche de Lilybée, que de Drépane. Tout incommodé que fût Lutatius, il se fit porter sur la Galére Prétorienne, où l'on eut de la peine à le guinder. Aussi-tôt, il ordonna qu'on fist route vers Lilybée, pour joindre le reste de ses Vaisseaux, & pour aller, delà, au-devant de l'ennemi. A peine eut-il appareillé, qu'on apperçut la flotte ennemie, à la hauteur d'Hiéra. La joye de Lutatius fut extrême, & il la communiqua à ses Soldats. Par une courte Harangue, il leur annonça le combat pour le lendemain. Alors le vent étoit favorable aux Romains; mais il changea durant la nuit, & leur devint contraire. La mer étoit furieusement agitée, & il falloit, tout à la fois, combattre contre les ennemis, & contre les flots.

Polybius l. 1.

Tout autre Général que Lutatius eût différé le combat; mais le sage Consul, après avoir délibéré, prit le parti de précipiter le tems de la bataille. *Après tout*, disoit-il, *avoir affaire à des Vaisseaux appésantis par leur charge, c'est un plus grand avantage, qu'il n'y a d'inconvénient à lutter contre la mer. Si Hannon conduit sa flotte à Eryx, s'il prend Hamilcar sur son bord, s'il em-*

[a] Ptolémée place les Isles Egades vis-à-vis Drépane, & Lilybée. Il en conte trois, à sçavoir *Phorbantia*, autrement *Bucinna* (c'est ainsi que Pline l'a nommée) *Ægusa* ou *Capraria*, *Hiera* ou *Sacra*. Cette derniére est aussi appellée *Maritima*. Selon la description de Ptolémée, il paroît que la premiére n'est point différente de celle, qu'on appelle présentement *Levenzo*. Les deux derniéres sont connuës, l'une sous le nom de *Favignana*, & l'autre sous celui de *Maretano*. Les noms de ces trois Isles s'exprimeroient en notre langue, par ceux de l'*Isle aux Vaches*, de l'*Isle aux Chévres*, & de l'*Isle Sacrée*.

barque de braves Mercénaires, & s'il se débarasse de ses nouvelles recruës, le succès deviendra douteux, & la victoire sera plus disputée. On dit de plus, (car dans les grands événements, les Historiens ont souvent pris plaisir à mêler du merveilleux,) on dit, qu'il parut, au côté gauche de la flotte Romaine, une espéce de Cométe, qui, de sa pointe, sembloit menacer la flotte Carthaginoise. Quoiqu'il en soit: Dêja sous les ordres du Consul, la flotte Romaine, avoit été mise en ordre de bataille. Lutatius avoit rangé ses Galéres, sur un grand front, & n'en avoit formé qu'une ligne, qui s'étendoit au loin en haute mer. C'étoit pour empêcher l'ennemi de prendre le large, & de continuer sa route vers la Sicile. Chacun des Vaisseaux Romains étoit léger, & l'on auroit pris leur flotte entiére pour un gros corps de Cavalerie, dont les chevaux dociles au frein, se laissent manier par d'habiles Cavaliers. Ce spectacle dut effrayer les Carthaginois; mais la nécessité de combattre, les força d'entrer en action.

De Rome l'an 511.
Consuls, C. LUTATIUS CATULUS, & A. POSTUMIUS.
Zonaras l. 8.
Polybius l. 1.

Au premier signal, le combat commença. Nulle égalité entre les deux flottes, que pour le nombre des Vaisseaux de guerre. Les Romains, s'étoient exercés au combat, dans leurs jours de loisir. Les Carthaginois, fiers de leurs anciennes victoires, avoient négligé d'aguerrir leurs Chiourmes, & ils avoient choisi tumultuairement leurs Rameurs. Les Galéres Romaines étoient lestes & débarassées; celles des Carthaginois étoient pesantes, par le grand nombre d'hommes, & de ballots, dont on les avoit surchargées. D'un côté, les combattans étoient des Légionnaires invincibles, de l'autre c'étoit de jeunes Soldats, sans expérience de la mer, & des batailles. Cette inégalité des enne-

De Rome l'an 511. Consuls, C. LUTATIUS CATULUS, & A. POSTUMIUS.

mis rendit la victoire plus facile aux Romains. Leurs Chiourmes, par leur force, & par leur adresse, vainquirent la résistance des vents, & des flots. Dês le premier choc, la flotte Consulaire coula bas cinquante Galéres des ennemies. Le Consul Lutatius, qui ne pouvoit se soûtenir sur ses jambes, donnoit ses ordres de dessus un brancard, où il étoit couché. Le Préteur Valérius avoit soin du détail de l'action, & partageoit les travaux, & la gloire du Consul.

Lorsque les Romains se virent assurés de la victoire, las de faire périr tant de Vaisseaux, & tant d'hommes, ils investirent les Galéres ennemies, pour les enlever, & pour faire des prisonniers. En effet, ils se rendirent maîtres [a] de soixante & dix Vaisseaux, & mirent le reste en fuite. Rare exemple de bonheur! Le vent qui avoit favorisé les Carthaginois, pour venir en Sicile, changea tout à coup durant le combat, & favorisa leur évasion. Ainsi les Romains n'eurent pour eux que leur valeur, & leur habileté, qui les rendirent victorieux, malgré les hazards du tems. [b] Hannon se réfugia sous l'Isle d'Hiéra, & le Consul rentra dans le Port de Lilybée. Tel fut le combat donné aux Isles Ægades, combat qui régla le sort de la Sicile. Lutatius fit dans l'action un butin capable de décourager Carthage. L'argent, les armes, & les provisions, qu'elle envoyoit à ses troupes, furent en partie submergés, & en partie vinrent en la puissance des

[a] Orosius assûre, que les Romains enlevérent aux Carthaginois soixante-treize Vaisseaux, qu'ils en coulérent bas cent ving-cinq, & qu'ils firent ving-cinq mille prisonniers.

[b] Zonaras rapporte, que Hannon, Amiral de la Flotte Carthaginoise, se sauva le premier en Afrique, dês le commencement du combat, & que peu de tems après, il fut condamné à expirer sur une croix, en punition de sa lâcheté.

Romains.

Romains. Le Conſul compta, au moins, dix mille hommes pris au combat, ſur les Galéres. Enfin, la victoire fut ſi complette, que les ennemis n'eurent plus de reſſource, que dans la paix.

De Rome l'an 511.
Conſuls, C. LUTATIUS CATULUS, & A. POSTUMIUS.
Zonaras l. 8.

Hamilcar fut le premier à ſentir le contre-coup des pertes de ſa République. Il avoit compté ſur l'arrivée d'Hannon, & ſur le tranſport de vivres, de Soldats, & d'argent, qu'on lui envoyoit de Carthage. C'étoit l'unique reſſource, pour ſe conſerver dans le Poſte de la montagne d'Eryx, où il amuſoit, depuis longtems, les ennemis. Auſſi-tôt que Lutatius eut prononcé ſur le ſort des captifs, & qu'il fut parfaitement guéri de ſa bleſſure, il marcha contre Hamilcar. Dans les divers combats qu'il donna, il tua aux ennemis environ deux mille hommes. La Ville d'Eryx fut aſſiégée. Là, le généreux Carthaginois, qui manquoit tout à la fois de forces, & d'eſpérance, ſe vit obligé de ſe rendre à compoſition. On voulut le contraindre à paſſer ſous le joug, lui, & ſa Garniſon, & à mettre bas les armes. Le brave Général proteſta, qu'il périroit plûtôt, que de ſortir, avec honte, d'une Place, qu'il avoit défenduë avec honneur. Tandis qu'il compoſe, il reçut de ſa République un plein pouvoir, de conclure, à ſon gré, pour le bien commun, tout ce que ſa prudence lui ſuggéreroit. L'emploi étoit digne de lui, & de ſes longs ſervices. On le faiſoit comme l'arbitre, entre ſa Patrie, & les Romains. Son bon eſprit, le fit pancher vers la paix. Il conſidéra, que dans l'affoibliſſement prodigieux, où ſe trouvoit Carthage, il valoit mieux traiter avec l'ennemi, que d'expoſer l'Afrique aux ravages de la flotte victorieuſe. Il comprit, qu'il étoit moins honteux, de céder la

Oroſius l. 4. c. 11. Zonaras l. 8. & Æmil. Probus.

Polybius l. 1.

De Rome l'an 511. Consuls, C. LUTATIUS CATULUS, & A. POSTUMIUS.

Sicile, que d'en être chaſſé. Sa gloire au reſte, ne ſouffroit point d'une bataille déciſive, qu'un autre Général avoit perduë. Tout ce qu'on pouvoit attendre de valeur, & de bonne conduite, dans un Général, il l'avoit mis en œuvre, pour la gloire de ſon Païs. Il ne lui reſtoit plus, que de paroître auſſi bon Citoyen, qu'il avoit été grand homme de guerre. *Puiſqu'il n'eſt plus permis aux Carthaginois*, diſoit-il, *de retenir l'Empire de la mer, ſi long tems conteſté, faiſons du moins, que cette perte ne tourne pas au déſavantage de ceux, qui n'ont pû le conſerver.* Ces vûës étoient prudentes. Hamilcar ſaiſit l'inſtant propre à les faire réüſſir.

Zonaras, l. 8.

Le Conſul Lutatius aimoit la gloire, & le tems de ſon Conſulat alloit finir. Il craignoit qu'un ſucceſſeur ne vînt terminer un ouvrage, qui lui avoit coûté du ſang, & des travaux. L'habile Carthaginois, réſolut de négotier avec lui, perſuadé qu'il en obtiendroit des conditions moins déſavantageuſes, que des nouveaux conſuls. En effet, il lui fit une Députation. On ne peut croire, avec quelle joye Lutatius la reçut. Il regarda la concluſion d'une paix, accordée à un ennemi formidable, après une Ville priſe, & deux batailles gagnées, l'une ſur mer, l'autre ſur terre, comme le comble de ſa gloire. Il ſe hâta donc d'en dreſſer les articles, & il en facilita toutes les ouvertures. Rome, diſoit-il, *a beſoin elle-même de repos. Qui ſçait, ſi le refus de ſe prêter aux ſouhaits de* Carthage, *ne ſera pas ſuivi d'une langueur égale à celle, qui s'eſt répanduë dans tous les membres de la République, depuis que Régulus nous a rembarqués dans les périls de la guerre?*

Polybius l. 1.

Tout étoit diſpoſé, des deux parts, à venir au même but. Ainſi, après quelques légéres difficultés, que le

Consul applanit, voici les termes des articles, tels qu'ils furent dressés, en Sicile, devant Eryx. *L'amitié entre Rome & Carthage, se rétablira aux conditions suivantes, pourvû que le Peuple Romain les ratifie.* 1. *Les Carthaginois abandonneront entiérement la Sicile, & ils évacüeront les Places, qu'ils y retiennent encore.* 2. *Ils payeront aux Romains deux mille deux cents*[a] *talents d'argent, & cette somme sera acquittée en entier, à divers payements égaux, par chaque année, dans l'espace de vingt ans.* 3. *Carthage restituëra aux Romains, les Captifs & les Transfuges de leur République, sans aucune rançon; & les Carthaginois ne recouvreront leurs prisonniers, qu'en payant par têtes, les sommes dont on conviendra.* 4. *Les Carthaginois s'abstiendront de faire la guerre au Roy Hiéron, aux Syracusans, & aux autres Alliés de Syracuse.* Aussitôt qu'on fut convenu de ces articles, Hamilcar, rendit Eryx, à condition qu'il payeroit, en sortant, pour chacun de ses Soldats, la somme de dix-huit deniers

De Rome l'an 511.
Consuls, C. LUTATIUS CATULUS, & A. POSTUMIUS.

Appianus in excerptis apud Valer.

Polybius l. 1.

T. Livius l. 21.

[a] Nous avons parlé dans le premier Volume de cette Histoire, Livre quatriéme pages 449, 450, 451, notes *o*, *p*. de la valeur, & de la différence des Talents. Les Talents d'argent dont il s'agit ici, valoient chacun soixante mines, selon l'estimation de Pollux, par conséquent ils ne différoienr point du Talent Attique. Cette maniére de compter étoit en usage parmi les Grecs, & avoit passé dans la Sicile, & chez les autres Nations de la Grande Gréce. La mine contenoit cent drachmes. Le poids d'une drachme étoit égal à celui d'un gros d'argent. Or, le gros d'argent vaut communément dix sols de notre monnoye. Le prix de la drachme étant une fois fixé à cette somme, il est aisé de faire la réduction de la Mine, & du Talent, sur le pié de notre monnoye. On comptoit cent drachmes à la Mine, c'est-à-dire, cinquante livres, argent de France. Les soixante Mines, qui composoient le Talent, donnoient donc la somme de mille écus. Ainsi les deux milles deux cents Talents, que les Romains éxigeoient de la République de Carthage, faisoient la somme de six millions six cents mille livres. Au reste, selon les clauses du Traité, ces Talents devoient avoir la même valeur, que ceux qui avoient cours dans l'Eubée, or, comme l'a fort bien remarqué Snellius, le Talent d'Eubée ne différoit point du Talent Attique.

De Rome l'an 511.
Consuls, C. LUTATIUS CATULUS, & A. POSTUMIUS.
Zonaras l. 8. & Polyb. l. 1.

Romains. On se donna des sûretés de part & d'autre, & la Tréve suivit une longue guerre.

Pour donner la derniére perfection à ce grand ouvrage, il ne restoit plus que d'obtenir le consentement du Peuple Romain, assemblé en Comices. Seul il étoit le maître de la paix, & de la guerre. Le Consul fit donc partir, pour Rome, ses Députés, & le Carthaginois y envoya des Ambassadeurs. La République fut charmée d'apprendre les victoires de Lutatius; mais elle fut moins satisfaite de l'indulgence du Consul, pour les vaincus. Elle auroit voulu, qu'il leur eût rendu les conditions de la paix un peu plus dures, & que le Fisc épuisé, en eût tiré de plus grands émoluments. Le Peuple n'agréa donc pas, dans leur entier, les articles venus de Sicile; mais il députa dix Commissaires, pour aller, de nouveau, s'aboucher avec Hamilcar, & pour exiger de lui de nouveaux avantages. Ceux-ci firent quelques changements au premier Traité, sur tout par rapport aux intérêts pécuniaires. Ils demandérent que Carthage déboursât, sur le champ, mille talents, & que dans l'espace de dix ans, elle en payât, en dix payements égaux, deux mille deux cents autres. Ils ajoûtérent encore, que les Carthaginois céderoient aux Romains les Isles, qui sont répanduës, depuis l'Italie, jusqu'en Sicile; qu'ils n'y conduiroient jamais de Vaisseaux de guerre, & qu'il ne leur seroit plus permis d'y venir faire des levées de Soldats Mercénaires. Les nouvelles conditions furent acceptées par le Plénipotentiaire Carthaginois. La nécessité seule lui arracha un consentement, qu'il ne put refuser aux intérêts de sa Patrie. Il le donna enfin; mais plein de rage contre Rome, il l'emporta en Afrique, pour la con-

ſerver le reſte de ſes jours. Hamilcar partit donc pour Lilybée, & delà pour Carthage, ſans avoir été témoin du jurement ſolemnel, qui mit le dernier ſceau à la paix. On peut dire d'Hamilcar, que ſa République n'avoit point encore eu de Général, qui l'égalât en valeur, & en ſageſſe, &, ce qui fait encore plus à ſa gloire, on peut dire que Rome, dans l'eſpace de vingt-trois ans, qu'avoit duré cette guerre, ne montra point à la Sicile, de plus habile Capitaine que lui. Il vainquit toujours, tandis que ſa République put le ſoutenir, & il ne ſuccomba, que ſous le malheur commun de ſa Patrie. Enfin, il ne retourna en Afrique, que pour y être le défenſeur, ou, pour parler plus juſte, le libérateur de Carthage, dans la cruelle guerre qu'elle eut à ſoûtenir, contre les Mercénaires révoltés. Grand homme dans la guerre, grand homme dans la paix, il n'eût point eu de pareil, s'il n'avoit pas donné le jour à Annibal, qui égala ſon pere, ou qui le ſurpaſſa. Rome fut fidelle au Traité, qu'elle fit avec Hamilcar, & cultiva, tant qu'elle put, l'amitié des Carthaginois. Elle leur prêta des ſecours dans leurs beſoins. Pour les aider, dans la guerre contre les Mercénaires, elle leur renvoya gratuitement leurs priſonniers, leur fournit des vivres, & leur permit de lever des troupes, dans les Provinces Alliées, à la République Romaine. Générosité peu commune, ſur tout à l'égard d'une Nation, depuis ſi long-tems ennemie! Mais le caractére de la vertu Romaine fut toujours, de mêler les procédés d'honneur, à ſes propres intérêts.

De Rome l'an 511.
Conſuls, C. LUTATIUS CATULUS, & A. POSTUMIUS.

Zonaras l. 8.

La République devoit le Triomphe à Lutatius, & le Préteur Valérius, qui lui avoit ſervi de Collégue,

De Rome l'an 512.
Consuls, Q. LUTATIUS CERCO, & A. MANLIUS ATTICUS.

l'avoit mérité. Cependant Rome ne jugea pas à propos de rappeller si-tôt de Sicile, les vainqueurs des Carthaginois. Elle les continua dans leur Province, pour l'année suivante, l'un sous le titre de Pro-consul, l'autre avec la qualité de Pro-préteur. Dans des Comices par Centuries, elle éleva au Consulat Q. Lutatius, surnommé *Cerco*,[a] frére du Consul Lutatius Catulus, avec A. Manlius Atticus, qui fut mis en la premiére place, pour la seconde fois. Qui le croiroit? Au tems de sa plus grande prospérité, la République trouva des ennemis, jusques dans son sein. Les Falisques, Nation Etrusque, depuis long-tems asservie, & qui étoit demeurée paisible durant la guerre de Carthage, s'avisérent de se révolter, lorsque Rome n'avoit plus rien à craindre au-dehors. On dit, que leur révolte commença par une insulte, qu'ils firent à un Tribun du Peuple, nommé Génucius. Rome sans doute en exigea des satisfactions, & les Falisques les refusérent. Delà, leur soulévement, qui ne put s'appaiser, que par la force. La Capitale de leur Païs étoit une Ville forte par sa situation. L'audace, & la confiance des Falisques augmentérent, à proportion de leurs forces. En effet, ils mirent sur pié une si grosse armée, qu'il fallut la présence des deux nouveaux Consuls, pour les ramener au devoir. [b] Cerco & Manlius, marchérent donc contre les rebelles, avec une armée Romaine. Les Falisques ne s'étoient pas réduits à dé-

Plutar. in Gracchis.

a Cassiodore, Orosius, & l'Auteur de la vie des Hommes Illustres, ont confondu les deux fréres, en attribuant à l'un, les prénoms, & les surnoms, qui convenoient à l'autre.

b Orosius sur la foy de quelques Annales infidéles, s'est trompé sur le nom des Consuls, qui conduisirent les Légions Romaines, contre les Falisques. Il appelle l'un, Tibérius Gracchus, & l'autre, Valérius.

ſendre leurs Villes. Ils oſérent paroître dans la plaine, aller au-devant de leurs Souverains, & les combattre en raſe campagne. L'Infanterie Faliſque ſe trouva ſupérieure à celle des Conſuls, & celle-ci ne ſoûtint l'attaque, qu'à l'aide de la Cavalerie. Ce premier combat fut douteux, & il en fallut un ſecond, pour décider l'affaire. L'un & l'autre ſe donnérent, durant l'eſpace de ſix jours, mais le dernier fut ſi déſavantageux aux rebelles, qu'ils furent contraints de mettre bas les armes, & de ſe livrer à la bonne foi des Romains, après avoir perdu quinze mille hommes de leurs troupes. La vangeance du Peuple Romain, n'égala pas le crime des ſéditieux. Le premier projet fut de les réduire tous en ſervitude; mais l'humanité l'emporta ſur la colére. Papirius, qui avoit écrit les articles de leur reddition, rendit témoignage, que les Faliſques ne s'étoient pas remis à la diſcrétion des Romains, mais à leur *bonne foi*. Ce ſeul nom de *bonne foi*, eut tant d'empire ſur les cœurs, qu'on modéra la punition. Rome ſe contenta de raſer la Capitale des Faliſques, ſituée ſur une montagne inacceſſible, & leur permit de la rebâtir dans la plaine. On leur ôta leurs armes, leurs chevaux, une partie de leurs meubles, & la moitié de leurs terres, qui furent confiſquées. Cette victoire fut jugée aſſés conſidérable, pour valoir aux Conſuls les honneurs du Triomphe, qu'on leur réſerva pour la fin de leur année.

De Rome l'an 512.
Conſuls, Q. LUTATIUS CERCO, & A. MANLIUS ATTICUS.
Zonaras, l. 8.

Val. Max. l. 6. c. 5.

Cependant, ils partirent pour la Sicile, où il reſtoit à pratiquer les derniéres cérémonies, pour la conſommation du Traité de paix, entre les Carthaginois & les Romains. [a] Un ſacrifice ſolemnel où l'on

[a] Conſultés le premier Volume de l'Hiſtoire Romaine, Livre ſe-

De Rome l'an 512.
Q. LUTATIUS CERCO, & A. MANLIUS ATTICUS.

immola une truye, précéda les ferments des deux Peuples. Ainsi, à le bien prendre, la premiére guerre Punique ne finit qu'en l'année 512. de Rome, lors qu'elle eut duré vingt-quatre ans, sans interruption, guerre mémorable, & l'une des plus obstinées, qu'on eut vûë jusqu'alors. Chose étonnante! Les pertes du Peuple victorieux furent plus considérables, que celles du Peuple vaincu. Dans le cours de la premiére guerre Punique, les Romains perdirent jusqu'à sept cents Quinquérêmes, & les Carthaginois n'en perdirent, tout au plus, que cinq cents. Souvent la fortune, balança les avantages des deux partis, & prit plaisir à prolonger la guerre, en égalant les prospérités. Les Romains apprirent de Carthage à vaincre sur mer, & les Carthaginois apprirent de Rome à combattre sur terre. Ainsi, les deux Peuples ennemis, se donnérent mutuellement des leçons, dont les uns & les autres profitérent, pour leur mal réciproque. Rome & Carthage devinrent, à peu prês, égales dans la science des armes; mais les Romains prévalurent toujours par leur constance. Cette seule vertu, qui ne se communiqua point, les rendra toujours supérieurs dans toutes les guerres, que l'ambition, & que l'émulation susciteront, dans la suite, entre les deux Républiques.

Tout étoit fini & décidé en Sicile, entre Rome & Carthage; mais il restoit à régler le sort des Siciliens. Les deux fréres Lutatius, le Consul Manlius, le Propréteur Valérius, & vrai-semblablement, avec eux, les dix Commissaires envoyés de Rome, pour termi-

cond, page 219, note *b*. & le second Volume, Livre VII, page 257, note *a*, sur la formule, & sur la cérémonie qui accompagnoient les ferments dans la ratification des Traités.

ner

nêr la paix, furent occupés à fixer l'état de la nouvelle conquête. La Sicile étoit la premiére Région, dont les Romains eussent acquis le domaine, hors de l'Italie. Il fallut donc statüer, avec sagesse, sur quel pié les Siciliens seroient, dans la suite, à l'égard de leurs conquérants, & quels émoluments la République tireroit de ces nouveaux sujets. Les statuts qu'on fit alors, servirent, à peu près, de régle, pour tant d'immenses Païs, que les Romains soumirent dans la suite. On ne peut donc rechercher avec trop de soin, le genre de Gouvernement, qu'ils introduisirent en Sicile. Toute l'Isle, hors le petit Royaume de Syracuse, dont on laissa la joüissance au fidéle Hiéron, fut déclarée *Province* Romaine. Par ce mot de *Province*, les Romains entendirent toujours depuis, une grande contrée, soumise par les armes, ou par quelque autre voye légitime, à la Jurisdiction Romaine. Il n'en étoit pas de ces *Provinces*, comme des Peuples, que Rome s'étoit soumis, en Italie. La condition de ceux-ci étoit bien plus avantageuse. Les Latins, par exemple, n'étoient guére que sur le pié d'Alliés du Peuple Romain. Leur franchise étoit entiére. Exempts de tous tributs, & conservant leurs anciennes loix, ils n'étoient régis que par leurs propres Magistrats, & n'étoient soumis à la domination de Rome, que par l'obligation de fournir leur contingent de troupes, dans les guerres, pour la défense commune. Les autres Italiens étoient, à la vérité, Tributaires de la République dominante; mais, à parler en général, ils ne dépendoient que de leurs propres loix, & nul autre ne rendoit la justice chés-eux, que les Magistrats, qu'ils s'étoient choisis. Le sort des Provinces étoit diffé-

De Rome l'an 512.
Consuls, Q. LUTATIUS CERCO, & A. MANLIUS ATTICUS.

Zonaras l. 8.

De Rome l'an 512.
Consuls, Q. Lutatius Cerco, & A. Manlius Atticus.

rent. Leurs coûtumes y étoient abolies, & leurs anciens Magiſtrats n'avoient nulle autorité. Les Romains ſeuls y dominoient. Tous les ans, la République leur envoyoit un Préteur, pour les gouverner, pour les juger, & un Queſteur, pour y recüeillir les tributs. Ils y établiſſoient des Publicains, gens aiſés, d'une honnête condition,& d'ordinaire tirés du corps des Chevaliers Romains. Leur Commiſſion étoit de lever les droits de la République, dans l'étenduë de la Province. A l'égard de ces droits, ils étoient, ou fixes, ou caſuels. Les fixes s'appelloient tributs, & conſiſtoient dans une ſomme déterminée, que la Province payoit, tous les ans, au Fiſc Romain. Les droits caſuels ſe levoient ſur les campagnes, qui payoient toutes la dixme en eſpéce, des fruits qu'elles portoient, & dans une impoſition ſur les marchandiſes, qui entroient dans les Ports, ou qui en ſortoient. C'étoit ſur tout de ces dixmes, & de ces péages, que les Publicains ſe faiſoient les Fermiers, en payant, à forfait, une ſomme, par an, à la République, à leur perte ou à leur gain, ſelon les années. Ces revenus fixes n'empêchoient pas les Romains d'exiger ſouvent de leurs *Provinces*, des ſubſides extraordinaires, d'hommes, de Vaiſſeaux, & de blé, ſelon les beſoins. Toutes les Villes au reſte, & tous les cantons de la même *Province*, n'étoient pas également traités. Certains quartiers furent exemps de tributs, d'autres en furent plus chargés. Entre les Villes, les unes étoient libres, & conſervoient leurs loix, & le droit d'élire des Magiſtrats, d'autres étoient aſſujetties aux loix Romaines, & n'avoient point d'autres Juges que les Préteurs. Cette diſpoſition différente dépendoit des

divers Traités, qu'elles avoient faites, ces Villes, avec Rome, en ſe donnant à elle, ou des ſervices qu'elles avoient rendus à la République.

De Rome l'an 512.
Conſuls, Q. LUTATIUS CERCO, & A. MANLIUS ATTICUS.
Zonaras l. 8.
Solin.

Tel fut, en général, l'état des Provinces Romaines, & tels furent, à peu près, les Réglements, que les Commiſſaires Députés établirent pour la Sicile, la premiére des Provinces, que les Romains formérent hors de l'Italie. La Sicile Romaine fut privée de ſes loix, & par conſéquent de la meilleure partie de ſa liberté. Elle obéït à des Préteurs, que la République lui envoya tous les ans. Le premier de ces Magiſtrats Romains, fut C. Flaminius. Quoique l'Hiſtoire ne le diſe pas, il eſt à croire, qu'un Queſteur accompagna le Préteur, & que, ſous eux, des Publicains y affermérent les dixmes, & les droits de péage. Par là, tous les anciens troubles de la Sicile furent calmés. Cette grande Iſle fut moins libre, & devint plus heureuſe. De tems immémorial, elle avoit été le théatre de la guerre, entre trois Nations, qui ſe la diſputoient. Les Carthaginois, les Mamertins, & les Syracuſans, en voulant s'en aſſurer l'empire, l'avoient ravagée. Les Romains qui ſurvinrent, après y avoir augmenté le déſaſtre, y aſſûrérent la tranquillité. On n'y reconnut plus que deux Souverains, Hiéron d'une part, & les Romains de l'autre. Une union parfaite regnoit entre le Roy, & la République, & depuis peu, celle-ci avoit relâché, à celui-là, tous les tributs dont on l'avoit chargé d'abord. Ainſi la Sicile reprit une face nouvelle. Elle joüit en repos des biens de la plus abondante fertilité, ſans s'appauvrir conſidérablement, par la part qu'elle en faiſoit aux Romains. Trop heureuſe, ſi elle eut toujours connu ſon bonheur! Les

Polybius l. 2.

De Rome l'an 512. Consuls, Q. LUTATIUS CERCO, & A. MANLIUS ATTICUS.

Consuls, & leurs Adjoints, la délivrérent de ces Gaulois Mercénaires, qui s'étoient établis dans les Villes, & dans les campagnes de l'ancien domaine Carthaginois. Le prétexte que prit Rome, pour les chasser de l'Isle, fut, qu'ils avoient autrefois pillé le Temple de Venus Erycine. On en chargea des Vaisseaux, & on les transporta hors des terres de l'Etat Romain.

Après de si bons ordres donnés, & soigneusement exécutés, pour l'entiére pacification de la Sicile, il ne restoit aux Généraux Romains, que d'en retirer leurs troupes, & de retourner à Rome. Les deux Lutatius, le Consul Manlius, & le Propréteur Valérius, repassérent le Détroit, pour y recevoir l'honorable récompense de leurs travaux. Dans l'étenduë de cette année Consulaire, on vit à diverses reprises, recommencer les pompes Triomphales, que l'inaction des Généraux Romains avoit interrompuës depuis long-tems. Le Proconsul Lutatius, fut le premier qui [a] Triompha, & il prétendit triompher seul. *C'est une innovation*, disoit-il, *qu'un simple Propréteur reçoive les honneurs du Triomphe. Doit-on égaler les récompenses, entre deux hommes, que les Charges ont distingués?* Valérius prétendoit, de son côté, qu'ayant eu la meilleure part aux travaux, & aux périls de la bataille des Isles Ægades, il en devoit partager la gloire. La contestation fut

Fasti Capit.

[a] Pighius assure, qu'il a vû des Médailles anciennes, où la mémoire du triomphe de Caïus Lutatius Catulus s'est perpétuée. Il en cite une, entre autres, qui porte, sur le revers, un Char de Triomphe, avec la figure d'une Victoire aîlée, qui couronne le Triomphateur. Goltzius a inseré cette Médaille dans ses Fastes. Mais comme ce monument n'est avoüé d'aucun des Antiquaires Modernes, nous n'avons pas crû lui devoir donner place dans cette Histoire, jusqu'à ce que des témoignages non suspects nous en ayent garanti l'authenticité.

mise en arbitrage, & Attilius Calatinus, en fut Juge. Lorsque les deux prétendants, se préparoient à soûtenir leur droit; avant qu'ils eussent parlé, l'Arbitre adressa ainsi la parole au Propréteur. *Qu'auriés-vous fait, si dans la délibération sur le combat, vous aviés été d'avis de ne le donner pas, & si le Consul avoit ordonné qu'on le donnât? N'auriés-vous pas cédé à l'autorité supérieure? Si vos Auspices eussent été contraires à ceux du Consul, n'auriés-vous pas acquiescé aux Auspices de Lutatius?* J'en conviens, répondit Valérius. Cette réponse seule détermina l'Arbitre, à prononcer en faveur de Lutatius, contre Valérius; mais le Peuple sçut lui faire justice. La joye que lui causoit la victoire des Ægades, étoit trop vive, pour n'en récompenser pas les deux auteurs. Il décerna le Triomphe au Proconsul, & au Propréteur, sans avoir égard à la nouveauté de la décision. Ainsi C. Lutatius Catulus, & [a] C. Valérius Falto, entrérent dans Rome Triomphants, l'un, quatre jours avant les Nones d'Octobre, & l'autre, la veille des Nones. L'allégresse publique donna du lustre à la pompe des Triomphateurs.

De Rome l'an 512. Consuls, Q. LUTATIUS CERCO, & A. MANLIUS ATTICUS. *Val. Max. l. 2. c. 8.*

Tabula Triumph.

Cette joye du Peuple, fut bien rallentie par deux événements funestes; qui se succédérent sans intervalle. Il sembla, que l'eau & le feu eussent conspiré contre une Ville, qui ne fut jamais sans guerre, ou sans calamité domestique. Le Tybre se déborda tout à coup, avec tant de violence, qu'il abattit bien des

Orosius l. 4. c. 11. & D. Aug. de civ. Dei l. 3. c. 18.

[a] Quoi qu'Attilius Calatinus eût jugé en faveur de Caïus-Lutatius, contre les prétentions de Quintus Valérius Falto, cependant l'autorité des Fastes Capitolins, nous persuade, que ce dernier reçut les honneurs du Triomphe. C'est ce qui nous a donné lieu de croire, que Valérius appella de la Décision de Calatinus, au Tribunal du Peuple, dont les suffrages furent apparemment favorables au Propréteur.

De Rome l'an 512. Consuls, Q. LUTATIUS CERCO, & A. MANLIUS ATTICUS.

maisons, situées dans la plaine, & le débordement s'étendit si loin, que l'eau qui ne trouva point d'issuë, croupit long-tems dans la place publique, & qu'elle y endommagea les fondements des édifices les plus solides. Un incendie presque général suivit de près l'inondation. Le Pontife Cæcilius en fut averti, dit-on, par un prodige. Lors qu'il alloit à sa maison de campagne, proche de Tusculum, un Corbeau l'attaqua, & le força, comme malgré lui, à retourner sur ses pas. Si ce récit a quelque vérité, sans doute que la superstition, & le hazard, hâtérent le retour du Pontife. Tout le mystére fut, que Cæcilius Métellus, vit un oiseau réputé de mauvais augure, & qu'il rebroussa chemin. Quoiqu'il en soit; il fut à tems à la Ville, pour préserver la Religion de son Païs, d'une perte qu'on jugeoit irréparable. Le feu prit à la haute Ville, sans qu'on pût sçavoir l'auteur de l'embrasement. Delà, il se communiqua au loin, gagna dans tous les quartiers, & se rabattit sur le marché public, où il fit un désordre effroyable. Rome, dit un Historien, perdit en un jour plus de biens, qu'elle n'en avoit acquis par plusieurs victoires. Le Temple de Vesta ne fut pas exempt du malheur commun. Le feu y prit, & les Vestales effrayées, cherchérent ailleurs un azile. Les plus anciens monuments de la Religion alloient être consumés, si le Pontife n'eût hazardé sa vie, pour sauver ses Dieux. Il se jetta à travers les flammes, pénétra jusqu'au Sanctuaire, où l'on conservoit [a] le Palladium, & l'enleva du milieu de l'incendie.

Val. Max. l. 1. c. 4.

Titus Livius in Epitome 19.

[a] Le Palladium, passoit pour être la Divinité Tutelaire de Rome, & le gage le plus prétieux de la perpétuité de l'Empire Romain. Voyés ce que nous avons dit à ce sujet, dans le premier Volume de cette Histoire, Livre second, pages 160, & 161, note *b*. Dans le

De Rome l'an 512.
Consuls, Q. LUTATIUS CERCO, & A. MANLIUS ATTICUS.

Action plus généreuse encore, que quand, à la tête des armées, il avoit vaincu les Carthaginois, & plus célébrée par l'Histoire, que ce magnifique Triomphe, où il conduisit, à sa suite, un nombre prodigieux d'éléphants enlevés aux ennemis! Il ne sortit pas de l'incendie, sans en remporter des marques de sa piété. Métellus eut un bras fort endommagé du feu. Mais ce qui lui fut plus sensible encore, c'est qu'il y perdit entiérement l'usage de la vûë. Une action si héroïque lui mérita [a] une distinction, qui jamais n'avoit été accordée à nul autre. Ce fut que, quand il viendroit au Sénat, il pourroit s'y faire traîner dans un char.

Plinius l. 7. c. 43.

Au tems de ces malheurs se fit une nouvelle récension du Peuple, par les Censeurs Aurélius Cotta, [b] &

troisiême Volume, Livre douziême, pages 533, 534. note *a*, & dans notre Dissertation Historique, sur les dévoüements, & les évocations, pages 451, 452, 453, 454, & 455. note *a*.

a Denys d'Halicarnasse, au Livre second des Antiquités Romaines, assure, que la République fit ériger une Statuë, à Lucius Cæcilius, dans le Capitole, comme un monument éternel de sa reconnoissance. Le même Historien, ajoûte, que sur la base de la Statuë, on lisoit, encore de son tems, une inscription, à la loüange de ce Pontife. Il y est fait mention des prérogatives qui lui furent accordées, ponr honorer sa vertu. Les termes de l'éloge sont rapportés par Gruter; si cependant l'inscription n'a pas été contrefaite, sur le texte même de Pline le Naturaliste, au Livre septiême, chapitre 43. Quoiqu'il en soit, on peut la lire dans cet Auteur. Elle ne nous apprend rien, que ce que nous avons inséré dans le corps de l'Histoire, au sujet des exploits, de ce grand homme, & des titres d'honneur, qui lui furent accordés. On y ajoûte seulement, qu'il fût élevé à la charge de Quindecim-Vir, pour la distribution des terres conquises, aux nouvelles Colonies, que la République y envoyoit. On y apprend aussi, que ce Romain s'étoit fait la réputation d'un Orateur très-éloquent, & qu'il avoit laissé à ses enfans un riche Patrimoine.

b Le nom d'Aurélius Cotta, s'est conservé sur les Marbres Capitolins. Mais on n'y retrouve plus celui de son Collégue. L'autorité de Plutarque, & de Tite-Live, nous a fait croire, que Marcus Fabius Buteo, fut le second Censeur de cette année 512. L'un, dans la vie de Quintus Fabius Maximus, & l'autre dans le vingt-troisiême Li-

De Rome l'an 512.
Consuls, Q. LUTATIUS CERCO, & A. MANLIUS ATTICUS.

Fabius Buteo. Si le nombre des Citoyens de Rome, que l'on compta pour lors, n'a pas été diminué dans Eusebe, par une erreur du chiffre, il faut qu'il soit péri une prodigieuse quantité de Romains, dans l'inondation, & par l'incendie. On n'y trouve marqués que cent soixante mille Citoyens. Ne pourroit-on pas conjecturer, qu'on n'institua, cette année là même, deux nouvelles Tribus, [a] la Tribu Vélina, & la Tribu [b] Quirina, que pour remplacer la perte, que Rome avoit faite ? Du moins, il est certain, qu'on commença pour lors d'y compter trente-cinq Tribus, [c] nombre qui depuis n'augmenta plus. Il ne res-

vre de son Histoire, assûrent que Fabius Buteo, avoit été honoré de la dignité de Consul, & de Censeur, lorsqu'il fut élevé à la Dictature, dans un âge fort avancé, après la malheureuse journée de Cannes. Or cette année paroît être la seule, où il ait pû exercer les fonctions de de la Censure. Toutes les autres qui vont suivre, se trouvent remplies par différents Censeurs, soit dans les Tables Capitolines, soit dans l'Histoire de Tite-Live, jusqu'à la Bataille de Cannes. Quelques-uns conjecturent, que c'est ce même Fabius, dont Orosius a parlé, au Chapitre treiziême du Livre quatriême, & qui tua son propre fils Fabius Buteo, accusé d'avoir fait un vol.

a La Tribu Veline, fût établie dans le Païs des Sabins, à cinquante milles de Rome, aux environs du Lac Vélin. De-là, le nom de *Tribus Velina*, & non pas d'une Ville de Lucanie, appellée *Velia*, comme quelques-uns l'ont crû faussement. Nous avons déja remarqué ci-dessus, que la République n'institua aucune nouvelle Tribu, au-delà de la Campanie.

b La Tribu Quirina fut ainsi nommée de la Ville de Cures, dans la Sabinie, selon le témoignage de Festus. *Quirina Tribus à Curensibus Sabinis videtur appellationem traxisse.* Au reste, Manius Curius avoit préparé, depuis plusieurs années, l'établissement de ces deux nouvelles Tribus, lorsqu'il força les Sabins révoltés contre la République, à se livrer, sans réserve, aux Romains, avec toutes leurs terres.

c Il est bien vrai, que l'an de Rome 674, les Censeurs Publius Licinius Crassus, & Lucius Julius César, ajoûterent dix nouvelles Tribus aux trente-cinq premiéres, après que la République eût accordé, par la Loy Julia, le droit de Bourgeoisie Romaine, aux Etrusques, aux Ombriens, aux Gaulois, & aux Peuples de la Gaule Cispadane. Mais ces dix Tribus n'eurent point le droit de prérogative. Par conséquent, on n'avoit

toit qu'à finir l'année, par le Triomphe des deux Consuls Lutatius Cerco, & Manlius Atticus. L'un Triompha, au premier jour de Mars, l'autre, au quatrième d'avant les Nones du même mois. Le titre sous lequel ils Triomphérent, fut pour avoir vaincu les Falisques, & pour les avoir soumis à la République, dont ils s'étoient séparés.

De Rome l'an 513.
Consuls,
C. CLAUDIUS CENTHO, & M. SEMPRONIUS TUDITANUS.

Parmi les divers avantages, que Rome remporta de ses guerres en Sicile, on peut compter le goût qu'elle y prit, pour la perfection des Lettres. Dans une Isle si féconde en grands Poëtes, peu d'années aprês la mort de Théocrite, les Romains puisérent des idées plus saines de la Poësie. Dês la premiére année, qui suivit la possession paisible de la Sicile, sous le Consulat de C. Claudius Centho, & de M. Sempronius

recours à leurs suffrages, que quand les voix étoient partagés. Cette réserve parut à ces Peuples, une distinction odieuse. Ils s'en plaignirent amérement. Ils sçûrent si bien se prévaloir du besoin, que la République avoit alors de leur secours, qu'enfin, quelques années aprês, on abolit ces nouvelles Tribus. Ceux qui les composoient furent incorporés dans les anciennes, où depuis, ils donnérent leurs suffrages.

Il ne s'agit plus, que de sçavoir quelles furent les bornes de chacune des Tribus. Il est manifeste, que les Tribus de la Ville s'étendirent, à proportion des accroissements de Rome. Quant aux Tribus Rustiques de la création du Roy Servius Tullius, il paroîtra que chacune n'occupoit pas plus de deux lieuës, en étenduë, pour peu qu'on fasse réfléxion, qu'elles étoient toutes répanduës dans le territoire Romain. Pour les autres de moins ancienne datte, que les Consuls établirent par succession de tems, il est presque impossible d'en assigner les limites, avec précision. Outre qu'elles étoient fort distantes les unes des autres, & situées en diverses Provinces, elles avoient encore dans leur voisinage, des Colonies, des Municipes, & des Préfectures, qui les séparoient entre elles. Seulement, on peut dire en général, que d'un côté elles furent terminées, par le Tybre, le Nar, & l'Anio. De l'autre, elles eurent pour bornes, le Vulturne, à l'Orient, la Mer, au Midy, la Riviére d'Arne, à l'Occident, & l'Apennin, au Septentrion. Dans la suite, on étendit les limites de ces Tribus, en y

De Rome l'an 513. Consuls, C. CLAUDIUS CENTHO, & M. SEMPRONIUS TUDITANUS.

Cic. in Bruto. & A. Gellius l. 17. c. 21.

Tuditanus, parut à Rome le Réformateur du Théatre Latin. [a] Ce fut L. Livius Andronicus. Jusqu'à lui, Rome n'avoit vû sur la scéne, que des Satyres, qui par des postures boufonnes, par des discours sans suite, & par des plaisanteries hazardées sans méditation, amusoient un Peuple encore grossier. Andronicus mit sur le Théatre des Fables suivies, à peu près, comme celles de la Gréce. Je ne dis pas, que sa versification ait été au point, où ses successeurs l'ont portée. Ses vers vrai-semblablement, ne furent encore que des

ajoûtant les Villes Municipales, & les Colonies adjacentes, qui n'y étoient point comprises.

a Saint Jerôme, dans sa Chronique, donne le Prénom de *Titus* à Livius Andronicus. Scaliger le distingue par celui de *Marcus*, dans ses notes sur le même Ouvrage. Nous nous en sommes rapportés à Aule-Gelle, & à Cassiodore, qui ont désigné ce Poëte sous le Prénom *Lucius*. Cœlius Rhodiginus, Simler, La Popeliniére, & Glandorpius, ont supposé faussement, qu'Andronicus avoit composé en Vers, dix-huit Livres de l'Histoire Romaine. Mais il est évident, selon la remarque de Vossius, au premier Livre des Historiens Latins, que ces trois Ecrivains se sont laissés tromper par un passage peu correct, tiré du Livre troisiême de Dioméde. Ce texte, tel qu'il est rapporté par Jean Césaire, attribuë à Livius la même Histoire, qui cependant appartient, de droit, à Ennius, comme nous l'apprenons de Varron, cité pat Aule-Gelle, au Livre 17. ch. 21. Ce Poëte étoit Affranchi de Marcus-Livius Salinator, dont il avoit élevé les enfans. Ses poësies d'un goût suranné, dês le tems de Cicéron, ne meritoient pas d'être lûës deux fois, au jugement de cet Orateur. Si l'on en croit le témoignage de Terentianus Maurus, Andronicus avoit composé une piéce, en Vers Héroïques. Festus cite deux anciens Vers Héxametres, qu'il dit être du même Poëte, quoiqu'ils soient empruntés des Annales d'Ennius. Nous nous sommes conformés aux Fastes Capitolins, en fixant la naissance du Poëme dramatique, chez les Romains, à la cinq cent treiziême année de Rome. Le Brutus de Cicéron la rapporte à la cinq cents quatorziême année, c'est-à dire, à la premiere année de la cent trente cinquiême Olympiade, un an après la premiére guerre de Carthage, plus de cent soixante ans, depuis la mort d'Euripide, & de Sophocle, & cinquante deux ans depuis celle de Ménandre. On peut consulter ce que nous avons dit de Livius Andronicus, & de l'ancienne Comédie, dans le corps de l'Histoire, & dans les notes du quatriême Volume, Livre 15. page 223. & suivantes.

vers [a] *Saturniens*, c'eſt-à-dire, des eſpéces d'ïambes, dont la meſure n'étoit pas réguliére, & dont la cadence, n'étoit ni uniforme, ni d'un ſon qui flattât l'oreille. Au reſte, dês-lors les Poëtes furent autant d'Hiſtoriens, & l'Hiſtoire, chés les Romains, commença avec la Poëſie.

De Rome l'an 513. Conſuls, C. CLAUDIUS CENTHO, & M. SEMPRONIUS TUDITANUS.

Diomedes l. 3.

Cependant les nouveaux Conſuls n'eûrent point de Province déterminée. Nulle guerre ne les attiroit au-dehors. Tout leur ſoin fut de rétablir le bon ordre en Italie, de parcourir les Régions menacées par les Gaulois, & par les Liguriens, & d'y faire conduire des Colonies. Du moins, il eſt certain, qu'on en établit une à Spoléte, Ville importante de l'Ombrie, ſur

T. Livius l. 20. & Vellei. Pat. l. 1.

a Fortunatien attribuë aux Grecs l'origine des vers Saturniens. D'autres en font honneur aux Latins. Ils prétendent que le nom des piéces Saturniennes fut emprunté de la Ville de *Saturnia*, dans la Toſcane. Quelques modernes ne les diſtinguent point des vers Feſcennins, avec cette différence ſeulement, que ceux-ci ſe faiſoient reconnoître par l'obſcenité des expreſſions. Le voiſinage des deux Villes, Saturnia & Feſcennie, autoriſe cette conjecture. L'uſage des Vers Saturniens, diſent certains Auteurs, étoit fort ancien. Pour cette raiſon, ils furent ainſi nommés, comme s'ils euſſent pris naiſſance, dês le tems même de Saturne. Il paroît qu'Ennius a voulu exprimer l'ancienneté de cette verſification groſſiére, dans les Vers ſuivans,

Scripſere alii rem
Verſibûs, quos olim Fauni vateſque canebant
Cum neque Muſarum ſcopulos quis quam ſuperarat,
Nec dicti ſtudioſus erat.

Tels étoient, dit Ennius, les Vers que chantoient autrefois les Faunes, & les premiers Poëtes. Alors on n'avoit point encore pénétré dans le Sanctuaire des Muſes. Et on ne connoiſſoit point les graces du langage.

Terentianus Maurus, fait mention de deux eſpeces de Vers Saturniens. La premiére ne fut d'abord, ſelon lui, qu'un aſſemblage informe de toutes ſortes de Vers de différentes meſures, au gré du Poëte, & conformément à la nature du ſujet, qu'il avoit à traiter. Dans la ſuite, la licence de ce genre de Poéſie, fut réduite aux Anachréontiques de trois meſures & demie, & aux Choraïques de trois meſures; de ſorte que cette double cadence ſe ſuccedoit réguliérement.

De Rome l'an 513. Consuls, C. CLAUDIUS CENTHO, & M. SEMPRONIUS TUDITANUS.

Eutrop. l. 3.

les bords du Tessin. C'étoit pour tenir en bride ceux des Gaulois, qui dêja avoient été subjugués, & ceux, qui, sans avoir été entamés, dans l'Insubrie, auroient pû prendre les armes. Cette précaution étoit nécessaire d'un côté: d'un autre, Rome songea à se faire des amis au loin.

[a] Ptolémée Evergéte, pour lors Roy d'Egypte, étoit à portée des Etats de Carthage, & pouvoit incommoder la Sicile, par ses flottes. Pour se le concilier, la République, dêja fameuse dans tous les Ports de la Méditéranée, lui envoya une Ambassade, & lui offrit du secours contre [b] Antiochus de Syrie. Les Ambassadeurs furent bien reçûs; mais Ptolémée étoit débarrassé de son ennemi. Il rendit graces aux Romains de leur attention, & peut-être se sçut-il gré, de n'avoir pas été dans le besoin d'attirer, jusqu'en Asie, les armes de l'ambitieuse République. Rome en effet ne cherchoit qu'à interrompre son repos, & les

[a] C'est ce Ptolémée, troisiême du nom, qui succeda à son pere Ptolémée Philadelphe, dont la mort se rapporte à l'année 507. de Rome. Il déclara la guerre à Antiochus, & porta le ravage jusques dans le centre de ses Etats. Il s'empara de la Cilicie, & de quelques autres contrées au-delà de l'Euphrate. Des conquestes si rapides furent interrompuës. La révolte de ses Sujets le rappella bien-tôt en Egypte, lorsqu'il se préparoit à subjuguer le reste de l'Asie. Il rapporta cependant des richesses incroyables de tant de Provinces conquises, entre autres, deux mille cinq cens Statuës de fausses Divinités. Parmy ces Simulachres, il recouvra ceux, que Cambyses Roy des Perses avoit enlevés aux Egyptiens, du tems de Psammitide. Ces Peuples superstitieux, charmés d'avoir été remis en possession de leurs Dieux, en témoignérent leur gratitude à Ptolémée. En reconnoissance de ce bienfait, ils lui donnérent le nom d'Evergetes, ou de Bienfacteur. La mort violente de sa sœur Bérénice, qui avoit été mariée à Antiochus, fut le sujet de la Guerre, qu'il fit à ce Prince. On peut lire sur cela Justin, Strabon, & Appien *in Syriacis*.

[b] C'est cet Antiochus, que les Miléfiens surnommérent le Dieu, parce qu'il les avoit délivrés de la tyrannie de Timarque.

De Rome l'an 513.
Consuls, C. CLAUDIUS CENTHO, & M. SEMPRONIUS TUDITANUS.

moindres prétextes l'auroient embarquée dans des démêlés, dont elle sortoit toujours avec avantage. Paisible, malgré elle, son occupation fut d'inventer de nouveaux Jeux. Ceux qu'on faisoit en l'honneur de Flore, depuis le [a] Roy Ancus Marcius, au mois d'Avril, [b] furent transférés, dit-on, au mois de May. Cette

Ovid. Fast. l. 5.

[a] Si l'on en croit Lactance, au Livre premier des Institutions, Ancus Marcius, quatriême Roy des Romains, fit ériger, dans le quartier de Rome appellé le Vélabre, une Statuë à cette femme débauchée. Il établit des Sacrifices solemnels en son honneur, & il commit le soin de son culte à un Prêtre, que Varron appelle *Flamen Floralis*, dans le sixiéme Livre de la Langue Latine.

Ceux qui ont crû que les jeux Floraux furent transferés, du mois d'Avril au mois de May, appuyent leur sentiment, de ce vers d'Ovide, où en parlant des Fêtes instituées en l'honneur de Flore, il s'exprime de la sorte. *Incipis Aprili, transis in tempora Maii.* Mais cette interprétation, dont Rosin s'est fait le garant, a été contestée par un grand nombre d'Auteurs. Il ne leur paroist pas qu'elle soit conforme au sens, que le Poëte s'est proposé. Ovide, disent-ils, a seulement voulu faire entendre, que les Jeux institués en l'honneur de Flore, commençoient, au quatriême d'avant les Calendes de May, c'est-à-dire, au vingt-huitiême d'Avril, & ne finissoient qu'après les premiers jours du Mois suivant. Pendant cette solemnité licentieuse, on donnoit au Peuple, dans le Cirque de Flore, le spectacle d'une chasse aux Daims, & aux Liévres. C'est encore Ovide que nous citons ici pour témoin de cette pratique.

Cur tibi, pro Libycis clauduntur rete Leænis,
Imbelles capreæ, sollicitus que Lepus. Fast. L. 5.

Le Nardini s'est autorisé de ces deux Vers, pour distinguer deux sortes de Jeux Floraux; les uns, où des femmes effrontées, paroissoient nuës sur le Théâtre, & violoient toutes les Loix de la pudeur, par des postures lascives, accompagnées des chansons impudiques. Comme si elles eussent eu regret que les ténébres eussent mis un voile à des nudités si affreuses, elles couroient avec la même indécence, pendant la nuit, dans les ruës de Rome, au son des trompettes, & à la lumiére des flambeaux. Dans les autres Jeux de Flore, selon le même Auteur, on s'éxerçoit à courir des Daims & des Liévres dans le Cirque. Les premiers dit-il, se célébroient au mois d'Avril, & les autres, au commencement de May. Mais en cela, le Nardini est contredit par la plûpart des Commentateurs, qui regardent, avec raison, ces deux différents spectacles, comme réünis dans une seule Fête, & faisants parties des mêmes Jeux.

De Rome l'an 513.
Consuls, C. CLAUDIUS CENTHO, & M. SEMPRONIUS TUDITANUS.

Macrob. l. 1. Sat. D. Aug. de civit. l. 6. & Plut. in Quæst. Rom. &c.

nouveauté rendit la Fête plus célébre, ſans y rien retrancher de ſon obſcénité. Nous avons dit ailleurs, que cette Flore étoit une fameuſe Courtiſane, [a] qui, par ſa beauté, devenuë la maîtreſſe d'un certain Tarrutius, étoit parvenuë à en être la femme, & l'héritiére. Du fruit de ſes proſtitutions, & des libéralités de ſon mari, elle s'étoit fait de grands biens, qu'elle laiſſa au Peuple Romain, à condition que, par des Jeux, il célébreroit, tous les ans, le jour de ſa naiſſance. Les Jeux étoient des cérémonies de Religion. Rome ne jugea donc pas, qu'il fût de l'honnêteté pu-

a Il ne faut pas diſſimuler, que ce récit de Lactance ne s'accorde pas trop, avec celui de Varron, au Livre 4. de la Langue Latine. Ce dernier Auteur fait aſſés concevoir, que le culte de Flore étoit beaucoup plus ancien que Rome, puiſqu'il aſſûre, que ſon culte y fut introduit par Tatius Roi des Sabins. Elle étoit donc révérée dans la Sabinie, avant le commencement de la Monarchie Romaine. De plus, Pline au Livre 36, parle, avec éloge, d'une célébre Statuë, que les Grecs firent ériger à la Déeſſe Flore. Cet ouvrage étoit de la façon de Praxitéle. Du tems même de Pline, on voyoit encore ce ſimulachre à Rome, où il avoit été tranſporté. Ce qui a donné ſujet de croire, que le culte de cette étrange Divinité, avoit paſſé de la Gréce en Italie. Ovide remonte juſqu'aux tems fabuleux, pour trouver l'origine de cette Divinité. Il dit que ce fut une Nymphe, qui porta d'abord le nom de Chloris, qu'enſuite, elle épouſa Zéphire, qui pour ſon partage, lui céda une inſpection ſouveraine ſur les fleurs du Printems. Quelques Auteurs Modernes ſe ſont groſſiérement trompés, lorſque, ſur la foy de Plutarque, ils ont dit, qu'au Temple de Caſtor & Pollux, on avoit dreſſé à la Déeſſe Flora, un ſimulachre revêtu d'une tunique, portant des fleurs de féves & de poids, à la main droite. Il eſt clair, qu'ils ont mal pris le ſens de Plutarque. On apprend ſeulement de cet Auteur, que Cæcilius Metellus, dans le deſſein d'orner le Temple de Caſtor & Pollux, des plus précieux Tableaux, & des plus riches ſtatuës, y plaça le portrait de Flore, maîtreſſe du grand Pompée, & l'une des plus belles femmes qui fuſſent à Rome. Ce qu'avance un autre Ecrivain récent, n'eſt pas moins répréhenſible. Il prétend que pendant la ſolemnité des Jeux Floraux, les Ediles faiſoient au Peuple une diſtribution de féves, de pois, & de ſemblables légumes. Il cite à à ce ſujet Valére Maxime L. 2. ch. 2. C'eſt dommage qu'on ne trouve aucuns veſtiges de cet ancien uſage,

blique, de consacrer à la mémoire d'une femme déréglée, des cérémonies destinées au culte des Dieux. Pour conserver, tout à la fois, la donation, & pour en acquitter les charges, avec une apparence de raison, on appliqua le nom de Flore, que portoit la Courtisane, à la Déesse, qui présidoit à la premiére naissance des fruits, lors qu'ils sont encore en fleur, sur les arbres. Au tems dont nous parlons, si l'on fit passer la Fête, du mois d'Avril, au mois de May, on prétendit obtenir de la Déesse l'heureuse maturité des blés, & de

De Rome l'an 513.
Consuls, C. CLAUDIUS CENTHO, & M. SEMPRONIUS TUDITANUS.



d'Argent

dans ce dernier Auteur. Tiraqueau dans son Commentaire sur Aléxandre *ab Alexandro*, a donné dans la même erreur. Au reste, entr'autres monuments antiques, une Médaille d'argent de la famille Servilia, nous a conservé une tête de Flora, telle qu'on avoit coûtude la representer. La Légende FLORALIA PRIMVS, sembleroit indiquer, qu'un Caïus Servilius, dont la Médaille porte le nom, auroit été le premier qui eût ordonné la représentation des Jeux Floraux. Mais pour ne point mettre l'Histoire & les Médailles en contradiction, nous dirons, que ces Jeux avoient été interrompus pendant plusieurs années, & qu'après un long intervalle, Caïus Servilius fut le premier, qui renouvella cette solemnité. On doit observer ici, que depuis l'an de Rome 513, jusqu'à l'an 580, ces Jeux Floraux ne se célébrérent point reguliérement, chaque année. Les Livres des Sibylles, le dérangement, & l'intempérie des saisons, décidoient de la représentation de ces jeux. Il se pourroit faire aussi, que le Monétaire, par le terme Latin PRIMVS, eût désigné le surnom de Servilius, ou bien, que celui-ci eut tenu le premier rang parmi les deux Ediles Curules, qui présidérent à la Fête de Flore.

De Rome l'an 513. Consuls, C. CLAUDIUS CENTHO, & M. SEMPRONIUS TUDITANUS.

Ovid. Fast. l. 5.

D. Aug. l. 6. de civ. Dei. & Lactant. l. 1. Instit.

la vigne en fleur. Cependant, pour ne pas abolir la mémoire de l'institutrice, & sa profession, on permit, dans ces Jeux, la plus infame licence. Les femmes abandonnées à la volupté publique, en furent les principales Actrices. Par des nudités, & par des actions impures, elles célébroient la naissance de Flore, & durant la nuit, éclairée comme le jour par des illuminations, elles se livroient à d'abominables excês. Ample matiére pour le zéle des Peres de l'Eglise! Quelles judicieuses réfléxions n'ont-ils pas faites, & sur l'institution d'une Fête, en l'honneur d'une femme débauchée, & sur la Déesse qu'on avoit substituée en sa place, & sur les déréglements de son culte! Ils ont paru, disoient-ils, insoûtenables, ces Jeux, aux yeux mêmes de ceux des profanes, dans qui la pudeur n'étoit pas tout à fait éteinte. [a] Marcus Porcius Cato, sortit du lieu où se donnoit ce spectacle, pour ne pas soüiller ses regards, par de si abominables infamies.

Deux Fréres, pour lors Ediles Plébéïens, prirent cet-

[a] Voici le fait, tel qu'il est rapporté par Valére Maxime, & par Séneque le Philosophe. Caton assistoit à la célébration des Jeux Floraux. Sa présence tint le Peuple dans le respect. A la vûë d'un homme si sévére, l'Assemblée n'osa demander, selon la coûtume, que les femmes débauchées se produisissent en spectacle. Caton fut averti par son ami Favonius, qui étoit assis à côté de lui, des égards & de l'attention du Peuple. Il prit donc le parti de se retirer, dans la crainte de troubler la Fête, & pour ne point soüiller ses regards, à l'aspect de ces infames nudités. Les spectateurs, charmés de la complaisance de Caton, lui donnérent mille acclamations. Cependant Martial tourne en ridicule le procédé de ce Romain, dans une de ses épigrammes. Pourquoi, dit-il, en lui adressant la parole, pourquoi paroissiés-vous aux Jeux, puisque vous en connoissiés la licence? N'étiés-vous venu au Théatre, que pour en sortir?

Cur in Theatrum Cato Severe venisti?
An ideo tantum veneras, ut exires?

te

te année le soin des [a] Jeux Floraux. La dépense s'en fit des amendes, ausquelles [b] les deux Fréres, nommés Publicius, firent condamner tous ceux, qui avoient mené paître leurs troupeaux, dans les pâturages du Fisc. On en fit la recherche, & à la réquisition des Ediles, les délinquants furent contraints à payer de grosses sommes. Du produit de ces amendes, les Publicius furent chargés de bâtir [c] un Temple, en l'honneur de Flore, de faire la dépense des Jeux qui lui furent consacrés, & de paver, de belles pierres, [d] le chemin

De Rome l'an 513.
Consuls,
C. CLAUDIUS CENTHO, & M. SEMPRONIUS TUDITANUS.
Val. Max. l. 2. c. 10.

[a] Dans les anciennes éditions de Pline le Naturaliste, l'établissement des Jeux Floraux, est reculé de trois ans, c'est-à-dire, jusqu'à l'année 516. *Floralia, quarto Kalendas Maii, instituerunt, Urbis anno 516, ex oraculis Sibyllæ, ut omnia bene deflorescerent.* Mais l'erreur n'a pas échappé aux Critiques. Les uns ont substitué, l'an 513, à l'an 516, pour se conformer aux Fastes Capitolins. Les autres ont crû qu'il falloit lire 514, pour conserver la différence d'une année, qui se trouve entre la Chronologie de Pline, & celle des Tables Capitolines. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Anciens Auteurs, & sur tout Velléïus Paterculus, conviennent, que ces Jeux furent célébrés, pour la premiére fois, sous le Consulat de Caïus Claudius Centho, & de Marcus Sempronius Tuditanus, qui éxercérent les fonctions de Consuls, pendant l'année de Rome 513. Le témoignage de tant d'Ecrivains, qui fixent à cette derniére époque la naissance des Jeux Floraux, a fourni une preuve assés décisive contre le récit de Lactance. Selon le sentiment de ce dernier Auteur, il faudroit rapprocher cette institution des premiers tems de Rome, & convenir, avec lui, que dês-lors, on célébra les Jeux Floraux, pour satisfaire aux conditions prescrites au Peuple Romain, par le testament d'une Courtisane.

[b] Festus représente ces deux fréres, sous les noms, de Lucius Poblicius Malleolus, & de Marcus Poblicius Malleolus. Ils étoient, l'un & l'autre Ediles Plébéïens, & non pas Ediles Curules, comme l'a prétendu le même Auteur. Son sentiment est contredit par Ovide, & Varron.

[c] Ce Temple, au rapport de Tacite, au second Livre de ses Annales, fut bâti prês du grand Cirque. Selon le même Auteur, l'Empereur Tibére fit réparer les ruines de cet édifice.

[d] Ce chemin avoit été pratiqué, depuis le marché aux Bœufs, selon les uns, ou selon Festus, depuis ce quartier du Mont Palatin, qu'on appelloit *Velia*, jusqu'à celui du Mont Aventin. De-là, le nom de *Clivus Publicius*, qu'on donna à cette ruë. Pighius conjecture, que le mot *Velia*, auroit bien pû se glisser dans le texte de Festus, au lieu

De Rome l'an 513. Consuls, C. CLAUDIUS CENTHO, & M. SEMPRONIUS TUDITANUS.

rude & rabotteux, qui s'étendoit depuis Rome, jusqu'au Mont Aventin. L'applanissement de cette Montagne, fut d'une grande commodité, pour les voitures. Un service si utile à la République, rendu par les deux Fréres, a été conservé dans la mémoire des hommes, par [a] une ancienne Médaille.

de *Vehia*, terme emprunté des Osques, pour signifier, une voiture, ou un charroi.

[a] Cette Médaille, au rapport de bien des Auteurs qui la citent, représentoit d'un côté, le génie du Peuple Romain, & de l'autre, une Brebis, symbole des amendes pécuniaires, ou parce que dans les premiers tems de Rome, elles se payoient en bêtail, ou parce que la Monnoye, dans sa première origine, portoit l'empreinte de cet animal.

Fin du sixième Volume.

TABLE

Des Matiéres contenuës en ce sixiéme Volume.

A

B

C

Suite des Consuls.

468.
Caïus-Claudius-Canina. Marcus-Æmilius-Lepidus. 4-5.

469.
Caïus-Servilius-Tucca. Lucius-Cæcilius-Metellus. 5-16.

470.
Publius-Cornélius-Dolabella. Cnéius-Domitius-Calvinus. 16-21.

471.
Caïus-Fabricius-Luscinus. Quintus-Æmilius-Papus. 21-41.

472.
Lucius-Æmilius-Barbula. Quintus-Marcius. 41-56.

473.
Publius-Valerius-Levinus. Tiberius-Coruncanius. 57-150.

474.
Publius-Sulpicius-Saverrio. Publius-Decius-Mus. 150-147.

475.
Caïus-Fabricius-Luscinus. Quintus-Æmilius-Papus. 147-178.

476.
Publius-Cornélius-Ruffinus. Caïus-Junius-Brutus. 178-184

477.
Quintus-Fabius-Gurges. Caïus-Genucius-Clepsina. 184-195.

478.
Manius-Curius-Dentatus. Lucius-Cornélius-Lentulus. 195-212.

479.
Manius-Curius-Dentatus. Cornélius-Merenda. 212-215.

480.
Caïus-Fabius-Dorso. Caïus-Claudius-Canina. 215-217.

481.
Lucius-Papirius-Cursor. Spurius-Carvilius. 217-235.

482.
Caïus-Quintius-Claudus. Lucius-Genucius-Clepsina. 235-238.

483.
Caïus-Genucius-Clepsina. Cnéius-Cornélius-Blasio. 239-240

484.
Quintus-Ogulnius-Gallus. Caïus-Fabius-Pictor. 240-259

485.
Publius-Sempronius-Sophus. Appius-Claudius-Crassus. 259-265.

D

Q

T

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA DU SIXIEME VOLUME.

Page 39. lig. 9. demêlées, *lisés* démêlés.
p. 73. col. 2. lig. 38. réduites, *lisés* réduits.
p. 89. col. 2. lig. 38. dans la troisième figure, *lisés* dans la figure.
p. 102. col. 1. lig. 1. change à, *lisés* changea.
p. 126. col. 1. lig. 2. dans sa, *lisés* dans la.
p. 162. lig. 16. l'on, *lisés* l'ont.
p. 165. col. 1. lig. 29. *Frazellus*, lisés *Fazellus.*
p. 256. col. 2. lig. 17. que la drachme, *lisés* que le Didrachme.
p. 303. col. 2. lig. 12. sur le 4. *lisés* au quatre.
p. 324. col. 2. lig. derniére, on apprend d'Athenée &, *ajoûtés ces mots transposés à la premiére colonne, ligne derniére* d'Eustathe que les habitants de.
p. 333. col. 2. lig. 5. huitiême volume, *lisés* septiême volume.
p. 358. col. 1. Frazellus, *lisés* Fazellus.
p. 381. col. 1. lig. 24. *Schodia*, lisés *Schédia.*
p. 400. col. 2. lig. 17. caractériques, *lisés* charactéristiques.



